

TEXTES ET ÉTUDES ANTHROPOLOGIQUES

ARON GURWITSCH

professeur de philosophie à la Brandeis University

(WALTHAM MASSACHUSETTS, E. U. A.)

THÉORIE  
DU CHAMP DE LA  
CONSCIENCE

80

DESCLÉE DE BROUWER

## AVANT-PROPOS

*Le livre que nous présentons ici paraît sous les auspices de la Société Internationale de Phénoménologie (International Phenomenological Society).*

*Notre ouvrage se présente comme une étude phénoménologique plutôt que comme un livre sur la phénoménologie. Il s'agira moins de donner un exposé de la phénoménologie que de faire avancer certains problèmes phénoménologiques. Pourtant nous avons cru devoir nous engager dans des explications, parfois assez détaillées, de quelques notions et théories de Husserl, qui sont d'une importance capitale pour la phénoménologie dans son ensemble. La plupart de ces conceptions ont été développées par Husserl pendant la période qui a trouvé son expression dans *Ideen zu einer reinen Phänomenologie und phänomenologischen Philosophie* et dans *Méditations Cartésiennes*. Si nous avons cru devoir procéder de la sorte, c'est parce que, dans la littérature phénoménologique française dont tout le monde reconnaît la très grande valeur, les notions et les théories dont il s'agit, ne nous semblent pas avoir reçu jusqu'ici toute l'attention qu'elles méritent. On peut espérer que cette lacune sera comblée sous peu grâce à la traduction magistrale du premier volume des *Ideen zu einer reinen Phänomenologie und phänomenologischen Philosophie* dont on est redevable à M. Paul Ricœur, grâce encore à l'analyse que M. Ricœur fit paraître, dans la *Revue de Métaphysique et de Morale*, 1951-1952 (réimprimée dans le recueil d'articles *Phénoménologie-Existence*, Paris 1953) du second volume publié (Haag 1951) par Mme Marly Biemel sous les auspices des Archives-Husserl à Louvain. Dans le présent ouvrage, la lacune dont nous avons parlé n'a pu être comblée que très imparfaitement, car nous avons dû nous borner à n'exposer que les théories Husserliennes qui se trouvent dans un rapport direct et immédiat avec les problèmes qui sont ici les nôtres.*

*Les conditions dans lesquelles nous avons travaillé, ne nous ont pas toujours permis de consulter les traductions françaises d'ouvrages rédigés en allemand ou en anglais. Pour plus d'uniformité nous avons toujours cité ces ouvrages dans leur langue originale, même quand, dans quelques cas, des traductions françaises nous furent accessibles.*

*L'auteur éprouve le plus vif désir de dire publiquement sa profonde gratitude à l'endroit des organisations qui ont bien voulu lui prêter leur assistance au cours des dernières vingt années, parfois assez difficiles.*

*Pendant son séjour en France, le Comité pour les savants étrangers (fondé et présidé par Sylvain Lévy), le Comité d'accueil et d'organisation de travail pour les savants étrangers résidant en France, et la Caisse nationale de la Recherche scientifique lui ont rendu possible de poursuivre ses études dont une partie des résultats se trouve incorporée dans le présent ouvrage. Aux États-Unis l'auteur a bénéficié de la générosité de l'American Philosophical Society (Penrose Fund) et de l'American Committee for Emigré Scholars, Writers, and Artists et ainsi il a pu continuer le travail sur ce livre. L'auteur est grandement obligé aux autorités universitaires de la Brandeis University et à ses collègues du Committee on Faculty Research Grants du support tant moral que matériel qu'ils ont bien voulu lui prêter. Qu'ils reçoivent tous ici ses remerciements.*

*Auteur et lecteurs sont redevables à M. M. Butor du soin qu'il a pris à traduire ce livre.*

*C'est avec un plaisir tout spécial que l'auteur exprime sa reconnaissance à la maison Desclée de Brouwer et Cie et à son directeur littéraire à Paris, M. Rainer Biemel, pour leur attitude sympathique et amicale.*

## INTRODUCTION

### EXPOSÉ DES PROBLÈMES.

L'expérience nous présente toujours des objets, des choses, des événements, etc., à l'intérieur de certains contextes et contextures, jamais des données, ni des faits dispersés et isolés. Si nous regardons une chose matérielle, un livre par exemple, nous le percevons dans certains environnements; nous voyons la table sur laquelle il repose, nous voyons sur cette table d'autres livres, des papiers, des crayons, des pipes, etc., nous voyons une partie du mur de notre chambre, la fenêtre, et, par la fenêtre, une partie du décor extérieur à la maison. Chaque chose matérielle est perçue au milieu d'autres choses qui forment un arrière-fond à son apparence. Cela est vrai aussi en ce qui concerne la pensée. Quand nous traitons quelque problème théorique, celui-ci se présente dans un contexte théorique plus ou moins large. D'une façon assez inexplicite, indistincte, obscure, et crépusculaire, nous pouvons avoir conscience de références à des solutions possibles du problème, de directions dans lesquelles une solution pourrait être trouvée, de suppositions et de théorèmes qui peuvent sembler nous aider à résoudre le problème, de conséquences qui découlent d'une solution mise à l'essai, et qui apparaissent en accord ou en contradiction avec certains faits ou certains théorèmes préalablement établis, etc. Tandis que nous sommes ainsi occupés avec notre problème, nous avons en outre une certaine conscience, elle aussi plus ou moins vague et inarticulée, de notre environnement actuel et de nous-mêmes. Nous percevons la chambre dans laquelle nous sommes assis, et les choses qui s'y trouvent; ou, quand nous nous occupons de notre problème en marchant dans la rue, nous voyons les maisons, les gens qui passent, nous entendons des bruits. Nous pouvons avoir chaud, ou froid. Tandis que nous marchons, nous avons conscience de notre marche, et nous pouvons anticiper qu'elle va continuer pour quelque temps, ou bien nous pouvons espérer atteindre bientôt notre but, etc. Quelque absorbée que puisse être notre attention par notre problème, nous ne perdons jamais de vue notre environnement actuel, et notre propre situation à l'intérieur de celui-ci.

Un coup d'œil, même superficiel, sur notre exemple suffit à nous

faire voir un problème. Toutes les données mentionnées qui nous parviennent plus ou moins vaguement et indistinctement, sont, ou peuvent être simultanées. Pourtant les données qui se réfèrent à notre condition corporelle et à notre <sup>environnement</sup> ~~environnement~~ <sup>actuel</sup> ~~actuel~~, sont évidemment dans une autre relation vis-à-vis du problème sur lequel nous fixons à ce moment notre attention, que le contexte à l'intérieur duquel ce problème émerge, les solutions possibles du problème, les conséquences découlant de ces solutions, etc. Le problème que nous avons en vue peut aussi être illustré par un exemple pris dans l'expérience perceptive. Supposons qu'un édifice nous intéresse. Afin de le voir selon des points de vue divers, nous tournons autour de lui, nous nous approchons, nous nous éloignons, etc. Au cours de notre exploration perceptive, nous nous trouvons devant une multiplicité d'apparences perceptives qui se succèdent plus ou moins immédiatement. Toutes ces apparences, bien qu'elles diffèrent les unes des autres dans une mesure plus ou moins grande, sont éprouvées en tant que présentations perceptives d'une seule et même chose, à savoir : l'édifice qui nous intéresse. En même temps, nous nous trouvons en présence d'apparences perceptives changeantes des choses qui entourent l'édifice ; nous avons aussi un sentiment de notre condition corporelle, par exemple de notre marche. Ici encore, il est évident que les multiples présentations perceptives de l'édifice sont reliées les unes aux autres dans un sens différent de celui dans lequel une de ces présentations est reliée à une des apparences des choses qui entourent l'édifice ou à une condition corporelle dont nous avons conscience. Pourtant toutes les données en question se présentent simultanément.

Pour formuler notre problème, définissons le champ de conscience comme la totalité des données coprésentes. La coprésence, entendue dans un sens assez large, comprend non seulement les données qui sont vécues comme simultanées, mais aussi celles qui sont vécues simultanément, bien que non comme simultanées. Par exemple, supposez qu'une note musicale ne résonne plus mais soit encore retenue comme ayant juste résonné. La note ainsi retenue appartient au champ total de conscience tel qu'il est donné au moment actuel. Il en est de même dans le cas d'une note qui résonne encore, et dont on s'attend à ce qu'elle continue à résonner, ou bien à ce qu'elle cesse, etc. Pour une théorie du champ de conscience s'impose la tâche d'explorer le champ total de la conscience et de dégager les formes en lesquelles s'organisent les données coprésentes relativement les unes aux autres. Développer une théorie du champ de conscience est s'embarquer sur une analyse du phénomène de contexte en général aussi bien que sur l'élucidation de différents types de contextes, c'est-à-dire de types qui diffèrent les uns des autres

en vertu de différences concernant des principes d'organisation. On emploiera ici le mot contexte dans le sens de contexte vécu et éprouvé. En conséquence notre analyse sera de caractère descriptif. Nous nous efforcerons de rendre compte du contexte en termes d'expérience du contexte.

Certes la conscience est essentiellement un phénomène temporel. Les actes de conscience sont organisés selon la simultanéité et la succession. Pourtant l'organisation et la structure temporelles de la conscience peuvent recevoir différentes interprétations. Dans la conception de Hume qui devait devenir celle de l'empirisme anglais classique, le champ total de conscience apparaît comme une somme ou un agrégat d'éléments qui sont tous indépendants, et intrinsèquement sans connexions les uns avec les autres, malgré leurs relations temporelles. Bergson et James, d'autre part, ont décrit la structure temporelle de la conscience comme une complète interpénétration et une interconnexion intrinsèque de tous les états mentaux. Ici nous ne voulons que faire remarquer que chez Hume, aussi bien que chez Bergson et James, c'est un seul principe d'organisation qui est supposé, au moins par voie d'implication, prévaloir dans le champ total de conscience tout entier, bien que ce principe d'organisation soit spécifié différemment dans chaque théorie.

La temporalité est, sans nul doute, une condition nécessaire de la conscience. Chaque acte de conscience est vécu à un certain moment du temps et il a des relations temporelles définies avec tous les autres actes vécus par la même personne. De plus, chaque acte de conscience a une durée, et est dès lors sujet aux lois de la temporalité. Nous ne prenons pas ici temps et temporalité dans leur sens objectif. Par temps, nous voulons désigner plutôt le temps phénoménal, c'est-à-dire le temps qui est vécu, et tel qu'il est vécu, par un sujet. Mais il ne suffit pas, pour caractériser la conscience en général, aussi bien que des actes particuliers de conscience, de les considérer sous le seul aspect de la temporalité phénoménale. Les actes de conscience ont une fonction présentative. Cette fonction ne leur est pas moins essentielle que la temporalité phénoménale. Par un acte de conscience, quelque « objet » est présenté au sujet, et se tient devant son esprit. Le sujet est conscient de cet « objet » à travers l'acte en question. « Objet » est pris ici dans un sens très général, qui comprend non seulement des choses matérielles, perçues aussi bien que remémorées ou imaginées, mais aussi des états d'affaires, des relations mathématiques, des contextures musicales, des propositions, des concaténations de propositions dans des contextes théoriques plus ou moins larges, etc. D'autre part, nous prenons « objet » dans un sens strictement descriptif. Nous n'avons pas en vue l'objet tel qu'il est en fait

Hume

Bergson  
Jamesme plus  
précis  
l'objetcose è un  
peccato  
temporale

TEMPORALITÀ

tempo  
fenomenale

funzionalità

opp  
un senso  
descrittivo

temporalité & présentat. in. dell' app

et en réalité, mais tel qu'il apparaît au sujet à travers un acte de conscience donné; non l'objet tel qu'il est en lui-même, mais tel qu'il s'offre à un sujet. A cause de sa nature bilatérale, on ne peut pas rendre compte de la conscience en termes d'un principe unique, c'est-à-dire, en se référant à un seul des deux aspects mentionnés, par exemple la temporalité. Il faut tenir compte aussi bien de ce qui s'offre, que du fait qu'il s'offre, événement psychologique temporellement déterminé. A côté de l'organisation temporelle de la conscience, il faut prendre en considération les problèmes qui concernent l'organisation et les formes organisatrices de ce qui est vécu, pris exactement tel qu'il se présente.

organisation de ce qui est vécu

Nous chercherons à établir la thèse que chaque champ total de conscience est formé de trois domaines qui possèdent chacun un type spécifique d'organisation. Ces domaines sont: premièrement, le thème, c'est-à-dire ce sur quoi se concentre à un moment donné l'activité mentale, ce qui occupe l'esprit du sujet, ou, comme on le dit souvent, ce qui se trouve au « foyer de son attention »; deuxièmement, le champ thématique défini comme la totalité de ces données, coprésentes avec le thème, qui se présentent comme ayant un rapport intrinsèque avec lui, et forment l'arrière-fond ou l'horizon d'où le thème émerge en tant que centre; troisièmement, les données qui, bien que coprésentes, n'ont pas de rapport intrinsèque avec le thème, et dont la totalité forme ce que nous proposerons d'appeler la marge. Mettre en évidence la structure de chacun des domaines mentionnés, dégager les principes d'organisation qui prévalent dans les différents domaines, et poursuivre un examen analytique de l'efficacité et du mode d'opération de ces principes dans diverses directions, tels seront les principaux objets de nos investigations.

1) TEME  
2) CAMPO TEMATICO  
3) MARGINE

La philosophie et la psychologie contemporaines sont redevables de la découverte de la nature bilatérale de la conscience à Edmund Husserl. Insistant sur la fonction présentative qu'ont les actes de conscience, et allant jusqu'à les définir par cette fonction, Husserl réclame qu'une orientation descriptive soit donnée à l'étude analytique de la conscience. Il a établi la distinction entre l'objet tel qu'il apparaît, est donné, signifié, ou visé, etc., à travers un acte singulier de conscience, ou à travers un groupe d'actes, et l'objet tel qu'il est réellement. Une orientation descriptive de l'étude de la conscience sous l'aspect de sa fonction présentative implique que l'objet qui apparaît soit pris tel qu'il apparaît, exactement tel qu'il se présente, et sans qu'on introduise en lui de connaissance autre que celle qui est apportée par l'acte même, ou le groupe d'actes, par lequel l'objet s'offre. Inaugurant des investigations de conscience selon une méthode strictement descriptive, Husserl vise toutefois à une clarification

Husserl & présentat. in. on met en évidence comme ça et là

finale de l'objet tel qu'il est réellement. A la lumière de la réflexion phénoménologique, l'objet tel qu'il est se révèle lui aussi un objet tel qu'il apparaît, à savoir tel qu'il apparaît et se dévoile progressivement au cours de processus conscients (par exemple de processus perceptifs) à travers des concaténations systématiques d'actes et de groupes d'actes, qui s'élargissent et s'étendent. Si l'objet tel qu'il apparaît correspond à des actes singuliers et à des groupes d'actes assez limités, l'objet tel qu'il est réellement correspond au système de plus en plus compréhensif et d'une complexité toujours croissante, de ces actes singuliers et de ces groupes d'actes. Puisque les actes singuliers, et les groupes limités d'actes sont incorporés dans ce système, des rôles et des fonctions définis leur sont assignés au sein de cette concaténation. La phénoménologie peut dès lors être définie comme une étude systématique et une théorie de la subjectivité, dont le dessein est d'arriver à une clarification ultime d'objets de toutes les catégories possibles. On s'efforce d'arriver à une telle clarification grâce à une analyse descriptive des apparences des objets à travers les actes de conscience.

Opp cause correlato di altro

PHENOMENOLOGIA allora k [?] le [?] e = all' autologia?

La phénoménologie, dont Husserl a posé les bases principales, en particulier dans *Ideen zu einer reinen Phänomenologie und phänomenologischen Philosophie* et dans *Méditations Cartésiennes*, forme la charpente philosophique de nos analyses. Certes, nous nous occuperons longuement de problèmes et de théories psychologiques. Dans les premières parties du présent livre, le point de vue psychologique prévaudra même sur l'orientation phénoménologique au sens propre. Pourtant le dessein ultime de nos analyses est le développement d'une théorie phénoménologique du champ de conscience. Selon la méthode de la phénoménologie au sens husserlien, on s'efforcera de rendre compte du contexte et de la contexture en termes d'expérience du contexte et de la contexture. Si, dans les premiers stades de nos investigations, nous nous engageons dans des discussions de nature avant tout psychologique, nous le ferons afin de tirer de la psychologie, et plus spécifiquement de la théorie de la Forme, quelques concepts et principes au moyen desquels la théorie phénoménologique de la conscience peut progresser.

caractère

W3 scopo

Dans cette introduction, où nous ne faisons qu'indiquer grossièrement le cadre théorique de nos analyses, nous pouvons nous contenter des quelques remarques précédentes en ce qui concerne l'orientation générale de la phénoménologie, malgré leur caractère incomplet et superficiel. Étant donnée la division de nos investigations en deux parties, l'une plutôt psychologique, et l'autre phénoménologique au sens propre, nous estimons plus opportun d'expliquer la différence entre l'orientation psychologique et celle de la

phénoménologie plus tard, au moment où notre discussion passera du point de vue psychologique au point de vue phénoménologique.

Récemment M. A. Schutz et l'auteur ont appelé l'attention sur la parenté et l'affinité qui existe entre quelques théories phénoménologiques et certaines thèses avancées par W. James, spécialement dans sa première période, celle de *The principles of Psychology*. Des notions comme le « stream of thought », le « specious present », les « divers ordres de réalité », les distinctions entre « object » et « topic » de pensée et entre les parties « substantives » et « transitives » du courant de conscience, ses analyses de l'expérience du temps et du « sens de la réalité » — pour ne mentionner que quelques-unes de ses idées les plus importantes — forment autant de points de départ à partir desquels on peut s'acheminer vers la phénoménologie.

Toutefois, il faut noter que lorsque les notions de James que nous venons de mentionner, sont interprétées dans le sens et à la lumière de la phénoménologie, elles sont par là même développées dans une direction qui n'est pas seulement différente de celle que la pensée de James prit dans les périodes postérieures à celles de *The principles of Psychology*, mais qui lui est presque opposée. Pourtant, le grand ouvrage de James et aussi quelques-uns de ses écrits postérieurs contiennent des possibilités philosophiques que l'on peut développer dans l'esprit de la phénoménologie, bien que la pensée de James lui-même ait suivi une autre direction. Dès lors, il ne semble pas illégitime de dégager ces possibilités, et de les développer dans un sens phénoménologique, pourvu qu'on entreprenne une telle interprétation avec la pleine conscience de ce qui sépare les tendances philosophiques du James historique, spécialement celui des dernières périodes, de celles de la phénoménologie. Comprenant ainsi l'affinité entre James et Husserl, nous choisirons assez souvent des théories avancées par James comme points de départ de nos analyses. Cela nous sera d'autant plus facile que James s'intéressait beaucoup aux problèmes d'organisation ou aux problèmes que l'on peut sans peine poser en ces termes. Certaines des théories de James se révéleront des plus fécondes pour la formulation même des questions que nous aurons à traiter. Quelques-unes de ces questions naîtront de la discussion de théories de James.

Les problèmes d'organisation jouent un rôle si prééminent et si central dans la théorie de la Forme, que celle-ci peut être définie comme une théorie de l'organisation. Nous nous servirons beaucoup de la théorie de la Forme, et nous lui emprunterons certaines des notions qui joueront un rôle principal, au moins dans certaines phases de nos investigations. Si une théorie phénoménologique du champ de la

conscience peut être développée à l'aide de notions tirées de la théorie de la Forme, ceci implique que les concepts en question tendent d'eux-mêmes à une incorporation à l'intérieur d'une théorie phénoménologique de la conscience, et à une interprétation selon l'esprit de la phénoménologie. Le seul fait de tenter une telle incorporation et une telle interprétation de principes de la théorie de la Forme présuppose une certaine convergence entre l'orientation générale de la phénoménologie et celle de la théorie de la Forme. Pour mettre en évidence cette convergence, les thèses fondamentales d'où part la théorie de la Forme, et sur lesquelles elle s'appuie, en particulier l'abandon de l'hypothèse de la constance, doivent être soumises à un examen et à une analyse philosophiques. Nous chercherons à montrer que l'abandon de l'hypothèse de la constance, et les conséquences qui en découlent immédiatement, contiennent des possibilités phénoménologiques, ou pour parler avec plus de prudence, des germes qui peuvent légitimement être développés dans une direction qui mène à la phénoménologie. Ainsi nous serons amenés à poser les fondations philosophiques, ou plus exactement phénoménologiques de la théorie de la Forme. Le dégagement de tendances phénoménologiques au moins potentielles à l'intérieur de la théorie de la Forme, et l'interprétation phénoménologique de ses concepts fondamentaux et de ses principes requièrent une présentation systématique de la théorie de la Forme. En présentant la théorie de la Forme nous chercherons surtout à faire ressortir ses concepts et ses principes théoriques fondamentaux qui, dans la *Gestalt Psychology* de M. Köhler et les *Principles of Gestalt Psychology* de Koffka, sont en effet dans les discussions de méthodes et de résultats expérimentaux. Tandis que, en ce qui concerne la confirmation expérimentale nous pouvons nous en référer aux livres de M. Köhler et de Koffka, et à des articles de quelques de leurs collaborateurs, et nous borner à citer seulement quelques exemples en illustration, il semble nécessaire, pour notre dessein, que nous exprimions les principes théoriques et les concepts d'une manière plus générale, plus abstraite et plus formelle. Pour ce faire, nous aurons à suggérer quelques nouveaux termes, comme ceux de cohérence de Forme, et de signification fonctionnelle. Il semble très opportun de choisir un cadre historico-théorique pour la présentation de la théorie de la Forme. En discutant et en analysant quelques théories psychologiques actuelles ou récentes dans lesquelles interviennent implicitement ou explicitement des problèmes d'organisation, nous ferons apparaître dans toute leur force, les thèses de la psychologie de la Forme, quand nous pourrions montrer que par leur moyen on peut résoudre des difficultés qui assègent les théories en question.

abandon  
W. J. K.

ORGANIZZAZIONE dell'OPERA  
1<sup>a</sup> parte  
Cet ouvrage est organisé comme suit :

Traitant dans la première partie de problèmes généraux d'organisation, nous formulerons avant tout le problème des différences typiques, ou, comme nous préférons dire, dimensionnelles entre les formes d'organisation. Pour la formulation de ce problème quelques théories avancées par James se révéleront des plus fécondes. La discussion d'autres théories de James et de quelques concepts de la psychologie fonctionnaliste de M. J. Piaget nous amènera à établir la thèse, soutenue par les théoriciens de la Forme, que l'organisation est un élément autochtone de l'expérience. Selon cette thèse, l'organisation est inhérente et immanente à l'expérience immédiate, et ne tient pas à un principe organisateur spécial ou à quelque activité. L'analyse de quelques théories concernant des phénomènes tels que les « Gestaltqualitäten » de v. Ehrenfels et les « figurale Momente » de Husserl préparera à la présentation de la théorie de la Forme.

2<sup>a</sup> parte  
TDF  
La deuxième partie contiendra la présentation de la théorie de la Forme et spécialement de ses concepts descriptifs.

3<sup>a</sup> parte  
TDF  
Tandis que les deux premières parties sont plutôt de caractère psychologique, notre analyse passera, dans la troisième partie, à la phénoménologie proprement dite. Après avoir expliqué ce qui distingue la façon phénoménologique d'aborder le problème de la conscience de la façon psychologique, nous définirons les concepts phénoménologiques fondamentaux dont nous nous servirons dans la suite de nos discussions. Dans ce context l'abandon de l'« hypothèse de la constance » dans la théorie de la Forme, aussi bien que le concept jamesien d'« object of thought » seront interprétés dans un sens phénoménologique.

4<sup>a</sup> parte  
TDF  
La quatrième partie sera consacrée à la phénoménologie de la perception, donc à la théorie phénoménologique des choses matérielles et du monde perceptif en général. Nous entreprendrons une analyse de la perception des points de vue tant statique que dynamique, c'est-à-dire que nous considérerons à la fois le processus perceptif dans son ensemble aussi bien des phases particulières de ce processus. Par suite de la nature bilatérale de la conscience, la discussion portera et sur l'acte de perception et sur ce qui, à travers un acte donné, apparaît à la conscience percevante, pris exactement tel qu'il se présente — le noème perceptif de la terminologie husserlienne. Des concepts comme ceux de cohérence de Forme et de signification fonctionnelle, prendront toute leur importance à l'intérieur de la théorie phénoménologique de la perception. A l'aide de ces concepts, il sera possible de rendre compte de l'unité et de la cohérence du processus perceptif d'une part, et d'autre part de la structure interne du noème perceptif. L'analyse de la structure du noème perceptif

nous amènera à avancer une théorie des implications perceptives. Cette théorie sera développée à partir de la discussion de thèses soutenues par J. Ward, G. F. Stout, et Husserl, et nous montrerons son accord, sur les points essentiels avec l'exposé que M. Merleau-Ponty donne de l'organisation perceptive.

5<sup>a</sup> parte  
TDF  
Le champ thématique, sa structure, et sa relation au thème formeront la matière de la cinquième partie. La simple coprésence de données dont l'expérience se trouve être simultanée ou en succession immédiate, sera distinguée de la coprésence de données qui ont une relation intrinsèque avec le thème (et par conséquent aussi les unes avec les autres), et qui, dès lors, forment un contexte en référence avec le thème. Pour dénoter cette relation intrinsèque, il nous semble inévitable d'emprunter à la langue anglaise le terme « relevance » auquel on ne trouve pas d'équivalent en français. L'analyse phénoménologique du contexte en termes d'expérience de contexte portera sur les aspects généraux de ce phénomène aussi bien que sur certaines de ses formes particulières. En rendant compte du phénomène du contexte nous aurons à développer une théorie de la « relevance », puisque l'unité du contexte se révélera être une unité par « relevance », le centre de référence de la « relevance » étant, naturellement, le thème. Notre analyse rejoindra ainsi les trois domaines que nous avons distingués tout à l'heure. Il apparaîtra que l'unité entre la marge, d'une part, et le thème et le champ thématique, d'autre part, est due entièrement et exclusivement à la continuité temporelle du courant de conscience. L'unité dont il s'agit ici concerne les actes de conscience, non ce qui se présente à travers ces actes.

6<sup>a</sup> parte  
TDF  
Dans la sixième partie le concept de contexte sera étendu et généralisé. Nous considérerons le phénomène des ordres d'existence ou, comme dit M. Schutz, « finite provinces of meaning ». On analysera quelques ordres d'existence, et l'on avancera quelques remarques au sujet du concept même d'existence. Nous soutiendrons la thèse qu'existence signifie essentiellement existence à l'intérieur d'un système ou d'un ordre unifié par rapport à des principes spécifiques de « relevance ». Il en résulte que les problèmes et les assertions ontologiques qui concernent les existants à l'intérieur d'un ordre particulier d'existence, ont un sens entièrement différent de ceux qui se réfèrent aux ordres d'existence eux-mêmes. Les théories proposées dans cette partie ne peuvent prétendre être ni complètes, ni définitives. Plutôt que de présenter une théorie de l'existence systématiquement développée, nous nous contenterons d'indiquer une direction dans laquelle des investigations ultérieures nous semblent devoir porter des fruits.

7<sup>a</sup> parte  
TDF  
La théorie du champ de conscience que nous présentons ici, est

T delle implicazioni percettive

5<sup>a</sup> parte  
causa  
te unificata  
sue strutt  
e sue relazioni  
col tema

relevance =  
coerenza  
influenza

T della relevance

6<sup>a</sup> parte  
contesti  
ordini d'  
Esistenza

?

T del campo  
di coscienza  
formale  
dell'organizzazione

concetto come una struttura formale dell'organizzazione

organizza  
autodone  
esper, è  
merente e  
immanente  
all'esper  
immediata

come  
fenomenologia  
qualcosa

anche statica  
e dinamica

espresso di  
Forme e  
significati  
funzionali

conçue comme une théorie strictement formelle de l'organisation. Nous allons mettre en relief des structures d'organisation qui sont formellement invariantes, c'est-à-dire, indépendantes de toute spécification de leur contenu. Il en résulte qu'elles appartiennent à n'importe quel champ de conscience, quel que soit son contenu particulier.

Parmi les résultats obtenus se trouvera cette conclusion que quel que soit l'objet qui occupe notre activité mentale, trois ordres d'existence nous apparaissent de façon permanente, au moins sous forme marginale. Ces ordres sont le courant de conscience, ou plutôt un certain segment de ce courant, notre existence corporelle, une certaine section du monde perceptif. Nous avons projeté, au début, d'inclure dans ce livre une étude de ces ordres d'existence, et de la conscience persistante et permanente que nous en avons, puisque cette permanence fait partie des invariants formels de la conscience. Afin de ne pas augmenter démesurément le volume de cet ouvrage nous avons préféré réserver pour de futures publications l'investigation des phénomènes en question, qui requièrent une analyse détaillée et une discussion approfondie.

cap III - Raggruppi e organizzazioni dei dati sensoriali  
 1. la "Gestaltqualität" di von Ehrenfels  
 2. Teoria delle scuole di Graz  
 3. le qualità sensoriali di ordine superiore

cap I - Il problema delle differenze dimensionali tra le congiunzioni di stati uniti.  
 1. Differenziali e diff. dimensionali  
 2. Il fatto delle diff. dimensionali e la fil. dell'empirismo radicale  
 3. Il campo di cose 2° James  
 cap II - Provenienza dell'organizzazione  
 1. le tot. sensoriali di J e la loro dissociation  
 \* 2. L'organizzazione elementare autoctona della cose  
 3. Il fatto dell'organizzazione delle J di Hume  
 4. le formule del tipo delle organizzazioni  
 PREMIERE PARTIE

PROBLÈMES GÉNÉRAUX D'ORGANISATION DANS LA CONSCIENCE

CHAP. I. — LE PROBLÈME DES DIFFÉRENCES DIMENSIONNELLES ENTRE LES CONJONCTIONS D'ÉTATS VÉCUS.

1. Différences sérielles et différences dimensionnelles.

Parmi les philosophes et les psychologues qui, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, commencèrent à mettre en doute les théories de l'empirisme anglais classique, William James occupe une place prééminente. Dans l'école de l'empirisme anglais classique prévalait la conception générale de la conscience et de l'esprit que Hume avait formulée, quand il comparait l'esprit à « une sorte de théâtre, où diverses perceptions font successivement leur apparition; passent, repassent, s'en vont, et se mêlent dans une infinité de postures et de situations », ou qu'il parlait d'une collection de perceptions différentes, qui se succèdent les unes les autres avec une inconcevable rapidité, et sont dans un flux et un mouvement perpétuel<sup>1</sup>. Hume déclare que les « perceptions » se suffisent à elles-mêmes et se ferment sur elles-mêmes; aucun lien, aucune connexion réelle n'existent entre elles: « ...chaque perception distincte qui entre dans la composition de l'esprit est une existence distincte, et est différente, distinguable, et séparable de toute autre perception, qu'elle soit contemporaine ou successive<sup>2</sup> ». La conscience apparaît ainsi comme une accumulation ou une succession d'éléments qui, intrinsèquement, n'ont nul rapport les uns avec les autres.

C'est contre cette conception de la conscience, maintenue par l'école de l'empirisme anglais classique, que James écrivit son article: « On some omissions of introspective psychology<sup>3</sup> », dont il incorpora plus tard une partie dans le chapitre sur le « stream of thought » dans *The principles of Psychology*. Il y a autre chose dans la conscience que simplement ce que James appelle des « parties substantives ».

1. HUME, *A treatise of human nature*, éd. Selby-Bigge, pp. 252-253.  
 2. *Id.*, p. 259; cf. aussi p. 636 « ...all our distinct perceptions are distinct existences... the mind never perceives any real connexion among distinct existences ».  
 3. JAMES, *On some omissions of introspective psychology*, *Mind* IX, 1884.

Hume  
 ↓  
 empirismo  
 wake  
 clamico  
 ↓  
 cose  
 ↓  
 James  
 parte  
 sostantive  
 +

qui correspondent aux « perceptions » de Hume, c'est-à-dire aux « impressions » et aux images d'impressions (aux « ideas » dans la terminologie de Hume). Il faut tenir compte des relations et des conjonctions entre « parties substantives », des transitions d'une « partie substantive » à une autre, en un mot, des « parties transitives » les plus diverses. Les « parties transitives » doivent être considérées comme des constituants authentiques de la conscience qui n'ont pas moins de réalité psychologique ou phénoménale que les « parties substantives »<sup>1</sup>. C'est de ces « parties transitives » que la conscience tient son caractère fluant, et c'est grâce à elles qu'elle est vécue comme essentiellement continue et continuellement mouvante<sup>2</sup>. A travers tous les stades de son développement, James a soutenu la thèse de la continuité et de la nature fluante de l'expérience, mais il l'a exprimée sous des formes diverses, et l'a développée dans différentes directions.

Si chaque état mental ou chaque phase d'expérience se présente comme reliée à ses voisins (c'est-à-dire à ces états qui sont donnés simultanément, ou qui précèdent ou qui succèdent immédiatement) la question se pose de savoir si cette liaison ou conjonction est toujours de la même nature. Les conjonctions peuvent différer, et, selon James, diffèrent les unes des autres selon leur degré d'intimité<sup>3</sup>.

Les différences d'intimité sont comme les différences d'intensité. Elles se définissent par un plus ou un moins de la même qualité. Il en résulte que les différents types de conjonctions peuvent être rangés dans un ordre ascendant, c'est-à-dire dans une série unidimensionnelle. Toutes les conjonctions trouvent leurs places le long d'une seule ligne. La question des avoir si cette série unidimensionnelle est continue ou non, n'offre que peu d'intérêt.

D'autre part, on pourrait insister sur l'unicité de chaque état mental, si soulignée par James, et soutenir que, en conséquence, la manière dont il est relié à ses voisins est tout aussi unique. Il y aurait alors autant de conjonctions diverses qu'il y a d'états mentaux conjoints, toutes individuellement distinctes les unes des autres.

Nous n'avons pas en vue ici les différences individuelles entre les conjonctions ni les différences d'intensité ou de degré. Nous soule-

1. Cf. JAMES, *The principles of Psychology*, I, p. 245 « If there be such things as feelings at all, then so surely as relations between objects exist in *verum natura*, so surely, and more surely, do feelings exist to which these relations are known. »

2. Dans notre article « William James' theory of the 'transitive parts' of the stream of consciousness », spécialement dans la section VII, (*Philosophy and phenomenological research* III, 1943), nous avons insisté sur la double fonction que les « parties transitives » remplissent dans la théorie de James : d'abord, c'est par elles que la continuité temporelle du courant est vécue ; deuxièmement James les invoque pour rendre compte de la pensée sans images.

3. Cf. JAMES, *Essays in radical empiricism*, pp. 44 et suiv.

vons le problème de l'existence éventuelle de différences dimensionnelles. Les connexions entre les états mentaux diffèrent-elles les unes des autres seulement par les nuances d'une seule et même qualité, ou bien y a-t-il encore de véritables différences de qualité? Même si nous tenons compte de l'individualité et de l'unicité de chaque fait mental, nous pouvons nous demander si les diverses conjonctions vécues, quelle que soit l'individualité de leurs natures, ne tombent pas néanmoins dans certaines catégories qui diffèrent l'une de l'autre par le type et la qualité. C'est en ce sens que nous posons la question de savoir si les conjonctions entre les états mentaux, peuvent, et même doivent être rangées dans un ordre unidimensionnel ou si elles peuvent appartenir à différentes dimensions. Dans ce cas il faudrait tenir compte des différences de dimension et non seulement des différences de degré.

2. Le problème des différences dimensionnelles et la philosophie de l'empirisme radical.

Pour formuler notre problème d'une façon plus concrète, considérons la philosophie jamesienne de l'« empirisme radical ». Selon cette philosophie, une unité de « pure expérience » n'est par elle-même ni physique, ni psychique<sup>1</sup>. Elle est plutôt un élément neutre dénué de toute spécification. Elle devient spécifiée par le groupe d'associés avec lesquels elle est prise et avec lesquels elle forme un système. La même unité de « pure expérience » peut, dans un contexte, être spécifiée comme psychique, dans un autre, comme physique. Dans d'autres contextes encore, elle peut apparaître comme un membre des ordres d'existence les plus différents<sup>2</sup>.

Avant que James ait élaboré sa philosophie de l'« empirisme radical », Mach avait avancé une thèse similaire<sup>3</sup>. Mach nie que la distinction entre le physique et le psychique soit d'une nature ultime ou une distinction de principe. Ce qui est donné, c'est seulement de simples éléments comme les couleurs, les sons, les données thermiques, les extensions, les durées, les impressions de douleur ou de plaisir, les volitions, les images de la mémoire, et ainsi de suite. Entre ces éléments il existe des relations de dépendance fonctionnelle les plus variées. Selon la direction dans laquelle on explore la dépendance fonctionnelle d'un tel élément par rapport à d'autres, le même élément apparaît parfois comme un fait physique, parfois comme un fait psychique. Dès lors la différence entre le physique et le psychique

1. Cf. JAMES, « Does consciousness exist? » *Essays in radical empiricism*.  
 2. Cf. R. B. PERRY, *Present philosophical tendencies*, appendice § 3.  
 3. E. MACH, *Die Analyse der Empfindungen*, 9<sup>e</sup> éd. Léna, 1922, I.

partie transitive

caractère fluant e continuo della cose, dell'esperienza

le cas une des stades de l'expérience

unicité de chaque état mental

X non differenze una sola di grado una anche di di meno

non ordine unidimensionale

un'unità di pura esperienza

MACH

n'est pas fondée sur la nature des matériaux en question, mais dépend entièrement du point de vue selon lequel ces matériaux sont étudiés.

Récemment M. Berger<sup>1</sup> a soutenu qu'aucune donnée ne pouvait être considérée comme exclusivement, soit physique, soit psychique. Mise en référence avec le système des mouvements dans l'espace, une donnée prend le sens d'un fait physique; mais considérée dans la perspective de ma vie personnelle, la même donnée prend le sens

d'un fait psychique. « Corps » et « Esprit » ne désignent pas des substances ou des réalités, mais plutôt des objets idéaux, des systèmes de concepts et de significations à l'intérieur desquels tout événement peut trouver une place. M. Berger fait remarquer qu'il n'y a aucune raison de considérer ces deux systématisations comme les seules possibles.

Selon Mach et M. Berger l'insertion d'un élément dans un système ou l'autre ne résulte pas des aspects phénoménaux de cet élément, tel qu'il est donné dans l'expérience immédiate. Une telle insertion tient à un facteur étranger à l'élément lui-même, à savoir le point de vue sous lequel on le considère, l'orientation de l'observateur qui en poursuit l'étude dans une certaine direction et le met ainsi dans tel contexte ou dans tel autre. Dès lors on peut dire que l'on fait

cohérer l'élément avec d'autres et qu'on le fait entrer dans un système, plutôt qu'on l'éprouve immédiatement dans sa cohérence et sa systématisation. A cet égard la thèse de James diffère de celles de Mach et de M. Berger, et cette différence présente ici quelque intérêt. James proclame le principe de l'« empirisme radical », à savoir que rien ne doit être admis qui ne soit donné dans l'expérience immédiate, et, corrélativement, que rien de ce qui est directement vécu ne doit être exclu<sup>2</sup>. Parmi les constituants du tissu de l'expérience, James fait

remarquer qu'il faut compter toutes sortes de conjonctions et de connexions qui sont aussi réelles que les termes qu'elles lient (et cette assertion marque la différence entre sa théorie et celle de Mach).

Termes et relations sont également « integral members of the sensational flux »<sup>3</sup>. Puisqu'une unité de « pure expérience » ne se présente jamais isolément, elle ne s'offre jamais, à strictement parler, dans sa neutralité originale. Toute unité de « pure expérience » apparaît, dans l'expérience immédiate elle-même et sans qu'il soit besoin de faire intervenir un agent coordinateur, comme reliée à d'autres unités, groupée et conjointe avec elles, et dès lors comme insérée dans un contexte, un système, ou un ordre d'existence. La thèse

1. G. BERGER, *Recherches sur les conditions de la connaissance*, Paris, 1941, pp. 124 et suiv.

2. JAMES, *Essays in radical empiricism*, p. 42.

3. Cf. *Id.*, *The principles of Psychology*, I, p. 245; *Essays in radical empiricism*, pp. 42 et suiv., 51, 62, 95; *A pluralistic universe*, pp. 279-280. L'importance de cette thèse pour l'« empirisme radical » a été soulignée par Perry, *loc. cit.*, pp. 365-366.

jamesienne de la neutralité des unités de « pure expérience » doit, semble-t-il, être interprétée dans le sens que ces unités sont en quelque sorte indifférentes aux ensembles d'unités associées avec lesquelles elles apparaissent. Leur identité n'est en aucune façon affectée par les différents systèmes dans lesquels elles peuvent être insérées. La neutralité des unités de « pure expérience » consiste dans leur invariance par rapport aux variations de contexte et de spécification. En effet dans la phase de l'« empirisme radical » James proclame qu'une unité de « pure expérience » conserve son identité quand elle entre dans des systèmes différents, qui peuvent être, d'une part, le monde physique, d'autre part, les différents contextes de conscience personnelle qui appartiennent aux différents « moi »<sup>4</sup>. L'affirmation de l'identité des unités de « pure expérience » dans différents contextes est en contradiction avec la thèse antérieure de James, qu'il n'y a pas de fusion ni de combinaison automatiques entre les états mentaux, c'est-à-dire que les états mentaux élémentaires ou « inférieurs » ne se fondent pas les uns avec les autres en des états mentaux « supérieurs » — ainsi que l'avait soutenu ce que James appelle la « Mind-Stuff Theory »<sup>5</sup>. L'affirmation en question est aussi en contradiction avec cette autre thèse de James, liée à sa réfutation de la « Mind-Stuff Theory » que toute « partie substantive » est non seulement escortée et entourée, mais aussi qualifiée par les « parties transitives » qui l'accompagnent<sup>6</sup>. C'est à partir de ces contradictions que se posa pour James le problème de l'identité en différents contextes<sup>7</sup>. Pendant des années James se trouva engagé dans un combat avec ce problème<sup>8</sup> jusqu'à ce qu'il n'ait pas vu d'autre solution que l'abandon de la « logique de l'identité » et l'adoption d'une philosophie intuitionniste<sup>9</sup>.

Sur la base de la philosophie de l'« empirisme radical », la question se pose de savoir ce qui fait différer les contextes, les systèmes, et les ordres d'existence, les uns des autres, aussi bien que ce qui constitue la nature particulière de chacun d'eux. Le principe d'une telle diffé-

1. Cf. JAMES, « A world of pure experience », sect. VI; « The thing and its relations », sect. III; « How two minds can know one thing » dans *Essays in radical empiricism*.

2. *Id.*, *The principles of Psychology*, I, pp. 158 et suiv. et 172 et suiv.

3. Nous trouvons des exemples de telles qualifications dans ce que James nous dit du « choc de différence » ou du « choc de ressemblance » (*The principles of Psychology*, I, pp. 497 et suiv. et 528-529), que nous discuterons plus loin (2<sup>e</sup> partie, 7b). En ce qui concerne la liaison entre la théorie jamesienne des « parties transitives » et sa réfutation de la « Mind-Stuff Theory », voyez notre article « William James' theory of the 'transitive parts' of the stream of consciousness », sect. VI, *loc. cit.*

4. Cf. R. B. PERRY, *The thought and character of William James*, II, pp. 393-394 et 588 et suiv.; voir aussi V. LOWE, *William James' pluralistic metaphysics of experience*, pp. 168 et suiv., in commemoration of William James, New York, 1942.

5. Cf. Les extraits des carnets de James 1905-1908 que M. Perry a publiés, *loc. cit.*, II, appendice X.

6. JAMES, *A pluralistic universe*, pp. 207 et suiv.

cont-acte  
car leur  
indivisible

indivisible

BERGER

corp, esprit  
réel, idéal  
réelle, idéal

la courbe  
alté, l'imp  
réelle, idéal

transitoire  
réelle, idéal

avec  
Mach

f

rentiation ne peut dériver de la nature des termes, puisque les termes sont les mêmes dans tous les systèmes; il doit donc entièrement dépendre des conjonctions et des connexions<sup>1</sup>. Chaque ordre d'existence est constitué par le type de conjonctions qui y prévaut, et c'est à ce type qu'il doit sa nature spécifique. Les ordres d'existence diffèrent les uns des autres selon les différences typiques qui séparent les conjonctions correspondantes. Dès lors nous revenons à notre question: ces différences typiques sont-elles seulement graduelles et sérielles, comme les différences qui existent entre les variétés de la même qualité fondamentale, ou qualitatives et dimensionnelles? Puisque les différents ordres sont hétérogènes les uns par rapport aux autres au point de former diverses dimensions de l'existence, la même conclusion se suggère d'elle-même en ce qui concerne les connexions constitutives correspondantes.

Si nous nous en référons à la philosophie de l'empirisme radical, ce n'est pas pour entrer dans une discussion de cette théorie ou de théories similaires en ce qui concerne leurs mérites philosophiques, mais plutôt afin d'illustrer notre problème. Nous nous occupons avant tout des conjonctions entre des états mentaux. La vie consciente est caractérisée par la continuité. La continuité entre les états mentaux qui appartiennent au même « moi » est, selon James<sup>2</sup>, vécue de façon immédiate. Elle est donnée aussi directement et immédiatement que la discontinuité et le saut que l'on éprouve lorsqu'on essaie de passer de l'un de ses propres états mentaux à celui de quelque autre personne. En vivant cette continuité on est confronté avec les « originaux des idées de continuité et d'identité »; on sait « ce que les mots veulent dire concrètement »; on sait « tout ce qu'ils peuvent jamais dénoter ». En conséquence, ces faits à travers lesquels cette continuité est vécue, et par lesquels elle est constituée — les « parties transitives » — sont des expériences des conjonctions les plus intimes. Nous pouvons dès lors poser notre problème dans les termes suivants: les connexions qui existent entre les états mentaux sont-elles toujours de même nature (capables simplement de divers degrés d'intimité), pourvu seulement que les états en question appartiennent à un même « moi », mais indépendamment de ce qu'ils peuvent être par ailleurs?

### 3. Le champ de conscience selon James <sup>à compléter entièrement</sup>

Afin d'aborder notre problème d'un point de vue différent, considérons la caractérisation des « états concrets de conscience », ou,

1. Cf. les notes de James sur les problèmes philosophiques de la psychologie, publiées par Perry, *loc. cit.*, II, pp. 368 et suiv.

2. JAMES, *Essays in radical empiricism*, pp. 49-50.

principes de l'organisation  
de la conscience  
marginale

comme il les appelle aussi des « champs de conscience », que James a donnée dans *Talk to teachers*<sup>1</sup>. Chacun de ces champs est complexe et contient des composants de diverses sortes, tels que « des sensations de nos corps et des objets qui nous entourent, des souvenirs de nos expériences passées, des pensées se rapportant à des choses éloignées, des sentiments de satisfaction et d'insatisfaction, des désirs, des aversions, et d'autres conditions émotionnelles, ainsi que des déterminations de la volonté, permutés et combinés des façons les plus diverses ». Dans cette masse de données hétérogènes, il n'y a qu'une organisation: l'un des composants occupe le centre, tandis que les autres sont dans la marge. Selon le composant central, le champ en question est respectivement appelé un état de sensation, de pensée abstraite, de volition, et ainsi de suite. Il n'y a pas d'objection à faire à une telle désignation, pourvu que l'on se rappelle qu'il s'agit d'une désignation de la partie pour le tout. Quelle que puisse être l'importance du composant central, il est toujours entouré par une frange ou marge. Le temps s'écoulant, des modifications des sortes les plus différentes, et d'un caractère plus ou moins abrupt, interviennent dans le centre aussi bien que dans la marge. Parmi de telles modifications, James accorde surtout de l'importance à celles qui sont appelées d'ordinaire « variations d'attention »: un composant qui a été central est refoulé dans la marge, sans disparaître de la conscience; corrélativement, une donnée auparavant marginale vient occuper le centre.

Devant une telle caractérisation, se pose la question de savoir s'il n'y a pas dans le champ d'autre organisation que la simple différence entre centre et marge. N'y a-t-il pas d'organisation dans ce que James appelle la marge? Supposons que nous voulions trouver les moyens qui nous permettraient de parvenir à une certaine fin, et que nous soyons si absorbés dans la tâche difficile de trouver les moyens appropriés, que nous n'ayons de la fin elle-même qu'une conscience marginale. Peut-on dire que cette conscience est marginale dans le même sens que, disons, les perceptions concomitantes des objets qui se trouvent dans notre entourage? Est-ce que le fait que la première donnée possède une relation intrinsèque avec ce qui à ce moment occupe le centre, et l'autre non, n'a aucune influence sur la manière dont ces deux données sont vécues en tant que données marginales? Nous montrerons dans la cinquième partie du présent livre que la présence de la relation intrinsèque de « relevance » avec ce qui à un moment donné occupe une position centrale, constitue un principe différenciateur et, par suite, organisateur dans ce que James appelle

1. *Id.*, *Talk to teachers*, pp. 17 et suiv.

qui compo  
di core  
coute une  
elle n'est

muico  
principis  
d'organisation  
CENTRO -  
MARGINE

modifications  
↓  
variations de  
attention

la « marge », de telle sorte que celle-ci est constituée de deux domaines. Il en suit que les « variations d'attention » ont une nature et un sens différents selon le domaine marginal auquel appartiennent les données que concerne la variation. Les « variations d'attention » se révèlent ainsi des altérations et des modifications de genres différents<sup>1</sup>.

Sous l'influence de Bergson, James adopta plus tard la théorie de l'interpénétration mutuelle des états mentaux<sup>2</sup>. Dans la description que James donne alors de la vie consciente, celle-ci offre un aspect quelque peu chaotique. De nouveau se pose la question de savoir s'il n'y a pas d'organisation dans l'interpénétration elle-même. Dans chaque état mental, déclare James<sup>3</sup>, il y a « un peu de passé, un peu de futur, un peu de conscience de notre propre corps, d'autres personnes, de ces sujets élevés dont nous essayons de parler, de la géographie de la terre et de la direction de l'histoire, du vrai et du faux, du bien et du mal, et de je ne sais combien d'autres choses ». Chacun de ces éléments si hétérogènes essaie de nous tirer dans une certaine direction. Si nous suivons la sollicitation, alors « ce en quoi il se sera développé regardera en arrière et dira 'voici le germe originel de moi-même' ». Le passage cité nous invite à poser une question analogue à celle que nous avons déjà posée. Quand nous passons d'une certaine proposition à ses conséquences qui, au moment où nous nous occupons de la proposition étaient apparues à la conscience d'une façon plus ou moins indistincte — cette transition est-elle substantiellement de la même sorte que celle qui de la même proposition nous conduit à accorder notre attention à quelque sentiment corporel qui a aussi été présent d'une certaine manière obscure et crépusculaire quand nous nous occupions de la proposition en question ? Des transitions qui consistent dans l'actualisation de ce qui, avant d'être actualisé, avait déjà été donné de façon marginale ou potentielle, donc sous la forme de quelque sorte de prénotion, ne sont possibles que pour une conscience qui vit le temps. Toutefois le problème est de savoir si de telles transitions peuvent être décrites entièrement en termes de temporalité phénoménale, si la temporalité phénoménale, qui sans nul doute en est une condition nécessaire, est aussi une condition suffisante. Ce problème général à part, il reste la question que nous avons posée auparavant : les transitions, par exemple celles que nous avons mentionnées, sont-elles substantiellement de même nature ?

1. Dans notre article « Phänomenologie der Thematik und des reinen Ich », chap. III (Psychologische Forschung, XII, 1929), nous avons analysé et distingué plusieurs phénomènes qui ont été groupés traditionnellement sous la désignation commune de « variations d'attention ».

2. JAMES, *A pluralistic universe*, pp. 282 et suiv. ; sur ce qu'il doit à Bergson, cf. pp. 214 et suiv.

3. *Id.*, pp. 286-287.

### I. Les « totalités sensibles » de James et leur dissociation

Nous avons déjà mentionné la distinction jamesienne entre centre et marge. S'il y a de l'organisation dans le « champ de conscience », celle-ci, selon James, ne doit pas être considérée comme primaire, originale et authentique. L'organisation qui existe dans le courant du vécu lui vient du dehors. James est resté fidèle à cette thèse durant tous les stades de son développement.

Dans sa première période, celle de *The principles of Psychology*, James se mit à examiner les théories élémentaristes de l'empirisme anglais classique. Les états mentaux peuvent être simples ou complexes ; la plupart des états mentaux réellement vécus sont complexes ; ils sont formés d'éléments. Les états élémentaires ou simples peuvent se combiner les uns avec les autres. Quand ils sont donnés simultanément, c'est-à-dire en combinaison, un état mental « supérieur » ou plus complexe apparaît. Ceci ne veut pas dire que l'occurrence simultanée d'un certain nombre d'éléments soit l'occasion de la naissance d'un nouvel état mental, substantiellement différent des éléments<sup>1</sup>. La théorie élémentariste affirme que l'état mental supérieur n'est rien d'autre que les éléments réunis. A proprement parler, on ne peut pas dire que les états « inférieurs » ou élémentaires donnent naissance à l'état « supérieur », mais seulement qu'ils le composent. Ce dernier n'est rien de spécifiquement nouveau. Il est seulement la somme des éléments composants. En fin de compte il se révèle n'être rien d'autre que ces éléments eux-mêmes donnés simultanément.

C'est contre cette théorie élémentariste, inaugurée par Locke, que James écrivit son chapitre sur la « Mind-Stuff Theory ». Il essaie de montrer que l'explication des états mentaux « supérieurs » par la fusion d'états mentaux « inférieurs » est logiquement inintelligible. Cette explication implique, entre autres erreurs, « the psychologist's fallacy » : la confusion entre ce qu'un acte de conscience est, et ce dont il est conscience, et l'introduction au sein de l'état mental que l'on examine d'un savoir que le psychologue a en tant que psychologue, par exemple la connaissance des conditions organiques de cet état, et des conséquences des variations éventuelles de ces conditions<sup>2</sup>. Un état mental peut évidemment naître à l'occasion d'une pluralité de stimulations simultanées. Ceci, toutefois, ne permet nullement d'interpréter l'état mental en question comme composé

1. Cf. JAMES, *The principles of Psychology*, I, pp. 161-162.

2. *Id.*, I, pp. 196-197.

des éléments qui résulteraient si chaque stimulus partiel venait en action séparément<sup>1</sup>. D'autre part, des états mentaux peuvent porter, et portent en fait, une référence cognitive à une multiplicité d'objets, ou à un objet complexe formé de parties. Mais ceci n'autorise pas plus le psychologue à considérer l'état mental comme formé d'une pluralité d'« idées », chaque idée correspondant à quelque objet partiel. Prenons, par exemple, la pensée « le paquet de cartes est sur la table<sup>2</sup> ». Le paquet est formé d'autant de parties qu'il contient de cartes ; la table aussi comporte des parties, par exemple quatre pieds. Il serait pourtant absurde de conclure que l'état mental en question est composé d'une pluralité d'« idées » dont chacune correspond à une carte du paquet, et, en outre, d'idées partielles correspondant à chaque partie de la table, etc. En partant de ce principe, il faudrait prendre en considération non seulement les parties connues de l'objet, mais aussi celles qui peuvent être découvertes, mais ne le sont pas encore. Cela reviendrait à admettre que des éléments peuvent être représentés dans la conscience avant même qu'ils aient été révélés. Si complexes que soient les conditions organiques, si complexe que soit l'objet connu, l'état mental par lequel il est connu, n'a pas de complexité intérieure. Il n'est pas formé de parties, il n'est pas composé d'éléments, d'états mentaux « inférieurs », d'idées partielles, etc. Chaque acte de conscience est un tout individuel unitaire, « a single pulse of subjectivity, a single psychosis, feeling, or state of mind<sup>3</sup> ». Ainsi, son opposition à la théorie élémentariste et atomiste de la conscience mène James à l'assertion extrême de la simplicité des états mentaux, en ce sens qu'ils sont dénués d'organisation et d'articulation intérieures.

En conséquence, en ce qui concerne la perception, il faut partir, selon James, non de « sensations simples » indépendantes et séparables les unes des autres, mais plutôt de « totalités sensibles », d'« objets concrets, en vague continuité avec le reste du monde<sup>4</sup> ». Toutes les impressions simultanées, même si elles proviennent de compartiments de sensibilité différents, « se fondent en un seul objet indivis ». 'Fusion' n'indique pas ici un processus de concrétion des données sensibles séparées les unes avec les autres. Ce terme désigne plutôt l'aspect descriptif des « totalités sensibles », l'absence de discrimination et d'articulation intrinsèques. Il ne s'agit donc plus de savoir

1. Cf. *id.*, I, p. 162 note et p. 521 note.

2. *Id.*, I, pp. 278-279.

3. *Id.*, I, pp. 277 et suiv., cf. aussi p. 405 ; On some omissions of introspective psychology, pp. 7 et 10-11, *loc. cit.* Plus tard James abandonna cette thèse radicale, cf. « The knowing of things together », pp. 123-124. *Psychological review*, II, 1895.

4. *The principles of Psychology*, I, pp. 487-488 ; cf. aussi J. WARD, *Psychological principles*, chap. IV, § 2, Cambridge, 1918.

il faut dire que l'expérience n'est pas un tout + un autre comme un état dispersé et isolé, possible à un autre qui agit sur lui, en quelle mesure, une et une seule chose, la conscience de qui dit toute la dissociation de la totalité sensible, confuse et indiscriminée.

PROVENANCE DE L'ORGANISATION

4 comment des données dispersées, isolées les unes des autres, peuvent être agrégées en groupes complexes. Le véritable problème concerne plutôt les conditions dont dépend la dissociation des « totalités sensibles » confuses et indiscriminées, la discrimination et l'extraction de parties séparées et distinctes à partir de ces « totalités ». Ce qui a besoin d'être expliqué, ce n'est pas l'agrégation, la concrétion, le fusionnement, mais au contraire, la discrimination, la dissociation, la différenciation. Au commencement de sa vie, l'enfant ne se trouve pas devant des données sensibles distinctes et différenciées les unes des autres, mais plutôt devant « one unanalysed bloom of confusion<sup>1</sup> ».

Pour l'adulte, il est vrai, l'expérience ne présente jamais cet aspect de chaos informe. A chaque moment, nous nous trouvons entourés de choses distinctes, discriminées les unes des autres. Cela est dû à notre longue pratique de la différenciation et de la discrimination.

Selon James, c'est par l'« intérêt sélectif » qu'il faut expliquer l'acquisition de cette pratique<sup>2</sup>. C'est le facteur qui inaugure et maintient la dissociation, la différenciation, et la discrimination.

C'est grâce à ce facteur et à ce facteur seul, que l'expérience ne se présente pas comme un « pur chaos », « une indiscrimination grise et chaotique ». « L'intérêt seul donne accent et emphase, lumière et ombre, arrière-fond et premier plan... » Ainsi nous sommes conduits à une notion qui a dominé la pensée de James à travers toutes les phases de son développement, à savoir : sa conception téléologique de l'esprit humain. L'esprit humain, et aussi les organes des sens, et même toute vie organique, est une « activité sélective<sup>3</sup> ». Grâce à leur activité sélective, les organes des sens filtrent les stimuli physiques par lesquels ils sont excités<sup>4</sup>. Par une sélection subséquente, les sensations qui servent de signes des choses, sont extraites de la totalité des sensations. La sélection explique les phénomènes de constance : constance de forme, de grandeur et de couleur. L'attention sélective apporte un rythme dans la succession monotone des ébranlements sonores ; elle groupe les tâches en rangées, figures, et constellations. Toute l'organisation qui peut être trouvée dans le courant du vécu, lui est imposée par l'esprit qui travaille sur le « chaos primordial des sensations<sup>5</sup> ».

L'idée que le courant du vécu est substantiellement et originellement chaotique est encore plus accentuée dans la phase bergsonienne de la pensée de James. A cet époque il insiste sur la continuité et l'interconnexion des états mentaux. Les états mentaux s'interpénètrent

1. JAMES, *The principles of Psychology*, I, pp. 495-496.

2. *Id.*, I, pp. 402-403.

3. Cf. FERRY, *Present philosophical tendencies*, appendice, § 2.

4. JAMES, *The principles of Psychology*, chap. IX, § 5.

5. *Id.*, I, p. 288.

un chaos informe

INTERESSE SELETTIVO

carezza teleologica dello spirito umano

ATTIVITA' SELETTIVA degli organi di senso

fattore esterno di organizzazione

et se télescopent ; ils se fondent, ils confluent. Aucun état mental n'est jamais complet, ni fermé sur lui-même. Chaque état mental « déborde sa propre définition » et se diffuse dans ses voisins, dont il ne se définit pas de manière précise. Concrètement le courant du vécu apparaît comme une « big blooming buzzing confusion »<sup>1</sup>.

Il est vrai, à chaque moment, quelque partie émerge de cette masse chaotique et inarticulée, prête à être nommée et identifiée par la pensée conceptuelle. Une telle émergence est due soit au jaillissement (« saliency ») de cette partie, soit à l'attention sélective. Nous sommes doués de la faculté de couper, de délimiter et d'isoler des parties à l'intérieur du courant continu de l'expérience immédiate<sup>2</sup>. Les coupures ainsi obtenues sont artificielles dans le sens qu'elles ne sont en aucune façon motivées par la structure du courant du vécu, mais qu'elles sont introduites de l'extérieur dans celui-ci, qui, dans sa forme originale, ne révèle ni séparations ni démarcations<sup>3</sup>. Comme l'organisation n'est pas un trait autochtone du courant du vécu considéré dans sa forme authentique et concrète, la fonction qui apporte l'organisation est externe au courant lui-même ; cette fonction ne sert que des fins pragmatiques<sup>4</sup>.

La thèse de James en ce qui concerne l'origine de l'organisation a deux conséquences.

① Le jaillissement, aussi bien que l'effet de l'activité sélective, implique que l'emphase est appliquée sur une donnée ou un groupe de données, à l'exclusion des autres, qui sont, soit supprimées, soit reléguées dans la « marge »<sup>5</sup>. Les deux facteurs ne concernent que les données sur lesquelles ils opèrent. Quant aux autres données, elles ne sont en rien affectées par l'opération des facteurs en question ; elles continuent à se compénétrer et à confluer ; aucun groupement, aucune organisation, ne leur est imposée. En conséquence, si l'articulation du « champ de conscience » est due au jaillissement ou à l'intérêt sélectif, la forme principale, sinon la seule, que cette organisation puisse revêtir, est la division du champ en centre et marge. La caractérisation jamesienne du « champ de conscience » que nous avons mentionnée plus haut<sup>6</sup>, non seulement se révèle en accord avec sa thèse sur l'origine de l'organisation, mais en découle directement.

1. *Id.*, *A pluralistic universe*, pp. 282 et suiv. et 288. « My present field of consciousness is a center surrounded by a fringe that shades insensibly into a subconscious ». Par là, James n'entend pas délimiter des domaines distincts et définis. « I used three separate terms here to describe this fact ; but I might as well use three hundred, for the fact is all shades and no boundaries. » Cf. aussi, *Some problems of philosophy*, pp. 49-50.

2. *Id.*, *A pluralistic universe*, p. 235 et *Some problems of philosophy*, pp. 48-50.

3. Cf. *Id.*, *A pluralistic universe*, pp. 253-254 et 285.

4. *Id.*, pp. 244 et suiv. et *Some problems of philosophy*, pp. 48, 63 et suiv. et 79-80.

5. *Id.*, *The principles of Psychology*, I, pp. 403 et suiv.

6. *Supra*, p. 25.

② Si l'organisation est imposée de l'extérieur au courant du vécu, elle laisse celui-ci substantiellement inaltéré. Cela est évident dans le cas de l'activité sélective. L'emphase dérivée de l'intérêt sélectif, ne durera pas plus longtemps que l'intérêt lui-même. Le jaillissement lui aussi, est une modification plutôt passagère. Une donnée jaillit pour s'enfoncer à nouveau, l'instant d'après, dans le courant inarticulé, et laisser la place à une autre donnée qui émerge à son tour. Ces modifications superficielles ne confèrent pas de réorganisation stable au courant du vécu. Il est vrai, ce n'est que dans des cas-limites que le courant apparaît dans sa pureté primitive<sup>1</sup>. Ceci, toutefois, veut seulement dire, que sauf dans des situations-limites, nos facultés de sélection et de conceptualisation fonctionnent de façon permanente. Les habitudes que nous avons contractées dans l'exercice de ces facultés, sont devenues si invétérées qu'il faut des efforts spéciaux pour les vaincre. Pourtant, il est possible de les vaincre, et de voir au travers les effets de l'intellectualisation<sup>2</sup>. Cette possibilité est une condition nécessaire pour une philosophie « intuitionniste ». Une telle philosophie présuppose que l'organisation de l'expérience est surajoutée et « superficielle » au sens mentionné. Essayer de se débarrasser des produits de l'intellectualisation et de les dissoudre, afin que le courant du vécu puisse réapparaître ou être restauré dans sa pureté, implique que sous les produits de la conceptualisation, apparemment si stables et permanents, le courant du vécu continue à couler dans sa forme originale, chaotique et inarticulée. Si cette présupposition se révèle insoutenable, ce que nous semble être le cas<sup>3</sup>, la tentative de fonder une philosophie « intuitionniste » devient illusoire, puisque son objectif lui-même s'évanouit.

## 2. L'organisation comme trait autochtone de la conscience

Si l'organisation est introduite dans le courant du vécu par une activité sélective, la question se pose de savoir selon quelles lignes opère cette activité pour découper et délimiter des parties à l'intérieur de la masse originellement inarticulée. Selon la théorie de James, le

1. Cf. JAMES, *Essays in radical empiricism*, pp. 93-94.

2. Dans son dernier ouvrage, posthume, *Some problems of philosophy*, James se montre pleinement conscient des résultats que la conceptualisation peut donner. La pensée conceptuelle crée différents « univers de pensée », autonomes en ce sens que des vérités éternelles sont valables pour eux, indépendamment de tous les changements qui peuvent intervenir dans le courant du vécu (cf. pp. 51 et suiv. et 63 et suiv.). Ces créations de la pensée conceptuelle doivent être reconnues comme des « domaines de réalité ». James va jusqu'à essayer de réconcilier le « réalisme logique » avec la tendance empiriste de sa pensée (pp. 101 et suiv.). Dans notre vie telle qu'elle s'est en fait développée, les contributions de la pensée conceptuelle sont enchevêtrées dans le courant du vécu (pp. 107 et suiv.).

3. Cf. Deuxième partie, 3d.

L'organisation n'est  
pas autochtone  
du courant du vécu  
elle est apportée  
de l'extérieur  
à des fins pragmatiques

philosophie intuitionniste

critica  
alla



décomposer, pour en extraire une partie, sans savoir ce qu'elle sera. Après une période de recherche active, d'essai, d'effort, d'expérimentation mentale, etc., vient un moment où ce qui était jusqu'alors une « totalité sensible » inarticulée et plus ou moins chaotique, est remplacé par une perception différente : une donnée, ou un groupe de données, émerge, et se détache du reste. Ce jaillissement comporte un véritable changement dans l'aspect phénoménal de l'expérience perceptive. Il importe peu si ce qui émerge est une surprise nouvelle, ou cela même que le sujet attendait et recherchait activement. En d'autres termes, cette situation est très semblable à celle où se trouve le sujet quand, grâce à des expériences passées, il en a une certaine image dans l'esprit et aborde une « totalité sensible » afin de découvrir si elle contient des données qui correspondent à cette image. Dans les deux cas, il y a une phase initiale dans laquelle est donnée une « totalité sensible » inarticulée, et une phase finale caractérisée par l'émergence et le jaillissement. Une phase de recherche active peut précéder la réussite, et peut, dans les deux cas, être une phase préparatoire nécessaire à la venue de cette phase de réussite. Cette phase de réussite doit non seulement être distinguée de la phase préparatoire, mais il faut encore rendre compte de cette phase de réussite en elle-même. Le fait qu'une phase d'un processus est un stade préparatoire nécessaire pour que puisse advenir une autre phase, n'implique nullement que l'on puisse rendre compte de celle-ci en termes de facteurs caractéristiques de celle-là. Ainsi nous sommes amenés à une distinction semblable à celle que Koffka fait à propos d'actes moins triviaux que ceux que nous considérons ici. En discutant les expériences de M. Koehler sur les chimpanzés, et en généralisant les résultats de ces expériences pour les appliquer à l'acquisition de toutes sortes d'activités, Koffka soutient que deux problèmes sont impliqués dans l'apprentissage. L'un, le « problème de la mémoire », concerne la façon dont les actes postérieurs dépendent des antérieurs. L'autre est le « problème de la réussite » : « comment résulte la première réussite ? » Koffka exige que l'on reconnaisse le problème de la réussite pour ce qu'il est, et qu'on le traite indépendamment du « problème de la mémoire ». De même, en ce qui concerne la discrimination d'une donnée ou d'un groupe de données, à partir d'une « totalité sensible », nous cherchons à donner une description et une caractérisation phénoménales de la phase de réussite elle-même, indépendamment de la phase précédente. Du point de vue phénoménal, la phase de réussite consiste dans le remplacement d'une perception indiscriminée et confuse par la perception d'une donnée

1. K. KOFFKA, *The growth of the mind*, chap. IV, §§ 2 et suiv.

détachée du reste. Devant les propres yeux du sujet, le courant du vécu subit une transformation phénoménale : l'organisation apparaît, alors qu'un moment auparavant elle était presque complètement absente. L'organisation se produit au sein du courant lui-même ; donc elle lui est immanente et non imposée de l'extérieur. Tous les autres facteurs qui jouent dans le processus total de la discrimination doivent être relégués de la phase de réussite à la phase préparatoire.

Notre discussion des vues défendues par James quant à l'organisation s'inspire des critiques de M. Koehler contre l'explication de l'organisation sensorielle en termes d'expériences précédentes<sup>1</sup>. Une fois que des unités phénoménales ont été ségréguées, les expériences peuvent les envahir, et progressivement les imbuir de toutes sortes de « significations » acquises. Mais l'expérience répétée et accumulée ne peut en aucune manière expliquer la ségrégation de ces unités mêmes<sup>2</sup>. Pour que ces dernières puissent recevoir les acquisitions de l'expérience, il faut qu'elles soient ségréguées, c'est-à-dire qu'elles émergent du champ, et qu'elles se détachent les unes des autres. Il y a deux différences entre la théorie que critique M. Koehler, et celle que soutient James. D'abord, le problème de la théorie traditionnelle est le groupement de données qui en elles-mêmes sont sans connexions les unes avec les autres ; tandis que le problème qui se pose pour James, est celui de la décomposition des « totalités sensibles » et de la discrimination de leurs parties. Ensuite selon la théorie réfutée par M. Koehler, c'est par une expérience purement passive que se produit l'organisation et la ségrégation ; tandis que pour James, l'esprit est essentiellement actif<sup>3</sup>. Malgré ces différences, la théorie de James conduit à des difficultés identiques à celles que M. Koehler l'a montré, assaillent la théorie traditionnelle. Pour les deux théories se pose le problème des indices qui pourraient guider ces facteurs dont on suppose qu'ils apportent l'organisation parmi des données originalement inorganisées. Il importe peu que ces facteurs soient conçus comme des expériences purement passives, répétées et accumulées, ou comme des fonctions actives. Quelle que soit leur nature, ils présupposent des unités détachées et organisées.

1. W. KOEHLER, *Gestalt Psychology*, pp. 150 et suiv., 208 et suiv. ; cf. aussi pp. 274, 299 et 299-300. Voyez aussi P. GUILLAUME, *La psychologie de la Forme*, chap. III, 5.

2. M. MERLEAU-PONTY, *Phénoménologie de la perception*, Paris, 1945, pp. 23 et suiv., remarque avec raison que pour pouvoir évoquer des souvenirs appropriés, les données sensibles doivent présenter certaines structures d'organisation. C'est ainsi, et seulement ainsi que l'évocation des souvenirs est rendue possible, mais en même temps superflue en ce qui concerne la ségrégation et l'organisation.

3. JAMES, *The principles of Psychology*, I, pp. 403 et 507, critique sévèrement, et parfois ironiquement l'idée que la simple accumulation d'expériences passives puisse être efficace.

Koehler:  
l'expérience  
sensorielle  
peut en elle  
même ségréguer  
tel un nid de  
serpents  
pice denti

Malgré la  
différence  
de la  
théorie de  
M. Koehler  
l'a montré  
assailent  
la théorie  
traditionnelle.  
Pour les  
deux théories  
se pose le  
problème des  
indices qui  
pourraient  
guider  
ces facteurs  
dont on suppose  
qu'ils apportent  
l'organisation  
parmi  
des données  
originalement  
inorganisées.  
Il importe peu  
que ces  
facteurs soient  
conçus comme  
des expériences  
purement  
passives,  
répétées et  
accumulées,  
ou comme des  
fonctions  
actives. Quelle  
que soit leur  
nature, ils  
présupposent  
des unités  
détachées et  
organisées.

factori organici

FASE della  
RIUSCITA  
+ fase  
instructiva

en tant que matériaux sur lesquels opérer<sup>1</sup>. Donc les matériaux sur lesquels les facteurs en question s'exercent, ne peuvent pas se tirer de ces facteurs eux-mêmes. La ségrégation et l'organisation des unités doivent dériver d'une autre source. Il faut qu'il y ait déjà des unités séparées et organisées quand les capacités de l'esprit, qu'elles soient actives ou passives, entrent en jeu.

### 3. Le problème de l'organisation dans la psychologie de M. Piaget

Afin d'amplifier et de corroborer la thèse que l'organisation est un caractère autochtone de l'expérience, nous allons procéder maintenant à un examen de certains des concepts et des principes de la psychologie fonctionnaliste de M. Piaget.

#### a) La notion de « schèmes ».

La notion centrale de la psychologie de M. Piaget est celle de « schème » : schèmes de perception, d'action, de raisonnement, etc. Un « schème » est défini comme une cristallisation d'activités et de processus fonctionnels qui sont dominés par les tendances opposées vers l'« assimilation » et l'« accommodation ». Au début de la vie, la « tendance assimilatrice » a une nette prévalence sur la « tendance accommodatrice ». L'activité assimilatrice apparaît à ce premier stade comme une simple continuation de la fonction assimilatrice caractéristique de la vie organique comme telle<sup>2</sup>. Aux premières phases du développement, l'« assimilation » et l'« accommodation », bien qu'antagonistes, sont à peine différenciées l'une de l'autre. Au cours du développement, ces tendances affirment leur nature propre, et se différencient progressivement. L'antagonisme initial est progressivement remplacé par une nouvelle relation entre les deux tendances qui, de plus en plus, se complètent, au lieu de s'opposer, jusqu'à ce qu'un équilibre s'établisse entre les deux tendances pleinement différenciées. Au niveau du raisonnement conceptuel et réflexif, spécialement sous la forme élaborée de pensée scientifique, cet équilibre apparaît dans la dépendance mutuelle, la coordination

SCHEMA

assimilatrice  
accommodatrice

assimilatrice  
accommodatrice

1. M. BERGER, *Recherches sur les conditions de la connaissance*, pp. 51-52, rapporte lui aussi l'organisation, la délimitation de forme, etc., à l'activité du sujet. « Je ne puis penser à la droite sans la tracer idéalement, au cercle sans le décrire, à la sphère sans la délimiter dans l'espace à trois dimensions par un geste de mes mains. » Toutefois, notre critique ne s'applique pas à la thèse de M. Berger, car, selon lui, le sujet ne crée pas les formes, mais plutôt rend explicite une organisation qui, d'une manière implicite et inarticulée, préexiste à l'activité en question. Il en est de même pour ce que Merleau-Ponty soutient quant à la perception des dessins perspectifs (*loc. cit.*, pp. 303 et suiv.).  
2. J. PIAGET, *La naissance de l'intelligence chez l'enfant*, conclusion, § 5, Neuchâtel et Paris, 1936, et *La construction du réel chez l'enfant*, conclusion, § 1, Neuchâtel et Paris, 1937.

et la corrélation entre la déduction (« assimilation »), et l'expérimentation (« accommodation »).

Au cours de sa formation, de son organisation, et de sa transformation, l'activité mentale donne naissance à de « multiples schèmes » dans lesquels elle s'incarne. C'est à travers ces « schèmes » eux-mêmes que l'activité mentale devient manifeste. Produits cristallisés de l'activité en question, les « schèmes » sont essentiellement de même nature que cette activité. D'une part, les « schèmes » peuvent s'« accommoder » aux données extérieures. D'autre part — et c'est leur principale caractéristique — ils sont doués d'une tendance et d'une puissance assimilatrices vis-à-vis des données extérieures<sup>1</sup>. Chaque « schème » est non seulement applicable, mais possède aussi une tendance à s'appliquer à, et ainsi à s'incorporer, tout ce qu'il rencontre<sup>2</sup>. Quand l'enfant, déjà en possession de quelques « schèmes » élémentaires, est mis en présence d'une certaine donnée, il lui applique un « schème ». Si cette donnée se prête à l'incorporation dans quelque « schème », il se l'assimile, elle devient pour lui une sorte d'aliment. La donnée est définie en termes du « schème » dont il s'agit, comme « quelque chose à voir », « quelque chose à toucher », « quelque chose à tirer », etc.<sup>3</sup> Si toutefois la donnée ne s'insère dans aucun des « schèmes » disponibles, la « tendance accommodatrice » entre en jeu. Si les circonstances le permettent, l'un des « schèmes » déjà existants subit des variations et des modifications en s'ajustant à la donnée. Par voie de différenciation, il est ainsi donné naissance à un nouveau « schème » qui, comme les anciens, va dès lors tendre à s'incorporer tout ce qui est assimilable. A cause de leur tendance assimilatrice, M. Piaget qualifie souvent les schèmes d'« équivalents fonctionnels » des concepts<sup>4</sup>. Le pouvoir assimilateur des « schèmes » est, selon M. Piaget, de la plus grande importance pour toutes les phases du développement et domine toute la vie mentale. A propos d'un stade ultérieur du développement, quand la « tendance accommodatrice » a été suffisamment émancipée de celle vers l'« assimilation » pour rendre possible l'intérêt pour le nouveau, c'est-à-dire pour ce qui n'a pas encore été assimilé, M. Piaget écrit : « Même lorsqu'il tâtonne pour découvrir du nouveau, l'enfant ne perçoit et ne conçoit le réel

de multiples schèmes  
l'activité mentale

schèmes  
s'accommoder

schèmes  
tendance

schèmes  
tendance accommodatrice

schèmes  
tendance

1. J. PIAGET, *La naissance de l'intelligence chez l'enfant*, pp. 145 et suiv.  
2. *Id.*, p. 92 « ... chaque schème assimilateur tend à conquérir tout l'univers, y compris les domaines assimilables au moyen des autres schèmes. »  
3. Se référant à l'un des premiers stades du développement de l'enfant, M. Piaget écrit : « ... les objets nouveaux qui se présentent à la conscience, n'ont pas de qualités propres et isolables. Ou bien ils sont d'emblée assimilés à tel schème déjà existant : chose à sucer, à regarder, à saisir, etc. Ou bien ils sont vagues, nébuleux, parce qu'ins assimilables, et alors ils créent un malaise d'où sortira tôt ou tard une différenciation nouvelle des schèmes d'assimilation. » (*Id.*, p. 149.)  
4. *Id.*, pp. 189, 241 et suiv., p. 262.

qu'en fonction de ses schèmes assimilateurs<sup>1</sup>. Quel que soit le niveau du développement, il n'y a jamais, selon M. Piaget<sup>2</sup>, d'« expérience directe », ni de l'Ego, ni du monde extérieur ; il n'y a que des « expériences interprétées ». Un « schème » ou un autre est en jeu dans le contact avec tout objet. Aucun objet n'est perçu sans référence à quelque « schème ». Tout objet perçu apparaît dans la lumière d'un « schème » auquel il est assimilé ou, au moins, assimilable. Il suit que l'objet perçu a une signification qu'il dérive du « schème » dans lequel il est inséré<sup>3</sup>. Son sens est déterminé par le rôle qu'il joue dans le schème fonctionnel en question. Dans les cas les plus élémentaires, l'objet est simplement absorbé par un « schème » et est défini par cette incorporation : par exemple, l'objet apparaît comme « quelque chose à saisir ». Plus tard le sens de l'objet est déterminé par le rôle qu'il joue à un certain stade d'une action et en référence à un système de « schèmes » d'une complexité plus ou moins grande. A tous les niveaux du développement, tout objet donné est perçu comme défini en termes d'un « schème » ou d'un système de « schèmes », c'est-à-dire en termes du rôle qu'il joue dans le fonctionnement de « schèmes ». C'est de ce rôle, c'est de ce rôle, c'est de son assimilation à un « schème » que l'objet tient sa signification. Pour distinguer ce phénomène de signification d'autres, employerons le terme de M. Koehler : « caractère fonctionnel<sup>4</sup> ».

En étudiant la formation des « schèmes », et spécialement leur interconnexion et systématisation progressive par voie d'assimilation et ajustement mutuels<sup>5</sup>, de corrélation, de coordination, et de subordination, M. Piaget rend compte de la croissance graduelle de l'« intelligence sensori-motrice » qui précède le stade de la pensée conceptuelle et de la communication verbale. De même, dans *La construction du réel chez l'enfant*, M. Piaget suit, phase par phase, le passage d'un « univers égoïste et solipsiste » — c'est-à-dire d'un « univers » centré sur l'Ego, sans que l'Ego pourtant y prenne conscience de lui-même — à un univers objectif (au moins en ce qui concerne la manipulation et l'action), c'est-à-dire un univers formé d'objets substantiels permanents entre lesquels existent des relations objectives spatiales, temporelles, et causales. A la fin de sa seconde année (période étudiée par M. Piaget), l'enfant en vient à se considérer comme un objet et agent parmi d'autres. L'insertion du

1. J. PIAGET, *La naissance de l'intelligence chez l'enfant*, p. 282.

2. *Id.*, p. 143.

3. *Id.*, pp. 195 et suiv.

4. W. KOEHLER, *Intelligenzprüfungen an Menschenaffen*, pp. 26-27, Berlin, 1921.

5. En ce qui concerne l'assimilation et l'accommodation des « schèmes » les uns aux autres, cf. l'analyse que donne M. Piaget de la formation de la coordination intersensorielle dans *La naissance de l'intelligence chez l'enfant*, chap. II.

sujet dans l'univers objectif est accompli. Dans son étude de la formation de l'univers pratique qui correspond à l'« intelligence sensori-motrice », M. Piaget analyse les différentes formes que les catégories de la réalité, à savoir : l'objet, l'espace, le temps, et la causalité, assument pendant leur développement.

Les résultats de M. Piaget offrent un grand intérêt pour la phénoménologie. Certes, la phénoménologie n'aborde pas la perception du point de vue génétique qui est celui de M. Piaget. Elle ne cherche pas les phases à travers lesquelles la perception passe au cours de son développement. La phénoménologie s'occupe plutôt de ces processus et opérations auxquels la perception doit sa fonction objectivante. Cette fonction objectivante et présentationnelle de la perception est au centre des enquêtes phénoménologiques. Pourtant par son étude de phénomènes de perception et d'activité mentale en général, d'où la fonction objectivante est absente, ou dans lesquels elle n'existe que sous une forme embryonnaire, M. Piaget met en évidence, par voie de contraste, des facteurs, des composants, et des constituants qui sont essentiels à la fonction objectivante de la perception. Il est très nécessaire de mettre en relief le rôle que jouent ces facteurs dans l'objectivation, parce qu'il est tellement aisé de les faire passer pour tout à fait naturels et donc de les laisser échapper. Les analyses de M. Piaget doivent être interprétées en termes phénoménologiques ; de la sorte elles seront replacées à l'intérieur de la théorie phénoménologique de la perception.

Il nous est impossible ici d'exposer plus longuement la théorie de M. Piaget ou d'entrer dans une discussion plus détaillée des nombreux phénomènes qu'il traite et des nombreuses questions qu'il soulève. Nous désirons, toutefois, d'attirer l'attention sur un problème d'importance générale, auquel la théorie de M. Piaget semble apporter beaucoup de lumière. C'est le problème de l'acquisition des significations empiriques ou « caractères fonctionnels ». Quand nous percevons un outil, un marteau, par exemple, notre description de ce qui est perçu ne serait pas complète, si nous nous contentions de le caractériser comme un objet en forme de T d'une certaine couleur et d'une certaine taille. Dans sa présentation perceptuelle elle-même, la chose perçue apparaît comme se prêtant à certains emplois, comme utile dans certaines situations où il faudra la manipuler d'une façon appropriée pour obtenir certains résultats désirés. En d'autres termes, l'objet se présente avec la signification spécifique d'instrumentalité. L'instrumentalité est un bon exemple de « caractère fonctionnel » acquis empiriquement. Dans une situation d'action concrète, l'objet dont il s'agit est effectivement employé, il révèle son adaptation à certains desseins, son inadapation à d'autres

(par exemple, le marteau est trop petit ou trop léger pour enfoncer de gros clous dans un matériel assez dur). La façon dont il faut manipuler l'outil afin d'en tirer le meilleur parti, devient immédiatement claire. C'est ainsi que l'instrumentalité et les « caractères fonctionnels » en général, s'acquièrent et se constituent. Cette acquisition empirique a deux aspects. D'une part, quand dans une situation d'action concrète un objet est manipulé, un « schème » au sens de M. Piaget, c'est-à-dire un mode d'action, ou une série d'actions systématisées, prend naissance. D'autre part, quand il est manipulé et utilisé en connexion avec d'autres objets, quand un rôle défini lui est assigné dans la situation d'action concrète, etc., l'objet dont il s'agit subit des réorganisations et restructurations phénoménales. Les « caractères fonctionnels » de convenance, d'instrumentalité, et l'instrumentalité caractéristique à l'espèce de l'outil en question, ici un marteau, pénètrent l'objet... Koffka remarque que les « caractères fonctionnels » ont la particularité de devenir permanents, dès qu'ils sont constitués et établis<sup>1</sup>. Des objets similaires à ceux à travers la réorganisation desquels les « caractères fonctionnels » en question ont été originalement constitués, ou de type similaire, déploient ces « caractères fonctionnels » dans leur apparence perceptive ; ils se présentent sous l'aspect de leur utilisabilité, de l'emploi qu'on peut leur donner dans certaines situations d'action. Cela arrive même lorsqu'ils sont rencontrés en dehors de telles situations et dans des circonstances où un outil de ce genre n'est pas utilisé en fait. La notion de « schèmes assimilateurs », due à M. Piaget, suggère une explication de cette permanence. Une fois qu'un « schème » est établi, tous les objets qui se prêtent à l'insertion dans ce « schème », sont perçus dans sa lumière ou en référence avec lui, avec la signification — c'est-à-dire en déployant les « caractères fonctionnels » — qui dérive de leur assimilation au « schème » que l'apparition de l'objet réactive soit effectivement, soit virtuellement<sup>2</sup>. Plus loin<sup>3</sup>, nous reviendrons sur des réorganisations phénoménales plus ou moins semblables à celles qui figurent dans l'acquisition des « caractères fonctionnels », et aussi sur les effets permanents de telles réorganisations. Inutile d'ajouter que les formes d'organisation qui jouent un rôle dans les cas dont nous venons de parler sont d'une complexité incomparablement plus grande que les formes primitives que nous avons considérées auparavant.

1. K. KOFFKA, *Principles of Gestalt Psychology*, pp. 392-393.

2. En ce qui concerne la réactivation virtuelle d'un « schème », cf. PIAGET, *La naissance de l'intelligence chez l'enfant*, pp. 190 et suiv. sur l'« assimilation réognitive ».

3. Deuxième partie, II, 3b.

b) L'assimilation, l'accommodation, et les problèmes de ségrégation.

Puisque nous traitons des problèmes d'organisation, nous devons nous demander si la notion d'une activité assimilatrice et accommodatrice, cristallisant en « schèmes », nous fournit une base suffisante pour un système de psychologie. Si des unités de perception sont déjà ségréguées, les « schèmes » de M. Piaget peuvent se mettre à fonctionner sur elles. Pour qu'un « schème » entre en action, il faut qu'il y ait un « quelque chose » à quoi l'activité assimilatrice puisse s'appliquer pour l'incorporer dans le « schème ». De même, aucune accommodation n'est possible s'il n'y a pas un « quelque chose » à quoi l'activité accommodatrice ou un « schème » déjà constitué puisse s'ajuster. Ceci ne veut pas dire que l'unité ségréguée qui sert de substratum à l'activité assimilatrice et accommodatrice, doit être un objet donné d'une façon pleinement distincte quant à tous ses attributs perceptifs, tels que la couleur, la forme, la taille, le poids, etc. Tout ce qui est requis du « quelque chose » en question, est qu'il soit détaché de son environnement. Quand un tel « quelque chose » se présente, il peut être assimilé à quelque « schème ». Mais dans un champ dénué de différenciation, il n'y a pas de point d'application sur lequel un « schème », et l'activité assimilatrice et accommodatrice, puissent s'exercer. Un tel champ n'offre aucun indice pour guider une fonction. Ainsi nous revenons à la thèse de M. Koehler : il faut reconnaître la ségrégation des unités comme une condition nécessaire pour la mise en jeu d'une fonction. La théorie de M. Piaget présuppose donc que le problème de l'organisation soit résolu au préalable, et c'est ce que nous avons vu dans le cas de l'organisation.

Adoptant les thèses des théoriciens de la Forme, nous prenons la ségrégation des unités pour un phénomène fondamental par lequel l'organisation se manifeste comme un aspect autochtone de la vie consciente. M. Piaget ne formule pas du tout le problème de la ségrégation. En ce qui concerne l'organisation, il écrit : « Toute perception nous est apparue comme l'élaboration d'un schème, c'est-à-dire comme une organisation plus ou moins rapide des données sensorielles en fonction d'un ensemble d'actes et de mouvements, explicites ou simplement esquissés<sup>1</sup> ». La perception, comme tout fait mental, implique une signification de telle sorte qu'il faut distinguer en elle le « signifiant », le porteur du sens (dans le cas d'une signification verbale : le signe verbal, le son articulé) du « signifié », le sens lui-même (en ce même cas, le concept désigné par le signe verbal<sup>2</sup>). Pour ce qui est de la perception au stade d'objectivation complète,

1. PIAGET, *La naissance de l'intelligence chez l'enfant*, p. 393.

2. *Id.*, pp. 194-195.

xché pli  
selelu  
porsano  
pussidion  
è necessari  
che f delle  
mu to di  
pores qia  
separate

lu un  
campo  
caus letam  
nudi pperuial  
ali sch n  
brono  
pussidion  
h avendo  
su punto d  
appercas

lo risoluz del pdsè dell'organizzas

to della T  
della G

Significante  
Significatore

par exemple la perception que nous avons, adultes, d'une montagne ou d'un encrier, le « signifié » est l'objet perçu lui-même, défini non seulement en termes de « schèmes » sensori-moteurs ou de « caractères fonctionnels » (l'emploi que l'on peut faire d'un encrier) et de concepts généraux (un encrier est un réceptacle d'un certain genre), mais aussi par ses propriétés individuelles telles que sa position dans l'espace, ses dimensions, sa solidité, sa résistance, sa couleur sous différents éclairages, les différents aspects sous lesquels se présente la montagne quand on la perçoit de différents points de vue (de l'est ou de l'ouest), etc. Le « signifiant » n'est ici que « le peu de qualités sensibles enregistrées en une fois et actuellement par mes organes sensoriels<sup>1</sup> ». Pour que la perception d'une montagne ou d'un encrier puisse naître de ces impressions et sensations, il faut que celles-ci soient complétées par la mémoire, et surtout qu'elles soient soumises à de complexes élaborations intellectuelles, géométriques, cinématiques, causales, etc. Certes, les propriétés individuelles dont nous avons parlé, sont perçues comme appartenant à l'objet lui-même ; mais ceci n'est possible que grâce à des constructions et élaborations intellectuelles par lesquelles des dimensions réelles sont attribuées aux quelques taches qu'on voit en fait. En dernière analyse, l'objet perçu est le produit de processus et de constructions intellectuelles opérant sur des impressions inorganisées. Si ces dernières jouent le rôle d'un « signifiant », c'est par rapport à un système de « schèmes » auxquels elles sont assimilées. L'insertion dans un « schème » comporte l'attribution d'une signification à ce qui est inséré.

Tout à l'heure nous avons insisté sur les « schèmes » en connexion avec l'acquisition de significations empiriques ou de « caractères fonctionnels ». Étant donné les problèmes particuliers dont s'occupe M. Piaget, c'est généralement, sinon exclusivement, dans cette connexion qu'il traite des « schèmes » aussi bien que de l'activité assimilatrice et accommodatrice. Mais le passage que nous venons de citer montre que M. Piaget a recours aux « schèmes », non seulement pour l'acquisition de « caractères fonctionnels » par des unités ségréguées et organisées, mais même pour l'organisation de ces unités<sup>2</sup>.

1. Dans l'*Introduction à l'épistémologie génétique*, I, pp. 181 et suiv., Paris, 1950, M. Piaget parle, à propos de la perception, et spécialement de la perception spatiale, d'un « indice » plutôt que d'un « signifiant ». La différence entre un « signifiant » (par exemple, un signe verbal ou une image symbolisant un concept) et un « indice » est expliquée ainsi : « ... le signifiant est différencié en tant que tel, et constitue ainsi un symbole, tandis que, dans le cas de la perception, l'élément perceptif est moins différencié de l'élément moteur et appartient au même schème de l'objet perceptible et utilisable... l'indice étant à définir comme un signifiant relativement indifférencié, parce que correspondant à un simple aspect de l'objet signifié et constituant sans plus une partie du schème de cet objet ». Cf. aussi *infra*, p. 214, note 2.

2. PIAGET, *Introduction à l'épistémologie génétique*, I, pp. 181-182, n'a explicitement qu'il y ait une différence essentielle entre la perception des « caractères fonctionnels » et celle des formes spatiales.

Parce qu'il ne base pas sa théorie de l'assimilation et de l'accommodation sur une théorie élaborée et explicitement formulée de l'organisation, M. Piaget adopte tacitement la notion traditionnelle de la perception, selon laquelle il y a, d'une part, des impressions et des sensations (conçues comme dépendant exclusivement des stimuli et de la stimulation locale des organes des sens<sup>1</sup>), et, d'autre part, des facteurs spécifiques qui groupent, organisent, et informent ces sensations. C'est ainsi que les sensations sont transformées en perceptions. Le rôle organisateur qui est joué dans les anciennes théories par les associations, les évocations des images du passé, etc., est assigné par M. Piaget à une activité fonctionnelle. Les « schèmes » apparaissent comme des facteurs qui s'appliquent aux sensations et impressions, et, par voie d'assimilation, les organisent et leur confèrent une signification. Les théoriciens de la forme ont à plusieurs reprises réfuté les anciennes théories dualistes de la perception. Leurs objections concernent la notion même de sensations dispersées qui ont besoin d'être organisées par des facteurs spéciaux<sup>2</sup>. Dès lors les objections des théoriciens de la Forme s'appliquent à toute théorie dualiste, indépendamment de la définition de la nature des facteurs organisateurs spéciaux. Elles s'appliquent aussi à la théorie de M. Piaget, ou plutôt elles s'appliquent à certaines de ses présuppositions insuffisamment clarifiées. En toute justice, il faut remarquer que le point en discussion n'est pas d'une importance primordiale par rapport à l'ensemble des investigations de M. Piaget. Il affecte à peine les perspectives les plus intéressantes sous lesquelles M. Piaget étudie le développement mental pendant les deux premières années<sup>3</sup>. Mais ses résultats et ses observations valables doivent être réinterprétés selon la notion clarifiée d'organisation que l'on doit à la théorie de la Forme.

### c) *Continuité historique du développement mental.*

Dans sa discussion de la théorie de la Forme, M. Piaget prend soin de souligner les points que la théorie de la Forme a en commun avec sa théorie des « schèmes<sup>4</sup> ». Il veut préserver tous les progrès que la théorie de la Forme a faits en s'opposant aux vieilles théories associationnistes, et en même temps aller au-delà. La notion de

1. Cf. Deuxième partie, § 1, à propos de l'« hypothèse de la constance » et son abandonnement.

2. Cf. KOFFKA, *Gestalt Psychology*, chap. III, en ce qui concerne la « meaning theory » de la perception. Pour des raisons qui nous semblent valables, KOFFKA (*Principles of Gestalt Psychology*, p. 86) préfère le terme : « interprétation » à celui de « meaning ».

3. Le passage auquel nous nous référons occupe en fait une position assez isolée dans l'ensemble des deux volumes.

4. PIAGET, *La naissance de l'intelligence chez l'enfant*, pp. 380 et suiv.

Pure le  
une  
traditionale  
delle perce

l'organizzatore  
e de linee  
all'abbinate  
selettive

obies delle  
T della 9

« Forme » lui apparaît trop statique et trop rigide, et même, dans un certain sens, trop automatique. C'est pourquoi il demande qu'on la remplace par la notion de « schème », plus flexible et plus dynamique.

Nous ne pouvons entrer ici dans une discussion détaillée des objections que M. Piaget oppose à la théorie de la Forme. Nous nous bornerons à un point qui nous semble particulièrement important pour les problèmes que nous examinons.

Selon M. Piaget<sup>1</sup>, les « schèmes » possèdent les caractéristiques essentielles d'une totalité organisée ou « Forme ». Une telle totalité organisée et structurée a une histoire et est enracinée dans le passé de l'individu<sup>2</sup>. Chaque « schème » dérive de ceux qui le précèdent par voie à la fois de leur accommodation à la réalité extérieure et de leur assimilation les uns aux autres. Chaque « schème » contient l'histoire de l'individu et la fait continuer. Pour comprendre la formation d'un « schème » en train de naître, il faut le voir dans sa connexion historique avec ceux qui l'ont précédé et préparé ; « schèmes » grâce auxquels un but est assigné à une action, « schèmes » au moyen desquels on cherche à résoudre un problème, et qui, en s'ajustant à la nouvelle situation, subissent une différenciation. C'est cette différenciation qui marque d'une façon essentielle la formation du nouveau « schème ». Il faut aussi tenir compte de ces « schèmes », eux aussi préexistants, qui confèrent une signification aux événements survenant accidentellement au cours de l'action, événements qui peuvent ainsi être utilisés pour la solution du problème<sup>3</sup>.

M. Piaget soutient que la théorie de la Forme oublie ce contexte historique. Cette théorie présente la solution d'un problème et la réussite d'un acte comme une réorganisation et une transformation soudaines, qui dépend de la maturité, mais non du passé de l'individu. M. Piaget ne nie nullement qu'il y ait des cas où la réussite ou la solution d'un problème a toute l'apparence de l'émergence subite d'une structure achevée. Il rapporte lui-même quelques observations qui se prêtent aisément à une interprétation en termes de la théorie de la Forme<sup>4</sup>. Toutefois, même en ces cas de réorganisation en apparence brusque, où l'expérimentation effective semble absente, il y a, au début, un moment d'hésitation et de réflexion qui pourrait bien être rempli par l'expérimentation mentale et par des tentatives d'application de « schèmes » préalablement élaborés à la situation présente, quelque nouvelle qu'elle soit<sup>5</sup>. Bien plus, la phase dans

1. PIAGET, *La naissance de l'intelligence chez l'enfant*, p. 381.  
2. *Id.*, pp. 383 et suiv.  
3. *Id.*, pp. 290-291.  
4. *Id.*, pp. 334 et suiv.  
5. *Id.*, p. 383.

laquelle les problèmes sont résolus par une réorganisation et une transformation soudaines, sans qu'il semble y avoir d'expérimentation, est actuellement précédée par un stade d'expérimentation effective. M. Piaget en infère que les inventions soudaines et les brusques réorganisations sur lesquelles la théorie de la Forme insiste tant, ne peuvent avoir lieu sans être préparées par une phase préalable d'expérimentation effective, et, en dernière analyse, par toutes les phases par lesquelles a passé le développement de l'individu. Si, dans la théorie de la Forme, le caractère brusque de la réorganisation est tellement souligné, et si la réussite intelligente est considérée comme une émergence essentiellement soudaine de structures et de formes d'organisation toutes achevées, c'est, selon M. Piaget, parce que la théorie de la Forme néglige de prendre en considération le processus évolutif à travers duquel passent l'activité mentale et les « schèmes », ceux-ci étant les cristallisations successives de celle-là. Ce qui, en réalité, se révèle le résultat d'une longue évolution, est pris par la théorie de la Forme pour une sorte de phénomène spontané, au mépris de l'histoire de sa croissance. Le développement mental est présenté par la théorie de la Forme comme une série d'émergences successives, au cours du mûrissement progressif, de structures endogènes achevées et, pour ainsi dire, toutes faites, irréductibles aux expériences passées ou présentes de l'individu. L'expérience présente n'est que l'occasion de l'émergence d'une telle structure. La théorie de la Forme perd ainsi de vue la profonde continuité du développement mental.

En réponse à ces objections que M. Piaget oppose à la théorie de la Forme, nous rappelons ce que nous avons dit plus haut<sup>1</sup> sur la distinction entre la phase de réussite elle-même, et les phases précédentes qui jouent éventuellement un rôle préparatoire. M. Piaget a raison de souligner la continuité historique du développement. Il est vrai sans aucun doute que la solution d'un nouveau problème peut être facilitée, et même, en certains cas, rendue possible par des réussites passées. Celles-ci peuvent bien être des conditions de la solution effective du nouveau problème, et même des conditions nécessaires en ce sens que la solution n'aurait pas lieu, si ces conditions n'étaient pas remplies. Mais quand nous avons accordé qu'il y a des conditions nécessaires à la réussite effective, et que le passé de l'individu a une importance considérable à cet égard, nous nous retrouvons encore devant la question sur laquelle nous reviendrons encore<sup>2</sup> : comment doit-on interpréter l'influence des expériences passées et des acquisitions faites dans le passé, sur l'expérience pré-

1. P. 34.  
2. Cf. Deuxième partie, § 3 a et b.

Qui qd  
mentes q  
conclia  
la r della q  
con p e uene  
a considerate  
complementa  
nelto al  
fide della  
struttura

sente et la réussite présente. En outre, il faut souligner qu'une étude des conditions de la réussite n'est pas la même chose qu'une explication de la réussite effective elle-même. M. Piaget s'occupe surtout du premier de ces problèmes. Si les théoriciens de la Forme insistent sur la phase de réussite elle-même, c'est parce qu'avant eux les psychologues se rendaient à peine compte que le phénomène de la réussite effective fait soulever un problème. Les arguments de M. Piaget ne semblent pas enlever de leur valeur aux raisons qu'il y a d'examiner la réussite effective en elle-même. La question ne concerne pas les conditions sans lesquelles la réussite ne pourrait avoir lieu, mais plutôt l'occurrence effective de cette réussite. Comment la solution d'un nouveau problème est-elle vécue? Quels sont les facteurs phénoménaux qui interviennent dans la solution elle-même? Koffka décrit une chaîne d'idées qui mène à la solution d'un problème mathématique<sup>1</sup>. La solution dépend de l'application d'une formule générale que l'on suppose familière au sujet. Sans aucun doute, si la formule lui était inconnue, et, plus généralement, s'il n'avait pas l'habitude d'effectuer des opérations algébriques, le sujet ne pourrait résoudre le problème posé. Il n'est, toutefois, pas suffisant que les conditions psychologiques de l'application de la formule soient remplies. Même si elles le sont, la solution n'en découle pas automatiquement, comme nous le savons d'après les difficultés qui entourent nos essais lorsque nous voulons résoudre des problèmes mathématiques, bien que nous soyons en possession du savoir mathématique nécessaire. Lorsque nous réussissons enfin, au moyen du savoir dont nous disposons, à résoudre un problème mathématique, la solution effective dépend de la mise en jeu et de l'utilisation de notre savoir; dans le cas dont nous parlons, la formule générale doit être appliquée effectivement. Pour que la formule générale soit effectivement appliquée au problème donné, ce dernier doit être réorganisé de telle sorte qu'il acquière un rapport à la formule, et qu'il apparaisse tomber sous sa juridiction. En d'autres termes, il doit y avoir une réorganisation, une restructuration du problème donné, en vertu de laquelle il appelle l'application de la formule. Certes, il est très peu vraisemblable que cette réorganisation se produise si le sujet n'a pas eu dans son passé une certaine expérience mathématique. Mais le point sur lequel il faut insister est le fait que, dans le cas d'une résolution effective du problème, la réorganisation se produit en fait et qu'elle est vécue comme un facteur tout à fait essentiel dans la phase de réussite effective. Les conditions de la réussite sont sans aucun doute d'une grande importance.

1. KOFFKA, *Principles of Gestalt Psychology*, pp. 628 et suiv.

mais elles ne doivent pas nous cacher l'aspect phénoménaux de la réussite effective.

d) L'activité structurante et la structuration comme caractéristique immanente à l'expérience immédiate.

Ce que nous venons de montrer à propos de la pensée mathématique, est également vrai à propos de niveaux plus élémentaires de l'activité mentale. Les études de M. Koehler sur le comportement intelligent des chimpanzés, et l'analyse que Koffka a fait du développement intellectuel de l'enfant montrent qu'il faut rendre compte de la réussite effective en termes de réorganisation et de restructuration. C'est dans les mêmes termes, il nous semble, qu'il faut encore interpréter les observations de M. Piaget. Quand, par exemple, un enfant apprend à se servir d'un bâton pour tirer un objet vers lui<sup>1</sup>, un nouveau « schème », c'est-à-dire un nouveau mode d'agir et de percevoir, surgit des « schèmes » préexistants par voie de différenciation, de coordination, et d'assimilation mutuelle. Il y a réorganisation, restructuration des « schèmes ». En même temps, l'objet perçu subit lui aussi une réorganisation, une restructuration en ce que, en conformité avec le nouveau « schème », il acquière une nouvelle instrumentalité spécifique. Alors qu'il avait été jusque-là « quelque chose pour battre », le bâton devient « quelque chose pour bouger quelque chose d'autre ». Grâce à cette restructuration, l'objet phénoménalement réorganisé peut entrer dans des relations d'un nouveau genre avec d'autres objets. De telles relations ne sont rendues possibles que par une réorganisation qui, dans certains cas, va très loin et a de grandes conséquences<sup>2</sup>. Très généralement, quand un « schème » au sens de M. Piaget, est appliqué à un objet qui ne peut pas être assimilé par lui, et quand, éventuellement après une certaine période d'essais et d'expérimentation, un nouveau « schème » surgit, le processus doit, dans tous les cas, être caractérisé comme la formation d'un nouveau « schème » aussi bien que la réorganisation de l'objet. Du fait même que l'objet se révèle assimilable pour le nouveau « schème », il dérive de ce dernier des « caractères fonctionnels » spécifiques; il

RIVSCITA in  
Koffka vi di  
strutturazione

1. Cf. les observations de M. Piaget concernant cette acquisition (*La naissance de l'intelligence chez l'enfant*, pp. 299 et suiv. et 334-335).

2. Cf. l'analyse hautement instructive que donne M. Piaget (*La construction du réel chez l'enfant*, pp. 177 et suiv.) de la relation entre deux objets dont l'un est mis sur l'autre. Cette relation est inintelligible pour l'enfant, et elle n'existe pas pour lui, tant que les objets perçus sont incorporés dans un contexte d'action qui se réfère essentiellement à l'activité propre du sujet. C'est avec l'émancipation des objets perçus par rapport à l'activité du sujet, que cette relation devient intelligible, puisque dès lors les objets peuvent avoir des relations spatiales les uns avec les autres, indépendamment de l'action propre du sujet. Cette émancipation qui concerne les relations spatiales (*Id.*, chap. II, §§ 3 et 4), la notion d'objet (*Id.*, chap. I, §§ 3 et 4), et aussi celle de causalité (*Id.*, chap. III, §§ 3 et 4) comporte une profonde restructuration et une complète transformation du « monde » dans lequel l'enfant vit.

subit une restructuration en référence au nouveau « schème » et dans les termes de celui-ci. En insistant sur le double aspect du processus dont il s'agit, la réorganisation et du « schème » et de l'objet, nous touchons au point principal de la controverse entre M. Piaget et la théorie de la Forme.

En insistant sur la continuité historique du développement mental, M. Piaget considère l'histoire de l'individu, c'est-à-dire les « schèmes » déjà élaborés, comme des facteurs qui interviennent dans la réussite effective, plutôt que comme des conditions de réussite<sup>1</sup>. En présence d'une situation nouvelle, le sujet met en jeu les « schèmes » qu'il possède, et particulièrement ceux qui se sont révélés utiles dans des situations plus ou moins analogues<sup>2</sup>. Si un nouveau « schème » est formé, parce qu'aucun des anciens ne s'adapte à la situation donnée, cela est dû au fait que l'activité assimilatrice et accommodatrice est à l'œuvre, cette activité par laquelle les « schèmes » sont différenciés ou modifiés, reliés et coordonnés les uns aux autres. C'est dans la différenciation des « schèmes » elle-même, dans leur coordination les uns avec les autres, etc, que se manifeste l'activité fonctionnelle. Selon M. Piaget, les « schèmes » ne sont pas des « entités autonomes » : au contraire ils ne font qu'exprimer et, pour ainsi dire, incarner l'activité en question, spécialement au moment de leur formation<sup>3</sup>. Par conséquent, dans chaque nouvelle réussite, dans chaque première solution d'un problème d'un nouveau type, l'activité assimilatrice et organisatrice doit être considérée comme le facteur principal<sup>4</sup>. La théorie de la Forme souligne l'organisation et la structure du champ perceptif lui-même, c'est-à-dire de la situation perceptive et des objets qui y figurent. Elle souligne aussi la réorganisation et la restructuration qui se produisent dans le champ perceptif lui-même, au moment où la réussite effective a lieu. Par opposition à la théorie de la Forme, M. Piaget insiste fortement sur l'activité organisatrice qui apporte structure et organisation au champ perceptif<sup>5</sup>. L'organisation est d'abord une question de l'activité assimilatrice et des « schèmes » en lesquels cette activité cristallise,

1. Pour ce qui est de l'expérience passée comme condition de l'expérience présente selon la théorie de la Forme, cf. Deuxième partie, 3a et b.

2. PIAGET, *La naissance de l'intelligence chez l'enfant*, p. 385.

3. *Id.*, p. 391 « ... les schèmes nous ont constamment apparus, non comme des entités autonomes, mais comme les produits d'une activité continue qui leur est immanente et dont ils constituent les moments successifs de cristallisation. Cette activité... ne fait qu'un avec les schèmes eux-mêmes... mais... les schèmes se détachent peu à peu de l'activité organisatrice qui les a engendrés et avec laquelle ils se sont confondus au moment de leur formation. »

4. *Id.*, p. 392 « Le fait premier est... l'activité assimilatrice elle-même sans laquelle aucune accommodation n'est possible, et c'est l'action continuée de l'assimilation et de l'accommodation qui rend compte de l'existence des schèmes et par conséquent de leur organisation. »

5. Cf. *Id.*, pp. 314 et suiv., 380, 389 et suiv., 393-394.

M. Piaget compare les « schèmes » aux totalités organisées de la théorie de la Forme<sup>1</sup>. L'organisation du champ perceptif est entièrement due aux « schèmes » auxquels les données du champ sont assimilées. L'organisation perceptive découle de l'activité assimilatrice et organisatrice, et se révèle, en dernière analyse, le produit ou la trace de cette activité<sup>2</sup>. Les formes perceptives organisées tiennent, selon M. Piaget, à l'intelligence plutôt qu'à la « pure perception »<sup>3</sup>. Aussi définit-il la principale différence qui sépare sa notion de celle des théoriciens de la Forme comme suit : « pour la théorie de la forme, l'idéal est d'expliquer l'intelligence par la perception, tandis que, pour nous, la perception même doit s'interpréter en termes d'intelligence »<sup>4</sup>. Si l'on oppose l'« intelligence » à laquelle nous devons l'organisation et la structure, à la « pure perception », il faut concevoir celle-ci en termes de données sensorielles telles qu'elles sont reçues par les organes des sens, c'est-à-dire dénuées en elles-mêmes d'organisation et de structure. Nous retrouvons donc l'idée de sensations déterminées exclusivement par les stimuli<sup>5</sup>. Une fois admise, même d'une façon tacite et inexplicite, cette idée entraîne inévitablement une théorie dualiste de la perception : les données sensorielles sont interprétées comme organisées par des facteurs ou des fonctions non perceptives qui leur imposent une structure<sup>6</sup>. Dans l'adoption par M. Piaget de la notion traditionnelle de sensation, donc de l'« hypothèse de la constance » étroitement liée à cette notion, et dans leur abandonnement par la théorie de la Forme, nous voyons la racine ultime de leur divergence.

En insistant sur l'organisation et la structure comme immanentes au champ perceptif, la théorie de la Forme ne fait que rendre fidèlement les données phénoménales. En fait, le champ perceptif est vécu comme organisé ; les unités qui en émergent se présentent comme ayant leur structure et leur organisation propres. Dans le cas d'une réussite ou de la première solution d'un problème, le champ avec lequel le sujet est confronté, subit, dans la phase de réussite effective, une réorganisation et une restructuration devant les yeux

1. PIAGET, *La naissance de l'intelligence chez l'enfant*, pp. 380-381.

2. *Id.*, p. 395 « ... les perceptions de structure achevées constituent le point d'aboutissement d'élaborations complexes, dans lesquelles interviennent l'expérience et l'activité intellectuelle... » Cf. aussi p. 305 « ... l'essentiel apparaît comme étant, non pas la structure à laquelle aboutit cette accommodation, mais l'activité structurante qui permet son aboutissement. »

3. *Id.*, p. 390.

4. *Id.*, p. 393.

5. Dans l'*Introduction à l'épistémologie génétique*, I, p. 183, M. Piaget oppose le « schème » qui est transformé au cours du développement mental, aux « simples perceptions ». Si les « simples perceptions » ne subissent pas de telles transformations, nous pouvons conclure que, selon M. Piaget, elles dépendent uniquement des stimuli.

6. Cf. *supra*, pp. 41-42.

mêmes du sujet. C'est l'adoption tacite de l'hypothèse de la constance qui empêche M. Piaget de reconnaître l'organisation comme un trait autochtone de l'expérience sensorielle, et qui l'amène à la faire dépendre de facteurs non perceptifs. Nous verrons qu'en abandonnant cette hypothèse, il devient possible de rendre justice aux données phénoménales en les prenant telles qu'elles se présentent en fait<sup>1</sup>.

#### 4 Reformulation du problème de l'organisation

D'après l'empirisme anglais classique, un champ de conscience est une accumulation d'éléments, tous indépendants les uns des autres, et indifférents les uns aux autres. Pour éviter les difficultés et les perplexités auxquelles cette conception mène inévitablement, James abandonne complètement les éléments. Il pose à leur place, comme faits premiers de l'expérience des « totalités sensibles », des « pulsions de conscience », des ensembles unitaires qui ne sont pas composés de parties. C'est cette conception de l'expérience immédiate dans sa forme originale qui est devenue plus tard l'idée d'une interpénétration et d'une confluence complètes des états mentaux<sup>2</sup>. Selon James, il n'y a pas d'éléments isolés, ni de données sans relations intrinsèques les unes avec les autres. Il présente la conscience comme un tissu dont tous les fils sont inextricablement emmêlés les uns avec les autres.

Si nombreuses et si importantes que soient les différences qui séparent la théorie jamesienne de la conscience et celle de l'empirisme anglais classique, elles ont plusieurs points communs. Pour l'une comme pour l'autre l'expérience immédiate dans sa forme originale n'admet qu'un seul type de coexistence de faits mentaux. Dans l'empirisme anglais classique, la coexistence des faits mentaux est interprétée comme une simple coprésence ou une simple succession<sup>3</sup>. En dehors de ces relations temporelles, il n'y a pas entre ces faits de connexion intrinsèque. En ce sens, la conscience est conçue comme une somme d'éléments autonomes. James, au contraire, définit la coexistence des faits mentaux comme une complète compénétration. Pourtant, dans les deux cas, l'expérience immédiate dans sa forme originelle ne révèle qu'un seul type de coexistence des faits mentaux. Entre tous les faits mentaux qui appartiennent au même champ

1. Deuxième partie, I.

2. Cf. R. B. PERRY, *The thought and character of William James*, II, pp. 586 et 590.

3. Nous avons montré dans notre article « William James' theory of the 'transitive parts' of the stream of consciousness », sect. II, loc. cit., que dans la conception que Hume défend de la conscience il est impossible de rendre compte de l'expérience de la temporalité.

total de conscience, c'est-à-dire qui coexistent ou se succèdent immédiatement, il y a la même sorte de relation, dont la nature, il est vrai, est interprétée différemment dans les deux théories. Si l'on n'admet qu'un seul type de relation entre tous les faits mentaux qui appartiennent à un champ de conscience donné, il en résulte qu'il est impossible de reconnaître l'organisation (c'est-à-dire la ségrégation de groupes fermés ou de domaines de données, cohérents et solides en eux-mêmes, délimités et détachés du reste du champ) comme un trait originellement inhérent et immanent à la conscience. Si selon l'empirisme anglais classique, la conscience apparaît comme une accumulation sans ordre de données dispersées et sans relations intrinsèques les unes avec les autres, le courant de conscience est présenté par James comme un chaos qui n'est pas moins confus<sup>1</sup>. Puisque les champs de conscience, en fait, se révèlent organisés, les deux théories doivent nécessairement invoquer un principe spécial pour en rendre compte. Dans l'empirisme anglais classique c'est un principe unificateur dont la fonction est de grouper, joindre, et associer des données et des faits qui par eux-mêmes n'ont pas de rapports les uns avec les autres. Chez James au contraire, le principe organisateur doit dissocier et décomposer des « totalités sensibles » qui, dans leur forme originale, manquent de différenciation et de discrimination intrinsèques. Dans l'une de ces théories, l'activité organisatrice a une fonction opposée à celle qu'elle a dans l'autre. Pourtant, dans les deux cas, se pose la question de savoir comment l'organisation est apportée au courant de conscience, qui, dans sa forme originale, en est dénué. Dans les deux cas la théorie psychologique doit expliquer le fait même de l'organisation.

La discussion de quelques problèmes et théories concernant la provenance de l'organisation nous a amené devant la difficulté qui sape toute tentative d'explication de l'organisation au moyen d'une activité organisatrice spéciale. Quels que soient les termes dans lesquels on formule cet essai d'explication, la question de savoir par quels indices peut se guider ce principe organisateur, se pose inévitablement. Ce que M. Köhler a montré à propos de l'explication de l'organisation au moyen de l'expérience antérieure, est aussi valable, comme nous l'avons indiqué, à propos de la notion jamesienne d'activité sélective, et encore pour la théorie d'une activité assimilatrice et accommodatrice cristallisant en « schèmes », proposée par M. Piaget. La difficulté en question devient particulièrement évidente, lorsqu'il faut expliquer la stabilisation de l'organisation. Il faut supposer qu'à chaque occasion l'activité organisatrice fonctionne

1. Cf. les passages de James que nous avons cités à ce propos, pp. 28 et suiv.

à nouveau et s'exerce à nouveau sur une masse de données sensorielles qui n'est pas moins informée qu'à l'occasion précédente. Si les données sensorielles sont par elles-mêmes dénuées d'organisation, elles ne peuvent conserver aucune trace de l'organisation qui autrefois leur avait été imposée. S'il n'y a rien pour guider l'activité organisatrice, la première fois que s'instaure une certaine forme d'organisation, il n'y a rien les fois suivantes. Il est impossible de comprendre comment une forme d'organisation peut s'instaurer de façon répétée, et ainsi se stabiliser. Encore est-il qu'il faut tenir compte de la rapidité et de la promptitude avec lesquelles s'instaurent les formes typiques d'organisation, une fois que des formes d'organisation du type en question ont été réalisées. Si tous les efforts pour expliquer l'organisation par des facteurs spéciaux et, dans ce sens, supérieurs par rapport au courant de conscience dans sa forme originale échouent, il en résulte qu'il faut considérer l'organisation comme un trait autochtone du courant du vécu et du champ de l'expérience dans leur forme originale.

Les problèmes qui se posent à propos de l'organisation doivent donc être reformulés. Il ne s'agit pas tellement des facteurs auxquels l'organisation est due, mais plutôt de la nature des processus physiologiques concomitants, dont les formes d'organisation doivent correspondre à celles des phénomènes vécus<sup>1</sup>. D'autres problèmes concernent les conditions qui amènent dans un cas concret une forme d'organisation plutôt qu'une autre<sup>2</sup>. Enfin il y a la question des lois de l'organisation et des principes généraux d'où ces lois dérivent éventuellement. Ceci concerne les données phénoménales aussi bien que les processus physiologiques<sup>3</sup>.

C'est à partir de la notion d'organisation considérée comme un trait autochtone de la conscience et du courant du vécu, que nous posons notre problème à propos des différences qualitatives, typiques, ou dimensionnelles qui peuvent exister entre les conjonctions et les connexions des états mentaux<sup>4</sup>. Evidemment il s'agit des différences

1. C'est le principe de l'isomorphisme psycho-physiologique ; cf. KÖHLER, *Gestalt Psychology*, pp. 58 et suiv. et KOFFKA, *Principles of Gestalt Psychology*, pp. 56 et suiv. La formulation que Stout donne du principe de l'isomorphisme mérite une attention particulière. A propos du corrélatif physiologique du processus de l'attention, Stout écrit, en se référant aux idées de Hughlings Jackson : « The nervous correlate of the attention is not to be found in the excitation of this or that portion of nervous matter, but in a certain complex form of nervous process. » (*Analytic psychology*, I, p. 201). Pour rendre compte de l'aspect physiologique de l'attention, il nous faut trouver « a nervous arrangement which shall make possible a complex systematization of nervous excitation corresponding to the complex systematization of mental activity which is the essence of the attention-process » (*Id.*, I, p. 198).

2. Cf. STOUT, *A manual of psychology*, 4<sup>e</sup> édition, Londres, 1929, p. 431.

3. A ce propos, cf. KÖHLER, *loc. cit.*, chap. IV ; KOFFKA, *loc. cit.*, chap. IV et GUILLAUME, *La psychologie de la forme*, chap. II.

4. Cf. chap. I, 1.

entre les formes typiques que revêt l'organisation des faits mentaux. Précisons notre problème. Notre dessein n'est pas d'énumérer plus ou moins complètement les types possibles d'organisation, et d'indiquer leurs différences qualitatives. Nous soutenons plutôt qu'il existe une forme totale d'organisation, forme universelle, parce que réalisée dans tout champ de conscience quel qu'en soit le contenu.

• Chaque champ de conscience comprend trois domaines ou, pour ainsi dire, s'étend en trois dimensions. D'abord le thème : ce dont s'occupe le sujet, ce qui à un moment donné occupe le centre de son attention, ce sur quoi porte son activité mentale, etc. Puis, le champ thématique, que nous définissons comme la totalité des faits coprésents avec le thème, et qui sont vécus comme ayant une relation intrinsèque avec lui. Enfin, la marge, qui comprend les faits qui sont seulement coprésents, et n'ont pas de relation intrinsèque avec le thème. Nous chercherons à dégager le type d'organisation qui prévaut dans chacun de ces trois domaines, et qui détermine la relation entre les données appartenant à ce domaine aussi bien que la relation du domaine en question avec les deux autres, particulièrement avec le thème. Par différences dimensionnelles ou qualitatives entre conjonctions ou formes d'organisation, nous entendons différences entre les types d'organisation qui appartiennent et sont propres aux trois dimensions dans lesquelles tout champ de conscience s'étend. Chacun de ces types d'organisation a une structure formelle spécifique, indépendante du contenu et aussi des formes particulières d'organisation, qui, dans une certaine mesure, dépendent du contenu. C'est la structure formelle de ces types d'organisation qui est notre principal objet. Dans l'articulation du champ total en thème, champ thématique et marge, nous apercevons un invariant formel de tous les champs de conscience. Étant donnée l'invariance de la structure formelle d'organisation en question, c'est-à-dire son indépendance vis-à-vis de son contenu, des champs de conscience très divers se révèlent isomorphes<sup>1</sup>, en ce qui concerne le type formel d'organisation de leurs domaines homologues.

Afin d'établir les thèses que nous venons d'esquisser, nous allons analyser ces trois domaines, en commençant par le thème.

1. Il va sans dire que l'isomorphisme formel dont il est question ici n'a rien à voir avec l'isomorphisme psycho-physiologique dont nous avons parlé tout à l'heure.

TEMA

CAMPO

TEMATICO

MARGINE

différence dimensionnelle

relé!

CHAP. III. — GROUPEMENT ET ORGANISATION  
DES DONNÉES SENSORIELLES

*realis del TEMA*

Nous ne commencerons pas notre analyse du thème par l'étude des cas les plus simples, par exemple une note musicale résonnant pendant un certain temps, une tache de couleur uniforme apparaissant sur un fond homogène, etc. Plus loin nous examinerons la structure de ces cas « simples » dans lesquels le thème est formé d'une seule donnée émergeant d'un certain fond<sup>1</sup>. Pour l'instant nous allons considérer des thèmes plus complexes, c'est-à-dire des thèmes qui contiennent une pluralité de données, comme une suite de notes musicales formant une mélodie, une configuration spatiale (figure géométrique) composée d'un certain nombre de lignes, etc. Afin de présenter nos analyses dans un contexte historique, nous examinerons d'abord quelques théories qui ont essayé de rendre compte des phénomènes en question à partir de l'idée que les données sensorielles sont les contenus élémentaires de la conscience. L'unification des données sensorielles, leur groupement dans l'unité d'une configuration géométrique, une mélodie, etc., constituent un problème général d'organisation que les théories que nous allons discuter reconnaissent comme tel.

1. Les « Gestaltqualitäten » de von Ehrenfels

*supporte l'analyse*

C'est Chr. von Ehrenfels qui a indiqué que ces phénomènes posent un problème, dans la mesure où il est impossible d'en rendre compte en ne se référant qu'aux données sensorielles élémentaires. Toute mélodie peut être transposée dans un ton différent de telle sorte que les deux séquences n'aient pas une seule note en commun. Les deux séquences n'en sont pas moins reconnues comme hautement similaires ; dans la plupart des cas l'auditeur croit même qu'il est en train d'entendre à nouveau la même mélodie. D'autre part, si l'on change même très peu de notes, si quelques notes différentes sont substituées à quelques-unes des originales, ou si les notes originales sont simplement groupées différemment, il ne peut être question de similarité, encore moins d'identité entre ce que l'on entend maintenant et ce que l'on entendait auparavant. Il en résulte qu'une mélodie ne peut pas être considérée comme la simple somme des notes qui la composent<sup>2</sup>. La mélodie se révèle plutôt comme une donnée particulière avec une nature propre, une donnée qui se surajoute aux données au sens ordinaire, aux éléments de la psycho-

logie traditionnelle. Von Ehrenfels appelle ces données additionnelles spécifiques des « Gestaltqualitäten ». Il les définit ainsi : « solche positive Vorstellungsinhalte, welche an das Vorhandensein von Vorstellungskomplexen im Bewusstsein gebunden sind, die ihrerseits aus von einander trennbaren (d. h. ohne einander vorstellbaren) Elementen bestehen<sup>1</sup> ». Le critère par lequel von Ehrenfels décèle la présence d'une « Gestaltqualität » dans un cas donné n'est que la généralisation du raisonnement qui le conduit à considérer les mélodies comme des « Gestaltqualitäten<sup>2</sup> ». Supposons qu'un complexe de données sensorielles C est donné avec une certaine présentation P. Pour savoir si P est identique à C, ou si c'est une « Gestaltqualität » différente de C, bien que fondée par lui, il faut varier les éléments de C de telle façon que leurs relations restent constantes. Si ces variations n'affectent pas le caractère de P, ou ne l'affectent que peu, tandis que d'autres variations des éléments de C (légères peut-être en ce qui concerne ces éléments individuels, mais non réglées par une loi) entraînent une profonde modification de P, alors P n'est pas identique à C, mais doit être considéré comme une « Gestaltqualität » appartenant à C.

D'après la définition de von Ehrenfels et les exemples qu'il discute, il ressort que pour qu'une « Gestaltqualität » puisse apparaître, il faut un complexe de données sensorielles au sens usuel et traditionnel. Les « Gestaltqualitäten » dépendent donc des sensations élémentaires dans la mesure où elles requièrent pour leur apparition la présence d'une pluralité de sensations. C'est pourquoi le complexe de données sensorielles élémentaires (les notes, les couleurs, les lignes qui composent une figure, etc.) est décrit par von Ehrenfels comme la fondation, le support, le substratum (« Grundlage ») de la « Gestaltqualität » en question<sup>3</sup>.

Les « Gestaltqualitäten » appartiennent au domaine de la sensibilité. Elles sont elles-mêmes des données sensorielles, bien que relevant d'un ordre supérieur à celui des sensations élémentaires qui composent le complexe sous-jacent<sup>4</sup>. En affirmant que les « Gestaltqualitäten » appartiennent au domaine de la sensibilité, von Ehrenfels veut dire qu'elles sont vécues aussi immédiatement que les sensations élémentaires comme les couleurs ou les notes musicales. Pour que surgisse une « Gestaltqualität », aucune activité mentale spéciale n'est requise<sup>5</sup>. Certes, l'appréhension d'une « Gestaltqualität » semble

1. CHR. VON EHRENFELS, *loc. cit.*, p. 262.

2. *Id.*, p. 264.

3. *Id.*, pp. 262-263.

4. *Id.*, p. 256 « ... ein gleichsam über jenem Komplexe schwebendes neues Element... »

5. *Id.*, pp. 285 et 287 ; cf. aussi E. MACH, *Die Analyse der Empfindungen*, pp. 87 et suiv. et 232 et suiv., à qui von Ehrenfels reconnaît devoir beaucoup de suggestions (*loc. cit.*, pp. 249 et suiv.).

1. Cf., *infra*, pp. 98-99.

2. Chr. von EHRENFELS, « Ueber 'Gestaltqualitäten' », pp. 259 et suiv., *Vierteljahrsschrift für wissenschaftliche Philosophie*, XIV, 1890.

parfois requérir un effort spécial, lorsque, par exemple, nous rencontrons une certaine difficulté à comprendre un morceau de musique compliqué ou un tableau. Dans de tels cas, l'effort que nous avons à faire est dirigé, d'après von Ehrenfels<sup>1</sup>, non pas tellement vers la production de la « Gestaltqualität » à partir du complexe de données élémentaires, mais plutôt vers le complètement de ce complexe. Quand il y a quelque difficulté à saisir une « Gestaltqualität », cela vient du fait que le complexe substratum n'est pas complet. En fait, si tous les éléments qui sont requis pour donner lieu à une « Gestaltqualität » et la supporter, ne sont pas distinctement présents à la conscience, celle-là ne parvient pas, et ne peut parvenir, à apparaître. Dès que nous réussissons, grâce peut-être à quelque effort, à compléter le complexe de données élémentaires, la « Gestaltqualität » correspondante surgit immédiatement, sans qu'aucune activité mentale spéciale intervienne.

Von Ehrenfels décrit souvent le complexe substratum de données élémentaires comme une somme<sup>2</sup>. Cela semble impliquer que les éléments qui le composent ne sont nullement affectés par le fait qu'ils font partie du complexe, et ainsi contribuent à la naissance d'une « Gestaltqualität » et la supportent. Un tel élément est donné comme identique s'il s'offre comme membre d'un complexe, ou s'il se présente isolément. A vrai dire, von Ehrenfels n'a pas examiné le problème de l'identité. Comme quelques auteurs qui traitent de problèmes similaires, il semble avoir considéré cette identité comme une évidence. Il y a, toutefois, d'autres auteurs qui ont affirmé explicitement cette identité; c'est un point qui, comme nous le verrons, se révèle d'une importance cruciale dans les théories que nous allons considérer maintenant.

## 2. Théories de l'école de Graz

Parmi les investigations expérimentales systématiques du phénomène signalé par von Ehrenfels, ainsi que d'autres phénomènes qui y sont liés, le travail mené par l'école de Graz mérite une attention particulière. Les investigations expérimentales psychologiques de cette école furent entreprises dans la perspective de notions philosophiques établies par Meinong sous le titre de « Gegenstandstheorie ». La théorie psychologique de l'école de Graz est non seulement conçue sous l'influence explicite de ces notions philosophiques, mais elle est destinée à leur servir d'application pour illustrer leur fécondité.

1. VON EHRENFELS, *loc. cit.*, pp. 285 et suiv.

2. *Id.*, par exemple pp. 252, 254, 255.

Meinong lui-même insiste fortement sur l'étroite relation des théories philosophiques et psychologiques soutenues par l'école de Graz dont il fut le fondateur<sup>1</sup>.

Nous ne pouvons donner ici un exposé même approximativement complet de la « Gegenstandstheorie » de Meinong<sup>2</sup>. Nous nous bornerons à quelques notions qui présentent une importance particulière pour la théorie psychologique de l'école de Graz, car c'est de théorie psychologique que nous nous occupons pour l'instant.

### a) Objets d'ordre supérieur.

En commentant l'article de von Ehrenfels, Meinong met l'accent sur la connexion qui existe entre les relations et les « Gestaltqualitäten », ou, comme il préfère dire afin de généraliser plus facilement, les « complexes » (« Komplexionen »)<sup>3</sup>. Cette connexion a trois aspects.

① Il y a, en premier lieu, la dépendance, notée aussi par von Ehrenfels, dans laquelle se trouvent les complexes et les relations par rapport aux données qui composent le substratum. Pour qu'une relation soit perçue, ou même conçue, il faut des termes entre lesquels elle puisse avoir lieu<sup>4</sup>. De même, il est impossible de concevoir un complexe qui ne soit pas formé d'éléments composants. Cette dépendance, dans le sens que les complexes et les relations sont fondés sur des données sous-jacentes, apparaît à Meinong comme le trait caractéristique et la marque distinctive du phénomène en question<sup>5</sup>. C'est pourquoi il groupe relations et complexes sous le terme général de contenus « fondés », et, plus tard, d'« objets fondés »<sup>6</sup>. Les objets sur lesquels ils se fondent, les termes entre lesquels une relation existe, ou les éléments qui composent un complexe, sont les « inférieurs »; la relation elle-même, par exemple la relation de similarité,

1. Cf. la préface éditoriale de MEINONG aux *Untersuchungen zur Gegenstandstheorie und Psychologie*, Leipzig, 1904, pp. VII-VIII.

2. La « Gegenstandstheorie » de Meinong a été exposée et discutée par J. N. FINDLAY, *Meinong's theory of objects*, Londres, 1933; cf. aussi A. L. MICHAELIS, « The conception of possibility in Meinong's 'Gegenstandstheorie' », *Philosophy and phenomenological research*, II, 1942.

3. A. MEINONG, « Zur Psychologie der Komplexionen und Relationen », *Zeitschrift für Psychologie und Physiologie der Sinnesorgane*, II, 1891.

4. *Id.*, pp. 251 et suiv., et « Ueber Gegenstände höherer Ordnung und deren Verhältnis zur inneren Wahrnehmung » §§ 3 et 4, *Zeitschrift für Psychologie und Physiologie der Sinnesorgane*, XXI, 1899.

5. Selon Meinong (*id.*, p. 189) la dépendance des complexes et des relations par rapport aux données sous-jacentes, est plus intrinsèque, et, pour ainsi dire, plus profonde que la dépendance mutuelle de la couleur et de l'extension. Certes, aucune couleur ne peut être perçue sans relation à un facteur d'extension et vice versa. Mais, bien que cette dépendance puisse bien être fondée sur la nature de la couleur et de l'extension, elle paraît assez extrinsèque puisque la pensée de « bleu » ou de « jaune » n'implique en rien la pensée de spatialité, tandis qu'il est tout à fait impossible de concevoir une relation sans se référer à des objets entre lesquels cette relation existe.

6. *Id.*, pp. 202-203; FINDLAY, *loc. cit.*, pp. 129 et suiv.

et la qualité du complexe, par exemple une « Gestaltqualität », sont les « superiora ». Puisque les « superiora » sont des objets qui pré-supposent et requièrent l'existence d'autres objets sur lesquels ils sont fondés, Meinong les décrit comme des « objets d'ordre supérieur » (« Gegenstände höherer Ordnung »). Les relations et les complexes sont en fait les seuls « objets d'ordre supérieur »<sup>1</sup>. Fondé sur les « inferiora », le « superius » est lié à eux par une nécessité logique<sup>2</sup>. Quand deux notes musicales sont données, elles fondent la relation de différence, et non celle d'égalité ; ou elles fondent un complexe de deux, mais non de trois ou quatre éléments. Ou bien les notes peuvent fonder un motif musical primitif et élémentaire ; encore une fois, c'est ce motif musical et non un autre qui est fondé sur les notes données effectivement. Si les « inferiora » déterminent par voie de nécessité logique les « superiora » qui peuvent être fondés sur eux, cela ne veut pas dire, comme le souligne Meinong, que chaque fois que certains « inferiora » sont donnés, tous ou même quelques des « superiora » qui peuvent se fonder sur les « inferiora » en question doivent nécessairement apparaître. Mais si les « superiora » apparaissent effectivement, ils sont liés à leurs « inferiora » par voie de nécessité logique. Ce point, comme nous le verrons plus loin<sup>3</sup>, présente une importance particulière pour la théorie psychologique de l'école de Graz.

② Avec tout complexe, une relation est donnée ipso facto, et vice versa<sup>4</sup>. Pour qu'un certain nombre d'objets constitue un complexe il ne suffit pas qu'ils soient donnés simultanément. En plus de cet « être ensemble dans la conscience », il doit y avoir une « conscience de leur être ensemble »<sup>5</sup>. En d'autres termes, les objets doivent être saisis comme appartenant à un ensemble, comme formant un tout, et comme parties de ce tout. Pour cela, il faut qu'ils soient donnés dans une certaine connexion ou relation les uns avec les

1. MEINONG, « Ueber Gegenstände höherer Ordnung und deren Verhältnis zur inneren Wahrnehmung », p. 192, loc. cit.

2. *Id.*, pp. 202 et suiv.

3. Cf. *infra*, pp. 61-63.

4. MEINONG, « Ueber Gegenstände höherer Ordnung und deren Verhältnis zur inneren Wahrnehmung », I, § 5, loc. cit.

5. *Id.*, pp. 235-236 ; St. WITASEK, *Grundlinien der Psychologie*, pp. 230-231, Leipzig, 1908. James a développé des arguments similaires pour montrer que « l'idea of a + idea of b is not identical with idea of (a + b) » (*The Principles of Psychology*, I, p. 161) ; que « swarms of copies of the same 'idea' » ne sont pas « the same thing as a thought of all the possible members of a class » (*Id.*, p. 447). Cf. aussi *Id.*, I, pp. 498 et suiv. à propos de la perception de la différence ; pp. 628 et suiv. « A succession of feelings, in and of itself, is not a feeling of succession » ; p. 196 sur la différence entre « the thought of the object's recurrent identity » et « the identity of its recurrent thought » et enfin celle entre « the perception of multiplicity, of coexistence, of succession » et « a multiplicity, a coexistence, a succession of perceptions ». Voir en outre J. WARD, *Psychological principles*, pp. 86-87 « ... a difference between presentations is not at all the same thing as the presentation of that difference as such ».

autres. C'est en vertu de cette relation qu'ils apparaissent comme les parties d'un tout, c'est-à-dire comme les éléments qui fondent un complexe. Inversement, quand les termes sont en relation, ils se présentent comme faisant partie d'un tout constitué par cette relation. Ainsi Meinong parvient à établir le principe de la « coïncidence partielle » (« Partialcoïnzidenz ») entre tout complexe et la relation qui lui correspond<sup>1</sup>. Les éléments du complexe sont en même temps termes de la relation. C'est du même objet d'ordre inférieur que dépendent à la fois le complexe et la relation coïncidente.

③ Les complexes et les relations sont irréels. Supposons quatre objets, par exemple quatre noix, donnés comme formant un complexe. Ce qui existe en réalité, c'est chacune des quatre noix. Le fait qu'elles sont quatre qui est un caractère spécifique de ce complexe, n'est pas un existant additionnel<sup>2</sup>. De la même façon, quand une reproduction est semblable à l'original, les seuls existants réels sont les deux peintures ; leur similarité n'est pas un existant additionnel. Les complexes et les relations ne peuvent dès lors être considérés comme existant de la même façon que les choses matérielles, les couleurs et les sons. Ce sont des objets qui n'appartiennent pas au même domaine d'existence et ceci en vertu de leur nature même. L'inexistence des relations et des complexes ne signifie pourtant pas qu'un « objet d'ordre supérieur » est un pur néant. On a raison de dire que les peintures sont similaires ; on a raison de dire que les noix sont quatre. Les complexes et les relations n'ont pas d'« existence », mais elles ont de la « subsistance »<sup>3</sup>. Ainsi apparaît leur nature idéale. Les « objets d'ordre supérieur » sont des objets irréels, ou mieux, idéaux<sup>4</sup>.

La thèse de l'idéalité des « objets d'ordre supérieur » a des conséquences importantes. Les complexes perceptifs, les groupements, les relations, etc. se tirent d'activités intellectuelles et non de la sensibilité. Si Meinong adresse une critique à von Ehrenfels, elle concerne surtout l'assertion de celui-ci que pour qu'une « Gestaltqualität » surgisse, aucune intervention d'une activité mentale particulière n'est requise. Meinong insiste au contraire sur la nécessité des contri-

1. Cf. FINDLAY, loc. cit., pp. 95 et 138 et suiv.

2. MEINONG, « Ueber Gegenstände höherer Ordnung und deren Verhältnis zur inneren Wahrnehmung », I, § 6, loc. cit.

3. Sur la distinction entre « existence » (« Dasein ») et « subsistance » (« Bestand »), cf. MEINONG, « Ueber Gegenstandstheorie », pp. 5 et suiv. et 24-25, *Untersuchungen zur Gegenstandstheorie und Psychologie*, éd. par Meinong, Leipzig, 1904, et *Ueber Annahmen*, §§ 11-12, 2<sup>e</sup> éd., Leipzig, 1910 ; voir aussi R. AMSENER, « Beiträge zur Grundlegung der Gegenstandstheorie », act. 14 ; H. MALLY, « Untersuchungen zur Gegenstandstheorie des Meinong », §§ 5 et 10 (tous deux dans *Untersuchungen zur Gegenstandstheorie und Psychologie*) ; FINDLAY, loc. cit., chap. V, 1.

4. Cf. WITASEK, loc. cit., pp. 232-233 et 295-296.

superiora

coi nei deusa  
l'assiale fra  
un con  
e la rela  
corrispondente

Irrrealität

sussistenz

Meinong  
≠  
von Ehrenfels

butions du sujet<sup>1</sup>. Quand il discute l'exemple des quatre noix qui apparaissent comme un groupe perceptif, il se réfère à la notion husserlienne de colligation explicite<sup>2</sup>. A cause de l'idéalité des « objets d'ordre supérieur », il semble impossible de rendre compte des complexes perceptifs et des relations en termes de la seule sensibilité. La nature et l'origine non sensibles des « objets d'ordre supérieur » jouent un rôle de première importance pour la théorie psychologique de l'école de Graz.

b) La théorie de la « production ».

« Psychologiquement parlant, l'idéalité des « objets d'ordre supérieur » s'exprime dans l'absence de stimuli qui puissent correspondre aux relations et aux qualités spécifiques des complexes. Witasek<sup>3</sup> et Benussi prennent cette absence comme point de départ de leur théorie psychologique.

Quand nous voyons deux couleurs différentes, ou quand nous écoutons une mélodie, il y a des processus physiques (vibrations de l'« ether » ou de l'air) qui, en atteignant nos organes sensoriels stimulent en eux certains processus physiologiques dont les corrélatifs dans la conscience sont les sensations de couleur ou de notes musicales. Mais il n'y a pas de fait physique qui se trouve dans une relation similaire vis-à-vis de la perception de la différence ou de la mélodie<sup>4</sup>. Puisque les sensations dépendent causalement de stimuli physiques, à travers les processus physiologiques provoqués de façon périphérique, tandis qu'il n'existe pas de dépendance comparable pour les « objets d'ordre supérieur », il suit que les présentations de ces derniers ne peuvent relever de la sensibilité. Se référant à la thèse soutenue par Meinong, de l'idéalité des « objets d'ordre supérieur », Benussi maintient que ces objets, étant donnée leur irréalité, ne peuvent produire d'effets<sup>5</sup>. En conséquence ils ne peuvent affecter nos sens. Si nous avons des présentations d'« objets d'ordre supérieur », ces présentations doivent avoir une provenance différente des activités sensorielles qui ne peuvent nous fournir que des sensations de couleur, des notes, etc., c'est-à-dire les « inferiora » sur lesquels

1. MEINONG, « Zur Psychologie der Komplexionen und Relationen », pp. 260 et suiv., *loc. cit.*

2. *Id.*, « Ueber Gegenstände höherer Ordnung und deren Verhältnis zur inneren Wahrnehmung », pp. 191 et suiv., *loc. cit.* Nous reviendrons plus loin sur cette notion husserlienne, cf. p. 66.

3. Cf. WITASEK, « Beiträge zur Psychologie der Komplexionen », pp. 407 et suiv., *Zeitschrift für Psychologie und Physiologie der Sinnesorgane*, XIV, 1897 ; et *Grundlinien der Psychologie*, pp. 226 et suiv.

4. V. BENUSSI, « Experimentelles über Vorstellungsadäquatheit », II, § 3 a, *Zeitschrift für Psychologie*, XLV, 1907.

5. *Id.*, « Zur Psychologie des Gestalterfassens », pp. 308 et suiv., *Untersuchungen zur Gegenstandstheorie und Psychologie*, éd. par A. Meinong, Leipzig, 1904.

les « superiora » sont fondés. A strictement parler, la contribution de la sensibilité est bornée à l'apport de simples sensations, par exemple un amas de points sans ordre, groupement, ni organisation<sup>1</sup>. Quand quelque chose de plus est donné, par exemple quand deux notes sont perçues comme formant un intervalle musical, aucun stimulus physique ne correspond à ce plus, et, par suite, aucune composante d'activité sensorielle. La présentation de tout ce qui dépasse les simples données sensorielles, la présentation d'une mélodie, d'une relation, d'une forme, etc., doit par conséquent avoir une provenance « extrasensorielle » (« aussersinnliche Provenienz »)<sup>2</sup>. De telles présentations doivent être rapportées à des processus et des facteurs psychologiques spéciaux qui, selon Benussi, doivent être considérés comme ultimes et irréductibles<sup>3</sup>. L'école de Graz se sert souvent du terme « production » (« Produktion ») pour désigner les processus psychologiques en question<sup>4</sup>.

En rendant compte de la nature du processus de « production », il est très difficile, pour des raisons que nous mentionnerons plus loin<sup>5</sup>, de faire autre chose que de caractériser ce processus comme une opération sur les données sensorielles, grâce à laquelle celles-ci sont informées, groupées et unifiées<sup>6</sup>. Pour qu'un processus de « production » ait lieu, des données qui sont en dernière analyse les données sensorielles telles qu'elles sont fournies par la sensibilité, sont requises comme matériaux sur lesquels ce processus puisse

1. V. BENUSSI, « Experimentelles über Vorstellungsadäquatheit », II, p. 192, *loc. cit.*

2. *Id.*, « Zur Psychologie des Gestalterfassens », *loc. cit.*, pp. 382-383 ; « Ueber die Grundlagen des Gewichtseindrucks », pp. 91 et suiv., *Archiv für die Gesamte Psychologie*, XVII, 1910 ; « Ueber die Motive der Scheinkörperlichkeit bei umkehrbaren Zeichnungen », pp. 390 et suiv., *Archiv für die Gesamte Psychologie*, XX, 1911.

3. *Id.*, *Psychologie der Zeitauffassung*, pp. 253-254, Heidelberg, 1913. La nature psychologique de ces facteurs n'exclue pas l'existence éventuelle d'un substratum cérébral physiologique pour les présentations d'origine extrasensorielle (Cf. *Id.*, « Experimentelles über Vorstellungsadäquatheit », II, p. 217, *loc. cit.*). La différence de genre entre de tels processus physiologiques éventuels et ceux qui correspondent à de simples sensations consiste dans le fait que les premiers dépendent exclusivement de conditions centrales, tandis que les autres sont d'origine périphérique ; *id.*, « Ueber den Einfluss der Farbe auf die Grösse der Zöllnerschen Täuschung », p. 386, *Zeitschrift für Psychologie und Physiologie der Sinnesorgane*, XXXIX, 1902.

4. Le terme « production » fut suggéré par R. AMESSEDER, « Ueber Vorstellungsproduktion », p. 488, *Untersuchungen zur Gegenstandstheorie und Psychologie*. MEINONG, « Ueber Annahmen », pp. 8-9, 1<sup>re</sup> éd., *Zeitschrift für Psychologie und Physiologie der Sinnesorgane*, supplément II, 1902, adopta le terme ainsi que Benussi. Plus tard, Benussi souligne plutôt l'aspect psychologique que l'aspect philosophique du problème, c'est-à-dire l'absence de stimuli, plutôt que le statut idéal des « Gestalten », et pour cette raison préfère le terme « présentation de provenance extrasensorielle » ; cf. BENUSSI, « Gesetze der inadäquaten Gestaltauffassung », pp. 400-401, *Archiv für die Gesamte Psychologie*, XXXII, 1914.

5. Cf. *infra*, pp. 79-80.

6. Cf. BENUSSI, « Ueber den Einfluss der Farbe auf die Grösse der Zöllnerschen Täuschung », pp. 288 et 287, *loc. cit.* ; « Die Gestaltwahrnehmungen », p. 270, *Zeitschrift für Psychologie*, LXIX, 1914 ; « Gesetze der inadäquaten Gestaltauffassung », p. 407, *loc. cit.* ; voir aussi WITASEK, « Beiträge zur Psychologie der Komplexionen », pp. 419 et suiv., *loc. cit.*

opérer. La présence des données sensorielles est requise comme condition préalable pour le processus de « production », en conformité avec le fait déjà mentionné<sup>1</sup> que le « superius », dont la présentation dérive de la « production », est fondé sur les « inferiora » qui sont fournis par les activités des sens<sup>2</sup>. Malgré la dépendance, en ce sens, du processus de « production » par rapport aux données sensorielles, celles-ci ne déterminent ni complètement, ni univoquement ce processus. Comme nous l'avons déjà vu, deux notes peuvent être perçues, selon Meinong<sup>3</sup>, comme un groupe de deux, ou comme différentes l'une de l'autre, ou enfin comme formant un motif musical élémentaire. Witasek remarque que même dans le cas d'une structure musicale relativement simple, les notes peuvent être groupées de différentes façons dont une seule, naturellement, est musicalement 'correcte' et répond à l'intention du compositeur<sup>4</sup>. Quelques points distribués avec quelque régularité peuvent fonder des configurations spatiales très différentes les unes des autres<sup>5</sup>, etc. Dans tous les cas de groupement alternatif, les stimuli, et donc les sensations en tant qu'elles dépendent des stimuli et des stimuli seulement, sont identiques<sup>6</sup>. Puisqu'elles admettent des groupements et des organisations multiples, les sensations sont considérées par Benussi comme ambiguës par rapport aux 'formes' (« Gestalten ») qu'elles peuvent fonder (« gestaltnmehrdeutig »)<sup>7</sup>. Benussi prend cette ambiguïté pour une nouvelle preuve de la provenance extrasensorielle des présentations en question<sup>8</sup>.

Dans le fait même qu'il peut grouper les mêmes sensations de diverses manières apparaît la liberté du sujet en ce qui concerne la production de présentations d'« objets d'ordre supérieur »<sup>9</sup>. Aucune liberté de ce genre n'existe vis-à-vis des « inferiora », des sensations qui sont déterminées exclusivement et complètement par la stimu-

1. *Supra*, pp. 57-58.

2. Cf. WITASEK, *Psychologie der Raumwahrnehmung des Auges*, p. 305, Heidelberg, 1910.

3. MEINONG, « Ueber Gegenstände höherer Ordnung und deren Verhältnis zur inneren Wahrnehmung », p. 204, *loc. cit.*

4. WITASEK, « Beiträge zur Psychologie der Komplexionen », pp. 412 et suiv., *loc. cit.*

5. *Id.*, *Psychologie der Raumwahrnehmung des Auges*, pp. 296-297. Pour d'autres exemples, voir BENUSSI, « Ueber die Motive der Scheinkörperlichkeit bei umkehrbaren Zeichnungen », pp. 391 et suiv., *loc. cit.*

6. La constance des sensations par suite de la constance des stimuli (« l'hypothèse de la constance ») est soulignée par WITASEK, *Psychologie der Raumwahrnehmung des Auges*, p. 304 et BENUSSI, « Experimentelles über Vorstellungsinequivalenz », I, p. 34, *Zeitschrift für Psychologie*, XLII, 1906, et « Experimentelles über Vorstellungsinequivalenz », II, pp. 188 et 216, *loc. cit.*

7. BENUSSI, « Experimentelles über Vorstellungsinequivalenz », I, pp. 22-23, *loc. cit.*

8. *Id.*, « Gesetze der inadäquaten Gestaltauffassung », § 1, *loc. cit.* De même HELMHOLTZ, *Handbuch der physiologischen Optik*, 2<sup>e</sup> éd., Hambourg et Leipzig, 1896, pp. 610-611, a soutenu qu'aucun aspect perceptif qui peut être changé ou éliminé par un acte d'interprétation, ne peut passer pour une donnée sensorielle authentique.

9. Cf. WITASEK, « Beiträge zur Psychologie der Komplexionen », p. 426, *loc. cit.*

lation externe. Il faut ajouter que, en présence d'une pluralité de sensations, le sujet a la liberté non seulement de choisir parmi les divers groupements possibles, mais aussi d'éviter tout groupement, et de se contenter des seules sensations<sup>1</sup>. Dans le dernier cas, le sujet se trouve en présence d'expériences perceptives, qui, comme nous le verrons plus loin<sup>2</sup>, doivent être considérées comme privilégiées du point de vue de la théorie de la « production ».

D'après Meinong, la relation entre « inferiora » et « superius » se revêt du caractère de nécessité logique. Mais, si intrinsèque qu'elle soit, elle ne s'étend pas à la relation entre les présentations des « inferiora » et la présentation du « superius »<sup>3</sup>. Bien sûr, dans une composition polyphonique, si certaines notes sont groupées d'une certaine manière, elles ne peuvent fonder qu'un seul motif musical déterminé<sup>4</sup>. Il reste pourtant la question de savoir quelles notes sont groupées, de quelle manière elles le sont ; enfin il y a la question de savoir si elles sont groupées. La nécessité intrinsèque de la relation entre « inferiora » et « superius » en tant qu'objets, n'entraîne nullement que le processus de « production » doive se produire inévitablement quand les données sensorielles sont présentes. En distinguant l'objet présenté de la présentation de l'objet, les théoriciens de l'école de Graz soutiennent que les relations entre les présentations des objets ne sont pas du même genre que les relations entre les objets eux-mêmes. La fondation étant caractérisée essentiellement par la nécessité intrinsèque, comme dans la relation entre « inferiora » et « superius », il suit que les relations entre les présentations d'« inferiora » et la présentation du « superius » ne peuvent être des relations de fondation. Ameseder, qui fut le premier à attirer l'attention sur l'absence de nécessité des relations entre les présentations des « inferiora » et la présentation du « superius », a, pour cette raison, suggéré le terme « production » pour la présentation du « superius » qui, bien qu'elle en dépende, n'est pas fondée sur les présentations des « inferiora »<sup>5</sup>. Il faut considérer la distinction entre l'objet présenté et la présentation de l'objet comme une contribution très précieuse de l'école de Graz à l'examen des principes de la psychologie au tournant de ce siècle. La discussion atteignit son point culminant lorsque dans ses *Logische Untersuchungen* (1<sup>re</sup> éd., 1900-1901), Husserl reformula le problème d'une façon plus radicale, c'est-à-dire plus fondamentale.

1. Cf. BENUSSI, « Zur Psychologie des Gestalterfassens », § 2, *loc. cit.*

2. Cf. *infra*, pp. 83-84.

3. Cf. FINDLAY, *loc. cit.*, p. 137.

4. WITASEK, « Beiträge zur Psychologie der Komplexionen », pp. 416-417, *loc. cit.*

5. AMESEDER, « Ueber Vorstellungsproduktion », I, 3, *loc. cit.* Cf. aussi BENUSSI, « Ueber den Einfluss der Farbe auf die Grösse der Zöllnerschen Täuschung », p. 387, *loc. cit.*

liberté  
del sog.

Le dernier point à considérer concerne la question de savoir si les « inferiora » sont qualifiés et modifiés par le processus de « production ». Von Ehrenfels, comme nous l'avons dit plus haut<sup>1</sup>, le prend pour acquis, Husserl et Stumpf, comme nous le verrons plus loin<sup>2</sup>, affirment explicitement que les données sensorielles ne subissent aucune modification du fait qu'elles fondent ou supportent une « Gestaltqualität ». Il faut se rappeler que les données sensorielles sur lesquelles se fonde une « Gestaltqualität » sont indépendantes les unes des autres, et que n'importe quelle d'entre eux peut se présenter sans les autres<sup>3</sup>. Selon von Ehrenfels, qui, à cet égard encore, s'accorde avec Stumpf et Husserl<sup>4</sup>, la simple coexistence, ou la simple succession immédiate, suffit à donner naissance à une « Gestaltqualität », sans qu'aucune activité mentale intervienne. L'indépendance des données élémentaires trouve son expression dans le fait qu'elles préservent leur identité quand elles fondent une qualité sensorielle d'ordre supérieur. Ce rôle fondateur est, pour ainsi dire, extrinsèque aux éléments.

L'école de Graz rend bien compte du fait que les données élémentaires ou « inferiora » sont indépendantes en ce sens qu'elles se suffisent à elles-mêmes ; d'autant plus que, selon cette école, les « inferiora » peuvent être données ensemble dans la conscience sans qu'un « superius » se présente. Un processus spécial, à savoir la « production », est requis pour qu'un « superius » apparaisse sur la base des « inferiora ». Mais, s'il arrive aux « inferiora » d'être groupés, donnant ainsi naissance à un « superius », les « inferiora » peuvent être, et sont en fait, influencés les uns par les autres, c'est-à-dire que le processus de « production » peut avoir une influence modificatrice sur les sensations mêmes sur lesquelles il opère<sup>5</sup>. Les psychologues de l'école de Graz arrivent à cette conclusion en se basant sur les expériences qu'ils ont menées à propos des illusions optico-géométriques. D'après leurs résultats, l'occurrence de ces illusions, aussi bien que leur nature, dépend entièrement et exclusivement du groupement, ou du non-groupement, des données sensorielles en une « Forme ». La contribution de tous les facteurs qui peuvent jouer un rôle dans la production de ces illusions se borne au fait qu'ils empêchent ou facilitent l'appréhension de la « Forme », c'est-à-dire le groupement

1. Cf. *supra*, p. 56.

2. Cf. *infra*, pp. 75-77.

3. Cf. *supra*, p. 55 et, pour HUSSERL et STUMPF, *infra*, pp. 75 et suiv.

4. Cf. *infra*, pp. 73-74.

5. Cf. BENUSI, « Zur Psychologie des Gestalterfassens », § 19, *loc. cit.* ; AMESDEB, « Ueber Vorstellungsproduktion », II, 8, *loc. cit.* ; WITASEK, « Psychologie der Raumwahrnehmung des Auges », pp. 313 et suiv.

des éléments<sup>1</sup>. Dans les illusions optico-géométriques, les données sensorielles, quand elles sont groupées en une « Forme », apparaissent sous un aspect différent de celui qu'elles offrent, soit quand le sujet évite de les grouper, soit quand elles sont effectivement présentées isolément. Dès lors, l'influence mutuelle des données sensorielles les unes sur les autres, en vertu de leur groupement, ou leur modification par le processus de « production » semble démontrée. Pourtant cette modification ne se produit qu'après coup. Le processus de « production » requiert des données sensorielles comme matériaux sur lesquels il puisse opérer. En tant qu'elles préexistent au processus de « production », les données sensorielles doivent être présentes sous une forme qui, de toute évidence, ne peut être influencée par ce processus. Elles doivent donc être présentes sous leur aspect inaltéré et authentique, c'est-à-dire sous cet aspect qui dépend uniquement des stimuli extérieurs. Si les données sensorielles sont modifiées par le fait qu'elles sont groupées, c'est que, d'abord présentes dans leur forme authentique, elles permettent au processus de « production » d'opérer sur elles, et qu'elles sont ensuite modifiées par ce processus. La modification des données sensorielles par le processus de « production » est une transformation effective de ces données qui revêtent maintenant une forme différente de celle sous laquelle elles doivent apparaître pour que le processus de « production » puisse avoir lieu. Telle qu'elle est formulée par l'école de Graz, l'admission d'une modification des données sensorielles par le processus extrasensoriel de la « production », non seulement ne contredit pas, mais implique l'hypothèse de la constance, c'est-à-dire l'affirmation que les données sensorielles dépendent exclusivement des stimuli extérieurs, de telle sorte que des sensations identiques se produisent chaque fois que des stimuli identiques agissent sur les organes nerveux. Nous avons déjà rencontré l'hypothèse de la constance en connexion avec l'ambiguïté des sensations par rapport aux formes en lesquelles elles peuvent être groupées. L'hypothèse de la constance se révèle ainsi comme très essentielle à la théorie de la « production ».

### 3. Les qualités sensorielles d'ordre supérieur

#### a) Les « facteurs figuraux » de Husserl.

Indépendamment de von Ehrenfels, et dans un contexte tout à fait différent, Husserl découvrit un phénomène similaire. En étudiant

1. Dans « Gesetze der inadäquaten Gestalterfassung », *loc. cit.*, Benussi a donné un exposé sommaire de son travail expérimental sur les illusions optico-géométriques ; cf. aussi WITASEK, « Ueber die Natur der geometrisch-optischen Täuschungen », *Zeitschrift für Psychologie und Physiologie der Sinnesorgane*, XIX, 1899.

l'appréhension de pluralités, Husserl se trouva en présence du fait suivant<sup>1</sup>. Nous entrons dans une pièce pleine de monde, et nous voyons d'un coup d'œil 'beaucoup de monde'; la nuit, nous regardons à notre fenêtre, et nous percevons immédiatement 'un grand nombre d'étoiles'. Comment l'appréhension d'une pluralité comme telle est-elle possible dans des cas comme ceux-ci?

L'appréhension ne peut pas être une véritable (« eigentliche ») appréhension de la pluralité. Pour cela, il faut autant d'actes que la pluralité comporte d'éléments, chacun appréhendant un élément; il faut de plus un acte de collection ou de colligation par lequel les éléments individuellement appréhendés sont rassemblés et réunis. Puisque l'acte de colligation présuppose les actes d'appréhension individuelle, il se révèle un acte d'ordre second par rapport à ceux-ci<sup>2</sup>. On ne peut dire qu'une telle appréhension ait lieu lorsque des centaines d'éléments sont perçus d'un coup d'œil comme membres d'une pluralité.

Examinant et réfutant plusieurs explications concevables, Husserl finit par proposer la solution que voici. C'est dans leur apparition perceptive elle-même que les agrégats sensoriels doivent présenter une certaine marque qui les fait immédiatement reconnaître comme des pluralités. Les agrégats sensoriels doivent révéler un caractère particulier immédiatement perceptible, une qualité sensorielle, pour ainsi dire, d'ordre second. Si l'on peut effectivement constater dans l'expérience la présence de telles marques ou, comme Husserl dit également, de « caractères quasi-qualitatifs », l'appréhension d'un agrégat sensoriel en tant que pluralité n'entraîne plus de difficulté. Par suite du « caractère quasi-qualitatif », l'agrégat est immédiatement donné comme une pluralité. Il n'est plus besoin de faire intervenir le processus de colligation explicite. L'agrégat est appréhendé comme une pluralité, parce qu'il est perçu comme telle. D'autre part, en présence d'un agrégat sensoriel, nous pouvons nous mettre à en compter les éléments, c'est-à-dire à leur appliquer l'opération de colligation explicite, sans toutefois aller au-delà d'un petit nombre de ces éléments, comme, par exemple, dans le cas d'une configuration d'étoiles. Dans ces circonstances, c'est le caractère « quasi qualitatif » inhérent à l'apparence perceptive de l'agrégat qui nous assure de la possibilité de continuer l'opération dont seules quelques étapes initiales ont été effectuées.

La théorie de Husserl, formulée d'abord comme une hypothèse, est amplement vérifiée par les constatations de l'expérience. Nous

parlons d'une 'colonne de soldats', d'un 'tas de pommes', d'une 'avenue d'arbres', d'une 'troupe d'oiseaux', etc. Une rangée de lignes parallèles équidistantes, ou un ensemble d'objets homogènes distribués d'une certaine manière dans le champ de vision, sont aussi de bons exemples. La distribution peut être telle que la distance entre deux voisins soit constante; ou les objets peuvent être rangés par paires, la distance entre les deux membres de chaque paire étant constante, ainsi que celle qui sépare deux paires adjacentes; ou encore les objets peuvent être arrangés par groupes de trois, quatre, etc. Nous avons un autre exemple dans le damier, où la configuration des carrés blancs alterne avec celle des noirs pour attirer notre attention. Toutes sortes de phénomènes rythmiques conviennent ici, comme une suite de coups observant certaines relations temporelles. Les phénomènes de ce genre ou d'un genre similaire sont extrêmement courants. Dans tous ces cas, une pluralité d'éléments est effectivement perçue comme une pluralité. Dans l'apparence perceptive des éléments il y a un certain caractère du genre que Husserl propose dans son hypothèse, et, grâce à ce caractère, les éléments se présentent dans la perception même comme composant une pluralité.

Dans les exemples auxquels se réfère Husserl, la pluralité n'est pas perçue comme une simple pluralité, mais comme une pluralité organisée. Les éléments apparaissent comme appartenant à un groupe, ou comme les membres de sous-groupes par lesquels le groupe est éventuellement articulé, comme, par exemple, dans le cas du damier. L'apparence perceptive de la pluralité des éléments présente une organisation interne caractéristique. Distincts et discernables les uns des autres, les éléments apparaissent appartenir les uns aux autres par suite de leur intégration dans une pluralité organisée. En d'autres termes, les éléments sont donnés comme parties d'un tout. Le tout, la pluralité organisée, offre un aspect perceptif caractéristique qui est exprimé par des termes comme 'colonne', 'tas', 'avenue', etc. L'emploi, dans le langage courant, de termes différents, semble indiquer des différences de connotation qualitative. On peut aisément constater de telles différences en comparant les aspects qualitatifs présentés par différents groupes. Des aspects qualitatifs particuliers du genre en question peuvent être révélés par des pluralités organisées sans être exprimées dans le langage. Une rangée de parallèles équidistantes offre un aspect qualitatif caractéristique, différent de celui, non moins caractéristique, qu'offrent des lignes parallèles arrangées en sous-groupes. Une rangée de verticales équidistantes présente un aspect différent de celui que présente une rangée d'horizontales, etc.

D'après l'exemple le plus frappant du phénomène dont il s'agit,

1. Pour ce qui suit, voir HUSSERL, *Philosophie der Arithmetik*, pp. 219 et suiv.  
2. Cf. HUSSERL, *loc. cit.*, pp. 76 et suiv.

FATTORE  
FIGURALE

la configuration géométrique, Husserl emploie le terme *facteur figural* (*figuralis Moment*) pour désigner les aspects qualitatifs ou les caractères perceptifs de pluralités. Les « facteurs figuraux » sont proches des qualités sensorielles ordinaires, en ce qu'elles présentent unité et même simplicité. Pour cette raison, les pluralités qui offrent de tels aspects ne peuvent être considérées comme de pures sommes. Certes, il y a une pluralité d'éléments ; mais ici, « la pluralité n'est pas une simple multiplicité, mais une pluralité de parties unies en un tout dans le sens le plus strict de ce mot<sup>1</sup> ».

En mettant en évidence les « facteurs figuraux », Husserl a découvert plus qu'il n'était requis pour la solution de son problème. Celui-ci concerne l'appréhension d'une pluralité comme telle dans des conditions qui interdisent le processus de colligation explicite. Les phénomènes auxquels se réfère Husserl sont des exemples de l'appréhension perceptive d'une pluralité organisée. Il aurait donc suffi pour lui de rendre compte de l'appréhension perceptive immédiate d'une simple pluralité. Une simple pluralité déploie-t-elle dans son apparence un aspect qualitatif caractéristique, plus ou moins similaire aux « facteurs figuraux » que révèlent les pluralités organisées ? Il semble que cela soit le cas, en effet. Une accumulation d'objets hétérogènes ou, si l'on préfère, de données sensorielles, distribués irrégulièrement présente en fait un aspect caractéristique, à savoir celui de désordre chaotique, de fouillis, de confusion, etc. Des apparences perceptives de ce genre sont des exemples de ce que James appelle les « totalités sensibles » et le « chaos primordial » des sensations, ou de l'idée qu'il a soutenue plus tard de la diffusion des états mentaux les uns dans les autres, de leur compénétration et de leur confluence. Dans sa description de la vie consciente, James insiste fortement sur l'aspect chaotique qu'offre le courant du vécu dans sa forme originale. Avec l'impression de confusion chaotique et de désordre, nous nous trouvons en présence d'une marque qualitative inhérente à l'apparence perceptive d'une simple pluralité qui, grâce à cette marque, est immédiatement appréhendée et reconnue comme une pluralité.

On pourrait désigner par le terme « fouillis » l'aspect qualitatif caractéristique d'une pluralité non organisée. Suivant l'argumentation de Husserl dans ses grandes lignes, mais dépassant son contenu explicite, nous considérons ce caractère comme un phénomène substantiellement de même nature que les « facteurs figuraux » ou, plus exactement, comme un cas particulier de « facteur figural ». La particularité de ce cas consiste dans le manque presque total de spécifi-

1. HUSSERL, *loc. cit.*, p. 229. « Vielfachheit ist nicht Vielheit schlechthin, sondern eine Vielheit zu einem Ganzen im engeren Sinne des Wortes gezeigter Teile. »  
2. Cf. *supra*, pp. 28 et suiv.

↑  
pluss multiplicité,  
sans marque confuso

cation et de qualification. Certes, le caractère de « fouillis » peut aussi revêtir des différences qualitatives. Deux accumulations désordonnées d'objets hétérogènes offrent un aspect chaotique. Pourtant l'aspect d'une accumulation peut différer qualitativement de celui de l'autre, selon la nature des objets accumulés. Mais la détermination et spécification qualitative du caractère de « fouillis » qui se manifeste dans de telles différences, ne peut évidemment pas se comparer à celle des « facteurs figuraux » illustrés par les exemples préalablement discutés, ni avec celle du « facteur figural » qui est offert par une accumulation désordonnée de choses homogènes. Le fait qu'un « facteur figural » puisse ou ne puisse pas être exprimé verbalement dans une langue donnée n'a rien à voir avec la richesse ou la pauvreté de la spécification qualitative de ce « facteur figural ». Si le caractère de « fouillis » se révèle un « facteur figural » d'un genre particulier, c'est un « facteur figural » plus ou moins réduit en ce qui concerne sa détermination qualitative, vidé, dans une large mesure, de contenu physiologique spécifique. Cette pauvreté qualitative correspond au fait que toute organisation interne est absente de la simple pluralité. Nous en venons à considérer le caractère de « fouillis » comme une sorte de mode privatif du « facteur figural » et, corrélativement, l'irrégularité et le désordre comme un cas limite de l'ordre et de l'organisation. Ceci est en contradiction avec les conceptions traditionnelles (qui prenaient comme modèle d'explication théorique la théorie cinétique des gaz), selon lesquelles l'irrégularité et le désordre devaient être regardés comme des phénomènes standard, alors que l'ordre et l'organisation nécessitaient une explication spéciale.

La pluralité simple ne doit pas être prise pour une somme. Par sa définition même, une somme est un ensemble d'éléments indépendants, entièrement indifférents les uns aux autres. Une somme ne révèle jamais d'aspects qui ne puissent être entièrement réduits aux propriétés des éléments composants. Mais l'aspect de confusion chaotique est une marque que la pluralité simple déploie comme un trait qui lui est propre, et dont on ne peut rendre compte en ne se réclamant que des contributions individuelles des éléments conçus comme entièrement indépendants les uns des autres. En fait lorsque quelques éléments sont enlevés d'une simple pluralité, et même, dans certains cas, d'une pluralité organisée, le reste peut bien continuer à présenter les mêmes aspects qualitatifs ou « quasi qualitatifs » qu'auparavant. Le fait qu'un tel aspect se révèle une qualité ou un attribut qu'une pluralité, organisée ou non, possède en propre, n'empêche d'ailleurs pas que cette qualité puisse dépendre des propriétés des éléments composants, ni qu'elle puisse varier en fonction

d'elles. Tandis que des simples pluralités se rencontrent effectivement dans l'expérience immédiate, il est fort douteux qu'il en soit ainsi pour les sommes au sens strict de ce mot.

Après une analyse plus approfondie, le « facteur figural » se révèle dépendre, selon Husserl, des propriétés des éléments qui composent la pluralité. Excepté dans le cas d'une accumulation désordonnée de choses hétérogènes, nous percevons non seulement une pluralité d'objets, mais une pluralité d'objets d'un genre déterminé. Même quand il n'y a pas de régularité dans la distribution des éléments, le fait que ces éléments sont d'une certaine sorte (par exemple des pommes, des noix, etc.) détermine l'aspect qualitatif particulier de la pluralité. L'égalité qualitative des éléments est donc d'importance. Les relations spatiales entre les éléments d'une pluralité déterminent son aspect qualitatif dans les cas où les éléments sont arrangés selon un dessin caractéristique. Des termes comme 'avenue', 'colonne', etc., expriment des aspects perceptifs de pluralités dont les éléments sont arrangés régulièrement, tandis que 'tas', ou 'troupe' désignent des « facteurs figuraux » qui dépendent uniquement de l'égalité qualitative entre les éléments par ailleurs distribués irrégulièrement. La dépendance des « facteurs figuraux » à l'égard des éléments et spécialement des relations qui existent entre eux, devient manifeste quand on fait changer ces relations. Quand une rangée de parallèles équidistantes est réorganisée en groupes, ou quand les lignes sont réarrangées de telle sorte qu'elles forment un système de lignes rayonnantes, l'aspect qualitatif de la pluralité formée par ces lignes change immédiatement. On obtient un résultat analogue si l'on fait varier les relations entre les éléments de la pluralité, tout en gardant constantes les relations entre ces relations, par exemple lorsqu'on augmente ou diminue la distance des parallèles équidistantes. Mentionnons enfin le changement d'orientation des parallèles. Dans tous ces cas, la variation des relations entraîne une modification du « facteur figural ».

Il peut y avoir quelque complexité dans la dépendance d'un « facteur figural » par rapport aux éléments et à leurs relations. Dans le cas du damier, il y a une configuration de carrés noirs et une configuration de carrés blancs où la taille, la forme, et l'arrangement géométrique des éléments sont identiques. Toutes ces propriétés des éléments et de leurs relations déterminent le « facteur figural » déployé par les deux configurations. Par suite de la différence de couleur, elles sont vivement contrastées ; d'où l'expérience familière de l'alternation des deux configurations. Une mélodie présente une complexité plus grande encore. La suite de notes possède par elle-même un certain « caractère figural » qui est l'aspect auditif qualitatif

de la mélodie comme telle. En analysant les composants déterminants de ce « caractère figural », on trouve, pour ainsi dire, des sous-facteurs « figuraux » : un sous-facteur temporel appartenant au rythme, un autre tonal appartenant aux hauteurs, un sous-facteur d'intensité. Ces sous-facteurs dépendent des propriétés des notes et de leurs relations mutuelles. Plusieurs couches de « facteurs figuraux » s'entrelacent. Les notes et leurs relations conditionnent les sous-facteurs « figuraux » qui, à leur tour, déterminent le « caractère figural » de la mélodie elle-même. Le « caractère figural » de la mélodie dans son ensemble dépend donc en dernière analyse, bien qu'indirectement, des notes et de leurs relations.

Ce que le sujet remarque d'abord, quand il écoute une mélodie, c'est le « caractère figural » déployé par la mélodie elle-même, et non les sous-facteurs, ou les relations entre les notes, ou les propriétés des notes. Ces facteurs déterminants ne sont dégagés que par une analyse ultérieure et il n'est même pas nécessaire qu'ils soient dégagés. En d'autres termes, l'expérience immédiate du « caractère figural » est antérieure au dégageant analytique des facteurs déterminants, et elle en est indépendante. Cela est vrai aussi pour des cas moins complexes. C'est toujours la pluralité organisée qui est d'un coup d'œil perçue comme telle, indépendamment du fait que sa structure interne soit par la suite analysée ou non. Malgré la dépendance du « caractère figural » à l'égard des facteurs déterminants, il joue dans l'expérience le rôle, comme dit Husserl, d'un « πρότερον πρὸς ἡμᾶς »<sup>1</sup>. Il suit que les expériences dont il s'agit peuvent être caractérisées comme des expériences de totalités ; il suit aussi que le « caractère figural » que la totalité déploie comme lui étant propre, est une quasi-qualité proche des qualités sensorielles ordinaires, à cause de sa simplicité et de sa nature unitaire. Bien que dépendant en fait, le « facteur figural » se présente dans l'expérience comme une nouvelle qualité spécifique qui s'ajoute aux qualités au sens ordinaire, et il doit être reconnu comme une donnée sui generis. De même, quand un « facteur figural » varie par suite de variations qui se produisent dans les éléments et les relations déterminants, c'est la variation du « facteur figural » qui est la première à être perçue. Cette perception peut suggérer une recherche analytique des variations dans les éléments et leurs relations<sup>2</sup>. Encore une fois, la variation du « facteur figural » est perçue avant la discrimination des variations déterminantes ; elle peut même être perçue sans que soit effectuée par la suite une telle discrimination.

1. HUSSERL, loc. cit., p. 225.

2. Id., pp. 229-230.

b) La « <sup>fusion</sup> Verschmelzung » de Stumpf.

Pour expliquer la façon dont les propriétés de certains éléments et les relations entre ces éléments peuvent faire naître une nouvelle donnée spécifique qui possède une autonomie phénoménale au sens que nous venons de décrire, Husserl se réfère à la théorie de la « Verschmelzung » de Stumpf.

Stumpf introduisit cette notion dans le second volume de sa *Tonpsychologie*, quand il se posa la question de savoir si un accord est perçu comme une donnée unitaire qui ne contient pas de composants (telle une note simple produite par un diapason), ou s'il se présente comme une pluralité de notes résonnant ensemble et plus ou moins facilement discernables les unes des autres<sup>1</sup>. La « Verschmelzung », au sens de Stumpf, n'est en rien confinée au domaine des sons. Elle concerne, ou peut concerner des sensations de toute sorte ; elle peut même avoir lieu entre des sensations qui appartiennent à des domaines différents de la sensibilité<sup>2</sup>. La seule condition de la « Verschmelzung » est la simultanéité des sensations. Reprenant la notion de Stumpf, et s'en servant pour l'explication des « facteurs figuraux », Husserl lui donne un sens plus large encore, ne la restreignant plus à des données simultanées<sup>3</sup>. Examinant divers exemples de « facteurs figuraux », Husserl parle de *Verschmelzung* entre les éléments d'une pluralité, en ce qui concerne les propriétés intrinsèques des éléments aussi bien que les relations des éléments les uns avec les autres<sup>4</sup>.

La *Verschmelzung*, telle que la comprend Stumpf, ne désigne pas un processus de concrétion par lequel des sensations simultanées se fusionnent et se fondent dans une nouvelle donnée inarticulée. C'est en ce sens que le mot « fusion » avait été employé dans les théories que James critique sous le nom de « Mind-Stuff Theory ». Quand la « fusion » est définie comme une concrétion, son effet sur les sensations concernées doit consister à leur faire perdre leurs individualités, et à les absorber dans une masse confuse et inarticulée où elles s'entremêlent. Inversement, si une masse confuse et inarticulée, produite par une « fusion », était analysée de telle sorte que l'on puisse discerner ses composants, l'effet de la « fusion » serait annulé. La masse inarticulée serait remplacée par une pluralité de sensations simultanées, toutes distinctes les unes des autres ; cette pluralité n'offrirait aucun des traits phénoménaux caractéristiques de la masse confuse qui avait été perçue avant la discrimination analy-

1. C. STUMPF, *Tonpsychologie*, Leipzig, 1885 et 1890, § 16.

2. Cf. *Id.*, II, pp. 65-66.

3. HUSSERL, *loc. cit.*, p. 231.

4. *Id.*, pp. 226 et 237.

tique. Stumpf nie tout cela en ce qui concerne la *Verschmelzung*. D'après lui, un accord n'est pas une nouvelle donnée tonale unitaire, comparable aux notes musicales au sens ordinaire. En fait, l'admettre entraînerait le paradoxe d'une donnée musicale unitaire simple à laquelle on ne pourrait donner de place dans l'ordre unidimensionnel du domaine tonal, l'ordre des hauteurs<sup>1</sup>. Selon Stumpf, un accord est une combinaison par *Verschmelzung* de plusieurs notes. En écoutant un accord, le sujet entend la pluralité de notes qui composent l'accord, bien qu'il ne les aperçoive pas toujours. La *Verschmelzung* entre les notes qui résonnent en même temps, peut être un tel obstacle pour l'analyse qu'il devient difficile d'apercevoir la pluralité des notes qui composent l'accord. Pourtant la pluralité, même si elle n'est pas aperçue, est donnée<sup>2</sup>. D'autre part, quand l'analyse réussit à distinguer une pluralité de notes entre lesquelles il y a *Verschmelzung*, l'effet, ou plutôt le fait de la *Verschmelzung* ne disparaît pas. Au contraire, c'est quand on aperçoit la pluralité des notes qui résonnent simultanément, que la *Verschmelzung* apparaît de la façon la plus frappante et la plus claire<sup>3</sup>. D'après Stumpf, la *Verschmelzung* n'est pas un processus dynamique dans lequel les sensations sont entraînés, mais une relation statique existant entre elles, et fondée sur elles<sup>4</sup>. Or, pour qu'une relation puisse être perçue, il faut que les termes entre lesquels elle a lieu, se présentent à la conscience, au moins sous forme de données non-aperçues<sup>5</sup>. Inversement, la discrimination des termes ne peut entraîner qu'une distinction croissante de la relation qui existe entre eux<sup>6</sup>. Selon Stumpf, la relation de *Verschmelzung* est fondée sur les données sensorielles tonales elles-mêmes, de telle sorte que lorsque des notes sont données simultanément, il est impossible de les percevoir autrement que dans cette relation<sup>7</sup>. Ainsi, la *Verschmelzung* a lieu entre les données

1. STUMPF, *loc. cit.*, II, pp. 101-102; cf. aussi « Erscheinungen und psychische Funktionen », p. 19, *Abhandlungen der Kgl. Preussischen Akademie der Wissenschaften*, Berlin 1906.

2. La thèse que des sensations, des différences et des relations entre des sensations peuvent être données sans être aperçues, a été avancée par Stumpf indépendamment de sa théorie de la « Verschmelzung » ; cf. *infra*, pp. 106-107. Apercevoir une pluralité de notes n'entraîne d'ailleurs pas forcément reconnaissance ou identification des notes discriminées ; cf. STUMPF, *Tonpsychologie*, II, pp. 7 et suiv.

3. *Id.*, II, pp. 127-128.

4. *Id.*, II, p. 129 ; étant donné le sens spécial que « Verschmelzung » a chez Stumpf, nous employons le terme allemand, afin d'éviter de le traduire par « fusion » qui a généralement été employée pour désigner un processus.

5. *Id.*, II, p. 353.

6. Si certains traits phénoménaux disparaissent à la suite de l'analyse, c'est qu'ils n'étaient pas dus à la « Verschmelzung ». Tel est le cas du timbre, un phénomène qui, selon Stumpf (*id.*, II, pp. 528-529), ne se produit que s'il n'y a pas d'analyse, ou, du moins, si l'analyse n'est pas poussée assez loin. La raison en est que le timbre ne dépend pas des sensations elles-mêmes, mais plutôt de l'interprétation ou appréhension (« Auffassung ») des sensations.

7. *Id.*, II, p. 65.

sensorielles indépendamment de fonctions intellectuelles<sup>1</sup>. Les relations de ce genre, c'est-à-dire les relations qui sont immédiatement perçues avec leurs termes, sont nommées par Husserl « relations primaires » (« primäre Relationen »), en opposition aux relations qui ne sont pas ipso facto données avec leurs termes, mais dérivent d'actes spécifiques effectués sur eux<sup>2</sup>. Cette distinction entre deux classes de relations mène Husserl à opposer l'appréhension d'une pluralité au moyen de « facteurs figuraux » à sa véritable appréhension ; la première étant une question de pure sensibilité, la seconde tenant à des actes intellectuels spécifiques.

Pour que la *Verschmelzung* ait lieu, les données sensorielles concernées doivent, selon Stumpf, se présenter simultanément. Inversement, la simultanéité de données sensorielles entraîne leur *Verschmelzung*. Quand plusieurs sensations sont données à la fois, la relation de *Verschmelzung* s'ajoute à la relation temporelle de simultanéité<sup>3</sup>. Grâce à la *Verschmelzung*, les données sensorielles en question apparaissent comme les parties d'une totalité sensible, et non comme les éléments d'une somme. La nature et la fonction de la *Verschmelzung* consiste à apporter une unité perçue ou sensible aux données sensorielles. La *Verschmelzung* comporte des degrés. L'unité qu'apporte la *Verschmelzung* peut donc posséder un plus ou moins grand degré d'intimité. Par suite de leur unification phénoménale due à la *Verschmelzung*, les totalités sensibles formées de sensations simultanées, deviennent dans une certaine mesure semblables à des données sensorielles unitaires simples, plus semblables que ces sensations n'auraient été si elles s'étaient succédées. Mais, dans la théorie de Stumpf, les sensations simultanées ne se fondent point réellement pour former une donnée sensorielle unitaire<sup>4</sup>.

Ces caractéristiques apparaissent effectivement dans les exemples que donne Husserl pour ses « facteurs figuraux ». Les pluralités organisées, dérivant de la *Verschmelzung* qui se produit entre leurs éléments et entre les relations de ces éléments, se présentent comme des totalités sensibles formées de parties. La nature sensible de telles totalités apparaît dans le fait qu'elles présentent un trait qualitatif qui leur est propre, à savoir, le « caractère figural ».

1. STUMPF, « Erscheinungen und psychische Funktionen », p. 23, loc. cit.

2. HUSSERL, loc. cit., pp. 72 et suiv.

3. STUMPF, *Topsycho-logie*, II, pp. 64 et suiv.

4. Cette similarité peut expliquer que l'on prenne une pluralité de données sensorielles entre lesquelles il y a « *Verschmelzung* », pour une donnée sensorielle unique, de la même façon que la ressemblance entre deux objets peut nous conduire à prendre l'un pour l'autre. Comme Stumpf le remarque en commentant plus tard sa théorie (« Erscheinungen und psychische Funktionen », p. 23, loc. cit.), il ne faut pas définir la « *Verschmelzung* » par la méprise qu'elle peut causer, de même qu'il ne faut pas définir la ressemblance par la confusion.

Ce caractère est perçu avant la discrimination analytique des facteurs déterminants, et indépendamment d'elle ; et celle-ci ne l'affecte en rien.

Grâce à la *Verschmelzung*, les données sensorielles concernées sont unifiées. Or, selon Stumpf<sup>1</sup>, la *Verschmelzung* ne modifie ni ne qualifie nullement les données sensorielles. Ceci veut dire que les données sensorielles entre lesquelles a lieu la *Verschmelzung*, non seulement ne sont pas altérées par la discrimination analytique<sup>2</sup>, mais encore sont perçues comme identiques à ce qu'elles auraient été si elles n'avaient pas été présentées dans la relation de *Verschmelzung*. Certes, quand une pluralité de notes résonnent ensemble, elles ne peuvent être perçues que dans la relation de *Verschmelzung*. Pourtant, au lieu de résonner ensemble, les notes peuvent se succéder. Même quand les notes sont perçues effectivement dans la relation de *Verschmelzung*, elles ne sont pas inséparables<sup>3</sup>. Il est important de remarquer, écrit Stumpf<sup>4</sup>, que les données sensorielles qui, dans certaines circonstances, se succèdent, peuvent apparaître simultanément en tant que qualités identiques et être alors perçues dans la relation de *Verschmelzung*. En d'autres termes, chacune des données sensorielles qui est maintenant perçue avec certaines autres, c'est-à-dire dans une certaine relation de *Verschmelzung*, est, phénoménalement parlant, identique à ce qu'elle aurait été si elle était apparue en conjonction avec des sensations différentes, et donc dans une relation de *Verschmelzung* différente. Elle est aussi identique à ce qu'elle aurait été si elle avait été présentée isolément. Tout en établissant une unité plus ou moins étroite entre les données sensorielles qui sont perçues simultanément, la *Verschmelzung* n'affecte pas leur individualité phénoménale. Chaque donnée sensorielle demeure en elle-même ce qu'elle est, qu'elle soit ou non en relation de *Verschmelzung* avec d'autres données sensorielles.

Cette thèse de Stumpf a été adoptée par Husserl<sup>5</sup>. Dans les *Logische Untersuchungen*, Husserl définit les notions de tout et de parties en termes de relations de « fondation ». Il pose comme principe général que l'unité repose toujours, en dernière analyse, sur des relations de « fondation »<sup>6</sup>. La fondation de  $\alpha$  par  $\mu$  est définie par l'impossibilité

1. STUMPF, *Topsycho-logie*, II, p. 64.

2. Cf. *Id.*, I, pp. 106 et suiv., et « Erscheinungen und psychische Funktionen », pp. 17 et suiv., loc. cit.

3. *Id.*, *Topsycho-logie*, II, p. 65.

4. *Id.*, II, p. 66.

5. HUSSERL, loc. cit., p. 231 ; cf. aussi p. 225 : « Jedes Glied könnte auch für sich bestehen und genau als das, was es in der Menge ist ; es erhält durch sein Zusammen-sein mit den anderen kein neues positives Merkmal. »

6. *Id.*, *Logische Untersuchungen* (cité ci-après comme *Log. Unt.*), II, III, §§ 21-22.

pour  $\alpha$  d'exister en dehors de sa connexion avec  $\mu$ <sup>1</sup>. Entre la couleur et l'extension, il y a une unité basée sur la relation de « fondation » mutuelle, puisqu'aucune couleur ne peut exister sans couvrir une certaine surface, et qu'inversement, aucune extension n'est imaginable sans quelque couleur. Cela est vrai aussi pour la hauteur et l'intensité du son, puisqu'il est impossible d'imaginer une donnée tonale qui ne possède pas à la fois hauteur et intensité. D'autres exemples sont les « facteurs figuraux » de mélodies ou ceux que nous offrent les configurations de lignes ; ils sont fondés sur les éléments qui les supportent, puisque l'apparition de « facteurs figuraux » dépend de ces éléments. Ici encore, les éléments sont liés dans l'ensemble de la mélodie ou de la configuration qu'ils fondent.

Entre ces derniers exemples et ceux que nous avons mentionnés en premier lieu, il y a pourtant une différence remarquable. La liaison entre les notes qui composent une mélodie se manifeste dans une donnée additionnelle, à savoir le « facteur figural » caractéristique de la mélodie. Dans le cas d'une surface colorée, au contraire, aucun nouveau facteur ne s'ajoute à la couleur et à l'extension pour exprimer leur unité. La raison de cette différence est, d'un côté, la dépendance mutuelle de la couleur et de l'extension, et de l'autre, l'indépendance des notes qui composent la mélodie. En vertu d'une loi idéale fondée a priori sur leurs natures essentielles, aucun facteur de couleur ne peut exister sans être lié à un facteur d'extension, et vice versa<sup>2</sup>. La couleur et l'extension dépendent l'une de l'autre en vertu de leurs natures même ; chacune a besoin de l'autre pour apparaître. N'importe quel exemple de surface colorée peut servir pour illustrer cette loi idéale : les facteurs concrets de couleur et d'extension participent l'un à l'autre, et se pénètrent. C'est dans cette compénétration qu'apparaît leur unité, qui est une unité par « fondation » mutuelle, l'unité la plus intime qui soit. Une telle unité n'a pas à être établie par une donnée additionnelle, puisqu'elle est basée sur la dépendance mutuelle essentielle de la couleur et de l'extension<sup>3</sup>. Une donnée additionnelle unifiante n'aurait ici aucun rôle,

1. HUSSERL, *Log. Unt.*, II, III, § 14. Les formulations de telles impossibilités ne constatent pas des faits, mais, comme nous allons le voir, des nécessités idéales essentielles ; cf. *id.*, II, III, § 7.

2. Cf. l'analyse faite par Husserl du concept de « contenus dépendants » (*Log. Unt.*, II, III, § 4), dans laquelle il élabore la présentation que Stumpf avait donnée de ce concept dans *Ueber den psychologischen Ursprung der Raumvorstellung*, pp. 108 et suiv., Leipzig, 1873.

3. HUSSERL, *Log. Unt.*, II, III, § 22. Cf. *supra*, p. 57, note 5, la thèse opposée de Meinong qui se réclame des contingences de pensée, tandis que Husserl réfère la dépendance en question à la nature essentielle de l'objet pensé et aux lois idéales a priori qui découlent de cette nature essentielle. Ces lois idéales expriment les conditions essentielles de l'objet, c'est-à-dire les conditions sans lesquelles l'objet ne pourrait être ce qu'il est. En ce qui concerne la méthode par laquelle on peut établir ces lois, cf. Troisième partie, 6.

puisque, étant donnée l'unité basée sur les natures essentielles de la couleur et de l'extension, il n'y a pas de séparation à surmonter, et en conséquence pas d'unification à établir. L'absence même du besoin d'unification manifeste le caractère intime de l'unité de la couleur et de l'extension comme unité par dépendance essentielle. Au contraire, dans le cas des notes qui forment une mélodie, ou des lignes qui composent une configuration, il y a le fait de la séparation. Rien dans la nature essentielle d'une des notes ou des lignes n'exige qu'elle soit complétée par d'autres notes ou d'autres lignes. Ici les éléments n'ont pas besoin les uns des autres pour exister ; ils peuvent exister séparément, et existent séparément en certains cas ; ils sont indépendants les uns des autres<sup>1</sup>. Puisqu'il n'y a pas ici d'unité essentielle, l'unification peut, et doit, être établie. L'unification d'éléments indépendants ne peut être établie que par une nouvelle donnée spécifique, fondée par les éléments. En s'unifiant par une donnée additionnelle qu'ils fondent, les éléments ne sont pas rendus dépendants de cette nouvelle donnée spécifique, ni les uns des autres. Puisque, contrairement à ce qui se passe dans les exemples que nous avons examinés auparavant, les éléments sont ici essentiellement séparés les uns des autres, l'unité doit leur être apportée et ne peut l'être que par un facteur unifiant qui s'ajoute aux éléments concernés. Inversement, chaque fois que nous rencontrons des facteurs sensibles unificateurs spéciaux tels que les « Gestaltqualitäten », les « facteurs figuraux », etc., les éléments unifiés sont indépendants les uns des autres. La doctrine que la théorie de von Ehrenfels contient seulement sous forme implicite est explicitement formulée par Husserl et par Stumpf : les qualités sensorielles d'ordre supérieur, c'est-à-dire les qualités fondées sur les données sensorielles ordinaires, sont extrinsèques aux éléments sur lesquels elles sont fondées en ce sens que ces éléments ne sont en aucune façon affectés par la qualité qu'ils fondent, ni par l'unité que la qualité fondée leur apporte. Les éléments peuvent être perçus isolément. Même quand ils ne sont pas perçus isolément, chacun d'eux reste en lui-même ce qu'il est quand il se présente effectivement sans les autres.

1. Pour la définition husserlienne de l'indépendance d'un contenu par son invariance vis-à-vis de toutes les variations (c'est-à-dire des variations sans condition limitatrice) qui peuvent affecter les contenus coprésents à celui dont il s'agit (*Log. Unt.*, II, III, § 5), cf. *infra*, pp. 160-161.



avec la même immédiateté, la même fraîcheur intuitive que la sensation d'une couleur ou d'une note musicale, de telle sorte qu'il est impossible d'assigner une provenance différente à ce qui est donné dans les deux cas, en se basant seulement sur une analyse descriptive de l'expérience immédiate<sup>1</sup>. Ce n'est pas l'expérience immédiate qui nous avertit dans un cas de la présence du processus non sensoriel de « production », de son absence dans l'autre. Ce processus est supposé par les psychologues de l'école de Graz pour des raisons théoriques<sup>2</sup>. Des notions qui ne traduisent pas l'expérience immédiate, mais sont introduites en vue d'une explication théorique, sont appelées par Koffka des « notions fonctionnelles », par opposition aux « notions descriptives »<sup>3</sup>. Puisque la notion de « production » est une notion « fonctionnelle », sa validité repose entièrement sur sa valeur explicative à l'intérieur d'un système théorique.

Nous avons exposé les raisons qui conduisent (Benussi) à avoir recours à la notion de « production » malgré le témoignage de l'expérience immédiate. Puisqu'il n'y a pas de faits physiques qui puissent être considérés comme les stimuli des présentations d'une mélodie, de la relation de différence, d'une forme, d'un certain groupement, etc., ces présentations ne peuvent ressortir à la sensibilité<sup>4</sup>. Ne peuvent être considérées comme des expériences sensibles authentiques que celles qui correspondent à certains faits physiques et se trouvent avec eux en relation causale. La notion même d'expérience sensible se trouve ainsi définie par rapport à la stimulation physique au lieu d'être basée sur les constatations d'une analyse descriptive de la perception. Les données sensorielles dépendent entièrement des stimuli physiques correspondants qui les déterminent exclusivement. Il en résulte que chaque fois que les mêmes événements physiques stimulent les mêmes éléments du système nerveux, les mêmes sensations ne peuvent pas ne pas apparaître<sup>5</sup>. L'ambiguïté des sensations par rapport aux

1. BENUSSI, « Ueber die Motive der Scheinkörperlichkeit bei umkehrbaren Zeichnungen », pp. 390-391, loc. cit. ; « Gesetze der inadäquaten Gestaltauffassung », p. 403-loc. cit. ; *Psychologie der Zeitauffassung*, pp. 283-284 et p. 488.

2. D'où la difficulté mentionnée (p. 61) de donner une description de ce processus. WITASEK, *Grundlinien der Psychologie*, p. 239, va jusqu'à le reléguer dans l'inconscient. Mais par là il expose la théorie de la « production » aux objections que HUSSERL, *Philosophie der Arithmetik*, pp. 219 et suiv., soulève contre une interprétation de l'appréhension immédiate, instantanée, et sensible d'une pluralité, comme une appréhension authentique et explicite, le processus ayant lieu si rapidement qu'il est à peine remarqué, ou même passe complètement inaperçu. Des difficultés analogues en ce qui concerne l'observation et la constatation de sensations dont on assume l'existence pour des raisons théoriques, ont été signalées par HELMHOLTZ, *Handbuch der physiologischen Optik*, pp. 606 et suiv.

3. K. KOFFKA, « Psychologie », III, 5, *Lehrbuch der Philosophie*, éd. par M. Dessoir, vol. II, Berlin, 1925.

4. Cf. supra, pp. 60-61.

5. HELMHOLTZ, loc. cit., p. 569 soutient qu'un changement continu des stimuli s'accompagne d'un changement continu des sensations correspondantes.

formes possibles de groupement, apparaît à Benussi comme une nouvelle preuve de la nature non-sensible de la « production ». C'est cette hypothèse de la dépendance exclusive des données sensorielles par rapport aux stimuli physiques, l'hypothèse de la constance, qui étaye la théorie de la « production ». La « notion fonctionnelle » de la « production » repose sur l'hypothèse de la constance. Si l'on adopte cette hypothèse, la notion de « production » est peut-être inévitable. Mais sa validité dépend de celle de l'hypothèse en question.

L'hypothèse de la constance est admise par Husserl, et implicitement par von Ehrenfels<sup>1</sup>. Ils soutiennent tous deux que les données sensorielles ne sont ni modifiées ni qualifiées par les faits sensibles d'ordre supérieur qu'ils fondent et supportent. Husserl, pour affirmer cela, emprunte à Stumpf la notion de « Verschmelzung »<sup>2</sup>. Dans la théorie de la « production », l'hypothèse de la constance se dissimule sous le fait que la « production » dans son opération même modifie les sensations. En nous appuyant sur la discussion que Koffka a faite de la théorie de Benussi<sup>3</sup>, nous avons montré que celle-ci présuppose l'hypothèse de la constance, puisque la modification des données sensorielles par le processus de « production » y est considérée comme « après coup »<sup>4</sup>. L'hypothèse de la constance est impliquée aussi dans la théorie des « schèmes » résultant d'une activité assimilatrice et accommodatrice, proposée par M. Piaget<sup>5</sup>. On peut donc dire d'une manière générale que théorie dualiste de la perception et hypothèse de la constance sont étroitement liées. La connexion logique est évidente. Si l'on adopte l'hypothèse de la constance, il faut avoir recours à des facteurs non-sensibles pour rendre compte de tout ce que la perception contient d'autre que les simples sensations, et aussi pour expliquer les déviations éventuelles des données sensorielles à partir de ce que l'on s'attend qu'elles soient dans des conditions données de stimulation extérieure.

M. Köhler fut le premier à examiner explicitement l'hypothèse de la constance, et à montrer qu'elle n'est ni évidente, ni vérifiable<sup>6</sup>. L'adoption de l'hypothèse de la constance en entraîne d'autres qui non seulement ne peuvent être justifiées que par elle, mais encore se révèlent dans une certaine mesure incompatibles. Mentionnons l'hypothèse des sensations non-aperçues, à laquelle nous reviendrons<sup>7</sup>.

1. Cf. supra, p. 56.

2. Cf. supra, pp. 74 et suiv.

3. KOFFKA, « Zur Grundlegung der Wahrnehmungspsychologie », *Zeitschrift für Psychologie*, LXXIII, 1915.

4. Cf. supra, pp. 64-65.

5. Cf. supra, pp. 41-43 et 49-50.

6. KÖHLER, « Ueber unbemerkte Empfindungen und Urteilsäusungen », *Zeitschrift für Psychologie*, LXXVI, 1913 ; *Gestalt Psychology*, pp. 91 et suiv. ; cf. aussi KOFFKA, *Principles of Gestalt Psychology*, pp. 85 et suiv.

7. Cf. même partie, 7 a.

M. Köhler finit par proposer d'abandonner l'hypothèse de la constance. Dès lors il n'est plus ni nécessaire ni même possible de faire la distinction entre ce qui, dans la perception, est authentique donnée sensorielle et ce qui doit être considéré comme la contribution d'une source différente de la sensibilité, une distinction qui, comme M. Köhler l'a fait remarquer est basé sur des considérations physiologiques<sup>1</sup>. L'abandon de l'hypothèse de la constance, et l'abandon qui en résulte de la distinction mentionnée, justifie l'orientation descriptive de la théorie de la perception. Tous les aspects de la perception doivent être traités sur le même pied. Tous doivent être considérés comme des données et des faits de l'expérience sensible authentique. Il faut inclure parmi ces aspects les propriétés caractéristiques des groupes et des totalités, comme les « Gestaltqualitäten », les « facteurs figuraux », les caractères de forme, les types d'organisation et d'articulation, les aspects de groupe, etc.

## 2. Dépendance de la perception par rapport aux conditions externes et internes

Il est intéressant de confronter la notion de l'ambiguïté des sensations par rapport à leur groupement, telle que cette notion a été défendue par Benussi, avec les thèses de la théorie de la Forme, qui découlent de l'abandon de l'hypothèse de la constance. Les mêmes stimuli agissent, mais les perceptions diffèrent selon la façon dont les sensations sont groupées. S'appuyant sur l'hypothèse de la constance, Benussi conclut de l'identité des stimuli à l'identité des sensations. Par conséquent, les perceptions sont présumées avoir un composant commun, à savoir le substratum sensoriel. Elles diffèrent à cause de ce qu'apporte le processus de « production ». La contribution de celui-ci dépend de conditions subjectives parmi lesquelles la direction que l'observateur donne à son attention est d'une importance particulière. Si nous désignons les stimuli et toutes les conditions extérieures par  $x_0$ , les conditions subjectives par  $x_1$ , et la perception résultante par  $P$ , nous pouvons illustrer la théorie de Benussi par l'équation :  $P = F_1(x_0) + F_2(x_1)$ ,  $F_1$  et  $F_2$  désignant des dépendances fonctionnelles. Si l'on garde constantes les conditions externes, tandis qu'on fait varier les conditions internes, l'équation prend la forme :  $P = \text{Const.} + F_2(x_1)$ . Ces équations expriment très fidèlement la structure de la perception qui, selon Benussi, comprend deux couches dont l'une ne dépend que de conditions externes, alors que l'autre, surajoutée à la première, bien que fondée par elle, ne dépend que de conditions

internes. Par conséquent — et cela apparaît dans la seconde équation — si l'on ne fait varier que les conditions internes, les perceptions qui en résultent diffèrent les unes des autres par la couche qui en raison de sa provenance doit passer pour supérieure, mais elles recèlent toutes une couche identique, à savoir celle qui est fournie par la seule sensibilité.

Il est possible de percevoir les sensations qui composent la couche identique dans leur forme pure et authentique. Pour cela il suffit de trouver un arrangement tel que les sensations qui font partie d'un groupement perceptif, soient données dans des conditions qui empêchent de les grouper. On peut les isoler soit effectivement soit mentalement. Dans le premier cas, on fait opérer à un moment donné seulement une partie de la constellation totale des stimuli. Ainsi on obtient une suite de données sensorielles, chacune correspondant au complexe de stimuli en action à ce moment. Le fait même qu'elles n'apparaissent pas simultanément empêche les données sensorielles d'être groupées. On isole mentalement en adoptant une attitude appropriée d'attention analysatrice et abstractive. Par exemple, dans le cas des illusions optico-géométriques, le sujet s'efforce, au lieu de regarder l'ensemble de la figure, de se concentrer sur certaines lignes, en écartant autant que possible les autres qui pourtant, continuent à être présentes à la conscience. Les données sensorielles qu'on obtient grâce à l'isolement, doivent être considérées, dans la théorie de Benussi, comme privilégiées ; car elles correspondent exactement aux stimuli qui agissent alors, aucun processus de « production » n'intervenant. La modification que le processus de « production » peut apporter dans les données sensorielles, comme en font foi les illusions optico-géométriques<sup>1</sup>, doit être considérée, du point de vue des stimuli, comme une distorsion et une falsification des données sensorielles authentiques.

Benussi suppose que les données sensorielles privilégiées sont contenues dans toutes les perceptions produites par les mêmes stimuli. Le fait que dans le cas d'isolement effectif, les données sensorielles privilégiées apparaissent en groupes successifs, tandis qu'elles se présentent simultanément dans les perceptions dans lesquelles une « production » est en jeu, est sans importance, puisque, sur la foi de l'hypothèse de la constance, les mêmes stimuli ne peuvent manquer de donner naissance aux mêmes sensations. Dans toutes les perceptions qui ne diffèrent que par les contributions du processus de « production », les données sensorielles privilégiées forment la substructure commune sur laquelle opèrent les processus de

X Quis e  
 l'initiale -  
 X Ed G e  
 une  
 un'formas

1. KÖHLER, *Gestalt Psychology*, p. 97.

1. Cf. *supra*, pp. 64-65.

« production » diversement orientés. Interprétant une perception dans laquelle des sensations sont groupées, comme un état mental non homogène au sens expliqué plus haut, Benussi rend compte de ce qui apparaît dans certaines conditions (l'action simultanée de la totalité des stimuli, ou le fait que le sujet regarde l'ensemble de la figure), en termes de données phénoménales obtenues dans d'autres conditions (isolement effectif ou mental)<sup>1</sup>. L'hypothèse de la constance justifie cette procédure, et peut-être la rend inévitable. Mais celle-ci est un bon exemple de ce que James appelle « the psychologist's fallacy » 'par excellence'<sup>2</sup>. Le psychologue qui adopte la procédure de Benussi introduit dans la constitution de l'état mental qu'il étudie, des éléments qui proviennent du savoir qu'il n'a qu'en tant que psychologue, c'est-à-dire qu'il dérive de sources différentes de l'état mental considéré. Ici ce savoir concerne des états mentaux qui naîtraient de conditions différentes. Le fait qu'elle justifie et même entraîne une telle procédure, constitue un argument de poids contre l'hypothèse de la constance.

Pour exposer l'interprétation que la théorie de la Forme donne de ce que Benussi appelle l'ambiguïté des sensations par rapport à leur groupement, considérons le cas de l'isolement mental. Nous comparons deux perceptions, l'une ( $P_1$ ) se produit quand le sujet regarde l'ensemble de la figure, l'autre ( $P_2$ ) quand il se concentre sur certaines lignes. D'une part les stimuli sont identiques, d'autre part l'attitude du sujet varie. La seule conclusion que nous ayons le droit de tirer de la variation de ce qui est perçu dans ces conditions, est que ce qui est perçu dépend à la fois des conditions externes et des conditions internes<sup>3</sup>. Si nous abandonnons l'hypothèse de la constance, nous n'avons plus aucune raison de distinguer deux couches à l'intérieur de la perception, ni de supposer qu'une partie de ce qui est perçu reste la même lorsque les conditions externes sont constantes et que les internes varient. Le fait que les perceptions sont différentes dans les conditions en question, montre qu'elles dépendent d'une pluralité de conditions, ou mieux de conditions qui peuvent être ordonnées en deux classes. Mais, si la perception varie à la fois selon les conditions externes et les conditions internes, elle varie comme une totalité, et comme une entité homogène. Par l'abandon de l'hypothèse de la constance, l'homogénéité du perçu est rétablie au moins en ce qui concerne la provenance de ses composants. Ce que Benussi considère comme une ambiguïté,

1. Cf. KOFFKA, « Zur Grundlegung der Wahrnehmungspsychologie », pp. 26-27, loc. cit.

2. JAMES, *The principles of Psychology*, I, pp. 196-197 ; cf. aussi pp. 170 et suiv. et 521 note.

3. Cf. KOFFKA, « Zur Grundlegung der Wahrnehmungspsychologie », p. 42 ; cf. aussi p. 26, loc. cit.

apparaît dans la théorie de la Forme comme une dépendance par rapport à une pluralité de variables<sup>1</sup>. Alors la question se pose de savoir quelles sont les lois qui déterminent les variations de la perception selon celles de toutes les variables en jeu.

Nous pouvons illustrer l'interprétation de la théorie de la Forme par l'équation :  $P = F(x_0, x_1)$ . Si l'on garde constantes les conditions externes, l'équation devient :  $P = F(\text{const.}, x_1)$ , ce qui n'est évidemment pas la même chose que :  $P = \text{Const.} + F_2(x_1)$ . En ce qui concerne les perceptions dont nous venons de parler :  $P_1 = F(x_0, x_1)$ , et  $P_2 = F(x_0, x_1')$  — les conditions externes étant constantes, tandis que les conditions internes varient, — la théorie de la Forme soutient que  $P_1$  et  $P_2$  diffèrent réellement et substantiellement, et rejette l'interprétation de  $P_2$  comme en quelque sorte contenue dans  $P_1$ . Dès lors  $P_2$  ne peut plus être considérée comme une perception privilégiée<sup>2</sup>. La notion même de perceptions ou de données sensorielles privilégiées est rejetée par la théorie de la Forme en même temps que l'hypothèse de la constance à laquelle cette notion est étroitement liée. D'autre part, si une perception est donnée dans certaines conditions externes et internes, il est tout à fait possible qu'elle soit encore donnée quand les conditions aussi bien internes qu'externes ont varié, de telle sorte que :  $P = F(x_0, x_1) = F(x_0', x_1')$ . C'est ainsi que Koffka interprète certains des résultats des expériences de Benussi sur les illusions optico-géométriques<sup>3</sup>. Koffka n'emploie pas ces équations, mais leur différence illustre bien celle qui sépare la théorie de la Forme :  $P = F(x_0, x_1)$ , et la théorie de la « production » :  $P = F_1(x_0) + F_2(x_1)$ .

### 3. L'acquisition par l'expérience

#### a) L'expérience selon la théorie traditionnelle, et selon la théorie de la Forme.

Nous ne nous sommes occupés jusqu'à présent que d'une seule classe de conditions internes à cause du rôle qu'elles jouent dans la théorie de Benussi. Les conditions internes comprennent tous les facteurs qui opèrent, à l'exception de la stimulation effective des organes des sens. Il faut donc prendre en considération bien autre

1. Cf. KOFFKA, « Zur Grundlegung der Wahrnehmungspsychologie », p. 44, loc. cit. : « Mehrdeutigkeit heisst einfach Abhängigkeit von vielen Variablen, die Gesetze, die alle diese Abhängigkeiten beherrschen, müssen gesucht werden. »

2. Cf. notre article « Quelques aspects et quelques développements de la psychologie de la Forme », pp. 430-431, *Journal de psychologie normale et pathologique*, XXXIII, 1936.

3. KOFFKA, « Zur Grundlegung der Wahrnehmungspsychologie », pp. 42 et suiv., loc. cit.

chose que seulement l'attitude que le sujet adopte quand il regarde la figure présentée dans son ensemble, ou quand il s'efforce d'en isoler une des lignes. Parmi les conditions internes, le passé de l'individu est d'une importance primordiale. C'est un truisme de dire que la perception présente est influencée par l'expérience antérieure. Il reste à savoir comment il faut interpréter cette influence.

Dans la théorie traditionnelle, l'expérience était considérée comme une source d'où étaient tirés les matériaux (images, souvenirs, résidus, etc.) qui s'ajoutaient aux données sensorielles dépendant uniquement des conditions externes. Les sensations sont interprétées en termes de matériaux reproduits, et jugées par rapport à ceux-ci. C'est sous l'influence d'expériences antérieures reproduites que les perceptions naissent des sensations. Cette théorie est illustrée par les explications traditionnelles des constances perceptives, constance de couleur, de forme, et de taille. D'après une version particulière de la théorie traditionnelle — l'hypothèse de l'assimilation — les images reproduites ne servent pas de références par rapport auxquelles les données sensorielles sont interprétées et jugées, mais plutôt elles se fondent avec elles pour former une nouvelle unité, celle de la perception, à l'intérieur de laquelle il est très difficile de les distinguer les unes des autres<sup>1</sup>. Admettant une modification réelle des données sensorielles par l'intervention des images, l'hypothèse de l'assimilation se rapproche de la théorie de Benussi, dans laquelle, comme nous l'avons vu, le processus de « production » possède un effet modificateur<sup>2</sup>.

Si l'expérience passée a de l'influence sur la perception présente, c'est, d'après la théorie traditionnelle, que la perception présente tire quelques-uns de ses constituants des expériences passées. Exactement comme dans la théorie de Benussi, la perception apparaît comme non homogène parce qu'elle contient des constituants de provenances diverses, ceux qui sont fournis par l'expérience passée étant surajoutés à ceux qui sont dus à la stimulation des organes des sens, et, le cas échéant, les modifiant<sup>3</sup>. Évidemment cette interprétation repose sur l'hypothèse de la constance<sup>4</sup>, qui, comme nous l'avons vu<sup>5</sup>, entraîne une conception dualiste de la perception. Comme nous rejetons cette hypothèse, nous ne pouvons plus inter-

1. Cf. KÖHLER, *Gestalt Psychology*, pp. 71 et suiv. Selon la théorie de la Forme, les constances perceptives ne peuvent être expliquées par un savoir préalable; voir la discussion détaillée de cette question par KOFFKA, *Principles of Gestalt Psychology*, chap. VI; cf. aussi P. GUILLAUME, *La psychologie de la Forme*, chap. IV, 3.

2. Cf. KOFFKA, *loc. cit.*, pp. 103 et suiv.

3. *Supra*, pp. 64-65.

4. Cf. HELMHOLTZ, *Handbuch der physiologischen Optik*, p. 610.

5. Cf. KOFFKA, *loc. cit.*, pp. 84 et suiv.

6. *Supra*, p. 81.

préter l'influence de l'expérience passée sur la perception présente comme l'addition de nouveaux matériaux aux sensations, ni comme une modification subéquente de ces dernières (subéquente, parce que les sensations, pour être modifiées, doivent d'abord être données sous la forme qui correspond à la stimulation locale). En généralisant notre discussion sur la dépendance de la perception par rapport à l'attitude adoptée par le sujet, nous en venons à concevoir l'expérience antérieure comme une des conditions internes dont la perception et l'organisation perceptives dépendent au même titre que des conditions externes<sup>1</sup>. Cette dépendance doit être entendue dans le sens de l'équation  $P = F(x_0, x_1)$ . Les expériences antérieures laissent des « traces » dans le système nerveux, elles modifient le médium dans lequel les processus éveillés par les stimulations extérieures prennent place. Ces processus physiologiques auxquels les perceptions correspondent sont déterminés aussi bien par les conditions internes que par les conditions externes, c'est-à-dire aussi bien par l'état du système stimulé que par la stimulation elle-même. Supposons que certaines expériences aient eu lieu, de telle sorte qu'une stimulation donnée éveille le processus  $S_1$ , et la perception correspondante  $P_1$ . Si d'autres expériences avaient eu lieu, la même stimulation éveillerait un processus  $S_2$ , différent de  $S_1$ , parce que l'état du médium serait différent, et, en conséquence, une perception  $P_2$  différente de  $P_1$ . Répétons encore que, selon la théorie de la Forme, ces deux perceptions doivent être considérées comme des totalités homogènes qui dépendent de toutes les conditions en jeu.

Koffka a exposé les confirmations expérimentales de l'interprétation que la théorie de la Forme donne de l'influence de l'expérience passée sur la perception présente<sup>2</sup>. Nous référant à la présentation de Koffka, nous voulons ici appliquer la théorie de la Forme à deux problèmes : 1° à celui des « schèmes » au sens de M. Piaget ; 2° à celui de la discrimination d'une partie à l'intérieur d'une « totalité sensible », et de la stabilisation d'une telle ségrégation. Ces deux applications sont étroitement liées à notre discussion de l'organisation comme trait autochtone de l'expérience immédiate.

#### b) Acquisition des significations empiriques.

En examinant la notion de « schèmes » chez M. Piaget, nous avons mentionné l'acquisition de significations empiriques, par exemple de « caractères fonctionnels », et nous avons insisté sur leur permanence<sup>3</sup>. Il est facile de rendre compte de celle-ci à la lumière des

1. KOFFKA, *loc. cit.*, pp. 393 et suiv.

2. *Id.*, pp. 510 et suiv.

3. *Supra*, pp. 39-40.

non m.  
faute de  
l'op. me  
di. st  
newto

résultats que nous avons acquis. Les « caractères fonctionnels » se fixent aux objets dans des situations d'action concrète où le sujet les manipule, apprend à s'en servir d'une façon déterminée, à les utiliser dans certains desseins en connexion avec d'autres objets, etc. Le sujet acquiert ainsi un certain mode d'action. Cette acquisition déterminera ses perceptions futures. Supposons que l'on rencontre le même objet, ou un autre très semblable, une fois que le mode d'action a été acquis. En raison de cette acquisition, la nouvelle perception aura lieu dans des conditions différentes. Une telle acquisition est un événement qui modifie d'une certaine façon le système psycho-physiologique de telle sorte que les processus qui y ont lieu après, diffèrent de ceux qui y avaient lieu avant. Par conséquent, l'objet n'apparaît pas dans la nouvelle perception comme au début de l'ancienne. Nous irons même jusqu'à dire que c'est un objet phénoménalement différent qui se présente dans la perception nouvelle. En fait, l'objet est maintenant perçu en référence avec le « schème » d'action acquis et dans sa lumière, c'est-à-dire réorganisé et restructuré, chargé d'une signification empirique, et défini par son instrumentalité spécifique, sans aucun rappel explicite de la situation pratique dans laquelle l'objet a été réorganisé, et où il a reçu son « caractère fonctionnel »<sup>1</sup>. La permanence des « caractères fonctionnels » s'explique donc par le fait que le même objet, ou un objet identique, ou même un objet du même type, est immédiatement perçu comme défini par les caractères en question. Selon la théorie de la Forme, cette permanence est une conséquence du changement des conditions internes par l'acquisition du « schème ». Selon M. Piaget, au contraire, le schème acquis et l'activité assimilatrice, cristallisée dans le « schème », doivent rentrer en action de nouveau.

En parlant des conditions internes de la perception, nous avons aussi en vue les conditions physiologiques. Dans le cas que nous considérons ici, les conditions physiologiques ont une certaine contrepartie phénoménale. Quand, par exemple, nous percevons un marteau, ce marteau ne se présente pas seulement avec le sens de son instrumentalité spécifique, mais aussi comme appartenant et se référant à une certaine sphère d'action. Une telle référence peut être, et est le plus souvent, vague, indistincte, et indéfinie. Elle est pourtant

1. HUSSERL, *Méditations cartésiennes*, pp. 93-94 : « L'enfant qui sait déjà voir les choses comprend, par exemple, pour la première fois, le sens final des ciseaux ; et à partir de ce moment il aperçoit immédiatement, du premier coup, les ciseaux en tant que tels. Et cela n'arrive pas... sous forme de reproduction (par la mémoire), de comparaison, ni de raisonnement » ; *Erfahrung und Urteil*, § 25 et p. 35 : « Mit jedem neuartigen, (genetisch gesprochen) erstmalig konstituierten Gegenstand ist ein neuer Gegenstandstyp bleibend vorgezeichnet, nach dem von vornherein andere ihm ähnliche Gegenstände aufgefasst werden. » Cf. aussi KÖHLER, *Intelligenzprüfungen an Menschenaffen*, p. 26.

suffisamment spécifiée pour ne pas être confondue avec la référence à une autre sphère d'action, celle à laquelle, par exemple, une machine à écrire appartient. Le phénomène d'une telle appartenance, la référence d'un objet à une certaine sphère, sera par la suite systématiquement analysé<sup>1</sup>.

Puisque l'acquisition d'un « schème » s'accompagne d'une modification du système psycho-physiologique, tout processus perceptif futur sera codéterminé par les nouvelles conditions internes qui résultent de l'acquisition du « schème ». Tout objet sera perçu en référence avec le « schème » acquis, ou, pour employer la formule de M. Piaget<sup>2</sup>, le « schème » sera doué de pouvoir assimilatif, il aura une tendance à s'incorporer tout objet rencontré. La tendance assimilatrice des « schèmes » qui, du point de vue de la théorie de la Forme, apparaît comme une expression de l'efficacité particulière de certaines conditions internes, prévaut surtout aux premiers stades du développement, lorsque les « schèmes » déjà acquis par l'individu ont une structure assez simple, sont relativement peu nombreux, et ne forment pas encore un système très centralisé. Mais la tendance à la généralisation, qui est caractéristique des acquisitions par apprentissage, n'est pas confinée aux premiers stades du développement. Comme Koffka l'a fait remarquer, elle s'étend au-delà de l'acquisition des habiletés motrices<sup>3</sup>. Cependant, dans l'état présent des connaissances psychologiques il est impossible, selon Koffka, de donner une explication satisfaisante de ce phénomène. Si, comme le dit justement M. Piaget, il n'y a d'« expérience directe ni du moi ni du milieu externe », mais s'il y a seulement « des expériences interprétées »<sup>4</sup>, c'est parce que chaque processus se déroule dans un système psycho-physiologique donné, et dans les conditions de ce système, c'est-à-dire dans les conditions internes établies dans le passé de l'individu. La conception que nous défendons ici, en nous réclamant de la théorie de la Forme, rend compte aussi de l'aspect historique du développement mental souligné par M. Piaget<sup>5</sup>. La continuité historique apparaît, du point de vue de la théorie de la Forme, comme une conséquence de la dépendance de toute expérience par rapport aux conditions externes et internes, les expériences passées formant une classe particulièrement importante des conditions internes. Il est hors de doute que certaines réussites ne pourraient avoir lieu, et que certains problèmes ne pourraient être

1. Cf. *infra*, p. 303.

2. Cf. *supra*, pp. 37-38.

3. KOFFKA, *loc. cit.*, pp. 306 et suiv.

4. PIAGET, *La naissance de l'intelligence chez l'enfant*, p. 143.

5. Cf. Première Partie, chap. II, 3 c.

résolus, si d'autres réussites n'avaient eu lieu dans le passé. En ce sens le passé s'étend dans le présent. Mais il nous faut encore insister sur cette distinction que nous avons soulignée<sup>1</sup>, entre ce qui précède et éventuellement rend possible une certaine réussite, et son occurrence effective. Nous soutenons qu'il faut rendre compte de celle-ci en termes de réorganisation et de restructuration.

Nous avons été amené à soutenir que l'organisation est un trait autochtone de l'expérience immédiate, en examinant le type le plus primitif d'organisation, à savoir la ségrégation d'unités qui se détachent sur le reste du champ<sup>2</sup>. Cette ségrégation est une condition nécessaire pour que n'importe quelle fonction puisse opérer, puisque celle-ci, pour se mettre au travail, a besoin de s'appliquer à des matériaux. Au présent stade de notre analyse, nous pouvons formuler notre thèse d'une façon plus large, afin de l'étendre au-delà des formes d'organisation les plus primitives. Quand une fonction, une opération, un « schème » au sens de M. Piaget, est appliqué à une unité détachée, de telle sorte que celle-ci est restructurée et réorganisée, certaines conditions internes sont par là même établies pour des perceptions futures. Par suite de la dépendance de la perception par rapport aux conditions aussi bien internes qu'externes, l'objet, quand il est perçu à nouveau, après son assimilation à un « schème », apparaît réorganisé et restructuré, déployant des « caractères fonctionnels », chargé d'une signification empirique, et défini par elle. L'objet se présente de la sorte dans la perception sensible elle-même, sans qu'il y ait besoin de faire intervenir aucune activité spéciale pour organiser, assimiler, ou interpréter<sup>3</sup>. Certains types et formes d'organisation s'acquièrent empiriquement. Une fois acquises, ces formes font partie de la perception. Maintenant que l'organisation est un trait autochtone de l'expérience immédiate, nous affirmons, en nous inspirant de la théorie de la Forme, que l'organisation au sens de ségrégation d'unités est une condition préalable de l'acquisition empirique, et que celle-ci doit être interprétée comme une réorganisation et une restructuration de l'expérience.

### c) Discrimination et ségrégation.

En examinant le processus par lequel on discrimine une donnée ou un groupe de données à l'intérieur d'une « totalité sensible », nous avons insisté sur l'événement décisif qu'est le jaillissement ou l'émergence, dans la phase d'accomplissement effectif de la première

1. *Supra*, pp. 34-35, et 45 et suiv.

2. Cf. Première Partie, chap. II, 2.

3. M. PIAGET soutient la thèse opposée, *loc. cit.*, p. 393 : « Toute perception nous est apparue comme... une organisation plus ou moins rapide des données sensorielles... » C'est nous qui soulignons.

discrimination, aussi bien que de chacune des suivantes<sup>1</sup>. Quand le sujet essaie de discriminer une donnée ou un groupe de données, le fait qu'une telle discrimination a été déjà accomplie auparavant, n'est pas sans influence sur le processus présent ; cela peut le faciliter. La phase préparatoire qui précède la discrimination effective peut être plus ou moins écourtée les fois suivantes. Il peut aussi arriver qu'elle soit entièrement éliminée ; la donnée, ou le groupe de données, émerge immédiatement, et le sujet ne perçoit plus du tout la « totalité sensible » indiscriminée et inarticulée devant laquelle il se trouvait lors de ses premiers efforts. Toutefois la seule familiarité avec la donnée, ou le groupe de données, qui doit être discriminée ne suffit pas à faciliter sa discrimination effective. Il faut encore que le sujet adopte une attitude de recherche active<sup>2</sup>.

Quand une donnée, ou un groupe de données, a été discriminée pour la première fois, certaines conditions s'établissent dont dépendra la discrimination future. Puisque toute discrimination postérieure a lieu dans ces conditions nouvelles, certaines données émergeront plus vraisemblablement que d'autres, et l'émergence de ces données, favorisée par les conditions internes, deviendra plus prompte. La pratique, en ce qui concerne la discrimination, a pour effet de stabiliser les conditions internes, et, par conséquent, de stabiliser certaines formes d'organisation au détriment d'autres. Ceci est vrai, non seulement pour la discrimination de données à l'intérieur d'une « totalité sensible », mais aussi pour la structuration et l'articulation interne de « totalités sensibles » elles-mêmes qui à leur première apparition peuvent présenter un aspect chaotique. Toute organisation, réorganisation, restructuration, réussite, etc., établit et renforce des conditions pour les processus futurs<sup>3</sup>. Suivant l'exemple de Koffka<sup>4</sup>, il faut prendre le mot réussite dans son sens le plus large. On doit rendre compte non seulement des réussites qui méritent ce nom, parce qu'elles sont des réussites à un niveau intellectuel relativement élevé, par exemple la compréhension, et à plus forte raison la découverte, d'une démonstration mathématique, mais aussi des cas qui semblent communs et insignifiants. Tout processus qui se produit pour la première fois doit être considéré comme une réussite, dans le sens large de ce mot. En raison de la dépendance de tout acte par rapport aux conditions tant internes qu'externes, l'influence

1. Cf. *supra*, pp. 32 et suiv.

2. Cf. les investigations expérimentales de M. K. GOTTSCHALDT, « Ueber den Einfluss der Erfahrung auf die Wahrnehmung von Figuren », *Psychologische Forschung*, VIII, 1926 et XII, 1929. Les résultats de M. GOTTSCHALDT ont été résumés et commentés par KOFFKA, *loc. cit.*, pp. 155 et suiv., 395 et suiv., 602, 607 et suiv. Cf. aussi KÖHLER, *Gestalt Psychology*, pp. 190 et suiv., et 306 et suiv.

3. KOFFKA, *loc. cit.*, p. 535.

4. *Id.*, pp. 547-548.

des réussites passées sur la perception présente consiste dans la prévalence de certaines structures et formes d'organisation perceptive, et non dans la réapparition de données perçues avant la réussite en question, même si ce sont les mêmes stimuli qui agissent. Il peut arriver que des perceptions données avant une certaine réorganisation, soient empêchées de réapparaître même en tant que souvenirs, à cause du changement des conditions internes, bien que les conditions externes restent inchangées<sup>1</sup>. En soulignant la dépendance de la perception et de tous les actes de conscience en général, par rapport aux conditions tant internes qu'externes, et en interprétant la réussite comme établissant et renforçant des conditions internes, nous sommes amenés à concevoir le développement mental qui s'accompagne de réussites et se manifeste dans elles, comme une réorganisation, une restructuration, et une transformation de l'expérience immédiate elle-même. Par conséquent, quand un certain stade de développement est atteint, les structures et les formes d'organisation qui appartiennent aux stades antérieurs, et qui ont été effectivement données à ces stades antérieurs, sont remplacées par les structures et les formes d'organisation qui correspondent au stade présent. Par les réussites survenues au cours du développement mental, le courant du vécu est substantiellement transformé, de telle sorte qu'il offre des traits variables selon le stade de ce développement.

#### d) Impossibilité d'une philosophie « intuitionniste ».

Examinons à la lumière de nos résultats ce qu'exige de nous une philosophie « intuitionniste » à la William James. On nous demande de vaincre les résultats de la conceptualisation et de l'intellectualisation pour retrouver le courant du vécu dans sa pureté originale. Mais la conceptualisation et l'intellectualisation doivent certainement être comptées parmi ces réussites qui établissent des conditions de l'expérience future. Une fois que la conceptualisation et l'intellectualisation ont pris place, elles codéterminent la structure et l'organisation que le courant du vécu va dès lors présenter. En d'autres termes, il est impossible de revivre le courant dans sa « pureté originale », parce que le courant n'apparaît plus, donc n'existe plus sous cette forme. Le courant du vécu ne présente plus de forme archaïque, mais possède un aspect qui dépend du fait même que la conceptualisation et l'intellectualisation sont survenues. Ce que la philosophie « intuitionniste » exige de nous se révèle donc une impossibilité. Elle repose nécessairement, comme nous l'avons montré<sup>2</sup>, sur la supposition que l'organisation est surajoutée au courant du vécu et

1. Voir les exemples examinés par KOFFKA, loc. cit., pp. 506-507.

2. Cf. supra, p. 31.

n'en affecte pas la substance. Nos résultats contredisent cette supposition et mettent ainsi en question l'objet même d'une philosophie « intuitionniste ».

#### 4. Reformulation du problème des « Gestaltqualitäten »

Revenons à l'examen des « Gestaltqualitäten » et des « facteurs figuraux ». Adoptant une orientation strictement descriptive, comme nous le devons en rejetant l'hypothèse de la constance, nous sommes renvoyés aux lignes générales selon lesquelles von Ehrenfels et surtout Husserl ont développé leurs arguments. La principale différence entre ces auteurs et les théoriciens de l'école de Graz peut être exprimée comme suit : von Ehrenfels et Husserl maintiennent la nature sensible des phénomènes en question et les expliquent en termes de sensibilité, tandis que les théoriciens de l'école de Graz, en insistant sur l'idéalité des « objets d'ordre supérieur », font intervenir des processus non sensoriels.

Devons-nous adopter les théories de Husserl et de von Ehrenfels telles quelles, ou devons-nous trouver une solution différente dans le même esprit ? Devons-nous accepter l'interprétation des « Gestaltqualitäten » et des « facteurs figuraux » comme des données sensibles d'ordre supérieur qui, bien que supportées par les données sensorielles élémentaires, sont néanmoins surajoutées aux éléments qui les fondent, puisque ces éléments ne sont nullement qualifiés ni modifiés par le fait qu'ils supportent des données d'ordre supérieur ? Bien que la *Verschmelzung* ne puisse manquer d'avoir lieu lorsque les éléments sensoriels sont donnés simultanément, et même (pour prendre en considération la généralisation husserlienne de cette notion) en succession immédiate, elle est cependant, selon Stumpf, extrinsèque aux éléments, en ce sens que ceux-ci conservent leur identité et leur individualité<sup>1</sup>. Il s'agit de savoir si la théorie de Stumpf doit être épousée, ou si au contraire, chacun des éléments en question ne déploie pas des aspects phénoménaux particuliers dus à la relation de *Verschmelzung* qu'il entretient avec les autres éléments. Les totalités et les groupes sont-ils formés d'éléments autonomes ? Les constituants et les composants sont-ils affectés et modifiés par le fait qu'ils appartiennent à certaines totalités ou à certains groupes ? Sont-ils appuyés ?

#### 5. Types de contextures

Pour répondre à cette question nous allons faire des analyses descriptives de quelques exemples de contextures simples<sup>2</sup>. Par

1. Cf. supra, pp. 75 et suiv.

2. On trouvera d'autres exemples dans M. WERTHEIMER, « Untersuchungen zur Lehre von der Gestalt », II, *Psychologische Forschung*, IV, 1923.

rapport à l'interprétation phénoménologique, que nous présenterons plus loin<sup>1</sup>, de la partie descriptive de la théorie de la Forme, les analyses suivantes peuvent être considérées comme des analyses noématiques de phénomènes assez simples.

a) Intervalles et points terminaux.

Soient deux points assez proches l'un de l'autre qui apparaissent sur un fond homogène (fig. 1). Il est possible de les voir juste l'un à côté de l'autre, sans relation l'un avec l'autre. Il est aussi possible de les voir comme membres d'une paire, c'est-à-dire comme constituants d'un groupe unitaire. Ce dernier mode de perception sera le plus naturel si les points sont suffisamment proches l'un de l'autre. Ce n'est plus un point plus un autre point situé à une certaine distance du précédent, mais le membre droit et le membre gauche de la paire.

Or, chacun des points ne peut offrir un tel caractère perceptif qu'en référence avec l'autre. En même temps, l'intervalle entre les deux points présente des aspects phénoménaux particuliers qui sont absents des parties du champ qui se trouvent au-delà des points : à droite du point terminal droit, à gauche du gauche, au-dessus et au-dessous des deux. Tandis que le champ extérieur aux points terminaux s'étend indéfiniment, l'intervalle entre ces points est fermé, délimité, borné par les points terminaux.

La délimitation désigne un trait phénoménal particulier qui n'est pas suffisamment caractérisé par le fait qu'il y a un point à chaque extrémité de l'intervalle. Supposons que les points soient joints par une ligne droite qui se prolonge au-delà des points à droite et à gauche (fig. 2). En plus de la possibilité de percevoir les deux points l'un à côté de l'autre, un point plus un autre point, et de celle de les voir comme une paire, il y en a une troisième qui est la possibilité de percevoir le point droit A comme l'extrémité de la demi-droite a qui s'étend à sa droite, et B comme l'extrémité de la demi-droite b qui s'étend à sa gauche. On est en présence de deux systèmes a et b qui se font face et qui, malgré leur symétrie géométrique, sont séparés l'un de l'autre. Dans ce cas, les points ne forment pas une dyade, mais au contraire, sont aussi séparés l'un de l'autre que les systèmes eux-mêmes. Cette séparation est due à l'intervalle qui sépare les points et qui est donné phénoménalement comme un trou, une interruption, une cassure dans la continuité. Mais si les points apparaissent comme formant une dyade, c'est-à-dire comme les membres d'une paire, l'aspect de l'intervalle est tout différent. Il continue à les séparer, mais en tant que membres antagonistes d'une

seule paire. Ce mode de séparation est, en fait, un mode de conjonction, contrairement à ce qui se passait dans l'exemple précédent où les points sont disjoints, désaccouplés, et divorcés l'un de l'autre<sup>1</sup>. Si les points sont vus comme formant une dyade, l'intervalle n'apparaît pas comme un trou, mais au contraire comme leur lien. Ce n'est pas comme si les points étaient originellement disjoints et avaient à être mis en liaison ultérieurement. « Lien » indique un constituant essentiel de la structure telle qu'elle apparaît, à savoir l'intervalle délimité et borné par une paire de points terminaux que, par conséquent, il conjoint. Perçu comme délimité et borné, l'intervalle apparaît en quelque manière comme ségrégé du champ ; il est accentué par rapport au reste du champ qui forme le fond sur lequel la structure émerge. Or, c'est des points terminaux que l'intervalle dérive ses aspects phénoménaux : le fait qu'il s'accroît dans la perception, le caractère de délimitation et de fermeture, sa fonction de lien. Pourtant, ce n'est pas de la simple existence objective de ces points que l'intervalle dérive ces aspects phénoménaux, c'est du fait qu'ils apparaissent comme une paire de points terminaux. Réciproquement, c'est de l'intervalle qui existe entre eux que les points tiennent leur caractère de membres d'une paire. Si les points étaient contigus, il n'y aurait plus une paire de points, mais une tache plus ou moins brouillée. De même, la simple existence objective de l'intervalle ne suffit pas pour que les points soient perçus comme une paire de points terminaux. Il faut pour cela que l'intervalle apparaisse comme ayant une fonction qui s'accorde avec celle des points.

La particularité phénoménale de l'intervalle qui existe entre les membres d'une paire, apparaît très nettement si, au lieu d'une seule paire, on en considère toute une rangée. Dans la figure 3, il y a des intervalles de deux sortes : d'abord les intervalles entre les membres des paires (intervalles internes ou intra-groupes :  $a_1b_1$ ,  $a_2b_2$ , etc.) qui présentent les aspects phénoménaux qui viennent d'être décrits, et ensuite les intervalles qui séparent les paires (intervalles externes ou inter-groupes :  $b_1a_2$ ,  $b_2a_3$ ,  $b_3a_4$ , etc.). Ces derniers jouent le rôle de simples césures entre les paires. Leur fonction consiste seulement à séparer les paires les unes des autres ; ils ne contribuent nullement à l'organisation et à la constitution interne des paires<sup>2</sup>. Si les membres des paires ne sont pas présentés simultanément, mais successivement, les intervalles sont de nature temporelle, mais leur aspect phénoménal

1. Cf. la discussion d'un exemple similaire chez M. SARTRE, *L'être et le néant*, pp. 55 et suiv.

2. Cf. les observations rapportées par F. SCHUMANN, « Beiträge zur Analyse der Gesichtswahrnehmungen », I, *Zeitschrift für Psychologie und Physiologie der Sinnesorgane*, XXIII, 1900 ; cf. aussi KOFFKA, « Perception : An introduction to the Gestalt-theory », *The psychological Bulletin*, XLIX, 1922, pp. 553-554.

1. Cf. *infra*, p. 141.

offre les mêmes caractéristiques. Dans de telles conditions, l'expérience du rythme peut facilement avoir lieu. Koffka mettait ses observateurs en présence de stimuli optiques qui se succédaient à une cadence objectivement uniforme<sup>1</sup>. Quand les stimuli sont appréhendés en groupes rythmiques de deux membres ou plus, les intervalles entre les groupes perdent toute signification par rapport à la constitution de ceux-ci. Les intervalles inter-groupes n'apparaissent que comme des interruptions, des trous, des échancrures ; il y a la conscience du vide, quelquefois l'attente de l'apparition d'un nouveau groupe rythmique<sup>2</sup>. Dans le cas de la présentation simultanée, les intervalles peuvent ne pas être dénués de toute signification, la rangée de paires peut apparaître comme une rangée de groupes équidistants, comme dans la figure 3. Les intervalles externes sont évidemment d'importance pour l'impression d'équidistance. Mais celle-ci concerne les relations entre les groupes constitués, non la constitution des paires elles-mêmes. Si donc, dans ce cas, les intervalles externes ont une signification, c'est par rapport à la structure de la rangée considérée dans son ensemble. L'équidistance est ici un aspect phénoménal de la rangée comme telle, et non des groupes qui la composent<sup>3</sup>.

La différence phénoménale entre les intervalles externes et internes peut être mise en évidence à l'aide de l'arrangement suivant. Supposons que les points b de la figure 3 soient mobiles, et qu'on les déplace graduellement vers la droite, tandis que les points a conservent leurs places. En partant d'une rangée comme celle de la figure 3, on peut engendrer une série de rangées comme celles de la figure 4<sup>4</sup>. Si on lit la série de haut en bas, on assiste à la transformation de ce qui était originellement un intervalle interne en un externe et vice-versa. Les points b qui initialement étaient des points terminaux droits deviennent des points terminaux gauches, et les points a des points terminaux droits, à l'exception de a<sub>1</sub> et de b<sub>1</sub> qui apparaissent maintenant comme des points isolés. Les transformations des points et des intervalles sont corrélatives.

#### b) Figure et fond.

Ce qui vaut pour les intervalles internes par rapport aux points terminaux, en opposition avec les intervalles externes, est aussi vrai

1. KOFFKA, « Experimental-Untersuchungen zur Lehre vom Rythmus », *Zeitschrift für Psychologie*, LII, 1909.

2. *Id.*, pp. 40 et suiv.

3. Equidistance ne veut pas dire ici égalité de distance entre les membres de toutes les paires de la rangée, mais entre les paires elles-mêmes, c'est-à-dire, dans la figure 3, entre tout b<sub>n</sub> et a<sub>n+1</sub>. L'équidistance dans ce sens est tout à fait compatible avec des différences entre les intervalles internes.

4. Nous suivons ici une suggestion de WERTHEIMER, « Untersuchungen zur Lehre von der Gestalt », II, pp. 316-317, *loc. cit.* Mais nous la modifions pour l'adapter à notre argumentation.

pour les aires limitées par des contours fermés, en opposition avec la partie du champ qui se trouve à l'extérieur de ces contours. E. Rubin a examiné ces phénomènes de « figure » et de « fond »<sup>1</sup>. Généralement l'aire enclose apparaît comme « figure », et ce qui l'entoure comme « fond », mais ce n'est pas une nécessité. L'aire enclose peut apparaître comme une sorte de « trou ». La « figure » et le « fond » peuvent être interchangés, c'est-à-dire qu'il est possible de percevoir comme « fond » l'aire qui était auparavant, et qui est normalement, vue comme « figure », et inversement. Cette substitution met en évidence le contraste entre la « figure » et le « fond », en faisant apparaître la différence entre l'aspect phénoménal qu'une aire présente lorsqu'elle est vue comme « figure » et celui que la même aire, objectivement parlant, présente lorsqu'elle est vue comme fond. Quand nous disons la « même » aire, nous n'avons en vue que l'aire objective, c'est-à-dire la constellation des stimuli ; du point de vue phénoménal, il n'y a pas identité. En fait, quand on réussit à percevoir comme « fond » une aire qui apparaît normalement, ou que l'on est accoutumé à voir, comme « figure », et inversement, on est souvent surpris de l'aspect que l'aire — objectivement identique — présente dans ces nouvelles conditions. Dans certains cas, on a du mal à la reconnaître.

Selon Rubin, la différence phénoménale entre la « figure » et le « fond » est étroitement liée à la différence des rôles que joue le contour par rapport à la « figure » et par rapport au « fond ». A proprement parler, le contour appartient entièrement à la « figure », et n'a pas de signification pour le « fond ». Le contour borne et circonscrit la « figure » en lui donnant une forme. Cela ne doit évidemment pas être compris comme un processus, mais plutôt comme l'expression d'un aspect phénoménal statique de la « figure ». Grâce à la forme que la « figure » tient du contour, elle apparaît comme une unité autonome, détachée du « fond ». C'est en cette émergence que consiste le caractère de figure<sup>2</sup>, caractère que nous avons en vue lorsque nous parlions de la façon dont un intervalle délimité par des points terminaux s'accroît en son apparence perceptive, par rapport au reste du champ. Puisque le contour ne concerne pas le « fond », il ne le limite pas. Il en résulte, comme en font foi les expériences de Rubin et de ses observateurs, que le « fond » semble s'étendre en quelque sorte sous la « figure », même si aucune partie du « fond » ne peut être effectivement vue au travers de la « figure ». En conformité avec la fonction du contour comme frontière de la « figure », celle-ci présente quelques

*Il contourno  
l'aspect interne  
interieur alla  
figure*

1. E. RUBIN, *Visuell wahrgenommene Figuren*, Copenhague, 1921, voir spécialement la première partie, §§ 4 et suiv. ; cf. aussi l'exposé détaillé donné par KOFFKA, *Principles of Gestalt Psychology*, chap. v.

2. *Supra*, p. 95.

propriétés caractéristiques des « choses » : forme, cohésion, individualité. D'autre part, le « fond » qui n'est pas affecté par l'influence formatrice du contour, présente des traits proches de ceux de la « matière » ou de l'étoffe : absence de forme, de limite, de stabilité, d'individualité<sup>1</sup>. Quand la « figure » et le « fond » sont intervertis, le contour subit de profondes modifications. Quelques illustrations données par Rubin sont très instructives à cet égard. Les stimuli objectifs qui composent la courbe faisant office de contour, restent inchangés. Mais la courbe vue comme contour de l'aire enclose, a une apparence phénoménale si différente de la même courbe vue comme contour de l'aire qui entoure, que sur la base de la seule expérience perceptive, c'est-à-dire de l'aspect phénoménal présenté par la courbe dans les deux cas, il est difficile de deviner l'identité de la courbe objective<sup>2</sup>. Avec la transformation du contour il se produit une altération des deux aires, l'un acquérant, l'autre perdant le « caractère de figure ». Ici encore, il y a une corrélation stricte entre la transformation du contour et celle des aires.

La structure « figure et fond » appartient à tous les phénomènes perceptifs jusqu'aux plus simples, par exemple une tache uniformément colorée qui apparaît sur un fond homogène. La tache, comme le fait remarquer M. Merleau-Ponty<sup>3</sup>, présente toutes les caractéristiques propres à la « figure ». De même, quand après une certaine période de silence, un bruit se met à résonner, il est donné comme une « figure » émergeant d'un « fond ». Le silence, c'est-à-dire l'absence de sons définis, ne doit pas être interprété négativement comme la simple absence de perception auditive, mais plutôt, positivement, comme une expérience auditive particulière, à savoir, l'expérience d'un « fond » auditif par excellence d'où les sons émergent, et dans lequel ils se résorbent<sup>4</sup>. L'expérience du silence n'est pas très différente de l'expérience de l'obscurité comme « fond » visuel d'où surgit un point lumineux. Dans des conditions expérimentales particulières, M. W. Metzger a réussi à approcher de l'expérience d'un pur « fond », sous la forme d'un espace rempli de brouillard<sup>5</sup>. De telles expériences se produisent lorsque la stimulation de l'organe sensoriel est tenue aussi homogène que possible, c'est-à-dire dans

1. G. F. STOUT, *A manual of psychology*, 4<sup>e</sup> éd., p. 429, Londres, 1929 : « In perception 'thinghood' is not contrasted with nothingness but with what is taken merely as a ground. »

2. Voir l'exemple discuté ci-dessous, p. 103.

3. M. MERLEAU-PONTY, *Phénoménologie de la perception*, p. 9.

4. Cf. J. WARD, *Psychological principles*, p. 77 ; E. STEIN, « Beiträge zur philosophischen Begründung der Psychologie und der Geisteswissenschaften », pp. 10-11, *Jahrbuch für Philosophie und phänomenologische Forschung*, V, 1922 ; MERLEAU-PONTY, *oc. cit.*, pp. 378-379.

5. W. METZGER, « Optische Untersuchungen am Ganzfeld », II, 1, *Psychologische Forschung*, XII, 1930 ; cf. aussi KORNKA, *loc. cit.*, pp. 111 et suiv.

des conditions qui, du point de vue de la stimulation, doivent être considérées comme les plus simples possibles. Il est intéressant de constater que le phénomène visuel le plus primitif — primitif dans le sens de la simplicité, bien que n'ayant lieu que dans des conditions très artificielles — est l'apparition d'une sorte de « fond » inarticulé, et non l'expérience d'une pluralité de sensations au sens traditionnel. Les expériences de M. Metzger montrent qu'il est possible de réaliser dans une certaine mesure le phénomène de « fond » pur, sans aucune « figure ». Quant au « fond » au contraire, il ne peut jamais être absent de la perception. Aucun champ perceptif, remarque Stout<sup>1</sup>, n'est formé exclusivement de « choses individuelles », c'est-à-dire de « figures ». M. Merleau-Ponty souligne à juste titre que la structure « figure et fond » appartient essentiellement à la nature même de la perception ; elle est « ce sans quoi un phénomène ne peut être dit perception. Le 'quelque chose' perceptif est toujours au milieu d'autre chose, il fait partie d'un 'champ' »<sup>2</sup>. Cependant, si fondamentale que la structure « figure et fond » soit pour la perception, le « phénomène de fond », semble-t-il, est encore plus primitif.

La structure « figure et fond » n'est point confinée à la perception seule. Sous le titre de « thème et champ thématique », nous considérerons, dans les parties V et VI du présent livre, cette structure dans d'autres domaines que celui de la perception, et nous l'examinerons d'un point de vue plus général. Cet examen et cette généralisation nous amèneront à dégager la pleine signification de la structure « figure et fond », même en ce qui concerne la perception. Ainsi la voie sera préparée pour une clarification du phénomène du monde et de l'appréhension de toute chose perçue comme un existant mondain<sup>3</sup>. Puisqu'à présent notre intérêt porte avant tout sur la structure intrinsèque et la constitution du thème, de la « figure » dans la terminologie de Rubin, nous nous bornerons pour l'instant à ces quelques remarques.

## 6. Signification fonctionnelle

### a) *La notion de Forme.*

Les analyses précédentes nous ont mis en présence d'aspects, de traits, et de caractères phénoménaux offerts par les données perceptives dans leur intégration à certaines contextures ou groupes organisés qui ont une structure propre. Dans les exemples examinés par Rubin, l'aspect phénoménal du contour correspond au « caractère

1. STOUT, *loc. cit.*, p. 429.

2. MERLEAU-PONTY, *loc. cit.*, p. 10 ; cf. aussi SARTRE, *loc. cit.*, pp. 379-380.

3. Cf. *infra*, pp. 254-255, 292-293 et 323-324.

de figure » soit de l'aire enclose, soit de l'aire extérieure. Inversement l'aire en question offre un « caractère de figure » du fait que c'est elle que le contour limite.

Puisque les données présentent des aspects phénoménaux qu'elles peuvent tenir uniquement de la configuration dans laquelle elles sont intégrées, il suit qu'une telle configuration ne peut pas passer pour composée de « parties », si ces « parties » sont considérées comme des éléments autonomes. Plus précisément : il est impossible de rendre compte de la configuration en termes des propriétés et des attributs que les composants présentent quand ils sont extraits de la configuration et pris isolément. La raison en est, comme nous allons le voir, que si un composant d'une configuration est isolé et pris pour un élément autonome, il peut être affecté si radicalement, et par des modifications si profondes qu'il ne conserve plus son identité phénoménale, malgré la constance des stimuli externes.

Pour rendre compte des aspects phénoménaux présentés par les constituants d'une configuration, et que les constituants tiennent de la configuration elle-même, il faut tenir compte de la configuration comme telle. En d'autres termes, il faut admettre que les configurations ont des structures, des formes d'organisation, des caractères, et des aspects qui leurs sont propres. Nous sommes ainsi amenés à la notion de Forme telle qu'elle est définie par Wertheimer. Ce qui est donné dans l'expérience immédiate n'est pas décrit adéquatement quand on le caractérise comme une agrégation ou une accumulation d'éléments indépendants qui se trouvent donnés simultanément, mais qui sont indifférents les uns aux autres, et entre lesquels il y a si peu de relation intrinsèque qu'aucun n'est concerné par les modifications qui affectent les autres ; la seule relation que puissent entretenir les éléments étant de nature tout à fait extrinsèque, à savoir leur occurrence simultanée et la fréquence de cette occurrence. En opposition avec cette thèse de la psychologie traditionnelle, Wertheimer formule celle de la théorie de la Forme, selon laquelle ce qui se présente dans l'expérience immédiate est structuré et organisé à un certain degré. Ce qui est donné ce sont des totalités et des processus totaux avec des propriétés caractéristiques, des tendances, des formes d'organisation, et des structures qui leur sont propres. Ces totalités imposent certaines conditions à leurs 'parties' qui sont des constituants plutôt que des éléments<sup>1</sup>. Par le mot Forme il faut

entendre un tout unitaire renfermant plus ou moins de détails, qui, en vertu de son articulation et structuration intrinsèques, possède cohérence et solidité, et ainsi se détache du champ comme une unité organisée et close.

L'intégration d'un constituant dans une totalité qui possède le caractère d'une Forme, entraîne l'absorption du constituant dans la structure de l'organisation de cette totalité. Être un constituant et, dans ce sens, une partie d'une Forme, signifie exister à une certaine place à l'intérieur de la structure de la totalité, et occuper un certain lieu dans l'organisation de la Forme, un lieu qui ne peut être défini qu'en référence avec la topographie de la contexture. En vertu de son absorption dans la structure et l'organisation d'une contexture, le constituant en question est doué d'une signification fonctionnelle par rapport à cette contexture. Chaque constituant d'une Forme a une certaine fonction à l'intérieur de la structure ; il est, par exemple, le membre droit d'une paire, ou le point terminal droit d'un intervalle. Cette fonction, cette signification fonctionnelle, lui est assignée par la structure spécifique et la nature particulière de la Forme dont il s'agit. Réciproquement, chaque constituant d'une Forme contribue, selon l'importance de sa fonction par rapport à la structure d'ensemble, à l'établissement de la Forme dans sa nature particulière. On peut dire que la signification fonctionnelle de chaque constituant dépend de la structure totale, et aussi, qu'en vertu de sa signification fonctionnelle, chaque constituant contribue à l'organisation totale. Les deux formules sont l'expression d'un même état de choses<sup>1</sup>.

La signification fonctionnelle du constituant d'une Forme est un caractère phénoménal qui ne doit pas passer pour second, c'est-à-dire pour surajouté<sup>2</sup>. Ce n'est pas comme si les constituants étaient d'abord déterminés par certaines propriétés nucléaires (à savoir celles qu'ils présentent en dehors de leur intégration dans une contexture, donc lorsqu'ils sont pris aussi isolément que possible), et comme s'ils assumaient ensuite une signification fonctionnelle à l'intérieur de la contexture à laquelle ils se trouvent intégrés. Stout a essayé de rendre compte des contextures de Forme dans cet esprit, et nous examinerons sa thèse plus loin<sup>3</sup>. A présent nous nous bornerons à faire remarquer que, dans une telle conception, le constituant est considéré comme phénoménalement identique, en ce qui concerne ses propriétés nucléaires, qu'il soit intégré à une contexture ou à une

1. La possibilité d'exprimer le même état de choses phénoménal par ces deux formules, amène aux notions de « totalités » et de « parties » telles que la théorie de la Forme les établit en ce qui concerne les contextures et leurs constituants ; nous examinerons ces notions plus loin (cette partie, 10).

2. КОФКА, « Perception : an introduction to the Gestalt-theory », *loc. cit.*, pp. 558-559.

3. Cf. Quatrième partie, chap. II, § b.

1. WERTHEIMER, « Untersuchungen zur Lehre von der Gestalt », I, p. 52, *Psychologische Forschung*, I, 1921 : « Das Gegebene ist an sich, in verschiedenem Grade, 'gestaltet' : gegeben sind mehr oder weniger durchstrukturierte, mehr oder weniger bestimmte Ganzes und Ganzprozesse, mit vielfach sehr konkreten Ganzeigenschaften, mit inneren Gesetzmäßigkeiten, charakteristischen Ganztendenzen, mit Ganzbedingungen für ihre Teile. 'Stücke' sind zu allermeist in konkreter Weise als 'Teile' in Ganzvorgängen aufzufassen. »

autre, et même lorsqu'il apparaît en dehors de toute texture. Par conséquent, quand un constituant qui correspond à certains stimuli externes tenus constants, est donné dans des textures différentes, il doit y avoir, d'une part, la perception des propriétés nucléaires identiques, et d'autre part, celle de la signification fonctionnelle qui varie selon les textures. L'expérience immédiate qui se produit quand des stimuli identiques agissent, doit donc être décrite comme une substructure invariante qui supporte des caractères variés. Nous rappelons que von Ehrenfels<sup>1</sup> aussi bien que Stumpf et Husserl<sup>2</sup>, soutiennent l'indépendance des données sensorielles élémentaires par rapport aux qualités sensibles d'ordre supérieur qu'elles fondent et supportent.

b) Documentation expérimentale.

L'expérience ne confirme nullement l'affirmation de l'invariance des constituants par rapport aux diverses textures auxquelles ils peuvent être intégrés<sup>3</sup>. Une note a une certaine signification musicale dans une mélodie donnée. La même note peut apparaître dans une autre mélodie avec une signification musicale toute différente<sup>4</sup>. Pour un sujet qui ne perçoit pas les hauteurs absolues, il est parfois très difficile, sinon impossible, de s'apercevoir que les deux mélodies contiennent la 'même' note, et d'identifier ce qu'il entend dans les deux mélodies avec la 'même' note résonnant isolément. La raison en est que la donnée auditive est si absorbée et si qualifiée par la texture musicale, qu'elle ne conserve plus son identité pour la conscience de l'auditeur. Autre exemple : une ligne droite donnée isolément, est, selon Koffka<sup>5</sup>, phénoménalement différente de la même ligne, objectivement parlant, lorsqu'elle forme un rectangle avec trois autres lignes. Une ligne isolée divise la région du plan où elle se trouve en deux parties homogènes ; elle a deux côtés équivalents. Le bord d'un rectangle, au contraire, contribue à délimiter une figure, et phénoménalement parlant, à la détacher du plan. Par conséquent les deux côtés du bord d'un rectangle ne sont pas équivalents : l'un appartient à la figure, l'autre lui est extérieur. La relation entre ces différences phénoménales et les résultats obtenus par

1. Cf. *supra*, p. 56.

2. Cf. *supra*, pp. 75 et suiv.

3. Puisque nous ne nous occupons que de certains aspects théoriques de la théorie de la Forme, notre sélection des résultats expérimentaux qui les illustrent est forcément très restreinte. Pour une présentation plus détaillée de la théorie de la Forme et de la documentation expérimentale sur laquelle elle s'appuie, consulter les livres de M. Köhler et de Koffka, et aussi : *La psychologie de la Forme*, par P. GUILLAUME. Le livre de Koffka contient un exposé presque complet du travail expérimental jusqu'à 1935.

4. Cf. KOFFKA, *Principles of Gestalt Psychology*, p. 432.

5. *Id.*, « *Psychologie* », *Lehrbuch der Philosophie*, II, éd. par Max Dessoir, Berlin, 1925, p. 533.

Rubin quant au rôle du contour pour la « figure » et à son insignifiance pour le « fond » est manifeste<sup>1</sup>.

Par exemple, dans la figure 5 on peut voir soit un gobelet blanc sur un fond noir, soit deux visages noirs face à face<sup>2</sup>. Considérons un segment de la frontière entre l'aire blanche et l'aire noire. Quand on voit les deux visages, ce segment apparaît comme le profil de la bouche entr'ouverte du visage de gauche. Quand on voit le gobelet blanc, le 'même' segment apparaît comme une petite moulure en relief. Quand, enfin, ce segment est séparé du contexte et pris isolément (il suffit pour cela de couvrir le reste de la figure), il apparaît comme deux petites lignes formant un angle aigu. Dans le premier et le second mode de perception, l'on se trouve en présence d'une donnée phénoménalement spécifique intégrée à une certaine texture, à savoir un contour de forme et de signification déterminées qui, à leur tour, dépendent du fait que c'est l'aire noire ou l'aire blanche qui apparaît comme « figure ». L'apparition d'une donnée phénoménalement — rappelons que dans le domaine de la conscience, apparition est la même chose qu'existence — est entièrement déterminée par sa signification fonctionnelle par rapport à la texture à laquelle elle appartient, c'est-à-dire par le rôle qu'elle joue dans la constitution de celle-ci, et par la place qu'elle occupe à l'intérieur de sa structure. Si l'on ne savait rien en dehors de ce qui est offert dans l'expérience immédiate, on pourrait difficilement soupçonner que les deux figures ont un élément en commun.

Les expériences de M. Ternus sur l'identité phénoménalement constituent une autre illustration de la signification fonctionnelle<sup>3</sup>. Quand un point est exposé à la même place dans des présentations successives, on ne voit, si l'intervalle entre celles-ci est suffisamment court, qu'un seul point, l'interruption n'est pas perçue. Lorsque, dans les mêmes conditions temporelles, le point est exposé à des places différentes, on assiste à un mouvement stroboscopique : un seul point se meut de la place de la première présentation à celle de la seconde ; le phénomène présente le caractère de continuité. M. Ternus présentait des configurations de points, dont les uns étaient exposés aux mêmes places, les autres à d'autres. La figure 6 reproduit un de ses

1. KOFFKA, « Perception : an introduction to the Gestalt-theory », pp. 557-558, *loc. cit.* Cf. aussi E. M. HORNBOSTEL, « Ueber optische Inversion », *Psychologische Forschung*, I, 1921.

2. RUBIN, *loc. cit.*, fig. 3.

3. J. TERNUS, « Experimentelle Untersuchungen über phänomenale Identität », « Untersuchungen zur Lehre von der Gestalt », éd. par WERTHEIMER, *Psychologische Forschung*, VII, 1926. Cf. aussi le résumé donné par KOFFKA dans *Principles of Gestalt Psychology*, pp. 299-300 et notre article « Quelques aspects et quelques développements de la psychologie de la Forme », pp. 439 et suiv., *loc. cit.*

exemples les plus simples<sup>1</sup>. Les trois points  $a_1, b_1, c_1$ <sup>2</sup> forment la barre horizontale d'une croix dont la barre verticale est formée par les points  $c_1, b_1, f_1$ . Le point  $b_1$  est à l'intersection. Dans une seconde présentation, la barre horizontale est formée par les points  $b_2, c_2, d_2$  et la verticale par les points  $g_2, c_2, h_2$ . C'est le point  $c_2$  qui est à l'intersection. Dans ces conditions la croix se meut vers la droite. Les points  $b$  et  $c$ , bien qu'offerts dans les deux présentations, ne paraissent pas immobiles ; ils sont emportés dans le mouvement de l'ensemble :  $b_1$  se meut vers  $c_2$  et s'identifie avec lui, tandis que  $c_1$ , point terminal droit de la barre horizontale dans la première présentation, se meut vers  $d_2$  qui a la même fonction dans la seconde, et s'identifie avec lui. Un point de la première présentation s'identifie avec ce point de la seconde, qui a la même signification fonctionnelle<sup>3</sup>. M. Ternus en conclut que l'identité phénoménale des constituants ne dépend pas des conditions locales, mais tient à l'identité de la Forme. L'identification phénoménale a lieu entre des constituants homologues quant à la Forme<sup>4</sup>. Les résultats obtenus par M. Ternus semblent indiquer une tendance à la conservation de la Forme, c'est-à-dire des propriétés et des traits caractéristiques de la texture en tant que telle. En ce qui concerne les constituants ou 'parties', il semble y avoir une tendance définie à la conservation de la signification fonctionnelle. Les expériences de M. Ternus montrent qu'un point isolé diffère du point d'intersection d'une croix non seulement phénoménalement et descriptivement, mais aussi fonctionnellement, c'est-à-dire dans son comportement par rapport au changement des conditions expérimentales.

c) La qualification des constituants d'une Forme par leur signification fonctionnelle.

C'est la signification fonctionnelle d'une partie d'une texture qui fait de cette partie ce qu'elle est. La partie est ce qu'elle est uniquement en tant qu'elle est un constituant de la Forme, et qu'elle est intégrée dans son unité. Toute partie d'une Forme est déterminée quant à son existence par sa signification fonctionnelle ; en ce sens elle n'existe qu'en tant que définie par celle-ci. Les propriétés et les caractères qui qualifient un constituant d'une Forme et en font ce qu'il est, lui appartiennent en vertu de sa signification fonctionnelle, c'est-à-dire de son intégration dans une texture<sup>5</sup>. Par conséquent, quand un constituant

1. TERNUS, *loc. cit.*, p. 88.

2. L'identité des lettres exprime l'identité des places dans les présentations successives, les indices se réfèrent à l'ordre de celles-ci.

3. Cf. les remarques de KOFFKA sur les expériences de M. Ternus, *loc. cit.*, p. 462.

4. TERNUS, *loc. cit.*, p. 101.

5. Cf. KOFFKA, « Perception : an introduction to the Gestalt-theory », *loc. cit.*, p. 543 : « members (scl. of structures) are what they are by virtue of their 'member-character', their place in the whole ; their essential nature being derived from the whole whose members they are. »

est enlevé d'une texture pour être placé dans une autre dans laquelle il a une signification fonctionnelle différente, il peut être, ainsi que le montre l'exemple de Rubin, si profondément modifié que, du point de vue phénoménal et descriptif, il n'est plus ce qu'il était auparavant<sup>1</sup>. Si l'on voulait être tout à fait précis, on ne devrait pas parler d'un même constituant intégré dans des textures diverses, mais plutôt d'un même stimulus objectif, ou d'une configuration de stimuli objectivement identiques auxquels correspondent des données phénoménales qui diffèrent selon qu'elles sont intégrées à telle ou telle texture, donc qui diffèrent par leurs significations fonctionnelles. Il en est évidemment de même, lorsqu'une donnée est extraite de toute texture et apparaît isolément.

En décrivant et en analysant une partie d'une Forme, il faut prendre garde à ne pas perdre de vue la Forme à laquelle elle appartient. La partie doit être prise telle qu'elle existe à l'intérieur de la texture, c'est-à-dire comme définie par sa signification fonctionnelle. Tous les aspects et toutes les caractéristiques que la partie tient de la texture, doivent entrer en ligne de compte. La texture doit être présente tout au long de l'analyse descriptive, même si celle-ci ne concerne qu'une partie. Il faut éviter d'isoler mentalement une partie, en concentrant son attention exclusivement sur elle, et en faisant abstraction du reste de l'ensemble auquel elle appartient. Il résulte de ce que nous avons vu à propos de la qualification et de la détermination d'une partie par sa signification fonctionnelle, que le fait d'isoler « mentalement » substitue une nouvelle donnée à celle qui était présente avant cette opération. Dans l'exemple que nous avons emprunté à Rubin, deux lignes noires formant un angle aigu apparaissent à la place du profil d'une bouche entr'ouverte. Dès le début du développement de la théorie de la Forme, on a souligné que le fait d'isoler 'mentalement' modifie substantiellement et réellement le phénomène concerné<sup>2</sup>. Une « partie » est transformée en un « élément », au sens que Wertheimer donne à ces deux mots<sup>3</sup> ; la « partie » (« Teil ») étant définie comme un constituant pour lequel son intégration à une texture est essentielle, tandis que l'« élément » (« Stück ») existe par lui-même sans être concerné ni qualifié par les autres éléments avec lesquels il lui arrive de coexister.

Selon l'école de Graz, isoler 'mentalement' amène à dégager des données sensorielles privilégiées que l'on suppose contenues

1. Cf. aussi WERTHEIMER, « Untersuchungen zur Lehre von der Gestalt », II, p. 329, *loc. cit.*

2. *Id.*, I, p. 55 ; KOFFKA, « Psychologie », p. 548, *loc. cit.* ; « Perception ; an introduction to the Gestalt-theory », pp. 559 et suiv., *loc. cit.*

3. *Supra*, p. 100.

dans toutes les perceptions provoquées par les mêmes stimuli<sup>1</sup>. Selon la théorie de la Forme, isoler 'mentalement' un phénomène peut le modifier au point de lui faire perdre son identité phénoménale. Conformément avec l'interprétation que la théorie de la Forme donne de la dépendance de la perception par rapport aux conditions tant internes qu'externes<sup>2</sup>, les produits qui résultent du fait qu'on isole 'mentalement', doivent être considérés comme des données sensorielles particulières se présentant dans des conditions internes spéciales, mais nullement comme des données privilégiées, ainsi que l'entendait l'école de Graz, puisque celle-ci ne les privilégiait que par suite de l'hypothèse de la constance.

## 7. Sur la comparaison successive

### a) La discussion du paradoxe de Stumpf par Koffka.

Pour mieux illustrer la notion de signification fonctionnelle et sa fécondité théorique, examinons l'interprétation que la théorie de la Forme donne du paradoxe de Stumpf.

Il est toujours possible de choisir trois stimuli a, b, c, (par exemple des fréquences de vibration de l'air), auxquels correspondent trois sensations, dans le cas présent trois notes musicales A, B, C, telles que A ne puisse être distinguée de B, ni B de C, alors qu'il est parfaitement possible de distinguer A de C. Le paradoxe peut s'exprimer ainsi :  $A=B$ ,  $B=C$ , et pourtant  $A \neq C$ . Pour résoudre ce paradoxe que nous présentons sous une forme simplifiée, Stumpf estime nécessaire de supposer que A et B aussi bien que B et C, tout en apparaissant équivalentes, ne le sont pas en réalité<sup>3</sup>. Puisque A, B, C désignent des sensations, c'est-à-dire des données de la conscience, et non des stimuli, on doit admettre, selon Stumpf, qu'il peut exister entre des sensations des différences qui sont données, mais qui, en dépit du maximum d'attention, ne sont pas aperçues. Non seulement les stimuli peuvent différer, sans que les sensations correspondantes soient données comme différentes, mais les sensations elles-mêmes peuvent être différentes, sans que leur différence soit aperçue. De même que les différences entre les stimuli doivent dépasser un certain seuil, pour que les sensations correspondantes soient données comme différentes, de même les différences entre les sensations doivent, elles aussi, dépasser un certain seuil pour être aperçues<sup>4</sup>. En plus des différences non-aperçues entre des sensations, Stumpf admet aussi

1. *Supra*, pp. 83-84.

2. *Supra*, pp. 84-85.

3. STUMPF, *Tompsychologie*, I, pp. 33 et suiv., et II, pp. 222-223.

4. *Id.*, I, pp. 33-34, 50 et suiv., 379-380 ; II, pp. 326 et 438.

des sensations non-aperçues, et même des sensations qui, en dépit du maximum d'attention, ne peuvent être aperçues et sont pourtant des données de la conscience ; la notion de « sensation non consciente » étant, selon Stumpf, une contradiction in adjecto<sup>5</sup>. Stumpf examine le paradoxe à propos de la question : le sujet, peut-il se tromper sur ses propres sensations<sup>6</sup>? Selon Stumpf, il faut répondre par l'affirmative ; Stumpf va même jusqu'à soutenir qu'il est impossible de ne pas se méprendre sur ses propres sensations, lorsqu'elles atteignent le seuil de l'aperception.

Pour voir ce qu'il advient du paradoxe de Stumpf si l'on l'interprète selon la théorie de la Forme, nous allons décrire, en suivant Koffka<sup>7</sup>, l'expérience auditive que l'on a, lorsque la suite des notes A et B, ou celle des notes B et C est présentée, A et B d'une part, B et C d'autre part, étant par hypothèse impossible à distinguer. Chaque suite peut être caractérisée comme une texture musicale très élémentaire. Négligeant le facteur rythmique, nous nous en tiendrons au facteur tonal. Une note qui suit une autre note dont elle ne peut être distinguée, apparaît comme une répétition de celle-ci. Nous sommes en présence de ce que l'on peut appeler une expérience plane, car avec la seconde note nous demeurons au même niveau tonal qu'avec la première. L'expérience plane est de nature essentiellement statique. Cependant, quand la note C est présentée après la note A dont elle est distinguée, nous avons l'expérience d'une autre texture musicale élémentaire, celle d'un mouvement ascendant ou descendant. En ce cas, les notes A et C sont données comme les extrémités entre lesquelles le mouvement a lieu. Cette texture présente le caractère de ce que Koffka appelle un « step-phenomenon », un « phénomène de décalage », c'est-à-dire un phénomène qui a pour propriété essentielle la direction vers le haut ou le bas<sup>8</sup>. Ici les notes A et C jouent le rôle de marches, ou de paliers entre lesquels a lieu le mouvement ascendant ou descendant. L'une des notes étant le palier supérieur, l'autre l'inférieur, il existe entre elles une tension qui est absente d'une expérience plane.

Aux trois stimuli a, b, c correspondent six données auditives groupées en trois textures, de deux notes chacune. Dans chaque texture, chaque note a une signification fonctionnelle définie par rapport à l'autre. Par exemple, au stimulus c correspond dans la suite

1. STUMPF, *Tompsychologie*, I, pp. 34-35.

2. *Id.*, II, pp. 31 et suiv.

3. KOFFKA, « Probleme der experimentellen Psychologie », pp. 2 et suiv. et 25 et suiv., *Die Naturwissenschaften*, V, 1917 et « Perception : an introduction to the Gestalt-theory », pp. 537 et suiv., *loc. cit.*

4. Cf. *Id.*, « Perception : an introduction to the Gestalt-theory », pp. 540 et suiv., *loc. cit.*

a-b  
b-c  
a-c

BC une note donnée comme la répétition de la précédente, mais dans la suite AC comme un palier supérieur ou inférieur au précédent. Les deux notes, bien que provoquées par le même stimulus, ne sont pas phénoménalement identiques, l'une appartenant à une contexture essentiellement statique, l'autre à une contexture essentiellement dynamique. Pour caractériser complètement une donnée phénoménale, il ne suffit pas de considérer le stimulus, il faut encore et surtout tenir compte de la signification fonctionnelle de la donnée en question. Nous référant par les indices à l'ordre des suites considérées, nous pouvons décrire la situation plus correctement en disant que le stimulus [a] donne naissance aux notes  $A_1$  et  $A_2$ , [b] aux notes  $B_1$  et  $B_2$ , [c] aux notes  $C_1$  et  $C_2$ . Les indices expriment en même temps les différences phénoménales dues aux différences de signification fonctionnelle. Nous avons  $A_1 = B_1$ ,  $B_2 = C_2$ , mais  $A_2 \neq C_2$ . Le paradoxe disparaît puisque l'on ne suppose plus  $C_3$  identique à  $C_2$ , ni  $A_3$  à  $A_1$ .

Le paradoxe de Stumpf n'apparaît que si l'on induit l'identité des notes, c'est-à-dire des données phénoménales, de l'identité des stimuli correspondants. En d'autres termes, il repose sur l'hypothèse de la constance. Supposant identiques  $C_2$  et  $C_3$ ,  $A_1$  et  $A_3$ , Stumpf ne peut résoudre son paradoxe qu'en admettant entre A et B, B et C des différences réelles (c'est-à-dire phénoménales), mais trop petites pour être aperçues. L'hypothèse de sensations et de différences entre sensations, non-aperçues, se révèle une conséquence difficile à éviter de l'hypothèse de la constance. Du point de vue de la théorie de la Forme, il n'y a pas dans l'exemple en question deux choses égales à une troisième, donc pas de paradoxe. Stumpf se trouve en présence du problème du seuil que les différences entre sensations doivent dépasser pour pouvoir être aperçues. La théorie de la Forme constate que des stimuli entre lesquels la différence est relativement

1. Nous avons déjà rencontré la notion de données de conscience non-aperçues, quand nous avons examiné la théorie de Stumpf sur la « Verschmelzung » (cf. *supra*, p. 73). Stumpf n'est évidemment pas le seul théoricien qui ait recouru à des sensations non-aperçues ; cf. par exemple, HELMHOLTZ, *Die Lehre von den Tonempfindungen, als physiologische Grundlage für die Theorie der Musik*, 4<sup>e</sup> éd., Braunschweig, 1877, pp. 106 et suiv. La connexion logique entre l'hypothèse de la constance et celle des sensations non-aperçues a été dégagée par KÖHLER, « Ueber unbemerkte Empfindungen und Urteilstauschungen », *loc. cit.* (Cf. aussi KOFFKA, *Principles of Gestalt Psychology*, pp. 84 et suiv.). Il semble que le premier qui se soit attaqué à la notion de faits de conscience non-aperçus, est JAMES, *The principles of Psychology*, I, pp. 170 et suiv., 488-489, et 521, note ; cf. aussi *supra*, pp. 27-28. James souligne le fait que lorsqu'un certain ensemble de stimuli donne naissance à une « totalité sensible » dans laquelle, par la suite, des parties ou composants sont discriminés les uns des autres, la première et la nouvelle perception doivent être considérées comme deux états mentaux différents, et non comme un seul, existant en deux phases ou conditions, l'une « consciente », l'autre « inconsciente ». Dans le rejet par James de la notion en question apparaît l'orientation descriptive qu'il réclame pour la psychologie. Plus loin nous retrouverons cette orientation dans un contexte différent (Troisième partie, 5).

petite, donnent lieu à une « expérience plane », et non à une « expérience de décalage ». Il reste à savoir si la différence 'critique' entre les stimuli (à savoir la différence à partir de laquelle on a une « expérience de décalage », et non une « expérience plane ») a une valeur fixée une fois pour toute dans un domaine donné de la sensibilité, ou si elle varie avec les conditions, et en ce cas avec quelles conditions<sup>1</sup>. Les faits ainsi constatés réclament une explication en termes de processus physiologiques correspondants.

b) Les notions de « sensation de différence » et de « sensation de ressemblance » chez James.

Une comparaison entre l'examen du paradoxe de Stumpf par Koffka, et la description de l'expérience de la différence entre deux termes m et n par James, semble appropriée et instructive. Selon James<sup>2</sup>, « il y a une véritable sensation de différence, provoquée par le choc du passage d'une perception à une autre qui lui est dissemblable ». James classe cette « sensation de différence » parmi les « parties transitives » ou « sentiments de relation » qu'il oppose aux « parties substantives » du courant de conscience<sup>3</sup>. La « sensation de différence » n'est pas seulement donnée « au bref instant de transition » ; elle est « comme incorporée dans le second terme que l'on sent 'différent du premier' tout le temps qu'il dure<sup>4</sup>. Quand n apparaît comme différent de m, la suite donnée « n'est pas seulement d'abord m, puis différence, puis n ; mais d'abord m, puis différence, puis n différent de m ». Quand n est présenté dans d'autres conditions, quand il n'est pas immédiatement précédé par m ou quelque autre terme avec lequel il entretient la relation de différence, n apparaît dans sa « simple qualité » ; il est, comme dit encore James, « pur » ou « nu ». Le « n pur » dans ce cas n'est pas identique au « n différent de m » du cas précédent. Nous avons admis, pour simplifier, que n pouvait apparaître complètement isolé. On peut objecter que cela n'arrive jamais. N se présente toujours dans un certain contexte ; il apparaît toujours comme « n en relation avec p », la nature particulière de cette relation variant suivant le contexte. Cette objection va tout à fait dans le sens de James, car il est vrai a fortiori que « n différent de m » n'est pas identique à « n en relation avec p ». Il en résulte que toute « partie substantive », ou, en l'occurrence, toute donnée phénoménale, est non seulement accompagnée, entourée, et escortée, mais aussi

1. Cf. KOFFKA, « Perception : an introduction to the Gestalt-theory », pp. 545 et suiv., *loc. cit.*

2. JAMES, *The principles of Psychology*, I, p. 495.

3. Pour la distinction jamesienne entre parties « substantives » et « transitives » du courant de conscience, cf. *id.*, I, pp. 243 et suiv.

4. *Id.*, I, pp. 498 et suiv.

qualifiée par des « parties transitives ». Cette affirmation est effectivement avancée par James<sup>1</sup> qui semble ainsi avoir anticipé une des thèses fondamentales de la théorie de la Forme.

Cependant à y regarder de plus près, la concordance se révèle plus apparente que réelle. *différence se réfère à*

(1<sup>o</sup>) La « sensation de différence » est caractérisée par James comme une expérience spécifique qui s'ajoute à celle des termes<sup>2</sup>. James parle de la suite : 1) *m*, 2) *différence*, 3) *n* différent de *m*, comme de « trois segments ordinaires du courant mental<sup>3</sup> ». Pour continus qu'ils soient, il n'en est pas moins vrai que l'on peut distinguer le second du premier et du troisième. La théorie de la Forme, au contraire, ne rend pas compte du « phénomène de décalage » en termes d'expériences spéciales et spécifiques, d'impressions accessoires, ou de « sensations de transition<sup>4</sup> ». Or il est clair que la « sensation de différence » chez James, est une « impression accessoire » spéciale.

(2<sup>o</sup>) Selon James, les « parties transitives » ont pour fonction de pousser le sujet d'une « partie substantive » à l'autre<sup>5</sup>. En vivant la « sensation de différence » qui, nous le rappelons, est une « partie transitive », le sujet est, pour ainsi dire, transporté du premier terme au second. Le mouvement a lieu du côté du sujet. Si la transition est incorporée au second terme, c'est-à-dire au terme d'arrivée, c'est parce que, dans la troisième phase du processus, le sujet a conscience que les phases précédentes l'ont conduit à la phase finale. En d'autres termes, l'expérience de la différence entre deux termes est présentée par James sous l'aspect de la temporalité de la conscience. Ceci s'accorde avec la fonction générale des « parties transitives » grâce auxquelles, comme nous l'avons montré ailleurs<sup>6</sup>, le sujet devient conscient du flux et de la continuité temporelle de sa vie consciente, et par lesquelles donc la continuité temporelle de la conscience se constitue. Notre interprétation de la description que James donne de l'expérience de différence, est confirmée par sa notion d'un « choc de similitude » analogue à presque tous égards au « choc de diffé-

1. JAMES, *The principles of psychology*, chap. IX, 2 ; cf. aussi notre article « William James' theory of the 'transitive parts' of the stream of consciousness », sect. VI, *loc. cit.*

2. JAMES, *loc. cit.*, I, p. 495 : « This sensation of difference has its own peculiar quality, as difference, which remains sensible, no matter of what sort the terms may be, between which it obtains. »

3. *Id.*, I, p. 498.

4. KOFFKA, *loc. cit.*, pp. 540-541 : « ... the rise itself, the upward trend and direction... is not a separate, slight, transitional sensation, but a central property of this whole undivided experience » ; cf. aussi p. 552 : « ... the process or function of comparing is not a third or 'higher' factor accruing to the two sensations compared, but a moment inseparable from the whole structural system, which has been falsely singled out, just as the sensations have been falsely separated. »

5. JAMES, *loc. cit.*, I, pp. 243 et 253.

6. GURWITSCH, « William James' theory of the 'transitive parts' of the stream of consciousness », sect. IV et VII, *loc. cit.*

rence<sup>1</sup> ». Si James parle de « choc » pour un phénomène essentiellement statique, c'est, nous semble-t-il, qu'à travers ce « choc » le sujet vit son passage d'un terme à un autre. De même, si le « choc de similitude » est incorporé au second terme — ce que l'on peut déduire du parallélisme que James établit entre « choc de similitude » et « choc de différence » —, c'est parce que le sujet prend conscience à travers lui de la continuité temporelle entre la phase présente de sa vie consciente et la phase qui la précède immédiatement.

Pour Koffka, les mouvements, sauts et aspects dynamiques n'interviennent pas du côté du sujet, mais ils ont lieu dans le phénomène donné lui-même, dont la structure dynamique est la « propriété centrale »<sup>2</sup>. Le sujet n'est pas transporté d'une note à une autre, il vit la note elle-même comme s'élevant ou s'abaissant. Avec une suite de deux notes dont la seconde est plus élevée, on se trouve en présence du phénomène d'ascension tonale. Le « phénomène de décalage » est de nature entièrement dynamique. Ce qui est donné est l'ascension tonale d'un palier à un palier supérieur, de telle sorte que, selon la théorie de la Forme, non seulement il n'est pas besoin, mais il n'est même pas possible de faire intervenir des « sensations de transition » spéciales. Remarquons enfin que Koffka, dans sa discussion du paradoxe de Stumpf, pour illustrer le « phénomène de décalage » se sert de l'exemple de deux carrés de carton gris côté à côté<sup>3</sup>. Ceci montre que le « phénomène de décalage » se produit aussi bien dans la comparaison simultanée que dans la comparaison successive, et n'a rien à faire avec l'expérience spécifique du temps phénoménal.

Il ressort de ces différences que la qualification d'une donnée phénoménale par sa contexture n'a pas le même sens chez James et chez Koffka. Pour la théorie de la Forme, cette qualification signifie une profonde détermination de la donnée par la contexture à laquelle elle appartient, de telle sorte que c'est seulement à l'intérieur de celle-ci qu'elle possède son identité phénoménale. Dans notre exemple, la seconde note, plus élevée, apparaît comme le terme d'une ascension tonale, ou, éventuellement, quand l'aspect dynamique du phénomène est moins marqué, comme le palier supérieur séparé du palier inférieur par une distance tonale plus ou moins abrupte, de façon qu'il existe une certaine « tension » entre les deux paliers<sup>4</sup>. Au contraire, quand James parle de la qualification d'une « partie substantive » par

1. JAMES, *loc. cit.*, I, p. 529 : « There is a shock of likeness when we pass from one thing to another which in the first instance we merely discriminate numerically, but, at the moment of bringing our attention to bear, perceive to be similar to the first ; just as there is a shock of difference when we pass between two dissimilars. »

2. Cf. les passages de Koffka cités p. 110, note 4.

3. KOFFKA, *loc. cit.*, p. 540.

4. Cf. *Id.*, p. 546.

des « parties transitives », il n'a pas en vue la définition et la détermination de la « partie substantive » par sa signification fonctionnelle dans l'ensemble de la contexture, mais plutôt une sorte de nuance que l'état mental présent doit à la conscience qui l'accompagne de la continuité qui le relie aux états mentaux précédents. « Avec elle (à savoir toute image définie dans l'esprit) il y a le sens de ses relations proches et lointaines, l'écho affaibli de son origine, l'appréhension naissante de ce vers quoi elle mène<sup>1</sup> ». Insistant sur la différence entre la conscience récurrente de l'identité d'un objet et la récurrence d'un état mental identique, James écrit : « Lorsqu'un fait identique se reproduit, nous devons le penser d'une manière nouvelle, le voir sous un angle un peu différent, l'appréhender dans des relations différentes de celles dans lesquelles il était apparu la fois précédente. Et la pensée par laquelle nous le connaissons est la pensée de ce-fait-dans-ces-relations, une pensée imprégnée de la conscience de tout cet obscur contexte<sup>2</sup> ». Ce dont il s'agit ici, c'est la perspective dans laquelle une « partie substantive » se présente, plus exactement, le fait qu'elle apparaît dans la perspective et dans la lumière d'un certain contexte. Ceci doit être distingué de la qualification de la « partie substantive » par la contexture dont elle est un constituant. Le mot qualification est alors pris dans le sens emprunté à la théorie de la Forme : détermination profonde et définition de l'existence même du constituant par sa référence à la contexture, au point que le constituant peut subir des modifications très substantielles selon les variations de celle-ci. Les phénomènes auxquels la description de James s'applique, seront examinés dans la cinquième partie de ce livre, lorsque nous parlerons de la relation entre thème et champ thématique. Pour l'instant il nous faut souligner la différence entre les notions jamesiennes et celles de la théorie de la Forme, et constater que les descriptions de James ne rendent pas compte de la structure interne du thème.

## 8. La cohérence de Forme

### a) L'interdépendance des constituants d'une contexture.

Pour qu'un constituant d'une contexture ait la signification fonctionnelle qui le qualifie et le définit dans un cas concret, il est évidemment nécessaire qu'il existe d'autres parties, avec chacune leur signification fonctionnelle en accord avec celle du constituant en question. Dans l'exemple que nous avons emprunté à Rubin, le segment qui

apparaît comme le profil d'une bouche entr'ouverte ne peut apparaître ainsi que si un autre segment apparaît comme le profil du nez, un troisième comme celui du front, etc. Quand une partie du champ visuel apparaît comme le quadrant inférieur droit d'un cercle, c'est en référence avec les trois autres quadrants. Dans sa signification musicale, la fin d'une mélodie renvoie aussi bien au commencement qu'au milieu de celle-ci. Un point se présente comme le point terminal droit d'une paire, par rapport à la fois au point terminal gauche et à l'intervalle entre les points, celui-ci apparaissant comme interne au sens que notre analyse a donné à ce mot<sup>1</sup>. Tout constituant d'une contexture se réfère aux autres constituants de la même contexture, chacun étant qualifié et défini par sa propre signification fonctionnelle.

Certes, tous les constituants d'une contexture ne possèdent pas le même poids fonctionnel. Après que quelques notes d'un morceau de musique ont été jouées, un passage peut s'ouvrir qui donne au morceau son tour décisif. C'est avec ce passage décisif que le morceau prend son caractère et sa physionomie, les notes antérieures servant de prélude. Quand on écoute le morceau pour la première fois, les notes du prélude acquièrent leur signification véritable pour la conscience de l'auditeur après coup, quand elles ont déjà passé et que le passage décisif est joué. Il y a ici une réorganisation des phases passées d'une contexture à la lumière de la phase présente<sup>2</sup>. D'autre part, quant au passage décisif, il possède son poids par rapport au prélude et à d'autres passages subordonnés éventuels. Très généralement, chaque partie possède un poids fonctionnel à l'intérieur de la contexture à laquelle elle est intégrée, en proportion de la contribution qu'elle apporte à la constitution de cette contexture. Pourtant, quel que soit le poids fonctionnel d'une partie, celle-ci dépend des autres en ce qu'elle ne peut exister en tant que qualifiée par sa signification fonctionnelle que si les autres, quelques subordonnées qu'elles puissent être, existent aussi avec la signification fonctionnelle qui leur est propre.

Le fait que tout constituant d'une contexture est essentiellement solidaire des autres, apparaît très nettement quand un changement intervient. Wertheimer pose la question de savoir quelles lignes ou quels points il faut ajouter à une figure donnée pour la détruire phénoménalement<sup>3</sup>. Sa réponse est que, pour obtenir un effet destructeur, il faut ajouter des points ou des lignes qui forment avec des

1. *Supra*, pp. 94 et suiv.

2. Cf. KOFFKA, *Principles of Gestalt Psychology*, p. 540.

3. WERTHEIMER, « Untersuchungen zur Lehre von der Gestalt », II, *loc. cit.*, pp. 328 et suiv.

1. JAMES, *loc. cit.*, I, p. 255.  
2. *Id.*, I, pp. 233 et 255.

points ou lignes de la figure initiale de « bonnes Formes » ; l'addition d'autres, quel que soit leur nombre, reste sans effet. Si, les additions faites, les points ou lignes de la figure initiale continuent à ne posséder de signification fonctionnelle que les uns par rapport aux autres, il n'y a pas de destruction ; celle-ci ne se produit que lorsque certains d'entre eux acquièrent une signification fonctionnelle nouvelle en liaison avec les lignes ou points ajoutés<sup>1</sup>. D'autres exemples sont fournis par les types de camouflage examinés par M. Köhler<sup>2</sup>. Certaines figures (figures A) contiennent géométriquement et objectivement d'autres figures (figures a) très familières. Dans certains dessins, par exemple celui de la figure 7, la figure (a) est cachée dans la figure (A) ; dans d'autres (fig. 8), la présence de la figure (a) dans la figure (A) est phénoménalement apparente. Le fait que la figure a est apparente ou non, ne dépend nullement de sa familiarité. Le 4 est tout aussi familier que le E. Ce qui importe, c'est que, dans l'un des cas, les lignes de la figure a réfèrent leur signification fonctionnelle uniquement les unes aux autres, alors que le E est tout à fait absorbé par la figure A, parce que les lignes qui le composent, réfèrent leur signification fonctionnelle aussi à d'autres lignes qui ne jouent aucun rôle dans sa constitution.

Puisque toute partie d'une texture est définie et qualifiée par sa signification fonctionnelle, et que la signification fonctionnelle d'une partie se rapporte essentiellement à celles des autres, il suit qu'il existe entre toutes les parties d'une même texture une profonde interdépendance. Être intégré à une texture qui a le caractère d'une Forme, signifie trouver sa place et sa fonction à l'intérieur, de telle sorte que chaque constituant appelle et soutient les autres constituants, comme il est appelé et soutenu par eux<sup>3</sup>. Les constituants sont liés par la cohérence de Forme, c'est-à-dire qu'ils se déterminent et se conditionnent mutuellement. Ils dérivent les uns des autres et s'assignent les uns aux autres, dans une réciprocity complète, la signification fonctionnelle qui fait de chacun d'eux ce qu'il est dans un cas donné. En ce sens, les constituants existent les uns dans les autres ; chacun d'eux ne possède son existence qualifiée que si les autres possèdent la leur ; il n'existe que dans un système de significations fonctionnelles qui toutes se complètent et s'accordent. En vertu de sa signification fonctionnelle, tout constituant est orienté par rapport aux autres, et cette orientation le qualifie.

1. Cf. aussi l'examen de l'illusion optico-géométrique de Zöllner par M. MERLEAU-PONTY, loc. cit., pp. 44 et suiv.

2. KÖHLER, *Gestalt Psychology*, pp. 208 et suiv.

3. Cf. KOFFKA, « Psychologie », loc. cit., p. 551 : « ... in der Gestalt (besitzt) jeder Teil seinen Platz und seine Eigenschaften als Teil des Ganzen... d. h. anders ausgedrückt: in der Gestalt tragen sich alle Teile gegenseitig. » C'est nous qui soulignons.

Il suit de l'interdépendance et de l'interdétermination des constituants d'une texture, qu'une partie peut subir des modifications radicales si elle est isolée et transformée en élément (dans le sens défini plus haut<sup>1</sup>). Sa signification fonctionnelle n'étant plus déterminée par son rapport avec les autres constituants, la partie extraite peut cesser d'être ce qu'elle était phénoménalement. Inversement, elle ne contribue plus à assigner de significations fonctionnelles aux constituants restants, et ainsi ne les codétermine plus. Ôter une partie d'une texture peut, parfois, entraîner des modifications importantes dans celles qui demeurent.

Wertheimer a illustré de telles modifications par des exemples que leur simplicité rend d'autant plus frappants<sup>2</sup>. Nous n'en citerons qu'un. Soit une triade de points flanquée d'un point additionnel à droite, et d'un autre à gauche :  $a_1, b_1, c_1, d_1, e_1$  (fig. 9). Puis on enlève les points c et e, de telle sorte qu'apparaît une nouvelle triade de points :  $a_2, b_2, d_2$  (fig. 10). Les deux configurations ne sont pas très différentes. Toutes deux sont des triades. Le fait que l'une est, et que l'autre n'est pas flanquée de deux points additionnels, n'a que peu d'importance quant à l'aspect phénoménal de la configuration comme triade, et à la structure de son organisation intrinsèque. Il en est de même de la différence de distance entre le point central (le point de symétrie, le centre de gravité phénoménal, pour ainsi dire) et les points terminaux. Or, tandis que le point d est le point terminal droit des deux triades, les rôles que les points a et b, objectivement identiques, jouent dans les deux triades, sont si différents qu'ils donnent à ces deux points des contenus différents, comme l'exprime Wertheimer. Dans la figure 9, le point  $b_1$  est le point terminal gauche ; le point  $b_2$  de la figure 10, est le centre de symétrie. La fonction de point terminal gauche est alors assumée par  $a_2$  ; objectivement parlant, le même point  $a_1$  dans la figure 9, n'appartient pas à la triade. De même, l'égalité de distance entre  $a_2$  et  $b_2$ , d'une part, et  $b_2$  et  $d_2$ , d'autre part, est très importante pour la triade de la figure 10 ; elle est essentielle à la symétrie de la triade. Si le point  $a_2$  était rapproché de  $b_2$ , la structure interne et l'équilibre de la triade seraient détruits. Dans la figure 9, au contraire, l'égalité de distance entre les mêmes points objectifs est sans importance et à peine remarquée. Si les distances en questions étaient inégales, cela n'aurait aucun effet sur la triade des points  $b_1, c_1, d_1$ . Par l'élimination des points c et e, les points restants, à l'exception du point d, perdent

1. *Supra*, pp. 100-101.

2. WERTHEIMER, « Zu dem Problem der Unterscheidung von Einzelinhalt und Teil » *Zeitschrift für Psychologie*, CXXIX, 1933.

3. Les indices se rapportent à l'ordre des présentations.

la signification fonctionnelle qu'ils avaient, et pour laquelle la référence aux points éliminés était codéterminative. Les points restants sont réorganisés et acquièrent une nouvelle signification fonctionnelle les uns par rapport aux autres. D'autres relations s'établissent entre les points réorganisés. L'interdépendance et la solidarité des constituants d'une texture apparaissent d'autant plus clairement dans cet exemple de Wertheimer, que les textures présentées ne diffèrent pas essentiellement l'une de l'autre dans leur aspect général.

### b) Ségrégation et unification des textures.

Nous avons défini une Forme comme une unité solide en elle-même, et détachée du champ<sup>1</sup>. Il est possible de rendre compte de cette solidité et de cette ségrégation en termes de la cohérence de la Forme, c'est-à-dire à partir de la liaison spécifique qui existe entre les constituants d'une texture.

La ségrégation d'une texture articulée ne signifie pas que le champ et ce qu'il contient, n'a rien à voir avec cette texture. Les données du champ peuvent à leur tour s'organiser en de nouvelles textures. Quand nous regardons une figure géométrique, et que nous la choisissons pour thème, le mode d'apparition de la figure varie à certains égards selon que la figure est présentée sur un fond rouge ou un fond jaune. Il varie aussi selon que la figure est, ou n'est pas, entourée d'autres figures, et lorsqu'elle l'est, selon que les figures accompagnatrices sont, ou ne sont pas, de la même sorte, et si elles sont de la même sorte, selon cette sorte, et ainsi de suite. Quand nous écoutons un morceau de musique, nous pouvons nous fixer sur un passage suffisamment complet et indépendant. Les passages qui le précèdent ne sont tout de même pas sans importance par rapport à lui, car celui qui est à présent notre thème y renvoie; il a des relations musicales spécifiques et définies avec ces autres passages, et c'est d'elles qu'il tient sa perspective musicale. Plus loin nous analyserons d'une façon générale la relation entre le thème et le champ qui l'entoure (qui doit être compris dans un sens plus large que le simple sens spatial), et nous dégagerons les nuances et les aspects du mode d'apparition du thème, qui dérivent du champ<sup>2</sup>. Quelle influence que le champ puisse exercer sur l'apparition du thème, les deux n'en sont pas moins séparés. La figure géométrique n'est pas absorbée par le fond; le passage musical se détache de ceux qui le précèdent, et conserve son individualité et une certaine indépendance. Koffka a donné un exemple simple de deux mouvements

musicaux qui, bien que partiellement entrelacés, se détachent clairement l'un de l'autre<sup>1</sup>. Si le thème se détache du champ, c'est que les données qui appartiennent au champ, ne sont pas intégrées dans la texture du thème; donc elles n'en codéterminent pas les constituants. Ce n'est pas par rapport aux données du champ que les constituants du thème se définissent quant à leur signification fonctionnelle. La ségrégation du thème par rapport au champ tient à ce que la relation entre les constituants du thème diffère, quant à son type et à sa dimension, de celle entre ces constituants et les données qui appartiennent au champ<sup>2</sup>. En d'autres termes, la ségrégation exprime le fait que les données du champ ne participent pas à l'interdépendance et à l'interdétermination qui prévaut parmi les constituants de la texture qui se détache. La cohérence de Forme est une condition de la ségrégation en ce sens que les éléments détachés sont ceux entre lesquels existe une relation de cohérence de Forme, et qu'ils se détachent de ceux avec lesquels ils n'entretiennent pas une telle relation. La ségrégation suit les lignes de la structure de l'organisation.

D'autre part, les constituants détachés s'appartiennent les uns aux autres, et forment une unité solide. Ils se présentent comme se demandant, se supportant, se complétant, et se qualifiant les uns les autres.

Nous avons déjà remarqué qu'une texture n'est pas composée de 'parties', si l'on entend par 'parties' des éléments autonomes, dont chacun est entièrement déterminé en et par lui-même, indépendamment de la texture à laquelle il lui arrive d'appartenir<sup>3</sup>. A propos d'une texture, on ne peut parler de 'parties' que dans le sens que la théorie de la Forme donne à ce mot: chacune étant définie et qualifiée par sa signification fonctionnelle, donc n'existant que par rapport aux autres. Il n'y a pas de principe unificateur en dehors des 'parties' ou des constituants qui coexistent dans la relation de solidarité et de soutien mutuel. La Forme n'est que le système unifié en lui-même de significations fonctionnelles de ses constituants, l'appartenance équilibrée des 'parties' les unes aux autres, le tissu fonctionnel qu'elles forment, ou plus exactement, dans lequel elles existent interdépendantes. L'unité du thème est entièrement et exclusivement une unité par cohérence de Forme. En établissant cette notion, nous dégagons la première dimension de conjonction, ou le premier type formel d'organisation.

La cohérence de Forme désigne un type ou une dimension d'or-

1. *Supra*, pp. 100-101.  
2. Cinquième partie, 8.

1. KOFFKA, *Principles of Gestalt Psychology*, pp. 434 et 448 et suiv.  
2. Pour un exposé des processus physiologiques qui correspondent à la ségrégation phénoménale, cf. KOFFKA, *loc. cit.*, chap. IV et pp. 438 et suiv.  
3. *Supra*, pp. 100-101.

ganisation et de structure, qui admet des variétés tant spécifiques qu'individuelles. Dans une configuration de points ou dans une figure géométrique, la cohérence de Forme se réalise autrement que dans une mélodie ; et le mode de cette réalisation varie d'une mélodie à l'autre. Plus loin, nous examinerons une variété qui présente un intérêt particulier<sup>1</sup>. Mais toutes les variétés ne sont que des spécifications d'une seule structure fondamentale, à savoir la coexistence équilibrée de constituants en dépendance mutuelle.

### 9. Les « multiplicités qualitatives » de Bergson

Bergson a distingué deux sortes de multiplicités : numérique et qualitative<sup>2</sup>. Les multiplicités numériques (c'est-à-dire celles auxquelles s'appliquent les nombres) sont formées d'éléments distincts et séparés, ou au moins séparables les uns des autres. Les éléments sont d'abord appréhendés un par un, puis sont unis par un acte de synthèse<sup>3</sup>. Les multiplicités qualitatives sont d'une toute autre nature. Quand nous écoutons une horloge sonner, nous pouvons, au lieu de dissocier les coups les uns des autres pour les compter, les laisser s'organiser en un groupe de nature rythmique qui présente un aspect particulier. En ce cas, la multiplicité des coups ne s'offre pas comme une quantité, mais plutôt comme la qualité spécifique du groupe dans lequel ils apparaissent. Puisque les coups ne sont pas donnés comme séparés et indépendants les uns des autres, et dès lors n'ont plus à être rassemblés par un acte exprès de synthèse, les concepts numéraux ne s'appliquent pas à une telle suite. Bergson écrit : « ...je ne compte pas les sons, je me borne à recueillir l'impression pour ainsi dire qualitative que leur nombre fait sur moi<sup>4</sup> ». C'est cette expérience de la pluralité ou de la multiplicité comme qualité, ou aspect qualitatif d'un groupe qui caractérise essentiellement le phénomène dont il s'agit<sup>5</sup>. Les multiplicités qualitatives, que Bergson compare très souvent à des phrases musicales, peuvent s'illustrer par l'expérience de tout ce qui évolue dans le temps. Une excitation faible, de courte durée, peut être à peine remarquée. Mais, quand elle continue pendant un certain temps, elle peut produire un effet

1. Cette partie, 11.

2. BERGSON, *Essai sur les données immédiates de la conscience*, pp. 65 et suiv.

3. On s'aperçoit de l'accord substantiel entre la notion bergsonienne de la multiplicité numérique et la description que Husserl donne de l'appréhension « véritable » (« eigentliche ») d'une pluralité (cf. *supra*, p. 66).

4. BERGSON, *loc. cit.*, p. 66.

5. Cf. *Id.*, pp. 96-97 et 92 et suiv., où Bergson parle de « la qualité de la quantité ». Notons l'autre concordance entre la notion bergsonienne de « multiplicité qualitative », et la théorie husserlienne des « facteurs figuraux » qui sont les caractères, les propriétés, les aspects spécifiques des groupes organisés (cf. Première partie, chap. III, 3 a).

appréciable. Cet effet n'apparaît pas sous la forme d'une sensation faible qui pendant un certain temps se reproduit identique à elle-même, mais plutôt comme un processus, qui pendant toute sa durée, est soumis à un changement qualitatif incessant<sup>1</sup>. Bien qu'il mentionne à l'occasion une multiplicité qualitative de nature non temporelle — à savoir la discrimination qualitative des directions dans l'espace<sup>2</sup> —, Bergson se réfère avant tout aux multiplicités qualitatives qui se déploient dans le temps. Parmi celles-ci, l'expérience du mouvement, aussi bien de notre propre corps que des corps extérieurs, présente un intérêt particulier<sup>3</sup>. Si Bergson insiste tellement sur les multiplicités qualitatives temporelles, c'est parce qu'il établit la notion en question dans le dessein de dégager ce qu'il appelle la « durée pure », c'est-à-dire la temporalité spécifique de la conscience dont il présente la vie même comme une multiplicité qualitative s'accroissant au cours du temps.

Nous ne pouvons discuter ici cette notion dans le contexte dans lequel Bergson la développe, ni examiner la signification de cette notion en ce qui concerne les problèmes de l'origine et de la constitution des nombres. Il nous faut nous borner à la description que Bergson donne de l'organisation et de la structure intrinsèque des multiplicités qualitatives. Puisque celles-ci ne sont pas formées d'éléments indépendants et autonomes qui, bien qu'unis par un acte de synthèse, continueraient à exister juxtaposés, la « durée pure », c'est-à-dire la durée des multiplicités qualitatives temporelles, ne peut pas être conçue comme une succession d'instantants distincts. En se référant par exemple aux notes d'une mélodie, Bergson parle de leur interpénétration mutuelle, du fait qu'elles sont données les unes dans les autres. Il écrit : « On peut... concevoir la succession sans la distinction, et comme une pénétration mutuelle, une solidarité, une organisation intime d'éléments, dont chacun, représentatif du tout, ne s'en distingue et ne s'en isole que pour une pensée capable d'abstraire<sup>4</sup> ». Dans leur fusion, les « éléments » dont est formée une multiplicité qualitative, douent celle-ci d'un aspect caractéristique<sup>5</sup>, ou, comme le dit aussi Bergson, chacun des « éléments » en question dérive une certaine coloration du milieu qui l'entoure<sup>6</sup>.

Si l'on remplace les termes de Bergson : « fusion », « interpénétra-

1. BERGSON, *loc. cit.*, pp. 80 et suiv.

2. *Id.*, pp. 73 et suiv.

3. *Id.*, pp. 84 et suiv.

4. *Id.*, pp. 76-77. Cf. aussi p. 79 : « ... (les) sensations s'ajouteront dynamiquement les unes aux autres, et s'organiseront entre elles... la pure durée pourrait bien n'être qu'une succession de changements qualitatifs qui se fondent, qui se pénètrent, sans contours précis, sans aucune tendance à s'extérioriser les uns par rapport aux autres... »

5. *Id.*, p. 96.

6. *Id.*, p. 100.

tion », existence des éléments les uns « dans » les autres, etc., par : « signification fonctionnelle » et « cohérence de Forme », on peut rendre compte de l'intimité des relations entre les constituants d'une multiplicité qualitative, ou plus précisément, de la nature caractéristique et de l'unité spécifique d'une telle multiplicité, tout en évitant les objections qui peuvent être, et ont été, opposées aux descriptions de Bergson. En ce qui concerne les multiplicités qualitatives temporelles, la théorie de Bergson peut être interprétée comme l'affirmation du paradoxe de « la simultanéité du successif ». Quand, par exemple, il soutient que les battements d'un rythme ou les notes d'une mélodie existent ou sont vécues les unes « dans » les autres, de telle sorte que, comme le formulait James, la mélodie entière est présente dans chaque note<sup>1</sup>, ceci doit être compris comme la qualification de chaque note par sa signification musicale. Comme il a été montré, la signification fonctionnelle d'un constituant d'une texture, ne peut être ce qu'elle est que dans un système de significations fonctionnelles, c'est-à-dire qu'en tant qu'elle est orientée vers les significations fonctionnelles d'autres constituants. On peut donc bien dire que les notes antérieures pénètrent la note présente, puisque celle-ci qui n'existe phénoménalement que dans sa signification fonctionnelle, est essentiellement caractérisée par ses références aux notes antérieures, et n'existe telle qu'elle est vécue qu'en vertu de ces références. Du point de vue phénoménal, la note présente ne serait pas telle qu'elle apparaît, si elle avait été précédée de notes différentes de celles auxquelles elle succède en fait. Interprétée en termes de mutuelle interdépendance, la notion bergsonienne d'interpénétration n'implique nullement le paradoxe — « non-sens gratuit », comme dit M. Lovejoy — « que dans le second de deux moments de l'expérience définis comme se succédant réellement l'un à l'autre, le premier soit non seulement représenté, mais est existentiellement présent, exactement dans le même sens que le second<sup>2</sup> ». La mémoire, à ne pas en douter, joue un rôle assez important pour le phénomène dont il s'agit. Mais il est impossible de rendre compte de celui-ci, ainsi que le voudrait M. Lovejoy, uniquement en termes de « survivance dans la conscience du moment présent, d'une partie du contenu du moment précédent<sup>3</sup> ». Quand nous écoutons un morceau de musique dans une salle de concert, le « contenu du moment précédent » peut être

1. JAMES, « On some omissions of introspective psychology », *loc. cit.*, p. 25 : « A tune is a processional feeling, in which the idea of the whole is present to each note, so far as to tinge or 'fringe' that note differently from the way in which it finds itself tinged or fringed in any other tune. »

2. A. O. LOVEJOY, « The problem of time in recent french philosophy », *The philosophical review*, XXI, 1912, p. 537.

3. *Id.*, p. 326 ; cf. aussi p. 533.

le passage musical dont celui que nous entendons à présent est la continuation, mais aussi quelque bruit importun, comme la toux d'un de nos voisins. Le point critique est que dans un cas le « contenu du moment précédent » se rapporte intrinsèquement à la « conscience du moment présent », dans l'autre non. M. Lovejoy a raison d'insister sur la différence entre « représenter simultanément », et « représenter comme simultané<sup>1</sup> ». Cependant, parmi tout ce qui est représenté simultanément comme non-simultané, il faut distinguer entre les éléments qui appartiennent à un même ensemble, et les autres. A propos de ce qui est lié ensemble, il faut savoir comment cette liaison est vécue, et comment on doit en rendre compte. Bien que sa distinction soit correcte, M. Lovejoy ne fait pas avancer d'un pas le problème en question. Il ne tient pas compte de la relation intrinsèque entre les « contenus de conscience », de leur interdépendance, leur détermination et qualification mutuelles par référence les uns aux autres, références qui sont inscrites dans la constitution interne de chaque « contenu de conscience », comme des caractères essentiels et déterminants. Or, ce sont des phénomènes de ce genre que Bergson avait en vue, quand il a établi sa théorie de l'interpénétration que nous essayons d'interpréter dans le langage de la théorie de la Forme.

## 10. Le tout et les parties

Les notions de « tout » et de « partie » étaient traditionnellement définies en termes d'« éléments » qui peuvent se présenter soit isolément, soit ensemble, mais qui ne sont pas affectés par leur mode d'apparition. L'identité des éléments passait pour acquise et ne faisait aucun doute. Depuis l'époque de Locke, les philosophes et les psychologues ont cru se trouver devant l'obligation de rendre compte des « ensembles » en termes d'« éléments » composants, c'est-à-dire d'expliquer les premiers par les derniers<sup>2</sup>. S'il est impossible d'interpréter le « tout » comme une simple somme, une simple combinaison d'« éléments » composants<sup>3</sup>, il faut avoir recours à des facteurs additionnels spécifiques, à des forces unificatrices. Les « Gestaltqualitäten » de von Ehrenfels<sup>4</sup>, et les « facteurs figuraux » de Husserl<sup>5</sup> sont des

une telle coupe de discours générale sur  
partie et tout. Mais quel est l'opposition  
de Gestalt et l'élément de tout sous l'aspect  
comme Gestalt.

comme  
traditionnel

1. A. O. LOVEJOY, « The problem of time in recent french philosophy », *loc. cit.*, p. 330.

2. Nous avons examiné l'opposition de James à cette thèse élémentariste, et son effort pour partir de totalités et non d'éléments, dans la première partie, chapitre II, 1.

3. C'est cette réduction du « tout » aux « éléments » composants, la conception du « tout » comme rien de plus et rien d'autre qu'une simple combinaison, un simple assemblage ou assortiment des « éléments » composants, que James a critiqué comme « Mind-Stuff Theory » (*The principles of Psychology*, chap. VI).

4. Cf. Première partie, chap. III, 1.

5. *Id.*, 3.

essais de spécification de ces facteurs d'unification, Husserl se réfère à la théorie de la *Verschmelzung* de Stumpf, pour rendre compte de l'unification des « éléments » au moyen d'un facteur considéré comme appartenant au domaine sensible. Au contraire, dans l'école de Graz, l'activité unificatrice est explicitement définie comme extrinsèque à la sensibilité<sup>1</sup>. A l'opposition entre les 'parties' et les 'ensembles', correspond celle qui existe entre la sensibilité qui fournit les 'parties', et le processus de « production » qui apporte l'unification.

La théorie de la Forme ne rejette pas seulement l'idée que les « ensembles » soient formés d'« éléments » auxquels des facteurs d'unification viennent s'ajouter, mais aussi et surtout, comme nous l'avons montré, la conception des « parties » comme « éléments ». La redéfinition de la notion de « partie » en termes de signification fonctionnelle, appelle une redéfinition de la notion de « tout ». Si une « partie » est définie par sa signification fonctionnelle, et ainsi dépend de ses co-constituants, c'est que la contexture des co-constituants qualifie la « partie » en question. Ce n'est pas comme si la « partie » tenait de son appartenance à la contexture des nuances et des aspects en plus de ses déterminations propres. Qualifiée et définie par sa signification fonctionnelle par rapport aux autres constituants, la « partie » existe telle qu'elle est dans un cas donné, en vertu de sa référence au « tout ». Cette référence est inscrite et incluse dans la « partie », non comme une modification additionnelle, mais comme une détermination essentielle. Le tout se révèle inhérent et immanent aux « parties », en ce que chaque « partie » réalise le « tout » à l'endroit où elle existe parmi ses co-constituants. Elle réalise le « tout » en vertu de sa signification fonctionnelle par rapport à ses co-constituants, et donc par rapport à la contexture. C'est en réalisant le « tout » que chaque « partie » est faite à sa place ce qu'elle est réellement. De même, le « tout » n'est en aucune manière extrinsèque à ses « parties », puisque chaque « partie » est essentiellement définie et déterminée par sa référence inhérente et constitutive au « tout ». D'autre part, l'unité entre les « parties » est une unité par cohérence de Forme : les « parties » se déterminent mutuellement, s'appellent et se soutiennent les unes les autres. Cette unité est fondée sur les natures mêmes des « parties », celles-ci ne sont données que dans leur unité. L'unité entre les « parties » ; ne doit donc pas être introduite *ὀρθᾶν* ; elle ne doit pas être instituée par un principe qui leur soit extrinsèque.

En définissant les notions de « tout », de « partie », et d'unité en termes de « fondation », Husserl attire l'attention sur la différence essentielle qui existe entre l'unité de la couleur et de l'extension,

et celle des notes qui composent une mélodie<sup>2</sup>. Dans ce dernier cas, il y a une donnée qui s'ajoute aux parties unifiées, à savoir : un « facteur figural » ; il n'y en a pas dans l'autre. Husserl explique cette différence par la dépendance essentielle et intrinsèque de la couleur et de l'extension l'une par rapport à l'autre, et l'indépendance relative des notes de la mélodie, qui peuvent exister séparément. La théorie de la Forme nie cette indépendance. Une note dans une mélodie est essentiellement qualifiée et déterminée par sa signification musicale ; et elle ne possède cette signification qu'en conjonction avec les autres notes, qu'en référence à la mélodie à laquelle elle appartient et qu'elle contribue à former. L'argument avancé par Husserl quant à l'unité de la couleur et de l'extension, de la hauteur du son et de son intensité, peut être généralisé, et appliqué à l'unité entre les notes d'une mélodie, entre les lignes et les points d'une configuration, à tous les cas de « facteurs figuraux » ou de « Gestaltqualitäten », et à tous les exemples de « cohérence de Forme ». Certes, il n'y a pas de loi à priori, selon laquelle aucun individu de l'espèce 'note musicale' ne peut exister en dehors d'une conjonction avec d'autres, tandis qu'il y a une loi idéale à priori à propos de la conjonction et de la coexistence nécessaires d'individus de l'espèce 'couleur', et d'individus de l'espèce 'extension'. Dans le cas de la cohérence de Forme, la dépendance est évidemment différente de celle dont parle Husserl, mais elle n'en est pas moins une dépendance<sup>3</sup>. Elle ne concerne pas les individus en tant qu'exemples de l'espèce, et la possibilité de leur existence à cet égard, mais plutôt la particularisation concrète de ces individus dans un cas donné. Puisque tout constituant d'une contexture dépend essentiellement de ses co-constituants, en ce qui concerne cette particularisation concrète, l'unité entre les constituants est établie avec leur existence même, et consiste dans leur solidarité, détermination et qualification mutuelles. Se présentant dans la relation de cohérence de Forme, les constituants forment un « tout » qui n'est que la coexistence organisée des « parties ».

Si la théorie de la Forme rejette les efforts traditionnels pour « réduire » d'une façon ou d'une autre le « tout » aux « parties », il n'en faut pas conclure que la théorie de la Forme affirme la priorité du « tout » par rapport à ses « parties ». La question de la priorité du « tout » et des « parties » ne se pose pas dans la théorie de la Forme, alors qu'elle se pose très légitimement dans la conception traditionnelle des « parties » comprises comme « éléments » autonomes combinés en un « tout ».

1. Cf. *Supra*, pp. 75 et suiv.

2. Nous pouvons renvoyer à notre essai de réinterprétation des notions husserliennes de « dépendance » et d'« indépendance » à la lumière de la théorie de la Forme, dans « *Phänomenologie der Thematik und des reinen Ich* », chap. III, §§ 17-18, loc. cit.

1. Cf. Première partie, chap. III, 2 b.

Quelle est la  
différence  
entre  
la  
mélodie  
et  
la  
couleur  
et  
l'extension  
et  
l'intensité  
et  
la  
hauteur  
du  
son  
et  
son  
intensité  
et  
l'unité  
entre  
les  
notes  
d'une  
mélodie  
entre  
les  
lignes  
et  
les  
points  
d'une  
configuration  
à  
tous  
les  
cas  
de  
«  
facteurs  
figuraux  
»  
ou  
de  
«  
Gestaltqualitäten  
»  
et  
à  
tous  
les  
exemples  
de  
«  
cohérence  
de  
Forme  
»  
Certes,  
il  
n'y  
a  
pas  
de  
loi  
à  
priori,  
selon  
laquelle  
aucun  
individu  
de  
l'espèce  
'note  
musicale'  
ne  
peut  
exister  
en  
dehors  
d'une  
conjonction  
avec  
d'autres,  
tandis  
qu'il  
y  
a  
une  
loi  
idéale  
à  
priori  
à  
propos  
de  
la  
conjonction  
et  
de  
la  
coexistence  
nécessaires  
d'individus  
de  
l'espèce  
'couleur',  
et  
d'individus  
de  
l'espèce  
'extension'.  
Dans  
le  
cas  
de  
la  
cohérence  
de  
Forme,  
la  
dépendance  
est  
évidemment  
différente  
de  
celle  
dont  
parle  
Husserl,  
mais  
elle  
n'en  
est  
pas  
moins  
une  
dépendance.  
Elle  
ne  
concerne  
pas  
les  
individus  
en  
tant  
qu'exemples  
de  
l'espèce,  
et  
la  
possibilité  
de  
leur  
existence  
à  
cet  
égard,  
mais  
plutôt  
la  
particularisation  
concrète  
de  
ces  
individus  
dans  
un  
cas  
donné.  
Puisque  
tout  
constituant  
d'une  
contexture  
dépend  
essentiellement  
de  
ses  
co-constituants,  
en  
ce  
qui  
concerne  
cette  
particularisation  
concrète,  
l'unité  
entre  
les  
constituants  
est  
établie  
avec  
leur  
existence  
même,  
et  
consiste  
dans  
leur  
solidarité,  
détermination  
et  
qualification  
mutuelles.  
Se  
présentant  
dans  
la  
relation  
de  
cohérence  
de  
Forme,  
les  
constituants  
forment  
un  
«  
tout  
»  
qui  
n'est  
que  
la  
coexistence  
organisée  
des  
«  
parties  
».

Quelle est la  
différence  
entre  
la  
mélodie  
et  
la  
couleur  
et  
l'extension  
et  
l'intensité  
et  
la  
hauteur  
du  
son  
et  
son  
intensité  
et  
l'unité  
entre  
les  
notes  
d'une  
mélodie  
entre  
les  
lignes  
et  
les  
points  
d'une  
configuration  
à  
tous  
les  
cas  
de  
«  
facteurs  
figuraux  
»  
ou  
de  
«  
Gestaltqualitäten  
»  
et  
à  
tous  
les  
exemples  
de  
«  
cohérence  
de  
Forme  
»  
Certes,  
il  
n'y  
a  
pas  
de  
loi  
à  
priori,  
selon  
laquelle  
aucun  
individu  
de  
l'espèce  
'note  
musicale'  
ne  
peut  
exister  
en  
dehors  
d'une  
conjonction  
avec  
d'autres,  
tandis  
qu'il  
y  
a  
une  
loi  
idéale  
à  
priori  
à  
propos  
de  
la  
conjonction  
et  
de  
la  
coexistence  
nécessaires  
d'individus  
de  
l'espèce  
'couleur',  
et  
d'individus  
de  
l'espèce  
'extension'.  
Dans  
le  
cas  
de  
la  
cohérence  
de  
Forme,  
la  
dépendance  
est  
évidemment  
différente  
de  
celle  
dont  
parle  
Husserl,  
mais  
elle  
n'en  
est  
pas  
moins  
une  
dépendance.  
Elle  
ne  
concerne  
pas  
les  
individus  
en  
tant  
qu'exemples  
de  
l'espèce,  
et  
la  
possibilité  
de  
leur  
existence  
à  
cet  
égard,  
mais  
plutôt  
la  
particularisation  
concrète  
de  
ces  
individus  
dans  
un  
cas  
donné.  
Puisque  
tout  
constituant  
d'une  
contexture  
dépend  
essentiellement  
de  
ses  
co-constituants,  
en  
ce  
qui  
concerne  
cette  
particularisation  
concrète,  
l'unité  
entre  
les  
constituants  
est  
établie  
avec  
leur  
existence  
même,  
et  
consiste  
dans  
leur  
solidarité,  
détermination  
et  
qualification  
mutuelles.  
Se  
présentant  
dans  
la  
relation  
de  
cohérence  
de  
Forme,  
les  
constituants  
forment  
un  
«  
tout  
»  
qui  
n'est  
que  
la  
coexistence  
organisée  
des  
«  
parties  
».

et qui demeurent identiques, qu'ils soient, ou ne soient pas, combinés en un « tout », et encore quel que soit le « tout » en lequel ils sont combinés. Pour comprendre cela il est nécessaire d'éclairer le sens de la question.

On peut objecter que la question d'une éventuelle priorité du « tout » ou des « parties » ne peut en aucune façon se poser, parce que les notions de « tout » et de « parties » sont corrélatives, et donc se requièrent mutuellement. Pour que des données puissent être considérées comme des « parties », elles doivent former un « tout ». Ceci est vrai pour toutes les données, tous les faits, tous les objets imaginables. Les concepts de « tout » et de « parties » sont formels ou analytiques au sens husserlien, c'est-à-dire ce sont des concepts qui sont définis en termes strictement formels, indépendamment de toute matière substantive ou qualitative (« sachhaltige Materie »)<sup>1</sup>. Les concepts analytiques ont donc un champ d'applicabilité illimité. A partir de n'importe quelles notions et propositions données, on obtient des concepts et des propositions analytiques au moyen de la « formalisation », qui consiste à remplacer tous les termes substantifs, qualificatifs et matériels, par des termes qui, tels des symboles algébriques, ont un contenu matériel entièrement indéterminé, et sont définis seulement par certaines relations. Les termes formalisés sont des variantes de l'idée purement formelle de l'« objet » ou de « quelque chose en général ». A un niveau supérieur de « formalisation », les relations elles-mêmes sont formalisées, c'est-à-dire remplacées par des « opérations » qui sont définies uniquement par leurs propriétés formelles. Mais, comme le remarque Husserl lui-même<sup>2</sup>, la vérité analytique qu'il ne peut y avoir de « parties » sans un « tout », n'a rien à faire, et est, par conséquent, parfaitement compatible, avec le fait que certaines données, en raison de leur contenu matériel ne peuvent exister qu'en conjonction avec des données d'un genre spécifique (comme, par exemple, la couleur et l'extension), c'est-à-dire ne peuvent exister que comme « parties » d'un « tout », tandis que d'autres données, par exemple des notes de musique, en raison également de leur contenu matériel, peuvent exister aussi bien comme « parties » d'un « tout », que dans l'isolement. Si les données sont réellement isolées, elles ne sont évidemment plus des « parties » ; elles ne se trouvent plus dans la relation de « partie » à « tout », ni dans aucune des relations qui dérivent de celle-ci. La relation de

1. Pour la définition du domaine purement formel ou analytique, notion fondamentale pour la philosophie husserlienne de la logique, cf. *Log. Unt.*, I, §§ 67 et suiv. ; II, III, §§ 11-12 ; *Ideen zu einer reinen Phänomenologie und phänomenologischen Philosophie* (citée ci-après comme *Ideen*), § 13 ; *Formale und transzendente Logik* (citée ci-après comme *Logik*), §§ 6, 12 et suiv., 23 et suiv., 26 a, 27.

2. Husserl, *Log. Unt.*, II, I, pp. 253-254.

« partie » à « tout » en tant que relation formelle, passe donc pour entièrement extrinsèque au contenu des « parties indépendantes ». Quant à leur contenu qualitatif intrinsèque, les « parties indépendantes » sont considérées comme invariantes par rapport à leur groupement. Telle est la thèse soutenue par Husserl, quand, en établissant sa théorie des « facteurs figuraux », il se réfère à la notion de *Verschmelzung* chez Stumpf<sup>1</sup>. Pour les « parties indépendantes », Husserl accepte la conception traditionnelle du « tout » et des « parties » en termes d'« éléments ». Selon cette conception, les mêmes éléments peuvent être, et sont en fait, donnés sous deux modes différents : groupement et isolement. On se trouve alors devant une question à laquelle, par parenthèse, Husserl ne s'est pas intéressé : quel mode d'expérience et d'existence a un privilège ou une priorité d'un certain point de vue, par exemple du point de vue de la description analytique, ou de celui de l'explication théorique ?

La théorie de la Forme nie l'invariance des éléments par rapport à leur groupement. Nous avons mentionné plus haut<sup>2</sup> que des modifications phénoménales assez profondes peuvent avoir lieu dans les constituants d'une contexture, lorsque ces constituants sont séparés les uns des autres. Donc, quand un « tout » est détruit, réellement ou mentalement, les produits de décomposition, les « éléments » résultants, ne doivent pas être confondus avec les « parties » qui étaient contenues dans le tout avant sa décomposition. Les « totalités » ne peuvent être réduites aux « éléments », c'est-à-dire aux produits qui résulteraient d'une décomposition éventuelle, plus des facteurs additionnels, « Gestaltqualitäten », « facteurs figuraux », etc. La théorie de la Forme remplace la conception traditionnelle du « tout » et des « parties » en termes d'« éléments », par une conception fonctionnaliste. Les « parties » sont définies comme constituants, elles sont conçues comme essentiellement déterminées et qualifiées par la signification fonctionnelle qu'elles ont les unes par rapport aux autres, et, par conséquent, par rapport à la totalité de la contexture à laquelle elles sont intégrées. De même le « tout » est considéré comme la coexistence équilibrée de ses « parties » fonctionnelles dans leur profonde interdépendance et solidarité. « Tout » et « parties » sont définis par référence mutuelle, et sont corrélatifs, non seulement au sens formel et analytique, mais aussi en ce qui concerne le contenu substantif et sa qualification matérielle. Dès lors la question de la priorité du « tout » ou des « parties » ne peut plus se poser. La conception fonctionnaliste du « tout » et des « parties » nous semble à beaucoup de points de vue un des apports les plus précieux de la théorie de la Forme.

1. Cf. *supra*, pp. 75 et suiv.

2. Dans cette partie, 6 c.

Nous avons soutenu<sup>1</sup> que l'on peut exprimer le même état de choses en disant qu'une « partie » d'une texture tient sa signification fonctionnelle de l'ensemble de la texture, c'est-à-dire de ses co-constituants, et en disant que la « partie » en question contribue à former la texture, c'est-à-dire à assigner une signification fonctionnelle à ses co-constituants. Désignons cette partie par  $P_n$ , et les co-constituants par  $P_1, P_2, \dots, P_{n-1}$ . La première formulation correspond à une analyse qui porte principalement sur les « parties »  $P_1, P_2, \dots, P_{n-1}$ . Quand on dégage ces « parties » par la méthode mentionnée plus haut<sup>2</sup>, il apparaît que, en vertu de leurs significations fonctionnelles et de leur indétermination, les « parties » en question réclament l'existence, à une certaine place, d'une « partie »  $P_n$  essentiellement qualifiée par une signification fonctionnelle déterminée.  $P_n$ , en tant que réclamé par ses co-constituants, doit être tel qu'il convienne à leur système. L'analyse peut aussi bien porter avant tout sur la « partie »  $P_n$ , et constater que, pour que cette « partie » existe avec la qualification particulière qu'elle a dans le cas concret donné, il faut un système auquel  $P_n$  appartienne, et par lequel elle soit soutenue, à savoir le système formé par  $P_1, P_2, \dots, P_{n-1}$ , dans leurs significations fonctionnelles particulières. L'analyse ainsi orientée s'exprime dans la seconde formulation. La différence entre les deux formulations indique simplement que la description analytique peut être entreprise de deux points de vue différents. Évidemment il ne peut être question d'une priorité d'un de ces points de vue par rapport à l'autre, et il est absurde de demander laquelle de ces deux formulations est préférable à l'autre. Leur équivalence fait ressortir la nature spécifique de l'unité d'une texture, comme unité par cohérence de Forme, c'est-à-dire par interdépendance et interdétermination des « parties ».

## II. La loi de bonne continuation

En étudiant des configurations de points, de droites, et de courbes, Wertheimer a dégagé quatre facteurs qui déterminent l'organisation des parties en groupes unitaires. Ces facteurs sont, dans l'ordre hiérarchique : 1<sup>o</sup> la proximité, 2<sup>o</sup> l'égalité, 3<sup>o</sup> la fermeture, 4<sup>o</sup> la bonne continuation<sup>3</sup>. Comme M. Merleau-Ponty l'a fait remarquer, ces facteurs peuvent être interprétés comme des conditions objectives

1. P. 101.

2. Cf. *supra*, p. 105.

3. WERTHEIMER, « Untersuchungen zur Lehre von der Gestalt », II, *loc. cit.* Cf. aussi КОРЖА, *Principles of Gestalt Psychology*, pp. 164 et suiv. Dans l'ordre que nous donnons, le facteur qui suit prévaut sur celui qui précède quand ils sont mis en conflit.

de l'organisation perceptive, c'est-à-dire des conditions qui concernent les stimuli objectifs<sup>1</sup>. Mais ils peuvent aussi être interprétés comme des aspects structuraux immanents aux textures perceptives données<sup>2</sup>. Dans un contexte descriptif et phénoménologique, c'est la seconde interprétation qui doit prévaloir, comme elle a prévalu au cours de nos discussions précédentes.

Pour la conception fonctionnaliste du « tout » et des « parties », le facteur de fermeture et surtout celui de bonne continuation offrent un intérêt particulier. Ces deux facteurs ont une importance très générale qui dépasse de beaucoup le domaine optique dans lequel ils ont d'abord été mis en évidence. Quant au facteur de bonne continuation, son efficacité apparaît dans les cas de textures incomplètes, lorsque, par exemple, une phrase ou une mélodie est interrompue avant d'être achevée. Le mot « incomplétude » désigne naturellement un aspect phénoménal de l'expérience. Le fragment de phrase ou de mélodie apparaît comme un fragment, c'est-à-dire comme inachevé tel qu'il se présente, comme ayant besoin d'un supplément, donc comme demandant une continuation qui lui convienne.

La tendance à la bonne continuation peut être déduite de la conception fonctionnaliste du « tout » comme système équilibré de ses « parties ». Lorsqu'il y a suffisamment de « parties » pour former un système qui, bien qu'incomplet, c'est-à-dire vécu comme ayant besoin d'être complété, est néanmoins déjà déterminé quant à sa forme et à sa structure générales, certaines conditions définies sont imposées aux « parties » qui sont encore à intégrer. Le système tel qu'il est déjà esquissé, demande de « parties » nouvelles qui s'y ajustent à certaines places. Les « parties » qui sont déjà données sont qualifiées par la signification fonctionnelle qu'elles ont les unes par rapport aux autres. L'incomplétude du système apparaît en ce que ces « parties » sont vécues comme ayant besoin d'un support et d'un supplément, en accord avec leur signification fonctionnelle. Quelles que soient les conditions et les exigences particulières dans un cas concret, elles sont toutes des spécifications de la condition formelle générale de conformité avec ce qui est déjà donné. Lorsque différentes possibilités de supplément sont offertes, c'est celle qui remplit le

1. MERLEAU-PONTY, *Phénoménologie de la perception*, pp. 23 et suiv. Critiquant l'explication des phénomènes psychologiques au moyen du principe de causalité (pp. 137 et suiv.), M. Merleau-Ponty va jusqu'à remplacer les concepts de cause et de condition par celui de motif ; cf. pp. 296 et suiv. sa discussion de la convergence et de la grandeur apparente comme motifs, et non conditions, de la perception de la profondeur ; voir aussi pp. 58 et suiv.

2. Nous avons esquissé cette interprétation dans « Quelques aspects et quelques développements de la psychologie de la Forme », p. 437, *loc. cit.*

mieux les conditions de continuation conforme, qui sera réalisée<sup>1</sup>. Dans certains cas, le système incomplet développe de fortes tendances vers sa auto-complétion. On voit apparaître des mouvements de fermeture selon les lignes de la bonne continuation<sup>2</sup>.

On trouvera les exemples sans doute les plus frappants d'auto-complétion spontanée dans les observations de M. Fuchs sur les hémianopsiques<sup>3</sup>. Quand on montre à ceux-ci un cercle de telle sorte qu'une partie suffisamment grande en soit présentée à la moitié intacte de leur rétine, ils voient pour la plupart un cercle complet. La partie offerte est suffisamment grande si elle présente sans ambiguïté les caractéristiques de la forme circulaire. Il faut insister sur le fait que le malade voit le cercle entier dans son expérience perceptive immédiate, et qu'il ne le complète pas par l'imagination. Il n'y a pour lui aucune différence entre la partie réellement stimulée et l'autre. On obtient le même résultat avec d'autres figures très simples : les étoiles, surtout les étoiles à huit branches, les carrés, les ellipses. Pour les figures un peu moins simples mais aussi familières, comme des lettres, un papillon, un encrier, la complétion n'a pas lieu. La familiarité ne joue donc aucun rôle dans ce phénomène.

Dans l'expérience musicale, on rencontre à chaque instant la bonne continuation. Quand un thème musical est présenté, même pour la première fois, à partir du moment où il révèle un caractère plus ou moins spécifique, des conditions sont imposées à sa continuation. Il doit être mené à sa conclusion « naturelle », telle qu'elle est exigée par sa logique musicale intrinsèque. Lorsque le caractère musical n'est pas encore complètement défini, le thème peut avoir plusieurs continuations différentes, mais non pas n'importe lesquelles. La continuation doit suivre l'orientation déjà donnée ; elle peut développer le thème, ou lui donner un tour nouveau, mais elle doit le faire en conformité avec le caractère musical qui a déjà commencé à se former. La continuation doit pouvoir s'intégrer avec ce qui la précède dans l'unité d'une contexture musicale cohérente. Si cette condition n'est pas remplie, on se trouve devant les phénomènes caractéristiques de « fausseté », de « surprise », ou d'« explosion »

1. Pour les confirmations expérimentales, cf. par exemple, W. METZGER, « Beobachtungen über phänomenale Identität », *Psychologische Forschung*, XIX, 1934 et le résumé qu'en donne KOFFKA, *loc. cit.*, pp. 301 et suiv.

2. Cf. L'exposé de KOFFKA sur les constatations expérimentales, *loc. cit.*, pp. 141 et suiv.

3. W. FUCHS, « Untersuchungen über das Sehen der Hemianopiker und Hemianblyopiker, II, Die totalisierende Gestaltauffassung », *Psychologische Analysen hirnpathologischer Fälle auf Grund von Untersuchungen Hirnverletzter*, V, éd. par A. GELB et K. GOLDSTEIN, *Zeitschrift für Psychologie*, LXXXVI, 1921 ; cf. le bref exposé de KOFFKA, *loc. cit.*, pp. 146-147.

de la contexture musicale<sup>1</sup>. Toutes ces expériences, dans lesquelles la loi de bonne continuation devient manifeste, corroborent la conception fonctionnaliste du « tout » et des « parties ». Inversement, c'est à partir de cette conception que la loi de bonne continuation devient intelligible.

→ Può una lettera mi può essere molto familiare e in la  
ricordo anche in 7 modi una o sono affatto abstratti  
a vedute solo in una sua parte. La familiarità è con le  
lettere in blocchi. Forse c'è differenza con i colori in quanto  
le inconferenza a e curva in ogni sua parte.

→ è più così naturale?

1. KOFFKA, *loc. cit.*, pp. 449 et suiv. Il est très intéressant de comparer le compte rendu donné par Koffka de deux mouvements musicaux entrelacés, à partir de la loi de bonne continuation (*loc. cit.*, pp. 434 et suiv.), avec la discussion du même phénomène par WITASEK, « Beiträge zur Psychologie der Komplexe », pp. 142 et suiv., *loc. cit.*

...fondamentale della fenomenologia husserliana

TROISIÈME PARTIE

QUELQUES NOTIONS FONDAMENTALES DE LA PHÉNOMÉNOLOGIE CONSTITUTIVE

1. Psychologie et phénoménologie

Toutes les discussions précédentes, au cours desquelles nous avons établi que l'organisation est un aspect autochtone de l'expérience immédiate, et où nous avons posé quelques notions fondamentales de la théorie de la Forme, se situaient dans le cadre de la psychologie. Jusqu'ici nous ne nous sommes pas occupés de problèmes proprement philosophiques. Mais c'est pourtant dans le dessein de faire avancer, d'éclairer la théorie phénoménologique de la conscience, que nous nous sommes engagés dans ces discussions psychologiques. La notion de cohérence de Forme et les autres notions dont nous nous sommes occupés jusqu'ici, seront employées dans la quatrième partie pour développer la théorie phénoménologique de la perception. Dans la cinquième nous nous mettrons en quête de types d'organisation différents de la cohérence de Forme ; ces investigations seront, elles aussi, phénoménologiques, à la fois par leur caractère et par leur portée. Nous avons atteint le point où notre analyse passe du point de vue psychologique au point de vue phénoménologique.

A cause de ce passage, nous devons interrompre pour l'instant l'examen de l'organisation en général et des types d'organisation, afin d'expliquer certaines notions fondamentales de la phénoménologie husserlienne. Cette troisième partie occupe une position un peu isolée à l'intérieur du présent ouvrage. Nous quittons l'objet de nos analyses, afin de préparer le terrain pour leur continuation.

Cette préparation est rendue nécessaire par la différence profonde qui existe entre le point de vue de la psychologie et celui de la phénoménologie par rapport aux phénomènes de la conscience.

Du point de vue psychologique, les actes de conscience sont considérés comme des événements d'une nature spécifique, qui ont lieu dans le même monde réel, et dans le même temps objectif, que les événements d'autre espèce, par exemple les processus organiques, notamment les processus nerveux, les processus physiques de toute sorte, etc. Les actes de conscience sont reliés causalement ou fonc-

tionnellement à des processus physiologiques, eux-mêmes provoqués par des processus physiques, à savoir les stimulations externes des organes des sens. C'est par rapport à ces dépendances fonctionnelles que la conscience peut être étudiée. La psychologie est une science positive qui, comme les autres sciences positives, choisit un domaine déterminé de la réalité comme champ de recherches. Dans le cadre de la psychologie, la conscience est conçue comme une partie de la réalité, comme un domaine mondain parmi d'autres, et comme relié aux autres. Dans son exploration et son explication de la conscience, la psychologie prolonge les sciences physiques et biologiques, et repose en partie sur elles.

La phénoménologie aborde la conscience d'un point de vue tout différent. Elle vise à la clarification et à la justification ultimes aussi bien du savoir théorique et scientifique au sens propre, que de ce savoir préthéorique et préscientifique par lequel nous sommes guidés dans notre vie quotidienne, et d'où procède le savoir scientifique et théorique. Le savoir, à chaque niveau, se réalise par des actes de conscience. Il peut concerner les objets les plus divers : ceux qui appartiennent au monde de la perception, comme les choses, les animaux, les autres hommes, aussi bien que les entités telles que les constructions de la science, les nombres, les propositions, les configurations géométriques, ou encore les œuvres d'art, les institutions politiques et sociales, etc<sup>1</sup>. Puisque le dessein de la phénoménologie est de rendre compte des objets quels qu'ils soient, et de leur statut ontologique, c'est-à-dire de leur existence et de la signification de leur existence, nous nous trouvons renvoyés aux actes par lesquels les objets en question se présentent à nous pour ce qu'ils figurent dans notre vie consciente, dans notre activité pratique, théorique, artistique, etc. Il est clair que la phénoménologie ne peut procéder à la manière des sciences positives, puisque la clarification et la justification des méthodes des sciences positives et des notions impliquées dans ces méthodes est une de ses tâches. Il n'est pas moins évident que du point de vue phénoménologique, la conscience ne peut être regardée comme un domaine mondain parmi les autres. Tout objet, à quelque domaine mondain qu'il appartienne, implique et pré-suppose nécessairement la conscience, ou, pour mieux dire, ces actes par lesquels il apparaît comme ce pour quoi il passe dans notre vie. La conscience se révèle ainsi comme le milieu universel de présentation des objets, comme un domaine auquel tous les domaines mondains renvoient nécessairement. La conscience apparaît donc

di funzione funzionale della coscienza in base ai processi fisiologici e biologici

VE

si riferisce a realtà attraverso atti di essere

diversità tra il VE e il VE in rapporto al fatto della coscienza

1. Le mot « objet » est employé ici dans le sens le plus large ; il désigne tout ce sur quoi l'on peut discuter, tout ce que l'on peut penser ou appréhender.

comme un domaine privilégié grâce auquel il y a des domaines mondains, c'est-à-dire des domaines qui sont insérés à titre de parties dans l'ensemble de la réalité. Par conséquent, la conscience ne doit pas être prise pour un domaine mondain elle-même.

Il faut donc des méthodes et des notions spéciales que nous allons expliquer dans cette partie. Malgré la différence entre la façon psychologique et la façon phénoménologique d'aborder la conscience, la radicalisation de certains problèmes psychologiques amène, ou du moins motive, certaines notions fondamentales de la phénoménologie. C'est ce que nous montrerons à propos de l'abandon de l'hypothèse de la constance, et de la distinction jamesienne entre « object » et « topic » de la pensée. Inversement, les résultats phénoménologiques conservent leur validité dans le cadre de la psychologie. C'est en ce sens qu'Husserl parle d'une réforme psychologique radicale qui est impliquée dans la conception phénoménologique de la conscience<sup>1</sup>.

La conception phénoménologique de la conscience fut dans une certaine mesure préparée par Descartes dans les deux premières *Méditations*. La conscience, non seulement résiste au doute universel, mais aussi se révèle comme le domaine auquel tous les objets renvoient. Résumant son analyse de la perception, Descartes écrit<sup>2</sup> : « Quid autem dicam de hac ipsa mente, sive de me ipso?... Quid, inquam, ego qui hanc ceram videor tam distincte percipere? Nunquid me ipsum non tantum multo verius, multo certius, sed etiam multo distinctius evidentiusque, cognosco? Nam, si judico ceram existere, ex eo quod hanc videam, certe multo evidentius efficitur me ipsum etiam existere, ex eo quod hanc videam... si judico ceram esse, ex eo quod hanc tangam, idem rursus efficitur... Si ex eo quod imaginari, vel quavis alia ex causa, idem plane. Sed et hoc ipsum quod de cera animadverto, ad reliqua omnia, quae sunt extra me posita, licet applicare. Porro autem, si magis distincta visa sit cerae perceptio, postquam mihi, non ex solo visu vel tactu, sed pluribus ex causis innotuit, quanto distinctius me ipsum a me nunc cognosci fatendum est, quandoquidem nullae rationes vel ad cerae, vel ad cuspisiam alterius corporis perceptionem possint juvare, quin eadem omnes mentis meae naturam melius probent! » Aussi Husserl caractérise-t-il la phénoménologie comme une sorte de « néo-cartésianisme », non sans ajouter : « bien qu'elle se soit vue obligée de rejeter à peu

1. HUSSERL, « Nachwort zu meinen 'Ideen zu einer reinen Phänomenologie und phänomenologischen Philosophie' », pp. 565 et suiv., *Jahrbuch für Philosophie und phänomenologische Forschung*, XI, 1930 ; cf. aussi les références données plus loin, p. 319, note 1.

2. DESCARTES, *Œuvres*, éd. Adam et Tannery, VII, p. 33.

près tout le contenu doctrinal connu du cartésianisme, pour cette raison même qu'elle a donné à certains thèmes cartésiens un développement radical<sup>3</sup>. Selon Husserl, Descartes n'a pas compris la pleine portée de sa découverte. Interprétant la conscience comme *substantia cogitans* et l'identifiant avec *mens sive animus*, Descartes en fait un domaine mondain parmi les autres, malgré le statut privilégié qu'il lui confère comme base de départ d'où l'existence des autres domaines sera inférée par raisonnement<sup>4</sup>. Husserl adopte une position très similaire vis-à-vis d'autres grands penseurs du passé dont il se considère comme le continuateur, par exemple Hume et Kant. Tout en épousant leurs intentions philosophiques ultimes, Husserl se croit obligé d'abandonner presque toutes leurs théories afin de réaliser ces intentions ultimes<sup>5</sup>.

## 2. La racine de l'hypothèse de la constance

Afin de développer la conception phénoménologique de la conscience, considérons la charpente conceptuelle dans laquelle l'hypothèse de la constance prend naissance. Remarquons toutefois que les notions que nous allons examiner ont une portée beaucoup plus vaste que celle qu'elles dérivent de leur liaison avec cette hypothèse.

A chaque moment de notre vie consciente, nous nous trouvons dans le monde de la perception, parmi des objets de la plus grande diversité : objets naturels, objets culturels, choses, animaux, et personnes. Tous apparaissent comme des existants, appartenant au monde réel qui inclut tous les existants y compris nous-mêmes. Vivant dans l'« attitude naturelle » (« natürliche Einstellung ») qui est non seulement l'attitude de l'expérience quotidienne, mais aussi de toute activité à l'exception de la réflexion philosophique radicale, nous acceptons sans plus le caractère existentiel avec lequel le monde de la perception et tout ce qu'il contient se présente à nous<sup>4</sup>. Dans tous nos rapports avec des existants mondains réels, que nous percevions, que nous raisonnions, que nous explorions, que nous produisions, que nous agissions, etc., la croyance à l'existence de ce qui

1. HUSSERL, *Méditations cartésiennes*, p. 1.

2. *Id.*, sect. 10.

3. En ce qui concerne les affiliations historiques de la phénoménologie voir : *Ideen*, § 62 : « Nachwort zu meinen 'Ideen zu einer reinen Phänomenologie und phänomenologischen Philosophie' », pp. 563 et suiv., *loc. cit.* ; *Logik*, pp. 226-227 ; « Die Krisis der europäischen Wissenschaften und die transzendente Phänomenologie », §§ 16 et suiv., *Philosophia*, I, 1936 ; cf. aussi G. BERGER, « Husserl et Hume », *Revue internationale de Philosophie*, I, 1939.

4. Voir HUSSERL, *Ideen*, §§ 27 et suiv. Nous citons l'édition allemande des *Ideen* dont on trouve la pagination en marge de la traduction française due à M. Ricoeur. C'est à sa traduction que nous empruntons la terminologie.

attitude naturelle  
 ↓  
 monde réel  
 ↓  
 monde des choses

nous occupe est impliquée. Certes, cette croyance n'est pas formulée de façon permanente ; le caractère existentiel des choses et des êtres que nous rencontrons n'est pas chaque fois dégagé, rendu explicite, posé. Mais l'explicitation est toujours possible. En règle générale, la croyance à l'existence est renfermée dans toutes nos activités sous une forme le plus souvent implicite et inarticulée. Ce n'est pas tant une prémisses entraînant des conséquences, qu'une thèse générale qui, sans être formulée, pénètre et anime toutes nos activités, et sur laquelle nous nous basons dans nos rapports avec les existants<sup>1</sup>. Si donc on thématise la croyance en question et l'exprime sous la forme d'un jugement d'existence, on ne fait que rendre explicite et, pour ainsi dire, parlant ce qui, au préalable de l'explicitation, était déjà présent et efficace, bien que sous une forme muette et dissimulée.

Lorsque nous passons du savoir perceptif et de l'expérience commune à l'explication scientifique, substituant l'univers construit et élaboré de la physique au monde tel qu'il nous est familier dans notre vie quotidienne, nous n'abandonnons pas pour autant l'attitude naturelle. Les constructions de la physique, dans son élaboration d'un univers scientifiquement valable, sont soumises à l'épreuve décisive de la correspondance et de l'accord avec l'expérience perceptive. L'explication scientifique part de l'expérience perceptive, et est orientée par elle. Aussi la croyance à l'existence dont s'anime l'expérience perceptive, passe-t-elle dans l'interprétation scientifique de celle-ci, sous la forme de l'acceptation implicite et non réfléchie de l'existence du monde perceptif<sup>2</sup>.

Si l'on tient compte de l'élaboration de l'univers de la physique, la conception, propre à l'attitude naturelle, de nous-mêmes comme existants mondains parmi d'autres qui agissent les uns sur les autres, doit être reformulée en termes d'organisme exposé à des stimulations extérieures. Les processus provoqués par celles-ci dans l'organisme, sont liés à leur tour avec l'expérience des données sensorielles. Stimuli et processus organiques sont conçus en conformité avec les conceptions qui prévalent dans la physique. Historiquement parlant, l'hypothèse de la constance peut être considérée comme le premier essai pour mettre en relation simple les stimulations des organes des sens d'une part, et à la fois les processus organiques, c'est-à-dire physiologiques provoqués, et les expériences sensorielles, c'est-à-dire les sensations, concomitantes, d'autre part. Tout en insistant sur l'hypothèse de la constance à cause du rôle qu'elle a joué dans le développement de la psychologie

1. HUSSERL, *Ideen*, pp. 52 et suiv.

2. Nous ne pouvons ici que mentionner la complication qui découle de l'adjonction à la croyance primaire à l'existence du monde de la perception, d'une seconde croyance, fondée sur la première, celle à la validité de l'univers construit par la physique.

moderne, il ne faut pas oublier que ce n'est qu'une spécification de la conception beaucoup plus générale que nous venons d'esquisser à propos des relations entre la physique et la psychologie, et que ce n'est pas la seule spécification possible.

La psychologie moderne s'est développée non seulement en conjonction avec la physique, mais dans son prolongement<sup>3</sup>. Non seulement on définit les concepts psychologiques en s'orientant par les concepts de la physique<sup>4</sup>, mais surtout on se réfère à la physique dans la formulation même des problèmes psychologiques, particulièrement en ce qui concerne la perception. Pour expliquer la perception, le psychologue prend comme point de départ l'univers construit par la physique, et considère l'organisme humain comme un système physique auquel surviennent des événements physiques<sup>5</sup>. Les problèmes mêmes que les théories psychologiques doivent résoudre sont déterminés par l'acceptation de la physique<sup>6</sup>. En ce sens la psychologie moderne, qu'elle soit empiriste ou intellectualiste, a été dominée par ce que M. Merleau-Ponty appelle « le préjugé du monde »<sup>7</sup>. La théorie de la Forme, comme nous le montrerons plus loin<sup>8</sup>, demeure dans cette orientation par rapport à la physique, malgré l'abandon de l'hypothèse de la constance.

### 3. La réduction phénoménologique

Par la réduction phénoménologique, la croyance à l'existence est mise « hors de jeu », « hors circuit », « entre parenthèses » ; elle est « suspendue »<sup>9</sup>. Ce n'est pas comme si l'existence du monde était niée ou mise en doute, ou, au lieu d'être considérée comme certaine, était estimée comme seulement probable, etc. Tout cela serait modifier la croyance, et non la suspendre. A proprement parler, la réduction phénoménologique ne concerne pas la croyance à l'exis-

me VE  
stimmung  
delle  
credenza a  
well' 722

1. E. CASSIRER, *Das Erkenntnisproblem in der Philosophie und Wissenschaft der neueren Zeit*, I, pp. 554-555, considère Malebranche comme le premier psychologue moderne.

2. Cf. notre article : « La place de la psychologie dans l'ensemble des sciences », pp. 170 et suiv., *Revue de Synthèse*, VIII, 1934.

3. Cf. la formulation classique par HELMHOLTZ, *Handbuch der physiologischen Optik*, pp. 584 et suiv.

4. G. MARCEL, *Journal métaphysique*, Paris, 1935, p. 124 : « ... le mode de représentation des rapports de l'âme et du corps, dépendant de la façon dont le corps même est pensé, dépend indirectement de ce mouvement même par lequel l'esprit se réalise dans la science... la notion que l'esprit peut se faire des rapports de l'âme et du corps doit être fonction du mouvement par lequel la notion du corps se construit. Or cette construction du corps se révèle solidaire dans une mesure extraordinairement étroite de la construction même du monde extérieur. »

5. MERLEAU-PONTY, *Phénoménologie de la perception*, Introduction.

6. Cf. cette partie, 4.

7. HUSSERL, *Ideen*, §§ 31 et suiv. et *Abschnitt*, II, chap. IV ; voir aussi les commentaires de M. RICOUR et la présentation, très claire dans sa brièveté, de M. A. SCHUTZ, « Some leading concepts of phenomenology », III, *Social Research*, XII, 1945.

tence elle-même ni le caractère existentiel offert par le monde de la perception et par les objets appartenant à ce monde. Elle concerne plutôt le rôle que le phénoménologue fait jouer à cette croyance. En ce sens, la réduction phénoménologique peut être considérée comme un artifice de méthode pour fonder une connaissance philosophique radicale et radicalement justifiée<sup>1</sup>. Toute chose perçue qui compte dans l'attitude naturelle pour un existant réel, continue à compter pour tel sous le régime de la réduction phénoménologique. Cela est aussi vrai pour le monde de la perception considéré dans son ensemble, qui continue à se présenter comme existant et comme monde réel. Mais, alors que dans l'attitude naturelle, la croyance à l'existence est simplement acceptée, en général implicitement et sans réflexion, cette croyance n'est plus accueillie sous le régime de la réduction phénoménologique qui pour cette raison se révèle une *epoché* — suspension d'acceptation<sup>2</sup>. Bien que réduite, c'est-à-dire n'étant plus acceptée comme base sur laquelle procéder, la croyance à l'existence continue à être vécue. Il ne faut donc pas dire que la croyance à l'existence est écartée, éliminée, supprimée<sup>3</sup>. En vérité, le caractère existentiel des choses réelles, bien loin d'être laissé de côté, est explicitement dégagé et soumis, comme les autres caractères qu'offrent les choses réelles, à une réflexion et à une analyse radicales. Bien plus, la clarification ultime de l'existence des choses perçues et du monde de la perception en général, est un des thèmes centraux de la phénoménologie<sup>4</sup>.

La réduction phénoménologique apparaît comme indispensable à une clarification philosophique radicale. Si nous nous trouvons en présence d'un monde réel auquel nous appartenons nous-mêmes, c'est parce que ce monde et tout ce qu'il contient se présente à travers certains actes de conscience et certains systèmes d'actes enchaînés, spécialement à travers des actes de perception, tel qu'il est pour nous : comme existant, et dont l'existence possède une signification spé-

1. Cf. FARBER, *The foundation of phenomenology*, Cambridge, Massachusetts, 1943, pp. 561-562. A propos de la différence entre la position de M. Farber et la nôtre en ce qui concerne la phénoménologie transcendentale, cf. *infra*, pp. 183-184.

2. HUSSERL, *Méditations cartésiennes*, p. 17 : « Le monde perçu dans cette vie réflexive est, en un certain sens, toujours là pour moi ; il est perçu comme auparavant, avec le contenu qui, en chaque cas, lui est propre. Il continue de m'apparaître comme il m'apparaissait jusque-là ; mais, dans l'attitude réflexive qui m'est propre en tant que philosophe, je n'effectue plus l'acte de croyance existentielle de l'expérience naturelle ; je n'admets plus cette croyance comme valable, bien que, en même temps, elle soit toujours là et soit même saisie par le regard de l'attention. »

3. C'est un malentendu fréquent ; cf. par exemple, H. SPIROBERG, « The 'reality-phenomenon' and reality », IV, et V. J. MC GILL, « A materialistic approach to Husserl's philosophy », pp. 239 et suiv. ; ces deux articles se trouvent dans *Philosophical essays in memory of Edmund Husserl*, éd. par M. Farber, Cambridge, Mass., 1940.

4. Dans la quatrième partie, chap. 1, 6 b, nous proposerons un exposé de cette clarification.

cifique pour nous. Cela est vrai aussi pour l'univers de la science et pour les domaines non-perceptifs comme la logique et les mathématiques, par rapport aux actes et aux systèmes d'actes à travers lesquels ces domaines sont conçus et construits. Pour formuler des problèmes philosophiques radicaux concernant ces derniers domaines aussi bien que le monde de la perception, concernant le sens spécifique que prennent les notions d'existence et de validité dans chacun de ces domaines, pour réussir à clarifier et à justifier les notions et les catégories fondamentales qui s'y rapportent, etc., nous avons à considérer des actes de conscience. Nous avons à considérer spécialement ces actes par lesquels les entités appartenant au domaine en question apparaissent dans leur mode de présentation originale. Ainsi la tâche ultime de la philosophie peut se définir comme suit : il s'agit de rendre compte des objets de toute sorte, et de l'objectivité dans tous les sens possibles, en termes de subjectivité, c'est-à-dire en termes des actes de conscience qui ont par rapport aux objets en question une fonction d'expérience donatrice originale.

\* La référence essentielle des objets aux actes de conscience est ce qui motive la réduction phénoménologique. La première démarche consiste à rendre cette référence explicite, et à dévoiler la conscience comme domaine unique et particulièrement privilégié, antérieur à tout autre domaine, même au monde de la perception<sup>1</sup>. Sur cette base, le procédé méthodologique qui est la mise entre parenthèses ou la suspension de la croyance à l'existence, croyance propre à l'attitude naturelle, se révèle nécessaire afin d'éviter un cercle vicieux, très apparent dans le cas de la perception. Tant que la réduction phénoménologique n'est pas effectuée, tant que la conscience est considérée comme intégrée dans le monde réel, et comme faisant partie de celui-ci (c'est-à-dire tant qu'elle est considérée comme un domaine mondain spécial bien circonscrit), les actes de perception sont interprétés comme dépendant causalement des choses perceptives et des événements physiques qui interviennent aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur de l'organisme du sujet percevant. Les choses du monde de la perception s'offrent telles qu'elles sont à travers des actes de perception, et les processus physiques apparaissent tels qu'ils sont à travers des actes d'élaboration et d'interprétation scientifiques qui sont basés sur la perception. En dernière analyse, il faut en rendre compte en termes d'actes de perception. La perception est ainsi expliquée à partir des choses objectives et des processus physiques dont il faut à leur tour rendre compte en termes de conscience perceptive.

1. Cf. HUSSERL, *Ideen*, §§ 47 et suiv., et 142 ; *Logik*, §§ 61, 94-95, 104 ; *Méditations cartésiennes*, sect. 7-8 et 40-41.

compito  
ultimo  
delle fl

la core è D  
micio e  
molepato  
dell'ore  
andò al  
vendo  
delle peca

evihue  
op  
cicob  
n'ioso

Ho e solo po l'unico delle ridiaz?

Par la réduction phénoménologique, l'intégration de la conscience dans le monde réel est rompue. La conscience n'est plus regardée comme un domaine mondain spécial parmi les autres ; les actes de conscience ne sont plus considérés comme des événements qui ont lieu dans le monde réel et qui, par conséquent, dépendent causalement ou fonctionnellement d'autres événements mondains. A l'intérieur de la réduction phénoménologique, les actes de conscience sont considérés exclusivement comme des expériences d'objets, expériences, au sens le plus large du terme, dans lesquelles et par lesquelles des objets apparaissent, se présentent, et sont appréhendés pour ceux qu'ils sont et pour lesquels ils comptent. Si la conscience est un domaine unique dans sa priorité absolue, c'est parce qu'elle se révèle le milieu par lequel nous accédons à tout ce qui existe, dans quel sens que ce soit. Certes, le point de vue phénoménologique n'est pas le seul possible dans l'étude de la conscience. La psychologie, spécialement dans sa phase explicative, en adopte un autre. Mais si l'on fait prévaloir les intérêts de la philosophie, c'est-à-dire ceux d'une clarification ultime, il faut aborder la conscience sous le régime de la réduction phénoménologique. Dans la possibilité d'adopter vis-à-vis de la conscience le point de vue « naturaliste » aussi bien que le point de vue phénoménologique, se manifeste la nature ambiguë de celle-ci dont les actes, d'une part, dépendent fonctionnellement de faits et d'événements objectifs et, en ce sens, doivent être pris pour les effets de ceux-ci, et d'autre part, possèdent des fonctions de présentation donatrice pour tous les événements mondains, y compris ceux dont ils dépendent causalement.

A l'intérieur de la réduction phénoménologique, par suite de la suspension de la croyance à l'existence, le monde réel dans son ensemble et les choses particulières ne sont plus simplement acceptés comme existant, mais ils sont pris comme se présentant comme existant. Comme nous l'avons souligné, la croyance à l'existence n'est en rien éliminée ni annulée du fait de sa suspension. Si la croyance à l'existence est préservée à l'intérieur de la réduction phénoménologique, ce ne peut être qu'à titre de croyance vécue. De même, le caractère existentiel continue à être pris en considération une fois qu'il a été, pour ainsi dire, muni d'un indice, indice qui le désigne comme quelque chose de visé. Affecté de cet indice, le caractère existentiel comme visé par des actes d'expérience est soumis à l'investigation phénoménologique. Puisque le caractère existentiel concerne tous les attributs, toutes les propriétés, qualités, etc., de tout existant, c'est à l'existant considéré comme un tout que cet

1. Cf. HUSSERL, *Ideas*, p. 142.

osservato. quando lo

indice doit être attaché. L'existant est donc pris en tant que visé, et visé tel qu'il apparaît par un acte de conscience. L'indice en question sert à rendre explicite la condition essentielle de tout objet d'être un objet pour la conscience, de se présenter et d'être visé à travers des actes d'expérience. En ce sens, et en ce sens seulement, le monde de la perception et tous les existants mondains sont transformés, ou, plus exactement, dévoilés comme phénomènes<sup>1</sup>. La phénoménologie s'occupe toujours de phénomènes au sens indiqué, c'est-à-dire non pas de choses et d'objets simpliciter, mais de choses et d'objets tels qu'ils apparaissent à travers des actes de conscience. Par conséquent, les investigations phénoménologiques doivent être menées dans une orientation strictement descriptive, puisque, lorsque nous avons effectué la réduction phénoménologique, il ne nous reste que des choses et des objets visés qui, donc, doivent être pris tels qu'ils sont visés, c'est-à-dire tels qu'ils se présentent dans une expérience actuelle ou potentielle<sup>2</sup>. Dans les analyses phénoménologiques, on doit s'interdire toute acceptation et tout départ du monde réel de la perception, et, a fortiori du monde scientifiquement vrai de la physique. A travers une perception donnée, une chose se présente sous un certain aspect, par un de ses côtés, comme proche ou lointaine, etc. La phénoménologie de la perception doit s'en tenir à la chose perçue, prise exactement telle qu'elle s'offre, prise dans le mode de présentation sous lequel elle apparaît en fait à travers la perception en question ; pour employer la terminologie de Husserl, on doit partir du noème perceptif<sup>3</sup>. Pourtant la phénoménologie ne se borne pas à des analyses descriptives de perceptions isolées. Son dessein ultime est de rendre compte de la chose réelle objective en termes de subjectivité. C'est-à-dire en termes de perceptions et de noèmes perceptifs. On se trouve alors devant le problème de la relation entre le noème perceptif et la chose réelle qui apparaît sous divers modes de présentation à travers différentes perceptions, et est pourtant vécue comme une seule et même chose. C'est le problème transcendantal de la constitution des choses réelles<sup>4</sup>.

1. Cf. HUSSERL, *Méditations cartésiennes*, pp. 17-18 et 27 : « ... le monde, dans l'attitude phénoménologique, n'est pas une existence, mais un simple phénomène. » M. G. Berger a donné un exposé très clair de la réduction phénoménologique du point de vue du rôle qu'elle joue pour dévoiler le monde comme phénomène. Dans *Le cogito dans la philosophie de Husserl*, chap. III, il écrit (p. 54) : « Ce qui s'opère dans la réduction phénoménologique, c'est moins le passage de l'objet au sujet, que la prise de conscience du monde en tant qu'objet, en tant que phénomènes — qua cogitatum... — il y a une categoria plus profonde que celle de l'être ou du non-être, c'est celle d'objet pensé. » (C'est nous qui soulignons.)

2. Cf. HUSSERL, *Méditations cartésiennes*, p. 30.

3. La notion de noème perceptif sera définie dans cette partie, §.

4. Nous ne faisons ici que mentionner le problème de la constitution ; nous y reviendrons longuement dans la quatrième partie.

#### 4. Interprétation phénoménologique de l'abandon de l'hypothèse de la constance

C'est l'abandon de l'hypothèse de la constance qui a conduit la théorie de la Forme vers une orientation strictement descriptive. En nous référant à notre discussion antérieure, nous pouvons interpréter cet abandon comme une réduction phénoménologique embryonnaire. Nous disons 'embryonnaire', parce que l'abandon d'une hypothèse particulière proposée sur la base de la conception générale dont nous avons parlé<sup>1</sup> à propos de l'orientation de la psychologie par rapport à la physique, n'entraîne pas *ipso facto* l'abandon de cette conception générale elle-même. En fait, dans le premier chapitre de sa *Gestalt Psychology*, M. Köhler insiste sur le monde de la perception dans lequel nous vivons et agissons comme le seul point de départ possible de toute science, de la physique aussi bien que de la psychologie. Ce monde comprend notre corps propre tel que nous le connaissons par l'expérience quotidienne. Partant du monde de la perception, nous élaborons par inférences et constructions l'univers scientifiquement valable de la physique. Au cours de cette élaboration, nous substituons progressivement des systèmes physiques aux choses perçues, et un système physique particulier, l'organisme tel qu'il est conçu par la physiologie, au corps propre donné dans l'expérience immédiate<sup>2</sup>. La tâche de la psychologie est alors de concevoir des processus organiques tels que l'apparition du monde de la perception, le corps propre y compris, puisse en sortir comme le résultat<sup>3</sup>. La formulation de M. Köhler est une excellente illustration de l'orientation donnée aux problèmes psychologiques par la référence à la physique.

1. *Supra*, pp. 134-135.

2. W. KÖHLER, *Gestalt Psychology*, pp. 7 et 22 note : « If the chair is seen 'before me', the 'me' of this phrase means my body as an experience, of course, not my organism as an object of the physical world. » En adoptant, comme nous le faisons, la terminologie de M. Köhler, il faut noter qu'elle diffère foncièrement de celle dont se sert M. GOLDBSTEIN qui, dans *Der Aufbau des Organismus*, Haag, 1934, entend par « organism » ce que, suivant M. Köhler et d'autres auteurs, nous appelons « corps propre ». Le premier à insister sur la distinction entre le corps propre et l'organisme fut, à ce qu'il nous semble, SCHELLER, *Die Wissensformen und die Gesellschaft*, Leipzig, 1926, pp. 361 et suiv. Selon M. SARTRE (*L'être et le néant*, pp. 365 et suiv.), la substitution de l'« organisme » au « corps propre » tient à ce que l'on considère le corps, non tel qu'il est donné au sujet vivant et incarné, donc engagé, mais tel qu'il apparaît à un observateur purement contemplatif, détaché, et, dans ce sens, désintéressé. M. MERLEAU-PONTY a mis en lumière dans *La structure du comportement*, Paris, 1942, pp. 195 et suiv. et 256 et suiv. les difficultés dont se trouve entourée l'idée de la biologie en tant que science purement explicative, et aussi la conception même du corps propre comme un système physique. D'après cet auteur, c'est le « corps phénoménal » qui doit être le sujet de la biologie ; cf. aussi *Phénoménologie de la perception*, pp. 110 et suiv., 122 et suiv. et 403-404.

3. KÖHLER, *loc. cit.*, p. 7 : « To the influence of... physical objects my organism responds with processes which establish the sensory world around me. Further processes in the organism give rise to the sensory thing which I call my body » ; p. 22, note : « My body is the outcome of certain processes in my physical organism... exactly as the chair before me is the final product of other processes in the same physical organism. »

Néanmoins, la théorie de la Forme se prête à une interprétation philosophique en termes phénoménologiques<sup>1</sup>. L'abandon de l'hypothèse de la constance entraîne bien une orientation descriptive, en vertu de laquelle ce qui s'offre dans la perception est considéré comme homogène dans ce sens que tous ses constituants, ses aspects, ses caractères, etc. sont reconnus comme des données de l'expérience sensible authentique. Ce qui apparaît à travers un acte de perception, est décrit et analysé exactement tel qu'il se présente, sans référence aucune à une réalité extrinsèque à la perception en question. La 'chose' n'est donc pas la chose telle qu'elle est en réalité, mais la chose telle qu'elle apparaît, et telle qu'elle est donnée à travers l'acte vécu et cet acte seul, la chose telle qu'elle est visée, dans ce mode particulier de visée qu'est la présentation perceptive. En d'autres termes, dans ses analyses descriptives, la théorie de la Forme traite de noèmes perceptifs, donc de phénomènes dans le sens spécifiquement husserlien. Les analyses descriptives de la théorie de la Forme se révèlent être des analyses noématiques phénoménologiquement valables. Si les notions et les résultats descriptifs de la théorie de la Forme acquièrent de la signification et de la validité pour la phénoménologie, c'est parce que l'abandon de l'hypothèse de la constance fonctionne comme une réduction phénoménologique embryonnaire. D'autre part, à considérer, dans l'analyse d'une perception donnée, la chose telle qu'elle apparaît et se présente à travers cette perception, on se trouve du même coup en face du problème de la relation entre la chose telle qu'elle apparaît et la chose telle qu'elle est en réalité. Les analyses et les résultats descriptifs de la théorie de la Forme amènent à la tâche de rendre compte des choses réelles en termes de choses telles qu'elles sont vécues, visées, et données à travers des présentations perceptives, c'est-à-dire en termes de noèmes perceptifs. En d'autres termes, nous voici en présence du problème transcendantal de la constitution, tel qu'il se pose pour la phénoménologie<sup>2</sup>.

M. Merleau-Ponty remarque lui aussi, qu'une orientation consécutivement descriptive en psychologie implique l'« attitude transcendantale »<sup>3</sup>. Même quand il prend pour point de départ les objets et les événements physiques tels qu'ils sont en eux-mêmes, et quand il interprète les choses données en perception comme des produits de processus déclenchés par l'action d'événements physiques sur un organisme, le psychologue est obligé de prendre en considération

1. Cf. notre article « Phänomenologie der Thematik und des reinen Ich », chap. 1, *Anhang, loc. cit.*, dans lequel nous avons proposé la première interprétation phénoménologique de la théorie de la Forme.

2. *Supra*, pp. 136 et 139.

3. MERLEAU-PONTY, *Phénoménologie de la perception*, pp. 72-73.

ces choses et ce monde de la perception tels qu'ils apparaissent à la conscience, et d'en rendre compte. A cause de son orientation descriptive, le psychologue finit nécessairement par se trouver en face du problème inverse : celui de l'accès au monde objectif tel qu'il est en lui-même à partir du monde tel qu'il apparaît dans l'expérience perceptive, seul monde immédiatement familier. « Une psychologie est toujours amenée au problème de la constitution du monde... le champ phénoménal devient champ transcendantal ». M. Merleau-Ponty formule correctement le programme de la phénoménologie transcendantale, tel qu'il peut être développé en radicalisant la réflexion psychologique. Mais pour lui, le problème transcendantal concerne seulement la constitution du monde objectif tel qu'il est en lui-même, du « monde vrai et exact », sur la base du monde pré-scientifique et préobjectif tel qu'il apparaît dans l'expérience perceptive immédiate, antérieurement à toute thématization et à toute réflexion qui, elles, se fondent sur le savoir perceptif antéprédicatif<sup>1</sup>. M. Merleau-Ponty ne pose pas de question transcendantale à propos de la constitution de ce monde préobjectif. Au contraire, il l'accepte dans sa facticité dernière<sup>2</sup>. Si M. Merleau-Ponty n'a pas développé une phénoménologie de la perception qui soit transcendantale dans toute la portée de ce terme, c'est parce que le cadre existentialiste de ses investigations l'a empêché de pousser la réduction phénoménologique d'une façon radicale jusqu'au bout<sup>3</sup>.

La théorie de la Forme n'a pas soulevé les problèmes transcendants de constitution, parce qu'elle demeure dans l'attitude naturelle, c'est-à-dire qu'elle accepte le monde réel de la perception tel qu'il nous est donné dans l'expérience quotidienne préscientifique, et aussi, surtout dans sa phase explicative, l'univers de la physique. En présentant une interprétation phénoménologique de la théorie de la Forme, nous n'avons pas l'intention de mettre en question la légitimité de ses tendances explicatives ni du cadre naturaliste dans lequel elle formule ses problèmes d'explication<sup>4</sup>. Nous voulons seulement faire remarquer que, pour légitime que soit cette recherche des conditions, y compris des conditions physiologiques, dans lesquelles tel noème perceptif s'actualise plutôt que tel autre, elle n'entre pas dans l'orbe de la philosophie, ni surtout de la phénoménologie. C'est la nature ambiguë de la conscience<sup>5</sup>, qui rend possible la conception

1. Cf. *Id.*, pp. 40 et 65.

2. Cf. *Id.*, pp. xi-xii.

3. Cf. *Id.*, pp. v et suiv.

4. Pour une telle question, cf. MERLEAU-PONTY, *La structure du comportement*, pp. 177 et suiv., et 256 et suiv. ; *Phénoménologie de la perception*, pp. 58 et suiv. et 112-113.

5. Cf. *supra*, p. 138.

de la psychologie comme une science positive demeurant dans l'attitude naturelle, et comme une science d'explication. C'est elle qui rend la réduction phénoménologique nécessaire et elle nous rappelle que l'approche naturaliste, positive et explicative de la conscience, pour légitime qu'elle puisse être, non seulement n'est pas la seule possible, mais aussi n'est pas celle qui conduit aux problèmes centraux et fondamentaux grâce auxquels la psychologie, dans la mesure où elle s'occupe de la conscience, se trouve plus étroitement liée à la philosophie qu'aucune autre science. La phase explicative de la théorie de la Forme n'est donc pas d'un intérêt primordial pour la phénoménologie. Plus généralement, la phase explicative de la psychologie est du même intérêt pour la phénoménologie que n'importe quelle science d'explication, la physique par exemple. L'existence même de la science d'explication au sens moderne du mot apparaît du point de vue de la phénoménologie comme un immense problème. La clarification et la justification des procédés d'explication, l'élucidation des fondations et des motifs ultimes qui se trouvent à l'origine de la science d'explication et d'où elle dérive sa signification et sa légitimité, sont des matières d'investigations de grande portée<sup>1</sup>. Mais c'est exclusivement en tant que problème et sujet d'étude que la science d'explication peut entrer en considération dans la phénoménologie. Aucun résultat d'une science d'explication, que ce soit la physique ou la psychologie, ne doit intervenir dans les analyses phénoménologiques à titre de thèse acceptée ou de prémisses. La situation est tout à fait différente en ce qui concerne la phase descriptive de la théorie de la Forme, et en essayant d'intégrer celle-ci dans la phénoménologie, nous n'avons en vue que cette phase seule.

### 5. Le noème perceptif

#### a) Acte de perception, noème perceptif, chose perçue.

Suivant Husserl<sup>1</sup>, nous désignons par noème perceptif la chose perçue telle qu'elle se présente à travers un acte de perception donné, c'est-à-dire la chose perçue telle qu'elle apparaît dans une présentation particulière, celle-ci étant, comme nous le verrons, nécessairement unilatérale<sup>2</sup>. C'est la chose en tant que perçue d'un point d'observation donné, dans une orientation déterminée par rapport au sujet percevant, « sous une face » ou sous un aspect parti-

1. HUSSERL, « Die Krisis der Europäischen Wissenschaften und die transzendente Phänomenologie », §§ 9 et suiv., *loc. cit.*, a dégagé les problèmes philosophiques impliqués dans l'existence et dans l'origine de la physique moderne (depuis Galilée), et il a montré que la physique moderne a motivé une psychologie naturaliste.

2. Quatrième partie, chap. 1, 1-2.

elle-même  
Pontry

elle-même [9]  
un certain  
non le faire  
descriptive  
à quel  
équation  
elle-même

Noème  
Husserl

culier, etc. Il faut aussi tenir compte des renvois de toute perception actuelle à d'autres perceptions. Par son caractère unilatéral, toute perception actuelle renvoie aux aspects que peut revêtir la chose dans des perceptions autres que la perception présente. Nous verrons que ces renvois inscrits dans toute perception, si vagues et indistincts qu'ils soient, sont pourtant spécifiés et délinés quant à leur style et à leur type<sup>1</sup>. Dans la description d'un noème perceptif particulier, il faut inclure toutes les qualités, propriétés, ou attributs de la chose perçue qui jouent un rôle dans la perception en question, même si une telle qualité n'est pas donnée de façon originaire dans l'expérience visuelle, auditive, tactile, etc., mais n'y est présente que sous la forme d'un terme de renvoi. Inversement, aucune propriété, même si elle est réellement possédée par la chose perçue, ne doit entrer dans la description du noème perceptif si elle ne figure pas effectivement dans cette perception particulière<sup>2</sup>. Dans le second chapitre de la quatrième partie, nous entreprendrons une analyse plus serrée de la structure interne du noème perceptif, et un examen plus détaillé des points que nous venons de mentionner. Pour l'instant, nous nous bornons à définir le noème perceptif comme la chose perçue telle — exactement et exclusivement telle — qu'elle se présente à la conscience à travers un acte particulier de perception. Dès lors des questions se posent concernant le statut du noème perceptif.

On voit d'emblée qu'il faut distinguer le noème perceptif de l'acte de perception qui est un événement psychologique se produisant à un certain moment du temps phénoménal. Supposons un sujet qui ne change pas de point d'observation, et qui conserve son orientation par rapport à la chose perçue, mais qui alternativement ferme et ouvre les yeux. Il vit alors une suite de perceptions qui toutes diffèrent les unes des autres, par le fait même qu'elles se succèdent dans le temps. Laissons de côté pour l'instant la temporalité intrinsèque, c'est-à-dire la durée phénoménale de chacune des perceptions qui font partie de cette suite. A travers chacune de ces perceptions, c'est non seulement la même chose qui est donnée, mais encore elle est donnée du même côté, sous le même aspect, dans la même orientation, etc., bref, dans la même présentation unilatérale<sup>3</sup>. Une multiplicité d'actes de perception correspond ainsi à un seul noème perceptif. Celui-ci ne peut donc être identifié à aucun de ces actes multiples. Il en résulte que, quelle que soit la relation entre un acte

1. Quatrième partie, chap. II, 3.

2. *Id.*, 2.

3. Cf. notre article « On the intentionality of consciousness », II, *Philosophical Essays in memory of Edmund Husserl*, éd. par M. Farber, Cambridge, Massachusetts, 1940.

de perception et le noème perceptif correspondant, celui-ci ne doit pas être pris pour une partie, un élément, un moment, etc., bref pour une composante réelle de l'acte<sup>1</sup>. Si le noème perceptif était une composante réelle de l'acte de perception, il serait entraîné dans toutes ses vicissitudes ; il apparaîtrait et disparaîtrait avec l'acte. Il y aurait donc autant de noèmes qu'il y a des perceptions d'un certain genre, alors qu'en fait, c'est la même chose apparaissant sous la même face, du même côté, dans la même orientation, etc., qui est donnée dans chacune des perceptions de la suite en question. Le noème perceptif est ce que, dans un certain sens, les perceptions multiples « ont en commun ». Pour mieux dire, le noème perceptif est ce à l'égard de quoi les perceptions multiples s'accordent toutes les unes avec les autres. A ce titre, le noème perceptif ne peut évidemment passer pour une composante réelle d'aucun membre de cette multiplicité.

D'autre part, la chose perçue peut posséder des propriétés qui ne figurent pas dans une présentation particulière. Ainsi certaines assertions peuvent être vraies en ce qui concerne la chose en tant qu'existant réel, et fausses par rapport à un noème perceptif particulier<sup>2</sup>. Comme nous le montrerons plus loin<sup>3</sup>, la chose réelle perçue déploie ses différents côtés et aspects, à travers une multiplicité de perceptions qui diffèrent les unes des autres par rapport aux noèmes mêmes qui leur correspondent. A travers ces diverses perceptions, la chose perçue se présente comme une et la même. Par conséquent, il est impossible d'identifier la chose perçue avec un noème perceptif individuel. Notons que deux multiplicités doivent être distinguées l'une de l'autre<sup>4</sup> : d'une part, la multiplicité de perceptions au travers desquelles une même chose apparaît sous ses différents aspects, c'est-à-dire une multiplicité de perceptions qui diffèrent les unes des autres quant à leurs noèmes, et d'autre part, une multiplicité d'actes de perceptions qui tous correspondent au même noème perceptif. Il faut ajouter que si tout acte de perception se réfère à la chose perçue en tant qu'existant, c'est grâce à la relation qui existe entre le noème de cet acte et la chose<sup>5</sup>.

#### b) Le noème perceptif comme sens de perception.

Le noème perceptif n'appartient donc ni au domaine des choses réelles objectives ni au domaine psychologique des actes de conscience.

1. Cf. HUSSERL, *Ideen*, §§ 41, 88, 97.

2. Plus loin nous retrouverons d'un autre point de vue la différence qui sépare le noème perceptif de la chose perçue réelle ; cf. *infra*, p. 148.

3. Quatrième partie, chap. I, 1.

4. Cf. HUSSERL, *Ideen*, pp. 207-208.

5. En ce qui concerne cette relation, cf. quatrième partie, chap. I, 6 a.

le noème  
n'est une  
composante  
réelle de l'acte

le noème  
n'est la  
chose

← multiplicité

le noème  
n'est réel  
il est idéal, aussi  
idéal

Remarquons qu'en vertu du noème qui lui correspond, une perception donnée est non seulement une perception d'une chose déterminée, mais aussi une perception déterminée de cette chose, c'est-à-dire une perception à travers laquelle la chose apparaît dans une présentation, et non dans une autre. Décrivant le noème perceptif comme « le perçu comme tel » (« das Wahrgenommene als solches ») qui doit être pris exactement tel qu'il se présente, Husserl le définit comme sens de perception (« Wahrnehmungssinn »)<sup>1</sup>. La perception est un acte qui se caractérise essentiellement par l'intentionnalité ; c'est un acte qui possède une fonction objectivante telle que le sujet, lorsqu'il vit un acte de perception, se trouve en face d'un objet<sup>2</sup>. Le sujet est dirigé vers la chose perçue, il la vise dans un mode spécial et privilégié d'appréhension qui, dans le cas de la perception, est le mode de l'intuition donatrice originaire. Pour caractériser un acte de perception comme l'appréhension déterminée qu'il est dans un cas donné, il faut se référer à la manière spécifique dont, par cet acte, se présente la chose perçue, c'est-à-dire au noème perceptif ou au sens de perception. Soulignons de nouveau que par sens on ne désigne pas une composante réelle de l'acte de perception, mais au contraire une unité idéale objective, pas autrement que dans le cas de la signification d'un symbole.

Ainsi nous parvenons à assimiler le sens de perception à la signification d'un symbole. Celle-ci nous paraît un cas spécial d'un phénomène plus général dont le sens de perception constitue un autre cas particulier, mais plus élémentaire et partant plus fondamental<sup>3</sup>. Cette assimilation se justifie par la nature essentielle de la perception aussi bien que de l'appréhension de symboles qui, toutes deux, sont des actes intentionnels. En vivant un tel acte, le sujet a conscience de 'quelque chose'. Ce 'quelque chose' est, dans l'un cas, la chose perçue, dans l'autre, ce à quoi se réfère la signification appréhendée. Aussi est-il que les arguments mis en avant par Husserl pour établir la signification comme entité objective idéale, s'appliquent aussi bien aux noèmes perceptifs. Notre distinction entre le noème perceptif et la multiplicité indéfinie des actes de perception qui correspondent au même noème perceptif, suit de très près la confrontation faite par Husserl de la signification identique d'une proposition (par exemple :

1. HUSSERL, *Ideen*, p. 182.

2. Entrer dans un examen détaillé de la notion d'intentionnalité, qui est d'une importance fondamentale pour la conception phénoménologique de la conscience, nous ferait sortir des limites de la présente investigation. Nous renvoyons à HUSSERL, *Log. Unt.*, II, V, chap. II, (FARBER, *loc. cit.*, chap. XII, B) ; *Ideen*, Abschnitt II, Chap. II ; Abschnitt III, chap. III et IV ; Abschnitt IV, chap. I ; *Méditations cartésiennes*, II ; cf. aussi notre article « On the intentionality of consciousness », *loc. cit.*

3. Cf. HUSSERL, *Ideen*, p. 256. Suivant Husserl, nous réservons le terme de signification pour le cas de l'appréhension d'un symbole.

« les trois hauteurs d'un triangle sont concourantes ») avec les multiples actes de pensée : jugements, formulations, etc., à travers lesquels cette signification est appréhendée<sup>1</sup>. Ces actes multiples peuvent être vécus par la même personne à différents moments du temps, ou par plusieurs personnes au même ou à différents moments. Au moyen d'un acte spécifique de réflexion logique, que le sujet est libre, à tout moment, d'effectuer, l'identité et l'objectivité de la signification peut être rendue explicite. Il faut souligner que la réflexion logique ne fait que dégager l'identité et l'objectivité des significations, mais qu'elle ne les produit pas<sup>2</sup>. Quand, d'autre part, afin de distinguer le noème perceptif de la chose perçue, nous avons indiqué une pluralité de noèmes perceptifs qui tous se rapportent à la même chose (à savoir les diverses présentations de la chose quand elle est vue de divers points d'observation), c'était encore une généralisation du raisonnement de Husserl. Husserl oppose un objet identique, par exemple Napoléon, aux diverses significations qui s'y rapportent, par exemple « le vainqueur de Jéna », ou le « vaincu de Waterloo »<sup>3</sup>. Nous avons un autre exemple dans les deux propositions « a plus grand que b » et « b plus petit que a » qui, bien qu'elles diffèrent par leur signification, expriment le même état de choses.

Analysant la structure essentielle des actes intentionnels en général, Husserl distingue entre « qualité » et « matière »<sup>4</sup>. Par « qualité » il entend ce par quoi l'acte a un caractère de présentation, de proposition, de question, de doute, de désir, etc., par « matière » ce qui, dans l'acte, détermine non seulement sa référence objective, c'est-à-dire sa référence à un objet particulier plutôt qu'à un autre, mais aussi la manière dont l'objet est appréhendé, l'objet en tant que tel qu'il est appréhendé par l'acte en question<sup>5</sup>. L'idée que j'ai du Groenland diffère certainement de celle qu'en a un explorateur arctique ; bien que l'objet soit le même, les deux actes diffèrent quant à leur « ma-

1. HUSSERL, *Log. Unt.*, II, I, §§ 11 et 29 et suiv. La distinction entre les significations comme unités idéales et les états mentaux comme événements psychologiques réels (actes) par lesquels les significations sont appréhendées et actualisées, est un des apports les plus importants de Husserl à la philosophie moderne. C'est cette distinction qui est à la base de son *antipsychologisme* ; cf. *Log. Unt.*, I, chap. III-IV et VII-VIII ; FARBER, *loc. cit.*, chap. IV, D, F, G ; voir aussi HUSSERL, *Logik*, deuxième partie, chap. I.

2. Cf. HUSSERL, *Log. Unt.*, II, I, pp. 44 et 103-104.

3. *Id.*, II, I, § 12.

4. HUSSERL, *loc. cit.*, vol. II, v, §§ 20-21 et VI, § 25 ; cf. FARBER, *loc. cit.*, chap. XII, B, 9 et 10 et chap. XII, C, 10.

5. HUSSERL, *loc. cit.*, II, I, p. 415 : « ... die Materie (scl. muss) als dasjenige im Akte gelten, was ihm allererst die Beziehung auf ein Gegenständliches verleiht, und zwar diese Beziehung in so vollkommener Bestimmtheit, dass durch die Materie nicht nur das Gegenständliche überhaupt, welches der Akt meint, sondern auch die Weise, in welcher er es meint, fest bestimmt ist. Die Materie... ist die im phänomenologischen Inhalt des Aktes liegende Eigenheit desselben, die es nicht nur bestimmt, dass der Akt die jeweilige Gegenständlichkeit umfasst, sondern auch als was er sie umfasst... »

noème  
perceptif  
sens de  
perception

→

will  
ce  
qu'il  
est

stult  
depli  
alt  
un  
qualité  
e  
maté  
rie

tière »<sup>1</sup>. Le terme de noème n'est pas encore employé dans les *Logische Untersuchungen*. Dans cet ouvrage ancien, Husserl s'était occupé des actes plutôt que de leurs corrélats intentionnels. Ce n'est qu'avec les *Ideen* que l'orientation noématique a commencé par prévaloir. Pourtant la définition de la « matière » d'un acte intentionnel prépare la notion de noème<sup>2</sup>, et en appliquant dans les *Logische Untersuchungen* la notion de « matière » à la perception<sup>3</sup>, Husserl annonce celle de noème perceptif.

Il résulte de la distinction entre noème perceptif et chose perçue en tant qu'existant réel, que le noème n'est pas affecté par les changements et les événements qui arrivent à la chose. Une chose, par exemple un arbre, peut être consumée par le feu, décomposée chimiquement, etc. ; rien de tel ne peut arriver au noème perceptif, à l'arbre perçu comme tel, à l'arbre en tant que tel qu'il apparaît dans une présentation déterminée correspondant à une perception donnée. Le noème perceptif, défini comme sens de perception, ne possède aucune des propriétés de la chose réelle, il n'est pas composé d'éléments chimiques, il n'exerce aucune force, et n'est sujet à l'action d'aucune<sup>4</sup>. Certes, une fois que l'arbre a été détruit, il ne peut plus être perçu, et il est impossible qu'un noème perceptif s'y référant s'actualise. Mais on peut se souvenir de lui, on peut l'imaginer comme se présentant sous un certain aspect, dans une certaine orientation, bref sous l'apparence qui correspond à une perception antérieure. A l'intérieur du noème concret, il faut donc distinguer entre le caractère de perceptivité et le noyau noématique central. Tandis que le caractère détermine la façon dont il est donné, à savoir perceptivement, le noyau définit le contenu matériel de ce qui est donné<sup>5</sup>. Cette distinction est une traduction en termes noématiques de la distinction entre la « matière » et la « qualité » proposée dans les *Logische Untersuchungen*. Dans la substitution du terme « caractère noématique » au terme « qualité », apparaît l'orientation noématique des *Ideen*, à la différence de la préoccupation plutôt noétique des *Logische Untersuchungen*, noétique, c'est-à-dire dirigée surtout vers les actes intentionnels.

En résumé :

(10) A propos de tout acte intentionnel, y compris un acte de perception, il faut distinguer la « matière » ou noyau noématique central,

1. HUSSERL, *loc. cit.* II, 1, p. 418.  
2. Cf. *Id.*, vol. II, 1, p. 400, la distinction entre « Gegenstand so wie er intendiert ist » et « Gegenstand, welcher intendiert ist ».  
3. *Id.*, II, 1, p. 420.  
4. *Id.*, *Ideen*, p. 184.  
5. Cf. *Id.*, §§ 91 et 130.  
6. Cf. *Id.*, pp. 209 et 213.

c'est-à-dire ce qui se présente à travers l'acte en question, pris exactement tel qu'il se présente, et, d'autre part, le mode dans lequel cette « matière » se présente.

(20) Le noyau noématique central peut être le même sous divers modes de présentation, comme, par exemple, lorsque l'existence d'êtres intelligents sur la planète Mars est à tel moment affirmée, à tel autre niée, à tel autre encore simplement imaginée, ou mise en doute, ou posée comme question, etc<sup>1</sup>. En ce qui concerne la perception, nous avons vu que la même chose s'offrant sous la même face, du même côté, etc. peut être perçue, imaginée, rappelée ou simplement représentée, et ainsi de suite. De même, une signification, par exemple celle d'une phrase, peut être appréhendée d'une façon indistincte, ou d'une façon explicite et articulée, au moyen de sa construction ou reconstruction par une activité synthétique<sup>2</sup>. Cette signification est vécue comme identique sous ces divers modes d'appréhension, et son identité apparaît surtout lors du passage d'un mode d'appréhension à un autre. Tout en général, on constate pour tous les actes intentionnels l'invariance du noyau noématique central par rapport aux variations des caractères noématiques.

(30) En ce qui concerne le noème perceptif, cette invariance est liée à l'indépendance du noyau noématique central par rapport à l'existence ou à l'inexistence de la chose perçue. Il ne faut même pas dire que le noème en tant que sens de la perception correspondante survit à la destruction éventuelle de la chose perçue, puisque, à titre d'entité idéale objective, le noyau central du noème perceptif n'est en rien affecté par les changements que peut subir la chose perçue. Certes, quand celle-ci est détruite, le noyau noématique central n'assumera plus le caractère de perceptivité. Mais les événements et les changements qui concernent les choses matérielles ont lieu dans un plan différent de celui auquel appartient le sens de perception. Le noyau peut assumer un caractère perceptif, mémoriel, imaginaire etc., et la réflexion sur le noème dans son ensemble peut toujours dégager et rendre explicite l'identité du noyau sous la variété des caractères. Husserl a montré que la structure essentielle d'un acte intentionnel est indépendante de l'existence ou de l'inexistence de l'objet auquel cet acte se réfère, non seulement dans le cas de la perception, mais dans tous les cas, y compris celui de l'appréhension d'une signification<sup>3</sup>.

Le noème perceptif se révèle donc être du même genre que le corrélat noématique de n'importe quel acte intentionnel. Tous ces

1. HUSSERL, *Log. Unt.*, II, 1, pp. 411-412.  
2. *Id.*, *Logik*, § 16 a.  
3. *Id.*, *Log. Unt.*, II, 1, pp. 54 et suiv. et 372-373 ; II, III, § 12.

corrélats sont des unités idéales qui n'ont pas de déterminations spatio-temporelles, et ne s'engagent pas dans des relations causales. Tous ils relèvent d'un domaine spécial à l'intérieur duquel les significations constituent une classe particulière. Sur la base de cette interprétation du noème perceptif, il est possible de rendre compte du phénomène de remplissement par une perception correspondante d'un acte de présentification plus ou moins vide, c'est-à-dire d'un acte qui ne fonctionne pas en intuition donatrice originaire. Ce remplissement se produit lorsqu'un objet visé dans un mode de présentification, par exemple au moyen d'une expression verbale, apparaît aussi sous le mode de présentation perceptive et se présente exactement tel qu'il est visé par l'acte de présentification<sup>1</sup>. Entre l'objet présentifié et l'objet perçu, il y a identification. Plus précisément, le noyau central du noème perceptif coïncide avec la signification de l'expression verbale, tandis que les caractères noématiques des deux actes demeurent différents. Sans cette différence de caractères, il serait impossible qu'un acte en remplisse un autre. Et d'autre part, le phénomène d'identification et de coïncidence serait impossible, si le noème perceptif avait un statut essentiellement différent de celui des significations.

c) *L'objet comme phénomène noématique.*

Dans les *Ideen*, les investigations de Husserl sont dominées par la réduction phénoménologique qui, comme nous l'avons dit<sup>2</sup>, « met entre parenthèses », « suspend » la croyance à l'existence, mais ne la supprime pas. Les choses perceptibles qui, dans l'« attitude naturelle », se présentent comme des existants, continuent donc à se présenter ainsi à l'intérieur de la réduction phénoménologique, mais elles ne sont plus acceptées comme telles. Elles sont considérées comme apparaissant, se présentant, ou ce qui revient au même, comme étant visées comme des existants, possédant toutes les propriétés, tous les attributs, toutes les qualités dont elles font montre à travers un acte de perception donné. A l'intérieur de la réduction phénoménologique comme dans l'« attitude naturelle », la perception demeure un acte intentionnel. Donc un noème perceptif ou un sens de perception, à savoir le « perçu comme tel », l'objet perçu tel qu'il apparaît dans une certaine présentation, correspond à l'acte de perception, que l'existence de l'objet perçu soit acceptée sans plus, ou qu'elle soit mise hors circuit<sup>3</sup>. En vertu de la réduction phénoménologique, le noème vient au premier plan, car l'attention n'est plus accaparée

1. Cf. HUSSERL, *loc. cit.*, II, 1, § 14 et II, VI, chap. 1.

2. *Supra*, pp. 135-136.

3. HUSSERL, *Ideen*, pp. 182-183, 187-188, § 97; *Méditations cartésiennes*, p. 28.

par les choses en tant qu'existants, mais se retourne sur les actes de perception, et la façon dont ce qui est perçu apparaît à travers ces actes<sup>1</sup>. Puisque la mise entre parenthèses s'étend à tous les domaines d'existence, le phénoménologue ne s'occupe pas des objets tels qu'ils sont réellement, mais des objets tels qu'ils apparaissent à travers des actes de conscience. Or, les objets apparaissent tels qu'ils sont réellement, à travers certains actes de conscience. Les objets tels qu'ils sont réellement doivent donc être considérés comme des objets se présentant comme « objets tels qu'ils sont réellement », comme des objets vécus et visés comme existants; ils sont considérés comme des phénomènes au sens que nous avons donné à ce mot<sup>2</sup>. En d'autres termes, les objets quels qu'ils soient, réels, ou idéaux, ne figurent dans les analyses phénoménologiques qu'en qualité de noèmes et de systèmes de noèmes enchaînés<sup>3</sup>. Il ne suffit donc pas d'assigner une prééminence aux problèmes de sens ou de signification; comme M. Berger le remarque avec profondeur, pour la phénoménologie, tous les problèmes philosophiques sont des problèmes de sens et de signification, ou bien ils doivent être reformulés comme tels<sup>4</sup>.

C'est par la réduction phénoménologique que le noème est le plus facilement dégagé, et c'est dans le cadre de la phénoménologie que cette notion prend toute sa signification, mais sa validité ne dépend pas de la réduction phénoménologique. Même quand on l'étudie dans l'« attitude naturelle », comme c'est le cas dans la psychologie, la perception se révèle comme un acte essentiellement objectivant, un acte à travers lequel un objet apparaît dans une certaine présentation. Les résultats obtenus par l'analyse phénoménologique en ce qui concerne les structures intrinsèques essentielles des actes de conscience, restent acquis, indépendamment de l'attitude, « naturelle » ou phénoménologique, dans laquelle ces actes sont étudiés<sup>5</sup>. La notion même de noème est un développement des résultats descriptifs des *Logische Untersuchungen*, ouvrage dans lequel Husserl demeurait dans l'« attitude naturelle ».

Lorsqu'il parle de la perception, Husserl emploie souvent le terme

1. HUSSERL, *Ideen*, p. 180 : « ... anstatt in der Wahrnehmung lebend, dem Wahrgenommenen betrachtend und thematisierend zugewendet zu sein, den Blick vielmehr auf das Wahrnehmen zu richten, bzw. auf die Eigenheiten der Gegebenheitsweise des Wahrgenommenen... »

2. *Supra*, pp. 138-139.

3. Cf. HUSSERL, *Ideen*, pp. 278-279.

4. G. BERGER, *Le cogito dans la philosophie de Husserl*, p. 96.

5. HUSSERL, *Ideen*, p. 184. En ce qui concerne l'importance de la phénoménologie pour la psychologie descriptive, comprise comme science demeurant dans l'« attitude naturelle », et la réforme psychologique impliquée par la phénoménologie, cf. HUSSERL, « Nachwort zu meinen Ideen zu einer reinen Phänomenologie und phänomenologischen Philosophie », sect. 6, *loc. cit.*

« apparence » (« Erscheinung »), et parfois le terme « image » (« Bild »)<sup>1</sup>. Ce sont des synonymes de noème perceptif<sup>2</sup>. Il ne s'agit pas d'une entité médiatrice, d'une « apparence » à interpréter comme signe d'une réalité cachée, ou d'une « image » qu'il faudrait rapporter à un « original » inaccessible par toute autre voie. Ces théories « réalistes » de la perception ont été explicitement critiquées et rejetées par Husserl<sup>3</sup>. Quand Husserl emploie le terme « apparence », la différence entre cette apparence et la chose même n'est pas une différence entre ce qui est en fait donné dans la perception et une réalité qui se cache derrière, mais plutôt celle qui existe entre une présentation particulière de cette chose, et la totalité de ses aspects possibles. Nous verrons plus loin<sup>4</sup> que la chose elle-même se révèle être le groupe systématique total de ses apparences. La différence en question est celle qui existe entre un membre d'un système, et le système auquel ce membre appartient. D'autres analyses nous montreront<sup>5</sup> que lorsqu'une chose se présente d'une certaine manière, son apparence actuelle en implique d'autres. Anticipant les résultats de nos analyses futures, nous pouvons définir l'apparence d'une chose comme cette chose même donnée dans une présentation unilatérale particulière, ou encore comme l'appréhension d'un système d'apparences dans la perspective et du point de vue de l'un de ses membres. Dorénavant nous prendrons l'expression « apparence perceptif » comme un synonyme de « noème perceptif ».

## 6. La notion jamesienne d'« objet » de pensée, et la notion husserlienne de noème

Par « objet » à la différence de « topic » de pensée, James désigne le contenu de la pensée en tant que tel (« entire content or deliverance, neither more nor less »)<sup>6</sup>. « L'objet de toute pensée », dit-il, « ...n'est ni plus ni moins que ce que cette pensée pense, pris exactement tel qu'elle le pense ?... » Selon M. Perry<sup>7</sup>, le « topic » d'une pensée est « ce « à quoi » se réfère la pensée », tandis que l'« objet » est « ce qu'elle en pense ». La distinction que James introduit entre l'« objet » et le « topic » d'une pensée, coïncide avec la distinction faite par Husserl entre l'« objet qui est visé » (« Gegenstand, welcher intendiert ist »)

1. Cf., par exemple, *Erfahrung und Urteil*, pp. 88-89.
2. A propos de la synonymie chez HUSSERL entre « apparence » et noème perceptif, cf. *Ideen*, § 133.
3. Cf. *Id.*, *Log. Unt.*, II, 1, pp. 421 et suiv. et *Ideen*, §§ 43, 52, 90.
4. *Id.*, pp. 174-175, 179-180 et 184-185.
5. Quatrième partie, chap. II, §§ 1, 3, et 7 b.
6. JAMES, *The principles of Psychology*, I, p. 275.
7. *Id.*, I, p. 276.
8. R. B. PERRY, *The thought and character of William James*, I, p. 75.

et l'« objet tel qu'il est visé » (« Gegenstand, so wie er intendiert ist »)<sup>1</sup>. Dans les écrits postérieurs de Husserl, cette dernière notion est désignée par le terme noème. Dans les *Ideen*, Husserl distingue entre « das Geurteilte » et « das Beurteilte ». Le « Beurteilte » correspond à ce que James appelle le « topic »<sup>2</sup>. Quant au « Geurteilte », Husserl écrit : « ...das gesamte geurteilte Was und zudem genau so genommen, mit der Charakterisierung, in der Gegebenheitsweise, in der es im Erlebnis 'Bewusstes' ist, bildet das volle noematische Korrelat, den (weitest verstandenen) 'Sinn' des Urteilerlebnisses » (« ...le Quid total du jugé, considéré en outre avec les caractères exacts, avec la manière de se donner, selon lesquels ce Quid est 'atteint par la conscience' dans le vécu, constitue le corrélat noématique complet, le 'sens' (entendu de la façon la plus large) du vécu de jugement »)<sup>3</sup>. Ce que Husserl décrit ici comme « noème du jugement » (« Noema des Urteilens »), est précisément ce que James désigne par « objet » de pensée.

En établissant cette notion d'un « objet subjectif », pour ainsi dire, James a réclamé un point de vue psychologique autonome, et a inauguré une orientation strictement descriptive de la psychologie, avant la phénoménologie et la théorie de la Forme<sup>4</sup>. L'« objet » de pensée doit être pris exactement tel qu'il se présente dans une expérience donnée, et il faut en rendre compte exclusivement en termes de lui-même<sup>5</sup>. Selon James<sup>6</sup>, si le « topic » est formé de parties, on

1. HUSSERL, *Log. Unt.*, II, 1, pp. 400-401.
2. Signalons à ce propos les définitions que SERRUS, *Traité de Logique*, p. 153, donne des notions logiques de « sujet » et de « prédicat » : « Le sujet, c'est ici ce dont on parle, et le prédicat c'est ce qu'on en dit... le sujet réel de la pensée est posé en face du jugement, non en lui, et le jugement constitue en bloc un prédicat... ». D'après la terminologie logique de Serrus, le « sujet » est donc le « topic » ou le « Beurteilte », alors que le « prédicat » correspond au « Geurteilte » husserlien et à l'« objet » au sens de James.
3. HUSSERL, *Ideen*, p. 194, (traduction empruntée à M. Ricœur); cf. aussi *Logik*, § 45, et *infra*, pp. 249-251.
4. Comme DEWBRY l'a remarqué dans son article « The vanishing subject in the psychology of James », (*Journal of philosophy*, XXXVII, 1940, pp. 591 et suiv.), il y a dans *The principles of Psychology* de James, à côté de la préoccupation descriptive et subjective, une tendance à une « interprétation biologique et behaviouriste des phénomènes psychologiques ». Cette tendance, lorsqu'elle est pleinement développée, mène à une psychologie non seulement sans « âme », mais aussi sans « conscience ». (Cf. aussi, E. G. BORING, *A history of experimental psychology*, p. 501). Certes, cette tendance a existé chez James, même dans sa première période, et elle a fini par prévaloir dans ses écrits tardifs. Cependant, il nous semble que l'orientation descriptive et subjective est plus féconde non seulement du point de vue de la philosophie, mais aussi de celui de la psychologie elle-même. Remarquons en passant, que la question de la conscience ne doit pas être confondue avec celle d'une « âme substantielle », d'un « esprit permanent », d'un « sujet substantiel » (DEWBRY, *loc. cit.*, p. 590), bref de l'Ego conçu comme possesseur ou substratum de la conscience. D. S. MILLER, « A debt to James », p. 29 (*In commemoration of William James*, New York, 1942), a souligné cette distinction. Tout au long de son article (surtout pp. 25 et suiv.), il insiste sur l'orientation subjective et descriptive qu'il tient — à juste titre, croyons-nous — comme une des contributions les plus importantes dont nous soyons redevables à l'auteur de *The principles of Psychology*.
5. JAMES, *loc. cit.*, I, p. 276 : « Our psychological duty is to cling as closely as possible to the actual constitution of the thought we are studying. »
6. *Id.*, I, pp. 195 et 277 et suiv.

ne doit pas en conclure pour autant que la pensée de ce « topic » est elle aussi formée de parties, c'est-à-dire d'idées partielles, de telle sorte que chacune de ces idées corresponde à une partie du « topic ». Tirer cette conclusion est un autre cas de ce que James appelle « the psychologist's fallacy » par excellence, c'est introduire dans la constitution de l'« object » d'une pensée des éléments qui lui sont étrangers, et en rendre compte à partir de tels éléments<sup>1</sup>. Le rejet par James de la conception de l'« object » de pensée comme une copie ou un fac-similé du « topic » est lié à sa réfutation de la « Mind-Stuff theory »<sup>2</sup>, et à sa thèse sur l'impossibilité qu'un état mental se reproduise identiquement, même en présence de stimuli identiques<sup>3</sup>. M. Boring voit dans cette thèse et cette réfutation une anticipation de la critique et de l'abandon définitif de l'hypothèse de la constance par la théorie de la Forme<sup>4</sup>.

Certes, James introduit sa distinction entre « object » et « topic » de pensée à propos de jugements formulés en propositions. Mais il est permis de la généraliser et de l'étendre jusqu'à la perception elle-même. Nous avons alors la distinction entre l'« object » d'une perception, la chose telle qu'elle se présente à travers une perception donnée (ce que Husserl appelle le noème perceptif), et le « topic » de cette perception, la chose perçue telle qu'elle est en réalité.

Dans *The principles of Psychology*, James adopte ce qu'il appelle le « point de vue des sciences de la nature »<sup>5</sup>. Les états mentaux cognitifs et les choses connues ou à connaître, sont considérés comme deux séries de faits, irréductibles l'une à l'autre, et se tenant « face à face dans un monde commun »<sup>6</sup>. Entre ces deux séries indépendantes, il existe un profond dualisme et, en même temps, une « harmonie préétablie » ; celle-ci concerne la fonction cognitive des états mentaux. Cette fonction doit être considérée comme une donnée dernière et comme une « relation ultime »<sup>7</sup>. Il en est de même de la possibilité pour un nombre indéfini d'états mentaux tous différents, de se rapporter cognitivement à la même réalité extérieure<sup>8</sup>. Cette possibilité est l'expression du « principe psychologique d'identité »<sup>9</sup>,

1. JAMES, *Op. cit.*, I, pp. 196 et 278 : « We have the inveterate habit, whenever we try introspectively to describe one of our thoughts, of dropping the thought as it is in itself and talking about something else. We describe the things that appear to the thought, and we describe other thoughts about those things — as if these and the original thought were the same ».

2. A propos de la réfutation de la « Mind-Stuff theory » cf. *supra*, pp. 27-28.

3. JAMES, *loc. cit.*, I, pp. 231 et suiv.

4. BORING, *loc. cit.*, p. 499.

5. JAMES, *loc. cit.*, I, pp. 183-184.

6. *Id.*, I, pp. 218 et suiv.

7. *Id.*, I, p. 216.

8. *Id.*, I, pp. 172-173.

9. *Id.*, « On some omissions of introspective psychology », p. 21, *loc. cit.* : « ... different mental states can contemplate, and know that they mean to contemplate, the same objective matter, quality, thing, or truth. »

ou, comme James l'appelle encore, du « principe of constancy in the mind's meanings »<sup>1</sup>, principe qui est « la charpente même de notre pensée, la particularité la plus importante de notre structure mentale ». Cependant ce principe n'implique nullement que, lorsque l'on prend connaissance de la même réalité externe à travers deux états mentaux, le second ne soit qu'une copie exacte du premier, ni que ces deux états contiennent des éléments identiques. « La seule identité que l'on puisse trouver dans nos idées successives, est leur similarité de fonction cognitive ou représentative, à savoir le fait qu'elles se rapportent à un même objet. Il n'y a aucune identité dans leur être »<sup>2</sup>. L'identité de la réalité extérieure n'entraîne en rien l'identité des états mentaux qui s'y rapportent. La particularité fondamentale de la vie consciente, c'est que « le même objet ... est pensé à différents moments dans des états de conscience qui ne sont pas identiques »<sup>3</sup>. Lorsque l'on pense à nouveau au même objet, on l'appréhende d'une façon nouvelle, par exemple avec un vague « sentiment de familiarité »<sup>4</sup>, avec la conscience plus ou moins explicite que la chose que l'on regarde maintenant est la même que celle que l'on avait perçue la fois précédente<sup>5</sup>. Le même objet peut apparaître sous un angle différent, dans un contexte différent, etc.<sup>6</sup>

Selon M. Perry<sup>7</sup>, même dans cette période ancienne de son développement, James considérait la séparation radicale des états mentaux cognitifs et des choses connues, et leur « harmonie préétablie », comme une position que l'on pouvait adopter provisoirement pour des raisons de méthode, mais qui devait être soumise à un examen philosophique plus approfondi. Pour surmonter ce dualisme, James développa plus tard la philosophie de l'« empirisme radical »<sup>8</sup>. Les termes mêmes dans lesquels ce dualisme est formulé, notamment l'opposition entre une réalité extérieure identique, le « topic » identique, et une multiplicité indéfinie d'états mentaux différents, et donc d'« objects » de pensée différents, montrent que les problèmes rencontrés par James se posent aussi pour la phénoménologie. Ailleurs<sup>9</sup> nous avons indiqué que la distinction jamesienne entre « object » et

1. *Id.*, *The principles of Psychology*, I, pp. 459-460. « The same matters can be thought of in successive portions of the mental stream, and some of these portions can know that they mean the same matters which the other portions meant. »

2. *Id.*, I, pp. 174-175.

3. *Id.*, I, pp. 236-237.

4. *Id.*, I, p. 252.

5. *Id.*, I, pp. 486-487.

6. *Id.*, I, p. 233.

7. PERRY, *loc. cit.*, II, pp. 72 et suiv.

8. Cf. notre esquisse rapide de la philosophie de l'« empirisme radical », *supra*, pp. 21 et suiv.

9. A. GURWITSCH, « On the object of thought », *Philosophy and phenomenological research*, VII, 1947.

« topic » de pensée, quand elle est interprétée phénoménologiquement, et généralisée de façon à s'étendre à la perception, nous mène devant la tâche de rendre compte du « topic », un et identique, en termes d'« objects » multiples, ou, pour employer la terminologie de Husserl, de rendre compte de l'objet identique en termes de noèmes multiples. Ici encore, l'orientation descriptive de la psychologie se révèle comme une réduction phénoménologique embryonnaire, en ce sens que, si la psychologie adopte cette orientation d'une façon suffisamment conséquente et radicale, elle finit par se trouver en face des problèmes de la phénoménologie constitutive. Il est vrai que James lui-même donna à sa pensée un développement tout différent.

7. Problèmes d'idéation

a) Les sciences eidétiques.

La phénoménologie s'occupe de la conscience en tant que science eidétique, non empirique. Des assertions eidétiques sont indépendantes de questions de fait, parce qu'aucune constatation de fait, aucune expérience au sens d'appréhension d'une existence de fait, ne possède de fonction de validation ou d'invalidation vis-à-vis d'une assertion eidétique<sup>1</sup>. La raison en est que ces assertions ne contiennent, ni n'impliquent aucune affirmation relative à des questions de fait ou d'existence factuelle, mais se rapportent exclusivement à des possibilités et compossibilités idéales.

Les mathématiques ont de tout temps été considérées comme le paradigme d'une science eidétique. La géométrie, par exemple, se demande quels arrangements d'éléments 'spatiaux', quelles constructions, transformations, etc. sont compossibles, et sont possibles sur la base de certains axiomes. Mais la question de savoir si quelque existant donné en fait dans l'expérience, correspond aux produits de la pensée géométrique, ne se pose jamais à l'intérieur de la géométrie elle-même. Les relations établies entre les divers éléments d'une figure par le raisonnement géométrique, sont valables indépendamment du fait que la « figure » dont il s'agit est, ou n'est pas, rencontrée dans le monde perceptif.

Si les structures et les relations eidétiques sont indépendantes de questions de fait et des données de l'expérience effective, celles-ci n'en dépendent pas moins de celles-là. Aucun fait n'est purement et simplement un fait; c'est toujours la réalisation d'un certain contenu. Tout objet rencontré dans l'expérience effective se présente comme un objet déterminé, caractérisé par certains attributs, cer-

1. Husserl, *Idem*, § 7.

essenziale Idee x una ve pura x una fil fenomenologica  
 e se sperimentale attuale dell'Essenziale, la se eidetica all'  
 mensa che costi un'esse di contenuto dell'Essenziale in quanto

verrebbe, dipende, essenziale

taines propriétés essentielles, par exemple, comme un objet perceptible ou chose naturelle, comme une donnée chromatique ou tonale, etc. Tout existant se rapporte à une « région » matérielle « à laquelle il ressortit »<sup>1</sup>. Une telle « région » matérielle est définie par un εἶδος régional, par exemple celui de « donnée tonale ». L'εἶδος à son tour est constitué de genres supérieurs, dans l'exemple mentionné, ceux de hauteur, intensité, et timbre. C'est dans la nature même d'un εἶδος régional que sont fondées les vérités fondamentales concernant la région en question. Exprimées sous forme d'axiomes, les vérités régionales fondamentales définissent les catégories régionales, c'est-à-dire les catégories qui appartiennent essentiellement à la région en question. Chaque « région matérielle » est caractérisée essentiellement par une structure fondamentale sur laquelle sont fondées certaines relations structurales. La structure fondamentale peut être décrite au moyen d'axiomes régionaux dont d'autres relations structurales découlent à titre de conséquences. L'établissement systématique et exhaustif de toutes les vérités valables pour une certaine région, est la tâche des sciences que Husserl appelle les ontologies « matérielles » ou « régionales ». En ce qui concerne l'εἶδος « chose naturelle », les « ontologies régionales » sont, par exemple, la géométrie — considérée comme géométrie de l'espace, pas encore comme l'idée tout à fait formalisée de « multiplicité euclidienne »<sup>2</sup> — et les différentes branches de la physique mathématique : cinématique, dynamique analytique, etc. Les ontologies régionales sont évidemment des sciences eidétiques, puisqu'elles s'occupent exclusivement de ce qui est fondé sur un εἶδος régional et de ce qui en découle directement ou indirectement, et non de questions de fait et d'existence. Toutes les structures eidétiques et toutes les relations structurales doivent être réalisées dans chaque objet qui rentre dans une certaine région, pour que celui-ci puisse ressortir à la région dont il s'agit. Les sciences eidétiques sont à priori, non seulement parce qu'elles sont indépendantes de questions de fait, mais encore parce qu'elles expriment les conditions nécessaires de la possibilité d'objets en tant qu'objets d'une certaine région<sup>3</sup>. Les sciences empiriques, au contraire, dépendent d'ontologies régionales qui leur fournissent leurs fondations théoriques essentielles, en ce qui concerne la possibilité même de leurs objets<sup>4</sup>.

εἶδος  
 ↓  
 région matérielle  
 à une apparence  
 qui est

eidétique  
 ↓  
 a priori

empirique

1. Cf. HUSSERL, *loc. cit.* §§ 2 et 16. Nous laissons de côté la région « analytique » ou « formelle », c'est-à-dire ce que Husserl appelle la « logique apophantique et l'« ontologie formelle » ; voir *id.*, § 10, et surtout *Logik*, Abschnitt I, A ; cf. aussi, *supra*, p. 124.  
 2. En ce qui concerne la notion de « multiplicité euclidienne », cf. HUSSERL, *Logik*, Abschnitt I, chap. III.  
 3. Cf. *Id.*, *Erfahrung und Urteil*, § 90.  
 4. *Id.*, *Idem*, §§ 8-9.

sperimentale che può prescindere da ciò che è prescinto a priori della regione e che costituisce un'essenza eidetica delle cose di quella apparenza nell'Essenziale e così anche delle strutture eidetiche e delle relazioni eidetiche.

b) L'appréhension des εἶδη et des relations eidétiques par la méthode de la « variation libre ».

L'expérience, au sens ordinaire d'appréhension d'une existence de fait, n'a pas de fonction de validation pour une science eidétique; cette fonction doit donc être assumée par une autre sorte d'« expérience », qui est appelée par Husserl « intuition des essences » (« Wesensschau ») ou idéation<sup>1</sup>. Husserl parle d'intuition des essences, ce qui n'est peut-être pas très heureux, afin de mettre en évidence l'analogie et même la profonde affinité qui existent entre l'intuition perceptive et l'intuition eidétique. Malgré leurs différences manifestes, elles ont en commun un caractère fondamental, à savoir que l'objet qu'elles présentent s'offre en lui-même, originairement, comme se tenant « en chair et en os » devant l'esprit du sujet, et n'est pas simplement visé, au moyen d'un signe ou d'un symbole<sup>2</sup>.

Ce n'est que dans son ouvrage posthume *Erfahrung und Urteil*, que Husserl donne un exposé systématique en termes généraux de l'idéation, et jette ainsi les fondements d'une théorie phénoménologique définitive des εἶδη. C'est là qu'il formule expressément la méthode de « variation libre », qu'il avait appliquée, dans ses écrits antérieurs, à plusieurs problèmes particuliers d'idéation, mais sans en dégager les principes généraux<sup>3</sup>.

Prenons comme point de départ un objet qui appartient à une certaine classe, par exemple une note de musique, et faisons arbitrairement varier cet objet dans notre imagination. Nous engendrons ainsi une multiplicité de créations imaginaires dont il importe peu de savoir si elles correspondent à quelque chose qui est donné en fait dans l'expérience perceptive. Il apparaît alors que, lorsque certaines structures sont laissées intactes, quelque profonde que puisse être par ailleurs la variation, les produits de notre imagination peuvent toujours être regardés comme des spécimens possibles de la classe à laquelle appartient l'objet dont nous sommes partis, mais que, lorsque ces structures sont altérées, les produits de notre imagination ne peuvent plus passer pour des spécimens possibles de la classe dont il s'agit. De l'impossibilité même d'imaginer un objet de la classe en question qui ne possède pas certaines structures, il ressort qu'un tel objet ne peut pas exister, soit pas du tout, soit pas en tant qu'objet de la classe considérée. Le processus de la « variation libre » parvient ainsi à ses propres limites, c'est-à-dire à des limites qu'il ne

1. HUSSERL, *Log. Unt.*, II, 2, §§ 45-46, et 52; *Ideen*, § 3; *Logik*, § 58.

2. En ce qui concerne cette « présence en chair et en os », notion d'importance centrale pour la phénoménologie, cf. HUSSERL, *Méditations cartésiennes*, pp. 8-9 et *Logik*, §§ 59 et suiv.

3. *Id.*, *Erfahrung und Urteil*, §§ 87 et suiv.

doit pas dépasser, pourvu que des spécimens possibles d'une certaine classe en puissent résulter. Ces limites sont évidemment déterminées par les structures qui doivent être laissées intactes, et qui se révèlent ainsi comme des invariants définissant l'essence ou l'εἶδος de la classe en question, un εἶδος soit régional soit subordonné. Du même coup des conditions nécessaires se trouvent établies auxquelles tout spécimen possible de la classe en question doit se conformer<sup>1</sup>.

Puisqu'il s'agit de dégager les structures invariantes qui définissent les conditions nécessaires de la possibilité des objets d'une certaine classe, la « variation libre » ne se restreint pas aux variétés qui se trouvent en fait réalisées dans l'expérience perceptive. Au contraire, la « variation libre » doit s'étendre à toutes les formes imaginables de spécimens de la classe en question. Il est même sans importance aucune que le point de départ soit un existant donné en fait dans l'expérience perceptive, comme dans notre exemple. Nous aurions pu tout aussi bien partir de n'importe quelle création de notre imagination<sup>2</sup>. Même lorsque la « variation libre » part d'un objet réel, l'existence de fait de cet objet n'a aucune influence sur le rôle qu'il y joue. On considère uniquement le contenu matériel et qualitatif de l'objet, son Quid, et non le fait de son existence. Bien qu'il existe réellement, l'objet n'a aucun privilège par rapport à une création purement imaginaire. Ce qui importe, c'est la simple possibilité d'un objet qui aurait un tel contenu qualitatif et matériel. En d'autres termes, lorsque la « variation libre » part d'un objet réel, celui-ci doit être en quelque sorte rendu « irréel », c'est-à-dire considéré uniquement comme un exemple possible, donc comme imaginable<sup>3</sup>. On voit donc que l'imagination joue un rôle de suprême importance dans l'idéation<sup>4</sup>. Nous pouvons par là clarifier définitivement la relation entre les domaines empiriques et eidétiques. Puisque la « variation libre » est effectuée entièrement dans l'imagination, et puisque les invariants auxquels on veut arriver se réfèrent à tous les spécimens possibles et non seulement aux spécimens réels, aucune constatation de fait, et, en général, aucune vérité empirique, ne peut contribuer

1. HUSSERL, *Op. cit.* p. 411: «Es zeigt sich... dass durch diese Mannigfaltigkeit von Nachgestaltungen eine Einheit hindurchgeht, dass bei solchen freien Variationen eines Urbilds, z.B. eines Dinges, in Notwendigkeit eine Invariante erhalten bleibt als die notwendige allgemeine Form, ohne die ein derartiges wie dieses Ding, als Beispiel seiner Art, überhaupt undenkbar wäre.»

2. *Id.*, *Ideen*, pp. 12-13: «... (wir) können, ein Wesen selbst und originär zu erfassen, von entsprechenden erfahrenden Anschauungen ausgehen, ebensowohl aber auch von nicht-erfahrenden, nicht-daseinerfassenden, vielmehr « bloss einbildenden » Anschauungen ». Cf. aussi, *Méditations cartésiennes*, p. 59.

3. Cf. notre article « Gelb-Goldstein's concept of 'concrete' and 'categorical' attitude and the phenomenology of ideation », pp. 194-195, *Philosophy and phenomenological Research*, X, 1949.

4. Cf. HUSSERL, *Ideen*, § 70.

à la validation d'un savoir eidétique. Inversement, aucune assertion concernant l'existence de fait d'objets ou d'événements ne peut être dérivée des vérités eidétiques<sup>1</sup>. Mais, d'autre part, tout existant est aussi un spécimen possible d'une certaine classe ou région, parce que par rapport à tout existant il y a la possibilité, du moins en principe, qu'une variété qui lui correspond — une variété du même contenu matériel et qualitatif — soit atteinte au cours du processus de la « variation libre ». Les conditions de la possibilité des objets d'une certaine classe ou région, établies par la méthode de « variation libre », sont partant valables aussi pour tout existant qui appartient à la classe considérée, puisque l'existence implique et présuppose la possibilité<sup>2</sup>. En résumé : aucune ontologie régionale ne peut garantir de conclusion quant à l'existence de fait d'objets appartenant à la région en question, mais, s'il existe en fait des objets appartenant à une certaine région ou classe, ces objets doivent nécessairement se conformer aux conditions de leur possibilité, établies par l'ontologie régionale correspondante.

Dans les *Logische Untersuchungen*, Husserl emploie la méthode de « variation libre » pour rendre compte de la relation de fondation mutuelle, telle qu'elle existe, par exemple, entre la couleur et l'extension<sup>3</sup>. En vertu d'une loi idéale a priori, aucun facteur de couleur ne peut exister sans être en connexion avec un facteur d'extension (c'est-à-dire sans couvrir une surface) et réciproquement. La couleur et l'extension se trouvent donc dans une dépendance mutuelle.

Husserl définit la dépendance et l'indépendance par rapport à la variabilité<sup>4</sup>. Si un certain contenu, par exemple la tête d'un cheval, qui apparaît nécessairement à l'intérieur d'un certain contexte, en est cependant indépendant et séparable, cela ne veut pas dire que le contenu en question puisse être séparé de tout contexte, et être représenté dans un isolement complet, comme si, pour ainsi dire, la conscience tout entière était réduite, fût-ce pour un moment seulement, à ce seul contenu. Cela veut dire que le contenu en question peut demeurer inchangé, tandis que les contenus concomitants subissent des variations entièrement arbitraires. Un contenu indépendant n'impose aucune limitation aux variations de son contexte. En ce sens, bien qu'en fait il ne soit pas isolé de son contexte, il peut

1. HUSSERL, *loc. cit.* § 4.

2. *Id.*, *Erfahrung und Urteil*, p. 426 : « Was im phantasiemässigen Belieben... sich ineinander variieren lässt, trägt eine notwendige Struktur in sich, ein Eidos, und damit Gesetze der Notwendigkeit, die bestimmen, was einem Gegenstand notwendig zukommen muss, wenn er ein Gegenstand dieser Art sein können. Diese Notwendigkeit gilt dann mit für alles Faktische. »

3. Cf. *supra*, pp. 75 et suiv.

4. HUSSERL, *Log. Unt.*, II, III, § 5.

être imaginé comme séparable<sup>1</sup>. En ce qui concerne la couleur et l'extension, au contraire, il est impossible de faire varier l'un des facteurs d'une façon entièrement arbitraire, en laissant l'autre inchangé. La couleur et l'extension varient l'une avec l'autre<sup>2</sup>. Si nous faisons diminuer progressivement la surface jusqu'à la faire disparaître, nous ne pouvons plus imaginer la couleur. Les compatibilités et incompatibilités qui apparaissent au cours de la « variation libre », ne sont pas de nature subjective. Elles ne dérivent pas de limitations des capacités mentales humaines, mais renvoient à des lois eidétiques a priori qui sont fondées dans la nature même des contenus dont il s'agit<sup>3</sup>. C'est à travers l'appréhension de telles compatibilités et incompatibilités que les lois eidétiques a priori deviennent évidentes. Ce qui est vrai pour la couleur et l'extension, l'est également pour la hauteur et l'intensité d'une note musicale. Enfin, indiquons le rôle que la « variation libre » joue dans la conception husserlienne d'une « morphologie des significations<sup>4</sup> ». Partant d'une proposition comme « cet arbre est vert », nous arrivons, par voie de formalisation, à la forme ou fonction propositionnelle « ce S est p ». La substitution de termes matériels pour S et p produit une infinité de propositions possibles comme « cet or est vert », « ce nombre algébrique est musical », « ce corbeau bleu est blanc », etc. Ces propositions peuvent être fausses, contradictoires, ou même absurdes, mais elles sont possibles, c'est-à-dire qu'elles ont une unité de signification, et c'est pour cette raison et pour cette raison seule, que l'on peut les reconnaître pour fausses, contradictoires, ou absurdes. Tant que les termes matériels substitués appartiennent à certaines catégories de signification, les propositions résultantes sont possibles au sens indiqué. Si ces catégories ne sont plus respectées, nous obtenons : « ce frivole est vert », « plus intense est rond », « cette maison est égale », etc., c'est-à-dire des suites de mots, dont chacun a une signification, mais dont l'ensemble n'exprime pas une signification unifiée. Dans le premier cas, nous pouvons avoir des contradictions et des absurdités, dans le second, les questions de vérité ou fausseté, conséquence ou contradiction, compatibilité ou absurdité, ne peuvent même pas se poser, car ces suites de mots, ne constituant pas des propositions possibles,

contenus  
dépendants

1. HUSSERL, *Log. Unt.*, II, 1, pp. 235 et suiv. : « Die Lostrennbarkeit besagt nichts anderes, als dass wir diesen Inhalt in der Vorstellung identisch festhalten können bei schrankenloser (willkürlicher, durch kein im Wesen des Inhalts gründendes Gesetz verwehrt) Variation der mitverbundenen und überhaupt mitgegebenen Inhalte; und dasselbe besagt, dass er durch Aufhebung jedes beliebigen Bestandes mitgegebener Inhalte unberührt bliebe. »

2. Cf. STUMPF, *Ueber den psychologischen Ursprung der Raumvorstellung*, pp. 112-113 et HUSSERL, *loc. cit.*, II, III, § 4.

3. HUSSERL, *loc. cit.*, II, III, § 7.

4. HUSSERL, *loc. cit.*, II, IV, § 10; cf. FARBER, *loc. cit.*, chap. XI, H.

sont purement et simplement dénuées de sens<sup>1</sup>. Afin d'obtenir des propositions possibles, en substituant librement des termes matériels au S et au p de la fonction propositionnelle, ou, ce qui revient au même, en transformant librement la proposition initiale « cet arbre est vert », il faut se soumettre à une condition limitative, à savoir que les termes matériels doivent appartenir à certaines catégories de signification. Ici encore comme dans les cas cités tout à l'heure, les compatibilités et incompatibilités dont il s'agit, n'expriment pas des contingences des capacités mentales humaines. Elles renvoient à des lois à priori valables pour le domaine des significations. Ces lois définissent les conditions de possibilité des propositions comme telles, indépendamment de leur vérité, fausseté, conséquence, compatibilité, absurdité, etc. Elles définissent les formes dans lesquelles les éléments signifiants (les mots ayant un sens) peuvent être combinés pour faire résulter des propositions possibles, c'est-à-dire des complexes de significations qui sont eux-mêmes des significations unifiées<sup>2</sup>.

Tout ceci montre que les mathématiques ne sont pas la seule science eidétique, mais seulement la plus développée pour l'instant. A propos de tout objet quel qu'il soit (en entendant le mot objet dans le sens le plus large possible, afin de lui faire désigner aussi les entités idéales de toute sorte), on peut poser la question de sa possibilité en tant qu'objet d'une classe ou région déterminée<sup>3</sup>. Cette question peut être posée également à propos des actes de conscience. Un des apports les plus importants des *Ideen* de Husserl, est, croyons-nous, la conception de l'idée d'un à priori de la conscience<sup>4</sup>, et l'accomplissement de cette conception par l'élaboration progressive d'une science eidétique de la conscience. Les invariants de la conscience peuvent être universels, c'est-à-dire définir les conditions de possibilité des actes de conscience en tant que tels et d'une façon tout à fait générale<sup>5</sup>, ou spécifiques, c'est-à-dire concerner des actes de conscience spéciaux, par exemple la perception. En tant que les

1. En ce qui concerne la différence entre absence de sens et absurdité, voir HUSSERL, *loc. cit.*, II, IV, § 12; cf. FARBER, *loc. cit.*, chap. XI, J.

2. HUSSERL, *loc. cit.*, II, IV, §§ 13-14; *Logik*, § 13; cf. FARBER, *loc. cit.*, chap. XI, K et suiv.

3. HUSSERL, *Erfahrung und Urteil*, pp. 427-428 : « Wirklichkeiten nach den Gesetzen ihrer reinen Möglichkeiten beurteilen oder sie nach 'Wesensgesetzen', nach apriorischen Gesetzen beurteilen, ist eine universale, auf jederlei Wirklichkeit zu beziehende und durchaus notwendige Aufgabe. »

4. Voir *Id.*, *Ideen*, §§ 34 et 63.

5. Dans notre article « On the intentionality of consciousness », sect. III et IV, *loc. cit.* nous avons cherché à mettre en lumière, comme invariants universels de la conscience, la temporalité des actes et la correspondance entre des actes en tant qu'événements temporels (noèses) et des noèmes. Sur cette base nous avons avancé une conception de la conscience comme corrélation noëto-noématique.

conditions nécessaires de la possibilité de la conscience sont également des conditions nécessaires de la possibilité des objets appréhendés et constitués par les actes de conscience, et donc de la possibilité d'un univers d'objets, d'un « monde ». Les invariants de la conscience sont transcendants au sens que Kant donnait à ce terme<sup>1</sup>.

1. KANT, *Kritik der reinen Vernunft*, 2<sup>e</sup> éd., p. 25 : « Ich nenne alle Erkenntnis *transzendental*, die sich nicht sowohl mit Gegenständen, sondern mit unserer Erkenntnisart von Gegenständen, sofern diese *a priori* möglich sein soll, überhaupt beschäftigt »; cf. p. 197 : « ... die Bedingungen der Möglichkeit der Erfahrung überhaupt sind zugleich Bedingungen der Möglichkeit der Gegenstände der Erfahrung. »

## CHAP. I. — LE PROCESSUS PERCEPTIF

## I. L'esquisse perceptives

Quand on regarde une chose réelle, une maison par exemple, on la perçoit telle qu'elle se présente par rapport au point d'observation où l'on est placé. Elle apparaît comme proche ou lointaine, la proximité et la distance étant relatives à la place où se trouve le sujet percevant. Elle peut être en face ou sur le côté, de niveau, ou en contre-bas, en plein soleil, dans le demi-jour de l'aube, ou voilée de brouillard, etc.

A travers chaque perception individuelle, la chose perçue s'offre sous une face ou un aspect particulier, dans une présentation unilatérale. Chaque perception présente son objet par voie d'esquisse<sup>1</sup>. Pour parvenir à une expérience plus complète d'une chose réelle, il faut dépasser la perception isolée, et chercher à avoir d'autres perceptions de cette chose. Le sujet percevant peut s'en rapprocher ou s'en éloigner, tourner autour ou la faire tourner, s'attacher à l'un ou à l'autre de ses attributs, la détailler, l'observer dans des conditions les plus différentes, etc. Il se trouve alors en présence d'une multiplicité de perceptions passant et glissant les unes dans les autres continuellement. Toutes ces perceptions, si variées qu'elles soient, sont pourtant vécues comme perceptions de la même chose qui, en tant qu'identique, se présente tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, apparaît sous des faces et des aspects les plus divers, s'offre dans des orientations différentes, déploie progressivement ses attributs et propriétés, révèle son comportement dans des conditions variantes, etc. Donc la chose perçue, à titre d'existant, ne s'épuise dans aucune de ses apparences ou présentations perceptives individuelles. On retrouve ici la différence, déjà notée<sup>2</sup>, entre la chose perçue elle-même et un noème perceptif individuel qui s'y rapporte.

A soutenir que chaque perception individuelle est une apparence unilatérale, donc incomplète, de la chose perçue, on entend par là que chaque perception est vécue comme telle. La chose perçue qui, à travers une perception donnée, s'offre dans une certaine présentation, apparaît comme capable de se présenter dans une autre orientation, sous un autre aspect, avec d'autres propriétés, etc. Ainsi chaque perception renvoie à d'autres perceptions, plus exactement à un système de perceptions de la même chose, système dans lequel une place définie lui est assignée. C'est dans et par ces renvois, inhérents à la perception parce que inscrits dans son noème, que se manifeste,

## QUATRIÈME PARTIE

## THÉORIE PHÉNOMÉNOLOGIQUE DE LA PERCEPTION

Dans la troisième partie nous avons posé les bases nécessaires, pour édifier une théorie phénoménologique de la perception, et pour la développer au-delà de l'étape qu'elle avait atteinte avec Husserl. Nous n'étudierons pas la perception dans sa factualité, mais plutôt quant à ses nécessités eidétiques intrinsèque : nous chercherons à dégager les structures et les formes d'organisation, sans lesquelles la conscience perceptive serait impossible. De plus, nous aborderons la perception dans une orientation strictement phénoménologique, c'est-à-dire sous le régime de la réduction phénoménologique. Aussi ne considérerons-nous pas les actes de perception comme des événements mondains parmi d'autres événements mondains, par exemple des processus physiques ou physiologiques, ni dans leur dépendance fonctionnelle par rapport à ceux-ci. A travers les actes de perception, des objets se présentent avec le sens qu'ils ont dans l'expérience perceptive de notre vie quotidienne. Il s'agira dans la suite de cette expérience seule qui, ne l'oublions pas, est à la base de toute élaboration théorique et scientifique. Au moyen de l'analyse phénoménologique de la perception, on cherchera à clarifier le statut, surtout le statut existentiel ou ontologique, des objets de l'expérience : choses particulières aussi bien que le monde perceptif en général. Parfois nous aurons à quitter l'orientation phénoménologique pour revenir à l'attitude naturelle, ceci afin de discuter des théories non phénoménologiques. Mais pour ce qui est des résultats auxquels nous parviendrons, nous prétendons à leur validité sous le régime de la réduction phénoménologique.

Le cadre phénoménologique nous permettra de dégager pleinement la portée des notions de la théorie de la Forme, que nous avons développées dans la deuxième partie : la notion de signification fonctionnelle et de cohérence de Forme, et l'interprétation fonctionnaliste du « tout » et des « parties ». On verra que ces notions expriment des structures noématiques.

1. Cf. HUSSERL, *Ideas*, §§ 41-42, et *Méditations cartésiennes*, sect. 17.  
2. Cf. *supra*, p. 145.

à titre de donnée phénoménale, la limitation et le caractère unilatéral de chaque perception individuelle.

D'autre part, des perceptions multiples qui diffèrent les unes des autres par leurs noèmes mêmes, sont vécues comme des perceptions d'une même chose. L'identité de celle-ci est, elle aussi, une donnée phénoménale. La conscience de cette identité doit donc se tirer d'actes qui appartiennent eux-mêmes au système mentionné des perceptions<sup>1</sup>. Nous pouvons pour l'instant laisser de côté la question de savoir s'il s'agit d'actes particuliers, ou si la conscience de l'identité de la chose perçue tient à quelque structure du système comme, par exemple, à la cohérence qu'il dérive du fait que les perceptions qui lui appartiennent se continuent harmonieusement, s'accordent, se confirment et se remplissent mutuellement<sup>2</sup>.

Quand, au lieu de considérer la chose dans son ensemble, on s'attache à l'une de ses qualités, sa couleur, par exemple, on se trouve en présence de la même opposition entre une unité identique et une multiplicité d'expériences de cette unité<sup>3</sup>. Chacun des attributs de la chose est donné comme une unité identique vue à travers une multiplicité systématique de perceptions. Toutes ces perceptions sont « polarisées<sup>4</sup> » par rapport à cette unité identique qui apparaît, à travers chacune d'elles, dans une présentation unilatérale par la voie d'esquisse.

## 2. L'insuffisance essentielle de toute perception individuelle

Il ne faut pas voir dans le fait que chaque perception ne donne de la chose perçue qu'une présentation incomplète, une simple contingence de notre organisation mentale, résultant de l'imperfection de la nature humaine. Ce n'est pas comme si un intellect plus parfait que le nôtre pouvait appréhender à travers un seul acte de perception une chose matérielle dans la totalité de ses aspects et de ses déterminations. Au contraire, c'est en vertu d'une nécessité eidétique que la chose matérielle ne peut être appréhendée qu'à travers une multiplicité de noèmes perceptifs, et qu'elle ne peut apparaître dans une perception individuelle que selon une présentation unilatérale<sup>5</sup>. Pour établir cette assertion, nous allons appliquer à la perception la méthode de « variation libre » que nous avons exposée précédemment<sup>6</sup>.

1. Cf. HUSSERL, *Ideem*, p. 279.

2. Voir le chapitre III, 3 de cette partie.

3. HUSSERL, *Ideem*, pp. 74-75 et *Méditations cartésiennes*, pp. 34-35.

4. *Id.*, *Méditations cartésiennes*, p. 56.

5. *Id.*, *Ideem*, pp. 77-78 et 315.

6. Troisième partie, 6 b.

Partons de la perception d'une chose matérielle quelconque, par exemple de la table près de laquelle nous sommes assis. Nous pouvons la modifier dans notre imagination, lui assigner une forme ou une couleur différentes de celles qu'elle possède en fait, ou lui attribuer un comportement qu'aucun objet de son espèce n'a jamais eu, si nous en croyons le savoir empirique. Nous sommes ainsi amenés à prendre en considération des choses imaginaires qui ne sont pas, n'ont jamais été, et ne seront probablement jamais perçues, mais qui sont perceptibles. Comme ce qui nous intéresse, c'est ce qui appartient nécessairement à toute perception possible, et à toute chose perceptible possible, nous prenons, conformément à ce que nous avons dit plus haut à propos de la « variation libre<sup>1</sup> », les choses imaginaires et les choses effectivement perçues comme des exemples équipollents des possibilités de la perception. Quand nous partons de la perception effective d'une chose réelle, il faut « déréaliser » la perception et la chose perçue. La chose effectivement perçue doit être regardée comme un simple exemple de chose qu'il est possible de percevoir, comme un exemple parmi d'autres qui tous illustrent les possibilités de la perception<sup>2</sup>. Nous aurions pu partir d'un produit de l'imagination : cheval ailé, montagne d'or, centaure, etc. Au moyen de la « variation libre », nous essayons de déterminer les limites qui doivent être imposées à l'arbitraire de l'imagination, pour que les formes imaginées puissent être des choses matérielles possibles, et que les perceptions correspondantes soient imaginables comme des expériences perceptives possibles. En d'autres termes, nous essayons d'établir les conditions nécessaires de la possibilité d'une chose matérielle, et du même coup, les conditions nécessaires de la possibilité de l'appréhension perceptive d'une chose possible.

Imaginons une 'chose' qui présente, disons, une surface sphérique. Essayons d'évoquer une image aussi vive que possible de cette 'chose', nous imaginons son apparence quand elle est 'vue' (c'est-à-dire imaginée comme vue) d'un certain point de vue, par exemple d'au-dessus. Puisque ce que nous nous efforçons d'imaginer est une chose matérielle, nous devons lui donner un côté inférieur, et

1. Cf. *supra*, p. 159.

2. HUSSERL, *Méditations cartésiennes*, pp. 59-60 : « ... nous transformons le fait de cette perception... en une pure possibilité entre autres pures possibilités, parfaitement arbitraires, mais cependant pures possibilités de perceptions. Nous transférons en quelque sorte la perception réelle dans le royaume des irréalités, dans le royaume du 'comme si', qui nous donne les possibilités 'pures...' nous entendons ces possibilités comme purement et librement imaginables, de sorte que nous aurions très bien pu, dès le début, nous servir, comme d'un exemple, d'une perception imaginaire... Le type général de la perception est de la sorte élucidé dans sa pureté idéale. Privé ainsi de tout rapport au fait, il devient l'« eidos » de la perception, dont l'extension idéale embrasse toutes les perceptions idéalement possibles, en tant que pures imaginaires... tout fait peut être conçu comme n'étant qu'un exemple d'une possibilité pure. »

l'imaginer comme supporté par le sol d'une façon ou d'une autre. Nous pouvons imaginer une sphère pleine ou creuse. Nous pouvons imaginer qu'elle est de couleur homogène, ou bien que les côtés autres que celui par lequel elle est supposée se présenter au moment considéré, sont d'une couleur différente de celle de celui-ci. Notre imagination est sans doute tout à fait libre en ce qui concerne les attributs et qualités de l'envers, de l'intérieur, du dessous, mais elle ne peut pas ne pas contenir des renvois à ces autres côtés.

Faisant librement varier les produits de notre imagination, allons jusqu'à éliminer complètement ces renvois. Alors nous arrivons à une surface de forme sphérique par rapport à laquelle il est impossible de poser une question sur les aspects sous lesquels elle apparaît, si l'on imaginait la 'voir' de points de vue différents. Par exemple, quand on imagine que la surface sphérique exhibe une forme convexe, on suppose que son apparence dans l'imagination ne contient aucun renvoi à une forme concave qu'elle présenterait éventuellement, si l'on imaginait la 'voir' d'un point de vue différent. Si l'on élimine de la sorte tous les renvois à des aspects autres que celui sous lequel la 'chose' se présente dans l'imagination au moment présent, on transgresse évidemment les limites dans lesquelles la présentation imaginaire doit se confiner, si elle doit rester présentation d'une chose matérielle. L'imagination d'une forme visuelle qui ne contient aucun renvoi, si indéterminé qu'il soit, à d'autres présentations possibles, n'est pas l'imagination d'une surface de chose matérielle, mais celle d'un fantôme visuel. Pour qu'une présentation imaginée puisse être la présentation d'une chose matérielle, elle doit donc contenir des renvois à des faces et aspects différents sous lesquels on peut imaginer que la chose apparaît. Ces renvois peuvent être grandement indistincts et fournir aussi peu de déterminations que l'on voudra quant aux détails de ces autres aspects. C'est en vertu de ces renvois que la présentation imaginée se donne pour une présentation unilatérale, et aussi pour une phase à l'intérieur d'un processus.

Dans les paragraphes suivants, nous dégagerons l'organisation et la structure formelles du processus perceptif. Pour l'instant, insistons sur le fait que toute phase particulière du processus perceptif renvoie à sa continuation par d'autres phases. Le caractère incomplet et unilatéral de chaque perception d'une chose matérielle, l'inclusion, dans chaque apparence perceptive d'une chose matérielle, de renvois à d'autres apparences à travers d'autres perceptions, ne sont pas des caractères accidentels du processus perceptif considéré dans sa factualité. Au contraire, ce sont des nécessités essentielles de ce processus en tant qu'il est une appréhension d'une chose

matérielle. Le processus et l'objet perçu sont ici considérés dans leur pure possibilité. En vertu d'une loi eidétique à priori, aucune perception individuelle n'est complète, que ce soit une perception effective d'une chose matérielle réelle, ou une perception imaginée (imaginée toutefois comme appréhension perceptive possible) d'une chose matérielle possible<sup>1</sup>. En vertu de la même loi eidétique à priori, aucune perception individuelle ne peut nous fournir plus qu'une apparence unilatérale de la chose, une apparence qui dans son renvoi même à d'autres apparences, est vécue comme devant être complétée. Pour des raisons essentielles, c'est-à-dire pour des raisons qui concernent sa possibilité même comme appréhension perceptive d'une chose matérielle possible, chaque perception est vécue comme phase d'un processus, c'est-à-dire comme devant être intégrée dans l'unité d'un processus.

Nous nous trouvons alors devant la tâche de rendre compte du phénomène de renvoi que nous venons de mettre en évidence. Ce problème concerne la position que ces renvois occupent dans la structure de chaque noème perceptif, le rôle qu'ils jouent dans la structure noématique, et leur contribution au noème perceptif dans son ensemble. Il faut aussi tenir compte de la possibilité que quelquefois ces renvois demeurent très indéterminés. Dans le chapitre suivant nous entreprendrons un examen de ces problèmes et de ceux qui les touchent. Pour l'instant, nous nous attacherons au processus perceptif lui-même, sans analyser la structure de la perception individuelle et du noème perceptif correspondant.

### 3. La condition de l'unité du processus perceptif

Notre application de la méthode de « variation libre » nous a appris que chaque perception individuelle renvoie nécessairement à d'autres qui la complètent et la continuent, et qu'elle se constitue ainsi comme phase d'un processus. Nous allons maintenant appliquer la méthode de « variation libre » pour dégager la structure formelle du processus perceptif.

Suivons les renvois à d'autres phases du processus que nous imaginons comme un processus perceptif possible, et inventons des aspects sous lesquels une certaine 'chose' se présenterait, si on l'imaginait comme 'vue' d'un point d'observation différent de celui où nous nous imaginions d'abord être placés. Après avoir imaginé l'aspect que la 'chose' offrirait 'vue' d'au-dessus, nous pouvons maintenant imaginer celui qu'elle présenterait 'vue' d'au-dessous. Nous sommes libres de donner à son dessous la même couleur qu'à

1. Cf. HUSSERL, *Ideen*, p. 310.

à l'uid  
formelle  
des une  
perceptif

son dessus, ou une autre, d'imaginer la 'chose' comme une sphère reposant sur le sol, ou supportée par une charpente, comme une demi-sphère, comme pleine ou creuse, etc.

Cependant nous ne sommes pas entièrement libres, en ce qui concerne la continuation dans notre imagination du processus perceptif dont nous venons de considérer le commencement. Supposons que, lorsque nous inventons l'apparence de la 'chose' quand elle est 'vue' d'au-dessous, il nous plaise d'imaginer une contrée montagneuse, ou que, lorsque, dans notre imagination, nous nous éloignons de la 'chose' pour 'voir' comment elle se 'présente' à une plus grande distance, nous imaginions un mur plat. Rien, certes, ne peut nous empêcher de donner un tel tour à notre imagination. Si nous choisissons de faire ainsi, nous nous trouvons en présence de multiples apparences imaginées, dont chacune peut bien être l'apparence d'une 'chose' qu'on peut imaginer comme perceptible. Toutefois les apparences multiples se rapportent à des 'choses' différentes, et non à une seule et même 'chose'. Nous sautons d'une 'chose' à une autre, au lieu de déterminer progressivement celle d'où nous sommes partis, au cours d'un processus imaginé comme une appréhension perceptive possible. Chacun des actes de perception imaginés, qui fournit une des apparences dont nous parlons, peut être la phase initiale d'un processus imaginé comme une appréhension perceptive d'une chose matérielle possible, mais ces actes ne sont pas vécus comme les phases, se prolongeant l'une l'autre, d'un processus perceptif. Les actes imaginés comme des perceptions possibles, restent dispersés, parce qu'ils ne sont pas intégrés dans l'unité d'un processus soutenu. Si les actes restent isolés, il en est de même des apparences qui leur correspondent, même lorsqu'elles se trouvent en succession immédiate. Au lieu d'un seul processus à unité intrinsèque, nous n'avons qu'une suite de 'perceptions' non reliées. Il ne peut donc y avoir de conscience d'une 'chose' qui se présente comme identique à travers toutes les perceptions qui appartiennent à la suite, et à travers toutes les apparences ou noèmes qui correspondent à ces 'perceptions'. L'identité de la 'chose', imaginée comme objet possible d'une perception, dépend de l'organisation des 'perceptions' multiples dans l'unité d'un seul processus soutenu.

En conséquence, pour que des actes multiples imaginés comme des perceptions possibles, apportent la conscience de l'identité de leur objet, à savoir d'une chose matérielle considérée purement quant à sa possibilité, les actes doivent satisfaire à une condition qui limite la liberté de la variation en imagination. Si nous partons d'une 'perception' dans laquelle la 'chose' présente une surface

sphérique, nous sommes libres d'imaginer la 'chose' comme une sphère complète ou comme une demi-sphère, mais, en tous les cas, la deuxième phase du processus doit s'accorder avec la première. Tout en général : pour qu'il y ait conscience d'une 'chose' identique (considérée comme une chose matérielle possible, et qui, par conséquent, pourrait être perçue), il doit y avoir harmonie et concordance entre les actes multiples (considérés eux aussi quant à leur pure possibilité en tant qu'appréhensions perceptives d'une chose matérielle) par lesquels on imagine que la chose se présente sous différents aspects, qu'elle déploie progressivement ses qualités et attributs, qu'elle exhibe son comportement dans diverses circonstances, etc. À l'intérieur des limites imposées par cette condition, l'imagination est libre d'inventer des 'choses' même fantastiques, si contraires qu'elles puissent être à tout ce que nous apprend le savoir empirique établi. Mais il ne faut pas enfreindre la condition d'accord entre les imaginations multiples, pour qu'à toutes ces imaginations puisse correspondre un seul corrélat, donné avec la conscience de son identité, à savoir une chose imaginée comme objet d'une perception possible<sup>1</sup>.

La condition qui limite la liberté de l'imagination, concerne les actes quant aux apparences ou noèmes qui leur correspondent. Nos analyses précédentes ont montré que pour des raisons eidétiques, c'est-à-dire pour des raisons qui concernent sa possibilité même, chaque perception d'une chose matérielle renvoie à d'autres. Nous pouvons affirmer maintenant que ces renvois se rapportent, non pas à n'importe quelles perceptions arbitrairement choisies, mais à des perceptions telles qui soient concordantes à la fois avec la perception actuelle et les unes avec les autres. Tout au long du processus perceptif, les noèmes qui correspondent à ses diverses phases doivent s'accorder. Dans toute phase postérieure du processus perceptif, nous nous trouvons devant des déterminations de la chose perçue, que les phases antérieures ne nous avaient pas apportées. Chaque phase postérieure dépasse donc les phases qui l'ont précédée, mais en les continuant harmonieusement.

1. Husserl, *Ideen*, p. 311 : « Im Fortgang dieses immer vollkommener veranschaulichenden und näher bestimmenden Phantasieprozesses sind wir in weitem Masse frei... aber völlig frei sind wir nicht, wofür wir im Sinne eines einstimmigen Anschauungsganges fortschreiten sollen, in dem das bestimmbar Subjekt identisch dasselbe ist und immerfort als einstimmig bestimmbar verbleiben kann. » *Méditations cartésiennes*, p. 44 : « Si l'on fixe un objet quelconque dans sa forme ou dans sa catégorie, et si l'on maintient continuellement en évidence son identité à travers les variations des modes de conscience, on s'aperçoit que ces modes, si ondoiyants qu'ils puissent être et si insaisissables qu'en soient les derniers éléments, ne sont pas, cependant, fortuitement ou arbitrairement variables. Ils demeurent toujours liés à une structure typique qui est toujours la même et qui ne peut être brisée, tant qu'il doit s'agir d'une conscience de telle entité déterminée, et tant que l'évidence de son identité à travers la variation des modes de conscience doit pouvoir se maintenir. »

Soit une chose, qui apparaisse d'un certain point de vue comme une surface sphérique, et d'un autre comme une surface plane, une demi-sphère, par exemple. Si l'apparition de la surface plane suivait immédiatement celle de la surface sphérique, nous serions en présence de deux apparences discordantes ou, tout au moins, incohérentes. Mais en fait, entre ces deux apparences s'insèrent des apparences intermédiaires liées à la conscience spécifique que nous avons de 'tourner autour' de l'objet. A travers chacune de ces apparences intermédiaires, nous nous trouvons en présence d'une partie de la surface plane et d'une partie de la surface sphérique. Selon la direction dans laquelle nous allons, c'est la partie de la surface sphérique, ou celle de la surface plane qui progressivement acquiert prédominance sur l'autre. Quand nous partons de l'apparence d'une pure surface sphérique, celle d'une pure surface plane ne surgit pas à l'improviste. Tout au contraire, elle est vécue comme le terme vers lequel la suite des apparences précédentes convergeait. Dans la perception de la surface plane, une tendance qui s'était progressivement affirmée dans les apparences précédentes, est portée à sa pleine réalisation. Dans chaque apparence intermédiaire, quelque chose demeure de ce qui était présenté dans celles d'avant, quelque chose est annoncée de ce qui sera présenté dans celles d'après. C'est en ce sens qu'il faut comprendre l'accord et la conformité de ces apparences entre elles, et leur continuation et leur prolongation des unes par les autres. Deux présentations qui, prises en elles-mêmes, semblent étrangères l'une à l'autre, se révèlent, dans les conditions mentionnées, les extrémités d'une suite continue de présentations.

En se complétant et se continuant les uns les autres, les noèmes perceptifs individuels s'organisent en un système cohérent, dont l'unité repose entièrement sur les relations intrinsèques de conformité, d'harmonie, et d'accord. En même temps, il y a intégration des déterminations fragmentaires de la chose perçue dans une détermination totale, au moins dans un commencement de détermination totale qui inclut toutes les déterminations partielles comme autant de phases. Du même coup, les actes auxquels correspondent les noèmes, et qui fournissent les déterminations, s'unissent en un seul processus, dont chacun d'eux se révèle être une phase. La coalescence des actes perceptifs individuels en un seul processus perceptif dépend exclusivement du groupement des noèmes correspondants en un système cohérent. Si les actes s'enchaînent les uns aux autres comme autant de phases d'un processus unitaire, ce n'est que parce que les apparences et les présentations correspondantes s'organisent, en vertu de leur concordance et de leur prolongation mutuelle, en un système noématique cohérent.

Pour que les actes s'unifient ainsi, il n'est pas nécessaire qu'ils se succèdent sans interruption<sup>1</sup>. Nous pouvons reprendre un processus perceptif après l'avoir laissé en plan. Les phases postérieures à l'interruption s'uniront à celles qui l'ont précédée, pourvu seulement que les apparences correspondant à ces phases nouvelles soient en harmonie et continuité avec celles qui correspondent aux anciennes.

L'unification des actes ne dépend donc pas de leurs relations temporelles et, par conséquent, concerne les actes non pas en tant qu'événements psychologiques ayant lieu dans le temps phénoménal, mais à l'égard de leurs corrélats intentionnels, c'est-à-dire à l'égard des noèmes qui leur correspondent.

C'est grâce à l'intégration de toutes les présentations perceptives d'une chose matérielle dans un système noématique, que le caractère essentiellement unilatéral de chaque présentation individuelle est à la fois vécu et surmonté. L'unilatéralité d'une telle présentation ne peut être surmontée qu'au cours du processus perceptif, lorsque les multiples présentations qui appartiennent au même système s'actualisent successivement, de telle sorte que la chose apparaît sous une pluralité d'aspects qui s'accordent malgré leurs différences<sup>2</sup>. Chaque acte perceptif à travers lequel la chose se présente d'un certain point de vue, et apparaît sous un aspect déterminé, contient des renvois à d'autres actes à travers lesquels la chose se présentera sous des faces variées et sous des aspects différents, mais tous en harmonie et en concordance les uns avec les autres. D'autres analyses montreront que ces renvois sont des constituants essentiels de la structure du noème perceptif<sup>3</sup>. Du point de vue noétique, c'est-à-dire du point de vue des actes, les renvois dont il s'agit, apparaîtront comme des [anticipations] qui accompagnent la perception actuelle, ou plutôt qui s'y entremêlent<sup>4</sup>. L'unilatéralité et la limitation de toute perception individuelle sont surmontées au cours du processus perceptif par le fait même que les apparences multiples non seulement se succèdent, mais se confirment, se continuent, et se complètent. La conscience de l'identité de la chose perçue, tout au long du processus perceptif, dépend de la continuation et de la confirmation mutuelles des apparences<sup>5</sup>. En tant que les renvois à d'autres actes et apparences

1. Cf. HUSSERL, *Ideen*, p. 75 et *Méditations cartésiennes*, p. 36.

2. Cf. *Id.*, *Ideen*, p. 78.

3. Cf. chap. II, 1, de cette partie.

4. Cf. chap. III, 1, de cette partie.

5. HUSSERL, *Ideen*, pp. 74-75 : « In Wesensnotwendigkeit gehört zu einem 'allseitigen', kontinuierlich einheitlich sich in sich selbst bestätigenden Erfahrungsbewusstsein vom selben Ding ein vielfältiges System von kontinuierlichen Erscheinungs- und Abschattungsmanigfaltigkeiten, in denen alle in die Wahrnehmung mit dem Charakter der leidhaften Selbstgegebenheit fallenden gegenständlichen Momente sich in bestimmten Kontinuitäten darstellen, bzw. abschatten. » Cf. aussi p. 78, et *Méditations cartésiennes*, pp. 34-35.

Le  
A.  
liendo  
J. Bouche  
J. Pluato  
depli  
allé  
reuni la  
de l'union

Qui gli  
della  
contingenza  
i nuclei

m. halle  
de  
leues?

Ma se l'  
intervalle  
di tempo  
è lungo?  
  
a è  
chiaro!  
e lo  
ritorno?

Essenzialità  
dei nuclei  
e la struttura  
del noème  
perceptivo

sont actualisés au cours du processus perceptif, c'est-à-dire en tant que la chose est effectivement perçue sous les aspects anticipés à des phases précédentes du processus perceptif, l'identité de la chose est non seulement posée et visée, mais pleinement réalisée et effectivement vécue. Le processus perceptif est donc un processus de remplissement. Le remplissement et la confirmation mutuels de toutes les phases du processus perceptif nous apparaîtra comme la condition suffisante de sa possibilité<sup>1</sup>. Pour le moment, nous nous bornons à la condition nécessaire, bien que non suffisante, de cohérence accord et continuation harmonieuse des diverses présentations. Cette condition équivaut à l'unification intrinsèque des actes auxquels correspondent ces présentations. Nous avons donc dégagé une structure invariante d'organisation, que le processus perceptif doit exhiber, pour pouvoir être une appréhension perceptive possible d'une chose matérielle. C'est l'idée même de chose matérielle (considérée quant à sa possibilité et à la condition nécessaire de sa possibilité) qui impose cette condition de structure formelle au processus perceptif<sup>2</sup>. (Husserl, *Ideen*)

#### 4. L'infinité ouverte du processus perceptif

Puisque cette structure formelle appartient nécessairement à tout processus perceptif comme tel, étant une condition de sa possibilité comme appréhension d'une chose matérielle, nous la rencontrons dans tous les processus perceptifs réels. Lorsque, pour acquérir une meilleure connaissance perceptive d'une chose matérielle, nous changeons de point de vue et observons la chose dans des conditions qui varient, les apparences qui surgissent au cours du processus perceptif, s'organisent en système noématique cohérent. Plus nous poursuivons le processus, plus le système s'élargit. Des noèmes perceptifs de plus en plus nombreux, tous en harmonie, s'intègrent au système. Des apparences inattendues peuvent venir s'y insérer, ou bien des apparences qui étaient jusqu'alors seulement anticipées sous forme de renvois plus ou moins indéterminés, peuvent se trouver réalisées avec leur pleine détermination, sous forme de données sensibles authentiques<sup>3</sup>. Du même coup, les actes auxquels correspondent ces noèmes, s'unissent en un processus perceptif de plus en plus articulé et différencié.

Si loin que se développe le processus perceptif, le système des

1. Cf. chap. III, 3, de cette partie.

2. HUSSERL, *Ideen*, p. 314 : « Die regionale Idee des Dinges... schreibt ganz bestimmte, bestimmt geordnete, in infinitum fortschreitende, als ideale Gesamtheit genommen fest abgeschlossene Erscheinungsreihen vor, eine bestimmte innere Organisation ihrer Verläufe » ; cf. aussi, *Méditations cartésiennes*, p. 46.

3. A propos de l'indétermination des renvois, cf. chap. II, 3, de cette partie.

apparences dans sa totalité ne peut jamais être complètement réalisé. Certes, il se déploie graduellement ; les renvois indéterminés à des aspects sous lesquels la chose pourrait apparaître, sont progressivement remplacés par l'apparence effective de la chose sous ces aspects. A chaque phase du processus, ce qui est donné sous le mode privilégié de perception sensible authentique, forme un noyau entouré par une zone plus ou moins large de renvois indéterminés<sup>1</sup>. Au cours du processus perceptif, cette zone d'indétermination peut s'amincir progressivement, mais elle ne peut jamais être entièrement éliminée<sup>2</sup>. Quels que soient les aspects sous lesquels la chose s'est déjà présentée au cours du processus perceptif, il y a à chaque phase des renvois à des aspects sous lesquels elle n'a pas encore apparu, à des conditions dans lesquelles elle n'a pas encore été perçue, etc., bref à des présentations éventuelles. Si indéterminés que soient ces renvois quant à leurs détails, les présentations auxquelles ils se rapportent doivent se conformer à celles qui ont déjà été actualisées, c'est-à-dire avec le système des apparences tel qu'il s'est déjà établi au cours du processus perceptif. D'autre part, l'actualisation perceptive d'apparences jusqu'alors purement anticipées, s'accompagne de l'apparition de nouvelles anticipations, donc de nouveaux renvois ; ceci tout au long du processus perceptif. Le système noématique dont la structure formelle est déterminée par la condition d'accord, de conformité et de continuation mutuelle entre les apparences qui lui appartiennent, se révèle donc être un système ouvert, en ce sens qu'il peut s'étendre indéfiniment. Le processus de perception et de détermination perceptive d'une chose matérielle est un processus infini. Nous ne pouvons ici que mentionner le problème de la relation entre l'infinité du processus perceptif et celle de la tâche de la science qui cherche à donner de l'univers une explication théorique complète. La science elle-même est un processus infini dont l'orientation téléologique générale est définie par l'idéal de rationalité poussée aussi loin que possible. Quand il s'agit de rendre compte d'une chose matérielle non seulement quant à sa possibilité, mais aussi quant à sa réalité, il ne suffit plus de considérer des présentations indépendamment du fait qu'elles surgissent réellement dans la perception sensible, ou sont seulement imaginées comme telles. Pour qu'une chose existe réellement, il est évidemment nécessaire que ses apparences non seulement s'accordent entre elles, mais aussi soient données dans l'expérience perceptive. Ici nous nous trouvons devant une autre imper-

1. HUSSERL, *Ideen*, p. 80

2. *Id.*, *Méditations cartésiennes*, pp. 39 et 52.

l'unité de l'acte perceptif  
et de l'acte perçu  
et respect de l'essence  
concordance?

comme un  
le struct  
delle  
coloreo de  
forme  
à un proe  
∞ ?

elles di  
si epulo

fection' essentielle du processus perceptif. Tournant autour d'un édifice, nous l'avons d'abord perçu du côté de sa façade, et nous le percevons maintenant par derrière. A cette phase présente du processus, nous pouvons nous rappeler la façade comme quelque chose que nous avons vu, ou l'anticiper comme quelque chose que nous reverrons en nous plaçant à un point d'observation approprié. Par opposition à l'arrière, la façade n'est plus donnée dans l'expérience sensible authentique, bien que, comme nous le verrons<sup>1</sup>, le renvoi à la façade soit impliqué dans l'apparence perceptive présente de l'édifice comme vu de l'arrière, et qu'il joue un rôle très important dans cette apparence. L'actualisation progressive, en expérience sensible authentique, d'apparences qui, à des phases antérieures, étaient seulement anticipées, va de pair avec un développement dans le sens inverse; des apparences qui étaient données en expérience sensible authentique, ne sont plus maintenant présentes à la conscience que sous forme d'implications plus ou moins distinctes<sup>2</sup>. Dans son progrès, le processus perceptif s'organise et se déploie dans sa complexité et sa cohérence intrinsèque. Cependant ce n'est jamais qu'une phase limitée de ce processus complexe, qui assume le mode privilégié d'expérience sensible effective et authentique.

##### 5. Caractérisation du processus perceptif en termes de la théorie de la Forme

La structure formelle du système des apparences, tel qu'il se déploie au cours du processus perceptif, peut s'interpréter en termes de notions de la théorie de la Forme<sup>3</sup>. Comme nous l'avons vu, l'organisation interne de ce système doit satisfaire à la condition d'accord entre ses membres, pour que les multiples noèmes perceptifs qui le composent, puissent être les apparences d'une chose matérielle qui se présente comme identique à travers toutes ses apparences. Il faut entendre par accord quelque chose de plus que la simple compatibilité, dans le sens négatif d'absence de conflits entre les apparences, à savoir la relation intrinsèque de continuation et de complétion mutuelles. Toute nouvelle apparence apporte sa contribution spécifique à la détermination perceptive de la chose. En continuant et en complé-

1. Chap. II, 7 b, de cette partie.

2. HUSSERL, *Log. Unt.*, II, VI, pp. 40-41 et 67; *Ideen*, pp. 80-81.

3. Dans notre article « Quelques aspects et quelques développements de la théorie de la Forme », pp. 460-461, *loc. cit.*, nous soutenions que les notions de la théorie de la Forme ne suffisent pas à rendre compte de l'organisation des perceptions en un système cohérent, du déploiement progressif duquel dépend la conscience de l'identité de la chose perçue à travers la multiplicité de ses apparences. L'approfondissement de nos recherches nous a amené à revenir sur cette thèse.

tant les contributions précédentes, la nouvelle contribution s'intègre, comme celles-là, dans un processus total de détermination et d'expérience perceptive. Ainsi le système des noèmes perceptifs s'élargit continuellement, en croissant selon sa propre tendance, c'est-à-dire en conformité avec les grandes lignes qui en déterminent le type ou le style, tel que celui-ci s'est déjà établi au cours des phases écoulées du processus perceptif. Or c'est exactement comme croissance et continuation d'un système selon ses lignes essentielles, qu'est défini la notion de « bonne continuation » dans la théorie de la Forme<sup>4</sup>. Pour qu'un groupe de noèmes perceptifs soit vécu comme un groupe d'apparences diverses d'une chose identique, le groupe doit être organisé selon le principe de « bonne continuation ». Il doit former un système dont le principe d'organisation est la cohérence de Forme. Il y a une différence entre le système des noèmes perceptifs et les exemples de cohérence de Forme que nous avons examinés précédemment. Ceux-ci sont fermés, ou au moins tendent vers une fermeture, et peuvent être achevés, tandis que les systèmes d'apparences perceptives sont, par principe, ouverts et infinis. Cependant cette différence ne contredit pas une similarité très grande de structure formelle de part et d'autre.

Les contextures possèdent leur unité en elles-mêmes; elles ne la dérivent pas d'un principe unificateur surajouté<sup>2</sup>. C'est précisément cette forme d'organisation qui prévaut dans le système d'apparences perceptives, à travers lesquelles la chose perçue se présente dans son identité. Si ces apparences forment un système noématique cohérent, c'est en vertu de leurs relations intrinsèques d'harmonie, de concordance et de continuation mutuelles, sans qu'aucun principe unificateur additionnel n'intervienne. En parlant de l'organisation des apparences, nous entendons par là une donnée phénoménale, non le résultat d'un processus spécial ou d'une opération organisatrice. Les apparences sont vécues comme organisées et liées les unes aux autres. Elles se présentent dès l'abord comme formant un système. Leur unification, leur systématisation n'a pas à être effectuée, puisque c'est seulement comme organisés les uns par rapport aux autres, que les noèmes sont donnés.

Pour qu'une multiplicité soit ainsi organisée, il faut que ses composants soient en relation d'interdépendance fonctionnelle<sup>3</sup>. La chose, étant ce qu'elle est, ne peut apparaître que d'une certaine façon, quand elle est perçue dans des conditions données, d'un point de vue particulier etc. Nous allons voir<sup>4</sup> que l'existence effective

1. Cf. Deuxième partie, II.

2. Cf. *supra*, p. 117.

3. Cf. *supra*, p. 114.

4. Cf. *infra*, pp. 179-180.

soit  
de la face de  
D. voir  
de la face

différence  
à l'égard de  
la chose  
qui se présente

→  
\*

vede

\* Noème perçu...  
estalt e delà - ...  
la nouvelle façon est une évolution

d'une chose matérielle équivaut à l'actualisation progressive, au cours du processus perceptif, d'un système cohérent de noèmes perceptifs bien déterminés. D'autre part, chaque noème perceptif renvoie nécessairement à d'autres noèmes, c'est-à-dire à d'autres apparences de la même chose<sup>1</sup>. Il en résulte que chaque noème perceptif appartenant au système considéré, doit être caractérisé comme la chose perçue elle-même apparaissant d'une manière unilatérale, à savoir comme vue d'un certain point d'observation, comme se présentant sous tel aspect déterminé plutôt que sous un autre, dans telle orientation particulière, etc. Donc, chaque noème perceptif individuel réalise à sa façon le système noématique tout entier<sup>2</sup>. Quand nous regardons un édifice d'un certain point d'observation, nous percevons un édifice de quelque sorte, qui se présente d'un certain côté; c'est en cela que consiste la limitation essentielle de toute perception individuelle. Or tout en se présentant d'un côté, l'édifice s'offre comme pouvant être perçu d'autres points d'observation. L'apparence présente renvoie à d'autres apparences, à des aspects, plus ou moins déterminés, sous lesquels l'édifice serait perçu, si nous nous plaçons au point d'observation approprié. Percevoir un édifice d'un certain côté, n'est pas la même chose que voir ce côté dans un dessin ou dans un décor de théâtre. Ce qui est donné à travers toute perception individuelle est l'édifice lui-même, bien que n'apparaissant que d'un certain côté. Chaque perception individuelle est une prise de conscience, d'un point de vue particulier, de la chose perçue elle-même et dans son entier<sup>3</sup>. Pour l'exprimer en termes phénoménologiques : l'expérience de chaque apparence est une appréhension du système noématique tout entier à partir de l'un de ses membres. C'est en vertu de ses renvois à d'autres noèmes que l'apparence actuelle est ce qu'elle est, à savoir apparence de la chose perçue elle-même.

Étant donnée l'équivalence de l'existence effective d'une chose perceptible et de l'actualisation progressive d'un système noématique cohérent, chaque noème perceptif joue son rôle particulier dans le système noématique, et a une signification fonctionnelle (au sens défini précédemment<sup>4</sup>) pour ce système. La signification fonctionnelle de chaque apparence perceptive est essentiellement codéterminée par ses renvois à d'autres. Pour sa cohérence et sa continuité, le système des apparences demande l'existence d'une apparence définie et déterminée à une certaine 'place'. Si à cette 'place' on trouve une

1. Cf. *supra*, pp. 168-169.

2. Cf. *supra*, p. 122.

3. Cf. STOUT, *Analytic psychology*, II, p. 17.

4. *Supra*, p. 101.

apparence différente de celle qui y est exigée, le système entier peut en être atteint. Nous verrons<sup>1</sup> que, lorsque, à une certaine phase du processus perceptif, la chose perçue se révèle différente de ce qu'elle avait paru jusqu'alors, il peut y avoir un effet rétroactif sur les apparences qui correspondent aux phases précédentes. Les modifications qui interviennent dans une apparence, c'est-à-dire dans un membre d'un système à structure fonctionnaliste<sup>2</sup>, peuvent ainsi entraîner des transformations très générales, ce qui est caractéristique des contextures<sup>3</sup>. Afin de mieux pénétrer l'interdépendance fonctionnelle, l'interdétermination, et la qualification mutuelle des apparences perceptives qui appartiennent à un même système noématique, il faut examiner en détail la structure interne du noème perceptif. C'est ce que nous entreprendrons dans le chapitre suivant.

## 6. Quelques principes de la phénoménologie transcendantale

### a) La référence des objets à la conscience.

Qu'une chose matérielle existe effectivement, cela veut dire qu'elle peut être perçue en principe, bien que peut-être pas en fait, parce qu'il peut bien arriver que les procédures et techniques requises pour percevoir la chose en fait, ne sont pas toutes à notre disposition. Bien sûr, il n'y a pas de contradiction formelle dans l'affirmation qu'une chose matérielle existe réellement, et que pourtant elle n'est en principe pas accessible à notre perception<sup>4</sup>. Cependant à poser la question de la validité de l'affirmation de l'existence d'une chose matérielle, on se trouve renvoyé en fin de compte à des processus, réels ou seulement virtuels, d'expérience perceptive, à travers lesquels la chose dont il s'agit se présente comme telle qu'elle est effectivement. C'est dans l'expérience perceptive, et dans elle seule, que les choses réelles puisent le sens de leur existence. Certes, ces choses sont transcendantes par rapport à la conscience. Or, il faut rendre compte de la signification de cette transcendance. Pour pouvoir le faire, il est nécessaire d'analyser les actes et les processus plus ou moins complexes à travers lesquels la chose se présente à la conscience dans sa transcendance<sup>5</sup>.

Les discussions précédentes ont montré qu'aucune perception individuelle ne peut être l'appréhension perceptive d'une chose matérielle, ou plus exactement une phase de cette appréhension,

1. Cf. *infra*, pp. 182-183 et 220.

2. Cf. *supra*, p. 125.

3. Cf. *supra*, pp. 115-116.

4. Cf. HUSSERL, *Idem*, § 48.

5. *Id.*, pp. 88-89.

de ce que  
réelle nous  
n'avons  
un tel  
cette

atmosphère - réalité

sans être intégrée dans un processus systématique possédant une certaine structure formelle. Supposons maintenant que des processus perceptifs aient effectivement lieu, qu'ils aient la structure requise, qu'ils s'enchaînent et s'entrelacent de façon à remplir les conditions nécessaires et suffisantes auxquelles doivent satisfaire les appréhensions perceptives des choses réelles et d'un monde cohérent formé de telles choses. En ce cas il est absurde de douter de l'existence effective d'un tel monde, c'est-à-dire d'un monde qui se révèle graduellement au cours de processus perceptifs concordants et convergents, et qui, sur la base de son apparition en expérience perceptive, se montre susceptible d'une détermination théorique progressive<sup>1</sup>.

Les choses perceptibles et le monde réel en général sont corrélatifs à des actes et à des processus de conscience. Ce sont des unités identiques qui apparaissent comme telles à travers des multiplicités d'actes harmonieux et de processus convergents. Ces unités 'dépendent' de la conscience en ce sens qu'elles sont telles qu'elles s'offrent à travers de groupements systématiques d'actes, et qu'elles existent avec la signification particulière avec laquelle elles se présentent à travers ces groupes et systèmes d'actes, et qu'elles tiennent de ceux-ci<sup>2</sup>. Les conditions que les actes et systèmes d'actes doivent remplir pour pouvoir être des expériences possibles de choses réelles et du monde en général, se révèlent donc être des conditions nécessaires de la possibilité du monde réel, c'est-à-dire des conditions transcendantales<sup>3</sup>.

Ce qui est vrai pour les choses purement matérielles, l'est également pour les objets de toute catégorie, par exemple les objets qui ont une valeur et une signification pratiques, les objets d'art, les institutions politiques et sociales, les concepts, les nombres, les unités de signification de la logique, propositions, enchaînements de propositions, théories, et ainsi de suite. Tout objet, dans le sens le plus large possible, possède les déterminations et les qualités avec lesquelles il se présente à travers les actes, effectivement réalisés ou seulement virtuels, qui ont par rapport à lui une fonction donatrice. L'existence ou la validité d'un objet renvoient à sa possibilité d'apparaître à travers des actes d'appréhension spécifiques. L'objet existe ou est valable avec le sens même avec lequel les actes d'appréhension, de par la nature de leur fonction de présentation, le saisissent et le font apparaître. Prêter à un objet le sens de son existence ou de sa validité, c'est évidemment en même temps définir les limites de cette validité, c'est-à-dire les limites à l'intérieur desquelles — et seulement à

1. HUSSERL, *Ideen*, p. 92.

2. *Id.*, pp. 92-93 ; *Méditations cartésiennes*, pp. 18 et 31-32.

3. *Id.*, *Méditations cartésiennes*, pp. 22-23.

l'intérieur desquelles — l'objet peut légitimement passer pour existant<sup>1</sup>. Dans la section suivante nous allons le montrer à propos des choses réelles et du monde perceptible. Pour le moment, nous nous en tenons au principe général de la phénoménologie transcendantale, d'après lequel tout objet, quel qu'il soit, doit être conçu comme le corrélat identique d'une multiplicité d'actes et de processus de conscience proprement systématisés<sup>2</sup>; le type et la forme de l'organisation dépendant de la catégorie à laquelle l'objet appartient<sup>3</sup>. Tout objet renvoie essentiellement à des intertextures d'actes et de processus de conscience<sup>4</sup>. A chaque objet existant vraiment, correspond l'idée d'une conscience possible qui joue par rapport à cet objet le rôle d'appréhension primordiale et d'intuition donatrice originale<sup>5</sup>. Pour rendre compte du sens spécifique de l'existence des objets d'une certaine catégorie — et cela s'applique aux objets de toute catégorie — on se trouve renvoyé à l'« équivalent en terme de conscience » des objets de la catégorie en question<sup>6</sup>. La structure interne de cet « équivalent en terme de conscience » doit être examinée et élucidée<sup>7</sup>. En plus de la description et de l'analyse d'actes particuliers, compte doit être tenu de leur fonction téléologique, c'est-à-dire de leur contribution aux groupes systématiques en lesquels ils s'organisent, et de leur rôle à l'intérieur de ces groupes. D'emblée la question se pose de savoir quelle structure et quelle forme ces groupes doivent-ils posséder, pour que les actes multiples ne composent pas seulement un agrégat, mais s'organisent dans l'unité d'un processus, d'une conscience qui à son tour est la conscience d'une unité, à savoir du corrélat objectif de la multiplicité des actes proprement organisée<sup>8</sup>. Si l'objet est le corrélat d'une multiplicité d'actes, cela veut dire que l'objet est l'enchaînement systématiquement organisé des noèmes correspondant aux actes qui forment l'« équivalent en terme de conscience » de l'objet en question. La chose réelle, en particulier, est la totalité systématiquement organisée de ses apparences ou noèmes perceptifs. La relation entre une apparence d'une chose et la chose elle-même en tant qu'existant réel, se révèle donc être la relation entre un mem-

1. HUSSERL, *Ideen*, § 135 et *Logik*, § 94.

2. *Id.*, *Méditations cartésiennes*, sect. 30.

3. *Id.*, *Ideen*, pp. 296-297.

4. *Id.*, p. 302 : « Gegenstand » ist für uns überall ein Titel für Wesenszusammenhänge des Bewusstseins. »

5. *Id.*, p. 296 : « Prinzipiell entspricht (im Apriori der unbedingten Wesensnotwendigkeit) jedem 'wahrhaft seienden' Gegenstand die Idee eines möglichen Bewusstseins, in welchem der Gegenstand selbst originär und dabei vollkommen adäquat erfassbar ist. Umgekehrt, wenn diese Möglichkeit gewährleistet ist, ist eo ipso der Gegenstand wahrhaft seiend. »

6. *Id.*, p. 319.

7. *Id.*, *Méditations cartésiennes*, sect. 29.

8. *Id.*, *Ideen*, § 86, pp. 301 et suiv. et 314 et suiv.; cf. aussi *Méditations cartésiennes*, pp. 34 et 36.

bre d'un système noématique, et ce système pris dans son ensemble.

Les phénoménologues s'attaquent à des problèmes transcendants, quand ils s'occupent de la corrélation entre un objet identique et la multiplicité des actes à travers lesquels l'objet apparaît, quand ils s'efforcent de rendre compte de l'objet en termes de subjectivité, c'est-à-dire à partir de la multiplicité des actes d'appréhension et de leurs contributions objectivantes, quand, enfin, ils essaient de faire ressortir l'objet comme corrélat de ces actes. En mettant en lumière l'harmonie, la concordance et la continuation mutuelle des apparences perceptives comme un invariant formel nécessaire de la structure du processus perceptif, nous avons établi une condition transcendantale de la possibilité des choses réelles et du monde perceptif en général.

b) L'existence présomptive du monde perceptif.

Comme nous l'avons vu<sup>1</sup>, le processus perceptif indéfiniment ouvert est sujet à la condition que les apparences qui seront actualisées à des phases ultérieures soient en conformité entre elles aussi bien qu'avec les apparences actualisées antérieurement.

Or, le fait que cette condition a été réalisée dans le passé pour certaine chose réelle, ne garantit en rien qu'elle continuera à l'être. Sur la base de l'expérience perceptive telle qu'elle s'est développée jusqu'à présent, une chose perceptible est posée comme existant réel, et comme déterminée par certaines propriétés et qualités. Tout de même, il reste toujours la possibilité que des phases futures du processus perceptif se trouvent en désaccord avec les phases antérieures et les contredisent, au point de nécessiter un abandon, ou, au moins, une révision des positions qui étaient fondées et motivées antérieurement<sup>2</sup>. Des expériences futures peuvent présenter la chose comme possédant des qualités différentes de celles qu'elle avait déployées dans les phases antérieures du processus. En regardant une chose, il se peut, par exemple, que nous percevons<sup>3</sup> une sphère régulière, et anticipons des apparences conformes à l'apparence présente. En tournant la chose dans notre main, ou en tournant autour, nous voyons que du côté qui n'était pas visible à la phase précédente, la surface présente des déformations plus ou moins irrégulières. Une telle découverte peut avoir un effet rétroactif : quand nous voyons le côté déformé, et que nous rappelons l'apparence précédente, celle-ci peut subir une réorganisation telle qu'elle se conforme à

1. Voir ce chapitre, 3-4.

2. HUSSERL, *Idem*, p. 86 et *Méditations cartésiennes*, p. 52.

3. L'emploi du verbe percevoir et non du verbe interpréter, bien que nous ne voyions la sphère que d'un seul côté, sera justifié plus loin; cf. *infra*, chap. II, 1 de cette partie et pp. 224-225.

l'apparence présente. Quand nous revenons au point d'observation d'où la chose nous apparaissait comme une sphère régulière, celle-ci ne se présente plus de la même façon qu'elle le fit antérieurement. Son apparence présente est codéterminée par les expériences perceptives intervenues entre temps<sup>1</sup>. Des redéterminations de ce genre sont assez familières. Elles se produisent toutes les fois que les données d'une expérience perceptive limitée doivent être corrigées à la lumière d'une expérience plus complète. Pour toute chose réelle, et pour le monde perceptif en général, il reste en principe toujours possible que des expériences futures plus complètes nécessitent des corrections. Dans les cas extrêmes, les corrections et redéterminations peuvent aboutir à l'explosion ou à l'éclatement de tout un processus perceptif et, corrélativement, au biaisement de la position de la chose perçue comme existant réel. L'existence de toute chose réelle et du monde perceptif en général est donc présomptive en ce sens que sur la base de l'expérience perceptive qui, si accumulée qu'elle puisse être, reste toujours par nécessité finie, l'existence d'une chose réelle ne peut être posée que sous condition, à savoir sous la réserve que les phases futures des processus perceptifs s'accorderont tant entre elles qu'avec les phases déjà écoulées<sup>2</sup>.

N'épousant pas l'idéalisme transcendantal phénoménologique, M. Farber se réclame du « succès de l'expérience pratique » en face du doute universel de Descartes, qui réapparaît modifié dans la « réduction phénoménologique » de Husserl<sup>3</sup>. L'argument de M. Farber ne nous semble pas invalider la thèse centrale de l'idéalisme phénoménologique de Husserl, à savoir la référence essentielle de tout objet et notamment de tout existant à des actes et des processus de conscience, et la « dépendance », dans le sens de cette référence, de tout objet par rapport à la conscience. A invoquer le « succès de l'expérience pratique », que veut-on dire en effet sinon que les processus de la conscience, qui s'organisent en une expérience cohérente du monde perceptif, ont jusqu'à présent, malgré des corrections de détails, montré une harmonie jamais rompue et une solide continuité? Or, la référence d'objets à des actes de la conscience, et la contingence essentielle qui affecte l'existence des faits et de tout ce qui touche à la factualité n'en ressortent que confirmées et avec une évidence accrue. Quand il soutient que la possibilité d'être continuellement « trompé par l'expérience », est une « possibilité vide »

1. Pour la dépendance de la perception actuelle et de son organisation à l'égard de l'expérience préalable, cf. notre exposé de la thèse de la théorie de la Forme à ce sujet, deuxième partie, 3 a.

2. HUSSERL, *Idem*, pp. 86 et 287; cf. aussi MERLEAU-PONTY, *Phénoménologie de la perception*, pp. 343-344 et 395 et suiv.

3. FARBER, *The foundation of phenomenology*, p. 538.

NON  
REALISMO  
di  
Farber

par opposition à la « possibilité basée sur l'expérience », M. Farber ne se trouve pas dans une contradiction réelle avec Husserl. Celui-ci écrit en effet : « Die Welt ist nicht zweifelhaft in dem Sinne, als ob Vernunftmotive vorlägen, die gegen die ungeheure Kraft der einstimmigen Erfahrungen in Betracht kämen, aber in dem Sinne, dass ein Zweifel denkbar ist, und das ist er, weil die Möglichkeit des Nichtseins, als prinzipielle, niemals ausgeschlossen ist ». (« Le monde n'est pas sujet au doute en ce sens que nous trouverions des motifs rationnels qui entreraient en ligne contre la force énorme des expériences convergentes, mais en ce sens qu'un doute est toujours pensable et qu'il en est ainsi parce que la possibilité du non-être, en tant que possibilité de principe, n'est jamais exclue<sup>1</sup> ».) Il ne s'agit pas de la plus ou moins grande plausibilité de l'existence du monde. Si un doute concernant l'existence du monde perceptif semble absurde, c'est, comme nous l'avons dit tout à l'heure<sup>2</sup>, parce que les processus perceptifs se déroulent comme ils le font. Eu égard à la contingence de tout fait, il vaudrait encore mieux dire : parce que les processus perceptifs se déroulent comme il leur arrive de le faire<sup>3</sup>. M. Berger a très heureusement formulé le point dont il s'agit : « L'idéalisme phénoménologique ne nie pas l'existence véritable du monde. Sa seule tâche consiste à élucider le sens de ce monde. Il est hors de doute que le monde existe. Mais il faut comprendre cette indubitabilité<sup>4</sup> ». M. Berger<sup>5</sup> signale aussi la différence entre la procédure de Descartes qui dans son doute universel cherche à nier provisoirement l'existence du monde et celle de Husserl qui ne fait que suspendre la croyance à cette existence. Cette croyance est mise « entre parenthèses », mais à l'intérieur de ces « parenthèses », elle demeure inchangée, bien qu'aucun usage ne soit fait d'elle<sup>6</sup>. Cette différence entre Husserl et Descartes tient, d'après M. Berger, à ce que « nous ne pouvons en effet, quel que soit notre désir, croire sérieusement que le monde n'existe pas<sup>7</sup> ».

A chaque existant correspond une intertexture d'actes et de pro-

1. HUSSERL, *Ideen*, p. 87. (Traduction empruntée à M. Ricœur.)

2. Pp. 179-180.

3. Étant donnée la contingence essentielle du monde perceptif, nous ne pouvons adopter la formule de M. MERLEAU-PONTY, *loc. cit.*, p. 344 : « Il y a certitude absolue du monde en général, mais non d'aucune chose en particulier. » Pourtant, avec cette distinction, M. Merleau-Ponty touche à un problème réel (voir aussi *loc. cit.*, p. 395). Nous montrerons plus loin (sixième partie, 5) qu'il est impossible de donner le même sens à l'existence du monde et à celle d'un objet mondain particulier. Bornons-nous pour l'instant à souligner que la croyance à l'existence du monde et celle à l'existence de toute chose mondaine particulière sont toutes deux affectées par la réduction phénoménologique (cf. troisième partie, 5).

4. G. BERGER, *Le cogito dans la philosophie de Husserl*, p. 95.

5. *Id.*, pp. 44 et 135.

6. Cf. troisième partie, 3.

7. BERGER, *loc. cit.*, p. 135.

cessus de conscience à travers lesquelles il est appréhendé d'une façon originale et adéquate. Par suite de l'infinité ouverte du processus perceptif<sup>1</sup>, à chaque chose réelle correspond comme appréhension originale et adéquate un processus perceptif infini. Si les choses réelles n'ont qu'une existence présomptive, c'est que leur appréhension à travers un segment fini du processus perceptif est essentiellement incomplète et inadéquate. Pourtant, bien qu'il soit impossible de la réaliser en fait, on peut concevoir l'idée d'une appréhension complète et adéquate d'une chose réelle. C'est l'« idée au sens kantien » d'un processus infini dont la cohérence intrinsèque ne sera jamais interrompue<sup>2</sup>. La chose réelle qui correspond à cet « équivalent en terme de conscience », est donc elle aussi une « idée au sens kantien<sup>3</sup> ». La chose réelle est l'idée d'un système infini ou continuum d'apparences, toutes actualisées dans l'expérience sensible, système dont la structure formelle est déterminée par la condition de concordance et de continuité mutuelles de ses membres. A partir d'une apparence quelconque, on peut s'orienter dans plusieurs directions. Chacune mène à un groupe d'apparences systématique et cohérent. Conçu comme complet, le système des apparences, et l'intertexture correspondante d'actes et de processus, est, à cause de sa cohérence intrinsèque ininterrompue, conçu en même temps comme la chose réelle elle-même qui se révèle sous la totalité de ses aspects possibles, et se présente comme identique en face de la multiplicité de ceux-ci.

## CHAP. II. — ANALYSE DU NOËME PERCEPTIF

67

### I. L'expérience sensible et la perception

Dans la structure de toute apparence perceptive ou noème perceptif que nous avons défini comme la chose perçue telle qu'elle se présente à travers un acte de perception donné, il faut distinguer entre ce qui est effectivement donné aux sens, est vu, entendu, etc., et ce qui y figure sans être donné sous ce mode d'expérience sensible directe. Quand nous regardons un édifice d'un certain point d'observation, ce qui tombe sous nos sens, c'est un de ses côtés avec ses qualités visuelles. Or, puisque ce que nous percevons, c'est un édifice se présentant sous l'une de ses faces, la perception doit contenir plus que

1. Cf. ce chapitre, 4.

2. HUSSERL, *Ideen*, § 143 et pp. 311-312.

3. *Id.*, *Méditations cartésiennes*, p. 53 : « ... l'« objet réel »... est une idée infinie, se rapportant à des infinités d'expériences concordantes... cette idée est corrélatrice à l'idée d'une évidence empirique parfaite, d'une synthèse complète d'expériences possibles. »

ce qui est effectivement vu<sup>1</sup>. Pour que le noème perceptif soit ce qu'il est en fait, c'est-à-dire pour qu'il soit une apparence perceptive d'un édifice sous un certain aspect, d'autres aspects qui ne sont pas donnés dans l'expérience sensible du moment, doivent y être en quelque façon présents. Chaque perception visuelle d'une chose réelle a son sens perceptif codéterminé par l'intervention de données qui ne sont pas vues<sup>2</sup>. Sans elles nous verrions une surface d'une certaine forme couverte d'une certaine couleur, mais nous ne percevions pas la façade d'un édifice<sup>3</sup>. Ce qui est vu, apparaît dans la lumière de données qui ne sont pas vues. C'est l'ensemble, dans son intégration, qui constitue le sens perceptif en question. De même, quand nous percevons une sphère, nous voyons une surface colorée d'une forme caractéristique. La perception ne saurait être celle d'une sphère, si le fait que la sphère a un intérieur, n'était pas représenté dans la structure de l'apparence perceptive. La sphère peut être pleine ou creuse ; la condition interne de la sphère peut rester indéterminée. Mais la présentation perceptive ne peut être l'apparence d'une sphère, que si elle contient des renvois à l'intérieur qui n'est pas vu.

Dans certains cas, ce qui est donné dans l'expérience sensible directe, appartient à un autre domaine de la sensibilité que ce qui n'y est pas donné directement. Un corps que l'on ne fait que voir, que l'on ne soulève pas, peut pourtant nous sembler lourd ou léger. La lourdeur et la légèreté, certes, ne sont pas des constituants de l'apparence visuelle du corps aussi essentiels que les renvois aux côtés qui ne sont pas vus pour l'instant. Sans ceux-ci aucune apparence visuelle ne pourrait être une présentation d'une chose réelle, puisqu'il est nécessaire pour une telle chose d'être perceptible sous d'autres aspects visuels que seulement celui sous lequel elle est perçue présentement. Mais il peut y avoir des apparences visuelles de choses réelles, qui ne suggèrent ni légèreté ni lourdeur. D'autre part, si un renvoi à la légèreté ou à la lourdeur est effectivement inclu dans une apparence visuelle, il faut bien tenir compte du rôle qu'il joue à l'intérieur de celle-ci.

Il y a des cas dans lesquels la présence de données appartenant à d'autres domaines de la sensibilité que celui auquel appartiennent

1. Cf. STOUT, *Analytic psychology*, I, pp. 93 et 183.

2. HUSSERL, *Erfahrung und Urteil*, p. 27 : « Jede Erfahrung, was immer sie im eigentlichen Sinne erfährt, als es selbst zu Gesicht bekommt, hat so ipso, hat notwendig ein Wissen und Mitwissen hinsichtlich eben dieses Dinges, nämlich von solchem ihm Eigenen, was sie noch nicht zu Gesicht bekommen hat. Dieses Vorwissen ist inhaltlich unbestimmt oder unvollkommen bestimmt, aber nie vollkommen leer, und wenn es nicht mitgelten würde, wäre die Erfahrung überhaupt nicht Erfahrung von einem und diesem Ding. »

3. *Id.*, p. 31 : « ... die gesehene Seite ist nur Seite, sofern sie ungeschene Seiten hat, die als solche sinnbestimmend antizipiert sind. »

les données de l'expérience sensible de ce moment, a une importance beaucoup plus grande que dans l'exemple que nous venons de citer. Tel est le cas, lorsque nous entendons une automobile ou la voix d'un homme, sans avoir au moment aucune autre expérience de la source du son. Alors celui-ci fonctionne comme expérience de sa source. En dehors de l'attitude strictement musicale, nous percevons les données auditives, non comme des qualités 'pures' et détachées, mais comme renvoyant à leur source<sup>1</sup>. En vertu de caractères particuliers qu'elle doit à ces renvois, la donnée auditive est perçue comme le bruit d'une automobile, d'un train, d'un avion, une voix humaine, la voix d'un enfant, etc. Perçues comme émanant de certains objets, les données auditives apportent avec elles la conscience de ces objets. Elles impliquent donc des données étrangères non seulement à l'expérience sensible actuelle, mais aussi au domaine auditif en tant que tel<sup>2</sup>. Cette inclusion de données étrangères est un facteur très essentiel de l'expérience auditive. C'est de là que dépend sa qualification phénoménale.

Finissons par mentionner la perception d'un objet qui se présente avec une signification spécifique d'instrumentalité, un marteau, par exemple. Nous avons examiné plus haut<sup>3</sup> la question de l'acquisition des « significations empiriques » ou « caractères fonctionnels », et nous avons souligné la permanence de ces caractères une fois acquis. Tout instrument se présente comme tel, même quand on le rencontre en dehors d'une situation d'action concrète, c'est-à-dire même quand, au moment présent, il ne fonctionne pas comme instrument. Si les « caractères fonctionnels » sont permanents, c'est qu'ils sont inscrits dans la perception même de l'objet. Celui-ci n'est pas perçu comme une simple chose, mais comme un objet à employer et à manipuler d'une façon déterminée. Même quand l'objet est seulement perçu et n'est pas utilisé à l'instant, et que donc ses « caractères fonctionnels » ne sont pas donnés dans le mode de l'expérience originnaire — ce qu'ils ne sont que dans une situation d'action concrète, — ils sont tout de même représentés dans la perception actuelle sous la forme de renvois que celle-ci implique. A ce titre ils apportent une contribution essentielle à la qualification du noème perceptif.

1. D'un point de vue différent, M. PRADINES, *Philosophie de la sensation*, Paris, 1928, I, pp. 40 et suiv. et 53-54 insiste, lui aussi, sur la relation essentielle des sons et des couleurs aux choses. Selon M. Pradines, l'aspect « pur » sous lequel les sons et les couleurs jouent leur rôle dans l'art et la science, ne doit pas être considéré comme premier. Il faut se demander « si ces états sensoriels sont primitifs ou seconds, et, même dans la seconde hypothèse, s'ils sont donnés, ou s'ils ne sont pas produits par quelque opération mentale qui dépasse l'ordre de la sensation. »

2. Cf. STOUT, *Analytic psychology*, II, pp. 26-27, et *A manual of psychology*, 4<sup>e</sup> éd., Londres, 1929, pp. 206-207.

3. Cf. *supra*, pp. 39-40 et deuxième partie, 3 b.

C'est grâce à eux que l'objet tel qu'il est perçu, se présente sous l'aspect de son instrumentalité.

## 2. L'orientation descriptive des analyses phénoménologiques

En dégageant ce qui, dans une perception donnée, dépasse ce qui est vu, entendu, touché, etc., il faut suivre une orientation strictement descriptive. Un son que nous percevons comme une voix humaine, peut être dû en fait à un phonographe, comme nous le montre un examen des circonstances objectives. Il peut arriver qu'un corps qui semblait léger dans sa présentation visuelle, se révèle assez lourd quand nous le soulevons. En regardant un édifice d'un certain point d'observation, nous percevons une certaine configuration architecturale. Quand nous tournons autour de lui, ou quand nous le regardons du sommet d'une haute tour, il se peut bien que nous découvrons une configuration assez différente de celle qui nous apparaissait à travers la première perception. Dans tous ces cas, une perception initiale est révisée et corrigée au cours du processus perceptif.

Nous ne nous occupons pas pour le moment des choses telles qu'elles sont en réalité, c'est-à-dire telles qu'elles se déploient progressivement au cours du processus perceptif. Nous étudions ici une certaine phase du processus, et non le processus dans son déroulement. Alors que, dans le chapitre précédent, où nous avons dégagé quelques structures fondamentales du processus perceptif, nous l'avons étudié sous son aspect dynamique, nous adoptons ici un point de vue plus statique. Nous nous bornons à analyser une perception qui se produit à une certaine phase du processus, et nous cherchons à en donner une description aussi complète que possible, ainsi que de son corrélat, l'objet qui apparaît, pris exactement tel qu'il se présente à travers la perception individuelle que nous considérons, sans égard pour les vicissitudes qui peuvent se produire, quand cette perception est intégrée dans l'unité d'un processus perceptif plus embrassant. Le sujet même de notre étude, le noème perceptif, impose une orientation descriptive à nos analyses. Cette orientation est aussi nécessitée, comme nous l'avons vu plus haut<sup>1</sup>, par la réduction phénoménologique, procédé de méthode indispensable pour rendre compte des objets tels qu'ils sont en réalité, en termes d'objets pris pour tels qu'ils se présentent dans la vie consciente. C'est ainsi que l'on peut formuler le but de la phénoménologie. D'autre part, comme nous l'avons souligné<sup>2</sup>, la notion de noème est indépendante

1. *Supra*, pp. 138-139.

2. *Supra*, pp. 150-151.

de la réduction phénoménologique. Aussi, du seul fait qu'elles portent sur des noèmes, que ceux-ci soient considérés dans un cadre psychologique ou transcendantal, les investigations doivent-elles s'engager dans une orientation descriptive.

Il s'agit de dégager et d'explicitier tous les constituants qui doivent être inclus dans une perception donnée, pour que celle-ci puisse être telle qu'elle est vécue, et pour que son corrélat noématique puisse être l'objet visé tel qu'il se présente en fait à la conscience percevante. Il faut donc dépasser ce qui est donné dans l'expérience sensible directe, puisque ce donné, comme nous l'avons montré tout à l'heure, ne suffit pas à rendre compte de l'objet tel qu'il apparaît à travers l'acte de perception. Compte doit être tenu de tous les constituants qui sont essentiels à l'apparence perceptive, dans le sens que leur élimination ou leur modification entraînerait un changement de celle-ci, c'est-à-dire du corrélat noématique de la perception qu'on étudie.

Inversement, ne doit être considéré comme faisant partie de la perception, que ce qui y joue un rôle et contribue au corrélat noématique tel qu'il est effectivement donné. Supposons que, cherchant l'origine d'un son que nous prenons pour une voix humaine, nous découvrons qu'il est produit par un phonographe. Allons plus loin : supposons que même lorsque nous en avons découvert l'origine véritable, le son continue à se présenter dans l'expérience immédiate comme celui d'une voix humaine. Nous devons alors prendre le son exactement tel qu'il apparaît dans l'expérience immédiate, c'est-à-dire comme une voix humaine, malgré ce que nous savons de ce qu'il en est en réalité. En s'engageant dans une orientation strictement descriptive, on doit s'en tenir à la perception même telle qu'elle est vécue. Son corrélat noématique doit être pris exactement tel qu'il se présente, avec tous les traits, tous les « caractères fonctionnels », etc. grâce auxquels il est ce pour quoi il se donne, à savoir l'apparence d'un objet sous un de ses aspects. Rien de ce que l'on sait par ailleurs de l'objet réel, ne doit intervenir<sup>1</sup>. Dans l'exemple du son qui continue à apparaître comme celui d'une voix humaine, le savoir que le sujet a de ce qu'il en est en réalité, n'est pas tiré de l'expérience auditive immédiate, mais est puisé dans d'autres expériences. Si ce savoir accompagne la perception auditive, la présence simultanée de ce savoir et de cette perception en désaccord est vécue comme une

1. Voici un autre cas où s'applique le principe méthodologique de W. James : éviter « the psychologist's fallacy 'par excellence' » ; cf. *The principles of Psychology*, I, pp. 196-197 : « We must be very careful... in discussing a state of mind from the psychologist's point of view, to avoid foisting into its own ken matters that are only there for ours. »

illusion prolongée. Nous ne pouvons que mentionner cette anomalie<sup>1</sup>. Soulignons toutefois que, pour formuler en termes concrets les problèmes qui se posent par rapport au phénomène de l'illusion perceptive — problèmes réels et qui méritent d'être étudiés systématiquement, — il faut considérer l'expérience perceptive en conflit avec le savoir, telle qu'elle est effectivement vécue, sans la réinterpréter à la lumière du savoir avec lequel justement elle se trouve en conflit.

### 3. L'horizon intérieur

Quand nous entendons un son et quand nous le percevons comme celui d'une voix humaine, celui d'un ami parlant dans la pièce voisine, par exemple, nous pouvons nous trouver en présence d'une image plus ou moins vive de celui qui parle. Des images de constituants qui, bien que n'étant pas donnés dans l'expérience sensible directe, sont essentiels à l'apparence perceptive, peuvent être éveillées (si elles ne s'éveillent pas spontanément) au cours du processus d'explicitation. Par ce processus, le sujet s'efforce de rendre l'apparence perceptive devant laquelle il se trouve, aussi distincte et aussi explicite que possible, ou, du moins, plus distincte et plus explicite qu'elle n'était. Quand nous percevons un marteau comme un outil, nous pouvons adopter une attitude de réflexion, et analyser la perception et le noème perceptif correspondant. Nous dégageons les constituants noématiques et le rôle qu'ils jouent dans l'apparence perceptive en tant que telle. Parmi ces constituants, mentionnons, par exemple, les « caractères fonctionnels » d'où dépend l'instrumentalité spécifique du marteau perçu comme outil. Au cours de l'analyse réflexive, on peut évoquer des images de situations d'action dans lesquelles le marteau déploie son utilité ; nous pouvons imaginer les diverses façons dont il faut le manier pour le faire servir à tel ou tel des desseins pour lesquels il est adapté. Pourtant le marteau est perçu comme un outil, c'est-à-dire avec le sens de son instrumentalité, antérieurement au processus d'explicitation analytique au cours duquel s'éveillent les images dont nous venons de parler, et indépendamment de lui. De même, nous percevons une voix comme celle d'un ami, même sans l'éveil d'images le concernant, concernant la pièce où il se trouve, etc. Quand, de la rue, nous percevons notre

1. Par « anomalie », nous entendons tout ce qui empêche le processus perceptif de se développer harmonieusement. D'autres anomalies sont la correction et la supplantation d'une perception par une autre, et le conflit entre deux perceptions dont aucune, pendant un certain temps, ne réussit à prévaloir sur l'autre. Cf. HUSSERL, *Erfahrung und Urteil*, § 21 a et b.

demeure, l'apparence perceptive devant laquelle nous nous trouvons, contient plus que ce qui est donné dans la vision effective. Des constituants non vus contribuent d'une façon essentielle à déterminer le sens de la perception, sens par lequel nous sommes guidés dans notre action. Néanmoins, comme Stout y a insisté<sup>1</sup>, en règle générale les images de tels constituants codéterminants ne sont pas éveillées.

Ce qui montre le plus clairement à quel point des images de ce genre sont accessoires à l'appréhension perceptive, c'est l'indétermination de constituants de l'apparence perceptive, qui n'y jouent un rôle que sous la forme de renvois impliqués. Quand nous regardons un édifice d'un certain point d'observation, ce qui est donné dans la vision effective est l'une des faces de l'édifice. Puisque ce que nous percevons est l'édifice lui-même se présentant sous un de ses aspects, notre perception implique certains renvois. Or ceux-ci sont des renvois à la configuration générale (plan carré, rectangulaire, etc.) et aux côtés non vus en tant qu'ils s'insèrent dans cette configuration, plutôt qu'à des détails architecturaux ou autres des côtés non vus. Cette indétermination peut même affecter des perceptions de choses très familières. Quand nous rentrons dans notre maison, l'arrangement de son intérieur peut jouer un rôle important pour l'apparence perceptive de la maison même vue de dehors. Les renvois à l'intérieur de la maison, en concernant pourtant le schéma général, l'orientation typique, plutôt que les détails ; par exemple, le tournant à gauche que l'on doit faire pour atteindre telle pièce, plutôt que la couleur des murs de l'entrée. En explicitant une apparence perceptive de ce genre, et en essayant d'évoquer des images de constituants qui ne sont pas donnés dans la vision effective, on se trouve généralement en présence d'images de nature générique et schématique, par exemple d'images de l'intérieur de la maison concernant seulement les lignes générales et le type de son style et de son arrangement. Très souvent on ne parviendra pas à éveiller des images de détails du tout.

L'indétermination des aspects auxquels la perception actuelle renvoie, comporte des degrés selon la familiarité de la chose perçue. Si la chose n'est pas du tout familière, les renvois ne concernent presque aucun détail des aspects, mais seulement le style général que doivent avoir ces aspects pour pouvoir s'insérer dans un système noématique cohérent, déterminé, lui aussi, seulement quant aux lignes les plus générales et les plus typiques de sa structure et de sa configuration, système auquel s'insère aussi l'aspect sous lequel la chose

1. STOUT, *Analytic psychology*, II, pp. 5 et 21 et suiv. ; *A manual of psychology*, pp. 205 et suiv.

perçue se présente effectivement à travers la perception actuelle. Aucune apparence perceptive d'une chose réelle ne peut être entièrement dénuée de renvois à des aspects autres que celui sous lequel la chose apparaît à l'instant. Autrement il devrait être possible d'appréhender perceptivement une chose réelle à travers une seule perception, ce qui, comme nous l'avons vu plus haut<sup>1</sup>, est impossible en principe. L'hypothèse que l'apparence perceptive d'une chose pourrait ne pas renfermer de renvois du genre de ceux dont il s'agit, entraîne une autre conséquence également absurde : en effet, dans certaines circonstances au moins, une chose pourrait coïncider avec l'une de ses apparences perceptives. Chaque apparence perceptive contient un noyau qui est formé de ce qui est donné dans l'expérience sensible directe, et à ce noyau sont attachés des renvois à ce qui n'est pas donné dans ce mode privilégié, mais qui néanmoins contribue essentiellement à cette apparence perceptive<sup>2</sup>. Ce qui est donné dans l'expérience sensible directe, est entouré d'un horizon qui a une détermination plus ou moins grande, l'horizon intérieur de la terminologie de Husserl<sup>3</sup>, par opposition à l'horizon extérieur que nous retrouverons plus loin<sup>4</sup>.

Si indéterminé, vague, et obscur que puisse être l'horizon intérieur dans un cas donné, il ne convient pourtant pas de le caractériser d'une manière purement négative, car malgré l'absence presque totale de déterminations quant aux détails, tout horizon intérieur présente une empreinte caractéristique<sup>5</sup>. Nous percevons une chose pour la première fois ; nous ne savons pas ce que c'est ; nous ne savons pas comment cela apparaîtra quand nous aurons changé de place, ni comment cela se comportera dans des conditions variées, etc. Appréhendé comme une chose réelle, ce que nous percevons se présente tout de même comme perceptible de différentes places et sous divers aspects, comme possédant une forme stéréométrique d'ensemble qui se dévoilera progressivement au fur et à mesure que nous la percevrons de différents points d'observation. La forme stéréométrique d'ensemble est peut-être indéterminée, mais c'est une forme stéréométrique, et, de plus, c'est une forme dans laquelle doit pouvoir s'intégrer ce qui est donné en vision directe à travers la perception présente. En d'autres termes, grâce à l'horizon intérieur

1. Chap. 1, 2, de cette partie.

2. Cf. HUSSERL, *Ideen*, p. 80 : « ... ein Kern von 'wirklich Dargestelltem' (scl. ist) auffassungsmässig umgeben von einem Horizont uneigentlicher 'Mitgegebenheit' und mehr oder minder vager Unbestimmtheit. »

3. *Id.*, *Erfahrung und Urteil*, p. 28. Voir aussi H. KUHN, « The phenomenological concept of 'horizon' », (surtout le chap. 1), dans *Philosophical Essays in memory of Edmund Husserl*, éd. par M. Farber, Cambridge, Mass., 1940.

4. Cf. *infra*, pp. 254-255, 282-283, et 323-324.

5. Pour ce qui suit, cf. HUSSERL, *Erfahrung und Urteil*, pp. 31 et suiv.

qui appartient à la perception en question, la chose se présente comme une chose d'une forme plus ou moins indéterminée, mais telle qu'elle apparaisse du point de vue auquel l'observateur est placé, exactement comme elle apparaît en fait. De même, la condition de l'intérieur d'une sphère que nous voyons, peut rester parfaitement indéterminée. Nous pouvons n'avoir aucune raison de la considérer comme pleine plutôt que comme creuse, mais elle est toujours perçue comme ayant un intérieur. Ici encore, l'horizon intérieur qui appartient à la perception actuelle est déterminé quant à certains traits structuraux typiques, mais seulement quant à ces traits.

En règle générale, l'horizon intérieur est beaucoup plus spécifié que dans les cas que nous venons de présenter, et qui peuvent servir comme exemples d'une spécification minima. Les choses sont perçues, non seulement comme des objets auxquels la spatialité est essentielle, c'est-à-dire comme ayant un intérieur, comme étant perceptibles sous d'autres angles que celui sous lequel elles le sont pour l'instant, etc., mais aussi comme appartenant à certains types, et rentrant dans certaines classes. Toutefois, percevoir un objet comme d'un certain type, n'est pas du tout la même chose que de le saisir explicitement comme exemplaire ou spécimen d'une classe. Ce n'est pas comme s'il y avait, d'une part, la conscience de la classe des exemplifications individuelles possibles d'un concept, donc aussi du concept lui-même par rapport auquel la classe est constituée et unifiée, et, d'autre part, l'appréhension de l'objet perçu comme d'un membre de cette classe. Ce qu'il y a de générique dans l'apparence perceptive d'un objet qui apparaît comme d'un certain type, est trop enveloppé et impliqué dans cette apparence, pour qu'il soit possible de le dégager sous la forme d'un concept, et d'y rapporter l'objet perçu<sup>1</sup>. En général, les choses qui nous entourent, sont perçues dans une attitude que M. Goldstein nomme l'attitude « concrète », en opposition à l'attitude « catégorielle », « abstraite », « conceptuelle »<sup>2</sup>. Dans l'attitude « concrète », nous nous en tenons aux choses perçues dans la plénitude de leur réalité qui comprend ce qu'elles ont d'individuel aussi bien que leurs caractères typiques, et nos actions éventuelles procèdent sur la base de telles perceptions. Nous ne référons pas les

1. Cf. STOUT, *A manual of psychology*, pp. 310 et suiv. et A. SCHUTZ, « Language, language disturbances, and the texture of consciousness », pp. 384 et suiv., *Social Research*, XVII, 1950. M. SCHUTZ a présenté un exposé clair et condensé des idées de Husserl à ce sujet.

2. Pour la définition de l'attitude « concrète » et de l'attitude « catégorielle », cf. K. GOLDSTEIN, *Language and language disturbances*, pp. 6 et suiv., New York, 1948. M. Schütz a formulé des objections à la théorie de M. Goldstein, et cherche à expliquer les phénomènes pathologiques dont il s'agit au moyen de la notion bergsonienne d'« attention à la vie » (SCHUTZ, *loc. cit.*, pp. 374 et suiv. et 390 et suiv.). Nous ne pouvons ici entrer dans une discussion des objections de M. Schütz.

choses perçues à un ordre non perceptif. Or, c'est une telle référence qui est la marque distinctive de l'attitude « catégorielle ». La différence entre percevoir une chose comme étant d'un certain type, et appréhender la chose perçue comme un spécimen de ce type, est parallèle à la distinction que Husserl a établie entre homogénéité sensorielle ou qualitative, et égalité catégorielle, ou, plus généralement, entre les formes sensorielles et catégorielles de l'unité<sup>1</sup>. En expliquant la façon d'agir d'un malade qui souffrait d'amnésie des noms de couleur, et était incapable d'assortir des écheveaux colorés sauf quand il était guidé par une expérience immédiate d'homogénéité qualitative ou sensorielle<sup>2</sup>, Gelb écrit : « Rapprocher... les teintes également claires, parce qu'elles s'accordent en fait... est tout autre chose que de connaître ces teintes *en tant qu'analogues* par la clarté, puis de choisir cette propriété comme principe de classement<sup>3</sup> ». La formulation de Gelb nous semble exprimer la différence en question de la façon la plus heureuse.

Illustrons par quelques exemples le fait de percevoir les choses comme étant d'un certain type. Dans le crépuscule apparaît un être humain. Nous ne savons pas si c'est un homme ou une femme. Dans le bois nous percevons quelque chose qui ressemble à un animal, mais dans la demi-obscurité, nous sommes incapable de dire de quel animal il s'agit. Un édifice avec lequel nous ne sommes pas familier, nous apparaît non seulement comme une chose spatiale, mais comme un édifice, c'est-à-dire comme fait par l'homme et servant des desseins humains. Il est même perçu comme un édifice d'un certain type, par exemple une usine, une demeure, etc., et donc comme fait pour servir des desseins humains particuliers. Si, par exemple, l'édifice se présente comme une demeure, son apparence perceptive implique des renvois à une certaine organisation de son intérieur. Mais cette organisation est déterminée seulement quant à son type général ; elle est tout à fait indéterminée en ce qui concerne les détails. A cet égard, les différences entre les perceptions d'objets familiers et d'objets non familiers, se révèlent être des différences de degré plutôt que des différences de nature. Quand, dans la rue, nous regar-

1. HUSSERL, *Log. Unt.*, I, III, §§ 22-23 et VI, § 51 ; cf. FARBER, *loc. cit.*, chap. 2, B, 8 et suiv., et chap. XIV, A, 9. Dans notre article « Gelb-Goldstein's concept of 'concrete' and 'categorical' attitude and the phenomenology of ideation », I et III a, *loc. cit.*, nous avons mis en évidence l'accord entre la notion de Husserl et celle de Gelb et M. Goldstein.

2. Cf. le rapport sur ce malade dans GOLDSTEIN, *loc. cit.*, pp. 253 et suiv., et dans la deuxième partie de notre article (note précédente). Voir aussi MERLEAU-PONTY, *Phénoménologie de la perception*, pp. 222 et suiv.

3. A. GELB, « Remarques générales sur l'utilisation des données pathologiques pour la psychologie et la philosophie du langage », p. 411, *Psychologie du langage*, Paris, 1933.

dans une maison qui nous est familière, son apparence perceptive implique des renvois à son organisation intérieure, qui, certes, sont moins schématiques, plus articulés, plus élaborés que dans le cas d'une maison non familière, mais il n'y a guère des renvois pleinement déterminés et distincts à tous les détails de cette organisation interne. L'indétermination qui, dans le cas de la perception d'un objet non familier, affecte l'horizon intérieur de son apparence perceptive, et dans laquelle la non-familiarité de l'objet trouve son expression phénoménale, concerne seulement la façon particulière dont un certain type se réalise. Le type lui-même est familier, c'est-à-dire qu'il est spécifié pour la conscience, au moins dans son style général et son délinéament. La non-familiarité est donc une indétermination quant à des détails qui pourtant sont déterminés en ce qu'ils doivent s'accorder avec un cadre général plus ou moins précis. Comme le dit Husserl<sup>1</sup> : « la non-familiarité est un mode de la familiarité ».

Nous pouvons trouver un bon exemple de non-familiarité sur fond de familiarité, dans l'expérience du navigateur qui, découvrant une terre, se demande si c'est une île ou un continent. Après avoir tourné autour, il conclut qu'il s'agit d'une île. John Stuart Mill se sert de cet exemple pour illustrer la différence entre une description de faits observés, description, il est vrai, en termes généraux, et une inférence inductive à partir de ces faits observés<sup>2</sup>. Quand le navigateur arrive à une conclusion, son jugement, selon Mill, ne contient pas de nouveaux éléments en addition aux faits partiels, aux observations fragmentaires qu'il a faites au cours de la circumnavigation. Selon Mill, le jugement final du navigateur ne renvoie qu'à ces faits partiels ; il en est le « sommaire ». Pendant la circumnavigation, les observations fragmentaires étaient faites séparément. Après, le navigateur ne fait que les assembler par simple juxtaposition. Stout rejette l'interprétation que Mill donne de cet exemple ; d'après Stout, « les parties à assembler n'ont pas été appréhendées d'abord complètement isolées les unes des autres. Le navigateur commence par les considérer d'un certain point de vue ; s'il ne les pense pas comme des parties d'une île, il les pense au moins comme des parties d'un rivage<sup>3</sup> ». Sur tous les points essentiels, l'interprétation de Stout s'accorde avec la thèse que nous proposons à la suite de Husserl. Quand le navigateur perçoit pour la première fois le segment de terre, et le perçoit comme une partie de rivage, ce qu'il voit est entouré d'un horizon intérieur qui, bien qu'indistinct et indéterminé non seulement quant à ses détails, mais aussi quant à sa condition gén-

Hill f  
Stout e  
Husserl

1. HUSSERL, *Erfahrung und Urteil*, p. 34.

2. J. ST. MILL, *System of logic ratiocinative and inductive*, livre III, chap. II, § 3.

3. STOUT, *Analytic psychology*, II, p. 50.

rale (île ou continent), est pourtant spécifié selon certaines lignes de structure typique. C'est en vertu de cette spécification de l'horizon intérieur, que le segment de terre est perçu comme une partie de rivage. L'exploration effective de l'horizon intérieur, ou, comme dit Stout, « la détermination spécifique d'un tout d'un certain genre », est le dessein du navigateur pendant qu'il suit la côte. Quand la circumnavigation est complète, le navigateur rassemble ses observations fragmentaires. Or, ce processus, comme le fait remarquer Stout, « n'est possible que parce que par lui l'unité vague et indéterminée qui était impliquée au début dans son point de vue (scl. celui du navigateur), reçoit progressivement des déterminations de détail ». Quand il retourne au point d'où il était parti, le navigateur se trouve à nouveau en présence d'un segment de terre. Pourtant, l'horizon intérieur qui appartient à la perception qu'il en a maintenant, est plus spécifié et déterminé qu'auparavant, puisque ce segment de terre apparaît maintenant comme une partie du rivage d'une île, bien que la configuration du rivage et la plupart de ses détails puissent rester dans une obscurité plus ou moins complète.

L'indétermination de l'horizon intérieur est donc toujours limitée et circonscrite dans certaines lignes générales tracées avec plus ou moins de précision; elle est une indétermination, pour ainsi dire, à l'intérieur d'une spécification plus ou moins distincte. Les renvois dont nous avons si souvent parlé, et qui constituent la prise de conscience même de l'horizon intérieur, peuvent bien être plus ou moins vagues, obscurs et même vides. Toutefois, même dans ce cas, ils ne manquent pas d'une certaine empreinte distinctive et caractéristique. Ce n'est pas comme si, quand on se met à explorer l'horizon intérieur, on ne pouvait faire aucune anticipation définie, comme si l'on pouvait s'attendre à n'importe quoi, le champ des possibilités n'étant nullement restreint. L'indétermination de l'horizon intérieur, c'est l'ambiguïté en ce qui concerne la manière dont un certain style, un certain type se réalise. Mais le type lui-même n'est pas ambigu, bien qu'il puisse n'être défini que très schématiquement. Pour ambiguë que la réalisation du type en question puisse être quant aux détails, elle est soumise à la condition d'être une réalisation de ce type. L'obscurité, l'indistinction, et l'indétermination concernent les contenus qui rentrent dans un certain cadre. Pour ce qui est de celui-ci, il est défini et spécifié, bien que, peut-être, seulement quant aux traits les plus génériques et les plus typiques de sa structure. Quoi qu'il en soit, si indéfinis et vagues que puissent être à beaucoup d'égards les contenus à intégrer dans le cadre dont il s'agit, ils ont pourtant cette détermination qu'ils doivent convenir à son dessin général, et se conformer à sa structure, exactement telle que celle-ci est esquissée. En d'autres termes,

les contenus indéterminés sont soumis à la condition de conformité avec la spécification générique et schématique que l'horizon intérieur présente dans un cas donné.

Conformément à l'orientation strictement descriptive des investigations phénoménologiques, l'horizon intérieur appartenant à une perception donnée doit être pris exactement tel qu'il se présente dans le cas en question. Supposons que nous percevons une maison qui nous est familière, la nôtre, par exemple, et que nous nous intéressions à son architecture. Le côté de la maison, qui est vu effectivement, apparaît en ce cas sous le rapport de l'architecture générale de la maison. Pour l'horizon intérieur qui appartient à cette perception, les côtés externes de la maison, donnés avec plus ou moins de détermination quant à leur détails, jouent un rôle décisif. Une autre fois, nous percevons la même maison du même point d'observation; mais nous sommes sur le point d'y entrer. Le « même » côté de la maison est maintenant perçu sous le rapport de l'arrangement de l'intérieur de la maison. Ici la perception peut ne contenir aucun renvoi aux côtés extérieurs non vus. Si elle en contient, ils sont beaucoup moins distincts et spécifiés que dans le cas précédent, et ne jouent qu'un rôle subordonné. En analysant une apparence perceptive, le phénoménologue doit scrupuleusement respecter la qualification phénoménale effective de l'horizon intérieur qui appartient à la perception qu'il étudie, puisque c'est qualifié tel qu'il l'est, que l'horizon intérieur contribue de façon essentielle à l'apparence perceptive dont il s'agit. Il faut s'abstenir d'introduire dans un horizon intérieur des traits qu'il ne présente pas par lui-même. Dans notre exemple, on ne doit pas introduire dans l'horizon intérieur de la deuxième perception, des traits caractéristiques de celui de la première. Le principe méthodologique de James : éviter « the psychologist's fallacy » 'par excellence', s'applique parfaitement ici. Les perceptions et les apparences perceptives dont nous parlons, appartiennent au groupe organisé d'actes et à la concaténation systématique de noèmes dont la maison — la chose matérielle réelle — est le corrélat<sup>1</sup>. Or il faut prendre chaque apparence perceptive individuelle telle qu'elle se présente effectivement, sans lui attribuer rien de ce qui appartient à un autre membre du même système noématique. L'apparence perceptive de la maison en référence avec son intérieur est différente, non seulement de l'apparence de la maison (se présentant du « même » côté) dans la perspective de son architecture générale extérieure, mais aussi de sa présentation également possible sous le rapport à la fois de son architecture extérieure et de son arrangement

1. Chap. I, 6 a de cette partie.

intérieur. Quand il étudie la perception à travers laquelle la maison se présente en référence avec son intérieur, le phénoménologue risque d'altérer ce dont il parle par *le seul fait de poser des questions* sur l'architecture extérieure ; il peut substituer l'apparence perceptuelle mentionnée en troisième lieu à celle qu'il a entrepris d'examiner.

En étudiant le processus perceptif du point de vue dynamique, nous avons mis en évidence la cohérence et la concordance des différentes apparences perceptives comme une condition nécessaire a priori de la possibilité d'une chose réelle<sup>1</sup>. Avec le phénomène de l'horizon intérieur, nous sommes à l'origine phénoménologique de cette condition. Plus loin<sup>2</sup>, nous verrons que l'horizon intérieur, phénomène noématique, a un équivalent noétique. Des anticipations d'apparences perceptives actualisables dans la suite du processus perceptif, s'entremêlent et s'entrelacent de la façon la plus intime à la perception actuelle. Ces anticipations sont, elles aussi, plus ou moins vagues, indistinctes, et indéterminées, et, tout de même, spécifiées, du moins quant à leur type et leur style. Ainsi la condition nécessaire aussi bien que suffisante de la possibilité d'une chose réelle, pourra être formulée en termes noétiques de la façon suivante : l'unité et l'identité d'une chose perceptible repose sur la confirmation, au cours de phases futures du processus perceptif, des anticipations impliquées dans des phases précédentes. Elle dépend de ce que le processus perceptif continuera à être un processus de remplissement, comme il l'a été jusqu'ici<sup>3</sup>. Pour simplifier, nous nous en tenons à des processus perceptifs à évolution sans antécédente aucune, sans corrections ni redéterminations n'intervenant.

#### 4. Possibilités ouvertes

Par suite du caractère indéfini de l'horizon intérieur, la perception à laquelle celui-ci appartient, ne fournit pas d'indices quant aux détails de l'intérieur de la chose perçue ou des côtés qui ne sont pas vus pour l'instant, etc. Si l'on s'en tient à la perception actuelle, la sphère perçue peut être aussi bien creuse que pleine. L'arrière d'un édifice peut présenter la même couleur que la façade, ou une couleur différente. Le rivage peut être celui d'un continent aussi bien que celui d'une île ; dans les deux cas il peut être régulier ou irrégulier. Le sujet percevant se trouve devant un champ de possibilités plus ou moins large<sup>4</sup>. Sa perception ne lui fournit aucune indication

1. Chap. I, 3 de cette partie.

2. Chap. III, 1 de cette partie.

3. Chap. III, 3 de cette partie.

4. HUSSERL, *Erfahrung und Urteil*, p. 32.

qui lui permette de choisir entre ces possibilités. Si, sur la base de la perception donnée, le sujet entreprend de se représenter la chose perçue, dans ses aspects, côtés, etc., qui ne sont pas donnés directement dans l'expérience sensible, il est entièrement libre d'imaginer n'importe quelle des possibilités comme réalisée, et il peut substituer à volonté une de ces possibilités à une autre. Toutes sont également compatibles avec la perception donnée, ou plus précisément, avec la spécification structurale générique de l'horizon intérieur qui lui appartient. Aucune « possibilité ouverte » ne peut être regardée comme plus vraisemblable qu'une autre. Pourtant il n'en suit nullement que les possibilités « ouvertes » dont il s'agit dans un cas donné, se présentent avec un degré égal de vraisemblance ou d'in vraisemblance. L'égalité de vraisemblance signifie que la tendance à tenir pour vraie l'une des possibilités a autant de poids à peu près que celle à tenir pour vraie l'une des autres. Cependant, les « possibilités ouvertes » sont caractérisées par l'absence complète de toute tendance fondée et motivée. Si la question du plus ou moins grand degré de vraisemblance ne se pose pas en ce qui concerne les « possibilités ouvertes », c'est parce que les notions mêmes de vraisemblance et d'in vraisemblance ne peuvent s'y appliquer. Il n'y a pas non plus de conflit entre les « possibilités ouvertes ». Le conflit présuppose l'existence d'un motif en faveur d'un des termes, et d'un contre-motif en faveur d'un des autres. Or, c'est justement l'absence de motifs qui est caractéristique du phénomène que nous étudions. Il n'y a même pas, à proprement parler, d'alternative entre les termes possibles, puisque l'alternative n'est possible que lors d'un conflit de motifs contraires. Les termes se présentent ici comme purs possibles, sans qu'il y ait quoi que ce soit en faveur de l'un ou de l'autre.

Avec le phénomène que nous venons de décrire, nous sommes à l'origine phénoménologique de la notion de « possibilité ouverte », qui s'oppose à celle de « possibilité problématique<sup>1</sup> ». Dans le cas des « possibilités ouvertes », le sujet percevant est entièrement libre d'imaginer une des possibilités comme réalisée, et de la remplacer arbitrairement par n'importe quelle autre. Toutefois, la liberté de l'imagination n'est pas totalement illimitée, puisque cette liberté doit se tenir dans le champ des « possibilités ouvertes ». Certes, le navigateur peut attribuer au rivage la configuration qui lui plaît, mais ce doit être une configuration de rivage. On peut imaginer que l'envers de la chose perçue présente la même couleur que son endroit, ou une autre couleur, mais ce doit être « quelque couleur<sup>2</sup> ». Le

1. Sur l'origine des notions de possibilité « problématique » et « ouverte », et sur celle de négation dans la conscience perceptive, cf. HUSSERL, *Erfahrung und Urteil*, § 21.

2. Cf. HUSSERL, *Erfahrung und Urteil*, pp. 31-32 et 105.

sujet percevant ne peut se permettre de passer de la perception de la couleur de l'endroit à l'imagination d'une note de musique, du moins s'il veut s'en tenir à l'objet perçu dans son unité et son identité, c'est-à-dire si son acte d'imagination doit pouvoir appartenir au groupe systématique dont l'objet en question est le corrélat<sup>1</sup>. Ce qui limite la liberté de l'imagination, c'est la spécification structurale qui caractérise l'horizon intérieur, et lui confère la qualification générique spéciale avec laquelle il joue son rôle dans une perception donnée. On ne sait pas quel terme appartenant au champ des possibilités se trouve réalisé, mais le champ lui-même est bien délimité. *Le caractère vague et indistinct des renvois aux détails, et la spécification plus ou moins schématique de l'horizon intérieur selon certaines lignes de structure, selon un type et un style, trouve son expression la plus significative dans le fait que, grâce à sa spécification, l'horizon intérieur fournit une discrimination entre les termes qui appartiennent au champ des « possibilités ouvertes », et ceux qui n'y appartiennent point. C'est cette discrimination qui définit ce champ. Mais l'horizon intérieur ne fournit aucun motif d'accorder sa croyance à une « possibilité ouverte » plutôt qu'à une autre.* L'horizon intérieur qui appartient à une perception, peut amener le sujet percevant à poser certaines questions. Il est impossible de répondre à ces questions en se basant sur cette seule perception. La spécification de l'horizon intérieur permet seulement de distinguer entre des questions qui, sur la base de la perception dont il s'agit, peuvent être posées, et celles qui ne le peuvent pas.

##### 5. Les théories de J. Ward et de G. F. Stout

Pour expliquer le phénomène de l'horizon intérieur, il faut évidemment tenir compte de l'influence de l'expérience passée sur la perception présente. L'apparence visuelle d'une chose familière qui se présente d'un certain côté et sous un certain aspect, fournit une information plus ou moins déterminée sur les côtés et les aspects qui ne sont pas vus à cet instant précis. Cela est dû à l'influence que les expériences passées par lesquelles le sujet s'est familiarisé avec ces côtés et ces aspects de la chose qu'il perçoit, ont sur sa perception présente. De même, les choses inconnues ou peu familières sont perçues comme appartenant à certaines classes, parce que, dans le passé, on a accumulé des expériences concernant des choses de la classe en question, et que ces expériences accumulées interviennent dans la perception présente.

1. Cf. chap. I, 3 de cette partie.

Selon les théories associationnistes l'influence du passé sur le présent consiste dans l'évocation, à l'occasion des données sensibles présentes, d'images plus ou moins vives d'autres données sensibles qui dans le passé ont plus ou moins régulièrement accompagné des données sensibles similaires. Le phénomène de l'horizon intérieur est ainsi interprété en termes d'images associées. La perception apparaît comme un agrégat de sensations et d'images<sup>2</sup>. Selon l'associationnisme, le perçu, s'il est de quelque complexité, n'est que la somme de certains éléments liés par simple juxtaposition. Par là même, comme Stout le fait remarquer, l'associationnisme est incapable de rendre compte de l'unité intrinsèque du perçu. Une chose matérielle perçue, écrit Stout, « est une unité de qualités diverses, reliées selon un type de groupement spécifique<sup>3</sup> ». A insister sur les images, on ne doit pas laisser échapper leur unité intrinsèque ; c'est en effet l'appréhension de cette unité tellement essentielle à la perception, qui rend possible et contrôle l'évocation éventuelle des images<sup>4</sup>. Nous renvoyons aux analyses<sup>4</sup> où nous avons montré que les images, même lorsqu'elles apparaissent en fait, ne sont pas indispensables au phénomène de l'horizon intérieur ou à l'expérience perceptive.

##### a) Idées implicites.

Interprétant le perçu comme une somme de sensations et d'images concomitantes, les associationnistes l'ont pris pour acquis que les idées, « résidus » de sensations passées, ne pouvaient être données que sous une forme parfaitement définie. Les idées sont toutes distinctes les unes des autres, et distinctes des sensations avec lesquelles elles coexistent<sup>5</sup>. Elles sont supposées n'être que des images libres et détachées, de même nature que celles dont nous avons l'expérience quand nous nous enfonçons dans le souvenir de notre passé, ou quand nous laissons libre cours à notre imagination.

James Ward s'est attaqué à cette supposition qui autrefois n'avait même pas été explicitement formulée, tant elle passait pour s'entendre d'elle-même. Examinant l'acquisition progressive des dextérités, il insiste sur la différence entre la perfection du stade final et la maladresse initiale<sup>6</sup>. L'acquisition progressive se produit par un change-

1. Cf. HELMHOLTZ, *Handbuch der physiologischen Optik*, pp. 596 et suiv., 608 et suiv., 947-948.

2. STOUT, *Analytic psychology*, I, p. 183 (c'est nous qui soulignons).

3. *Id.*, II, pp. 20-21 et 25.

4. *Supra*, pp. 190-191.

5. Cf. par exemple, HUME, *A treatise of human nature*, p. 259 : « ... every distinct perception... is a distinct existence, and is different, and distinguishable, and separable from every other perception, either contemporary or successive. »

6. James WARD, *Psychological principles*, pp. 180 et suiv.

ment effectif. Au cours de cette acquisition, des fonctions anciennes sont remplacées par des fonctions nouvelles. On ne peut donc pas dire que la fonction parfaite qui émerge au stade final, renferme en elle-même les fonctions qui correspondent aux stades antérieurs. Ce qui est vrai c'est que certaine expérience ne peut avoir lieu sans avoir été précédée par d'autres expériences provoquées par une série d'événements objectifs pareils ou même identiques. Cependant, de la similarité des événements objectifs on ne peut nullement conclure à « l'identité qualitative » de toutes les expériences en question<sup>1</sup>. Cette similarité ou même identité objective n'autorise en rien à dire que l'expérience finale « est la simple somme, ou même la simple 'fusion' » des expériences précédentes, comme si ces dernières « persistaient chacune sans altération, de telle sorte que l'expérience 'en traîne à chaque phase une chaîne grandissante', ou une masse toujours s'accroissant. Les expériences successives de *n* événements identiques n'ont pas pour résultat une accumulation de *n* résidus identiques<sup>2</sup> ».

Ward applique cet argument au développement de l'activité motrice aussi bien que de la connaissance perceptive. A propos de la perception, il écrit : « si nous considérons — comme évidemment nous devons le faire — non pas la chose physique, mais la perception que l'individu en a, il apparaît que celle-ci elle aussi est une acquisition qui comporte activité et progrès, et tend de plus en plus vers une perfection, tout comme les acquisitions motrices »<sup>3</sup>. Supposons — pour prendre un exemple de Ward<sup>4</sup> — que nous voyons une armure polie qui dans sa présentation perceptive elle-même apparaît dure, lisse, et froide, et en même temps « évoque des idées de tournois, de croisades, et de beaucoup d'autres choses qui ont trait à la chevalerie ». Ces dernières idées ont en vérité le statut que l'associationnisme attribue à toutes les idées ; ce sont des images plus ou moins distinctes accompagnant la perception qui les évoque. Ici le sujet percevant se trouve en présence d'une pluralité d'objets, et son attention peut passer librement de l'un à l'autre. Le terme « association » se prête bien, selon Ward, à décrire la relation entre une perception et les idées concomitantes de l'imagination, mais non la connexion entre les composants d'une seule perception. Si l'armure

1. James WARD, *Psychological principles*, chap. IV, §§ 3-4 et chap. VI, § 2.

2. *Id.*, p. 183. Cf. aussi STOUT, *Analytic psychology*, II, p. 20 : « Of course a plurality of conditions may give rise to a consequence different in nature from the conditions themselves, but when this is so the consequence cannot be regarded as merely identical with the conditions themselves taken collectively. » Nous avons déjà mentionné (pp. 27-28) un argument analogue chez James

3. WARD, *loc. cit.*, pp. 182 et suiv.

4. *Id.*, chap. VI, § 7.

polie 'paraît' froide, dure, et lisse, cela est dû au fait que des sensations de fraîcheur, de dureté, et de poli, ont été directement données dans le passé, et que la seule vue de l'objet les réinstaura instantanément et immédiatement. Les propriétés tactiles de l'armure fourbie sont représentées dans son apparence visuelle, comme dans celle d'une orange ses qualités gustatives et tactiles. Les composants du perçu, qui ne sont pas donnés directement dans l'expérience sensible, ne doivent pas être pris pour des images distinctes qui se surajoutent simplement aux composants donnés directement dans l'expérience sensible. Quand les propriétés tactiles, gustatives, etc. d'un objet apparaissent ou sont représentées dans sa présentation visuelle elle-même, le sujet percevant est en présence d'un seul objet, et non, comme dans le cas précédemment mentionné des idées de l'imagination, en présence d'une pluralité d'objets dont il peut librement passer de l'un à l'autre. « Malgré sa complexité, le perçu est un seul tout, et l'acte de perception est lui aussi une seule unité »<sup>1</sup>. La connexion entre différents complexes de perception, de mémoire, d'imagination, etc., diffère essentiellement de celle qui existe entre les divers composants d'un seul complexe unitaire. La théorie de Ward s'accorde, dans ses points essentiels, avec la distinction faite par Bergson entre deux formes de mémoire : « la mémoire qui répète » et « la mémoire qui revoit »<sup>2</sup>.

Pour désigner les constituants d'un complexe perceptif, qui ne sont pas donnés directement dans l'expérience sensible, on peut employer le mot 'idée', non seulement parce que le phénomène en question dépend de l'expérience passée, mais aussi, et surtout, parce que ces constituants peuvent se transformer en idées libres et détachées, c'est-à-dire en idées au sens propre<sup>3</sup>. C'est en vue de ce développement éventuel, que Ward parle d'« idées naissantes » ; c'est à cause de leur liaison avec les données sensibles de la perception, qu'il les qualifie de « liées à la sensibilité » (« sense-bound »), « soutenues par la sensibilité » (« sense-sustained »), « attachées » (« tied », en opposition à « détachées »), ou encore d'« implicites ».

La distinction de Ward entre les idées détachées ou libres et les idées attachées ou implicites a été reprise par Stout. Lui aussi, il insiste sur le fait que les idées dont il s'agit, ne se détachent pas de leur support sensoriel, et n'ont pas d'existence distincte<sup>4</sup>. « Quand la

1. James WARD, *Psychological principles* p. 168.

2. BERGSON, *Matéria et mémoire*, chap. II, I.

3. WARD, *loc. cit.*, pp. 184 et suiv. Ward cherche à donner non seulement une analyse descriptive, mais aussi un exposé génétique du développement des idées. Ici nous laissons de côté le point de vue génétique.

4. STOUT, *A manual of psychology*, pp. 204 et suiv. Stout distingue différents stades dans lesquels les idées sont plus ou moins détachées des données sensibles.

Stout

glace paraît froide », c'est à cause d'expériences tactiles antérieures qui sont « représentées comme si elles étaient incluses dans l'apparence visuelle au point d'en faire partie intégrante<sup>1</sup> ». L'idée attachée apporte à l'apparence visuelle une modification particulière en vertu de laquelle cette apparence « devient le support de perceptions, ce qu'elle ne pourrait être autrement ». Grâce à cette modification, l'apparence visuelle acquiert une signification. Pourtant la signification elle-même doit être distinguée de la modification au moyen de laquelle celle-là est conférée à une impression sensorielle<sup>2</sup>. Nous voyons une certaine couleur qui, grâce à la modification produite par les idées qui lui sont attachées, nous donne connaissance d'un objet, et des propriétés de cet objet qui, pour l'instant, ne sont pas données directement dans l'expérience sensible<sup>3</sup>. La couleur indique ou signale l'objet. Voyant la couleur, nous appréhendons un tout dans son unité, un tout dont les parties ne sont pas discernées séparément. Une telle appréhension est appelée par Stout une « appréhension implicite<sup>4</sup> ». En vertu des « idées attachées » incluses et inscrites dans une donnée sensible qu'elles modifient, l'expérience de cette donnée sensorielle devient une appréhension implicite d'une chose objective, comportant des « détails pour ainsi dire enveloppés en elle, et non dévoilés pour la conscience<sup>5</sup> ».

Si une impression sensorielle est douée d'une signification, cela veut dire qu'elle renvoie « à quelque chose d'autre qu'elle même<sup>6</sup> ». Ainsi deux composants *hétérogènes* se trouvent compris dans l'expérience perceptive, à savoir : les sensations présentes, et la référence à « quelque chose d'autre », ou pour l'exprimer en termes d'actes : l'expérience des données sensorielles et l'appréhension de leur signification. Il s'agit de savoir quelle est la nature de la connexion qui lie ces composants hétérogènes de l'appréhension perceptive.

b) La signification perceptive, d'après Stout, et sa notion de « retentiveness ».

Dans son livre *Analytic psychology*, Stout rend compte de la perception de choses matérielles en termes de « frange psychique » ;

1. STOUT, *Analytic psychology*, II, p. 26 et *A manual of psychology*, p. 207 ; cf. aussi WARD, *loc. cit.*, p. 186.

2. STOUT, *A manual of psychology*, p. 198.

3. Cf. *Id.*, p. 188 : « ... the apprehension of immediate experience in the way of sensation carries with it the apprehension of objects which are not immediately experienced... »

4. *Id.*, *Analytic psychology*, I, pp. 95-96.

5. *Id.*, *A manual of psychology*, p. 204.

6. *Id.*, p. 192 : « To say that it has meaning is to say that in experiencing it an object is brought before the mind, that we know of the existence and, in some measure, of the nature of what is presented » ; cf. aussi p. 197 : « ... one such datum (sci. of a certain sense) comes to stand for the unity of the whole as, for example, a patch of yellow colour comes to stand for an orange. »

il se réclame expressément de la notion introduite par James<sup>1</sup>. Si « ce qui est effectivement vu, plus ce qui est figuré mentalement ne constitue qu'une petite partie de l'objet tel qu'il est perçu », c'est parce que « une représentation sans images de la totalité est jointe à l'apparence sensible dont elle forme la 'frange psychique' ». D'après Stout, la frange est plus importante et plus essentielle que les données de l'imagination et de la sensation, qu'elle borde. La nature dualiste de sa notion d'appréhension implicite devient ici manifeste ; l'hétérogénéité des deux constituants est mise en évidence, et leur connexion apparaît comme assez lâche, puisque une frange peut bien être considérée comme une sorte d'appendice de la donnée à laquelle elle est attachée.

Dans *A manual of psychology*, Stout expose la théorie de la signification perceptive, que nous avons esquissée à la fin de la section précédente. Ici la connexion entre les deux constituants en question apparaît comme moins lâche, puisque la donnée sensorielle est effectivement modifiée, et qu'en vertu de cette modification elle acquiert une signification et devient signifiante. Tout comme dans son explication générale de l'unité et de l'organisation perceptives, que nous retrouverons tout à l'heure, Stout a recours aux dispositions laissées par des expériences antérieures, pour rendre compte de la modification en question. Le perçu, tel qu'il est effectivement donné, est le « produit commun » des stimuli ou « conditions externes » et de la « disposition persistante<sup>2</sup> ». Du point de vue psychologique, l'influence de processus perceptifs antérieurs sur le processus présent est caractérisée par Stout comme une « retentiveness » et plus précisément comme une « primary retentiveness » au rebours de celle qui joue un rôle dans la reproduction et l'évocation explicite d'idées libres ou détachées<sup>3</sup>. L'impression sensorielle qui aurait lieu si aucune « primary retentiveness » n'entraîne en jeu, c'est-à-dire si les stimuli externes étaient les seuls facteurs à opérer, diffère de ce qui résulte de la coopération des stimuli et des dispositions. Par suite de cette coopération, l'impression effectivement donnée présente « un caractère particulier ou une modification » qui est due à « des dispositions formées par les expériences antérieures ».

Dans la théorie de Stout, la modification dont il s'agit n'apparaît pas comme une altération ou une réorganisation substantielle de la donnée sensorielle, mais plutôt comme la superposition sur cette donnée de carac-

1. STOUT, *Analytic psychology*, I, pp. 93 et 183.

2. STOUT, *A manual of psychology*, pp. 197-198.

3. Cf. la distinction correspondante faite par Husserl entre la « rétention » (« mémoire primaire ») et la « reproduction » (« mémoire secondaire »), dans *Vorlesungen zur Phänomenologie des inneren Zeitbewusstseins*, §§ 14 et suiv.

êtres additionnels. Examinant l'exemple de l'armure qui, dans son apparence visuelle elle-même, se donne comme dure, lisse, et froide, Stout parle de la reproduction d'expériences antérieures, « tactiles et autres ». Cette reproduction se manifeste « comme une modification de l'expérience visuelle — une addition à sa complexité inanalysée<sup>1</sup> ». En vertu de leur modification due aux dispositions laissées par les processus antérieurs, « les impressions sensorielles peuvent prendre une signification qu'elles n'avaient pas à l'origine<sup>2</sup> ». Notre interprétation de la modification en question comme, selon Stout, additionnelle et se surajoutant à la donnée sensorielle pure, est corroborée par le fait qu'il recourt à une réserve d'idées et à une « extension idéelle », pour rendre compte de ce que l'appréhension perceptive de l'objet contient par delà de la « sensation immédiate<sup>3</sup> ». Le rôle et l'importance de cette réserve d'idées apparaît surtout dans les cas de méprise perceptive, lorsque, par exemple, ce qui avait été perçu comme une orange véritable se révèle n'être qu'une imitation en cire. Pour qu'un objet soit perçu comme une orange, il n'est pas nécessaire que des idées ou des images distinctes ou même distinguables soient évoquées. « La résurrection idéelle peut être presque entièrement implicite ». L'interprétation que Stout donne de l'expérience perceptive dans *A manual of psychology*, nous semble la forme élaborée de son exposé primitif. Rejetant l'explication associationniste de la perception en termes d'images et d'idées explicites, Stout, dans *Analytic psychology*, parle d'une « prémonition », d'une « anticipation schématique », d'une « mental prospectiveness », qui « nous rend capables... d'évoquer l'une après l'autre les idées correspondantes », qui « constitue la possibilité, et contrôle l'ordre, d'une série de perçus ('percepts') effectifs ou de résurrections idéelles, mais qui au début ne contient pas encore ces idées ou ces perçus ('percepts')<sup>4</sup> ». Ce que Stout appelait autrefois « prémonition » ou « pressentiment », est caractérisé, dans *A manual of psychology*, comme « cette modification particulière de la conscience, que nous ne pouvons appeler que : 'appréhension d'une signification<sup>5</sup>' ». Comme nous l'avons déjà dit<sup>6</sup>, la modification de la conscience qu'est l'appréhension d'une signification, ne doit pas être confondue avec cette signification elle-même.

A ne pas en douter, la théorie de Stout représente un progrès très considérable par rapport à l'associationnisme. Tout de même, la

1. STOUT, *A manual of psychology*, p. 207 (c'est nous qui soulignons).
2. *Id.*, p. 198 (c'est nous qui soulignons).
3. *Id.*, p. 205 : « Whatever in our apprehension of the object is not merely due to our immediate sensation in seeing it, is ideally supplied. »
4. *Id.*, *Analytic psychology*, II, pp. 20-21.
5. *Id.*, *A manual of psychology*, p. 204.
6. *Supra*, p. 204.

modification en vertu de laquelle la donnée sensorielle acquiert une signification, est encore conçue par lui comme une addition se surajoutant après coup. Le substratum de cette modification, la sensation pure, semble donc dépendre exclusivement des stimuli externes. Certes, il est impossible d'avoir l'expérience d'une « sensation absolument pure », c'est-à-dire d'une « sensation absolument dépourvue de signification », puisque « la 'retentiveness' et l'association opèrent depuis les premiers débuts de la vie mentale<sup>1</sup> ». Pourtant, la notion de « sensation absolument pure », bien qu'elle soit une abstraction, reste légitime comme notion-limite. A propos de toute perception, il faut distinguer entre les données de l'expérience sensorielle authentique, et ce qui est dû à « l'interprétation basée sur des expériences antérieures<sup>2</sup> ». Tout en insistant sur l'unité de l'expérience perceptive, Stout maintient que « ce qui est effectivement donné au sens ('actually sense-given') se fond avec ce qui est rappelé » dans une seule sensation complexe<sup>3</sup>. Si, à l'intérieur de ces « sensations complexes unitaires », il faut faire la distinction mentionnée, c'est à cause de considérations causales et génétiques plutôt que de constatations phénoménales. Pour la conscience non réfléchie, ce qui est donné c'est une seule qualité sensible complexe. C'est seulement la réflexion du psychologue, qui découvre que cette qualité sensible est en réalité une donnée de l'expérience sensorielle authentique, modifiée ultérieurement<sup>4</sup>.

Si des considérations génétiques et causales amènent à distinguer deux composants hétérogènes dans l'unité du perçu qui paraît homogène à l'expérience immédiate, c'est parce qu'elles reposent sur l'hypothèse de la constance. Stout ne formule pas explicitement cette hypothèse, mais sous une forme muette elle étaye toute sa théorie de l'expérience perceptive. Notre analyse de la théorie de Stout, comme notre discussion de la psychologie fonctionnaliste de M. Piaget<sup>5</sup>, des théories de l'école de Graz<sup>6</sup>, et de celles de Husserl et de Stumpf<sup>7</sup>, nous amène à conclure que toute théorie dualiste de la perception repose sur l'hypothèse de la constance et résulte de celle-ci<sup>8</sup>. En effet, quand on admet la notion de sensations dépendant exclusivement de stimuli externes, même comme notion-limite, on est bien obligé d'avoir recours à des facteurs non-sensoriels, pour rendre compte

1. STOUT, *A manual of psychology*, pp. 124-125.
2. *Id.*, p. 178.
3. *Id.*, pp. 200 et 206.
4. *Id.*, pp. 206-207.
5. Première partie, chap. II, 3 b.
6. Première partie, chap. III, 2 b.
7. Première partie, chap. III, 3 b.
8. Deuxième partie, I.

de la différence qu'il y a entre ce qu'une expérience sensible devrait être étant donnés les stimuli en action, et ce qu'elle est en réalité dans un cas déterminé<sup>1</sup>. La contribution de ces facteurs doit être conçue comme se superposant à celle de la sensibilité pure.

Stout se sert de la notion de « retentiveness » pour rendre compte, non seulement des idées attachées ou implicites — dans notre terminologie, de l'horizon intérieur —, mais aussi des contextures en général. La dernière note d'une mélodie est la seule « dont nous ayons conscience au moment où elle frappe notre oreille... Mais en elle, c'est la mélodie tout entière qui est présente d'une certaine façon. Elle apparaît à la conscience comme une partie d'un tout spécifique, et dérive un caractère spécifique de la place qu'elle occupe dans ce tout<sup>2</sup> ». Les notes précédentes ont laissé des dispositions, si bien que, grâce à la « retentiveness », la dernière note est modifiée et acquiert une signification; cette signification étant la mélodie elle-même. La répétition rythmique de stimuli identiques est un autre exemple. « La suite des stimuli physiques est  $a, a, a...$ , la suite des états mentaux est  $a_1, a_2, a_3...$ . Le simple fait que  $a_2$  apparaît à la conscience comme une répétition, comme autre chose de la même sorte, constitue une importante différence entre lui et  $a_1$ <sup>3</sup> ». Cette différence vient des « modifications de la conscience... dues à l'opération de la « retentiveness », à la disposition cumulative laissée par les impressions antérieures ». Entre autres exemples, Stout allègue la présence devant la conscience de la signification d'une phrase ou d'un paragraphe entier, au moment où seul le dernier mot est immédiatement donné<sup>4</sup>. Quand on prononce successivement des mots qui se terminent par le même son, comme « mystifier », « fructifier », « identifier », etc., on sait dans chaque cas, au moment de prononcer la syllabe terminale commune qui est seule alors immédiatement donnée, si on a prononcé « fructifier » ou « identifier ». « Cela ne peut être que parce que dans chaque cas, au moment où l'on prononce le son final, la conscience est modifiée par l'effet cumulatif des sons précédents<sup>5</sup> ». Stout se sert encore de la notion de « retentiveness » pour rendre compte de la coordination intersensorielle, de la coordination entre l'expérience perceptive et le mouvement volontaire, et aussi de l'apprentissage par l'expérience<sup>6</sup>. Il étudie le cas du jeune poussin qui

1. Cf. STOUT, *A manual of psychology*, p. 208 : « In most normal processes of perception, comparatively little can be ascribed to the actual data of sense. »

2. *Id.*, pp. 195-196.

3. *Id.*, p. 194.

4. *Id.*, p. 196.

5. *Id.*, p. 196.

6. *Id.*, pp. 196-197 et 200 et suiv. cf. aussi Livre III, première partie, chap. 1 sect. 3.

<sup>la chenille</sup> picore et <sup>l'oiseau</sup> avale tous les petits objets qu'il rencontre. Il prend une chenille cinabre, et la rejette aussitôt. La seconde fois qu'il rencontre une chenille cinabre, il ne cherche même pas à la prendre. Selon Stout, la première expérience totale a laissé une disposition permanente en vertu de laquelle les apparences visuelles postérieures de la chenille cinabre sont modifiées d'une façon particulière. Cette modification tient à la résurrection de la « signification acquise ». Dorénavant l'apparence visuelle de la chenille cinabre signifie l'expérience entière que le poussin a vécue à sa première rencontre; et c'est à cause de la signification de l'apparence visuelle modifiée, que le poussin s'abstient de picorer. Il n'est pas nécessaire, souligne Stout, ni d'ailleurs suffisant, d'avoir recours à une reproduction explicite des sensations de dégoût provoquant la rejection, en conflit avec la tendance à saisir et à picorer, tendance déclenchée par l'apparence visuelle pure. Ce que Stout conteste, c'est que l'apparence visuelle soit la même à ces deux occasions, et, qu'à la seconde, elle s'accompagne simplement de reproductions d'expériences antérieures, sans cependant en être intrinsèquement touchée.

Stout s'aperçoit donc bien de l'unité intrinsèque qui prévaut dans les contextures, ainsi que de l'unité intrinsèque du perçu<sup>1</sup>. Il reconnaît qu'elles sont de même nature. Or, est-il possible de rendre compte de façon satisfaisante de cette unité en termes de « retentiveness » et de signification ?

### c) La critique de la théorie de Stout par Koffka.

Les objections de Koffka s'attachent à l'explication que Stout donne des phénomènes rythmiques, des mélodies, etc., c'est-à-dire de processus temporels, plutôt qu'à celle de l'organisation interne des perceptions de choses matérielles. Deux arguments nous semblent présenter un intérêt particulier pour notre sujet.

⑩ Interprétant un état de conscience comme le produit commun d'une stimulation effective et de dispositions laissées par des processus antérieurs, Stout, remarque Koffka, manque à indiquer un principe de sélection entre les dispositions<sup>2</sup>. En effet, il y a un très grand nombre de dispositions en attente qui peuvent devenir efficaces à l'occasion d'une stimulation. Il s'agit de savoir pourquoi certaines deviennent efficaces et non les autres. Soit une mélodie de quatre notes. Quand la dernière note résonne, elle est influencée par les trois notes précédentes. Supposons qu'immédiatement avant la dernière note, ait résonné un avertisseur d'automobile. La note en question continuera à ne dépendre que des trois notes qui appartiennent à la

1. Cf. *supra*, p. 201.

2. KOFFKA, *Principles of Gestalt Psychology*, pp. 436-437.

mélodie, et ne sera pas influencée par le bruit qui s'est introduit ; pourtant ce bruit lui aussi laisse une disposition. Koffka cite aussi l'exemple de deux mouvements mélodiques, l'un ascendant, l'autre descendant, intriqués de telle sorte que l'on entende les notes du second entre celles du premier<sup>1</sup>. Bien que succédant à une note qui appartient au mouvement ascendant, une note du mouvement descendant nous apparaît comme la continuation de ce mouvement. Malgré leur intrication, les deux mouvements se présentent comme distincts, chacun formant par lui-même un contexte mélodique unifié. Pour expliquer des phénomènes de cette nature, il faut introduire des principes d'organisation capables de rendre compte de la formation des unités et de leur ségrégation, par exemple, les lois de fermeture, et surtout, de bonne continuation<sup>2</sup>. C'est en se réclamant de la loi de bonne continuation que Koffka réussit à rendre compte même de l'aspect physiologique du phénomène en question<sup>3</sup>. Nous ne pouvons exposer en détail l'explication de Koffka. Bornons-nous à mentionner que, dans la théorie de Koffka, les expériences phénoménales ne sont pas mises en rapport avec des traces (des dispositions, pour employer la terminologie de Stout), mais avec des processus d'excitation. Selon le principe de l'isomorphisme psychophysique<sup>4</sup>, Koffka attribue au processus d'excitation une structure formelle d'organisation analogue à celle de l'expérience phénoménale correspondante. Les processus d'excitation, certes, ont lieu dans un champ de traces. A cet égard, Koffka est d'accord avec Stout qu'*il y a coopération entre les traces et les stimuli*<sup>5</sup>. Pourtant, tandis que Stout aperçoit dans les dispositions une espèce de réserve d'où se tirent des contributions qui se superposent aux « pures » données sensorielles sous la forme de modifications additionnelles, les traces apparaissent, dans la théorie de Koffka, comme des systèmes organisés soumis à des lois générales d'organisation. C'est selon leur organisation propre que les systèmes de traces favorisent le déclenchement de tel processus ou de tel autre<sup>6</sup>. Elles jouent le rôle de conditions codéterminantes, dont, au même titre que d'autres conditions, le perçu dépend dans son ensemble<sup>7</sup>.

<sup>20</sup> Dans la théorie de Stout, des phénomènes du type mélodie apparaissent, selon Koffka, en dernière analyse comme des sommatations<sup>8</sup>. A chaque moment, il n'y a qu'une seule note qui soit immédia-

1. KOFFKA, *loc. cit.*, p. 434.
2. Cf. deuxième partie, 11.
3. KOFFKA, *loc. cit.*, pp. 438 et suiv., et 448 et suiv.
4. Cf. les références données plus haut, p. 52.
5. KOFFKA, *loc. cit.*, p. 450.
6. *Id.*, p. 451.
7. Cf. deuxième partie, 2.
8. KOFFKA, *loc. cit.*, p. 437.

tement donnée. Modifiée par les notes qui l'ont précédée, elle apporte avec elle toute la mélodie, ou plus exactement, elle traîne avec elle la partie de la mélodie qui l'a précédée, et signifie cette partie. La mélodie apparaît ainsi comme une succession de notes, dont chacune signale et indique toutes celles qui l'ont précédée et dont elle dépend pour sa qualification phénoménale. Or, concevoir une mélodie « comme composée de notes ayant des significations », c'est, d'après Koffka, lui enlever son « caractère dynamique »<sup>1</sup>. Dans l'exposé de Stout, la mélodie n'apparaît pas comme un processus continu, elle ressemble plutôt à une succession « de perles sur un fil, même si nous admettons... que les perles dépendent de celles qui les précèdent<sup>2</sup>... ». La mélodie est ainsi considérée, comme si elle était arrêtée à chaque moment à une certaine note. C'est comme si l'on décrivait le mouvement en supposant que le corps mobile est arrêté à chaque moment à une certaine position, et que, grâce aux dispositions laissées par les perceptions de ses positions antérieures, il présente, à une position donnée, une certaine propriété spécifique, la vitesse<sup>3</sup>. De même que le corps mobile doit être conçu comme passant par ses diverses positions, de même il faut dire que la mélodie passe par chacune de ses notes.

Prolongeant la critique de Koffka, nous nous demandons comment il est possible, dans la théorie de Stout, de rendre compte du trouble qui se produit quand on joue une fausse note, ou que l'on prolonge trop longtemps une note juste, phénomène dont Stout lui-même signale l'existence<sup>4</sup>. Selon Stout, l'expérience auditive présente est le produit commun de la stimulation et des dispositions laissées par les processus antérieurs. Il en résulte que l'expérience auditive présente est différente de ce qu'elle aurait été, si la note correcte avait été jouée correctement ; il en résulte aussi que les notes postérieures auront des qualifications et des significations différentes. Mais l'expérience du trouble, de la fausse note, n'est pas la simple substitution d'une expérience auditive à une autre de même type, et ce n'est pas non plus l'expérience d'une simple différence de qualification et de signification. Le trouble ou le dérangement, c'est l'appréhension de la donnée auditive présente comme ne convenant pas à la mélodie telle qu'elle s'est développée jusqu'ici. Il faut donc tenir compte de ce que la partie de la mélodie qui précède la note critique,

1. KOFFKA, *loc. cit.*, p. 450.

2. *Id.*, p. 437.

3. *Id.*, pp. 434-435. Stout, comme Koffka le fait remarquer, ne décrit pas la perception du mouvement de la façon esquissée dans le texte. Koffka écrivait cet exposé en conformité avec les principes sur lesquels Stout bâtit son explication de la perception d'une mélodie.

4. STOUT, *A manual of psychology*, p. 196.

demande à être continuée d'une certaine manière. Le trouble mélodique, la fausse note, c'est l'expérience du fait que cette demande n'est pas satisfaite, demande qui devient de plus en plus précise, à mesure que la mélodie s'achève en assumant sa physionomie musicale définitive. Nous sommes encore renvoyés à la loi de bonne continuation, c'est-à-dire continuation en conformité avec la tendance établie d'un processus dynamique. Partant des principes de la théorie de la Forme, Koffka est à même d'expliquer des phénomènes de ce genre<sup>1</sup>. Stout, lui aussi, se rend bien compte de ce que la note présente « vient devant la conscience comme une partie d'un tout spécifique, et qu'elle dérive de la place qu'elle occupe dans ce tout, un caractère spécifique ». Il souligne lui-même que « la partie est déterminée par le tout et le tout par la partie »<sup>2</sup>. Néanmoins, les principes sur lesquels il s'appuie, l'empêchent de donner une interprétation satisfaisante à des phénomènes qui ne peuvent être expliqués que par la loi de bonne continuation.

#### d) Signification et signifiant.

Examinons maintenant le rôle que la notion de signification joue dans la théorie de Stout, et la façon dont il caractérise la relation entre ce qui est signifié et ce qui signifie. Il ne s'agit pas seulement des « significations acquises », mais encore de ce que Stout appelle la « signification originale », par exemple l'appréhension d'une sensation visuelle comme « liée inséparablement avec la pensée d'un objet extérieur, si vague et rudimentaire que soit cette pensée »<sup>3</sup>.

Selon Stout, l'expérience d'une donnée sensorielle « apporte avec elle la pensée » d'un objet; en même temps cette donnée est aperçue comme une qualité de ce même objet. A cet égard, il est indifférent de savoir si la donnée en question apparaisse comme une qualité d'un objet par ailleurs indéterminé (comme c'est le cas de la « signification originale », lorsque l'expérience de la donnée « apporte avec elle la pensée » d'un objet extérieur en général), ou qu'elle soit perçue comme une détermination qualitative ultérieure d'un objet appréhendé comme possédant d'autres qualités déterminées (lorsque, par exemple, on perçoit un objet jaune comme une orange). Stout insiste sur l'unité du perçu dont les « diverses qualités » sont « liées selon un plan de groupement spécifique ». Il souligne « la tendance de telle ou telle partie explicite d'un tout appréhendé implicitement à se coordonner... avec d'autres parties ou aspects, selon le plan de

1. KOFFKA, *loc. cit.*, pp. 449-450.  
2. STOUT, *A manual of psychology*, pp. 194-195.  
3. *Id.*, pp. 192-193.

combinaison spécifique de ce tout<sup>1</sup>. Donc la donnée sensorielle semble jouer deux rôles à la fois : d'une part c'est un signifiant, pour autant que « par le fait même qu'on en a l'expérience, un objet se présente à l'esprit »<sup>2</sup>; d'autre part elle est conçue comme un des attributs de l'objet qui par elle se présente à l'esprit. La donnée est donc conçue comme étant un constituant de la signification même qu'elle apporte.

Or, ces deux rôles sont incompatibles. Les mots imprimés, par exemple, sont des signifiants, parce que c'est sur la perception de ces mots que se fondent des actes spécifiques par lesquels on saisit la pensée exprimée. Si les mots sont perçus comme des mots, c'est-à-dire comme des symboles portant une signification, et non seulement comme des traits noirs sur un fond blanc, c'est uniquement parce que la perception de ces mots fonde et étaye des actes spécifiques d'appréhension de signification<sup>3</sup>. Pourtant les mots perçus ne font aucunement partie de la signification saisie par ces actes spécifiques d'appréhension<sup>4</sup>. Quand nous lisons un rapport sur des événements réels, un discours théorique, etc., les mots, considérés dans leur existence physique ou même dans leur caractère symbolique, c'est-à-dire en tant qu'ils étaient des appréhensions de signification, ne jouent aucun rôle et, à proprement parler, n'existent même pas à l'intérieur du contexte de la signification appréhendée. Remarquons en passant que le même est vrai pour les actes d'appréhension. Le terme signification est entendu ici dans le sens objectif, comme dénotant ce qui est appréhendé et non l'appréhension en tant qu'acte psychique réel<sup>5</sup>, distinction qui rejoint celle que fait Stout entre la signification portée par une impression sensorielle, et la modification en vertu de laquelle cette impression sensorielle vient porter cette signification<sup>6</sup>. Aucun composant d'une unité de signification ne peut jouer le rôle de signifiant vis-à-vis de lui-même ou de l'unité de signification dont il fait partie, puisque l'unité de signification dans son ensemble aussi bien que tous ses composants sont appréhendés par des actes spécifiques fondés sur la perception du signifiant. Pour la même raison, aucun signifiant ne peut faire partie de la signification qu'il porte. L'exposé que Stout donne de l'appréhension perceptive, se trouve en contradiction avec les distinctions auxquelles l'analyse phénoménologique nous amène, entre la perception d'un signifiant, les actes spécifiques par lesquels la

1. STOUT, *Analytic psychology*, I, p. 183.  
2. *Id.*, *A manual of psychology*, p. 192.  
3. Cf. HUSSERL, *Log. Unt.*, II, 1, §§ 9-10.  
4. *Id.*, II, 1, pp. 407-408; II, 2, pp. 88-89.  
5. Cf. *supra*, pp. 146-147.  
6. Cf. *supra*, p. 204.

signification est appréhendée, et la signification elle-même<sup>1</sup>. En insistant sur ces distinctions, nous sommes loin d'affirmer qu'un signifiant doit nécessairement être en jeu dans l'appréhension de toute signification. Nous ne considérons ici que les cas où un signifiant est en jeu en fait. En ce qui concerne ces cas, nous soutenons que, pour des raisons de principe, le signifiant ne peut jamais être un constituant de la signification qu'il porte<sup>2</sup>.

L'explication que Stout donne des contextures en général, est en butte à la même objection que sa théorie de l'appréhension perceptive. Chaque note d'une mélodie est un constituant de la mélodie. Demandée par les autres constituants à une certaine place, la note en question existe à cette place dans sa fonction musicale. Qualifiée et déterminée par cette fonction, elle contribue à la constitution de la mélodie, mais on ne saurait dire qu'elle la signifie. Quand la mélodie est entendue, il n'y a pas de signifiant du tout. Il y en a un, quand nous lisons la mélodie sur une partition. Ici encore il est évident que les symboles imprimés de la notation musicale ne jouent aucun rôle à l'intérieur du contexte musical que nous visons quand nous comprenons les symboles imprimés.

La notion d'idées « attachées » ou « implicites » a incontestablement sa grande valeur, surtout quand on la considère d'un point de vue historique, mais nous ne pouvons adopter l'explication que Stout donne du phénomène dont il s'agit. En dernière analyse, son explication repose sur l'hypothèse de la constance. C'est pourquoi il est amené à une interprétation dualiste de la perception. Sans doute, les « idées implicites » sont dues à l'influence de l'expérience passée sur la perception présente. Toutefois, il ne faut pas interpréter cette

1. Une théorie phénoménologique générale du phénomène de la signification dépasse les limites de cette investigation. Nous nous bornons à renvoyer à HUSSERL, *Log. Unt.*, II, 1 : « Ausdruck und Bedeutung » ; FARBEN, *loc. cit.*, chap. VIII ; cf. aussi D. CAIRNS, « The ideality of verbal expressions », *Philosophy and Phenomenological Research*, I, 1941. Il est intéressant de constater la similarité et l'identité partielle des arguments de Stout (*Analytic psychology*, I, livre I, chap. IV, § 2) et de ceux de Husserl (*Log. Unt.*, II, 1, chap. II) en ce qui concerne la nature spécifique des actes d'appréhension de signification. Selon ces deux auteurs, il est impossible de rendre compte de l'appréhension et de la compréhension d'une signification en termes d'images, même quand celles-ci sont quelquefois évoquées.

2. Selon M. PIAGET, *Introduction à l'épistémologie génétique*, I, pp. 182 et suiv. et 311, chaque apparence perceptive d'un cube se présentant d'un certain point de vue, est un « indice » en même temps qu'un aspect ou une partie du cube perçu. Certes, comme nous l'avons déjà remarqué (*supra*, p. 42, note 1), M. Piaget distingue entre « indice » et « signifiant ». Tout de même il écrit (*loc. cit.*, I, p. 182) : « l'indice est un aspect de son propre signifié » ; voir aussi *La psychologie de l'intelligence*, p. 148 : « ... dans le cas de l'indice, le signifiant constitue une partie ou un aspect objectif du signifié, ou encore lui est relié par un lien de cause à effet... » La relation entre l'« indice » et la chose perçue est présentée par M. Piaget (*Introduction à l'épistémologie génétique*, I, p. 181) comme très analogue, sinon identique à celle qui existe entre un symbole et sa signification. En insistant sur l'incompatibilité de la fonction de signifiant avec celle de constituant de signification, nous nous mettons en opposition aussi aux vues défendues par M. Piaget.

influence comme une modification que les données sensorielles présentes subissent des dispositions laissées par des expériences antérieures, comme si le perçu consistait de composants de différente provenance, et dont les uns se surajoutent aux autres. L'influence du passé sur le présent doit être interprétée en termes de réorganisations et de restructurations, si bien que le perçu dépend dans sa totalité et quant à sa structure tout entière à la fois de la stimulation présente et des réorganisations et restructurations qui, du fait qu'elles se sont produites dans le passé, figurent dorénavant en conditions de la perception<sup>3</sup>. L'explication que la théorie de la Forme donne de l'influence du passé sur le présent, non seulement s'accorde avec les vues de Ward qui, rappelons-le<sup>4</sup>, refuse lui aussi d'interpréter cette influence comme une accumulation croissante de résidus autour des données sensorielles, mais encore les complète.

## 6. Le dualisme dans la théorie husserlienne de la perception

Pour faire comprendre l'exposé que Husserl donne du phénomène de l'horizon intérieur, il nous faut d'abord examiner sa distinction entre  $\delta\lambda\eta$  et  $\mu\omega\pi\eta$ , distinction qui, selon lui, est d'une importance générale pour toute la vie consciente.

Husserl fait entrer dans la  $\delta\lambda\eta$  des impressions sensorielles visuelles, auditives, tactiles, thermiques, etc., des sensations telles que celles de plaisir, de douleur, de démangeaison, etc., et aussi les impulsions et les appétits<sup>5</sup>. Ce sont de pures et simples données. Elles sont par elles-mêmes dénuées de sens, et surtout de fonction objectivante. Pourtant elles s'intègrent comme composantes dans des actes intentionnels. Les actes intentionnels ont une fonction d'objectivation et de présentation ; par ces actes, un objet apparaît et est appréhendé dans un certain mode tel que la perception, le souvenir, l'imagination, etc., ou bien l'objet qui apparaît est pris pour l'image ou le signe d'un autre objet<sup>6</sup>. Dénuées d'intentionnalité par elles-mêmes, les données hylétiques se prêtent cependant comme matériaux à des facteurs opératoires qui les « animent » et leur donnent un sens. Husserl appelle ces facteurs formes intentionnelles, formes noétiques, ou noèses. Si l'acte concret pris dans son ensemble, y compris ses données hylétiques et ses formes noétiques, est un acte intentionnel, c'est-à-dire un acte par lequel le sujet se trouve confronté avec un objet qui se présente dans un certain mode, cela est dû aux facteurs noé-

1. Cf. deuxième partie, 3 a.  
2. Cf. *supra*, pp. 201 et suiv.  
3. HUSSERL, *Idem*, § 85.  
4. Cf. *Id.*, *Log. Unt.*, II, 1, p. 386.

also ≠ wesen

Vo

δλη

wesen  
+  
funktion  
formale

tiques qui informent les données hylétiques et leur confèrent un sens. La notion husserlienne d'intentionnalité est reliée à la dualité entre *Öh* et *μωρφή*, c'est-à-dire à l'admission de facteurs spécifiques qui figurent en donateurs de sens<sup>1</sup>. C'est en vertu de ces facteurs que, lorsqu'on vit un acte de conscience, on saisit un sens, ou, ce qui revient au même, on appréhende un objet. Saisir un sens, c'est, en effet, appréhender ce à quoi ce sens se réfère et donc se trouver en présence d'un objet qui s'offre dans un certain mode de présentation<sup>2</sup>.

En ce qui concerne la perception, il faut faire le départ entre les impressions sensorielles, la matière brute de la sensation, et les actes spécifiques d'appréhension, d'objectivation, et d'aperception. S'opposant aux théories traditionnelles de la perception, Husserl maintient que l'aperception objectivante des sensations, en vertu de laquelle l'expérience de sensations devient perception d'objets, ne se ramène point à des sensations additionnelles ou à des images, c'est-à-dire à des résidus de sensations antérieures<sup>3</sup>. Cette aperception doit être reconnue pour un moment descriptif de la conscience, qui possède une nature spécifique et irréductible. Du fait qu'elles sont informées et organisées par des actes d'objectivation et d'interprétation, les données hylétiques acquièrent une référence objective et viennent jouer un rôle dans l'apparence perceptive de l'objet, tel que celui-ci se présente à travers un acte intentionnel concret. Aussi, par exemple, quand une suite de sons est donnée, ne nous trouvons-nous pas en présence de purs et simples sensations auditives brutes. Grâce à des formes noétiques qui s'appliquent aux données tonales et les 'animent', nous entendons, au contraire, l'air du chanteur, l'adagio du violon, le gazouillement d'oiseaux, le bruit d'une automobile, la voix d'un homme qui parle, etc.

Il y a une parenté entre l'aperception perceptive objectivante et l'appréhension d'une signification au sens propre. Ces derniers actes confèrent des significations aux sons entendus ou aux marques vues, et leur font jouer leur rôle de symboles, si bien que, lorsque nous

1. La distinction de Husserl, comme il le remarque lui-même (*Ideen*, pp. 174-175), remonte à celle que Brentano (*Psychologie vom empirischen Standpunkt*, livre II, chap. I) établit entre « phénomènes physiques » et « phénomènes psychiques ». La théorie de Brentano a donné naissance à beaucoup de notions. Mentionnons la distinction entre « superior » et « inferiora », entre le processus de « production » et les processus sensoriels dans l'école de Graz (cf. première partie, chap. III, 2), et celle de Stumpf (« Erscheinungen und psychische Funktionen », *Abhandlungen der Kgl. Preussischen Akademie der Wissenschaften*, Berlin, 1906) entre « phénomènes » et « fonctions ». La théorie de Husserl est très proche de celle de Stumpf ; pour les différences de terminologie, cf. *Ideen*, pp. 178-179. On manque encore d'une étude historique et systématique de la distinction de Brentano et des notions qui en dérivent.

2. En ce qui concerne la relation entre sens (noème) et objet, cf. troisième partie, § a et c.

3. HUSSERL, *Log. Uns.*, II, V, § 14 ; FARBER, *loc. cit.*, chap. XII, B 3.

entendons des mots d'une langue qui nous est familière, nous ne sommes pas en présence de simples bruits, mais nous comprenons l'idée, l'information, la requête, etc., qui nous est transmise au moyen de ces mots<sup>1</sup>. Dans l'aperception perceptive, comme dans l'appréhension d'une signification, des actes d'interprétation sont fondés sur un soubassement de données sensorielles préalables. Tout en signalant la parenté qui existe entre l'aperception perceptive et l'appréhension de significations, Husserl n'en insiste pas moins sur leurs différences<sup>2</sup>. Voici celles qui présentent dans ce contexte un intérêt particulier. Dans l'aperception perceptive, les données sensorielles reçoivent une forme noétique et, à travers l'acte intentionnel ainsi constitué, il y a apparition, dans le mode de présentation perceptive, d'une chose objective, un arbre, une maison, etc. L'aperception perceptive joue un rôle aussi dans l'appréhension de significations au sens propre. Ici les choses perçues sont les sons entendus et les marques vues, considérés comme de purs objets physiques, et pas encore comme des symboles. C'est sur la perception de ces objets qu'est fondée une seconde interprétation, l'acte qui confère la signification et par lequel celle-ci est saisie<sup>3</sup>. Par signification, nous entendons ici ce qui est signifié tel qu'il l'est. En d'autres termes, nous prenons le mot signification dans son sens objectif dans lequel il désigne une unité idéale, et non des actes d'appréhension de signification qui sont des événements psychiques réels<sup>4</sup>. Entre la signification au sens objectif et les sons entendus ou les marques vues sur le papier, dont l'apparence perceptive sert de base à l'acte d'appréhension de signification, il n'y a aucune relation interne, pas plus d'ailleurs qu'il n'y en a entre la signification et ces données sensorielles qui entrent dans l'aperception perceptive des sons et des marques en tant qu'objets physiques devenant des symboles grâce à des actes d'appréhension spécifiques. Les sons et les marques ont pour seul rôle de transmettre une signification dont ils ne font aucunement partie<sup>5</sup>. Au contraire, dans l'aperception perceptive d'une chose, les données sensorielles ne jouent pas le rôle de signifiants du tout. En les informant et en les animant, les facteurs noétiques assignent une fonction de figuration aux données hylétiques. A travers les sensations du toucher, ce sont les qualités tactiles de l'ob-

1. Pour l'appréhension d'une signification au sens propre, cf. HUSSERL, *loc. cit.*, II, 1, chap. II ; FARBER, *loc. cit.*, chap. VIII, B.

2. HUSSERL, *loc. cit.*, II, 1, § 23.

3. Il n'est pas nécessaire de tenir compte ici des différences entre la situation de celui qui parle ou écrit, d'une part, et de celui qui écoute ou lit, d'autre part. Dans les deux cas, l'apparence perceptive d'objets physiques sert de base à des actes de compréhension de signification.

4. Cf. *supra*, pp. 146-147.

5. Cf. *supra*, pp. 213-214.

jet perçu qui se manifestent. Les sensations de couleur, aperçues et interprétées, figurent les propriétés chromatiques de la chose vue. Ces sensations entrent dans les esquisses de ces propriétés, par exemple, la couleur « apparente » de l'objet, la couleur que l'objet perçu offre quand on le voit dans certaines conditions. Husserl insiste sur la distinction entre les attributs et les propriétés qualitatives de la chose, qui apparaissent à travers les qualités sensorielles données, et ces qualités elles-mêmes, distinction qu'il faut d'autant plus souligner que le langage courant emploie les mêmes termes 'rouge', 'doux', etc. pour désigner les attributs qualitatifs aussi bien que les données sensorielles<sup>1</sup>. En poursuivant cet argument, on vient à conclure de la nécessité même de cette distinction, que les données sensorielles jouent, dans l'apparence perceptive de l'objet, un rôle qu'aucun signifiant ne pourrait jouer. Aperçues et interprétées, les données sensorielles entrent comme constituants dans le sens de perception ou le noème perceptif, c'est-à-dire l'objet perçu tel qu'il se présente à travers un acte de perception, objet qui est le corrélat intentionnel de cet acte. Pour rendre compte de la référence objective que les facteurs noétiques assignent aux données sensorielles, il faut faire entrer en considération l'équivalence des objets réels et de leurs propriétés à des enchaînements systématiques de noèmes perceptifs<sup>2</sup>. Bien que Husserl admette un certain parallélisme entre l'aperception perceptive des choses et l'appréhension des significations au sens propre, et même qu'il parle des données sensorielles comme de signes de l'objet perçu et de ses propriétés<sup>3</sup>, sa théorie de la perception échappe cependant aux objections que nous avons dû soulever contre les vues de Stout<sup>4</sup>.

Étant donnée sa théorie dualiste de la perception, il semble que Husserl attribue aux facteurs noétiques l'organisation du noème perceptif qui comprend ce qui est donné dans l'expérience sensible directe et l'horizon intérieur. En elles-mêmes, les données hylétiques sont amorphes et dénuées d'organisation. Celle-ci ne peut donc tenir qu'à des facteurs noétiques. Il est vrai, Husserl n'a pas posé de façon formelle le problème d'organisation qui nous occupe. Tout de même, la conclusion que nous venons de tirer est corroborée par le fait que, selon Husserl, rien dans les données hylétiques ne suffit à déterminer de façon univoque leur référence objective, mais qu'au contraire le même complexe de données hylétiques peut recevoir diverses interprétations, si bien que des objets différents peuvent

1. HUSSERL, *Log. Unt.*, II, 1, pp. 129 et 348 et suiv. ; *Ideen*, §§ 41 et 97.  
2. Cf. chap. 1, 6 a de cette partie.  
3. HUSSERL, *Log. Unt.*, II, 1, p. 75.  
4. Cf. ce chapitre, 5 d.

se présenter à travers des actes de perception qui contiennent les mêmes données sensorielles<sup>1</sup>. Husserl illustre cette thèse par l'analyse du phénomène de doute perceptif<sup>2</sup>. Nous voyons dans une vitrine ce qui semble être une personne vivante. D'abord le processus perceptif se développe harmonieusement ; puis son progrès se trouve arrêté : nous ne savons plus si ce que nous voyons est une personne vivante ou un mannequin. Ce n'est pas comme si la perception d'une personne vivante était remplacée par celle d'un mannequin. Les deux perceptions sont en conflit et alternent, sans qu'aucune des deux ne réussisse à prévaloir définitivement. Tout au long du conflit, les mêmes données sensorielles sont présentes, mais elles reçoivent des interprétations aperceptives différentes, si bien que le conflit perceptif apparaît, dans la description de Husserl, comme une compétition des deux aperceptions pour le même complexe de données sensorielles. Ce complexe s'insère tantôt à un horizon intérieur qui convient à l'apparition perceptive d'une personne vivante, tantôt à un horizon intérieur différent en vertu duquel le perçu acquiert le sens d'un mannequin. Le conflit perceptif, c'est l'alternance des deux horizons intérieurs.

Pour pouvoir affirmer l'identité de données sensorielles impliquées dans diverses interprétations et formes d'organisation, il faut concevoir l'organisation comme imposée du dehors sur les données sensorielles qui, elles, n'en sont pas affectées intrinsèquement. C'est en liaison avec l'hypothèse de la constance que nous avons rencontré la thèse de l'identité ou invariance des données sensorielles. Bien sûr, sous le régime de la réduction phénoménologique, il ne saurait être question de considérer des données de conscience comme dépendant causalement des stimulations des organes des sens, ou des processus nerveux. Pourtant, la remarque de Husserl : « Sinnlichkeit in einem engeren Sinne bezeichnet das phänomenologische Residuum des in der normalen äusseren Wahrnehmung durch die 'Sinne' Vermittelten » (« la sensibilité au sens étroit désigne le résidu phénoménologique de ce qui est médiatisé par les 'sens' dans la perception externe normale »), rappelle de très près la distinction de Benussi entre les processus de provenance sensorielle, et ceux de provenance extra-sensorielle<sup>3</sup>. C'est comme si l'hypothèse de la constance intervenait subrepticement dans les investigations phénoménologiques. Rien n'illustre mieux la prise que l'hypothèse de la constance a sur la pensée psychologique et philosophique, que cette apparition de

1. HUSSERL, *Ideen*, p. 206.  
2. *Id.*, *Erfahrung und Urteil*, pp. 99-100.  
3. HUSSERL, *Ideen*, p. 173. (Traduction empruntée à M. Ricœur.)  
4. Cf. *supra*, pp. 60-61.

notions qui en découlent directement, à l'intérieur d'un contexte théorique qui l'exclut par définition<sup>1</sup>.

Nous référant à la notion d'« idées implicites », et anticipant l'interprétation de cette notion à la lumière de la théorie de la Forme, nous posons la question suivante : quand deux aperceptions perceptives alternent, ce qui est donné dans l'expérience sensible directe, n'est-il pas qualifié par les différentes « idées implicites », au point qu'il soit impossible de parler d'éléments hylétiques identiques contenus dans les deux perceptions ? Dans un pays montagneux qui ne nous est pas familier, nous voyons à une certaine altitude une formation bleue-grise qui tantôt semble être un nuage, tantôt la crête d'une montagne. Ici la modification de ce qui est donné dans l'expérience sensible directe est très appréciable. Tant que ce qui apparaît c'est une crête de montagne, la couleur gris bleu est consolidée et fixée sur une surface déterminée ; quand c'est le nuage, la localisation de la couleur devient incertaine ; la couleur semble en quelque sorte flotter dans l'air<sup>2</sup>. L'horizon intérieur qui appartient à l'apparence perceptive du nuage diffère profondément de celui qui appartient à celle de la crête de montagne. L'alternance des deux apparences perceptives peut bien être interprétée comme une variation de l'horizon intérieur. Cependant, cette variation affecte ce qui, dans chaque perception, est donné dans l'expérience sensible directe et forme avec l'horizon intérieur le noème perceptif<sup>3</sup>. Nous voilà devant un phénomène caractéristique des contextures : la modification d'une partie entraînant, ou pouvant entraîner, celle des autres<sup>4</sup>. Sans doute, le conflit suppose quelque chose d'identique par rapport à quoi il y ait compétition. Cet identique, nous semble-t-il, est un endroit bien défini dans l'espace perceptif, et non un groupe de données sensorielles considérées comme une matière première dénuée de forme noétique.

1. Cf. aussi les objections que M. Sartre, d'un point de vue différent, a formulées contre la notion husserlienne de données hylétiques et le concept de « sensations » en général (*loc. cit.*, pp. 26 et suiv. et 372 et suiv.).

2. Cf. D. KATZ, *Der Aufbau der Farbwelt*, Leipzig, 1930, pp. 8 et suiv., en ce qui concerne les « Flächenfarben » et les « Oberflächenfarben ».

3. Cf. E. CASSIRER, *Philosophie der symbolischen Formen*, III, pp. 151 et suiv. : « Wenn wir durch einen Wechsel der inneren Einstellung eine Erscheinung, die wir bisher als Oberflächenfarbe genommen und als solche auf einen bestimmten gegenständlichen Träger bezogen haben, in die Erscheinung einer blossen Flächenfarbe überführen, so hat sich damit für uns das farbige Gesamtbild gewandelt, — so steht es in einer andersartigen anschaulichen Bestimmtheit vor uns... In dem Augenblick, wo wir von einer Form der 'Sicht' in eine andere übertreten, erfährt nicht etwa nur ein einzelnes Moment der Anschauung, sondern diese selbst in ihrer Totalität, in ihrer ungebrochenen Einheit, eine charakteristische Metamorphose... Eine Farbe mutet uns rein anschaulich anders an, sie 'sicht anders aus', sobald sie, repräsentativ genommen, aus ihrer Stelle gerückt wird — sobald sie, statt als Oberflächenfarbe als Flächenfarbe, oder umgekehrt 'gesehen' wird. »

4. Cf. *supra*, pp. 114 et suiv.

La théorie husserlienne de l'horizon intérieur doit être réinterprétée en termes de la théorie de la Forme. La notion d'intentionnalité, fondamentale pour la phénoménologie, doit, elle aussi, être soumise à une réinterprétation pour devenir indépendante de la conception dualiste de la conscience, avec laquelle elle est en quelque sorte liée chez Husserl. Nous ne pouvons nous étendre ici sur les problèmes relatifs à la notion d'intentionnalité, et nous renvoyons aux essais de reformulation que nous avons tentés ailleurs<sup>1</sup>.

## 7. Exposé du noème perceptif à la lumière de la théorie de la Forme

### a) Formulation du problème.

Nous avons défini le noème perceptif comme la chose perçue, prise — exactement et seulement — telle qu'elle apparaît au sujet à travers un acte de perception donné<sup>2</sup>. Sont inclus dans le noème perceptif, non seulement les attributs de la chose effectivement donnés dans l'expérience sensible directe, mais aussi ceux qui, bien que n'étant pas donnés de cette façon à ce moment, néanmoins jouent un rôle dans la perception dont il s'agit. Il faut aussi faire entrer en ligne de compte les aspects sous lesquels la chose peut apparaître, et auxquels la perception présente renferme des renvois comme à des apparences possibles. Des propriétés, des attributs, des aspects, etc., qui ne sont pas directement donnés dans l'expérience sensible, ne doivent être admis que dans la mesure où ils jouent effectivement un rôle dans le perçu, et ils ne doivent être admis que tels qu'ils y figurent<sup>3</sup>. Le noème perceptif comprend à la fois ce qui est donné dans l'expérience sensible directe et explicite, et les « idées implicites » qui forment ce que nous appelons, à la suite de Husserl, l'horizon intérieur.

En vertu du noème perceptif qui lui correspond, l'acte n'est pas seulement une perception de telle chose plutôt que de telle autre, mais aussi une appréhension perceptive bien déterminée de cette chose. Suivant Husserl, nous avons donc caractérisé le noème perceptif comme un « sens de perception », lui assignant le statut d'une signification au sens élargi<sup>4</sup>. La théorie de Stout et la théorie phénoménologique que nous soutenons ici, s'accordent pour faire intervenir la signification ou, du moins, le sens dans la perception. Or, tandis

1. A. GURWITSCH, « Phänomenologie der Thematik und des reinen Ich », p. 357, *loc. cit.*, et « On the intentionality of consciousness », *loc. cit.*

2. Cf. *supra*, pp. 143-144.

3. Cf. 2 de ce chapitre.

4. Cf. troisième partie, 4 b.

que, selon Stout, les données sensorielles sont modifiées par des dispositions qui ainsi leur confèrent et leur font transmettre une signification, dans la théorie phénoménologique, c'est le perçu dans son ensemble, incluant ce qui est donné dans l'expérience sensible directe aussi bien que ce qui appartient à l'horizon intérieur, qui est interprété comme une unité complexe de signification ou de sens. Aussi parlons-nous de ce qui est donné directement dans l'expérience sensible, et non de sensations ou de données sensorielles au sens que la tradition classique donne à ces termes. Rejetant l'hypothèse de la constance, nous ne classons plus ce qui figure dans la perception par rapport à des considérations d'origine; nous ne faisons plus la distinction entre les données sensorielles authentiques, et ce qui provient d'autres sources que la sensibilité<sup>1</sup>. Tous les constituants du perçu doivent être considérés comme relevant au même titre de l'expérience perceptive, donc comme des données également authentiques de celle-ci, et le perçu lui-même comme un tout homogène dans sa complexité, qui dépend dans sa totalité de conditions tant internes qu'externes. L'étude de cette dépendance se poursuit dans le cadre de la psychologie en tant que science explicative.

L'analyse de la structure du noème perceptif prend ainsi la forme de l'analyse d'une signification ou, plus précisément, d'un sens. Nous avons à chercher dans quelle forme les composantes du perçu s'organisent pour constituer, dans leur coexistence, un « sens de perception » complexe tel qu'il correspond à un acte de perception donné.

#### b) L'organisation formelle du noème perceptif.

Afin de mieux pénétrer dans la structure du noème perceptif, laissons de côté pour l'instant les données de l'expérience sensible directe, et bornons-nous à ce qui appartient à l'horizon intérieur. Un édifice vu de face est perçu comme possédant une certaine architecture générale. Supposons que le sujet percevant est suffisamment familier avec cet édifice, pour que les renvois à l'architecture générale impliqués dans la perception de la façade, possèdent un haut degré de détermination. Ces renvois, comme nous l'avons vu<sup>2</sup>, sont essentiels à la perception en question; ce n'est que par eux qu'elle a le caractère d'appréhension perceptive de l'édifice comme apparaissant sous un certain aspect. Pourtant, il ne faut pas interpréter ces renvois comme une somme de renvois partiels, par exemple un renvoi à l'un des côtés, plus un renvoi à l'autre, plus un renvoi à l'arrière,

1. Cf. *supra*, p. 82.  
2. Ce chapitre, 1.

etc., comme si l'horizon intérieur était composé d'éléments plus ou moins indépendants les uns des autres. Il y a avant tout renvoi à la configuration architecturale dans son ensemble, et il n'y a renvoi aux côtés, à l'arrière, etc. que comme à des parties de cette organisation générale, parties dont chacune contribue, en son lieu, à réaliser la configuration totale. Même quand le sujet connaît de nombreux détails des côtés de l'édifice, qu'il ne voit pas pour le moment, il n'y a en règle générale renvoi à ces détails que dans leur fonction à l'intérieur de l'organisation architecturale, et, donc, en tant qu'ils sont qualifiés par le rôle qu'ils y jouent.

Il en est ainsi à plus forte raison, quand le sujet est peu familier avec l'édifice perçu. En ce cas, l'architecture de l'ensemble n'est déterminée que dans son type et son style général<sup>1</sup>. Il ne saurait alors être question que des détails des côtés inconnus jouent un rôle dans la perception de l'édifice. Pourtant, si l'édifice est perçu comme possédant une configuration architecturale, c'est parce qu'il y a renvoi aux côtés inconnus comme s'intégrant dans le plan plus ou moins global de cette configuration, telle que celle-ci est donnée à travers la perception en question: délinée plus ou moins grossièrement selon son style et son type, mais vague et indistincte quant à ses détails. Tels qu'ils comptent dans la perception présente, les côtés de l'édifice, qui ne sont pas vus à l'instant, ne figurent qu'à titre de constituants architecturaux de la configuration totale, dans le rôle qu'ils y jouent, et dans leur signification fonctionnelle à l'intérieur de cet ensemble. Or, si une partie a une signification fonctionnelle par rapport à un ensemble, cela veut dire qu'elle a une signification fonctionnelle par rapport à d'autres parties. Aussi toutes les composantes de l'horizon intérieur, s'assignent-elles les unes aux autres et dérivent-elles les unes des autres leur signification fonctionnelle; toutes elles se qualifient mutuellement.

Il va sans dire que le côté qui est effectivement vu, est lui aussi un constituant de la configuration architecturale. Si celle-ci, pour pouvoir être telle qu'elle se présente, demande, en certains lieux, des parties définies par une signification fonctionnelle déterminée, cela s'applique au côté effectivement vu aussi bien qu'à ceux qui ne le sont pas. Par conséquent, les composantes qui appartiennent à l'horizon intérieur dérivent leur signification fonctionnelle, non seulement les unes des autres, mais encore de ce qui est donné directement dans l'expérience sensible. Inversement, ce qui est donné dans l'expérience sensible dérive sa signification fonctionnelle de l'horizon intérieur

1. Cf. ce chapitre, 3.

tout entier<sup>1</sup>. En effet, de même qu'un côté de l'édifice ne peut faire fonction de l'arrière qu'eu égard à la façade, à des côtés latéraux, etc., de même la façade ne peut être une façade que par rapport à d'autres côtés. Pour que la façade puisse jouer son rôle dans l'ensemble de la configuration architecturale, il faut que son apparence visuelle implique des renvois à d'autres côtés dans leurs rôles et leurs fonctions. La réciprocité de qualification s'étend à toutes les composantes du perçu indistinctement, chacune composante étant caractérisée et définie comme telle qu'elle figure, par sa signification fonctionnelle.

*L'organisation interne du perçu se révèle ainsi être une unité par cohérence de Forme<sup>2</sup> : un système de significations fonctionnelles solidaires et interdépendantes qui, dans leur coexistence équilibrée même, constituent le noème perceptif en tant qu'un tout. Il n'y a pas de principe unificateur en addition aux matériaux unifiés. L'unité du noème perceptif consiste en ce que ses composantes ne sont ce qu'elles sont que les unes par rapport aux autres ou bien, dans un certain sens, par la 'présence' des unes dans les autres.*

En s'appuyant sur les principes de la théorie de la Forme, il est possible de rendre compte de façon satisfaisante de ce que Ward et Stout appellent les idées « attachées » ou « implicites », par exemple l'inclusion de propriétés tactiles dans l'apparence visuelle d'un objet. Ce qui, dans l'apparence visuelle, est donné directement dans l'expérience sensible, n'est qu'une des composantes du noème perceptif, et est qualifié par les autres. Quand nous voyons une orange, nous percevons la surface sphérique orange comme l'enveloppe d'un contenu succulent. Dans la perception visuelle d'un morceau de fer poli, la couleur grisâtre apparaît comme couvrant une surface dure, froide et lisse. Si en vision même le morceau de fer paraît dur, froid, et lisse, c'est parce que son apparence visuelle est essentiellement déterminée par les renvois qu'elle implique à ces propriétés tactiles qui, pourtant, ne sont pas données dans l'expérience sensible directe. La liaison entre les constituants d'un complexe diffère, comme Ward<sup>3</sup> l'a bien vu, de la liaison entre plusieurs complexes. Celle-là,

1. Commentant l'analyse que Gelb et M. Goldstein donnent d'un cas de prétendue « cécité psychique », Cassirer écrit (*Philosophie der symbolischen Formen*, III, p. 277) : « In der normalen Wahrnehmung ist jeder besondere Aspekt immer auf einen übergreifenden Zusammenhang, auf eine geordnete und gegliederte Gesamtheit von Aspekten bezogen und empfängt aus dieser Beziehung seine Deutung und Bedeutung. » La place nous manque pour exposer l'explication que Gelb et M. Goldstein donnent du cas dont il s'agit. Remarquons seulement que leur explication se prête aisément à une interprétation phénoménologique, et confirme la théorie phénoménologique de la perception, que nous défendons ici. Le cas en question a été soigneusement étudié par M. MERLEAU-PONTY, *loc. cit.*, pp. 119 et suiv., mais dans une perspective phénoménologique un peu différente de la nôtre.

2. *Supra*, pp. 114 et 117.  
3. *Cf. supra*, pp. 202-203.

nous maintenons, est unité par cohérence de Forme. Mais il n'en suit pas, comme nous le montrerons<sup>1</sup>, que celle-ci soit forcément une liaison par association.

Nous pouvons maintenant préciser d'un autre <sup>UNAD (UN) UNAD (UN) UNAD (UN)</sup> ~~biais~~ le caractère unilatéral de toute perception individuelle. Toute perception présente plus à la conscience percevante que ce qui est directement donné dans l'expérience sensible. Ce « plus » n'est pas seulement surajouté.

Au contraire, l'horizon intérieur est lié très intrinsèquement avec ce qui est directement donné dans l'expérience sensible. Il le détermine et le qualifie. Ce qui est donné directement dans l'expérience sensible n'est qu'une composante, une partie, du noème perceptif et, comme telle, ne peut exister qu'à l'intérieur d'un tout qui inclut nécessairement des composantes vides et indéterminées<sup>2</sup>. A travers chaque perception, non seulement l'objet se présente comme possédant plus de qualités et de propriétés que celles qui sont données directement dans l'expérience sensible, mais celles-ci sont encore essentiellement qualifiées par des renvois à des qualités et des propriétés qui ne sont pas données directement. Ces renvois contribuent donc à la constitution du noème perceptif tel qu'il figure dans un cas donné. Aussi est-il, de par la nature même du noème perceptif, que l'acte de perception qui lui correspond, est vécu comme une prise de conscience unilatérale et limitée de l'objet<sup>3</sup>. Son caractère phénoménal de limitation tient justement à ces renvois que la perception implique, et qui, comme nous allons le voir tout à l'heure, équivalent à des anticipations d'autres perceptions qui viendront compléter la perception présente.

### CHAP. III. — ANALYSE NOËTIQUE DE LA PERCEPTION

65

#### I. Anticipations

Comme nous l'avons montré<sup>4</sup>, à travers chaque perception, la chose se présente de façon incomplète et limitée. Pour l'exprimer en termes noétiques, c'est-à-dire en termes d'actes, chaque perception est pénétrée et entremêlée d'anticipations d'autres expériences perceptives à travers lesquelles la chose apparaît sous d'autres aspects, et à travers desquelles les constituants de l'horizon intérieur seraient donnés sous le mode de l'expérience sensible directe. Ces anticipations sont plus ou moins déterminées, tout comme les consti-

1. *Cf.* cinquième partie, 6 e et 8.  
2. *Cf.* HUSSERL, *Idem*, p. 286.  
3. *Cf. supra*, pp. 165-166.  
4. Chap. 1, 1-2 de cette partie.

tuants implicites eux-mêmes. Nous avons vu que, même dans le cas d'indétermination maxima, l'horizon intérieur est toujours spécifié quant à certaines lignes générales<sup>1</sup>. De même, les anticipations qui s'entremêlent à la perception présente, ne sont jamais entièrement « vides » ; ce sont toujours des anticipations de quelque chose qui, si indistincts qu'en soient les détails, se conforme à certaines conditions de style et d'organisation, et s'intègre dans un certain cadre. En effet, ces perceptions futures sont anticipées comme fournissant des déterminations à l'intérieur de ce cadre générique, comme remplissant de détails ce qui n'est que plus ou moins vaguement esquissé, comme offrant un choix entre les « possibilités ouvertes » devant lesquelles se trouve le sujet quand l'horizon intérieur est peu déterminé<sup>2</sup>, c'est-à-dire comme apportant des réponses aux questions qu'on peut légitimement poser sur la base de la perception présente, mais qui sont insolubles tant qu'on ne s'en tient qu'à elle.

A chaque indétermination du noème perceptif, correspond, du point de vue noétique, un renvoi anticipatoire à des déterminations futures. Indétermination signifie donc déterminabilité<sup>3</sup>. Ce qui, du point de vue noématique, a été décrit comme interdépendance et qualification mutuelle des constituants d'un noème perceptif, et, en particulier, comme qualification des constituants présentés directement dans l'expérience sensible par les autres, apparaît, du point de vue noétique, comme renvoi de la perception présente à des perceptions futures qui compléteront l'expérience perceptive de la chose perçue, et présenteront sous forme explicite ce qui n'est pour l'instant qu'implicite. Si, en vision même, une chose « paraît » dure ou lisse, c'est parce que la perception visuelle renvoie à des expériences tactiles possibles, à travers lesquelles la chose déploiera ses qualités tactiles en expérience sensible directe. De même, la perception auditive d'un son comme voix d'un ami, est imprégnée de renvois anticipatoires à des expériences visuelles de cette personne. Noématiquement, l'incomplétude et la limitation de chaque perception tient à ce qu'elle présente la chose perçue par voie d'esquisse : sous un aspect, et non sous un autre, dans une certaine orientation, etc. Noétiquement, l'insuffisance et l'inadéquation de chaque perception consiste en ce que, entremêlée d'anticipations, elle renvoie au-delà d'elle-même à d'autres perceptions. Comme dit Husserl<sup>4</sup>, toute perception se « dépasse » nécessairement.

1. Cf. *supra*, pp. 192-193.

2. Cf. chap. II, 4 de cette partie.

3. Husserl, *Ideen*, p. 80 : « Die Unbestimmtheit bedeutet ja notwendig Bestimmbarkeit fest vorgeschriebenen Sins. » Cf. aussi *Méditations cartésiennes*, p. 39.

4. Cf. *Id.*, *Méditations cartésiennes*, p. 40 ; voir aussi *Erfahrung und Urteil*, pp. 27 et 30-31.

Puisque l'imprégnation d'une perception présente par des anticipations de perceptions futures est l'équivalent noétique d'une structure noématique, la relation entre la perception et les anticipations est d'une nature beaucoup plus intime que la simple simultanéité.

Quand nous sommes absorbés dans la résolution d'un problème mathématique, il peut nous arriver de penser à un ami dont nous attendons la visite. Faisons abstraction de la possibilité que l'intrusion de cette pensée nous fasse abandonner notre problème, et supposons donc que nous continuons à nous en occuper. Alors deux actes nous sont donnés qui ont pour seule relation d'être vécus simultanément. Si l'anticipation de la visite de notre ami nous apparaît comme une intrusion dérangeante, c'est qu'il n'y a pas de relation intrinsèque entre les deux actes, c'est-à-dire aucune relation fondée sur leur contenu<sup>1</sup>. Au contraire, quand nous percevons une chose d'un certain point d'observation, et que nous anticipons explicitement des aspects sous lesquels la chose apparaîtra quand nous la percevrons de points d'observation différents, non seulement les perceptions anticipées se réfèrent à la même chose que la perception présente, mais surtout ce qui est anticipé, ce sont des perceptions à travers lesquelles seront donnés, dans le mode de présentation perceptive authentique, des aspects et des attributs qui, quoi qu'ils ne soient pas donnés à l'instant dans ce mode privilégié, sont néanmoins codéterminants pour le noème perceptif qui correspond à la perception présente. C'est au moyen de ces anticipations que les constituants implicites du noème perceptif sont rendus plus distincts, qu'ils sont dégagés les uns des autres, et qu'ils sont représentés sous forme explicite.

Il ne faut pas penser que toute perception soit effectivement accompagnée d'anticipations explicites. Nous pouvons percevoir une chose sans nous représenter, par anticipation explicite, les aspects sous lesquels la chose apparaîtra quand nous la percevrons d'un point d'observation différent, malgré le rôle que ces aspects jouent dans la codétermination du sens de perception. En d'autres termes, une perception peut être dans un état fortement implicite. Pourtant, toute perception peut être soumise à un processus d'explicitation, par lequel le noème perceptif est dévoilé sans être modifié. La perception demeure perception de la chose donnée, et aussi cette perception déterminée de la chose qu'elle était avant l'explicitation, mais les constituants du noème perceptif sont dévoilés dans le rôle qu'ils y jouent, ils sont dégagés tels qu'ils y figurent, donc dans leur qualification mutuelle des uns par les autres. Il faut souligner que l'explici-

1. Dans la cinquième partie, 6 b, nous introduirons le terme « conscience marginale » pour désigner la totalité des actes qui sont vécus en même temps que l'activité thématique, mais dont les contenus n'ont aucun rapport interne avec le thème.

Il noético  
relato  
noético

tation d'un noème perceptif ne consiste qu'à en développer les constituants, mais qu'elle ne leur apporte aucune modification, à quel égard que ce soit. En particulier, l'explicitation n'est pas une détermination de constituants vagues et indistincts. La détermination ne s'effectue qu'au cours du passage effectif d'une perception à l'autre. Dans l'explicitation, au contraire, on s'en tient à la perception donnée; on désentortille et fait apparaître, sous la forme d'anticipations explicites, les constituants du noème correspondant, tels que celui-ci les recèle: indéterminés dans la mesure où ils le sont, et aussi délinéés selon les grandes lignes de leur style.

Ce processus d'élucidation par explicitation peut être appliqué à tout ce qui relève du domaine de sens, donc aussi à des significations de symboles<sup>1</sup>. Quel que soit le sens considéré, on a toujours la possibilité et la liberté de le déployer et de l'étaler, de lui donner un plus haut degré d'articulation et de différenciation sans changer son contenu matériel<sup>2</sup>. L'imprégnation d'une perception donnée par des renvois anticipatoires à des perceptions futures, est l'équivalent noétique de l'interdépendance des constituants d'un noème perceptif. C'est pourquoi nous insistons sur la possibilité permanente de l'explicitation plutôt que sur l'apparition effective d'anticipations explicites. Le terme « horizon intérieur » que nous avons appliqué à l'aspect noématique de la perception, convient aussi à son aspect noétique; il se prête bien à rendre l'encadrement d'une perception par des renvois anticipatoires à d'autres perceptions qui la développeront.

## 2. Potentialités de la conscience

Husserl a examiné le phénomène qui nous occupe, en parlant des « potentialités de la conscience<sup>3</sup> ». Au moyen des anticipations qui enveloppent la perception actuelle d'une chose, nous sommes renvoyés à des expériences perceptives possibles de cette chose. L'actualisation de ces possibilités est vécue comme dépendant du sujet lui-même, au moins en principe. Anticipant l'aspect sous lequel la chose apparaîtra quand nous la percevrons d'un autre point d'observation, nous vivons cette perception anticipée comme une potentialité que nous sommes libres d'actualiser en nous déplaçant. Quand nous entendons un son, et que nous le percevons comme la voix d'un ami, nous anticipons des expériences visuelles qui se réaliseront si nous entrons dans la pièce voisine. Si une chose vue apparaît, en

1. Cf. HUSSERL, *Logik*, pp. 50-51.

2. En ce qui concerne l'identité du contenu matériel d'une signification par rapport aux différences d'explicitation, ou à des différences similaires, cf. HUSSERL, *Log. Unt.*, II, v, § 21.

3. HUSSERL, *Méditations cartésiennes* sect. 19.

vision même, comme dure ou lisse, c'est que, noétiquement parlant, nous nous attendons à faire certaines expériences tactiles lorsque nous étendrons la main pour toucher cette chose<sup>1</sup>. De même, quand nous nous souvenons d'une perception passée, nous pouvons imaginer des aspects sous lesquels la chose se serait présentée si nous l'avions regardée d'un point d'observation différent de celui où nous nous trouvons en fait. Nous avons conscience d'avoir été libres de remplir les conditions dont il s'agit, au moment de la perception passée. Comme nous l'avons montré<sup>2</sup>, l'indétermination de constituants du noème perceptif signifie leur déterminabilité. Évidemment cette déterminabilité est une déterminabilité par le sujet percevant qui a conscience d'être libre de remplir, au moyen de mouvements de sa part, les conditions d'où dépend la détermination effective des constituants indéterminés<sup>3</sup>.

Les exemples que nous venons de citer montrent que la conscience du corps propre intervient dans l'expérience perceptive de choses autres que le corps. Cette intervention est possible, parce qu'une certaine conscience de notre existence incarnée, concernant à la fois notre posture présente et nos potentialités somatiques (la liberté que nous avons de mouvoir notre corps, et le pouvoir que, dans une certaine mesure, nous avons sur quelques-uns de nos organes), est un concomitant marginal permanent de notre vie consciente. Pour l'exprimer avec plus de précision, l'intervention en question compte parmi les phénomènes par lesquels nous devenons conscients, ne soit-il que sous forme marginale, de la permanence de la présence de notre corps<sup>4</sup>.

Dans les analyses précédentes, nous avons rencontré deux potentialités qui, bien que différentes, sont étroitement liées: d'abord la potentialité d'élucidation et d'explicitation d'un noème perceptif donné<sup>5</sup>, et ensuite la possibilité d'exploration de la chose perçue, en réalisant effectivement de nouvelles perceptions à travers lesquelles cette chose se présente sous des aspects différents, dans des orientations qui varient, etc. C'est au cours d'un tel processus d'exploration effective que la chose en question qui, à travers une perception donnée, apparaissait comme vague et indistincte, reçoit une détermination progressive.

1. HUSSERL, *loc. cit.*, pp. 38-39: « Partout ici se mêle à ces possibilités un 'je puis' et un 'j'agis', un 'je puis agir autrement que je n'agis en fait', — peu importe, d'ailleurs, les inhibitions toujours possibles qui peuvent enrayer cette 'liberté' comme toute 'liberté' en général. » Cf. aussi STOUT, *Analytic psychology*, II, pp. 25-26.

2. *Supra*, p. 226.

3. Cf. HUSSERL, *Erfahrung und Urteil*, pp. 34 et 88 et suiv.

4. Ce n'est pas le lieu ici même d'effleurer les nombreuses questions qui se posent à propos de la conscience marginale que nous avons à tout instant de notre corporalité.

5. Cf. *supra*, pp. 227-228.

Il arrive que la conscience qu'il est possible d'explorer l'objet perçu prenne une forme des plus actives. Le sujet, non seulement se sent libre de remplir par des mouvements appropriés les anticipations dont se pénètre la perception donnée, mais il éprouve le besoin de se servir de cette liberté. Une apparence perceptive donnée éveille en lui un intérêt pour l'objet qui apparaît<sup>1</sup>. Les constituants de l'horizon intérieur, surtout les constituants indéterminés, fonctionnent comme des stimuli. Le sujet éprouve une tendance à remplir par une expérience sensible directe ce qui n'est qu'impliqué et anticipé dans la perception présente, et à prendre de l'objet perçu une connaissance perceptive de plus en plus complète. Cherchant à satisfaire son intérêt dans l'objet qui apparaît, le sujet se trouve engagé dans un processus perceptif tel que les apparences successivement réalisées s'organisent en un système noématique cohérent, et que, corrélativement, les actes de perception correspondants s'unissent les uns avec les autres, si bien que chaque perception particulière devient une phase de ce processus.

### 3. Les conditions nécessaires et suffisantes du processus perceptif

Quand nous avons analysé le processus perceptif<sup>2</sup>, nous avons insisté sur la concordance et la continuation mutuelle des multiples apparences qui appartiennent à un même groupe noématique cohérent. A la lumière des résultats auxquels l'étude de la structure du noème perceptif nous a amené, nous pouvons formuler ces relations comme suit : à travers une perception donnée, la chose perçue apparaît sous un certain aspect dont la réflexion révèle qu'il était impliqué comme codéterminant dans des apparences perceptives qui correspondent à des perceptions précédentes. L'aspect en question est à son tour codéterminé par des aspects sous lesquels la chose s'était montrée ou pourra se montrer dans d'autres perceptions. C'est en vertu de ces renvois mutuels que les noèmes perceptifs s'enchaînent en un groupe systématique cohérent qui est l'équivalent en terme de conscience de la chose réelle perçue. Chaque apparence particulière réalise en son lieu le système tout entier. Donc à travers chacune des apparences qui lui appartiennent, le système entier est appréhendé. Aussi est-il que les noèmes multiples peuvent être les diverses apparences de la même chose.

L'harmonie et la continuation mutuelle des apparences sont des conditions transcendantales de la chose réelle, surtout en ce qui

1. HUSSERL, *Erfahrung und Urteil*, § 19 ; cf. aussi *infra*, p. 292.

2. Chap. 1, 3 de cette partie.

concerne son identité<sup>1</sup>. Toutefois, ces conditions nécessaires ne sont pas suffisantes. Elles concernent la pure possibilité de la chose réelle, et non son existence effective. Pour qu'il puisse y avoir conscience perceptive d'une chose identique comme existant réellement, il faut quelque chose de plus que la simple compatibilité des apparences perceptives successives et même que leur continuation mutuelle qui se fonde, en dernière analyse, sur les renvois qu'elles impliquent les unes aux autres, renvois dont nous avons vu toute l'importance pour la structure interne des apparences perceptives.

En nous appuyant sur les résultats que nous avons obtenus, il est possible de formuler la condition suffisante de l'expérience des choses perceptibles et de leur existence réelle, en dégageant un autre caractère fondamental du processus perceptif.

Quand, au cours du processus perceptif, une perception succède à une autre, certains constituants qui, dans la perception précédente, étaient seulement impliqués et anticipés, sont maintenant donnés directement dans l'expérience sensible. Inversement, certains constituants qui, dans la perception précédente, se présentaient directement dans le mode de l'expérience sensible, ne sont maintenant donnés que sous forme implicite. On peut se souvenir de ces constituants comme venant de se présenter directement dans l'expérience sensible, et anticiper leur réapparition dans ce mode privilégié lorsqu'on réinstaurera les conditions de perception appropriées<sup>2</sup>. Chaque perception appartenant au processus remplit des anticipations renfermées dans d'autres perceptions, et renvoie à son tour à d'autres perceptions pour remplir ses propres anticipations<sup>3</sup>. Tant que le processus perceptif progresse sans trouble, c'est-à-dire tant que n'interviennent ni corrections ni révisions, les multiples perceptions vécues au cours du processus se confirment et se corroborent mutuellement. Grâce à cette validation mutuelle, les multiples perceptions s'organisent comme autant de phases dans l'unité d'un processus perceptif. La cohérence intrinsèque de ce processus est fondée sur le remplissement effectif des renvois anticipatoires que chaque perception particulière contient à d'autres perceptions appartenant au même processus.

La confirmation mutuelle effective des perceptions qui se succèdent au cours du processus perceptif, est la condition transcendantale suffisante de l'existence des choses réelles. Nous avons déjà<sup>4</sup> mentionné la référence essentielle des objets de toute espèce à ces intertextures d'actes et de processus de conscience. L'existence d'une chose réelle

1. Cf. *supra*, pp. 170-171.

2. Cf. *supra*, pp. 175-176.

3. Cf. HUSSERL, *Erfahrung und Urteil*, pp. 93-94.

4. Chap. 1, 6 a de cette partie.

dépend des conditions suivantes : les perceptions par lesquelles la chose se présente, doivent non seulement se continuer mais aussi se confirmer mutuellement. Le processus perceptif lié à cette chose doit se révéler un processus de remplissement des anticipations. Si, comme nous l'avons fait remarquer<sup>1</sup>, les choses réelles et le monde perceptif en général n'ont qu'une existence présomptive, c'est parce qu'il n'y a jamais, à aucun stade du processus perceptif, de garantie absolue qu'il continuera à être un processus de remplissement des anticipations, même s'il l'a toujours été jusqu'ici. En ce sens les choses et le monde perceptif en général dépendent pour leur existence de la conscience perceptive, non en tant que celle-ci peut être imaginée comme possible, mais en tant qu'elle est effectivement vécue<sup>2</sup>. Du même coup on s'aperçoit que le sens de l'existence des choses réelles et du monde perceptif en général est essentiellement défini par la contingence.

Si des perceptions multiples se confirment mutuellement en remplissant leurs anticipations, elles s'organisent dans l'unité d'un processus qui se caractérise comme une « synthèse d'identification », c'est-à-dire l'unité d'une conscience qui est conscience d'une unité<sup>3</sup>. L'identité de la chose perçue est donnée, selon Husserl<sup>4</sup>, à travers des actes qui appartiennent eux-mêmes au système d'actes se rapportant à la chose en question. Nous avons précédemment<sup>5</sup> laissé sans réponse la question de savoir si la conscience de l'identité de la chose perçue se tire d'actes spéciaux s'ajoutant aux perceptions intégrées dans le système, ou si elle tient à certains traits de l'organisation de ce système. Nous voyons maintenant que la conscience de l'identité de la chose perçue est liée à l'expérience de la confirmation mutuelle des multiples perceptions qui forment le système en question.

Ces quelques remarques sont loin d'épuiser le problème de l'identité de la chose par rapport à ses apparences variées, problème qui n'est rien moins que celui de la substance et de la substantialité, tel qu'il se pose au niveau de la perception. La place nous manque pour faire autre chose qu'indiquer quelques-unes des directions dans lesquelles, à ce qu'il nous semble, la question devrait être étudiée.

1. Chap. I, 6 b de cette partie.

2. HUSSERL, *Ideen*, p. 92 : « ... die Welt der transzendenten 'res' (scl. ist) durchaus auf Bewusstsein, und zwar nicht auf logisch erdachtes, sondern aktuelles angewiesen. »

3. *Id.*, *Méditations cartésiennes*, p. 36 : « ... elle (scl. la synthèse) est une unité de conscience une, et dans cette conscience, se constitue l'unité d'une entité (Gegenständlichkeit) intentionnelle, précisément comme étant la même entité se présentant de manières variées et multiples » ; voir aussi p. 34. Pour la notion de « synthèse d'identification », qui a une importance centrale pour la phénoménologie constitutive, cf. aussi *Log. Unt.*, II, VI, § 14 b et *Ideen*, § 41, où Husserl parle de « kontinuierlich einheitlich sich in sich selbst bestätigenden Erfahrungsbewusstsein vom selben Ding. »

4. *Id.*, *Ideen*, p. 279.

5. *Supra*, p. 166.

La chose perçue, en se présentant au cours du processus perceptif sous différents aspects et dans diverses orientations, en déployant progressivement ses propriétés et qualités, se révèle à travers ses attributs et déterminations comme ce qu'elle est, à savoir l'unité même de ces attributs et déterminations. Pour clarifier les catégories de « sujet » et de « prédicat » au sens logique, il faut remonter au processus perceptif dans lequel ces catégories ont leur « origine phénoménologique<sup>1</sup> ». Pour satisfaire son intérêt dans la chose qu'il perçoit, le sujet, loin de s'en tenir à une seule perception, doit, au contraire, aller de perception en perception, d'une apparence de la chose à d'autres apparences de la même chose<sup>2</sup>. Il doit percevoir la chose de points d'observation les plus variés, examiner ses attributs, discerner ses parties, noter ses propriétés et qualités, etc.

En prenant connaissance de ces déterminations et attributs, le sujet percevant ne les considère pas en eux-mêmes, mais en tant que la chose dont ils font partie se manifeste par leur entremise<sup>3</sup>. Les déterminations et propriétés ne sont pas prises indépendamment de la chose, mais au contraire dans leur rapport à celle-ci, c'est-à-dire à l'unité qu'elles contribuent à constituer. C'est cette unité qui est le thème permanent de l'activité percevante tout au long du processus perceptif. Toute qualité se présentant à travers une perception particulière, est prise non comme un thème, mais comme un moment du thème ; elle n'est pas isolée de la chose perçue, mais, au contraire, elle est appréhendée comme caractéristique de cette chose. Toute perception particulière d'une chose réelle présente plus que ce qui est donné directement dans l'expérience sensible, grâce à son horizon intérieur ou, noétiquement parlant, aux anticipations dont elle est imprégnée. Que ces anticipations soient vécues comme de simples possibilités exploratoires, ou sous la forme de tendances actives à procéder à une exploration effective, les potentialités qui sont ici en question — que l'on peut nommer potentialités intrathématiques — sont caractérisées par le fait qu'à les actualiser on n'abandonne pas le thème de l'activité percevante, ni même s'en distrait, mais, au contraire, le pénètre plus profondément. L'actualisation des potentialités intrathématiques est même requise pour une telle pénétration. Ceci doit

1. HUSSERL, *Erfahrung und Urteil*, § 24.

2. *Id.*, pp. 88 et 124. Cf. aussi *Ideen*, p. 205 : « ... Wahrnehmung (scl. ist) nicht ein leeres Gegenwärtighaben des Gegenstandes... sondern es (scl. gehört) (« a priori ») zum eigenen Wesen der Wahrnehmung « ihren » Gegenstand zu haben, und ihn als Einheit eines gewissen noematischen Bestandes zu haben, der für andere Wahrnehmungen vom « selben » Gegenstande immer wieder ein anderer, aber immer ein wesensmäßig vorgezeichneter ist... »

3. *Id.*, *Erfahrung und Urteil*, pp. 114-115 et 125 et suiv.

il s'agit de  
l'unité  
des  
attributs,  
la chose

←

être souligné, car nous rencontrerons bientôt<sup>1</sup> des potentialités qui ont un sens différent.

#### 4. Sur l'analyse intentionnelle

La méthode phénoménologique par excellence est « l'analyse intentionnelle ». « Son opération originale est de dévoiler les potentialités 'impliquées' dans les actualités (états actuels) de la conscience<sup>2</sup> ». L'analyse intentionnelle qui est la méthode générale d'élucidation et d'explicitation de significations (dans le sens le plus large du terme), consiste à dégager les constituants qui doivent être impliqués dans une certaine signification, pour que celle-ci puisse être telle qu'elle se présente dans un cas donné<sup>3</sup>.

Nous ne pouvons entrer ici dans un examen détaillé de l'analyse intentionnelle en général dans son applicabilité à tout sens et à toute signification, quels qu'ils soient<sup>4</sup>. En ce qui concerne l'appréhension des choses perceptibles, la méthode d'analyse intentionnelle requiert que l'examen d'une perception donnée ne se borne pas à ce qui se présente directement dans l'expérience sensible. Le « sens de perception », le *perceptum qua perceptum* ou noème perceptif, c'est-à-dire la chose perçue telle qu'elle se présente à travers la perception qu'on considère, est seulement indiqué implicitement dans ce qui est donné directement dans l'expérience sensible. Pour éclaircir plus complètement ce « sens de perception », il est nécessaire de procéder à une explicitation progressive des horizons<sup>5</sup>. C'est à l'analyse intentionnelle que nous avons eu recours, quand, dépassant ce qui est donné directement dans l'expérience sensible, nous avons mis en relief le rôle codéterminant de l'horizon intérieur. Du point de vue noétique, l'explicitation de l'horizon intérieur peut-être décrite comme dévoilement des anticipations qui s'entrelacent avec la perception donnée, — anticipations de perceptions potentielles qui, lorsqu'elles se réaliseront, feront voir ce qui pour l'instant n'est pas vu<sup>6</sup>. Soumettre une

perception à l'analyse intentionnelle, revient à la considérer par rapport à d'autres perceptions; à savoir par rapport au système des perceptions qui se réfèrent à la même chose. Puisque la chose réelle comme unité objective est constituée par des perceptions qui s'enchaînent en un groupe systématique cohérent, puisque la chose est ce qui se révèle progressivement à travers ces perceptions, et puisque la chose dérive le sens de son existence de l'enchaînement systématique et de l'intertexture des perceptions, l'investigation d'une perception particulière par l'analyse intentionnelle porte sur la contribution de cette perception à la constitution de la chose qui apparaît, sur le rôle qu'elle joue à l'intérieur du groupe auquel elle appartient, sur la fonction qu'elle assume par rapport à la « synthèse d'identification », caractéristique essentielle du processus perceptif<sup>1</sup>. En d'autres termes, soumettre une perception à l'analyse intentionnelle, c'est la considérer du point de vue transcendantal<sup>2</sup>.

Dans l'analyse intentionnelle, les perceptions particulières sont regardées comme des phases du processus perceptif au cours duquel elles ont lieu. Ce processus, comme nous l'avons vu, est une continuation et une confirmation continue des perceptions qui le composent, les unes par les autres, une actualisation progressive dans les phases ultérieures de ce qui n'était qu'impliqué dans les antérieures, et inversement, une désactualisation de ce qui était auparavant donné directement dans l'expérience sensible. C'est par la structure invariante de toute perception particulière que l'on doit rendre compte du processus perceptif comme « synthèse d'identification ». En ce qui concerne sa forme d'organisation, le processus perceptif plonge ses racines dans la structure de la perception particulière. Si le processus doit être caractérisé au moyen de termes et de principes empruntés à la théorie de la Forme, notamment au moyen de la loi de « bonne continuation<sup>3</sup> », c'est parce que le noème perceptif qui correspond

1. HUSSERL, *Idem*, pp. 176 et suiv. : « ... die Betrachtung der Einzelheiten unter dem 'teleologischen' Gesichtspunkt ihrer Funktion 'synthetische Einheit' möglich zu machen... wendet sich den wesensmäßig in den Erlebnissen selbst, in ihren Sinngebungen, in ihren Noesen überhaupt gleichsam vorgezeichneten, gleichsam aus ihnen herauszuholenden Bewusstseinsmannigfaltigkeiten zu... Sie sucht zu erforschen, wie Selbiges, wie objektive... Einheiten jeder Art 'bewusste', 'vermeinte' sind, wie zur Identität des Vermeinten Bewusstseinsgestaltungen sehr verschiedenen und doch wesensmäßig geforderten Baues gehören... » *Méditations cartésiennes*, p. 42 : « ... le phénoménologue peut se rendre compte comment et dans quels modes déterminés de ce courant de conscience des unités objectives (des objets) fixes et permanentes peuvent devenir conscientes... il peut comprendre comment cette merveilleuse opération, à savoir la 'constitution' d'objets idéiques, se réalise pour chaque catégorie d'objets, c'est-à-dire quel est l'aspect pour chacune d'elles de la vie de la conscience constituante, et quel est l'aspect qu'elle doit avoir conformément aux modifications noétiques et noématiques corrélatives du même objet. »

2. Cf. chap. I, 6<sup>a</sup> de cette partie.

3. Cf. chap. I, 5 de cette partie.

1. Cf. cinquième partie, 9 b.

2. HUSSERL, *Méditations cartésiennes*, p. 40.

3. Cf. G. BERGER, *Recherches sur les conditions de la connaissance*, Paris, 1941, p. 101 : « ... (sel. l'analyse intentionnelle) consiste essentiellement... à préciser les significations et à dégager les idées virtuelles qu'impliquent soit les objets connus particuliers, soit les aspects de la connaissance explicitement reconnus. »

4. M. Berger utilise largement l'analyse intentionnelle dans ses investigations sur la « connaissance », dont il considère le champ comme coextensif à celui de la signification (*loc. cit.*, p. 106). Cf. aussi *Le cogito dans la philosophie de Husserl*, pp. 45-46, 79 et suiv., 109 et suiv., livre dans lequel il applique avec fruit l'analyse intentionnelle à l'étude du développement de l'œuvre de Husserl.

5. Cf. HUSSERL, *Méditations cartésiennes*, p. 39.

6. *Id.*, p. 41 : « L'explicitation phénoménologique élucide ce qui est 'impliqué' par le sens du cogitatum sans être intuitivement donné (par exemple 'l'envers' de l'objet), en se représentant les perceptions potentielles qui rendraient le non-visible visible. »

à une perception particulière, à une unité par cohérence de Forme<sup>1</sup>. Pour bien comprendre le processus perceptif nous sommes renvoyés à la structure invariante, et donc nécessaire, de la perception particulière, tandis que l'analyse de la perception particulière requiert de tenir compte du processus auquel elle appartient à titre d'une expérience perceptive parmi les nombreuses autres, également possibles, et toutes se rapportant à la même chose. Le point de vue statique et le point de vue dynamique sont complémentaires : d'une part, en vertu du rôle joué par l'horizon intérieur, la référence à l'ensemble du processus est essentielle et intrinsèque à la perception particulière ; d'autre part, ce qui se développe et se déploie au cours du processus, c'est ce que la perception particulière implique à l'état de germe.

##### 5. L'organisation de la vie perceptive, selon M. Merleau-Ponty

Dans sa *Phénoménologie de la perception*, M. Merleau-Ponty a développé une théorie de l'organisation perceptive, qui s'accorde avec la nôtre sur beaucoup de points essentiels. Les divers aspects sous lesquels une chose se présente dans la perception, sont organisés de façon spécifique. En vertu de cette organisation, les différents aspects se signifient les uns les autres dans une profonde réciprocity et équivalence. Ils communiquent, se symbolisent, se modifient, et s'impliquent<sup>2</sup>. Lorsqu'il perçoit une chose d'un point d'observation donné, le sujet se trouve devant un certain « spectacle ». Ce « spectacle » implique les différents « spectacles » devant lesquels se trouvent les observateurs situés en d'autres points, et devant lesquels se trouvera le sujet s'il se place lui-même aux points appropriés<sup>3</sup>. En ce qui concerne la perception de la profondeur, M. Merleau-Ponty nie que la convergence des yeux et la grandeur apparente de l'objet puissent être considérées comme les signes, les causes, ou les conditions de la profondeur perçue<sup>4</sup>. La grandeur apparente ne peut même pas être définie en dehors de la profondeur, puisqu'elles s'impliquent l'une l'autre : « Convergence, grandeur apparente et distance se lisent l'une dans l'autre, se symbolisent ou se signifient naturellement l'une l'autre, sont les éléments abstraits d'une situation et sont en elle synonymes l'une de l'autre<sup>5</sup>... » Les qualités chromatiques d'une chose perçue sont qualifiées et codéterminées par les autres

1. Cf. chap. II, 7 b de cette partie.

2. MERLEAU-PONTY, *Phénoménologie de la perception*, pp. 373-374.

3. *Id.*, pp. 390 et 307.

4. *Id.*, pp. 296 et suiv.

5. *Id.*, p. 302.

qualités de cette chose<sup>1</sup>. Les différents sens communiquent de telle sorte que l'on peut « voir » « la rigidité et la fragilité du verre », « l'élasticité de l'acier », que l'on peut « entendre » « la dureté et l'inégalité des pavés dans le bruit d'une voiture », etc.<sup>2</sup> Selon M. Merleau-Ponty<sup>3</sup>, « un objet est un organisme de couleurs, d'odeurs, de sons, d'apparences tactiles qui se symbolisent et se modifient l'un l'autre et s'accordent l'un avec l'autre selon une logique réelle... » En raison de la façon dont les apparences, aspects, et propriétés d'une chose sont organisés, il n'y a pas de fonction à remplir par un principe coordinateur spécial. Puisque les différents aspects sous lesquels une chose apparaît, ne sont pas donnés comme séparés ou indépendants les uns des autres, ils n'ont pas besoin d'être unifiés expressément<sup>4</sup>. Se signifiant, s'impliquant, se modifiant, et se qualifiant les uns les autres, les multiples apparences d'une chose perçue sont de prime abord intrinsèquement liées entre elles en vertu des renvois qu'elles renferment les unes aux autres. Elles n'ont pas besoin d'être coordonnées à nouveau par leur subordination à une loi, à une formule, ou, comme dit encore M. Merleau-Ponty, à un « géométral<sup>5</sup> ». Si un objet, par exemple un cendrier, se présente avec un certain sens, ce sens n'est pas en quelque sorte caché derrière et sous les apparences, ce n'est pas une idée dérivée d'opérations intellectuelles et accessible à l'entendement seul — une idée par rapport à laquelle les aspects perceptifs sont unifiés et coordonnés. Au contraire, le sens est incorporé et incarné dans les apparences elles-mêmes<sup>6</sup>. Par conséquent, ce n'est pas à partir de données dispersées ou isolées, d'aspects qui ne feraient que concorder sans renvoyer intrinsèquement les uns aux autres, que la chose perçue est construite au moyen d'interprétations et d'aperceptions<sup>7</sup>. « Quand je perçois une chose — soit par exemple une cheminée — ce n'est pas la concordance de ses différents aspects qui me fait conclure à l'existence de la cheminée comme géométral et signification commune de toutes ces perspec-

1. MERLEAU-PONTY, *Op. cit.*, pp. 361 et suiv. : « Une couleur n'est jamais simplement couleur, mais couleur d'un certain objet, et le bleu d'un tapis ne serait pas le même bleu, s'il n'était un bleu laineux. »

2. *Id.*, pp. 265 et suiv. ; cf. aussi SARTRE, *L'être et le néant*, pp. 235 et suiv. : « La fluidité, la tiédeur, la couleur bleuâtre, la mobilité onduluse de l'eau d'une piscine sont données d'un coup au travers les unes des autres et c'est cette interpénétration totale qui se nomme le ceci. »

3. MERLEAU-PONTY, *loc. cit.*, p. 48.

4. Cf. *Id.*, pp. 302, 306-307, 376.

5. *Id.*, pp. 266 et 269. Cf. pp. 152 et suiv. pour l'altération des implications perceptives dans des conditions pathologiques.

6. *Id.*, p. 369.

7. *Id.*, p. 178 : « ... l'objet extérieur n'est pas le géométral ou l'invariant d'une série de perspectives, mais une chose... dont, selon l'évidence perceptive, les perspectives ne sont pas des indices, mais des aspects. L'intellectualisme ne peut concevoir le passage de la perspective à la chose même, du signe à la signification que comme une interprétation, une aperception, une intention de connaissance. »

tives, mais inversement je perçois la chose dans son évidence propre et c'est ce qui me donne l'assurance d'en obtenir, par le déroulement de l'expérience perceptive, une série indéfinie de vues concordantes<sup>1</sup>. Quand on perçoit un cube, on n'est pas en présence de données sensorielles, c'est-à-dire devant des signes qui demandent une interprétation<sup>2</sup>, mais on se trouve devant les côtés du cube. A proprement parler, le sujet ne perçoit même pas des projections ou des profils du cube, mais « il voit le dé même tantôt d'ici, tantôt de là, les apparences qui ne sont pas encore figées communiquent entre elles, passent l'une dans l'autre<sup>3</sup>... »

L'exposé que M. Merleau-Ponty donne du processus perceptif, correspond à ses thèses sur l'organisation interne des aspects sous lesquels s'offre la chose perçue. Apparaissant dans une certaine orientation, le cube se présente pourtant comme un cube à travers cette perception particulière. Quand nous nous mettons à tourner le cube dans notre main, ou à nous déplacer autour de lui, afin de le faire apparaître sous divers aspects, le cube se dévoile comme ce qui avait été visé à travers la perception initiale<sup>4</sup>. Au cours du processus perceptif, ce qui avait été seulement impliqué dans les horizons d'une perception particulière, se développe progressivement, et se déploie dans l'expérience sensible authentique<sup>5</sup>. Puisque les apparences qui correspondent aux multiples phases du processus perceptif, ne sont pas données ni posées comme séparées les unes des autres, elles n'ont pas à être unies par une synthèse expresse s'effectuant après coup<sup>6</sup>. L'identité de la chose perçue tout au long du processus perceptif, c'est-à-dire l'identité de la chose par rapport à ses apparences changeantes, est comparable à l'identité d'un corps perçu en mouvement<sup>7</sup>. L'identité du corps en mouvement n'est pas posée ni thématisée, encore moins inférée, par l'entremise d'actes par lesquels les différentes positions du corps sur son trajet seraient expressément reliées les unes aux autres<sup>8</sup>. Si une synthèse est en jeu

1. MERLEAU-PONTY, *loc. cit.*, p. 216.

2. Cette thèse de M. Merleau-Ponty, que nous adoptons volontiers, est en opposition avec la théorie husserlienne de l'aperception perceptive, que nous avons examinée plus haut (chap. II, 6 de cette partie). Nous nous accordons aussi avec M. Merleau-Ponty pour rejeter les notions de  $\nu\lambda\eta$  et  $\mu\alpha\rho\rho\eta$  (*loc. cit.*, p. 464).

3. *Id.*, pp. 374-375.

4. *Id.*, p. 237.

5. *Id.*, p. 390 : « ... les expériences... que j'obtiendrai en me déplaçant ne font que développer ce qui est indiqué par les horizons de mon expérience actuelle et n'y ajoutent rien. Ma perception fait coexister un nombre indéfini de chaînes perceptives qui la confirmeraient en tous points et concorderaient avec elle. »

6. *Id.*, p. 306.

7. Cf. l'examen que M. Merleau-Ponty fait de l'expérience perceptive du mouvement, et surtout son analyse de la controverse entre Linke et Wertheimer (*id.*, pp. 313 et suiv.).

8. *Id.*, p. 316 : « L'... mouvant n'est pas identique sous les phases du mouvement, il est identique en elles. »

dans le processus perceptif, c'est une « synthèse de transition » en vertu de laquelle les phases multiples passent les unes dans les autres de façon continue; et continu veut dire ici sans coordination ni unification expresse<sup>1</sup>. Pour la notion de « synthèse de transition » M. Merleau-Ponty se réclame de Husserl<sup>2</sup>. Husserl parle plutôt de « synthèse d'identification »<sup>3</sup>, et il en caractérise ainsi la continuité : « In der Kontinuität fortgesetzter, aber nicht in getrennte Akte zerfallender Identitätsverschmelzung erscheint hierbei der identisch eine Gegenstand nur ein einziges Mal, und nicht so oft, als Einzelakte unterscheidbar sind<sup>4</sup> ». Tout au long du processus perceptif, pour nous exprimer dans le langage de nos formulations antérieures<sup>5</sup>, le thème est la chose perçue, c'est-à-dire un certain système noématique. Bien que ce système soit appréhendé successivement du point de vue d'un certain nombre de ses membres, aucun de ceux-ci ne devient pour cela un thème en lui-même. Pour rendre compte des « synthèses d'identification » perceptives, il faut, d'après Husserl<sup>6</sup>, décrire et analyser les noèses et noèmes qui appartiennent à une expérience perceptive systématisée d'une chose réelle. C'est pour contribuer à la résolution de ce problème que nous avons abordé le problème de l'organisation du processus perceptif. Celui-ci s'est révélé être unifié de l'intérieur, puisque son unité est entièrement fondée sur l'accord mutuel, la cohérence, et la continuation harmonieuse des noèmes perceptifs qui correspondent aux multiples phases du processus, et, noétiquement parlant, sur la confirmation mutuelle de ces phases<sup>7</sup>. Selon M. Merleau-Ponty « ... les profils ne se succèdent pas ou ne se juxtaposent pas devant moi. Mon expérience... se lie à elle-même de telle manière que je n'ai pas différentes vues perspectives reliées par la conception d'un invariant<sup>8</sup> ». Cette assertion est corroborée par nos résultats, notamment par la mise en évidence du rôle que doit jouer la notion de cohérence de Forme dans l'analyse de l'organisation perceptive<sup>9</sup>.

M. Merleau-Ponty distingue et même oppose la chose donnée dans l'« évidence propre » ou « évidence perceptive », et la série d'apparences ou d'aspects concordants. « Nous ne commençons pas

1. MERLEAU-PONTY, *loc. cit.*, p. 380 : « Je n'ai pas une vue perspective puis une autre, et entre elles une liaison d'entendement, mais chaque perspective passe dans l'autre et, si l'on peut encore parler de synthèse, il s'agit d'une 'synthèse de transition'. »

2. *Id.*, p. 307.

3. Cf. *supra*, p. 232.

4. HUSSERL, *Log. Unt.*, II, 2, pp. 98-99.

5. *Supra*, pp. 172 et 178.

6. HUSSERL, *Ideen*, p. 314.

7. Cf. chap. I, 3 et suiv. et chap. III, 3 de cette partie.

8. MERLEAU-PONTY, *loc. cit.*, pp. 379-380.

9. Cf. chap. I, 3 et chap. II, 7 b de cette partie.

par connaître les aspects perceptifs de la chose ; elle n'est pas médiatisée par nos sens, nos sensations, nos perspectives, nous allons droit à elle<sup>1</sup>... » « ... toute tentative pour définir la chose... comme synthèse des apparences, substituée à la chose même dans son être originaire une reconstitution imparfaite de la chose à l'aide de lambeaux subjectifs<sup>2</sup> ». Examinant les constances perceptives, notamment les constances de la forme et de la grandeur, M. Merleau-Ponty écrit : « Quand je regarde devant moi les meubles de ma chambre, la table avec sa forme et sa grandeur n'est pas pour moi une loi ou une règle du déroulement des phénomènes, une relation invariable : c'est parce que je perçois la table avec sa grandeur et sa forme définie que je présume, pour tout changement de la distance ou de l'orientation, un changement corrélatif de la grandeur et de la forme, — et non pas l'inverse. C'est dans l'évidence de la chose que se fonde la constance des relations, loin que la chose se réduise à des relations constantes<sup>3</sup> ». La distinction que M. Merleau-Ponty introduit entre la chose elle-même et la série d'apparences concordantes, nous semble inadmissible et aussi incompatible avec sa théorie de la perception, et surtout avec son idée qu'il ne faut pas considérer la chose comme une « signification commune », un « géométral », un invariant, etc. des apparences. De là il suit que l'objet perçu n'est pas quelque chose en dehors ou au-dessus des apparences. M. Merleau-Ponty insiste, à juste titre, sur ce que l'appréhension perceptive d'une chose ne se doit pas à des opérations intellectuelles s'appliquant à des données quelconques, que celles-ci soient conçues comme des sensations, dans le sens traditionnel, qui devraient être interprétées, ou comme des aspects dispersés qu'il s'agirait de grouper et de coordonner. Par conséquent, l'expérience perceptive ne tient pas sa référence à la chose perçue d'activités mentales qui se superposeraient à elle ou qui lui seraient extrinsèques, dans quel sens que ce soit. Cette référence, au contraire, est inscrite dans la structure interne même de l'expérience perceptive, et lui est intrinsèquement et essentiellement inhérente. D'autre part, comment peut-on « aller droit » à la chose sinon par l'expérience perceptive qui, comme M. Merleau-Ponty en conviendra sûrement, est la seule voie d'accès possible aux choses réelles ? Il est bien vrai qu'à travers chaque perception particulière la chose perçue ne se présente que par voie d'esquisse, sous un aspect déterminé plutôt que sous un autre, et donc de façon néces-

1. MERLEAU-PONTY, *loc. cit.*, p. 374.

2. *Id.*, p. 375 ; cf. aussi p. 84 la distinction entre « une série concordante et indéfinie de vues sur l'objet », et « l'objet dans sa plénitude ».

3. *Id.*, p. 348. Dans ce contexte, M. Merleau-Ponty est amené à soutenir l'existence de « perceptions privilégiées » (cf. aussi pp. 266 et suiv.). Nous ne pouvons examiner cette thèse dans le cadre de cet ouvrage.

sairement unilatérale et limitée. Pourtant ce qui apparaît à travers une perception particulière, ce n'est pas un aspect de la chose perçue, mais celle-ci en elle-même, en tant que telle, et, pour ainsi dire, dans son entier, bien qu'elle ne se présente que sous une certaine face, d'un certain côté, etc<sup>1</sup>. Ceci veut dire, comme nous l'avons établi<sup>2</sup>, que chaque apparence perceptive d'une chose, non seulement renvoie à d'autres apparences, mais est profondément qualifiée et déterminée par ces renvois. On peut donc soumettre chaque apparence perceptive à un processus d'élucidation et d'explicitation, pour dégager à titre de facteurs codéterminants d'autres aspects sous lesquels la chose apparaîtra dans les conditions appropriées<sup>3</sup>. C'est en ce sens, mais en ce sens seulement, que nous pouvons accepter l'expression de M. Merleau-Ponty que nous avons citée tout à l'heure<sup>4</sup> : « la chose dans son évidence propre... me donne l'assurance d'en obtenir... une série indéfinie de vues concordantes ». Parfois M. Merleau-Ponty s'approche de l'interprétation de la perception, que nous défendons ici. Par exemple, il parle d'une « contraction en un seul acte perceptif de tout un processus possible »<sup>5</sup>. Si M. Merleau-Ponty en vient à maintenir une opposition entre la chose elle-même et le système des apparences concordantes, c'est, croyons-nous, faute de distinguer l'aspect noématique d'avec l'aspect noétique de la perception, et de procéder à une analyse approfondie de l'aspect noématique. Cette analyse amène à dévoiler le statut noématique des objets, quels qu'ils soient, incluant les choses réelles percevables<sup>6</sup>. Dans une orientation strictement phénoménologique, il n'y a aucun titre pour distinguer la chose elle-même d'avec un groupe systématiquement enchaîné de noèmes perceptifs qui renvoient tous intrinsèquement les uns aux autres, et qui, en vertu de ces renvois mutuels, se qualifient les uns les autres.

Selon M. Merleau-Ponty, et ses thèses sont corroborées par les résultats que nous avons obtenus, l'organisation perceptive est telle que les parties qui composent un ensemble ainsi organisé, loin de coexister purement et simplement, s'impliquent, s'enveloppent, se symbolisent, et se qualifient mutuellement. Ces parties sont dans une profonde interdépendance mutuelle. Cette forme d'organisation prévaut aussi dans notre existence corporelle. Quand il parle du

1. Cf. *supra*, pp. 125 et 178.

2. Chap. I, 1-2 et chap. II, 1 et 7 b de cette partie.

3. Cf. *supra*, pp. 227-228.

4. P. 238.

5. MERLEAU-PONTY, *loc. cit.*, p. 306 ; cf. aussi pp. 380-381 : « Dans l'horizon intérieur et extérieur de la chose ou du paysage, il y a une co-présence ou une co-existence des profils qui se noue à travers l'espace et le temps » ; et p. 84.

6. Cf. 5 c de la troisième partie, et 6 a du premier chapitre de celle-ci.

corps, M. Merleau-Ponty a en vue, conformément à la distinction que nous avons mentionnée<sup>1</sup>, le corps propre tel qu'il est vécu par le sujet incarné, et non l'organisme comme objet physique conçu par la science. Une posture corporelle, ou un geste, concerne, sinon le corps tout entier, du moins un système plus ou moins étendu d'organes corporels. Chacun de ces organes remplit une fonction spécifique selon la posture globale que le corps assume dans une situation donnée. Loin d'être seulement coordonnés les uns avec les autres, les différents organes et leurs fonctions se conditionnent et se déterminent de telle façon que dans la fonction de tout organe celles des autres sont enveloppées, impliquées, et inscrites<sup>2</sup>. C'est en dépendance les unes des autres, et en vue de la tâche vers laquelle le corps est polarisé dans une situation donnée, que sont assignées les fonctions aux différents organes qui figurent dans une posture corporelle d'ensemble. L'existence corporelle présente donc la structure d'organisation que nous avons décrite comme cohérence de Forme<sup>3</sup>. Il en est de même des expériences visuelles, tactiles et autres que nous avons de notre corps propre. Il n'y a pas besoin d'une traduction explicite des données tactiles en 'langage visuel', ni d'une synthèse expresse de l'information que nos différents sens nous fournissent sur notre corps. « ...cette traduction et cet assemblage sont faits une fois pour toutes en moi : ils sont mon corps même... les 'données visuelles' n'apparaissent qu'à travers leur sens tactile, les données tactiles qu'à travers leur sens visuel, chaque mouvement local que sur le fond d'une position globale, chaque événement corporel, quel que soit l' 'analyseur' qui le révèle, sur un fond significatif où ses retentissements les plus lointains sont au moins indiqués et la possibilité d'une équivalence intersensorielle immédiatement fournie<sup>4</sup> ». L'unité dont il s'agit ici, n'est pas une unité par rapport à une loi de covariation d'un certain nombre de termes. C'est une unité par interdépendance profonde, interdétermination, et implication mutuelle. Ni les variations qui ont lieu dans nos organes, ni les invariants par rapport à ces variations ne sont explicitement appréhendés et posés. La conscience que nous avons à chaque moment de nos organes et de notre corps dans son ensemble, ne doit pas être prise pour un savoir thématique. Cette

1. Cf. *supra*, p. 140, note 2.

2. Cf. MERLEAU-PONTY, *loc. cit.*, pp. 114 et suiv. et 173 et suiv.

3. Deuxième partie, 8 et 10.

4. MERLEAU-PONTY, *loc. cit.*, p. 175 ; cf. aussi p. 177 : « Une certaine expérience tactile du bras signifie une certaine expérience tactile de l'avant-bras et de l'épaule, un certain aspect visuel du même bras, non que les différentes perceptions tactiles, les perceptions tactiles et les perceptions visuelles participent toutes à un même bras intelligible... mais parce que le bras vu et le bras touché, comme les différents segments du bras, font tous ensemble un même geste. »

conscience ne prend pas la forme de représentations explicites, développées et bien circonscrites. Elle a plutôt la nature d'une familiarité globale inarticulée, d'où la conscience thématique et positionnelle est absente. La nature particulière de cette conscience apparaît de façon très frappante dans des cas pathologiques où les malades perdent, en même temps que leur familiarité avec leur existence corporelle, la libre disposition de leurs organes<sup>1</sup>.

Selon M. Merleau-Ponty, la structure d'organisation en question a son origine dans l'existence corporelle, et c'est de là qu'elle est transférée et communiquée à la perception des choses extérieures. Quand un objet est présenté à un seul des sens, il fait appel à tous les autres, si bien que le corps tout entier est polarisé vers l'objet. Les organes des sens, comme tous les organes, communiquent directement les uns avec les autres, en vertu de leur interdépendance mutuelle. C'est là la racine de l'implication mutuelle des aspects d'une chose et de ses qualités qui appartiennent à différents domaines de la sensibilité. « Les propriétés sensorielles d'une chose constituent ensemble une même chose comme mon regard, mon toucher, et tous mes autres sens, sont ensemble les puissances d'un même corps intégrées dans une seule action<sup>2</sup> ». Et c'est aussi à cause de l'espèce particulière d'unité qui prévaut dans l'organisation du corps propre, que les différentes apparences d'une chose, qui se succèdent au cours du processus perceptif, passent les unes dans les autres de manière continue, et n'ont pas besoin d'être coordonnées expressément par rapport à un « géométral », ou, en d'autres termes, que la synthèse perceptive est une « synthèse de transition », et non une synthèse par actes spéciaux d'unification<sup>3</sup>. Selon M. Merleau-Ponty, l'unité et l'identité de la chose perçue se révèlent comme corrélatives de celles du corps propre<sup>4</sup>. « L'identité de la chose à travers l'expérience perceptive n'est qu'un autre aspect de l'identité du corps propre au cours des mouvements d'exploration, elle est donc de même sorte qu'elle : comme le schéma corporel, la cheminée est un système d'équivalences qui ne se fonde pas sur la reconnaissance de quelque loi, mais sur l'épreuve d'une présence corporelle<sup>5</sup>. En tant que corrélat du corps propre, la chose perçue « n'est pas d'abord une signification pour l'entendement, mais une structure accessible à l'inspec-

1. MERLEAU-PONTY, *loc. cit.*, pp. 120 et suiv. et 162 et suiv.

2. *Id.*, p. 367 ; cf. aussi pp. 270 et suiv.

3. *Id.*, p. 349 : « ... de même que les attitudes perceptives ne sont pas connues de moi une à une, mais implicitement données comme les étapes dans le geste qui conduit à l'attitude optimale, corrélativement les perspectives qui leur correspondent ne sont pas posées devant moi l'une après l'autre... » Cf. aussi p. 358.

4. *Id.*, p. 363 ; cf. aussi p. 237 : « La synthèse de l'objet se fait... à travers la synthèse du corps propre, elle en est la réplique ou le corrélatif... »

5. *Id.*, pp. 216, 235 et suiv. et 322.

tion du corps<sup>1</sup> ; et percevoir, c'est percevoir *avec* le corps<sup>2</sup>. Aussi le corps est-il « l'instrument général de ma 'compréhension' », l'agent et même le sujet de la perception<sup>3</sup>. Le passage que voici éclaircit bien ce que M. Merleau-Ponty veut dire, quand il parle du corps propre comme sujet de la perception : « ...il y a une logique du monde que mon corps entier épouse et par laquelle des choses intersensorielles deviennent possibles pour nous. Mon corps en tant qu'il est capable de synergie sait ce que signifie pour l'ensemble de mon expérience telle couleur en plus ou en moins, il en sait d'emblée l'incidence sur la présentation et le sens de l'objet. Avoir des sens, par exemple avoir la vision, c'est posséder ce montage général, cette typique des relations visuelles possibles à l'aide de laquelle nous sommes capables d'assumer toute constellation visuelle donnée. Avoir un corps, c'est posséder un montage universel, une typique de tous les développements perceptifs et de toutes les correspondances intersensorielles par-delà le segment du monde que nous percevons effectivement<sup>4</sup> ».

La théorie de M. Merleau-Ponty que nous venons d'esquisser, soulève des problèmes qui concernent la fonction du corps et de ses mouvements dans la vie perceptif. Il s'agit de savoir quel rôle jouent ces mouvements dans la constitution des choses perçues, et de quelle nature est la relation entre les apparences perceptives de la chose et les phénomènes corporels. Quant à cette relation, M. Merleau-Ponty parle d'« un ensemble de correspondances vécues » et d'une « connexion vivante<sup>5</sup> ». Les problèmes dont il s'agit sont trop complexes et trop importants, pour que nous puissions les examiner en passant. Aussi nous abstenons-nous de poursuivre plus loin l'exposé de la théorie que M. Merleau-Ponty a développée de l'existence corporelle, et d'entrer dans un examen des nombreuses conséquences qu'il en tire, et qui intéressent la perception aussi bien que d'autres phénomènes. Ce que nous voulons faire avant tout dans le cadre du présent ouvrage, c'est mettre en relief les points sur lesquels nos vues sur l'organisation perceptif s'accordent avec les siennes.

Pourtant, il nous faut ajouter une seule remarque. Le passage que nous venons de citer, montre que M. Merleau-Ponty relie la constitution des choses réelles et du monde perceptif en général à l'existence corporelle plutôt qu'à la conscience. Quelle que soit l'importance

1. MERLEAU-PONTY, *loc. cit.*, p. 369.

2. Cf. *Id.*, pp. 275-276 et 376-377.

3. Cf. *Id.*, pp. 237 et suiv., 269 et suiv., 350-351.

4. *Id.*, p. 377.

5. *Id.*, pp. 236-237 ; cf. aussi p. 358.

que les mouvements du corps et des phénomènes corporels en général, par exemple les phénomènes kinesthésiques, ont dans la constitution des choses perceptibles, dans un contexte strictement phénoménologique, on ne peut faire intervenir des phénomènes corporels qu'en tant qu'ils sont vécus, c'est-à-dire tels qu'ils apparaissent et se présentent. A proprement parler, il s'agit moins de l'existence corporelle elle-même en tant qu'une réalité, que de la conscience spécifique que nous en avons. Certes, cette conscience n'est pas nécessairement une conscience thématique, positionnelle, et explicite ; et nous convenons très volontiers avec M. Merleau-Ponty de ce qu'il y a... plusieurs manières pour la conscience d'être conscience<sup>1</sup> ». Mais il nous faut souligner qu'une conscience anté-prédicative, pré-positionnelle, et non thématique, est une conscience tout de même. D'autre part, les problèmes de constitution se posent non seulement à propos des simples choses matérielles de la nature, des objets culturels, des objets idéaux de toute sorte, tels que les nombres, les unités de signification, etc.<sup>2</sup>, mais aussi à propos de notre corps propre et de notre existence corporelle. En nous en tenant aux principes établis par Husserl, nous soutenons que les problèmes constitutifs doivent être formulés et traités exclusivement en terme de conscience, soit positionnelle, soit pré-positionnelle.

1. MERLEAU-PONTY, *loc. cit.*, p. 144.

2. Cf. 6 a du premier chapitre de cette partie.

LE CHAMP THÉMATIQUE

Le seul type d'organisation dans la conscience, que nous ayons jusqu'à présent analysé, est la cohérence de Forme. Pour en dégager d'autres, il nous semble approprié de commencer par un examen de certaines notions de William James, et avant tout de ce qu'il appelle les « franges ».

I. Les « franges », selon James

James définit les « franges » comme des pendants dans la conscience de processus cérébraux de faible intensité. C'est une sorte d'aperception obscure et embrouillée de relations et d'objets<sup>1</sup>. C'est la présence ou l'absence de « franges », qui fait la différence entre ce que James appelle « knowledge about » et « acquaintance ». Celle-ci consiste dans la simple présence d'une donnée; dans le cas de « knowledge about », au contraire, la donnée apparaît dans une certaine relation avec quelque chose d'autre. Les « franges » forment une classe spéciale des « états transitifs ». Tous les « états transitifs », selon James, sont conditionnés par des processus cérébraux d'intensité relativement faible. Leur fonction dans la vie consciente consiste à mener d'une « partie substantive » à une autre<sup>2</sup>. Cela est vrai aussi pour les « franges »<sup>3</sup>. Elles se manifestent sous la forme d'un « sentiment d'affinité », « l'un des traits les plus intéressants du courant subjectif ».

Il peut y avoir « affinité » entre ce qui occupe notre esprit, ce sur quoi porte notre activité mentale, le thème (comme nous dirons

1. Cf. JAMES, *The principles of Psychology*, I, pp. 258 et suiv.

2. Cf. notre article « William James' theory of the 'transitive parts' of the stream of consciousness », sect. IV, loc. cit.

3. Dans son article « The 'fringe' of William James' psychology the basis of logic », pp. 138 et suiv., *Philosophical review*, XX, 1911, E. B. McGilvary a fait une distinction beaucoup plus tranchée que James entre les « états transitifs » et les « franges ». Les « états transitifs » sont définis par McGilvary comme des expériences de relations qui hient, dans les cas les plus simples, deux termes donnés dans l'expérience présente, tandis que les « franges » appartiennent à des complexes relationnels incomplets. Attachée à un terme donné dans l'expérience présente, la « frange » renvoie à un terme absent. Elle termine dans une lacune vide de tout contenu, vide même d'objets ne perçus qu'obscurément.

désormais) et des mots, des phrases, des images, des représentations, etc. qui nous viennent dans l'esprit. Tout thème est enveloppé de « franges », il nage dans un halo de relations, de renvois, de références, dont nous n'avons qu'une conscience inarticulée et vague. Dans la mesure où les idées, images, etc., qui se trouvent passer devant notre esprit, semblent avoir une place dans ce système ou halo de « franges », elles sont acceptées comme convenant au thème, comme ayant avec lui une relation interne. Voilà en quoi consiste le « sentiment d'affinité ». Lorsque nous tournons notre attention vers ces images, nous avons l'impression d'une transition continue, nous sentons que notre pensée se meut dans la bonne direction. Très souvent, notre pensée ne fait que suivre un chemin esquissé par les « franges » mêmes qui escortent le thème.

Il y a aussi « affinité » entre les mots qui se succèdent dans un discours que nous lisons, ou que nous entendons. Ceux que nous avons déjà entendus ou lus, sont entourés de « franges », et seuls les mots qui s'accordent avec ces « franges » (c'est-à-dire qui appartiennent à la même langue et au même vocabulaire particulier à l'intérieur de cette langue), seront acceptés comme une continuation appropriée de ce qui a été présenté jusqu'alors. Quand, de plus, la structure grammaticale est correcte, la phrase est très souvent acceptée comme ayant un sens, bien qu'à l'examiner de plus près elle puisse se révéler tout à fait absurde. Quand nous relâchons d'attention, la rationalité de ce que nous lisons ou entendons, se réduit presque complètement à un tel « sentiment d'affinité ».

James se réclame encore de la notion de « franges », quand il affirme que les matériaux dont se sert la pensée sont sans importance, et que ce qui compte dans une suite de pensées, c'est le résultat vers lequel elle tend. Étant donné un point de départ, un certain but — solution d'un problème théorique, ou adoption d'une attitude pratique, prise d'une décision — peut être atteint de diverses façons, par exemple : par une suite d'images verbales qui peuvent appartenir à diverses langues, ou par une suite d'images visuelles ou tactiles. Quelles que soient les différences des matériaux, les « franges de répugnance et d'affinité mutuelles » entre les divers éléments peuvent être analogues ou même identiques. Quand le résultat est atteint, les étapes intermédiaires disparaissent rapidement. Seule la conclusion demeure comme « fait substantif ». « Quand nous avons formulé une proposition, nous sommes rarement capable, un moment après, de nous souvenir des mots exacts que nous avons employés, et pourtant il nous est assez facile de l'exprimer à nouveau en nous servant de mots différents ».

Cette citation nous amène au phénomène de signification. Ce qui

demeure comme « partie substantive », c'est la signification de la proposition, et c'est cette signification qui peut être formulée de diverses manières. Quand James parle de « franges de répugnance et d'affinité mutuelles » que les mots ont contractées les uns avec les autres, cela ne s'applique pas aux mots « en tant que simples sensations », c'est-à-dire aux sons entendus, mais aux mots « en tant que sensations comprises », c'est-à-dire aux significations de ces mots. James ne se borne pas à affirmer que les significations apparaissent elles aussi dans un halo de « franges », de telle sorte que, lorsqu'une signification donnée est appréhendée, certaines significations se présentent comme s'accordant mieux que d'autres avec elle. Il va jusqu'à recourir à la notion de « franges » pour rendre compte du phénomène de signification lui-même, c'est-à-dire du fait phénoménal que les mots possèdent une signification. Quand un mot dont la vision ou l'audition n'éveille pas d'images sensibles, se présente pourtant comme doué d'une signification, cette signification « se réduit en général à la simple frange... de sentiment de convenance ou de non-convenance au contexte et à la conclusion ». Si les mots ne sont pas de « simples sensations », s'ils sont des « sensations comprises », c'est grâce à ces « faits mentaux évanescents et 'transitifs' » que sont les « franges<sup>1</sup> ». Le même mot, *homme* par exemple, peut être employé pour désigner un individu déterminé, ou un groupe particulier, ou, dans un sens universel, tous les hommes possibles. Il se peut que dans tous ces cas nous entendions le même son, ou ayons la même image dans notre esprit, mais dans chacun des cas nous savons comment le son ou l'image doit être compris. « Cette conscience supplémentaire est une sorte de sentiment absolument positif, transformant ce qui ne serait qu'un bruit, ou qu'une vision, en quelque chose de compris ». Cette « conscience supplémentaire » est due aux « franges<sup>2</sup> ». Ce sont elles aussi qui donnent à un mot la signification spécifique qu'il peut avoir dans une situation concrète. Mentionnons enfin que James se réclame de la notion de « franges » pour rendre compte de la différence entre la 'pensée' ('thought') et le 'sentiment' ('feeling'), ou entre le concept et l'image, différence qui « se réduit, en dernière analyse, à la présence ou à l'absence de 'frange'<sup>3</sup> ».

James parle de « franges » à propos de phénomènes très hété-

1. Cf. JAMES, *loc. cit.*, I, p. 472.

2. Sur la base de sa définition des « franges » (cf. *supra*, 246, note 3), McGilvary a développé une théorie de la signification (*loc. cit.*, pp. 124 et suiv.) et de la vérification des significations (*loc. cit.*, pp. 152 et suiv.). Malgré l'intérêt des théories de McGilvary, nous ne pouvons les examiner ici ; l'étude systématique du phénomène de signification dépasse de beaucoup les limites de cet ouvrage.

3. Cf. JAMES, *loc. cit.*, I, pp. 477 et suiv.

rogènes. La question se pose de savoir si ces phénomènes présentent suffisamment de parenté, malgré leur hétérogénéité apparente, pour qu'il soit justifié de les grouper à l'aide d'une seule notion, et, sinon, pourquoi James a-t-il été amené à le tenter. Nous ne pouvons examiner ce problème dans toute son ampleur à l'intérieur du présent ouvrage. Nous désirons avant tout mettre en évidence un phénomène spécifique auquel la notion de James peut bien être appliquée, à savoir l'expérience du contexte. Pour le faire, commençons par examiner les notions de « topic » et « d'object » de pensée, telles qu'elles ont été définies par James, en nous attachant spécialement au rôle que les « franges » jouent parfois dans la connexion entre l'« object » et le « topic ».

## 2. La distinction et connexion entre le « topic » et l'« object » de pensée, d'après James

Nous avons déjà mentionné la définition que James donne de l'« object » de pensée : « ...ni plus ni moins que ce que cette pensée pense, pris exactement tel qu'elle le pense », et nous avons aussi indiqué l'analogie qui existe entre cette notion et la notion husserlienne d'« object tel qu'il est visé », ou « noème<sup>1</sup> ». Alors que, chez James, le terme « object » dénote ce qui se présente à la conscience, pris exactement tel qu'il le fait à travers un acte donné, le terme « topic », par contre, désigne l'état de chose (réel, idéal, ou imaginaire) auquel se rapporte cet acte. En généralisant les notions de James, nous avons défini ailleurs<sup>2</sup> l'« object » d'une perception comme la chose perçue telle qu'elle apparaît à travers une perception particulière (le noème perceptif) et le « topic » comme la chose perçue telle qu'elle est en réalité.

En établissant ses notions, James avait en vue tout en vue le cas des propositions. Ici l'« object » de pensée est ce qui est exprimé dans la proposition, c'est-à-dire la signification de cette proposition<sup>3</sup> telle qu'elle est comprise par le sujet. Le « topic », au contraire, est l'état de choses sur lequel porte la proposition, et que le sujet cherche à déterminer et à connaître par sa pensée et au moyen de sa proposition. James prend comme exemple la proposition : « Christophe Colomb a découvert l'Amérique en 1492<sup>4</sup> ». Disons pour simplifier que le « topic » est ici Christophe Colomb. L'« object », par contre, n'est ni

1. Cf. *supra*, pp. 152-153.

2. A. GURWITSCH, « On the object of thought », pp. 351-352, *loc. cit.*

3. Le terme « signification » est évidemment entendu dans le sens d'une entité objective idéale, par opposition aux multiples actes psychiques par lesquels cette entité identique peut être appréhendée ; cf. *supra*, pp. 146-147.

4. JAMES, *loc. cit.*, I, pp. 275-276.

off  
topic

Christophe Colomb, ni l'Amérique, ni la découverte de l'Amérique ; « ce n'est rien d'autre que l'ensemble de la phrase : 'Christophe Colomb-a-découvert-l'Amérique-en-1492'. Et si nous voulons en parler substantivement, nous devons fabriquer un substantif avec cette phrase en mettant des traits d'union entre tous ses mots ». De même, selon Husserl, dans le cas de la proposition : « le couteau est sur la table », le couteau est l'objet (au sens de Husserl, c'est-à-dire ce que James appelle le « topic ») sur lequel l'affirmation est faite. Pourtant, ce n'est pas l'objet « primaire » ni l'objet complet du jugement, mais simplement celui du sujet du jugement<sup>2</sup>.

Une fois établie la distinction entre « topic » et « object » de pensée, la question se pose de savoir quelle est leur connexion. Comme nous l'avons déjà fait remarquer<sup>3</sup>, dans *The principles of Psychology* James se contentait de postuler la référence cognitive des états mentaux, et la prenait pour acquise. Quand, plus tard, il entreprit une investigation philosophique de cette « relation ultime », il se trouva conduit vers l'« empirisme radical ». Au contraire, sur la base de la conception husserlienne de la conscience, définie par la notion d'intentionnalité, la référence cognitive des actes, ou leur référence à ce que James appelle le « topic » apparaît moins comme un problème que comme leur caractéristique fondamentale<sup>4</sup>. Quand, à travers un acte, un objet apparaît dans une certaine présentation, l'« objet qui est visé » est évidemment contenu ou impliqué dans l'« objet tel qu'il est visé »<sup>5</sup>. Inversement, il ne peut y avoir rapport d'un acte à un objet que si, à travers cet acte, l'objet se présente dans un mode spécifique, c'est-à-dire au moyen d'une « matière » complètement déterminée<sup>6</sup>. C'est seulement en transmettant une signification qu'une expression

1. Afin d'éviter des malentendus, nous nous servons des termes anglais pour les notions de James, comme nous l'avons déjà fait dans la troisième partie, 6. Husserl emploie le terme « objet » (« Gegenstand ») dans le sens usuel.

2. HUSSERL, *Log. Unt.*, II, 1, pp. 401-402 : « Dem ganzen Urteil entspricht als voller und ganzer Gegenstand der geurteilte Sachverhalt, der als identisch derselbe in einer blossen Vorstellung vorgestellt, in einem Wunsche gewünscht, in einer Frage gefragt, in einem Zweifel bezweifelt sein kann, usw. In letzterer Hinsicht betrifft der dem Urteil gleichstimmige Wunsch, das Messer sollte auf dem Tische liegen, zwar das Messer, aber in ihm wünsche ich nicht das Messer, sondern dies, dass das Messer auf dem Tische liege, dass sich die Sache so verhalte. » Pour la distinction entre « matière » et « qualité », qui joue un rôle dans ce passage, bien qu'implicitement, cf. *supra*, p. 147.

3. Cf. *supra*, pp. 154-155.

4. Cf. HUSSERL, *Log. Unt.*, II, 1, p. 372 : « Die intentionalen Erlebnisse haben das Eigentümliche, sich auf vorgestellte Gegenstände in verschiedener Weise zu beziehen... Ein Gegenstand ist in ihnen 'gemeint', auf ihn ist 'abgezielt', und zwar in der Weise der Vorstellung oder zugleich der Beurteilung, usw... Es sind... nicht zwei Sachen erlebnisartig präsent, es ist nicht der Gegenstand erlebt und daneben das intentionale Erlebnis, das sich auf ihn richtet... sondern nur Eines ist präsent, das intentionale Erlebnis, dessen wesentlicher Charakter eben die bezügliche Intention ist. »

5. Pour la différence entre l'« objet qui est visé » et l'« objet tel qu'il est visé » (« matière d'un acte intentionnel »), cf. *supra*, pp. 147-148 et 152-153.

6. Cf. HUSSERL, *Log. Unt.*, II, 1, p. 416.

verbale puisse se rapporter à un objet. La signification et l'objet auquel celle-ci se rapporte, doivent certes être distingués, mais en ce qui concerne l'acte par lequel l'expression verbale est douée d'une signification, l'appréhension de celle-ci ne peut être séparée du rapport phénoménal à l'objet signifié<sup>1</sup>. Par le fait même qu'elle transmet une signification, l'expression verbale se rapporte *ipso facto* à l'objet signifié. D'autre part, quand un objet apparaît dans une certaine présentation, celle-ci est accompagnée de renvois à d'autres présentations possibles du même objet. Son apparence présente, dans la mémoire, l'imagination, la pensée, etc., renvoie à d'autres apparences dans lesquelles il déploiera des qualités et des propriétés différentes. De même, quand on formule une proposition sur un objet, il y a des références à d'autres propositions possibles portant sur le même objet. Cela n'est qu'une prolongation ou, si l'on veut, une généralisation des résultats auxquels ont abouti nos analyses de la conscience perceptive<sup>2</sup>. En ce qui concerne la perception des choses réelles, nous sommes parvenus à définir la relation entre l'« object » et le « topic » comme celle d'un noème perceptif particulier et du groupe systématique dont il fait partie<sup>3</sup>.

Nous n'avons pas l'intention de nous engager dans une étude systématique de la référence cognitive des états mentaux en général. Nous voulons seulement examiner quelques formes typiques que peut revêtir la conscience de la référence d'une proposition à son « topic ».

Si nous admettons que dans la proposition : « Christophe Colomb a découvert l'Amérique en 1492 » le « topic » est Christophe Colomb, il est évidemment contenu dans l'« object ». L'unité de signification qu'est l'« object », inclut parmi ses constituants qui, naturellement, sont des significations, le nom propre « Christophe Colomb » qui, par voie de dénomination simple, se rapporte directement au « topic ». Dans un tel cas, il n'est que trop facile, comme le fait remarquer James<sup>4</sup>, d'isoler un « noyau substantif », et de le prendre pour l'« object », alors qu'il n'en est qu'une partie.

Dans d'autres cas, le « topic » n'est pas contenu dans l'« object », mais seulement indiqué sous forme pronomiale, comme dans la proposition : « c'était un audacieux génie ». S'il n'est pas permis au psychologue d'isoler le « noyau substantif », et de le prendre pour l'« object », il lui est tout aussi interdit d'introduire un tel « noyau » dans un « object » qui ne le contient pas en fait. Ici encore l'« object »

1. Cf. HUSSERL, *Log. Unt.*, II, 1, § 13.

2. Cf. Quatrième partie, chap. 1, 2 ; chap. II, 1 et 3 ; chap. III, 1.

3. Cf. *supra*, pp. 177-178 et 230.

4. Pour ce qui suit, cf. JAMES, *loc. cit.*, I, pp. 275-276.

est la signification de la proposition telle qu'elle est effectivement comprise. La pensée peut bien être vécue comme portant sur *Christophe Colomb*. Si elle l'est, c'est dû à ce qu'elle apparaît comme appartenant à un certain contexte. C'est grâce à une *frange* renvoyant à ce qui a été dit un peu auparavant, que nous avons la conscience de la connexion entre la pensée présente et un certain contexte de pensées. Il est assez facile d'identifier le point où, pour ainsi dire, la frange s'attache. C'est le pronom « ce ». Bien que le « topic » ne soit pas inclus dans l'« object », il y est impliqué en vertu de la *spécification de la signification du mot « ce »* par sa frange. Quand on remplace le pronom « ce » par le nom propre « Christophe Colomb », l'expression résultante a la même signification que la précédente. Cette substitution ne fait d'ailleurs nullement disparaître la frange. La proposition : « Christophe Colomb était un audacieux génie » est appréhendée en référence soit à ce qui précède, soit à ce qui va suivre, soit à un état de faits que l'orateur et l'auditeur prennent tacitement pour la base ou le cadre de leur conversation. De toute façon, la proposition apparaît vécue comme renvoyant, appartenant, et convenant à un certain contexte. Nous verrons tout à l'heure que la fonction de la frange ne se limite pas à établir une liaison entre l'« object » et le « topic ». Cette liaison n'est qu'une forme particulière sous laquelle se manifeste une fonction beaucoup plus générale.

Il y a des cas où le « topic » n'est pas représenté explicitement dans l'« object », même sous forme de pronom<sup>1</sup>. Toutefois, une proposition formulée dans de telles conditions, appartient et renvoie elle aussi à un certain contexte. Ici encore la conscience du contexte revêt la forme d'une frange dirigée vers l'arrière. James parle d'un « sentiment de continuité avec les pensées précédentes », si bien que le sujet, quand il passe d'une phase à l'autre, a conscience de suivre une seule ligne. Il a conscience qu'« il n'y a pas de rupture, qu'il continue à s'occuper du même problème ». La référence au contexte, dans laquelle est renfermée celle au « topic », prend ici la forme d'une frange d'« identité-avec-quelque-chose-d'autre », « dans laquelle un noyau substantif peut apparaître enveloppé ».

La référence au « topic » est un constituant essentiel de l'« object ». Toute signification se réfère nécessairement d'une manière ou d'une autre à son « topic ». Le sujet sait toujours d'une certaine façon à quoi il pense. Si, comme dans les cas que nous venons de considérer, cette conscience revêt la forme d'une frange, celle-ci contribue à former l'« object » de pensée, elle est donc un constituant essentiel

de la signification de la proposition par laquelle la pensée s'exprime.

Pour éviter un malentendu possible, notons que ce n'est pas comme si une proposition telle que « les autres sont mieux » était en elle-même dépourvue de signification de la même façon que « abrakadabra » ou une suite de mots telle que « parce que maison et néanmoins arbre donc<sup>1</sup> », et comme si la proposition en question n'acquerrait de signification que par sa relation et son appartenance à un certain contexte. Aucun contexte ne peut conférer une signification à « abrakadabra » ou à une suite de mots telle que celle que nous venons de présenter. La proposition a un sens en elle-même ; elle possède une signification même quand on l'isole de tout contexte. C'est seulement sa *signification spécifique dans un cas donné, que la proposition dérive du contexte en vertu d'une frange, forme sous laquelle est vécue la continuité de contexte.*

### 3. Le phénomène de contexte

#### a) Définition du champ thématique.

Dans l'exemple : « Christophe Colomb découvrit l'Amérique en 1492 », nous avons admis que le « thème » (« topic ») était Christophe Colomb, mais nous aurions aussi bien pu dire que c'était 'l'Amérique' ou 'la découverte de l'Amérique'. Qu'est-ce qui est le « thème » (« topic ») dans un cas donné? Certes, dans un certain sens, il est vrai de toute façon que Christophe Colomb est le « topic », parce que c'est sur lui que porte la proposition. Or, celle-ci peut se trouver dans une biographie de Colomb, dans une histoire de l'Amérique, dans une histoire de l'Espagne, dans un récit des grandes découvertes géographiques, etc. En appréhendant la signification de la proposition, le sujet se trouve renvoyé à d'autres pensées qui ont une liaison avec elle. Appelons le thème ce qui est exprimé par la proposition en question ; c'est ce sur quoi le sujet concentre à l'instant son activité mentale. Pendant que le sujet s'occupe du fait que « Christophe Colomb découvrit l'Amérique en 1492 », d'autres faits lui viennent à l'esprit, comme, par exemple, les opinions professées au xv<sup>e</sup> siècle quant à la forme de la terre, les conditions politiques de l'Espagne à cette époque, l'accroissement de la puissance espagnole à la suite de cette découverte, etc. Des faits de cette sorte ne sont pas seulement donnés en même temps que le thème ; celui-ci y renvoie par sa frange, et c'est en vertu de cette référence qu'il apparaît à la conscience comme appartenant à un certain contexte plus ou moins large. Le

1. Cf. JAMES, « On some omissions of introspective psychology », pp. 21 et suiv. loc. cit.

1. En ce qui concerne la sorte de non-sens dont il s'agit dans le cas d'une telle suite de mots, cf. *infra*, p. 264.

rôle principal de la frange, définie comme « sentiment d'affinité », est de fonctionner comme conscience de l'appartenance du thème à un contexte.

Toutes les autres fonctions de la frange ne sont que dérivées de celle-ci.

Tout thème, — y compris le « topic », puisque, comme nous l'avons vu, l'« objet » le révéle toujours d'une manière ou d'une autre — se présente à la conscience comme lié à un certain contexte auquel il renvoie. L'apparition d'un thème doit être décrite comme une émergence à partir d'un champ, d'un fond dont il occupe le centre.

Ceci ne veut pas dire qu'un thème donné soit indissolublement lié à un seul champ. En examinant l'exemple de Janies, nous venons de voir que le même thème peut être donné dans des contextes différents. Ce n'est que l'organisation toute formelle, l'apparition du thème dans un champ et la référence du thème au champ, qui est une structure invariante de la conscience. D'autre part, bien que le champ dans lequel un thème donné apparaît, puisse être sujet à des variations, ces variations sont soumises à certaines conditions limitatives<sup>1</sup>. La raison en est que la relation entre le thème et le champ dans lequel il apparaît, est basée, comme nous le verrons<sup>2</sup>, sur leur contenu matériel. Eu égard à la nature spécifique de cette relation, nous appelons *champ thématique* l'ensemble de ce à quoi le thème renvoie, de ce qui forme le contexte à l'intérieur duquel il se présente. Nous verrons<sup>3</sup> que le *champ thématique* ne coïncide pas avec le *champ total*, c'est-à-dire l'ensemble de ce qui est co-présent au thème.

#### b) L'expérience du contexte.

En établissant sa distinction entre la « figure » et le « fond<sup>4</sup> », Rubin s'est préoccupé presque exclusivement de la perception de dessins, mais cette distinction s'applique également à la perception de choses. Quand je regarde une maison, je la perçois comme flanquée d'autres édifices ; je vois la rue dont elle fait partie, les gens et les autos qui passent. Les autres maisons, les gens, les autos, ne sont pas, à leur tour, des thèmes ; tout cela forme un fond autour de la maison qui est le thème de notre perception présente, et émerge ou surgit de ce fond. En ce sens « per-ception est ex-ception<sup>5</sup> ». Si M. Merleau-Ponty<sup>6</sup> considère la structure fond-figure comme nécessaire à la perception, c'est aussi à cause du rôle essentiel que cette structure joue, selon lui<sup>7</sup>,

1. Nous examinerons l'indépendance relative du thème par rapport au champ et ces conditions limitatives dans cette partie, 7.

2. Cette partie, 6 a.

3. Cette partie, 6 b.

4. Cf. Deuxième partie, § b.

5. HUSSERL, *Ideen*, p. 62 (traduction empruntée à M. Ricœur) ; cf. aussi *Erfahrung und Urteil*, pp. 24 et 74.

6. Cf. *supra*, p. 99.

7. MERLEAU-PONTY, *Phénoménologie de la perception*, pp. 81 et suiv.

dans l'identité de l'objet perçu au cours de l'exploration perceptive.

La relation entre le thème d'une perception et son arrière-plan ou fond doit être considérée comme la forme spécifique que le phénomène de contexte assume dans la perception des choses. Par conséquent, les analyses de Rubin concernent un cas particulier de la structure formelle générale : thème-champ thématique.

Quand nous lisons un roman ou un compte rendu, les événements qui nous occupent à un moment donné, renvoient à des événements qui les ont précédés et dont ils apparaissent en quelque façon comme des conséquences ; et ils renvoient encore à d'autres événements qui pourront en découler. Même si nous sommes incapables de nous représenter clairement ce qui peut résulter des événements 'présents', ceux-ci possèdent des franges de références à quelque 'futur', à quelques conséquences éventuelles, pour indéterminés qu'en soient les détails. Si absorbé qu'il puisse être par ce qui forme actuellement son thème, le sujet est toujours conscient de l'appartenance de celui-ci à un contexte.

Si nous concentrons notre attention sur un personnage d'une pièce ou d'une histoire, il nous apparaît à la lumière des événements dans lesquels il est ou a été impliqué. Ces événements ont lieu dans son environnement plus ou moins proche, et provoquent des réactions de sa part et de la part d'autres personnages avec lesquels il a certaines relations. Le personnage qui au moment actuel est notre thème, se présente, non comme un isolé, mais comme membre d'un certain 'monde'. Nous ne pouvons fixer notre attention sur lui, sans avoir conscience en quelque sorte des mœurs, des croyances, des opinions de 'son' pays, de 'son' temps, de 'son' milieu, des conflits, des problèmes, et d'autres actualités de son époque. Ici encore il y a une interconnexion structurale entre le thème et le champ thématique, le thème apparaissant dans la lumière et dans la perspective du champ.

Rappelons que les notions de thème et de champ thématique doivent être comprises dans un sens purement et strictement descriptif. Le champ thématique est le contexte à l'intérieur duquel le thème se présente effectivement à travers un acte d'expérience donné ; il doit être pris exactement tel qu'il s'offre en vertu des références indicatives qui irradiant du thème. Par un changement d'attitude, on peut remplacer un champ thématique par un autre, tout en conservant le même thème, comme, par exemple, lorsque nous commençons par considérer un personnage dans son développement personnel, puis nous nous intéressons à lui quant au rôle qu'il a joué dans une certaine situation dans laquelle il s'est trouvé à telle période de sa vie. Les champs thématiques peuvent différer les uns des autres au point de ne plus avoir d'élément commun en dehors

du thème lui-même. Nous pouvons penser à Goethe, soit comme poète, soit comme ministre au service du duc de Weimar, etc.

Quand nous écoutons un morceau de musique, il se peut que nous nous trouvions devant une phrase qui nous apparaît comme relativement complète et close, ce qui veut dire qu'elle se détache du reste de l'expérience auditive, et se présente comme ayant une unité par cohérence de Forme au sens que nous avons donné à cette expression<sup>1</sup>. Les diverses notes qui la composent sont définies et qualifiées par la signification musicale qu'elles ont les unes par rapport aux autres; elles forment une texture équilibrée en elle-même et du dedans, en d'autres termes un « tout » au sens que la théorie de la Forme donne à ce mot<sup>2</sup>. Pourtant, si indépendante qu'elle puisse être, cette phrase apparaît comme faisant partie d'un contexte musical plus étendu, comme renvoyant à des passages antérieurs, et à d'autres qui vont suivre. Il est impossible de réduire le phénomène dont il s'agit à une pure différence de modes de présentation, c'est-à-dire au fait qu'au moment donné ce n'est que la phrase en question qui est effectivement entendue, donc perçue, tandis que d'autres passages ne sont que retenus comme « venant d'être entendus », et que d'autres encore sont anticipés comme « allant être entendus », bien que cela soit une constatation correcte d'un fait phénoménal réel. En effet, quand nous nous souvenons de cette phrase musicale, celle-ci se présente de nouveau comme renvoyant de la même façon à son contexte. L'interrelation structurale entre le thème et le champ thématique demeure, quand ils sont tous les deux donnés dans le même mode de présentation, ici le souvenir<sup>3</sup>. Considérons enfin le cas que nous n'entendons effectivement qu'une seule phrase du morceau, sans avoir entendu les passages qui précèdent, et sans nous attendre à entendre ceux qui devraient suivre. La phrase effectivement entendue renvoie quand même à un contexte musical lequel n'a pas été donné, et dont nous n'anticipons pas qu'il nous soit donné dans l'expérience auditive réelle, mais qui apparaît sous le mode de simple représentation. En ce cas le contexte est parfois donné avec une détermination relative, mais assez souvent il reste très vague et indistinct. Remarquons que c'est ce qui arrive souvent lorsque nous nous souvenons d'une phrase musicale, et même, dans une large mesure, lorsque nous entendons effectivement l'en-

1. Deuxième partie, 6 et 8.

2. Cf. Deuxième partie, 10.

3. Nous prenons naturellement ici le mot « thème » dans un sens purement phénoménologique ou, si l'on veut, psychologique, et non dans le sens musical technique. Le « thème », tel que nous entendons ici le terme, dénote ce qui, à un moment donné, occupe le centre de l'expérience auditive du sujet, quelque grande ou petite qu'en soit l'importance du point de vue musical objectif.

semble du morceau. Nous reviendrons sur l'indétermination du champ thématique<sup>1</sup>; pour l'instant nous voulons souligner le fait qu'aucun thème, si complet, autonome, et clos qu'il puisse être, n'est jamais donné comme totalement isolé. Il apparaît toujours dans un certain horizon plus ou moins articulé. Peu importe pour le phénomène de contexte, si le thème et le champ thématique sont donnés sous le même mode de présentation ou sous des modes différents. Le phénomène en question n'est pas affecté par des changements qui interviennent éventuellement dans les modes de présentation; du moins, il peut, en principe, ne pas en être affecté. Donc le phénomène de contexte est un invariant par rapport à ces changements.

En examinant l'exemple de la phrase musicale, nous avons parlé de « précédent » et de « suivant ». Les passages qui composent un morceau de musique ont des relations temporelles définies. Celui qui, à un moment donné, est notre thème, qu'il soit effectivement entendu ou seulement rappelé, figure comme 'présent', et c'est par rapport à ce passage que d'autres apparaissent comme 'passés' ou 'futurs'. Or, si la temporalité joue un rôle ici, c'est en raison plutôt de la nature spécifique de la musique que de la structure générale que nous sommes en train de dégager. Dans certains des exemples que nous avons examinés, les éléments qui appartiennent au champ thématique, se présentent comme contemporains du thème. Nous allons voir tout à l'heure que la structure dont il s'agit existe aussi dans des domaines d'où, de par leur nature même, la temporalité est absente. Encore est-il que la temporalité qui joue un rôle dans l'exemple musical, est une temporalité objective, et non phénoménale; elle concerne les relations temporelles entre les choses dont on a l'expérience, et non celles des actes de conscience par lesquels on en a l'expérience<sup>2</sup>. Si une phrase rappelée que nous prenons pour notre thème, renvoie à un passage dont elle est le développement, la variation, l'élaboration, etc., elle renvoie à ce passage comme le précédant dans un ordre spécifiquement musical, et non dans l'ordre subjectif des actes de conscience, c'est-à-dire qu'elle n'y renvoie pas comme à quelque chose dont le souvenir a précédé le sien. Nous montrerons plus loin<sup>3</sup> qu'il est impossible de rendre compte du phénomène de contexte en terme du temps phénoménal. Anticipant sur ces résultats, et nous appuyant sur l'invariance de la structure thème-champ thématique par rapport aux différences et aux changements quant

1. Cette partie, 5.

2. Il va sans dire que la temporalité spécifiquement musicale, pour être objective ou, si l'on préfère, objectivée, ne doit pas être confondue avec la temporalité du monde réel.

3. Cette partie, 6 c.

aux modes de présentation, nous maintenons que cette structure est un phénomène irréductible et un invariant formel de la conscience, en raison de son universalité, c'est-à-dire son indépendance à l'égard de la nature spécifique des contenus en jeu,

#### 4. Le contexte dans la logique

##### a) *Le noyau noématique et les caractères contextuels des propositions.*

En examinant une chaîne d'arguments, c'est-à-dire une suite de propositions, nous considérons chaque proposition à son tour; chacune à son tour devient notre thème. Quand nous nous fixons sur une de ces propositions, celle-ci renvoie aux propositions précédentes dont elle est la conséquence, et en même temps elle se présente comme ouvrant la voie à un raisonnement ultérieur, comme orientée vers des conséquences. Il se peut que celles-ci ne sont pas encore connues, mais qu'il s'agit justement de les découvrir. En ce cas, la proposition en question est donnée dans un horizon de conséquences éventuelles, comme renvoyant, non à une conclusion déterminée, mais à une conclusion possible, à 'une conclusion' à découvrir, comme un point de départ d'un mouvement de pensée dont seule la direction générale possède quelque détermination.

Ces références indicatives ne doivent pas être interprétées comme des faits purement 'subjectifs' qui ne concerneraient que les actes et leur apparition. Ce n'est pas comme si, au moment où le sujet s'attache à une proposition, il n'avait qu'une conscience additionnelle d'autres propositions dont le seul rapport avec le thème serait la simultanéité de leur appréhension. Au contraire, ce qui apparaît à travers ces références indicatives, c'est une relation intrinsèque entre le thème et ces autres propositions. Ce qui est donné, ce n'est pas une proposition plus d'autres propositions, c'est un champ de significations<sup>1</sup>, formé de significations et d'unités de significations organisées autour du thème qui est lui-même une unité de signification. Si le thème se présente comme le centre d'un champ de significations, c'est qu'il est lié et appartient à un contexte de significations. C'est par les références qui s'attachent au thème à la manière de franges, que nous prenons conscience de cette appartenance, et cette conscience n'est nullement simplement surajoutée à celle du thème. Au contraire, c'est la proposition elle-même, telle qu'elle se

1. Cf. K. GOLDSTEIN, « L'analyse de l'aphasie et l'étude de l'essence du langage », pp. 463 et suiv., *Psychologie du langage*, Paris, 1933, et *Language and language disturbances*, New York, 1948, pp. 66, 72, 101-102 et 226-227, à propos du phénomène de « conscience de sphères » et de « sphères de significations », et la forme sous laquelle ce phénomène apparaît dans des conditions pathologiques.

présente, qui exhibe des caractères tels que 'dérivé de' ou 'menant à', caractères qui sont des spécifications de l'appartenance à un contexte en général. Il faut compter ces caractères parmi la totalité des traits que déploie la proposition, pour autant qu'ils contribuent — tout comme les autres traits — à la rendre telle qu'elle figure pour nous dans un cas donné. En d'autres termes, les caractères dont il s'agit, comme d'ailleurs l'appartenance à un contexte en général, font partie de ce que Husserl appelle le noème et James l'« object » de pensée<sup>2</sup>. A tout facteur d'un acte d'expérience, dont les franges, correspond un caractère ou un trait de ce qui est donné par cet acte.

Quand nous avons défini la notion husserlienne de noème, et surtout de noème perceptif, nous avons examiné la distinction entre la « matière » et la « qualité » d'un acte intentionnel<sup>3</sup>. Dans la terminologie des *Ideen*, cette distinction réapparaît sous la forme de celle entre le noyau noématique et les caractères noématiques<sup>4</sup>. Nous avons mentionné les caractères qui concernent les modes de présentation, perception, mémoire, imagination, etc., et aussi les « caractères doxiques » tels que réel, possible, vraisemblable, douteux, etc. Ces caractères et encore ceux qui concernent le degré de distinction, sont les seuls que Husserl ait pris en considération. Or, nous maintenons que les caractères dont nous parlons : « dérivé », « menant », « contradictoire », « compatible », etc., doivent aussi être reconnus comme des caractères noématiques. Comme ils appartiennent à une autre dimension que ceux que nous avons cités précédemment, nous les appellerons caractères contextuels. D'autre part, la proposition elle-même, abstraction faite de ses caractères contextuels et de ceux qui concernent son degré d'explicitation et de clarté, en d'autres termes, la proposition au sens de la logique formelle correspond bien à la notion de noyau noématique<sup>5</sup>. Nous avons souligné<sup>6</sup> l'invariance du noyau noématique par rapport aux variations des caractères noématiques. En ce qui concerne son énoncé, toute proposition, le théorème de Pythagore par exemple, reste identique, que dans un certain contexte elle apparaisse comme une conclusion, ou dans un autre comme point de départ d'un nouveau raisonnement. Nous verrons<sup>6</sup> que l'invariance d'une proposition par rapport aux variations de ses caractères contextuels, est un cas particulier de l'indépen-

1. Cf. *supra*, pp. 152-153.

2. Cf. *supra*, pp. 147-148.

3. Husserl, *Ideen*, § 99 et 103.

4. Cf. *Id.*, pp. 195-196 : « Ein evidenten Urteil S ist P und 'dasselbe' blinde Urteil sind noematisch verschieden, aber einem Sinneskern nach identisch, der für die formal-logische Betrachtung allein bestimmend wird. »

5. *Supra*, p. 149.

6. Cette partie, 7.

dance générale d'un thème par rapport à son champ thématique. Indiquant la position d'une proposition dans un champ de significations, les caractères contextuels sont attachés à un noyau noématique, à savoir à l'énoncé de la proposition, et c'est pourquoi il faut leur accorder un statut noématique.

Soulignons encore une fois que lorsqu'on dit qu'une proposition en 'rappelle' ou en 'appelle' une autre, il ne faut pas interpréter ces termes dans un sens temporel. Les significations, comme nous l'avons vu<sup>1</sup>, sont des unités idéales entre lesquelles il ne peut y avoir de relations temporelles. Quand une proposition apparaît comme 'dérivée de' ou comme 'menant à' d'autres propositions, il peut arriver que ces dernières se présentent comme venant d'être pensées ou comme allant être pensées tout à l'heure. Les propositions auxquelles le thème renvoie, se présentent ainsi en effet lorsque nous sommes en train de dériver effectivement la proposition-thème de ses prémisses, ou d'en développer les conséquences. En d'autres termes, ces caractères temporels sont donnés dans le cas d'un raisonnement unitaire effectif ininterrompu. Pourtant ils ne sont point du tout nécessaires ni essentiels au phénomène de contexte. Il se peut bien qu'une proposition nous vienne à l'esprit sans que nous venions de la dériver effectivement de ses prémisses, et sans que nous attendions à développer effectivement ce qui peut en découler. Tout de même, cette proposition se présente comme appartenant à un contexte, elle renvoie plus ou moins vaguement à d'autres propositions dont l'énoncé peut être donné avec plus ou moins de distinction. Nous pouvons penser à un théorème géométrique sans être capable sur le moment de définir avec précision sa position à l'intérieur du système de la géométrie, mais ce théorème apparaît comme possédant une telle position, comme pouvant être dérivé de certains autres théorèmes géométriques. Pour que le théorème en question se présente comme dérivable, c'est-à-dire pour qu'il apparaisse dans la perspective d'un système de géométrie, il n'est pas nécessaire que le sujet se souvienne des actes de conscience par lesquels il en a effectué la dérivation, ni qu'il anticipe des actes par lesquels il l'effectuera. Il n'est pas nécessaire non plus que le sujet se souvienne des actes de conscience par lesquels il a appréhendé autrefois les théorèmes auxquels renvoie celui qui à l'instant est son thème, c'est-à-dire que les autres théorèmes apparaissent comme ayant été appréhendés dans le passé du sujet. Le phénomène de contexte concerne ce qui se présente, et non le fait que certains actes sont, furent, ou seront vécus; il est donc impossible d'en rendre compte en terme du temps phé-

1. *Supra*, pp. 146-147.

noména<sup>1</sup>. A cet égard, l'exemple dont nous parlons pour l'instant, ressemble à notre exemple musical de tout à l'heure<sup>2</sup>. Dans les deux cas, le renvoi du thème à un champ thématique n'implique pas que ce qui compose celui-ci soit donné comme venant d'être ou allant être appréhendé. Par conséquent, si une pensée surgit, qui est relative à un acte d'appréhension soit du thème lui-même, soit d'un composant du champ thématique, cette pensée est extrinsèque au phénomène de contexte, ce qui témoigne de nouveau de la nature noématique de ce phénomène.

Jusqu'ici nous avons considéré le raisonnement sous le rapport d'un intérêt logique dans le sens propre, c'est-à-dire intérêt à des relations et à des connexions entre propositions. Aussi longtemps que, dans une orientation strictement logique, nous prenons comme notre thème une proposition, celle-ci renvoie à d'autres propositions qui forment dans leur ensemble le champ thématique. C'est là l'attitude de la réflexion logique ou noématique, c'est-à-dire réflexion sur des propositions prises exactement telles qu'elles se présentent à travers des actes d'appréhension donnés<sup>3</sup>. Pourtant, en règle générale, quand nous formulons des propositions, ou quand nous passons d'une proposition à celles qui en découlent, notre intérêt n'est pas fixé sur les propositions elles-mêmes considérées dans leur enchaînement logique, mais sur le sujet sur lequel portent ces propositions. En lisant un ouvrage scientifique, nous appréhendons la thèse avancée par l'auteur et nous suivons son argumentation. Mais notre thème est, en général, l'état de choses dont l'auteur nous parle à travers ses propositions. Le contexte alors, n'est pas formé de propositions, mais de faits et d'événements reliés à l'état de choses qui constitue notre thème. Suivant les cas, ce contexte peut être plus ou moins large, et encore comporter un plus ou moins haut degré de distinction.

Le champ thématique doit être pris exactement tel qu'il se présente dans un cas donné<sup>4</sup>. Comme nous l'avons déjà vu, le champ thématique peut subir des variations, tandis que le thème demeure inchangé. Le même état de choses peut se présenter tantôt dans un certain contexte de faits, tantôt dans un autre, ou bien il peut être regardé à la lumière de théories explicatives différentes. Le champ thématique semble dépendre de l'attitude que l'on adopte, de la direction que l'on donne à son intérêt ou à son attention. Or, dire que l'on

1. Cf. cette partie, 6 c.

2. Cf. *supra*, pp. 256-257.

3. Cf. Husserl, *Logik*, pp. 112 et 116-117.

4. Ce que nous avons dit (Quatrième partie, chap. II, 2) sur l'orientation strictement descriptive de l'analyse phénoménologique de la perception, et surtout du thème perceptif, s'applique aussi à l'analyse du phénomène de contexte.

adopte une certaine attitude, que l'on donne une certaine direction à son attention, ou encore que l'attention ou l'intérêt change de direction, ne revient qu'à dire, pour parler proprement, que l'on se trouve en présence d'un certain champ thématique plutôt que d'un autre, ou que le champ thématique donné vient de supplanter un champ différent<sup>1</sup>. Ce qui reste invariant en face de ces changements et de ces modifications, c'est la structure formelle d'un thème qui émerge à partir d'un champ thématique et y renvoie tout en en émergeant.

Nous avons distingué l'attitude dans laquelle notre thème est la proposition même, de celle dans laquelle notre thème est ce à quoi se rapporte la proposition. Faisons remarquer que l'opération de la formalisation peut s'effectuer dans l'une de ces deux attitudes aussi bien que dans l'autre<sup>2</sup>. Appliquée aux propositions, la formalisation fournit des formes de propositions. Il s'agit de savoir : quelles sont les propositions, systèmes de propositions, et même des théories entières plus ou moins complexes qui sont 'possibles' quant à leur seule forme, donc indépendamment de tout contenu matériel. L'investigation systématique de ce problème amène au développement de ce que Husserl appelle la « logique apophantique »<sup>3</sup>. Appliquée aux objets, la formalisation fournit le concept tout formel ou, mieux, la catégorie de « quelque chose », d'« objet en général » (« Etwas-überhaupt ») et ses dérivés comme « propriété », « relation », « tout », « partie », « ordre », « multiplicité », « nombre », etc. Il faut alors explorer systématiquement ces formes catégorielles, établir les lois qui les régissent, et découvrir les diverses multiplicités (« Mannigfaltigkeiten ») purement formelles 'possibles', c'est-à-dire les diverses multiplicités définies uniquement quant à la forme de leurs éléments, plus exactement, quant à la forme des relations qui unissent leurs éléments. C'est le domaine de ce que Husserl a nommé « analyse non-apophantique » ou « ontologie formelle ». L'ensemble des mathématiques purement formelles ou purement analytiques est une partie de cette ontologie formelle. Si la logique apophantique et l'ontologie formelle sont distinguées l'une de l'autre, ce n'est qu'en raison de la différence des attitudes qui leur donnent naissance. Au fond, ces deux disciplines sont profondément liées ; réunies, elles forment la logique formelle pure au sens où Leibniz parlait de *mathesis universalis*<sup>4</sup>.

1. Dans notre article « Phänomenologie der Thematik und des reinen Ich », chap. III, loc. cit., nous avons rendu compte de l'attention et des modifications de l'attention en terme de la structure thème-champ thématique.

2. Sur l'opération de la formalisation, cf. *supra*, pp. 124 et 161-162.

3. Cf. HUSSERL, *Logik*, §§ 12 et suiv.

4. Cf. *Id.*, *Log. Unt.*, I, chap. XI ; *Logik*, Abschnitt I ; voir aussi FARBEN, loc. cit., chap. V, B.

### b) Problèmes philosophiques de la logique.

Notre analyse du phénomène de contexte dans le raisonnement ne cherche pas à rendre compte des relations logiques au sens propre. Celles-ci, la compatibilité ou l'incompatibilité, l'implication, etc., concernent la position déterminée qu'une proposition donnée occupe à l'intérieur d'un groupe systématique de propositions. Le seul phénomène que nous considérons ici, est le renvoi indicatif d'une proposition à d'autres, indépendamment de la nature spécifique que ce renvoi revêt dans un cas donné. Quand une proposition se présente comme « dérivée de », « menant à », « compatible » ou « incompatible avec » d'autres propositions, nous nous trouvons avec ces caractères contextuels en présence de spécifications du phénomène de contexte ou d'appartenance en général. Le phénomène de contexte ou d'appartenance en général, c'est-à-dire sous sa forme non encore spécifiée, est une condition nécessaire des relations logiques au sens propre. Ce n'est évidemment pas comme si la proposition se présentait d'abord comme appartenant de façon générale à un groupe de propositions, et qu'elle assumait ensuite une position logique définie à l'intérieur de ce groupe. Du fait même qu'une proposition apparaît comme ayant une position définie à l'intérieur d'un groupe de propositions, elle appartient à ce groupe. En d'autres termes, la condition nécessaire des relations logiques au sens propre est *ipso facto* remplie dans chaque cas d'une proposition qui se présente avec un caractère contextuel déterminé. Il est d'autant plus nécessaire de signaler le phénomène de contexte, et d'attirer l'attention sur le rôle qu'il joue dans la logique, que ce phénomène se dissimule sous la forme spécifiée qu'il assume dans un cas donné, si bien qu'il n'est guère possible de le dégager sous sa 'forme pure', c'est-à-dire au préalable de toute spécification.

Portant sur les conditions de la logique, et cherchant à contribuer à la clarification phénoménologique de celle-ci, nos analyses prolongent les investigations de Husserl sur les conditions nécessaires de la possibilité de propositions en tant que telles. Ces conditions concernent la possibilité d'existence même des propositions qui, cela va sans dire, ont une existence idéale. Évidemment, les conditions dont il s'agit doivent être remplies, afin que la question même de la vérité ou de la fausseté d'une proposition puisse être posée.

Considérons la phrase examinée par Husserl<sup>1</sup> : « cette couleur plus un égale trois ». On ne peut pas dire qu'elle est fautive, ou même qu'elle est contradictoire. Chacun des éléments qui la composent, est une authentique unité de signification, mais leur ensemble n'en

1. HUSSERL, *Logik*, p. 192.

est pas une. Par son absence de signification, cette phrase est, pour ainsi dire, par-delà la vérité ou la fausseté, et aussi par-delà la contradiction et la non-contradiction. Il faut remarquer que l'absence de signification dont il s'agit ici, n'est pas de la même sorte que celle dont parle Husserl en liaison avec son idée d'une grammaire logique ou pure<sup>1</sup>. Dans la forme propositionnelle : « Ce S est P », S et P sont des variables soumises à certaines conditions ; par exemple, S doit être un terme nominal, P un terme adjectif. Si ces conditions ne sont pas respectées, on peut se trouver devant des suites de mots comme « ce frivole est vert » ; ici encore chaque mot a un sens, et l'ensemble n'en a pas. Autre exemple : « un arbre est et » ; ici un terme formel (« et ») apparaît à une place où il doit y avoir un terme matériel, et plus précisément adjectif. Dans ces deux cas, l'absence de signification résulte de la violation de lois à priori qui relèvent de la « morphologie pure des significations » (« reine Formlehre der Bedeutungen »), théorie qui est la première et la plus fondamentale discipline de la logique formelle<sup>2</sup>. Ces lois définissent les formes selon lesquelles les éléments de signification, les mots, peuvent se combiner pour constituer des complexes qui aient une unité de signification. Des complexes qui se conforment à ces lois, peuvent être absurdes, s'ils sont affectés par une contradiction interne, par exemple : « tous les carrés ont cinq angles », mais ils ne sont pas dénués de signification<sup>3</sup>. Du point de vue de la grammaire logique pure, il est impossible, selon Husserl<sup>4</sup>, de dénier une signification à une phrase comme : « ce nombre algébrique est bleu ». Pourtant, du point de vue des investigations de Husserl dans *Formale und transzendentale Logik*, la phrase en question apparaît comme dénuée de signification de la même façon que : « cette couleur plus un égale trois ». L'absence de signification, ici, ne résulte pas de la violation d'une loi formelle, c'est-à-dire concernant la forme syntactique, mais du fait que les termes matériels ou noyaux qui composent la phrase, n'ont rien à voir les uns avec les autres<sup>5</sup>. Les termes ont si peu de rapport interne les uns avec les autres que même la relation d'incompatibilité ou de contradiction ne peut pas avoir lieu. L'existence d'un rapport interne entre les termes matériels qui composent une proposition, se révèle donc être une des conditions nécessaires de l'existence de cette proposition.

Comme ils ne s'intéressent qu'à la structure formelle, et qu'ils ont tendance à « algébriser » les termes matériels, les spécialistes de

1. HUSSERL, *Log. Unt.*, II, IV, § 10 ; FARBER, *loc. cit.*, chap. XI, H.  
 2. HUSSERL, *Logik*, § 13 a ; cf. aussi *supra*, pp. 161-162.  
 3. HUSSERL, *Log. Unt.*, II, IV, § 12 ; FARBER, *loc. cit.*, chap. XI, J.  
 4. HUSSERL, *Log. Unt.*, II, I, p. 319.  
 5. *Id.*, *Logik*, §§ 89-90.

logique formelle sont naturellement portés à négliger le rôle joué par ces termes. Ils prennent pour acquise la réalisation de la condition que nous venons de dégager, parce qu'en effet elle est toujours remplie dans les propositions douées de signification, que l'on considère en logique. Mais une philosophie de la logique ne peut se limiter à la simple construction d'une technique calculatoire ; elle ne peut pas s'abstenir de soulever des questions qui concernent les conditions même de la logique ; et parmi ces conditions, celle dont nous parlons en ce moment, doit être reconnue et rendue explicite. Pour fonder de façon définitive la condition dont il s'agit, il faut, selon Husserl, remonter à l'expérience perceptive et à l'harmonie qui prévaut dans cette expérience, c'est-à-dire qu'il faut chercher la racine de cette condition dans le contexte même dans lequel se tiennent les choses perçues, et dans les rapports multiples qu'elles ont les unes avec les autres<sup>1</sup>. On doit à M. Berger des considérations du même genre à propos des propositions négatives. Une phrase comme : « le Portugal n'est pas diatonique » est, selon M. Berger, dénuée de signification, puisque, en ce qui concerne un pays, la question de savoir s'il est diatonique ou non ne peut être posée en aucune façon<sup>2</sup>.

Les analyses de Husserl concernent les conditions de l'existence d'une proposition comme telle. Nous nous attachons à une condition nécessaire de la possibilité pour une proposition donnée (considérée comme remplissant toutes les conditions de son existence en tant que proposition douée d'une signification) d'avoir une position logique à l'intérieur d'un système de propositions. Cette condition c'est le phénomène de contexte, c'est-à-dire le renvoi indicatif, et, en ce sens, l'appartenance de la proposition donnée au système en question. Il est impossible, comme nous l'avons souligné, de rendre compte du renvoi indicatif en terme du temps phénoménal, puisque le phénomène en question concerne ce qui se présente quant à son contenu matériel, et non le fait que certains actes sont vécus, ni l'ordre temporel dans lequel ils sont vécus. Eu égard au statut noématique du phénomène de contexte, la relation entre la proposition donnée et le système auquel elle renvoie se révèle comme une relation beaucoup

1. En distinguant, suivant Husserl, l'absence de signification au sens d'absence de rapport interne entre les termes, de l'absence de signification définie du point de vue de la grammaire logique, nous laissons ouverte la question de savoir s'il faut remonter encore à l'unité de l'expérience perceptive et à sa structure spécifique, pour établir les fondements phénoménologiques des lois qui relèvent de la « morphologie pure des significations. »

2. BERGER, *Recherches sur les conditions de la connaissance*, pp. 155-156 : « Pour que l'exclusion d'une qualité ait un sens, il faut que l'attribution de cette qualité soit considérée comme possible... une proposition, logiquement correcte, nous paraît absurde si elle nie d'un sujet un attribut qui ne lui appartient pas effectivement, mais qui ne pouvait lui appartenir. »

plus intrinsèque que celle qui existe entre des actes de conscience du fait de leur contiguïté dans le temps phénoménal. Pour qu'il puisse y avoir relation internoématique, il faut que les contenus matériels des noèmes dont il s'agit, entrent en jeu. Si la proposition donnée renvoie à un système de propositions, c'est parce que les termes matériels qui la composent ont quelque rapport interne avec les termes qui apparaissent dans les propositions qui appartiennent au système. C'est en cela que consiste le phénomène de contexte. La conscience de ce phénomène ou du renvoi indicatif et la conscience du rapport de « relevance », sont une seule et même chose<sup>1</sup>. Pour une compréhension radicale, c'est-à-dire une compréhension à partir de ses racines, de la notion de « relevance » au sens avec lequel cette notion figure dans la logique et surtout dans la philosophie de la logique, il faut encore remonter, comme dans le cas de la structure examinée par Husserl, à la connexion que les choses ont entre elles dans l'unité de l'expérience perceptive.

Des analyses philosophiques de ce genre sont destinées à clarifier le sens de la formalisation en logique, et à définir les conditions et, partant, aussi les limites de la formalisation. Husserl a déjà indiqué quelques conséquences<sup>2</sup>, mais nous ne pouvons pas entrer dans ces développements à l'intérieur des limites du présent ouvrage<sup>3</sup>.

##### 5. L'indétermination du champ thématique

Comme nous l'avons déjà fait remarquer à plusieurs reprises, la relation de renvoi indicatif entre le thème et le champ thématique n'est pas nécessairement articulée et distincte. Elle peut être plus ou moins obscure, nébuleuse, ou crépusculaire. Si tel est le cas, la structure thème-champ thématique présente un aspect compact, global, et confus. Des éléments du champ thématique peuvent ne pas se détacher nettement les uns des autres, mais être en quelque sorte fondus les uns dans les autres, et même ceux qui émergent du champ, peuvent rester vagues, indifférenciés, et ne pas présenter des contours précis<sup>4</sup>. L'indétermination peut être telle que le sujet ne se trouve en présence que d'une sorte de champ total diffus.

1. Faute d'un équivalent français, nous empruntons le terme « relevance » à la langue anglaise pour désigner le rapport interne dont il s'agit. Désormais nous allons nous servir de ce terme.

2. HUSSERL, *Logik*, §§ 33-34, 40, 51-52.

3. Sur quelques problèmes philosophiques de la logique, cf. notre article « Présuppositions philosophiques de la logique », *Revue de métaphysique et de morale*, LVI, 1951, réimprimé dans le recueil d'études *Phénoménologie-existence*, Paris, 1953.

4. Le thème lui-même peut n'avoir que très peu d'articulation et de différenciation internes, par exemple lorsqu'il est un problème, une lacune à combler, un simple intérêt plus ou moins vague, etc. ; cf. JAMES, *The principles of Psychology*, I, p. 259.

Quand nous lisons un traité scientifique, nous nous trouvons renvoyés à un plus ou moins grand nombre de faits qui appartiennent au sujet du traité. Or, tous ces faits ne sont pas donnés comme distincts et bien séparés les uns des autres. Lorsqu'une suite de pensées mène à une conclusion, il peut arriver, comme James le fait remarquer, que seule la conclusion demeure, tandis que les étapes qui y ont mené s'évanouissent et sont bientôt complètement oubliées<sup>1</sup>. Certes, cela ne veut pas dire que les étapes par lesquelles la pensée a dû passer pour arriver à la conclusion, disparaissent complètement de la conscience, de telle sorte que la conclusion, une fois atteinte, se tienne devant l'esprit comme si elle n'avait plus aucun rapport avec la suite de pensées dont elle est le terme. Au contraire, la conclusion se présente comme ce à quoi l'on est arrivé ; elle apparaît en référence avec ses prémisses. Mais celles-ci ne sont pas nécessairement retenues comme une suite ordonnée de pensées toutes distinctes ; elles peuvent n'apparaître que comme une masse indifférenciée, obscure, mais pourtant spécifique. Ménard illustre ce fait par un exemple qu'il emprunte au raisonnement mathématique<sup>2</sup> : « ... la pensée, à son point de départ même, est colorée par ce résultat spécial vers lequel elle tend toute... la déduction peut être ici longue et tortueuse, et... cependant l'esprit aura dès le début le sentiment de ces détours et de ces difficultés ; ce sera encore l'impression d'une multiplicité liée, mais ineffable, qui, lorsque la solution sera atteinte, apparaîtra à la manière d'un ensemble indivisible, contenant en lui toutes les relations parcourues et quelque chose de plus, à savoir la connaissance même de toutes et de chacune, sous un autre jour, et à un autre moment de son développement ».

Si diffus, si indéterminé, si obscur qu'il puisse être, le champ thématique a néanmoins toujours une teinte ou une nuance spécifique. En lisant un traité scientifique, nous vivons des références à certains faits qui peuvent bien se fondre en une masse globale et compacte, mais qui se présentent toujours comme ayant quelque chose à faire avec ce qui nous occupe pour l'instant. Ils sont au moins de même nature ou du même ordre que le thème. Quand nous parvenons à une conclusion, les prémisses qui nous y ont conduit, peuvent s'effacer si rapidement que la référence de cette conclusion à ces prémisses se réduit à la simple conscience qu'elle est quelque chose de « dérivé », sans que l'on puisse dire avec beaucoup de précision de quoi elle est dérivée. La référence peut être vécue sous la forme d'un simple sentiment de direction. Tout de

1. JAMES, *loc. cit.*, I, p. 260.

2. A. MÉNARD, *Analyse et critique des principes de la psychologie de W. James*, Lyon, 1910, p. 102.

même, c'est toujours une direction spécifique ; c'est la conscience d'un « d'où » par opposition à celle d'un « vers où »<sup>1</sup>, différence qui est bien illustrée par l'exemple de Ménard. De tels phénomènes se produisent surtout, comme nous l'avons déjà indiqué<sup>2</sup>, lorsqu'une proposition se présente à notre esprit comme appartenant à un certain système et pouvant en être déduite, sans que nous opérons cette déduction au moment même, où comme entraînant des conséquences, sans que nous procédions à les développer pour l'instant. Le champ thématique peut être si inarticulé et si indifférencié que presque aucun membre du système en question n'émerge distinctement, mais ce système se présente pourtant à travers les références comme un système géométrique, lorsque ce qui est notre thème est un théorème de la géométrie.

Ces exemples nous montrent l'indétermination du champ thématique poussée à son maximum. Même à part ces cas extrêmes, tout champ thématique possède une certaine indétermination. Supposons que nous ayons déduit un théorème mathématique de telle sorte que sa position logique par rapport aux théorèmes d'où il dérive, soit donnée de façon pleinement distincte. Le théorème démontré qui est notre thème renvoie cependant non seulement à ses prémisses immédiates, mais encore à d'autres théorèmes dont ces prémisses sont les conséquences, et, dans la « direction opposée », à ses propres conséquences. Le système mathématique auquel appartient un théorème donné, et à l'intérieur duquel il figure, ne se déploie jamais dans sa totalité, depuis les premiers axiomes jusqu'aux plus lointaines des conséquences pour lesquelles le théorème en question joue un rôle, avec tous ses membres nettement séparés et dégagés les uns des autres. L'articulation et la différenciation ne prévalent que dans les zones du champ thématique, qui sont « proches » du thème ; les zones « lointaines » restent dans le vague et l'obscur, tout en se présentant avec une nuance spécifique.

L'indétermination du champ thématique n'est donc pas une pure absence de spécification. Les éléments qui composent un champ thématique, peuvent être vagues et indistincts, ils peuvent se fondre les uns dans les autres, mais ils restent toujours soumis à la condition d'avoir quelque rapport interne avec le thème, un rapport qui se fonde sur leur contenu matériel aussi bien que sur celui du thème. Ceci rappelle notre analyse de l'horizon intérieur du noème perceptif<sup>3</sup>. Nous nous trouvons alors devant une indétermination

1. En ce qui concerne la « conscience du 'd'où' » (« whence ») et du « vers où » (« whither »), cf. JAMES, *loc. cit.*, I, p. 242. James parle d'un « sentiment de... direction » à propos de phénomènes différents mais du même genre (*loc. cit.*, I, p. 251).

2. P. 260.

3. Quatrième partie, chap. II, 3.

de détail pourtant spécifiés en tant qu'ils devaient s'intégrer dans une charpente dont le type et le style était déterminé. Cette similarité n'est que de nature purement formelle ou descriptive. La spécification selon certaines lignes générales d'éléments par ailleurs plus ou moins indéterminés, est une caractéristique descriptive de toute conscience horizontale en général. La différence d'organisation intrinsèque entre le noème perceptif et la structure thème-champ thématique, fait que les éléments indéterminés n'ont pas la même portée et ne jouent pas le même rôle dans les deux cas. Aussi l'indétermination spécifiée n'a-t-elle pas le même sens dans les deux structures. Nous préférons de n'examiner cette différence<sup>1</sup> qu'après avoir dégagé la structure de l'organisation du champ thématique.

James caractérise les franges et les états transitifs en général comme vagues, indéfinis, inarticulés, se prêtant difficilement à l'analyse introspective<sup>2</sup>. Il a été le premier à attirer l'attention sur les états mentaux indéterminés, et à exiger la « restauration du vague à la place qui lui convient dans notre vie mentale »<sup>3</sup>. Ce que nous avons décrit comme spécification selon des lignes générales, ou teinte spécifique, d'un état mental par ailleurs indéterminé, n'a pas échappé à l'attention de James. Le vague n'est pas simplement dépourvu de détermination. « ...le sentiment d'une absence diffère du tout au tout d'une absence de sentiment »<sup>4</sup>. Quand nous cherchons vainement à nous souvenir d'un mot, nous avons l'expérience d'une lacune<sup>5</sup> ; mais c'est une lacune qui est intensément active... l'absence de tel mot est ressentie autrement que l'absence de tel autre, bien que, quand nous les décrivons comme des lacunes, elles ne puissent toutes deux sembler qu'être vides de tout contenu... Il y a d'innombrables consciences de vide dont aucune, prise en elle-même, ne porte de nom, mais qui sont toutes différentes... »

## 6. « Relevance » et absence de « relevance »

### a) L'unité par « relevance ».

Quand nous nous occupons d'un problème scientifique, nous avons, outre la conscience du thème, premièrement une conscience plus ou moins claire du contexte dans lequel ce problème se pose, et deuxièmement

1. Cf. *infra*, pp. 297-298.

2. JAMES, *loc. cit.*, I, pp. 243 et suiv.

3. *Id.*, I, p. 254. Se réclamant de la théorie de la Forme, M. Merleau-Ponty (*Phénoménologie de la perception*, pp. 11-12) insiste sur la reconnaissance de l'indéterminé comme phénomène positif. Cf. KOFFKA, « Psychologie », *Lehrbuch der Philosophie*, éd. par M. Dessior, Berlin, 1925, II, pp. 528 et suiv., et 547 et suiv. et A. GURWITSCH, « Quelques aspects et quelques développements de la psychologie de la Forme », pp. 437-438, *loc. cit.*

4. JAMES, *loc. cit.*, I, p. 252.

5. *Id.*, III, pp. 251-252.

ment une conscience plus ou moins vague de notre environnement présent, de la chambre dans laquelle nous nous tenons, des choses qui s'y trouvent, de l'heure qu'il est, de notre posture corporelle, du temps que nous avons déjà passé à étudier ce problème, de l'interruption qui a eu lieu il y a un instant, et ainsi de suite. De toute évidence la référence indicative qui irradie du thème concerne le contexte, et non les données qui tombent dans la deuxième classe.

Les données qui appartiennent au contexte ne sont pas seulement co-présentes au thème, elles ont une certaine signification et importance pour lui. Elles ont quelque chose à faire avec lui, elles ont un rapport de « *relevance* » avec lui. Il y a plus qu'une simple simultanéité dans le temps phénoménal; la relation entre le thème et les données appartenant au contexte, est fondée sur les contenus matériels de part et d'autre. C'est une relation intrinsèque; elle concerne ce qui se présente simultanément, et non le fait que c'est vécu simultanément. Des données entre lesquelles il y a une telle relation ne coexistent pas, pour ainsi dire, juxtaposées. Une unité spécifique que nous appellerions unité par « *relevance* » s'établit entre elles. Si un thème se présente comme appartenant à un certain champ thématique, c'est que, en vertu du rapport qui existe entre les contenus matériels du thème et ceux des éléments du champ thématique, ceux-ci et le thème renvoient l'un aux autres, et, dans cette référence réciproque, apparaissent comme liés. L'unité du contexte est une unité par « *relevance* ». En ce sens le phénomène de contexte est basé sur celui de « *relevance* ». D'autre part, ce n'est qu'à travers l'expérience du contexte et du renvoi indicatif que le phénomène de « *relevance* » peut se manifester. Le fait que des données ont quelque chose à faire les unes avec les autres, le fait qu'elles sont liées par leur contenu matériel, ne peut apparaître que si ces données forment un contexte et renvoient les unes aux autres à l'intérieur de ce contexte. C'est dans cette référence mutuelle basée sur le rapport de « *relevance* » que consiste le phénomène de contexte. Les notions de contexte et de « *relevance* » sont corrélatives; toute expérience qui illustre l'une d'elles, illustre aussi l'autre. En effet, tandis que la notion de contexte désigne une unité organisée de nature spécifique, celle de « *relevance* » désigne le principe de cette unité et de cette organisation.

Le champ thématique peut donc être défini comme un domaine de « *relevance* ». Il comprend toutes les données co-présentes au thème, qui sont reliées à celui-ci par leur contenu matériel. Conformément à l'orientation strictement descriptive des analyses phénoménologiques<sup>1</sup> il ne faut considérer comme appartenant au champ théma-

1. Cf. Quatrième partie, chap. II, 2.

tique que les données qui se présentent effectivement à la conscience dans un cas donné; encore est-il que celles-ci peuvent apparaître avec un plus ou moins grand degré d'indétermination. Le rapport de « *relevance* » est la caractéristique essentielle et distinctive du phénomène de contexte et de la structure thème-champ thématique. Ce rapport demande un point de référence qui est le thème. En ce sens le thème peut être appelé le centre du champ thématique, le centre par rapport auquel le champ est organisé.

Nous employons ici le terme « *relevance* » dans une autre sens que M. Schutz ne le fait dans son important article sur les « *réalités multiples* ». Cet auteur ne cherche pas le principe qui fonde le contexte et son unité, c'est-à-dire le principe en vertu duquel les données du champ thématique sont intrinsèquement liées les unes aux autres par leur relation intrinsèque commune au thème. M. Schutz désigne par le terme « *relevance* » l'importance relative que les objets ou les contextes d'objets ont pour le sujet, l'intérêt plus ou moins grand que le sujet prend à ces objets ou à ces contextes d'objets<sup>1</sup>. L'étude de M. Schutz ne porte pas sur l'organisation de la structure thème-champ thématique, mais sur le choix que le sujet fait d'un certain objet pour le prendre comme son thème, et d'un certain contexte plutôt que d'un autre à l'intérieur duquel il considère cet objet. Le terme « *relevance* » désigne pour M. Schutz une relation entre les objets qui se présentent au moi et le moi lui-même, eu égard aux desseins de ce moi, et non, comme pour nous, la relation de référence indicative réciproque entre des données. Selon M. Schutz, tel objet a de la « *relevance* » pour moi en vertu du rôle qu'il peut jouer par rapport à mes desseins. Dans l'acception que nous donnons au terme « *relevance* », il faut dire : tel objet a de la *relevance* pour le thème — thème, qui peut d'ailleurs être un dessein — et pour d'autres objets par suite de leur rapport de « *relevance* » avec le thème. Tandis que nous définissons la notion de « *relevance* » comme un terme noématique désignant des relations qui concernent les contenus matériels d'objets (pris exactement tels qu'ils se présentent), M. Schutz, en utilisant parfois ce terme d'une façon qui se rapproche de la nôtre<sup>2</sup>, réfère tous les rapports de « *relevance* » et tous les systèmes de « *relevance* » au moi. Le système de « *relevance* » qui prévaut dans notre vie quotidienne, dans la « *sphère de notre vie pratique* » est, selon M. Schutz, fondé sur ce qu'il appelle l'« *expérience de base* » de

1. A. SCHUTZ, « On multiple realities », pp. 549-550, *Philosophy and phenomenological research*, V, 1945.

2. Cf. par exemple, *Id.*, pp. 567-568.

3. Par « *sphère de la vie pratique* » nous rendons l'expression de M. Schutz « *world of working* »; cf. à ce propos, *id.*, I, 2.

l'«anxiété fondamentale» : « je sais que je mourrai et j'ai peur de mourir<sup>1</sup> ». Quand on passe de la «sphère de la vie pratique» à une autre «sphère délimitée de sens»<sup>2</sup>, par exemple celle de la contemplation théorique et notamment scientifique, le système de «relevance» qui prévalait dans la «sphère de la vie pratique», est supplanté par un système différent qui «prend son origine dans l'acte volontaire par lequel le savant choisit les objets de ses investigations futures»... Les systèmes de «relevance» sont, d'après M. Schutz, intimement liés à des sélections et à des décisions, parce qu'ils sont motivés par elles. «La fonction sélective de notre intérêt organise le monde... en couches de plus ou moins grande 'relevance' ('in strata of major and minor relevance'). Dans le monde... je choisis comme objets de première importance ceux qui sont ou qui deviendront des fins, ou des moyens pour réaliser mes projets, qui sont ou qui deviendront dangereux ou plaisants, ceux qui d'une manière ou d'une autre ont ou auront de la 'relevance' pour moi ('relevant to me')<sup>3</sup> ». Les choix et les décisions dérivent de ce que Bergson appelle l'«attention à la vie», notion que M. Schutz a adoptée<sup>4</sup>.

#### b) La pure co-présence.

Nous avons mentionné plus haut<sup>5</sup> l'existence de données purement et simplement co-présentes au thème, mais qui n'ont aucun rapport interne avec lui. En ce qui concerne le problème scientifique qui est notre thème, il est indifférent que nous soyons assis dans notre chambre ou que nous marchions dans la rue, quand nous nous occupons de lui. Certes, quel que soit le thème de notre activité mentale, nous ne pouvons pas nous abstenir de percevoir le secteur du monde extérieur, qui au moment donné forme notre environnement. Toute activité mentale, quelle qu'elle soit, s'accompagne en plus de la conscience que nous avons de notre existence incarnée, et encore du courant du vécu dans sa temporalité phénoménale. Mais il est tout à fait indifférent à notre thème, le problème scientifique, si, au moment où nous nous en occupons, nous vivons telles perceptions de notre environnement actuel ou des perceptions différentes. Entre le thème

1. A. SCHUTZ, *loc. cit.*, p. 550.

2. Nous examinerons plus longuement la notion de M. Schutz de « multiples sphères délimitées de sens » (« finite provinces of meaning ») dans la sixième partie, 4.

3. SCHUTZ 2, *loc. cit.*, p. 567.

4. *Id.*, p. 549 (c'est nous qui soulignons); cf. aussi p. 568.

5. *Id.*, 1, 3 : « Attention à la vie... defines the realm of our world which is relevant to us... articulates our continuously flowing stream of thought... determines the span and function of our memory; ... makes us... either live within our present experiences, directed towards their objects, or turn back in a reflective attitude to our past experiences... »

6. P. 270.

et ce qui se présente à travers les perceptions que nous vivons effectivement, il n'y a aucun rapport interne, c'est-à-dire aucun rapport qui se fonde sur les contenus matériels en jeu, — pas plus d'ailleurs qu'il n'y a de tel rapport entre notre problème scientifique et, par exemple, la pensée à un ami dont il nous revient à l'esprit qu'il va venir nous voir au cours de la journée. Le même s'applique à la conscience accompagnatrice que nous avons de façon permanente d'un certain segment du courant du vécu, de la posture corporelle que nous adoptons au moment donné, etc. Si l'on veut parler d'une liaison entre le thème et les données dont il s'agit, il faudrait la décrire comme une «Existentialverbindung» dans le sens de Wertheimer<sup>1</sup>; c'est un ensemble de données qui demeurent indifférentes les unes aux autres en dépit de leur co-existence. Les données qui tombent dans cette classe sont caractérisées par l'absence du rapport de «relevance» avec le thème et le champ thématique qui leurs sont co-présents. Nous les nommerons données marginales, et nous nommerons les actes ou composants d'actes par lesquels les données marginales se présentent, des actes marginaux. Nous donnons au terme «marge» un sens différent de celui que lui donne James. Cet auteur définit la marge comme la totalité des données qui à un moment déterminé sont co-présentes à la donnée «focale» (au thème, dans notre terminologie<sup>2</sup>). Pour nous, le mot «marge» désigne le domaine des données co-présentes au thème, mais qui n'ont pas de rapport de «relevance» avec lui.

#### c) La continuité de la conscience et la continuité du contexte.

Considérons maintenant des actes vécus non plus simultanément mais successivement. Après avoir pris pour thème un théorème scientifique ( $T_1$ ), nous nous intéressons à l'une de ses conséquences ( $T_2$ ). Quand  $T_2$  est devenu notre thème, nous nous souvenons de  $T_1$ . Pourtant, il y a plus que la simple rétention de  $T_1$  comme ayant été notre thème un instant auparavant.  $T_2$  renvoie à  $T_1$  comme lui étant relié par son contenu matériel, comme étant une de ses prémisses. Ainsi  $T_1$  se présente comme appartenant au champ thématique de  $T_2$ . Le passage de  $T_1$  à  $T_2$  entraîne une modification de  $T_1$ , puisqu'il perd le statut privilégié de thème, et n'a plus que celui d'élément du champ thématique lié au thème présent<sup>3</sup>. Et pourtant, en passant de  $T_1$  à  $T_2$ , nous nous mouvons à l'intérieur d'un seul et même contexte thématique. Il n'y a pas de rupture dans notre activité

1. WERTHEIMER, « Untersuchungen zur Lehre von der Gestalt », I, p. 49, *loc. cit.*

2. Cf. *supra*, pp. 25-26.

3. Cf. HUSSERL, *Ideen*, p. 254.

mentale dont les phases non seulement se succèdent, mais aussi se réfèrent l'une à l'autre.

Il y a au contraire rupture lorsque, tandis que nous nous occupons d'un théorème scientifique, un événement qui se produit dans notre environnement s'impose à notre attention. Ici notre activité mentale abandonne le domaine thématique précédent, pour s'attacher à cet événement dont le contenu matériel est entièrement étranger à ce domaine. Durant un certain temps, nous nous souvenons encore du thème précédent, mais seulement comme de ce à quoi nous nous sommes occupés auparavant; autrement dit, le thème précédent est retenu à titre de donnée marginale. Cette co-présence du thème actuel et du thème précédent encore retenu ne regarde pourtant que les actes par lesquels les deux thèmes se présentent, et non les contenus matériels de ceux-ci. Au moment de l'acte nouveau, il y a réminiscence immédiate de l'acte précédent, c'est-à-dire du fait qu'un moment auparavant le théorème scientifique avait apparu à titre de thème. En vertu de cette réminiscence, purement accompagnatrice, la phase présente est vécue comme liée à la phase précédente, mais cette liaison ne concerne que les phases successives du courant de conscience, et non ce qui est donné dans ces phases. Ce qui se manifeste dans cette liaison c'est le fait très général qu'une certaine conscience de phases précédentes est concomitante à la phase présente, indépendamment de la présence ou de l'absence d'un rapport entre les contenus matériels qui apparaissent dans ces phases. C'est cette conscience qui constitue, et au travers de laquelle apparaît la continuité temporelle du courant de conscience, cette continuité à laquelle la conscience doit son caractère fluant.<sup>1</sup> Ce dont il s'agit dans l'exemple que nous examinons, c'est l'expérience de la succession pure, de la temporalité pure, du pur fait que les phases, les segments, etc. de la vie consciente sont liés dans leur succession, tout acte de conscience étant pénétré par quelque rétention d'actes qui l'ont précédé immédiatement, et par quelque protention, si vague qu'elle soit, d'actes qui vont le suivre.

Il y a aussi expérience de la temporalité phénoménale et de la continuité temporelle dans la transition de  $T_1$  à  $T_2$ . Quand nous nous occupons de  $T_2$  au champ thématique duquel  $T_1$  appartient,

1. Pour le temps phénoménal et l'expérience de la continuité temporelle de la conscience, cf. HUSSERL, *Idem*, §§ 81-82; *Vorlesungen zur Phänomenologie des inneren Zeitbewusstseins*, §§ 8 et suiv.; *Erfahrung und Urteil*, § 23; MERLEAU-PONTY, *Phénoménologie de la perception*, pp. 474 et suiv.; Ph. MERLAN, « Time consciousness in Husserl and Heidegger », pp. 24 et suiv., *Philosophy and phenomenological research*, VIII, 1947. Dans notre article : « William James' theory of the 'transitive parts' of the stream of consciousness », sect. I, *loc. cit.*, nous avons montré l'accord profond de James et de Husserl au sujet du phénomène en question.

$T_2$  renvoie à  $T_1$  comme lui étant matériellement relié, mais nous avons aussi conscience de  $T_1$  comme ayant été notre thème il y a un instant. C'est de cette façon seulement que nous pouvons prendre conscience de la modification que  $T_1$  a subie en perdant le statut de thème pour recevoir celui d'élément de champ thématique. Ici aussi la rétention de la phase précédente accompagne la phase présente. Ce que nous avons dit de la liaison vécue entre les phases adjacentes du courant de conscience est également vrai pour les deux exemples typiques considérés. La transition de  $T_1$  à  $T_2$  illustre, elle aussi, la temporalité phénoménale. Mais dans le cas présent, à celle-ci s'ajoute en l'éclipsant, pour ainsi dire, l'expérience de la référence mutuelle de  $T_1$  et de  $T_2$ . Si  $T_1$  et  $T_2$  sont reliés l'un à l'autre, c'est non seulement du fait que les actes par lesquels ils apparaissent, se trouvent dans une certaine relation temporelle, mais aussi et surtout parce qu'il y a une connexion entre  $T_1$  et  $T_2$ , eux-mêmes, c'est-à-dire que cette connexion concerne les contenus matériels eux-mêmes qui se présentent à travers les actes. L'expérience dans laquelle  $T_1$  apparaît comme appartenant au champ thématique de  $T_2$ , révèle, contrairement à celle dans laquelle  $T_1$  ne figure qu'à titre de concomitant marginal de  $T_2$ , à la fois la continuité de la conscience et une continuité du contexte. La continuité du contexte est fondée sur un facteur spécifique, le rapport de « relevance ». La temporalité phénoménale n'est pas une condition suffisante de ce « rapport », puisque celui-ci peut être absent, et est absent en fait, de certains groupements d'actes, tandis que la temporalité phénoménale est en jeu dans tous les actes et dans toutes les structures d'actes. Tout acte de conscience se produit dans le temps phénoménal et, par la même, est soumis aux lois de la temporalité phénoménale, c'est-à-dire doit nécessairement présenter la structure essentielle de la temporalité phénoménale. En ce sens, la temporalité phénoménale est une condition nécessaire de tout acte de conscience, de tout ce qui existe dans et pour la conscience, et, par conséquent, aussi du phénomène de « relevance ».

Cette assertion semble contredire ce que nous avons avancé à propos de la phrase musicale et du théorème géométrique qui apparaissent comme renvoyant respectivement à un certain contexte musical et à un système géométrique, à savoir qu'il ne faut pas interpréter l'expérience de cette référence comme un rappel ou une anticipation d'actes à travers lesquels le contexte en question ou

1. Il est tout aussi impossible de rendre compte de la continuité du contexte en terme de « retentiveness » à la manière de Stout (*A manual of psychology*, p. 196), que de l'unité du thème. Cf. notre exposé et notre discussion de la théorie de Stout, dans la quatrième partie, chap. II, § b et c.

quelques de ses parties ont été ou seront appréhendés<sup>1</sup>. Le contexte, disions-nous, ne doit pas être pris pour un phénomène temporel. Afin de dissiper cette apparente contradiction, analysons brièvement la temporalité phénoménale. Toute phase présente de la vie consciente est pénétrée de rétentions et de protentions, et ceci est vrai non seulement pour une succession d'actes bien distincts, mais aussi pour la durée d'un seul et même acte. Certes, lorsqu'il s'agit de la durée d'un seul acte, ce qui est retenu ce ne sont pas des actes précédents, mais des phases précédentes d'un même acte; le même est vrai quant aux protentions. Aucun acte ne peut être vécu comme présent sans être vécu comme durant dans le temps, puisque le mot 'présent' doit être compris ici au sens du 'specious present' de William James<sup>2</sup>. L'expérience du temps phénoménal est donc une condition nécessaire de tout acte de conscience. Si nous pouvons distinguer la durée d'un « même » acte de la succession d'actes différents, c'est que, dans le premier cas, nous nous trouvons devant un noème qui demeure identique, et non dans le second. C'est cette circonstance, et elle seule, qui nous donne le droit de parler d'un « même » acte et de diverses phases d'un « même » acte. Tout acte ayant un développement temporel — passant incessamment à travers diverses phases temporelles —, il ne peut y avoir d'identité que par référence à un noème identique. Nous avons montré ailleurs<sup>3</sup> que l'on ne peut dégager et constater l'identité du noème qu'à la condition de rendre explicite la temporalité phénoménale, et vice-versa. La nature essentiellement temporelle des actes de conscience apparaît ainsi non seulement comme compatible avec l'atemporalité des noèmes, et des constituants et caractères noématiques, y compris les caractères contextuels, mais encore comme corrélative de cette atemporalité<sup>4</sup>.

Remarquons à propos des exemples que nous avons considérés, qu'il faut faire une distinction entre le fait de se souvenir d'un théorème géométrique et le fait de se souvenir d'un acte de conscience à travers lequel ce théorème a été appréhendé autrefois. Nous ne nous sommes occupés ici que du premier cas. Tout ce que nous avons dit sur le phénomène de « relevance » s'applique aussi au second cas, mais *mutatis mutandis*, puisque le thème alors n'est plus le théorème géométrique lui-même, mais un acte de conscience vécu dans le passé.

1. *Supra*, pp. 256 et 260-261.

2. JAMES, *The Principles of Psychology*, I, pp. 608 et suiv.

3. A. GURWITSCH, « On the intentionality of consciousness », sect. III, loc. cit.

4. Sur l'atemporalité du noème, cf. *supra*, pp. 144-145. Le statut noématique des phénomènes de contexte et de « relevance » a été souligné dans cette partie, 4 a.

### a) La notion de Cogito chez Husserl. V

Husserl a examiné du point de vue noétique les phénomènes dont nous nous occupons. En venant à son analyse, commençons par exposer sa notion de Cogito. A propos des actes de la forme Cogito, Husserl parle de « Bewusstsein im Modus aktueller Zuwendung » (« conscience du... mode où elle est tournée de façon actuelle<sup>1</sup> »). Quand nous vivons un Cogito, nous sommes orientés et dirigés vers le corrélat objectif de notre acte; il s'agit de « aktuellen Sich-mit-dem-Korrelatgegenstand-zu-schaffen-machen, Zu-ihm-hin-gerichtet-sein » (« s'occuper actuellement de son objet corrélat, être dirigé vers lui »)<sup>2</sup>. Les actes à travers lesquels un thème est appréhendé, sont évidemment des actes de la forme Cogito au sens de Husserl. Le Cogito désigne le corrélat noétique de ce que, du point de vue noématique, nous avons décrit comme le statut de thème. Dans les *Ideen* et dans ses écrits postérieurs, Husserl a défendu une conception égologique de la conscience. Par conséquent, il interprète le Cogito comme un mode spécifique de l'activité de l'Égo. Les actes de la forme Cogito jaillissent, procèdent, émanent de l'Égo; en ayant l'expérience d'un tel acte, l'Égo vit en lui<sup>3</sup>.

Examinons l'analyse que Husserl nous donne de l'appréhension d'une note de musique qui résonne pendant un certain temps<sup>4</sup>. C'est dans le Maintenant actuel que l'activité d'appréhension émane de l'Égo dans le mode original et authentique du « avoir sous son emprise » (« im Griff haben »). Pourtant, tout en émanant dans la phase présente de l'apparition de la note, cette activité n'est pas dirigée vers cette phase présente; elle est dirigée, à travers cette phase présente, vers la note tout entière en tant que totalité qui dure pendant un certain temps, vers la note qui résonne, qui a déjà résonné quelque temps, et qui va continuer à résonner. Une telle appréhension est possible parce que la phase présente est entrelacée de rétentions de phases précédentes et de protentions de phases à venir. L'activité d'appréhension s'étend de la phase présente vers celles qui sont données sous le mode de la rétention ou de la protention, mais en s'étendant ainsi elle subit une certaine modification. Tandis qu'elle est un authentique « avoir sous son emprise » par rapport à la phase présente, l'activité d'appréhension assume le mode de « maintenir sous son emprise » (« noch im Griff behalten ») à l'égard des phases retenues. Comme ce que l'activité d'appréhension « a sous

1. Husserl, *Ideen*, p. 63 (traduction empruntée à M. Ricœur).

2. *Id.*, p. 169.

3. *Id.*, §§ 37 et 80; *Erfahrung und Urteil*, §§ 17 et suiv.

4. *Id.*, *Erfahrung und Urteil*, § 23 a. Pour la terminologie française que nous empruntons à M. Ricœur, voir *Ideen*, §§ 81-82 et 122.

Cogito =  
corrélat  
noématique  
thème

avoir sous son emprise

son emprise » est identique avec ce qu'elle « maintient sous son emprise », et aussi avec ce dont il est anticipé qu'elle « va l'avoir sous son emprise », il y a l'apparition d'un seul et même thème (la note qui résonne) comme ayant une certaine durée<sup>1</sup>. En vertu de l'identité du noème, les différentes phases qui se caractérisent respectivement par les modes de « avoir sous l'emprise », « maintenir sous l'emprise », et « aller avoir sous l'emprise », se fondent dans l'unité d'un seul acte qui se développe dans le temps. C'est à cet acte tout entier dans son développement temporel, et non à l'une de ses phases particulières, qu'il faut attribuer la forme Cogito.

Cela est aussi vrai, *mutatis mutandis*, en ce qui concerne la transition de prémisses à conséquence. Tandis que nous « avons sous notre emprise » la proposition-conclusion qui est notre thème, nous ne faisons que « maintenir sous notre emprise » les prémisses qui se présentent comme ayant un rapport de « relevance » avec la conclusion, et donc comme appartenant à son champ thématique<sup>2</sup>. Or ici, comme ce que nous « avons sous notre emprise » diffère de ce que nous « maintenons sous notre emprise » — différence qui concerne les noèmes eux-mêmes, — nous n'avons pas la conscience d'un seul thème qui se présente comme identique tout au long de la transition en question, mais nous nous trouvons devant un thème qui apparaît à l'intérieur d'un champ thématique. Ce qui revêt la forme Cogito, c'est l'appréhension du thème, et non la conscience de ce qui appartient au champ thématique.

Enfin l'Égo peut se « retirer », il peut « laisser échapper à son emprise » (« aus dem Griff entlassen ») ce qu'il vient de « maintenir sous son emprise ». Ceci ne veut pas dire que les données en question doivent disparaître complètement de la conscience. Elles peuvent bien continuer à se présenter, mais elles sont alors simplement retenues ; dans notre terminologie nous dirons qu'elles sont reléguées dans la marge. « Maintenir sous l'emprise » n'est pas du tout la même chose que retenir. Selon Husserl, « maintenir sous l'emprise » relève de l'activité de l'Égo, mais aucune activité de l'Égo n'intervient dans la simple rétention<sup>3</sup>. A chaque moment de la vie consciente, le « maintenant actuel » se convertit en un « ce qui vient d'être un maintenant actuel » (rétention). Du même coup, la rétention se transforme en rétention d'une rétention, la rétention à tel degré de rétention devient une rétention à un degré supérieur ; ce qui se préannonce sous la forme d'une protention, devient un « mainte-

1. Cf. *supra*, pp. 276.

2. Comme nous le verrons plus loin, le mode de « maintenir sous l'emprise » est une modification ou une forme dérivée de celui de « avoir sous l'emprise » ; cf., pp. 290-291.

3. HUSSERL, *Erfahrung und Urteil*, § 23 b.

nant actuel », etc<sup>1</sup>. Le temps phénoménal s'écoule selon des lois rigides indépendamment de toute activité de la part de l'Égo. Husserl rend compte de la différence entre ce que nous avons décrit comme appartenant au champ thématique et comme appartenant à la marge, par la présence ou l'absence d'une activité spécifique de l'Égo<sup>2</sup>.

La question que nous posons, à la suite de notre examen des problèmes généraux de l'organisation<sup>3</sup>, est la suivante : est-il possible pour l'activité d'appréhension de l'Égo, quand elle « a sous son emprise » un certain thème, de « maintenir sous son emprise » n'importe quel autre objet, indépendamment de toute relation entre cet objet et le thème ? L'activité d'appréhension de l'Égo est-elle entièrement libre, ou a-t-elle besoin d'être guidée par des relations entre les contenus matériels dont il s'agit ? Si c'est la seconde hypothèse qui est la vraie, il en résulte que, quoi que ce soit qu'accomplisse l'activité de l'Égo, cette activité est incapable par elle seule de produire l'articulation fondamentale du champ total de la conscience (défini comme la totalité des données co-présentes à un certain moment) en deux domaines ou, mieux, en deux dimensions, à savoir : la *champ thématique* et la *marge*. Nous ne pouvons entrer ici dans un examen détaillé de la conception égologique de la conscience proposée par Husserl, et nous ne pouvons pas non plus développer la conception non-égologique que nous avons formulée ailleurs<sup>4</sup>. Précisons simplement que, conformément à notre conception non-égologique de la conscience, nous nous servons des termes de Husserl « avoir sous l'emprise » et « maintenir sous l'emprise » en dehors de toute référence à une activité de la part de l'Égo. Tels que nous les prenons, les termes de Husserl ne font que désigner les corrélats noétiques de ce que nous avons appelé dans notre analyse noématique le statut de thème et celui d'élément du champ thématique, c'est-à-dire les modes des actes à travers lesquels ceux-ci se présentent respectivement à la conscience. Quant à l'interprétation que Husserl donne de ce que nous appelons conscience marginale en terme de

1. Sur l'écoulement du temps phénoménal, cf. les références données plus haut p. 274, note 1.

2. Cf. HUSSERL, *Ideen*, § 122.

3. Première partie, chap. II, 2 et 3 b.

4. Cf. notre article « Phänomenologie der Thematik und des reinen Ich », chap. II, § 7 ; chap. III, § 19 ; chap. IV, § 4, *loc. cit.* Voir aussi SARTRE, « La transcendance de l'Égo », *Recherches Philosophiques*, VI, 1936-1937 et *L'être et le néant*, deuxième partie, chap. I, V et pp. 209 et suiv. Nous avons examiné et adopté la thèse de M. Sartre, telle qu'elle est formulée dans « La transcendance de l'Égo », dans notre article « A non-egological conception of consciousness », *Philosophy and phenomenological research*, I, 1941. M. Schutz a theory des objections à la thèse de M. Sartre et à la nôtre dans son article « Scheler's theory of intersubjectivity and the general thesis of the Alter Ego », p. 339, *Philosophy and phenomenological research*, II, 1942.

pure temporalité phénoménale, notre analyse est en plein accord avec cette interprétation.

e) L'articulation du champ de la conscience.

Au début de notre investigation, nous nous sommes demandés si les conjonctions entre des états mentaux appartenaient à des dimensions différentes<sup>1</sup>. Les résultats que nous avons obtenus, nous permettent d'affirmer l'existence de trois sortes de conjonctions, les différences entre ces trois sortes étant de nature qualitative ou dimensionnelle. Nous trouvons un premier type de conjonctions dans celles qui lient les constituants du thème<sup>2</sup>. Pour les conjonctions de ce type nous avons proposé le terme cohérence de Forme. Nous apercevons un second type de conjonctions dans celles qui lient le thème et le champ thématique, ainsi que les éléments du champ thématique. Basées sur des relations entre les contenus matériels qu'elles lient, les conjonctions de ce type constituent l'unité de contexte ou l'unité par « relevance ». Entre les conjonctions qui appartiennent à ces deux dimensions, il peut aussi y avoir des différences de nature sérielle, au sens que nous avons donné à ce terme<sup>3</sup>. Les différences sérielles dépendent, dans le cas de la cohérence de Forme, du poids fonctionnel que les constituants ont pour la contexture dans laquelle ils sont intégrés<sup>4</sup>. Dans le cas de l'unité de contexte, les différences sérielles expriment les degrés de proximité ou d'imédiateté du rapport de « relevance ». Nous trouvons un dernier type de conjonctions dans celles qui lient le champ thématique, y compris le thème qui en forme le centre, et ce qui appartient à la marge. Ces conjonctions sont de nature purement temporelle. Elles se réduisent à la simultanéité ou à la succession immédiate des actes respectifs.

Nous avons montré ailleurs<sup>5</sup> que les données phénoménales caractérisées par William James comme « parties transitives » du courant de conscience, sont des expériences de liaison entre des états mentaux. Parmi les « parties transitives », les franges forment une classe particulière, ce sont les expériences des conjonctions du second type. On peut définir les franges comme les expériences de référence indicative, de contexte, de rapport de « relevance », en un mot de cette relation spécifique qui existe entre le thème et son champ thématique<sup>6</sup>.

1. Première partie, chap. I, 1.

2. Cf. *supra*, p. 117.

3. *Supra*, pp. 20 et 24.

4. Cf. *supra*, p. 113.

5. A. GURWITSCH, « William James' theory of the 'transitive parts' of the stream of consciousness », sect. III, IV, VII, *loc. cit.*

6. James attribue aussi cette fonction à quelques « parties transitives » autres que les franges ; cf. son exposé de la « sensation de différence » et de la « sensation de ressemblance », que nous avons examiné dans la deuxième partie, 7 b.

Dans tout acte ou composant d'acte qui se revêt du mode « mainteneur sous l'emprise », la frange joue un rôle éminent.

Pour notre interprétation de la notion de frange, nous pouvons nous réclamer des expressions mêmes de James. Il parle d'« affinité », de « relevance », de convenance, de la « relation... à notre 'topic' ou à ce à quoi nous nous intéressons... relation, notamment d'harmonie ou de désaccord, d'avancement ou d'obstruction, avec le 'topic'<sup>1</sup> ». Tous ces termes s'appliquent évidemment aux états mentaux par rapport à leurs contenus matériels, c'est-à-dire par rapport à ce qui se présente à travers eux, et non quant à leur suite dans le temps phénoménal. En vertu de la frange, une pensée ou une représentation qui se présente à l'esprit, est accueillie ou rejetée selon qu'elle apparaît convenant ou non au thème<sup>2</sup>. La pensée ainsi rejetée ne disparaît pas forcément de la conscience, elle peut demeurer dans la marge.

7. L'indépendance relative du thème par rapport au champ thématique

Les parties d'une contexture, comme nous l'avons montré<sup>3</sup>, sont qualifiées par la signification fonctionnelle qu'elles ont les unes par rapport aux autres. Rappelons que par une contexture nous entendons un tout qui a unité par cohérence de Forme. C'est le système fonctionnel équilibré de ses parties, un système qui trouve son unité en lui-même, c'est-à-dire qu'il la tient de l'interdétermination réciproque de ses parties, si bien que chacune de celles-ci n'est telle qu'elle est qu'à l'intérieur de cette contexture. Par conséquent, si l'on retire une telle partie de la contexture à laquelle elle appartenait, qu'on la considère isolément ou qu'on l'intègre dans une autre contexture dans laquelle elle est revêtue d'une signification fonctionnelle différente, — elle peut s'en trouver modifiée au point de ne plus être ce qu'elle était auparavant<sup>4</sup>.

Les constituants du thème sont solidaires et interdépendants ; il n'en est pas de même en ce qui concerne le thème et ce qui appartient à son champ thématique. Certes, le fait qu'un thème apparaisse à l'intérieur de tel champ thématique n'est pas une pure contingence.

1. JAMES, *The principles of Psychology*, I, pp. 259-260 ; cf. aussi p. 261 : « The most important element of these fringes is... the mere feeling of harmony or discord, of a right or wrong direction in the thought. »

2. *Id.*, I, pp. 259-260 : « ... any thought the quality of whose fringe lets us feel ourselves 'all right' is an acceptable member of our thinking, whatever kind of thought it may otherwise be. Provided we only feel it to have a place in the scheme of relations in which the interesting topic also lies, that is quite sufficient to make of it a relevant and appropriate portion of our train of ideas. »

3. Cf. deuxième partie, 6 c, 8, 10.

4. Cf. deuxième partie, 6 b et c.

Contrairement aux données marginales, les éléments qui appartiennent au champ thématique ne sont pas de simples concomitants du thème. Celui-ci non seulement se trouve dans tel champ thématique, mais encore il y renvoie. L'appartenance à tel contexte joue pour le thème un rôle dont nous étudierons la nature dans la section suivante. Mais bien qu'il y ait une unité authentique, et non une simple « *Existentialverbindung* », comme dirait Wertheimer, entre le thème et son champ thématique, celui-là n'est pas absorbé par celui-ci. Ce n'est pas son contexte thématique qui qualifie un thème, et le fait tel qu'il est dans un cas donné.

Nous avons déjà fait remarquer qu'un thème identique peut être donné dans une plus ou moins grande variété de contextes<sup>1</sup>. En fonction du contexte dans lequel elle apparaît, la proposition « Christophe Colomb découvrit l'Amérique en 1492 » se présente comme organisée selon diverses lignes de « *relevance* ». Malgré ces différences qui, certes, loin d'être extrinsèques, concernent la proposition elle-même, cette proposition apparaît pourtant comme une et la même. Que nous la lisions dans une histoire de l'Amérique, dans une histoire des grandes découvertes géographiques, ou que nous la prenions simplement comme exemple comme nous le faisons ici, nous nous trouvons toujours devant une même unité de signification. La signification de cette phrase ne change pas selon les variations du contexte. Elle est donc indépendante de tout contexte particulier. En passant d'un contexte à un autre, et en comparant entre eux ces différents contextes, nous prenons conscience de l'identité du thème dans ses divers champs thématiques. Prenons un autre exemple : une certaine proposition, disons le théorème de Pythagore, peut apparaître, à tel moment, comme une conclusion à laquelle on parvient, à tel autre moment, comme un point de départ pour de nouvelles déductions géométriques. La comparaison nous apprend ici encore que la proposition d'où nous essayons de tirer des conséquences, est la même que celle que nous avons atteinte comme une conclusion dans un raisonnement antérieur. C'est du même coup que nous prenons conscience et de l'identité de l'unité de signification appelée théorème de Pythagore, et des différentes positions qu'elle occupe, dans les deux cas, à l'intérieur de son contexte. Nous avons souligné plus haut<sup>2</sup> qu'il ne faut pas prendre des caractères contextuels tels que « *dérivé* », « *menant* », pour de simples faits subjectifs qui seraient accidentels à la proposition ; au contraire, ils appartiennent et s'attachent à la proposition de telle sorte qu'ils contribuent à la qualifier comme

1. Cf. dans cette partie, 3 a et p. 255-256.

2. Cette partie, 4 a.

telle qu'elle se présente à la conscience. Nous avons distingué des caractères contextuels ce à quoi ils s'attachent, c'est-à-dire un certain noyau noématique qui, dans l'exemple considéré, est l'unité de signification dénommée théorème de Pythagore. C'est la distinction entre la proposition appréhendée, et la proposition prise comme telle qu'elle est appréhendée<sup>1</sup>. C'est seulement pour la proposition prise comme telle qu'elle est appréhendée, que les caractères contextuels jouent un rôle qualificateur. Pour établir la distinction entre noyau et caractères, nous considérons une proposition quelconque dans différentes positions ou différents contextes ; nous nous apercevons alors que le noyau n'est pas modifié par ces variations. La proposition en tant qu'unité de signification n'est pas déterminée ni définie par le contexte dans lequel elle apparaît. L'indépendance du thème à l'égard de son champ thématique s'exprime par son identité en face des variations possibles du champ thématique, et aussi en face des variations également possibles de sa position à l'intérieur d'un contexte donné<sup>3</sup>.

Les notions de « *figure* » et de « *fond* » établies par Rubin, peuvent être considérées comme des spécialisations des notions plus générales de thème et de champ thématique. Dans le cas de l'expérience perceptive de figures planes — le seul phénomène, ou presque, que Rubin ait étudié, — la structure thème-champ thématique assume la forme figure-fond<sup>3</sup>. L'indépendance de la « *figure* » par rapport au « *fond* » apparaît dans le rôle du contour par lequel la « *figure* » est détachée du « *fond* », si bien qu'elle en émerge comme une unité autonome. Cette indépendance se manifeste aussi dans le fait que la « *figure* » se présente avec les caractères d'une « *chose* », le « *fond* » avec ceux de la « *matière* ». Enfin la situation de la « *figure* » dans son « *fond* » apparaît comme contingente et extrinsèque. Toute « *figure* » se présente comme déplaçable sur son « *fond* », et transférable d'un « *fond* » à un autre, tout en gardant son identité phénoménale. Cette mobilité, cette transférabilité correspondent à la possibilité pour une proposition d'apparaître dans des contextes différents.

Inutile de dire que cette mobilité est aussi caractéristique de l'apparence perceptive des choses réelles. Le tableau accroché au mur,

1. Cf. *supra*, pp. 152-153, la distinction analogue, mais non parallèle, entre l'objet visé, et l'objet tel qu'il est visé.

2. D'un point de vue différent, HUSSERL, *Erfahrung und Urteil*, § 50 c, souligne « l'indépendance thématique » de toute proposition complète de la forme *S est p*, par rapport au contexte dans lequel elle apparaît. Un tel contexte, une théorie plus ou moins complexe par exemple, est formé de propositions « thématiquement indépendantes » enchaînées. Le contexte possède une unité par « *relevance* ». Tout en contribuant à former le contexte, chaque proposition en tant qu'unité de signification conserve son indépendance à l'intérieur du contexte.

3. Deuxième partie, § b.

que nous prenons pour thème, renvoie à ce qui l'entoure, aux autres tableaux, au bureau au-dessus duquel il est suspendu, à la fenêtre, à la bibliothèque, etc. En apparaissant à l'intérieur de cet horizon, le tableau ne s'y fond tout de même pas ; il n'est pas donné comme « soudé » à son environnement actuel. Ce de quoi il s'agit, ce n'est pas la possibilité objective de changer le tableau de place. L'important c'est que le tableau, tout en restant effectivement à sa place, est donné, dans son apparence perceptive elle-même, comme détachable et transférable. C'est par cette transférabilité apparente, aussi bien que par les caractéristiques indiquées par Rubin, que l'indépendance relative du thème d'une perception par rapport au champ qui l'environne, trouve son expression phénoménale.

Nous avons décrit les contextures comme des unités solides et détachées<sup>1</sup>. Nous avons rendu compte de cette solidité et de cette ségrégation en terme de cohérence de Forme. La ségrégation désigne les mêmes traits phénoménaux que l'indépendance, à savoir l'émergence d'une unité autonome qui se détache du champ sans en être pour autant séparée. Rappelons que, en dépit de son indépendance, le thème est lié au champ, et qu'il y a entre eux unité par « relevance ». Aussi l'indépendance du thème, a-t-elle le sens d'une indépendance à l'intérieur du contexte ou de l'horizon. Si le thème émerge et se détache du champ, ce n'est que parce qu'il est une unité solide. L'unité par cohérence de Forme soutient et rend possible l'unité par « relevance ». Pour pouvoir jouer le rôle de centre de référence autour duquel s'organise un champ thématique, le thème doit se présenter comme une unité solide et intrinsèquement cohérente. Les relations de « relevance » ne peuvent avoir lieu qu'entre des unités ainsi organisées,

### 8. L'indice de position

Malgré l'indépendance du thème par rapport à son champ thématique, son apparition à l'intérieur de tel champ plutôt que d'un autre ne peut pas passer pour un fait purement accessoire. Contrairement aux données marginales dont la seule relation au thème est leur simultanéité, les éléments qui appartiennent au champ thématique, apparaissent comme intrinsèquement reliés au thème en vertu de leur contenu matériel<sup>2</sup>. Le thème renvoie au champ thématique au centre duquel il émerge. Il se présente comme appartenant à ce champ thématique qui, à son tour, s'organise autour de lui. La question se pose donc de savoir comment cette appartenance est phénoménalement représentée.

1. Cf. Deuxième partie, § b.  
2. Cette partie, § a et c.

L'analyse de n'importe quel exemple montre que la teinte que le thème reçoit du champ thématique, est la perspective, l'orientation, la lumière dans lesquelles il se présente, ou encore le point de vue duquel il apparaît à la conscience. Supposons que nous nous occupions de la proposition « Christophe Colomb découvrit l'Amérique en 1492 » en liaison avec les grandes découvertes géographiques de cette période. Par suite de l'orientation phénoménologique de nos analyses, ce qui nous importe ici, c'est l'aspect noématique du phénomène (la signification de la proposition), c'est-à-dire ce que W. James appelle l'« object » de pensée<sup>1</sup>. Notre thème est la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb en 1492, précisément telle qu'elle se présente à notre esprit quand nous appréhendons la proposition en question. Dans notre hypothèse, la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb en 1492, se présente comme étant issue des discussions du xv<sup>e</sup> siècle sur la forme de la terre, comme reliée aux entreprises auxquelles ces discussions ont donné naissance, comme étant elle-même une de ces entreprises. La perspective dans laquelle le thème se présente, et son orientation par rapport à une direction déterminée de « relevance », dépendent du contexte ou champ thématique à l'intérieur duquel il apparaît. Nous pouvons changer notre point de vue, et nous occuper de la proposition en question en liaison avec la croissance du pouvoir espagnol au xvi<sup>e</sup> siècle. Alors la découverte de l'Amérique ne se présente plus à notre esprit dans la perspective des opinions et des croyances que l'on avait à l'époque au sujet de la forme de la terre, elle apparaît comme un des événements qui ont abouti à une certaine constellation politique, elle apparaît à la lumière des développements politiques qui l'ont suivi, et dans sa signification par rapport à ces développements. Quand nous passons d'un point de vue à l'autre, le thème lui-même, c'est-à-dire la signification de la proposition dont il s'agit, demeure identique, tandis que sa perspective change.

Les mots « perspective », « lumière », etc. désignent un élément inhérent au noème complet et concret, c'est-à-dire au thème tel qu'il se présente dans un cas donné à l'esprit du sujet. Supposons que, quand nous nous occupons de la proposition « Christophe Colomb découvrit l'Amérique en 1492 » en liaison avec les grandes découvertes géographiques, une pensée reliée au développement postérieur de la puissance espagnole nous vienne à l'esprit. Cette pensée apparaît comme incongrue, et est, par conséquent, exclue du champ thématique et reléguée (dans la marge). Considérés en eux-mêmes, le thème et la pensée en question peuvent pourtant bien avoir

alors le  
le dans  
l'absence de  
le thème  
l'absence de  
le thème

1. Cf. *supra*, pp. 152-153 et 249-250.

un certain rapport de « relevance ». Pour l'exprimer avec plus de précision, ce n'est pas dans toutes les conditions que ce thème et cette pensée apparaissent comme incongrus l'un à l'autre. Il est possible pour le thème de se présenter dans une perspective telle que cette pensée apparaisse alors comme pertinente. Cependant, dans les conditions de notre hypothèse, la pensée qui intervient est rejetée, non seulement par les éléments qui appartiennent au champ thématique, mais aussi par le thème lui-même. Si la pensée intruse apparaît comme ne convenant pas au thème, c'est parce que celui-ci est caractérisé par la perspective dans laquelle il se présente. Sans déterminer ni même co-déterminer le thème pris en lui-même et en tant que tel, la perspective, l'orientation, etc. ont tout de même une fonction qualificatrice par rapport à son mode d'apparaître.

Nous avons déjà mentionné des cas dans lesquels un mot ou une phrase dérivent leur signification spécifique de leur contexte<sup>1</sup>. Comme nous l'avons souligné, ce n'est pas le contexte qui fait que le mot ou la phrase ont une signification, comme s'ils n'en avaient pas une en dehors soit du contexte donné, soit de tout contexte. Ce que le mot ou la phrase dérivent du contexte n'est que leur signification spécifique. Ceci encore fait apparaître l'indépendance du thème par rapport à son champ thématique actuel, et, par conséquent, par rapport à tout champ thématique. En ce qui concerne les significations de propositions, cette indépendance peut être formulée ainsi : ce n'est pas en terme de contexte que l'on peut répondre à la question de savoir quelles sont les conditions dans lesquelles une combinaison d'unités de signification élémentaires (des mots) forme elle-même une unité de signification, à savoir la signification d'une proposition qui en tant qu'un tout peut devenir un thème<sup>2</sup>. D'autre part, la spécification de sa signification, qu'un mot ou une phrase dérivent de leur contexte, est cet élément de signification, cette nuance de signification, par laquelle s'exprime phénoménalement l'appartenance du mot ou de la phrase à son contexte. Dans cette spécification, nous apercevons une teinte que la proposition-thème possède en propre, tout en la tenant de son contexte. C'est de la sorte que le champ thématique est représenté à l'intérieur de la structure du thème.

Selon la plus ou moins grande structuration et articulation du champ thématique, le thème peut apparaître comme appartenant 'en général' à son contexte, ou comme occupant une position plus

1. Pp. 251-252.

2. L'examen de ces conditions qui concernent toutes la structure interne des propositions, ressort au domaine de ce que Husserl appelle la « grammaire logique pure » ; cf. *Log. Unt.*, II, IV et *Logik*, § 13 ; voir aussi *supra*, pp. 161-162 et 264.

ou moins bien définie à l'intérieur de celui-ci. Par exemple, lorsque nous nous occupons d'un certain événement dans une série d'événements, celui que nous choisissons pour thème peut non seulement renvoyer 'en général' aux événements précédents, mais encore se présenter comme découlant de ces événements, comme les continuant ou les complétant. Ou bien l'événement en question peut apparaître comme demandant à être développé et complété. Avec la perspective et l'orientation, le champ thématique confère au thème un indice de position, c'est-à-dire un caractère indiquant la position que le thème occupe dans le champ. Cette position dépend évidemment des relations entre le thème et les éléments qui appartiennent au champ thématique. Nous trouvons de bons exemples d'indices de position dans les caractères contextuels des propositions<sup>1</sup>, caractères qui peuvent être plus ou moins définis. Les prémisses d'où une proposition-thème résulte, ou les conséquences qu'elle entraîne, peuvent se fondre au point de ne former qu'un horizon global presque indifférencié auquel la proposition renvoie par une simple indication de direction. A l'autre extrême, la proposition-thème peut apparaître dans la pleine explicitation de ses relations à ses prémisses ou à ses conséquences, c'est-à-dire dans un champ complètement articulé. Entre ces deux cas-limites on peut trouver tous les degrés intermédiaires. Ici comme partout le degré de distinction avec laquelle sont données les relations entre le thème et les éléments du champ thématique, dépend du degré d'articulation de celui-ci, donc du degré de précision avec laquelle ses éléments se présentent.

A proprement parler, le terme « indice de position » devrait être réservé au cas-limite de la pleine articulation. Mais nous pouvons lui donner un sens plus large, et l'appliquer même au cas-limite de quasi complète indétermination. Comme nous l'avons montré<sup>2</sup>, si peu articulé que soit le contexte, il n'est jamais totalement dénué de spécification, il a toujours une teinte spécifique. L'emploi du terme « indice de position » dans un sens élargi, nous semble justifié par le fait que le phénomène de contexte comme tel, c'est-à-dire antérieurement à toute spécification, se trouve à la base (dans le sens défini plus haut<sup>3</sup>) de toute relation spécifique entre le thème et son champ thématique. Pour qu'une proposition puisse être donnée comme une conséquence ou une prémisses d'autres propositions, ou, tout à fait en général, pour qu'elle puisse apparaître dans quelque relation logique avec d'autres propositions (à l'inclusion des relations

1. Cette partie, 4 a.

2. Cette partie, 5.

3. Cf. *supra*, p. 263.

20/11/11

de compatibilité et d'incompatibilité), il est nécessaire que toutes ces propositions se présentent dans un contexte fondé sur le rapport de « relevance »<sup>1</sup>. Entre des propositions qui n'ont rien à voir les unes avec les autres, il ne peut y avoir aucune relation logique, ni même celle d'incompatibilité. Tout indice de position au sens étroit peut être considéré comme une spécification du phénomène de contexte en général, c'est-à-dire de l'indice de position au sens élargi. Dans la dernière partie, nous étendrons notre analyse du phénomène de contexte à celui d'ordre d'existence, et nous aurons à considérer la notion d'indice de position dans une acception encore plus large, à savoir dans le sens d'indice existentiel, de caractère indicatif renvoyant à l'ordre d'existence duquel relève un thème donné<sup>2</sup>.

Bien que l'indice de position ne contribue pas à constituer le thème en tant que tel, c'est-à-dire quant à son contenu matériel, et que les variations de l'indice de position n'affectent point l'identité du thème, l'indice de position joue pourtant un rôle en ce qui concerne le thème tel qu'il se présente dans un cas donné. Ce qui dépend du champ thématique et varie avec lui, ce n'est pas le thème lui-même, mais la perspective, la lumière dans laquelle le thème apparaît ; non ce qui apparaît, mais le mode de cette apparence. Si nous considérons le thème exactement tel qu'il se présente dans un cas donné, la perspective, la lumière, l'orientation dans lesquelles il apparaît, doivent être comptées parmi les traits qu'il possède en propre. En d'autres termes, ce que nous appelons l'indice de position a un statut noématique : l'indice de position concerne ce qui se présente, et non le fait que certains actes sont vécus. Nous avons rappelé plus haut<sup>3</sup> la distinction faite par Husserl entre le noyau noématique central et les caractères noématiques, en soulignant l'invariance du noyau noématique en face de variations des caractères. Nous avons généralisé la distinction de Husserl, et nous l'avons appliquée aux caractères contextuels des propositions<sup>4</sup>. Nous pouvons la généraliser encore, et l'appliquer à tous les cas dans lesquels un thème apparaît à l'intérieur d'un champ thématique. Considéré dans ce qu'il est en lui-même, le thème est un noyau noématique central, tandis que la perspective, la lumière, l'orientation dans lesquelles il apparaît, en un mot, tout ce que nous comprenons dans la notion d'indice de position, est caractère noématique. Il est possible, au moyen de la distinction husserlienne généralisée, de rendre compte du statut noématique de l'indice de position aussi bien que de l'indépendance du thème par

1. Cf. *supra*, pp. 265-266.

2. Cf. *infra*, pp. 301-302 et sixième partie, 5.

3. Cf. *supra*, p. 149.

4. Cf. *supra*, pp. 259-260.

rapport au champ thématique. En effet, cette indépendance se révèle être un cas particulier de l'invariance du noyau noématique central par rapport aux variations des caractères noématiques.

Le statut noématique de l'indice de position et l'indépendance du thème se manifestent encore dans le fait que les modifications du contexte n'affectent pas le thème en lui-même et ont pourtant de la signification pour lui. Un champ thématique, auparavant plus ou moins obscur, peut se clarifier, ce qui veut dire qu'un indice de position au sens large devient progressivement un indice de position au sens étroit ; le champ thématique peut s'élargir ; clarification et élargissement peuvent se combiner entre elles, etc<sup>1</sup>. Toutes ces variations modifient évidemment la perspective dans laquelle le thème apparaît, mais le thème n'en garde pas moins son identité phénoménale. Bien plus profonde encore est la modification qui a lieu lorsqu'un champ thématique est remplacé par un autre entièrement différent, modification dont l'étude nous fit constater l'identité du thème dans des contextes différents<sup>2</sup>. Soulignons toutefois qu'un thème donné ne peut pas apparaître dans n'importe quel contexte. S'il n'y a pas de rapport de « relevance » entre le nouveau contexte et l'ancien thème, ou bien ce thème, tout en étant retenu, est relégué dans la marge, et le sujet passe à un nouveau thème qui, lui, s'accorde avec le nouveau contexte, ou bien, si le sujet conserve l'ancien thème, le nouveau contexte ne devient pas un champ thématique mais contribue seulement à former la marge. La variation du champ thématique par rapport à un thème donné est limitée par cette condition qu'entre le thème et le champ thématique éventuel, il doit y avoir une relation de « relevance ».

Wertheimer<sup>3</sup> a appelé « Und-Summe » tout agrégat consistant d'éléments indépendants les uns des autres, au point que toute modification d'un élément reste restreinte strictement à cet élément et ne concerne en rien les autres. Dans les structures de Forme, on ne constate jamais une telle indépendance ou, pour mieux dire, indifférence des parties les unes aux autres. Nos analyses nous amènent à distinguer, comme nous l'avons déjà fait dans un article antérieur<sup>4</sup>, deux types de totalités qui ont une structure de Forme, les unes ayant une unité par cohérence de Forme, les autres ayant une unité par « relevance ». Comme nous l'avons déjà fait remarquer<sup>5</sup>, l'unité par

1. Pour une analyse plus poussée des modifications en question, cf. notre article « *Phänomenologie der Thematik und des reinen Ich* », chap. III, 1. *loc. cit.*

2. Cf. pp. 282-283.

3. WERTHEIMER, « *Untersuchungen zur Lehre von der Gestalt* », I, pp. 48 et suiv., *loc. cit.*

4. A. GURWITZ, « *Phänomenologie der Thematik und des reinen Ich* », chap. II, 5, *loc. cit.*

5. Cf. *supra*, p. 284.

« relevance » n'est possible qu'entre des contextures, et donc pré-suppose l'unité par cohérence de Forme.

## 9. Les potentialités de champ

### a) Les thèmes potentiels.

Quand notre thème est une chose perçue, les autres choses qui l'entourent, et qui forment le champ thématique perceptif d'où elle émerge, ne se fondent pas en un arrière-plan informe et inarticulé. Ces choses, au moins celles qui se trouvent dans un certain voisinage du thème, se présentent comme des unités autonomes comparables au thème<sup>1</sup>. Supposons que nous regardions un tableau pendu au mur ; nous percevons en même temps, sans en faire des thèmes, d'autres peintures, des livres, des papiers, la lampe sur notre bureau, la bibliothèque d'un côté, la fenêtre de l'autre, etc. « Perception » — comme M. Ricœur dit en paraphrasant la pensée de Husserl — « est exception<sup>2</sup> ». Le champ sur lequel le thème perceptif se détache, est formé de choses bien circonscrites ; ce n'est pas une « totalité sensible » dénuée de différenciation interne comme celles dont parle James<sup>3</sup>. De la même façon, les prémisses à partir desquelles nous venons de déduire un théorème géométrique, sont en général données comme des propositions distinctes et définies. Ce ne sont que les zones éloignées du champ thématique, qui présentent l'aspect d'un horizon diffus et obscur, sans autre spécification que son rapport de « relevance » avec le thème. Tel est le cas, par exemple, des théorèmes qui ne sont pas les prémisses immédiates de la conclusion atteinte à l'instant est notre thème. Tout de même, dans notre raisonnement déductif nous nous sommes appuyés en quelque sorte sur les théorèmes en question dont nous avons une conscience implicite et plus ou moins vague, par voie de références inarticulées, qu'ils ont une place, et jouent un rôle à l'intérieur du système de géométrie dont il s'agit. Si nous insistons maintenant sur la distinction d'une partie au moins du champ thématique, nous ne contredisons en rien ce que nous avons dit plus haut<sup>4</sup> de son indétermination éventuelle.

Apparaissant comme des unités délimitées et détachées les unes des autres, les éléments du champ thématique présentent la même structure d'organisation que le thème et la même autonomie. Chacun d'eux se présente comme un thème possible ou, mieux, un thème

1. Cf. RUBIN, *Visuell wahrgenommene Figuren*, p. 44.  
2. HUSSERL, *Ideen*, p. 62.  
3. Cf. *supra*, pp. 28 et suiv.  
4. Cf. cette partie, 5.

potentiel<sup>1</sup>. En regardant le tableau pendu au mur, nous percevons en même temps les livres sur le bureau comme appartenant pour l'instant au champ thématique perceptif, mais comme pouvant devenir notre thème. Quand nous nous occupons d'une conclusion que nous venons d'atteindre, les prémisses sont encore données non seulement comme venant d'être nos thèmes il y a un instant, mais aussi comme pouvant redevenir nos thèmes. Nous avons conscience d'être libres d'abandonner la conclusion atteinte, et de rethématiser une prémisses. De même, une conséquence découlant d'une proposition peut s'annoncer à la conscience avec une certaine clarté, pendant que nous continuons à nous occuper de cette proposition. Ici encore, nous avons conscience d'être libres de « faire un pas en avant » et de donner à cette conséquence le statut de thème. Noétiquement parlant, les actes ou moments d'actes à travers lesquels la prémisses ou la conséquence se présentent à la conscience, sont vécus respectivement sous le mode de « maintenir sous l'emprise » et sous le mode de « ne pas encore avoir sous l'emprise<sup>2</sup> », ces deux modes étant des dérivés du mode privilégié de « avoir sous l'emprise » ou Cogito. Les modes de conscience dérivés renvoient au mode privilégié ou proto-mode d'où ils dérivent<sup>3</sup>. Cette référence sans laquelle le mode en question ne saurait d'ailleurs apparaître comme dérivé, comporte la possibilité d'une transformation par laquelle ce qui n'est pas donné pour l'instant dans le proto-mode, le devient. Donc tout acte qui n'est pas vécu sous le mode de Cogito, renvoie à un acte correspondant du mode Cogito<sup>4</sup>. En ce sens, tout acte de conscience est soit un Cogito actuel, soit un Cogito potentiel ; noématiquement parlant, tout ce qui se présente à la conscience est soit un thème actuel, soit un thème potentiel.

Ceci est vrai, non seulement pour les éléments du champ thématique, mais aussi pour les données marginales. Quand nous nous occupons d'un problème scientifique, il peut nous arriver d'entendre un bruit qui vient de la rue, ou de nous rappeler que nous devons faire au cours de la journée une chose qui n'a rien à voir avec ce qui nous occupe pour l'instant. Nous pouvons soit rejeter l'élément intrus, soit céder à lui. Même si en fait nous le rejetons — sans que cette action procède d'une délibération ou d'une décision explicites, —

1. Cf. HUSSERL, *Ideen*, pp. 62 et suiv. et 169-170.

2. Cf. cette partie, 6 d.

3. Cf. HUSSERL, *Ideen*, § 99 à propos des modes de présentation (perception, souvenir, anticipation, etc.) et §§ 103-104 à propos des modalités doxiques (croyance, doute, probabilité, possibilité, etc.).

4. *Id.*, p. 236 : « Das Cogito bezeichnet... den eigentlichen Akt des Wahrnehmens, Urteilens, Gefallens, usw. Andersseits ist... der ganze Bau des Erlebnisses... mit allen seinen... noematischen Charakteren derselbe, wenn ihm diese Aktualität fehlt. »

nous aurions pu agir autrement. En d'autres termes, ce bruit ou cette pensée, tout en étant, faute d'un rapport de « relevance » avec le thème, de simples données marginales, apparaissent pourtant comme des thèmes potentiels dont l'actualisation dépend entièrement du libre choix du sujet. Husserl parle de la force plus ou moins intense avec laquelle des données qui ne font que se présenter simplement, sans que l'attention du sujet se fixe sur elles, sollicitent l'Égo<sup>1</sup>. Des données sensorielles comme, par exemple, un bruit qui se fait entendre tout à coup, des pensées, des désirs, etc. qui surgissent plus ou moins brusquement, exercent une stimulation sur l'Égo. S'il cède à cette stimulation, l'Égo se dirige vers ce qui le sollicite, et l'appréhende comme son objet intentionnel à travers un acte de la forme Cogito. Cette description de Husserl s'accorde avec sa conception égologique de la conscience et surtout du Cogito<sup>2</sup>. Nous ne pouvons entrer dans un exposé des difficultés auxquelles cette conception nous semble se heurter, et nous nous contenterons de dire que tout ce qui apparaît à la conscience sans « être sous l'emprise », c'est-à-dire sans être un thème, peut être thématisé, qu'il s'agisse d'un élément du champ thématique ou de la marge.

L'opération de thématisation peut aussi être appliquée aux champs thématiques peu déterminés, et aux régions peu articulées des champs thématiques. Nous venons de démontrer un théorème mathématique qui est maintenant notre thème. Il renvoie non seulement aux prémisses à partir desquelles il vient d'être déduit, mais aussi à d'autres théorèmes et à des axiomes qui ne sont pas bien discriminés et forment un horizon diffus autour du thème et des régions les plus articulées du champ thématique. La possibilité de la thématisation signifie ici celle de l'élucidation. En vivant le renvoi à un horizon inarticulé, nous vivons par là même la possibilité de nous orienter vers cet horizon et de le clarifier, en dégageant, en rendant explicites, et en thématisant les théorèmes et les axiomes qui y sont confusément contenus. Tout horizon indistinct se présente comme clarifiable.

L'horizon perceptif, lui aussi, comporte des régions vagues et obscures. Nous avons fait remarquer<sup>3</sup> que les objets qui sont dans le voisinage du thème perceptif, se présentent comme des unités bien délimitées. Toutefois, en regardant la peinture pendue au mur, non seulement nous percevons les choses qui se trouvent devant nos yeux, les livres sur le bureau par exemple, mais encore nous avons une certaine conscience de choses qui sont dans la pièce derrière notre dos, de la forme générale de cette pièce, de la place que tient cette

1. *Id.*, *Erfahrung und Urteil*, pp. 80 et suiv. ; cf. aussi *supra*, p. 230.  
2. Cf. cette partie, 6 d.  
3. P. 290.

pièce à l'intérieur de l'architecture de notre maison, de celle que tient notre maison dans la rue, la rue dans la ville, etc. Cette conscience n'est évidemment pas toujours complètement explicite ; en général elle existe sous la forme de renvois indicatifs fort peu articulés<sup>1</sup>. En suivant Husserl<sup>2</sup>, nous emploierons le terme « horizon extérieur » pour désigner le contexte perceptif total qui déborde le champ perceptif au sens restreint, tout en le renfermant. L'horizon extérieur comprend les choses qui ne sont pas perçues pour l'instant, mais auxquelles ce qui est perçu, renvoie comme étant des choses qui peuvent être perçues. Ces renvois sont évidemment plus ou moins distincts et détaillés. Conformément à l'orientation strictement descriptive des investigations phénoménologiques<sup>3</sup>, on ne doit faire entrer en ligne de compte que les renvois indicatifs effectivement donnés, et il faut les prendre exactement tels qu'ils sont donnés. Avec l'expérience des renvois à l'horizon extérieur, nous nous trouvons à la racine phénoménologique de la conscience que nous avons continuellement du monde comme arrière-fond, contexte, ou horizon universel. Tout objet perçu se présente à l'intérieur de cet horizon universel qui embrasse tout, c'est-à-dire qu'il se présente comme appartenant au monde, donc comme un objet mondain ; et nous avons encore conscience de nous-mêmes comme existant à l'intérieur du monde et comme en faisant partie, à bien des égards de la même façon que tout objet perceptible et, partant, mondain<sup>4</sup>.

La présence d'un horizon obscur comporte la conscience de la possibilité d'élucider cet horizon. Cette élucidation peut être comprise de deux façons. Nous pouvons essayer, sans quitter notre place, d'évoquer des souvenirs et des images explicites, mais peut-être plus ou moins schématiques, de choses qui se trouvent derrière notre dos, de la rue, de la ville, etc.<sup>5</sup>, ou bien nous pouvons nous retourner et regarder ces parties de la pièce, que nous ne voyons pas pour l'instant, nous pouvons sortir de la pièce pour explorer la maison, la rue, la ville, etc. C'est dans et par l'expérience même des renvois indicatifs à un horizon indéterminé que nous prenons conscience des possibilités d'élucidation et de thématisation, et aussi du fait que l'actualisation de ces possibilités dépend uniquement de notre libre choix.

1. Cf. la description de la conscience des horizons perceptifs par M. MERLEAU-PONTY, *loc. cit.*, pp. 381 et suiv.  
2. HUSSERL, *Erfahrung und Urteil*, pp. 28 et suiv.  
3. Cf. quatrième partie, chap. II, 2.  
4. Cf. L. LANDGREBE, « The world as a phenomenological problem », pp. 39-40, *Philosophy and phenomenological research*, I, 1940. Le phénomène du monde est étroitement lié à celui du champ thématique, surtout du champ thématique perceptif. Nous ne pourrions faire à ce sujet que quelques remarques (sixième partie, 2a et pp. 323-324).  
5. Cf. HUSSERL, *Ideen*, pp. 48 et suiv.

b) *Potentialités intrathématiques et potentialités de champ.*

En analysant le champ thématique et la marge du point de vue noétique, nous nous sommes trouvés devant des potentialités de conscience. Nous en avons déjà rencontré lors de notre examen de l'horizon perceptif intérieur ou des implications perceptives sous leur aspect noétique<sup>1</sup>. Dans les deux cas, les anticipations d'actes possibles par lesquels ce qui est donné pour l'instant sous un certain mode de présentation, sera donné sous un mode différent, renferment la conscience d'un « je peux si je veux », c'est-à-dire la conscience que l'actualisation des potentialités vécues dépend d'un libre choix du sujet. Dans les deux cas, les potentialités sont des potentialités d'élucidation, d'explicitation, ou d'exploration effective; dans les deux cas, indétermination signifie déterminabilité. Enfin, dans les deux cas, il peut y avoir des sollicitations à actualiser les potentialités vécues, et des tendances à céder à ces sollicitations. Descriptivement parlant, les potentialités qui sont en jeu dans l'expérience du champ thématique et aussi de la marge, ressemblent tellement à celles qui sont liées à l'expérience de l'horizon perceptif intérieur que nous pouvons renvoyer pour leur caractérisation à celle que nous avons donnée de ces dernières. Pourtant, la différence de la structure, d'organisation du thème perceptif et de celle du champ thématique, fait que les potentialités dont il s'agit de part et d'autre, prennent un sens très différent. Aussi appellerons-nous *potentialités intrathématiques*, les potentialités qui concernent l'aspect noétique du phénomène d'implication perceptive, et réserverons-nous le terme *potentialités de champ* pour celles qui sont liées au champ thématique.

Étant donnée l'indépendance du thème par rapport à son champ thématique<sup>2</sup>, la thématization d'un élément du champ entraîne bien l'abandon du thème précédent, mais point celui du domaine ou du contexte thématique dans lequel la pensée s'est mue et continue à se mouvoir<sup>3</sup>. En effet, quand, après avoir atteint une conclusion, nous rethématisons l'une des prémisses, la conclusion cesse d'être notre thème, mais peut continuer à se présenter à la conscience comme élément du champ thématique du thème actuel. La prémisses peut apparaître comme orientée vers la conclusion. Cette orientation, bien que, comme nous l'avons vu<sup>4</sup>, elle ne soit pas tout à fait extrinsèque au thème, ne contribue tout de même pas à le déterminer et à le former, c'est-à-dire à constituer la prémisses en tant que cette

1. Cf. quatrième partie, chap. III, 1 et 2.

2. Cf. cette partie, 7.

3. La thématization de données marginales, au contraire, équivaut à l'abandon du domaine thématique lui-même.

4. Cette partie, 8.

proposition qu'elle est effectivement, — proposition comprise comme unité de signification. Malgré le rapport de « relevance » qui les lie l'une à l'autre, les deux propositions dont il s'agit, thème actuel (la prémisses) et thème antérieur (la conclusion), restent des unités autonomes. Thématiser une potentialité de champ, c'est donc passer d'un thème à un autre.

Il n'en est pas de même en ce qui concerne les potentialités intrathématiques. Quand, percevant une chose d'un certain point d'observation, je vis des renvois à des aspects sous lesquels je la percevrais d'autres points d'observation, j'anticipe des perceptions différentes, mais qui n'en sont pas moins des perceptions de la même chose. Ce qui est anticipé ici, ce n'est pas le passage d'un thème perceptif à un autre, mais l'apparence du même thème dans des présentations différentes. Il faut tenir compte aussi de la structure interne du noème perceptif qui a une unité par cohérence de Forme<sup>1</sup>. Impliquant des renvois à des aspects différents sous lesquels la chose perçue pourrait apparaître, l'aspect sous lequel elle apparaît en fait est qualifié et déterminé par ces renvois. Les potentialités intrathématiques se définissent donc comme des possibilités d'élucider et de rendre explicite, non seulement le thème (la chose perçue), mais encore le noème qui correspond à une perception particulière, à savoir la chose apparaissant sous cet aspect, de ce côté, dans cette orientation, bref dans cette manière de présentation dans laquelle elle est donnée à travers la perception actuelle. Des constituants noématiques qui, en ce qui concerne la perception présente, ne sont donnés que sous forme « implicite » — dans l'acception dans laquelle nous prenons ce terme en nous appuyant sur la théorie de la Forme<sup>2</sup>, — sont anticipés comme allant s'offrir directement et explicitement dans l'expérience sensible. D'autre part, quand nous passons effectivement de la perception d'une chose d'un certain point d'observation, à la perception de cette même chose d'un autre point, nous n'abandonnons pas pour autant le noème perceptif correspondant à la première perception, puisqu'il joue maintenant un rôle codéterminant pour l'apparence perceptive de la chose à travers la seconde perception. Comme nous l'avons montré<sup>3</sup>, le processus perceptif est un processus de remplissement et de confirmation mutuels de ses phases. Tout au long de ce processus, des constituants noématiques qui, dans une phase antérieure, avaient revêtu le mode de l'expérience sensible directe, sont donnés, dans une phase ultérieure, sous forme implicite, et inversement. Ces variations qui concernent la manière de présentation ont, évidemment un

1. Quatrième partie, chap. II, 7 b.

2. Cf. supra, pp. 224-225.

3. Quatrième partie, chap. III, 3.

autre sens, et appartiennent à une autre dimension que les modifications qui se produisent lorsque le sujet, se mouvant librement dans un certain domaine thématique, passe d'un thème à l'autre, même s'il « maintient sous son emprise » son thème antérieur.

La thématization d'attributs de ce qui était notre thème, illustre bien la différence entre les potentialités intrathématiques et les potentialités de champ<sup>1</sup>. Supposons que, placés à un certain point d'observation, nous percevions un édifice qui nous est très familier, et que nous le percevions sous l'aspect de sa configuration architectonique générale. Comme nous l'avons montré<sup>2</sup>, des renvois à des côtés qui ne sont pas vus pour l'instant, sont très essentiels à l'apparence perceptive dont il s'agit. Supposons encore que ces renvois soient pleinement explicites, qu'ils revêtent même la forme d'images évoquées. Quand nous passons d'une image à l'autre, nous ne faisons que dégager des potentialités intrathématiques impliquées dans notre perception présente, et expliciter notre perception, tout en nous en tenant au même thème. Or, pendant que nous évoquons des côtés que nous ne voyons pas pour l'instant, il se peut que notre attention soit captée par un détail, la moulure d'une porte par exemple. La perception de l'édifice sous l'aspect en question implique bien des renvois à des côtés non vus, mais seulement dans leur signification fonctionnelle, dans leur contribution à la configuration générale de l'édifice, et non dans tous leurs détails ni dans toutes leurs particularités<sup>3</sup>. Si notre attention est captée par un côté non vu, et que nous obéissions à sa sollicitation, des détails de ce côté, qui ne jouaient aucun rôle ou, tout au plus, un rôle minime pour le thème de la perception, acquièrent une importance considérable pour l'acte présent de mémoire dont ils contribuent à former le thème. Ce qui se passe c'est que le côté non vu qui ne figurait à l'intérieur du noème correspondant à la perception antérieure qu'à titre d'un constituant parmi d'autres, se détache maintenant de cette contexture noématique. Il se rend indépendant et devient un thème en lui-même. Du même coup, les autres côtés de l'édifice qui jouaient le rôle de constituants essentiels du thème perceptif, perdent ce titre, et se trouvent relégués dans le champ thématique ou même dans la marge. En effet, si c'est la moulure de la porte d'une cathédrale, qui est devenue le thème de notre acte de mémoire, l'architecture générale de la cathédrale et les autres côtés qui y contribuent, n'ont guère de signification pour le thème.

1. Cf. notre article « Phänomenologie der Thematik und des reinen Ich », chap. III, §§ 11 et suiv., loc. cit.

2. Cf. quatrième partie, chap. II, 1.

3. Cf. *supra*, pp. 222-223 et 233-234.

Finissons par faire remarquer que l'indétermination du champ thématique a un autre sens que celle de l'horizon perceptif intérieur, une différence qui, elle aussi, se ramène à celle qui sépare la structure d'un thème perceptif d'avec l'organisation d'un champ thématique. Dans le cas de l'horizon intérieur du noème perceptif, l'indétermination affecte des détails qui sont pourtant spécifiés quant à leur style et à leur type plus ou moins génériques<sup>1</sup>. L'indétermination concerne ici la manière concrète dans laquelle un certain type se réalise. Les constituants du noème perceptif qui sont donnés directement dans l'expérience sensible aussi bien que ceux auxquels il y a des renvois distincts et articulés, demandent des constituants d'un type bien déterminé dans les noèmes perceptifs qui correspondent à d'autres perceptions de la même chose<sup>2</sup>. Toute apparence perceptive d'une chose appelle nécessairement sa continuation et son complètement par d'autres apparences. Aussi la condition d'accord, d'harmonie, et de conformité avec le noème qui correspond à la perception présente, est-elle imposée aux noèmes perceptifs correspondant à des actes qui vont suivre, pour que, tout au long du processus perceptif, la chose réelle perçue puisse se présenter comme étant bien ce qu'elle apparaît être à travers la perception présente<sup>3</sup>. Une telle condition peut être remplie de différentes façons, et c'est ce qu'exprime l'indétermination spécifiée propre à l'horizon intérieur du noème perceptif<sup>4</sup>. L'indétermination du champ thématique est, elle aussi, spécifiée<sup>5</sup>. Ici la condition imposée aux régions indéterminées du champ thématique, est un rapport de « relevance » avec le thème. La déterminabilité de l'horizon intérieur du noème perceptif signifie, entre autres choses, que le processus perceptif va apporter des réponses à des questions qui se souèvent à partir de la perception présente, et qui sont bien motivées par elle, mais auxquelles il est impossible de donner de réponse, à ne s'en tenir qu'à cette seule perception<sup>6</sup>. D'autre part, la déterminabilité du champ thématique équivaut à la possibilité de progresser selon des lignes de « relevance » spécifique, et même, comme nous le verrons plus loin<sup>7</sup>, la possibilité de continuer indéfiniment cette progression. L'élucidation de l'horizon intérieur entraîne une détermination plus précise de la chose perçue, tandis que l'élucidation du champ thématique ne concerne pas tant le thème

1. Quatrième partie, chap. II, 3.

2. Cf. quatrième partie, chap. I, 5.

3. Cf. quatrième partie, chap. I, 3 et chap. III, 3.

4. Cf. quatrième partie, chap. II, 4, sur la notion de « possibilité ouverte » et son origine phénoménologique dans l'indétermination spécifiée du noème perceptif.

5. Cf. *supra*, pp. 267 et suiv.

6. Cf. *supra*, p. 200.

7. Sixième partie, 1.

lui-même que le contexte à l'intérieur duquel le thème apparaît, et, partant, tout au plus la perspective sous laquelle le thème se présente. Toutes ces différences, en particulier celle qui regarde l'indétermination spécifiée, tiennent à l'indépendance du thème par rapport à son champ thématique d'une part, et à l'interdépendance et à la solidarité mutuelle des constituants du noème perceptif d'autre part. Les constituants du noème perceptif se qualifient essentiellement par la signification fonctionnelle qu'ils se confèrent les uns aux autres, c'est-à-dire par les renvois inscrits dans chacun des constituants à d'autres constituants, y compris ceux qui ne sont déterminés que quant à leur type ou à leur style. Il serait donc inexact d'interpréter la différence entre ces deux types de spécification de l'indétermination comme une simple différence de degré, comme si les conditions spécifiques étaient simplement « plus fortes » dans le cas de l'horizon intérieur que dans celui du champ thématique. Il faut dire que la spécification de l'indétermination a dans chacun de ces deux cas une signification différente.

## SIXIÈME PARTIE

PROBLÈMES ONTOLOGIQUESI. La continuation indéfinie du contexte

La structure thème-champ thématique est un invariant formel d'organisation et a une portée universelle. Elle est réalisée à chaque moment de la vie consciente, quel que soit l'objet (au sens le plus large de ce terme) qui se présente à travers un acte vécu. Comme tout invariant formel assume une forme spécifique dans chaque variété concrète, le phénomène de « relevance » est spécifié dans chaque cas où un thème apparaît à l'intérieur d'un champ thématique. Tel qu'il se présente effectivement dans un cas donné, le phénomène de « relevance » se montre toujours qualifié et spécifié selon les contenus matériel du thème et du champ thématique.

L'universalité de la structure en question fait que nous ne nous trouvons jamais devant des données dispersées. Quel que soit notre thème, il apparaît toujours à l'intérieur d'un champ thématique, il se présente toujours comme appartenant à un certain contexte, si indéterminé, si inarticulé que soit celui-ci. S'occuper d'un thème, c'est donc se trouver en présence d'un ensemble plus ou moins vaste de données qui, grâce à leur rapport de « relevance » avec le thème, forment le champ thématique de celui-ci.

Non seulement le champ thématique admet un degré plus ou moins grand d'indétermination, mais, comme nous l'avons fait remarquer<sup>1</sup>, l'indétermination prévaut en règle générale dans les régions 'lointaines' du champ thématique. Un thème donné renvoie non seulement aux parties 'avoisnantes' du champ thématique, c'est-à-dire aux objets, aux données, etc., qui le concernent immédiatement, mais aussi à des zones 'lointaines' qui ont relativement peu de rapport direct avec le thème, et au-delà de ces zones à des données qui, mal distinctes les unes des autres, se fondent en une masse inarticulée. Bien qu'une telle masse n'ait guère de rapport direct et immédiat avec le thème, celui-ci y renvoie pourtant comme à un ensemble d'éléments qui ont « quelque chose à faire » avec lui, qui, du moins, sont du même genre ou de la même nature. A l'inarticula-

1. Cf. *supra*, p. 268.

tion de la masse des données fondées, correspond une indétermination des renvois indicatifs. A proprement parler, l'expérience du phénomène de « *relevance* » est ici plutôt celle d'une *continuation indéfinie* du contexte que celle de sa *continuité*. Même quand il se présente sous sa forme la plus vague, le phénomène de « *relevance* » offre cependant une certaine nuance spécifique ; aussi l'expérience de la continuation indéfinie du contexte, a-t-elle, dans chaque cas concret, le sens d'une continuation possible d'un contexte de ce genre particulier et non d'un autre genre.

L'expérience spécifiquement qualifiée de la continuation indéfinie du contexte est ce que désigne le mot allemand « *Einstellung* », dont le mot français « *attitude* » semble être la meilleure approximation. Supposons, par exemple, que notre thème soit une certaine relation arithmétique. Celle-ci renvoie non seulement à des relations arithmétiques qui en dérivent, où dont elle dérive, mais aussi à d'autres relations numériques qui ne la concernent que fort peu, ou même ne la concernent pas directement. Rappelons que du point de vue où nous nous plaçons, et qui est celui de la phénoménologie et non de l'arithmétique, un rapport entre deux relations arithmétiques, même s'il existe objectivement, ne peut entrer en ligne de compte que dans la mesure où il se présente à la conscience, et exactement tel qu'il apparaît effectivement. Si un tel rapport ne se présente pas effectivement à la conscience, la relation numérique choisie comme thème peut toujours renvoyer à des relations arithmétiques lointaines<sup>1</sup>, mais alors ces renvois sont globaux et indifférenciés, de nature purement indicative, et sans articulation spécificatrice particulière. On peut aller jusqu'à dire qu'en un certain sens le thème renvoie au système entier des nombres et à la totalité des relations qui existent à l'intérieur de ce système.

Il ne saurait évidemment être question que le système des nombres en entier et la totalité des relations arithmétiques, soient présentés à la conscience de quelque façon que ce soit, en dehors de cette expérience de continuation indéfinie possible du contexte, ne serait-ce qu'à cause de l'infinité du système en question. C'est une expérience de ce genre, expérience de renvois indicatifs sous sa forme la plus compacte et la plus globale et pourtant spécifique, que nous avons en vue quand nous parlons d'adopter une attitude arithmétique, ou d'être « *eingestellt* » vers l'arithmétique. Cet exemple montre que la continuation indéfinie possible du contexte doit être considérée comme une potentialité de champ<sup>1</sup>. De façon générale, l'expérience de la continuation indéfinie d'un contexte est la conscience de la

1. Cf. *supra*, pp. 292-293.

possibilité de s'avancer vers un horizon selon des lignes spécifiées de « *relevance* », de telle manière que les relations de « *relevance* » avec le thème qui a servi de point de départ, deviennent de moins en moins déterminées et définies <sup>au fur et à mesure</sup> que l'on s'avance.

Pour désigner le domaine le plus vaste de données auquel renvoie un thème grâce à la conscience horizontale de la continuation indéfinie possible du contexte, nous emploierons l'expression « *ordre d'existence* ». Par champ thématique, nous désignons maintenant cette partie de l'ordre d'existence qui 'avoisine' le thème, c'est-à-dire dont les composants sont vécus comme le concernant plus ou moins immédiatement. Naturellement, il est presque impossible de tracer une ligne précise de démarcation entre le champ thématique et les parties de l'ordre d'existence qui le débordent. Il faut insister surtout sur l'impossibilité de définir une telle ligne de démarcation en termes de degrés d'articulation, puisque, comme nous l'avons vu<sup>1</sup>, le champ thématique au sens étroit que nous venons de préciser, admet tous les degrés d'indistinction et d'indétermination. Ce que nous appelons *ordre d'existence est en dernière analyse un champ thématique indéfiniment étendu*.

Considérant que tout objet (au sens le plus large de ce mot) apparaît à l'intérieur d'un certain contexte, considérant de plus que les renvois indicatifs qui rayonnent du thème s'étendent non seulement aux régions proches du champ thématique, mais aussi aux plus lointaines, et qu'ils dépassent même les limites de ce champ, nous pouvons dire que, *quel que soit l'objet dont nous nous occupons à titre de thème, il se présente au sein d'un certain ordre d'existence et comme un membre de cet ordre*<sup>2</sup>. En ayant l'expérience d'un objet, on se trouve confronté avec un certain ordre d'existence. A un instant donné, l'objet que nous avons choisi comme thème, occupe le centre de l'ordre d'existence en question, ou, si l'on préfère, l'ordre d'existence se présente à la conscience du point de vue de l'objet choisi comme thème. A l'articulation et à l'indétermination des renvois indicatifs pourtant spécifiés au champ thématique indéfiniment étendu, correspond une indistinction également spécifiée de la perspective et de l'orientation que le thème dérive du champ thématique indéfiniment étendu. Dans la notion d'indice de position, nous comprenons toutes les nuances et toutes les teintes qu'un contexte confère à un thème<sup>3</sup>. Dans le cas du champ thématique indéfiniment étendu ou ordre d'existence, l'indice de position se réduit à un *indice existentiel*

1. Cinquième partie, 5.

2. JAMES, *The principles of Psychology*, II, p. 293, a proposé une thèse similaire, mais dans un contexte tout différent.

3. Cf. *supra*, pp. 286 et suiv.

qui ne fait plus qu'accuser, pour ainsi dire, l'appartenance du thème à un certain ordre d'existence.

## 2. Sur des ordres d'existence

Parmi les ordres d'existence il faut compter les « groupements naturels » dans lesquels les choses se présentent dans l'expérience pré-scientifique et pré-théorique aussi bien que les systèmes construits par les diverses sciences afin de donner du monde une explication rationnelle. Le monde matériel, le monde historique, le monde social, etc., sont des exemples de tels « groupements naturels ». Il faut aussi mentionner les ordres d'existence purement idéale : les systèmes logiques, les divers systèmes géométriques, le système des nombres naturels, les systèmes de nombres généralisés, etc. Il y a enfin les univers de la création artistique, comme, par exemple, l'univers de la musique. A chaque ordre d'existence, appartiennent des principes spécifiques de « relevance » qui sont constitutifs de cet ordre, et en vertu desquels cet ordre est unifié. Les différences entre les ordres d'existence peuvent être exprimées et définies en termes des divers principes de « relevance » qui en sont constitutifs et, en ce sens, les régissent.

### a) L'ordre de réalité et ses sous-ordres.

Nous allons voir que le temps objectif est le principe de « relevance » constitutif de la réalité en général, dont le monde perceptif forme la couche fondamentale. Par monde perceptif nous désignons cet ordre d'existence qui, dans l'attitude pré-théorique ou a-théorique de l'expérience quotidienne, est pris tout naturellement par chacun de nous comme la réalité extérieure. A chaque moment de notre vie consciente, nous nous trouvons dans le monde perceptif. C'est en ce monde que nous menons notre existence, que nous poursuivons toutes nos activités, que nous rencontrons nos semblables. Vivant et agissant dans le monde perceptif réel, nous y sommes guidés par une « compréhension », une familiarité spécifique, mais inarticulée, informulée, et inexplicite, qui est de la nature générale de la conscience d'horizon<sup>1</sup>. Cette « compréhension » inexplicite du monde perceptif réel, cette familiarité toute naturelle avec lui comme scène, arrière-fond général, et sol de toutes nos activités quotidiennes, est indépendante de toutes les explications scientifiques et théoriques ; elle leur est antérieure, et leur sert de base de départ.

1. Sur l'altération de la familiarité informulée avec le monde perceptif dans des conditions pathologiques, notamment dans un cas communément classé comme « cécité psychique », cf. MERLEAU-PONTY, *Phénoménologie de la perception*, I, III.

A l'intérieur de cette réalité par excellence qu'est, pour chacun de nous, le monde perceptif dans son ensemble, diverses sphères d'activité spéciale en sont venues à se délimiter. Mentionnons notre activité professionnelle, notre vie familiale, la sphère politique dans laquelle nous comptons et agissons en tant que citoyens, etc. Les conditions de la vie moderne ont favorisé et même entraîné la séparation progressive de ces diverses sphères dont chacune est devenue de plus en plus autonome. Chacune de ces sphères doit être considérée comme un ordre d'existence, c'est-à-dire un contexte systématique, constitué et unifié par rapport à des principes spécifiques de « relevance ». En ce qui concerne la sphère de l'activité professionnelle, par exemple, les principes de « relevance » qui en sont constitutifs, varient évidemment selon la nature de l'activité professionnelle. Quelle que soit sa nature, toute sphère d'activité professionnelle peut être décrite comme un système de desseins, de plans, de projets, de moyens, d'actions, etc., tous se rapportant les uns aux autres, et ayant chacun une place déterminée à l'intérieur d'une organisation hiérarchique. Les hommes que nous rencontrons à l'intérieur de la sphère de notre activité professionnelle, y apparaissent comme définis par le rôle qu'ils y jouent ; ils se présentent comme étudiants, professeurs, docteurs, patrons, confrères, collègues, employés, clients, fonctionnaires investis d'autorité, etc. De même, les choses apparaissent dans la perspective des situations d'action concrète dans lesquelles elles servent comme instruments, elles apparaissent ainsi dans leur rapport aux desseins liés à ces situations. Les choses se présentent, non seulement avec le sens de leur instrumentalité spécifique<sup>1</sup>, mais encore comme appartenant à des situations typiques, c'est-à-dire avec un indice existentiel défini qui signale leur appartenance à la sphère d'action en question. Supposons que, pendant que nous sommes engagés dans notre activité professionnelle, nous tombions sur une idée, une chose, une personne qui ne se prête pas à ce système d'activités, c'est-à-dire qui ne se plie pas aux principes de « relevance » constitutifs de cet ordre. L'« intrus » apparaît alors comme n'étant pas à sa place, comme n'ayant pas d'existence, pour ainsi dire, à l'intérieur de la sphère en question. Puisque tout objet (au sens le plus large du terme) qui se présente, renvoie dans son apparence même à un ordre d'existence dont il fait partie, l'intrusion d'un objet hors de place est vécue comme une espèce d'empiétement d'un système étranger sur celui dans lequel nous vivons à présent.

Il faut compter les sphères d'activité de ce genre parmi les groupe-

1. Cf. *supra*, pp. 39-40.

ments naturels dans lesquels les objets (choses aussi bien que personnes et que desseins, actions, etc.) se présentent dans l'expérience quotidienne. Nous trouvons d'autres exemples de groupements naturels dans l'ordre de notre présent effectif, opposé à celui de notre passé. Notre présent effectif comprend tout ce qui tombe dans la perception effective au moment présent. Les objets qui appartiennent à notre présent effectif, sont non seulement perçus à travers des actes vécus au moment présent du temps phénoménal, mais encore sont appréhendés, posés, visés (sous le mode de la conscience perceptive) comme coexistants les uns avec les autres, ce qui veut dire qu'ils durent ensemble dans le temps objectif, et plus précisément dans la phase du présent objectif<sup>1</sup>. Le temps objectif et la durée objective désignent des traits noématiques, c'est-à-dire des traits qui appartiennent au sens objectif de ce qui est appréhendé à travers des actes de conscience, ici des actes de perception. Entre tous les objets qui font partie de notre présent effectif, il y a l'« unité de coexistence objective » (« Einheit des objektiven Zusammen »). Fondée sur l'unité de durée dans le temps objectif, l'« unité de coexistence objective » s'étend aussi loin, et pas plus, que l'unité de durée objective.

Ce qui appartient au passé est séparé de l'ordre du présent effectif, parce que le présent et le passé ne participent pas à la même unité de durée objective<sup>2</sup>. Au lieu de considérer le passé en général, nous en tenons à des segments bien circonscrits du passé, comme une suite continue et cohérente d'événements qui ont eu lieu l'année dernière, une scène de notre enfance, une aventure de notre jeunesse, etc. D'une façon plus ou moins vive et intuitive, nous nous rappelons quelque segment du passé, et nous le vivons à nouveau. En nous attachant au segment que nous avons choisi, nous pouvons suivre le train continu et cohérent des événements de phase en phase. Cette façon de revivre dans la mémoire a essentiellement la même structure de temporalité phénoménale que l'appréhension perceptive d'un processus présent, c'est-à-dire d'un processus appréhendé et visé (sous le mode d'appréhension perceptive) comme ayant lieu dans la phase du présent objectif. A chaque moment du temps phénoménal durant lequel l'acte de revivre se poursuit, c'est seulement une certaine phase du processus dont on se souvient, que l'on « a sous son emprise », tandis que les phases précédentes ne sont que « maintenues sous l'emprise » et que d'autres phases sont anticipées dans la mémoire comme « allant être sous l'emprise ». Pourtant c'est le processus passé dans son ensemble qui est ainsi revécu<sup>3</sup>. Chaque

1. HUSSERL, *Erfahrung und Urteil*, § 36.  
2. *Id.*, § 37.  
3. Cf. *supra*, pp. 277-278.

segment de notre passé doit donc passer pour un ordre d'existence analogue à l'ordre du présent effectif. L'unité d'un segment circonscrit de notre passé est, sinon constituée par, au moins fondée sur l'unité de durée dans le temps passé objectif que nous nous rappelons. N'appartiennent au même segment de notre passé que les objets, les événements, les actions, etc. qui ont duré ensemble dans la phase en question du temps objectif. Comme les différents segments de notre passé ne participent pas à la même unité de durée objective, ils se séparent les uns des autres, ni plus ni moins, et pour la même raison, qu'ils sont tous séparés du présent effectif.

Pourtant il ne faut pas prendre cette séparation pour une coupure réelle. Le temps objectif a, comme le temps phénoménal, une structure d'horizon<sup>1</sup>. Chaque moment (passé ou présent) du temps objectif renvoie au-delà de lui-même à des phases qui le précèdent et qui lui succèdent. Quand nous revivons de la façon que nous venons de décrire un certain segment de notre passé, nous pouvons suivre les références horizontales temporelles, disons 'en avant', et nous avancer à partir du segment en question vers des segments de plus en plus postérieurs, jusqu'à ce que nous finissons par aboutir à notre présent effectif. Inversement, à partir du présent effectif nous pouvons remonter vers des segments de plus en plus antérieurs. Pénétrant ainsi dans notre passé, nous pouvons, au moins en principe, atteindre n'importe quel segment de notre passé, si éloigné qu'il soit de notre présent effectif, et si vide et obscur que puisse apparaître de prime abord l'intervalle temporel qui sépare notre présent effectif de ce segment du passé. En nous enfonçant dans notre passé à force de le revivre, en pénétrant dans les horizons et en les déployant, en évoquant de plus en plus de réollections explicites, etc., nous en venons à enchaîner tout segment de notre passé avec tout autre segment, et aussi avec le présent effectif. Grâce à cette concaténation ou, plus précisément, grâce à la possibilité de cette concaténation, tout segment de notre passé acquiert, tout comme notre présent effectif, le caractère d'un segment au sens propre du terme, à savoir d'une partie d'un ordre d'existence plus large et plus compréhensif qui est l'histoire de notre vie.

En vertu de l'unification des unités objectives de durée, des relations spécifiques deviennent possibles entre les différents environnements spatiaux ; la scène de notre présent effectif, et les scènes respectives des segments de notre passé. Tous les objets et tous les événements qui ont joué un rôle dans notre vie, reçoivent des places définies dans le temps objectif qui est le temps de l'histoire de notre

1. Pour ce qui suit, voir HUSSERL, *Erfahrung und Urteil*, § 38.

vie. Ainsi, tous ces objets et tous ces événements en viennent à être liés par des relations temporelles objectives définies. Sur la base de ces relations temporelles, des relations spatiales peuvent s'établir entre les environnements respectifs à l'intérieur desquels les événements eurent lieu, et les objets existèrent ou existent encore<sup>1</sup>. Ainsi se constitue un espace unitaire englobant, cohérent, bien que limité. Pour chacun de nous, cet espace est celui de son ambiance (« Lebenswelt »), c'est-à-dire du monde dans lequel il a mené et continue à mener son existence. Il sera peut-être plus opportun de parler à ce propos de l'ambiance totale qui comprend et englobe toutes les ambiances particulières qui ont figuré aux diverses phases de l'histoire de notre vie.

Pour élargir cette analyse, il faut faire entrer en ligne de compte la communication intersubjective. Quand quelqu'un nous raconte sa vie passée, les segments de son passé s'insèrent dans le même temps objectif — « temps standard » (« standard-time ») comme dit M. Schutz<sup>2</sup> — que les segments de notre passé. Il existe entre ses expériences passées et les nôtres des relations temporelles définies. L'histoire de sa vie et l'histoire de la nôtre se sont déroulées et se déroulent encore dans le même temps standard intersubjectif, bien que, naturellement, ces deux histoires restent séparées l'une de l'autre. En vertu de l'insertion des segments du passé d'une autre personne, quelle qu'elle soit, dans le même temps standard objectif dans lequel sont déjà insérés les segments de notre passé, le système des relations spatiales entre les scènes des segments de notre passé s'élargit pour comprendre aussi les ambiances des histoires de toute autre personne, même si ce sont des lieux que nous n'avons jamais vus, et qui n'ont jamais joué aucun rôle, même indirect, dans notre propre vie. Ce système de relations spatiales s'étend encore quand on fait entrer en ligne de compte la communication intersubjective indirecte au moyen de livres, de la tradition, etc.

Sur la base de l'unique temps objectif, c'est-à-dire intersubjectif<sup>3</sup>, dans lequel prennent place les histoires de toutes les personnes qui vivent et ont jamais vécu, tous les environnements spatiaux qui jouent un rôle dans ces histoires, en viennent à s'unifier dans un seul ordre d'existence universellement englobant, à savoir le monde spatio-temporel objectif réel au sens d'ambiance (« Lebenswelt ») générale et commune à tous les êtres humains communiquant les uns avec les autres directe-

1. Selon Husserl (*Erfahrung und Urteil*, pp. 182-183), pour qu'il puisse y avoir des relations spatiales entre des objets, ceux-ci doivent coexister dans le temps objectif.

2. SCHUTZ, *loc. cit.*, p. 545.

3. Il ressort de cette analyse que dans un certain sens ou, plus exactement, à un certain niveau, l'objectivité se définit comme intersubjectivité ; ceci est vrai en toute généralité.

ment ou indirectement. Le temps objectif est « die Form jeder möglichen Welt objektiver Erfahrung... die erste und Grundform, die Form aller Formen, die Voraussetzung aller sonst Einheit stiftenden Verbundenheiten<sup>1</sup> ». Dans notre terminologie nous dirons que le temps objectif est le principe fondamental de « relevance » de la réalité, puisque l'unité de celle-ci repose sur lui. En vertu de leur unification possible, tous les ordres d'existence que nous avons envisagés jusqu'ici — les histoires de toutes les personnes, les environnements spatiaux à l'intérieur desquels ces histoires ou des segments de ces histoires se sont déroulés, les sphères d'activité, vie professionnelle, vie familiale, etc. de toutes les personnes — doivent être considérés comme des sous-ordres de l'ordre d'existence universellement englobant qu'est la réalité en général, ceci malgré la relative autonomie et parfois la séparation de ces sous-ordres, malgré aussi la spécificité des principes de « relevance » qui en sont constitutifs.

#### b) Des ordres d'existence autonomes.

Les produits de l'imagination sont exclus de la réalité<sup>2</sup>. Certes, les produits de l'imagination présentent des structures temporelles. Quand j'imagine librement un objet, en lui donnant toutes sortes d'attributs et de propriétés, je l'imagine cependant comme durant dans le temps, soit que je l'imagine comme changeant ou comme ne changeant pas au cours du temps. Nous pouvons imaginer toutes sortes d'événements se développant à travers des phases temporelles. Au lieu de nous en tenir à des imaginations dispersées, nous pouvons — sans que nous y soyons, comme nous allons le voir, nullement obligés — lier ces imaginations les unes aux autres, réalisant ainsi un « monde imaginaire » d'une certaine continuité et cohérence. Ce monde est le corrélat d'un processus d'imagination embrassant et systématique, dans lequel les actes particuliers d'imagination s'insèrent en vertu de leur sens propre. Les « mondes imaginaires », comme ceux que nous présentent les épopées, les poèmes, les pièces de théâtre, les romans, etc., peuvent offrir une grande complexité d'événements liés. Il peut y avoir les relations les plus diverses entre les personnages, personnages qui peuvent être humains, divins, ou même animaux, etc. Pour qu'un « monde imaginaire » apparaisse,

1. HUSSERL, *Erfahrung und Urteil*, p. 191 : « Vor aller Frage nach der objektiven Wirklichkeit — vor der Frage nach dem, was gewissen der 'Erscheinungen', der in anschaulichen Erfahrungen sich gebenden intentionalen Gegenständen den Vorzug gibt, um dessentwillen wir ihnen das Prädikat 'wahrer' oder 'wirklicher Gegenstand' zuerteilen — steht die Tatsache der Wesenseigentümlichkeit aller 'Erscheinungen', der wahren oder als nichtig ausgewiesenen, dass sie Zeit gebend sind, und zwar so, dass alle gegebenen Zeiten sich in eine Zeit einfügen. »

2. Pour ce qui suit cf. *Id.*, §§ 39-40.

comme un « monde », il ne doit pas contenir de contradictions ni d'incompatibilités ; les événements doivent former des suites ordonnées, ils doivent résulter de ceux qui les ont précédés et mener à de nouvelles complications. En bâtissant un « monde imaginaire » ou, comme dans la lecture, en suivant l'imagination d'un auteur, nous procédons de phase en phase. A chaque moment, ce n'est qu'une certaine phase du « monde » imaginé qui apparaît comme étant le 'présent', et cette phase renvoie aux phases 'antérieures' et aux phases 'postérieures'.

Tout comme le présent effectif réel et les segments du passé réel, un « monde imaginaire » est unifié en référence au temps. Pourtant, il faut remarquer que le temps dont il est question ici n'est pas le temps phénoménal, c'est-à-dire la durée et l'ordre temporel des actes par lesquels nous imaginons. Nous pouvons nous occuper d'objets et d'événements imaginés et aussi d'un « monde imaginaire » soit tout d'une pièce, soit à travers une multiplicité d'actes séparés les uns des autres par des intervalles de temps plus ou moins longs, comme lorsque nous reprenons une lecture interrompue. Nous avons la liberté d'imaginer un objet ou un événement avec la conscience explicite que nous le visons comme identique à celui que nous avons imaginé auparavant. La continuité du temps imaginé, ce temps dans lequel durent les objets et les événements imaginés, et dans lequel ils ont des relations définies, n'est en rien affectée par les discontinuités du processus d'imagination. Ici, comme toujours, il faut bien distinguer la durée et l'ordre temporel des actes de conscience d'une part, et, d'autre part, les structures temporelles de ce qui est appréhendé par ces actes sous n'importe quel mode d'appréhension, y compris celui de l'imagination.<sup>1</sup>

La temporalité des objets et des événements imaginés, pour se distinguer de la temporalité phénoménale, ne doit pourtant pas être confondue avec le temps standard objectif. La question de savoir qu'elle est la relation temporelle entre un événement imaginé et un événement réel, n'a évidemment aucun sens. Le temps imaginé est bien un temps « objectif », puisqu'il concerne la durée et l'ordre des choses imaginées, et non la durée et l'ordre des actes par lesquels on imagine, mais ce n'est qu'un « quasi-temps », de même qu'un « monde imaginaire » n'est qu'un « quasi-monde ». Tout ce qui est imaginé, choses, personnes, événements, est affecté par la « modification de neutralité »<sup>2</sup>. La neutralisation affecte tous les attributs et

1. Cf. *Id.*, § 42 a ; voir aussi *supra*, p. 257.  
2. HUSSERL, *Erfahrung und Urteil*, pp. 196-197.  
3. Sur la « modification de neutralité » et sa signification pour l'imagination, cf. *Id.*, *Ideen*, §§ 109 et suiv.

toutes les propriétés des produits de l'imagination ; elle affecte aussi le temps dans lequel les objets et les événements imaginés sont arrangés. Puisque l'insertion dans le temps réel objectif, le temps standard, est la condition nécessaire pour qu'un objet ou un événement puisse appartenir à l'ordre de la réalité, aucun « monde imaginaire » n'est un sous-ordre de la réalité. Donc tout « monde imaginaire » doit être considéré comme un ordre d'existence autonome.

Les divers « mondes imaginaires » sont coupés de la réalité et coupés les uns des autres. Quand une pluralité d'événements imaginés sont liés les uns aux autres, les divers « quasi-temps » dans lesquels ces événements se déroulent, sont conçus comme autant de phases d'un seul « quasi-temps » sur la base duquel les multiples événements imaginés sont unifiés dans un « monde imaginaire » englobant. Mais cette unification est tout à fait extrinsèque aux produits de l'imagination. Par lui-même, aucun événement imaginé ne requiert son insertion dans un contexte plus vaste. L'unification en question dépend uniquement du bon plaisir du sujet imaginant. Le sujet imaginant est presque entièrement libre d'unifier ou de ne pas unifier les produits de son imagination, c'est-à-dire de les arranger ou de ne pas les arranger dans un seul « quasi-temps ». S'il s'abstient d'unifier les produits de son imagination, le sujet se trouve devant une pluralité de « mondes imaginaires », chacun avec un « quasi-temps » qui lui est propre. Tout « monde imaginaire » doit être cohérent en lui-même, mais il est impossible de se demander s'il existe ou non une incompatibilité entre des événements qui arrivent dans deux « mondes imaginaires » différents<sup>3</sup>. Il y a donc autant d'ordres d'existence autonomes et indépendants qu'il y a de « mondes imaginaires » séparés les uns des autres, qu'il y a de romans, de pièces de théâtre, de poèmes épiques, etc.

Nous avons indiqué le rôle que l'imagination et la « variation libre dans l'imagination » jouent dans l'idéation, c'est-à-dire la constitution des εἶδη<sup>4</sup>. A la lumière des résultats que nous avons obtenus, il est clair que les εἶδη, comprises comme des invariants qui se révèlent au cours de la « variation libre » et définissent les limites que l'imagination ne doit pas transgresser, sont exclues du monde de la réalité. Il faut donc maintenir le χωρισμός, sans toutefois l'interpréter dans le sens d'un réalisme métaphysique<sup>5</sup>. Les εἶδη ne se présentent pas

1. HUSSERL, *Erfahrung und Urteil*, pp. 201-202 : « Es spielt hier die Einheit der Zeit ihre bestimmende Rolle als Bedingung der Möglichkeit einer Einheit der Welt, des Korrelats der Einheit 'einer' Erfahrung und gleichsam des Bodens, auf dem sich alle Unverträglichkeiten in Form des 'Widerstreits' abspielen. »

2. Cf. *supra*, pp. 158 et suiv.

3. Plus haut (quatrième partie, chap. I, § 6 a), nous avons énoncé le principe de la phénoménologie transcendantale, selon lequel tout objet et tout existant renvoie nécessairement à des actes et à des opérations de conscience, enchaînés systématiquement

isolées les unes des autres. Elles apparaissent dans des ordres systématiques et forment des domaines eidétiques. Nous pouvons citer parmi les domaines eidétiques le système des couleurs, celui des sons musicaux, le système des nombres, les systèmes géométriques, c'est-à-dire les multiplicités (Mannigfaltigkeiten) au sens mathématique, etc. Tout domaine eidétique doit être considéré comme un ordre d'existence autonome. Contrairement aux « mondes imaginaires » dont nous venons de parler, les domaines eidétiques sont essentiellement atemporels, ils ne présentent même pas de structures « quasi-temporelles ». Pour rendre compte de leur atemporalité, faisons remarquer que, quand tout le long du processus de la « variation libre dans l'imagination », nous passons d'une variété à une autre, nous ne cherchons pas à bâtir un « quasi-monde » cohérent et continu, mais à mettre en évidence un invariant qui, se trouvant réalisé dans toutes les variétés, n'est pas une variété de plus à côté des autres. La « variation libre dans l'imagination » prépare ainsi la voie pour une véritable *μετάβασις εἰς ἄλλογ ἔνος*. Dans les limites de l'investigation présente, nous devons renoncer à pénétrer plus avant dans les problèmes de l'idéation.

### 3. Les principes de « relevance » constitutifs des ordres d'existence

Dans notre examen du présent effectif, des segments du passé, et des « mondes imaginaires », nous avons suivi d'assez près les analyses de Husserl. Le problème traité par Husserl n'est, certes, pas le même que le nôtre. Si Husserl se met à analyser les diverses formes de l'unité qui peut exister entre des choses, c'est parce que, d'après lui, les relations entre les choses s'établissent sur la base de ces formes. Son but est de rendre compte de la différence entre les *relations d'idées* et les *relations concernant des faits* en termes des diverses formes selon lesquelles les choses ainsi reliées sont unies les unes avec les autres<sup>1</sup>, tandis que ce que nous cherchons, c'est un principe en vertu duquel les divers ordres d'existence ont unité et continuité.

Le temps objectif — que ce soit le temps réel ou un « quasi-temps » — joue le rôle de condition nécessaire du moins plus certains ordres d'existence. Pour qu'un événement puisse appartenir à un certain segment de notre passé, il doit être en continuité temporelle

les uns aux autres. L'interprétation de tout existant comme corrélat d'un groupe systématiquement organisé d'actes de conscience, est valable aussi bien pour les *εἶδη* que pour les objets de toute autre catégorie.

1. HUSSERL, *Erfahrung und Urteil*, § 43. Husserl comprend par *relations d'idées* et *relations concernant des faits* à peu près la même chose que HUMB, *An enquiry concerning human understanding*, 2<sup>e</sup> éd. par Selby-Bigge, pp. 25-26.

avec les autres événements qui dans leur ensemble forment ce segment du passé. De même, un événement imaginé ne peut s'insérer dans un « monde imaginaire » que si on lui donne une place dans le « quasi-temps » dans lequel se déroulent les autres événements imaginés de ce « monde ». D'autre part, du fait même qu'il existe des ordres d'existence essentiellement atemporels, à savoir les domaines eidétiques, il est impossible de considérer le temps objectif comme un principe constitutif universel de tous les ordres d'existence.

Nous allons montrer que le temps objectif est une condition nécessaire, mais non suffisante, de l'unité et de la continuité même d'ordres d'existence autres que les domaines eidétiques.

Supposons à cette fin que le segment du passé dont il s'agit, est l'histoire de la France au moyen âge. Un événement qui s'est produit en Chine au XII<sup>e</sup> siècle est contemporain de certains des événements qui appartiennent à l'ordre d'existence en question. Mais si l'événement chinois n'a été nullement influencé par les événements français contemporains, et n'a eu aucune influence sur eux, en un mot s'il n'a eu nulle signification ni portée par rapport aux développements historiques qui ont eu lieu en France pendant la période considérée, il n'appartient pas à l'ordre d'existence en question. Malgré son effectivité, malgré le fait qu'il remplit par sa date la condition nécessaire de son insertion dans le segment du passé dont il s'agit, l'événement chinois n'a pas de place à l'intérieur de l'histoire de la France médiévale et, donc, n'existe pas pour et dans cette histoire. Prenons un autre exemple : supposons un « monde imaginaire », et dans ce « monde » un personnage dont la vie se déroule dans le « quasi-temps » correspondant. Mais supposons que ce personnage n'intervienne nullement dans les événements de ce « monde », que ceux-ci ne l'affectent en rien, qu'il n'ait pas le moindre contact avec les autres personnages, en d'autres termes que sa présence ou son absence ne soit d'aucune importance, si minime soit-elle, pour le cours des événements de ce « monde ». Puisque nous sommes entièrement libres de bâtir un « monde imaginaire » à notre guise, pourvu seulement que nous évitions des contradictions à l'intérieur de tel « monde<sup>1</sup> », nous pouvons concevoir un personnage dont la vie se déroule dans le « quasi-temps » en question, mais qui par ailleurs ne participe nullement à ce qui se passe dans ce « monde ». Ce personnage remplit bien la condition nécessaire de son appartenance au « monde imaginaire » en question, mais, comme il ne joue aucun rôle, qu'il n'a aucune fonction à l'intérieur de ce « monde », il est tout aussi impossible de

1. HUSSERL, *Erfahrung und Urteil*, pp. 201 et 203.

dire qu'il existe dans ce « monde », que de dire que les bruits intempestifs que nous entendons au cours d'un concert existent à l'intérieur du contexte musical.

Il n'y a, semble-t-il, qu'un seul ordre d'existence dont il soit possible de rendre compte entièrement et exclusivement en terme de temps objectivé. C'est l'ordre de la réalité en général, considérée comme un simple continuum temporel. Tout ce qui a lieu ou a eu lieu à un moment défini du temps objectif standard — tout événement physique ou biologique, tout ce qui arrive à n'importe quelle personne, tout événement politique, historique, etc. — appartient ipso facto à la réalité en général interprétée de cette façon. Définie comme un simple continuum temporel, la réalité en général est la somme de tout ce qui a eu lieu effectivement, au préalable de toute différenciation et spécification. Cet ordre d'existence, semble-t-il, n'offre que peu d'intérêt aussi bien du point de vue pratique que du point de vue théorique. Dès que des différenciations sont introduites dans ce pur continuum temporel, on se trouve devant des ordres d'existence pour l'unité et la continuité desquels le temps objectivé réel ne joue plus que le rôle de condition nécessaire, mais non de condition suffisante. Pour qu'un événement puisse appartenir au monde matériel réel, il doit avoir lieu non seulement à un moment défini du temps objectivé standard, mais aussi à une place définie de l'espace objectif. Il doit avoir des relations spatiales déterminées avec les autres choses et les autres événements qui appartiennent au monde matériel. Comme nous l'avons souligné<sup>1</sup> à la suite de Husserl, pour qu'il puisse y avoir des relations spatiales entre des choses ou des événements, ceux-ci doivent participer à la même unité de durée dans le temps objectif. Bien qu'elle soit fondée sur la temporalité, la spatialité doit tout de même être considérée comme spécifique et irréductible. Le monde matériel réel, c'est-à-dire le monde perceptif, présente une unité et une continuité spatio-temporelles et non seulement temporelles. De façon analogue, il n'est pas suffisant qu'un acte de conscience soit vécu à un moment défini du temps objectif standard, pour que cet acte appartienne à l'histoire d'une certaine personne. En plus de son insertion dans le temps objectif, l'acte de conscience en question doit au moins avoir aussi une place dans le temps spécifique qui appartient à l'histoire de la personne dont il s'agit<sup>2</sup>. Par là-même, cet acte de conscience entre dans des relations bien déter-

1. Cf. *supra*, pp. 305-306.

2. Nous nous en tenons à une condition minimum, car à l'intérieur des limites du présent ouvrage, nous ne pouvons aborder les problèmes relatifs à la constitution de l'Ego. En effet, une clarification du sens dans lequel les actes de conscience d'une personne sont les *sens*, ne peut évidemment être tentée qu'en liaison avec une étude phénoménologique générale de la constitution de l'Ego.

minées (relations dans le temps spécifique en question) avec les autres expériences de cette personne.

Ces exemples montrent qu'il faut faire intervenir des principes de « relevance » spécifiques pour rendre compte de l'unité et de la continuité des divers ordres d'existence. Ces principes sont des spécifications du phénomène de « relevance » qui est un phénomène tout général et même tout formel. Selon la définition que nous en avons donnée, c'est une relation fondée sur les contenus matériels des éléments qu'elle relie, éléments qui, de par leurs contenus matériels eux-mêmes, ont quelque chose à faire les uns avec les autres<sup>1</sup>. La notion de champ thématique s'élargit jusqu'à la notion d'ordre d'existence, la notion d'indice de position s'élargit parallèlement jusqu'à la notion d'indice existentiel, et la notion de « relevance » subit elle aussi une extension qui correspond à l'expansion de l'expérience de la continuité du contexte en celle de la possibilité de sa continuation indéfinie<sup>2</sup>. Selon la nature de chaque ordre d'existence, le phénomène de « relevance » assume une forme particulière et spécifique. Tout ordre d'existence possède son unité et sa continuité en vertu d'un certain principe de « relevance », élargi, mais restant spécifié dans cet élargissement.

#### 4. Les « sphères délimitées de sens », d'après M. Schutz

##### a) Exposé de la théorie de M. Schutz.

Dans son article « On multiple realities », M. Schutz développe sa théorie d'une multiplicité de « sphères délimitées de sens » (« finite provinces of meaning ») telles que la « sphère de la vie pratique » (« world of working ») ou « monde de la vie quotidienne » (« world of daily life »), les « mondes imaginaires » (« worlds of phantasms »), le « monde des rêves » (« world of dreams »), et la « sphère de la théorie scientifique », en insistant surtout sur les sciences sociales. M. Schutz se met à analyser le « style cognitif » des « sphères délimitées de sens » ou, comme nous disons, ordres d'existence, et il définit le « style cognitif » en termes des aspects structuraux fondamentaux et caractéristiques que voici<sup>3</sup> : 1° une « tension spécifique de la conscience », comprise au sens de « l'attention à la vie » chez Bergson<sup>4</sup>, 2° une « epoché spécifique », 3° une « forme prévalente de spontanéité », 4° une « forme spécifique de l'expérience de soi-même » (« one's self »), 5° une « forme spécifique de socialité », 6° une « perspective temporelle spécifique ».

1. Cf. *supra*, p. 270.

2. Cf. cette partie, 1.

3. SCHUTZ, « On multiple realities », p. 552, *loc. cit.*

4. Sur ces notions, cf. *Id.*, 1, 3.

Dans chaque « sphère délimitée de sens », chacun de ces aspects caractéristiques, de ces composants fondamentaux du « style cognitif » revêt une forme spécifique. Donnons quelques exemples. En ce qui concerne le premier aspect : le motif pragmatique qui domine la « vie pratique » est absent de toutes les autres « sphères délimitées de sens » qui viennent d'être énumérées. En ce qui concerne le troisième aspect : la forme de spontanéité qui prévaut dans le « monde de la vie quotidienne » est l'action extériorisée (« working ») que M. Schutz définit comme « action dans le monde extérieur, basée sur un projet, et caractérisée par l'intention de réaliser l'état de chose projeté, par des mouvements corporels ». L'action extériorisée (« overt ») se distingue de l'action intériorisée (« covert ») en ce que celle-là s'engrène dans le monde extérieur et y apporte des changements, tandis qu'il n'en est pas ainsi avec l'action intériorisée (« performing<sup>1</sup> »). Tout effort pour résoudre mentalement un problème scientifique relève de l'action intériorisée qui est la forme spécifique de spontanéité prévalant dans la « sphère de la théorie scientifique<sup>2</sup> ». D'autre part, alors que les actions extériorisées aussi bien qu'intériorisées sont orientées et dirigées vers un but (« purposive »), il n'y a de telle orientation ni dans l'imagination ni dans le rêve<sup>3</sup>. En ce qui concerne le quatrième aspect : selon M. Schutz<sup>4</sup>, c'est dans la « relation du face à face » telle qu'elle a lieu dans la « vie pratique », et dans cette relation seulement, qu'autrui apparaît comme une unité et une totalité. L'auteur avance une thèse analogue à propos de la forme spécifique sous laquelle le moi qui agit, a l'expérience de lui-même à travers ses actions. « Vivant dans le présent vif à travers ses actions qui se poursuivent, dirigé vers les objets et les objectifs à réaliser, le moi actif (working self) se vit lui-même comme celui qui engendre les actions en cours, et ainsi comme un moi total indivis (undivided total self<sup>5</sup>) ». Pourtant, ce n'est que quand il vit effectivement dans des actes extériorisés (« working acts ») que le sujet agissant s'éprouve lui-même comme un « Je » (« I »). Dès qu'il adopte une attitude réflexive, et qu'il regarde ses actes « modo praeterito », « le moi (self) qui a exécuté l'acte passé, n'est plus le moi total indivis (undivided total self), mais un moi partiel (partial self), celui qui a exécuté cet acte particulier... qui a joué un rôle... un moi au sens

1. SCHUTZ, *loc. cit.*, pp. 536-537. Pour cette raison, les actions mentales sont révocables, tandis que les actions extériorisées ne le sont pas. Pour la même raison, la responsabilité aussi bien morale que légale ne porte que sur les actions extériorisées (les actes au sens propre), et non sur les actions intériorisées (les pensées); cf. *Id.*, p. 541.

2. *Id.*, pp. 564 et suiv.

3. *Id.*, pp. 556 et 561. Le sujet imaginant est libre par rapport aux produits de son imagination, mais le rêveur ne l'est pas par rapport à ce qu'il rêve.

4. *Id.*, p. 544.

5. *Id.*, pp. 540-541.

accusatif (à Me) ». En ce qui concerne le cinquième aspect : le « monde de la vie quotidienne » est un monde intersubjectif, commun à nous tous ; c'est un monde dans lequel non seulement nous et les autres hommes vivons en commun, mais aussi nous nous orientons les uns par rapport aux autres dans nos actions<sup>1</sup>. Les actions dans la « sphère de la vie pratique » sont essentiellement sociales. Tandis que l'imagination peut être sociale aussi bien que solitaire, le rêve est toujours solitaire<sup>2</sup>, comme la réflexion scientifique. Le penseur théorique en tant que tel, à la différence de la même personne « en tant qu'être humain qui agit et vit parmi ses semblables », est un observateur détaché et désintéressé<sup>3</sup>. Comme le penseur théorique n'est pas dominé par le motif pragmatique, et qu'il ne s'occupe pas de la résolution de problèmes pratiques personnels, le monde n'est plus organisé pour lui en référence à son corps comme centre d'orientation. La différence entre ce qui est et ce qui n'est pas « à sa portée<sup>4</sup> » n'a plus d'importance pour lui. Il met 'entre parenthèses' non seulement son existence physique, mais aussi son existence sociale : « le moi théoricien est solitaire ; il n'a pas d'environnement social ; il se tient en dehors des relations sociales<sup>5</sup> ». Si nous considérons, d'autre part, que la vie théorique et scientifique est essentiellement collective, nous nous trouvons devant un problème dialectique qui concerne la possibilité de la communication, en vue de la correction et de la confirmation mutuelles, entre une pluralité de théoriciens<sup>6</sup>. Enfin, en ce qui concerne le sixième aspect, rappelons l'opposition entre le temps standard qui est le temps du « monde de la vie quotidienne », et les perspectives temporelles des « mondes imaginaires ». Au sujet de ces perspectives temporelles, M. Schutz se réclame des analyses de Husserl que nous avons présentées plus haut<sup>7</sup>.

Ce bref aperçu ne doit être considéré que comme une illustration de ce que M. Schutz entend par « style cognitif » spécifique des diverses « sphères délimitées de sens » qu'il a considérées, et comme une

1. SCHUTZ, *loc. cit.*, I, 5.

2. *Id.*, pp. 559-560 et 563.

3. *Id.*, pp. 564 et suiv.

4. Sur la notion du « monde à portée » (« world within reach »), cf. *Id.*, I, 6.

5. *Id.*, pp. 570-571.

6. Sur ce problème dialectique, cf. *Id.*, pp. 573 et suiv. et 562-563.

7. Cf. *supra*, pp. 307 et suiv. M. Schutz (*loc. cit.*, p. 559) maintient que « ... the imagining self can, in his phantasies, eliminate all the features of the standard time, except its irreversibility... Imagining, and even dreaming, I continue to grow old ». Ceci, à notre avis, se rapporte au temps phénoménal dans lequel se produisent les actes par lesquels on imagine, et non au temps qui appartient à un « monde imaginaire ». Selon ce que nous avons dit, il faut caractériser celui-ci comme un « quasi-temps objectif ». Cette distinction prolonge celle que M. Schutz fait lui-même entre « imagining as a manifestation of our spontaneous life and the imageries imagined » (*loc. cit.*, p. 556), et celle, similaire, entre « the theorizing cogitations and the intentional cogitata of such a theorizing » (*loc. cit.*, p. 569).

indication de l'orientation générale de ses investigations. Nous n'avons nullement la prétention d'avoir présenté un exposé exhaustif du travail analytique que M. Schutz a mené à bien.

Parmi les diverses « sphères délimitées de sens », celle de la « vie pratique » jouit à plusieurs égards d'un statut privilégié. C'est dans ce monde que nous vivons en tant qu'êtres humains parmi nos semblables, et que nous poursuivons tous nos projets. Même quand nous nous en détachons pour quelque temps, non seulement nous sommes bien obligés d'y revenir, mais encore il ne cesse jamais d'exister pour nous, avec les seules exceptions des périodes de sommeil et de rêve. Si absorbés que nous puissions être dans l'évocation de notre passé, ou du passé de quelque autre personne, ou de quelque passé impersonnel, par exemple d'une période de l'histoire, si profondément que nous soyons plongés dans des « mondes imaginaires » — qu'ils soient notre œuvre ou celle de quelque auteur, — si fixé que notre esprit puisse être sur une théorie scientifique, nous gardons toujours une certaine conscience — plus ou moins indistincte, inarticulée, obscure, crépusculaire, et marginale — du « monde de la vie quotidienne » dans lequel nous sommes situés. C'est ce monde qui est pour nous la réalité par excellence<sup>1</sup>. Ce n'est pas un monde à côté d'autres; c'est le monde *κατ' ἑξοχήν*, l'« archétype » de la réalité dont toutes les autres « sphères délimitées de sens » sont des modifications<sup>2</sup>. Le passage du « monde de la vie quotidienne » à quelque autre « sphère délimitée de sens » se fait par un « saut » (« leap ») ou un « choc » qui est une modification radicale de la tension de notre conscience, fondée sur une « attention à la vie » différente. En vertu de cette modification radicale, l'« accent de réalité » se retire de certaines couches, de certains facteurs, de certains éléments de l'expérience pour passer à d'autres qui ne pouvaient pas le porter en raison de la prédominance du motif pragmatique. C'est dans le transfert de l'« accent de réalité » que consiste l'« epoché » spécifique qui, selon M. Schutz, est propre à une « sphère délimitée de sens » donnée, et contribue à définir son « style cognitif »<sup>3</sup>. M. Schutz est ainsi conduit à l'idée d'une topologie des différentes « sphères délimitées de sens » en terme de l'« epoché » propre à chacune d'elles, c'est-à-dire en termes des couches du « monde de la vie quotidienne » d'où l'« accent

1. Cf. SCHUTZ, *loc. cit.*, p. 549.

2. Pour ce qui suit, cf. *Id.*, pp. 552 et suiv.

3. Sur l'« epoché » spécifique de la « sphère de la théorie scientifique », cf. *Id.*, p. 567; sur celle du « monde des rêves », voir p. 560. L'« epoché » propre à la « vie pratique » consiste dans la suspension du doute concernant l'existence du monde extérieur (cf. pp. 550-551). Il faut remarquer que M. Schutz prend le mot « epoché » dans un sens différent de celui de Husserl, pour qui *ἐποχή* désigne la réduction phénoménologique. Cf. notre présentation de l' *ἐποχή* selon Husserl, Troisième partie, 3.

de réalité » est retiré dans chaque cas donné. C'est ici qu'entre en jeu la notion de « relevance ». Celle-ci, nous nous en souvenons<sup>1</sup>, est définie par M. Schutz en référence au sujet, à l'Égo, au moi (« self »), plus exactement en référence au degré de « tension de conscience » ou d'« attention à la vie ». Le système de « relevances » qui gouverne la « vie pratique » prend sa source dans l'« expérience de base » de l'« anxiété fondamentale ». Quand la « tension de conscience » diminue de telle sorte que le motif pragmatique perd sa prédominance, le système de « relevances » prévalant dans le « monde de la vie quotidienne » est remplacé par un autre<sup>2</sup>. Aussi la « diminution de la tension de notre conscience, fondée sur le fait que nous détournons notre attention de la vie quotidienne », apparaît-elle, selon M. Schutz, comme le « principe constitutif » des « sphères délimitées de sens » autres que la « vie pratique ».

b) Le point de vue psychologique et le point de vue constitutif.

La différence entre l'exposé que M. Schutz donne des « sphères délimitées de sens » ou, dans notre terminologie, des ordres d'existence, et le nôtre, concerne avant tout la façon même de poser le problème. Comme dans tous ses écrits, M. Schutz se tient à dessein, dans l'article en question, dans l'« attitude naturelle »<sup>3</sup>. Quand il parle du moi (« Self ») ou de l'Égo, M. Schutz a en vue l'être humain dans la plénitude de son humanité, c'est-à-dire comme existant mondain parmi d'autres existants mondains. La prédominance aussi bien que l'abandon du motif pragmatique n'a évidemment de sens que par rapport à l'être humain comme unité psychosomatique existant et vivant à l'intérieur du monde. Aucune question philosophique ne se pose quant à la constitution phénoménologique et le sens de l'existence aussi bien du monde que du moi considéré comme mondain. Dans l'« attitude naturelle », nous nous trouvons en présence du monde au sens d'ambiance, nous nous trouvons situés à l'intérieur de la réalité par excellence dont nous acceptons

1. Cf. *supra*, pp. 271-272.

2. La théorie de M. Schutz, nous semble-t-il, donne lieu à deux questions. D'abord : dans quelles expériences, les systèmes de « relevances » autres que celui qui prévaut dans le « monde de la vie quotidienne », prennent-ils leur source ? Quelles sont les expériences qui se tiennent par rapport à ces systèmes dans la même relation que l'« expérience de base » de l'« anxiété fondamentale » par rapport au système qui prévaut dans la « vie pratique » ? Comme, selon l'orientation générale de la théorie de M. Schutz, ces expériences ne peuvent pas passer pour des « expériences de base », mais, au contraire, doivent être considérées comme dérivées de celle de l'« anxiété fondamentale », la seconde question concerne leur dérivation.

3. Nous prenons ici « attitude naturelle » au sens de Husserl, c'est-à-dire comme l'opposé de l'attitude phénoménologique, de l'attitude qui consiste à se placer sous le régime de la réduction phénoménologique (cf. notre bref exposé de l'« attitude naturelle » et de sa modification par la réduction phénoménologique, *supra*, pp. 133-134, 135-136 et 138-139).

purement et simplement l'existence sans même la thématiser. Cette acceptation informulée, inexplicite, et muette de la thèse existentielle ou croyance à l'existence est, comme nous l'avons vu<sup>1</sup>, la caractéristique essentielle de l'attitude naturelle.

Nous pouvons, soit obéir au motif pragmatique et poursuivre nos plans et nos desseins dans la « sphère de la vie pratique », soit nous détacher de cette sphère, et nous tourner vers notre passé, nous abandonner aux fantaisies de notre imagination, adopter l'attitude théorique et scientifique, etc. Quand nous choisissons une de ces dernières possibilités, nous nous trouvons en présence d'une « sphère délimitée de sens » autre que celle de la « vie pratique ». Conférer l'accent de réalité à une telle sphère, c'est se tourner vers ses contenus, s'y attacher, s'en occuper. Ces contenus, eux aussi, sont, dans l'attitude naturelle, purement et simplement acceptés comme 'existants' ; et ils sont ainsi acceptés tant qu'ils sont compatibles les uns avec les autres, et que ne s'élève aucun conflit entre des croyances existentielles qui ressortent à des « sphères délimitées de sens » différentes.

S'engageant dans une direction similaire à celle dans laquelle W. James développe son exposé psychologique du phénomène de croyance<sup>2</sup>, et se réclamant explicitement de James, M. Schutz décrit<sup>3</sup> l'« acceptation muette » de la croyance non formulée et non thématisée à l'existence, et procède à partir de cette acceptation. Il analyse les structures essentielles des expériences du moi ou, comme il dit, de la « conduite » (« conduct »), désignant par là « toutes sortes d'expériences de spontanéité qui ont un sens pour le sujet, que ce soit celles de la vie intérieure, ou celles qui s'engrènent dans le monde extérieur<sup>4</sup> ». Commencant par analyser la « conduite » dans la « vie pratique », M. Schutz élucide le « style cognitif » du « monde de la vie quotidienne » et le définit en termes des traits fondamentaux et caractéristiques que nous avons mentionnés<sup>5</sup>. Une analyse plus poussée révèle que ces traits sont des invariants structuraux formels des expériences que fait le moi aussi longtemps qu'il s'engage dans la « vie pratique ». Ces invariants structuraux formels sont donc les catégories dont on doit se servir pour décrire les expériences en question. En prenant la « sphère de la vie pratique » comme point de départ, M. Schutz, ainsi que nous avons essayé de le montrer dans notre sommaire de ses investigations, s'applique à dégager les modifications que ces catégories subissent, lorsque le moi abandonne le motif

1. P. 134.

2. Cf. JAMES, *The principles of Psychology*, II, pp. 287 et suiv.

3. SCHUTZ, *loc. cit.*, pp. 551 et suiv. et 557-558.

4. *Id.*, p. 536.

5. P. 313.

pragmatique, et que, se détachant du « monde de la vie quotidienne », il se tourne vers quelque autre « sphère délimitée de sens ». Ce que M. Schutz appelle le « style cognitif » d'une « sphère délimitée de sens », c'est, de façon tout à fait générale, le style d'expériences du moi ou de l'Égo conçu comme existant mondain, expériences à travers lesquelles il s'occupe des objets qui ressortent à la sphère en question. Or — voici un point sur lequel il nous faut insister ; — ces objets sont acceptés sans plus comme 'existants'. M. Schutz s'abstient — à dessein — de faire du sens de leur existence le thème d'une enquête philosophique, tout comme d'ailleurs du sens de l'existence de ce qui appartient au « monde de la vie quotidienne ». Les investigations de M. Schutz relèvent donc de la *psychologie phénoménologique dans l'attitude naturelle*. Dans l'attitude naturelle qui, comme nous l'avons remarqué, est caractérisée par l'acceptation inexplicite de la croyance à l'existence, ou des existants comme tels, ne se pose aucun problème philosophique concernant l'existence. Plus exactement, c'est la position même de problèmes philosophiques et leur formulation en termes radicaux, qui motivent la réduction phénoménologique et donc l'abandon de l'attitude naturelle<sup>1</sup>. Si nous caractérisons les analyses de M. Schutz comme relevant de la psychologie phénoménologique, c'est pour délimiter le cadre à l'intérieur duquel elles se tiennent, et dans lequel il faut examiner les résultats qu'elles ont donnés.

Contrairement à M. Schutz, nous avons cherché ici à soulever des problèmes existentiels par rapport à ce qu'il appelle les « sphères délimitées de sens ». Certes, dans les limites de la présente investigation, nous devons nous borner à indiquer un seul aspect existentiel des « sphères délimitées de sens », à savoir : le fait que chacune d'elles apparaît comme une *sphère, c'est-à-dire comme un domaine intrinsèquement lié et cohérent, un domaine qui possède unité et continuité*. Nous essayons ici de rendre compte phénoménologiquement de cette unité et de cette continuité en termes d'expériences de renvoi indicatif, d'expériences de contexte, d'expériences de continuation indéfinie du contexte, etc. ; bref en termes d'expériences de « relevance », en prenant cette expression dans le sens que nous lui avons donné : relation fondée sur les contenus matériels des éléments qu'elle relie. M. Schutz ne fait pas de l'unité et de la continuité des « sphères délimitées de sens » le thème d'une problématique explicite,

1. Cf. *supra*, pp. 136-137. Sur la distinction et le parallélisme entre la psychologie phénoménologique et la phénoménologie constitutive ou transcendante, ou, ce qui revient au même, entre la subjectivité psychologique et la subjectivité transcendante, cf. HUSSERL, *Idem*, §§ 53 et 76 ; *Logik*, § 99 ; « Nachwort zu meinen 'Ideen zu einer reinen Phänomenologie und phänomenologischen Philosophie' », *loc. cit.* ; *Méditations cartésiennes*, sections 11, 35, 45, 57 et 61.

bien que ces phénomènes soient non seulement en jeu dans toutes les structures sur lesquelles portent ses analyses, mais encore étayent ces structures. Que le moi, pour nous servir des termes dans lesquels M. Schutz exprime sa théorie<sup>1</sup>, obéisse au motif pragmatique et s'engage dans la « vie pratique », ou que, par suite d'une diminution de sa « tension de conscience », il abandonne le système de « relevances » fondé sur le motif pragmatique et s'attache à l'une des autres « sphères délimitées de sens », il se trouve toujours en présence de données et de faits qui, loin d'être dispersés et isolés les uns par rapport aux autres, se présentent, au contraire, comme formant un certain contexte et comme ressortant à un ordre spécifique qui englobe le contexte immédiat. Quelle que soit la « sphère délimitée de sens » vers laquelle se tourne le moi et à laquelle il confère l'« accent de réalité », elle apparaît comme une sphère au sens que nous avons donné à ce terme, c'est-à-dire comme un domaine unifié, cohérent, et continu. Conférer l'« accent de réalité » présuppose qu'il y ait un domaine unifié auquel le moi puisse s'attacher, et à l'égard duquel il puisse déployer de la spontanéité. Considérant le rôle que, selon notre théorie, le phénomène de « relevance » joue dans la constitution de « sphères délimitées de sens » unifiées et cohérentes, nous sommes amenés à poser la question de savoir s'il ne faut pas rendre compte des spécifications et des variations de ce que M. Schutz appelle le « style cognitif », c'est-à-dire les modes de « conduite » (« conduct ») du moi, en terme de la nature caractéristique de la « sphère délimitée de sens » dont il s'agit et, en dernière analyse, en terme de la forme spécifique que le phénomène de « relevance » revêt dans cette sphère. Il nous semble que par notre analyse nous avons réussi à dégager une « présupposition » des investigations de M. Schutz, c'est-à-dire à dévoiler, de façon à le soumettre à la clarification phénoménologique, un phénomène qui pour M. Schutz n'est pas devenu un problème du fait même que notre auteur demeure dans l'attitude naturelle. Bien que nous nous bornions au seul phénomène de l'unité et de la continuité des « sphères délimitées de sens », notre discussion des analyses de M. Schutz peut servir à illustrer la possibilité d'atteindre et de dévoiler le niveau transcendantal et constitutif, en radicalisant des problèmes qui se posent dans la psychologie phénoménologique, c'est-à-dire à l'intérieur de l'attitude naturelle<sup>2</sup>.

1. Si, dans le présent contexte, nous analysons la théorie de M. Schutz, nous ne le faisons que pour dégager une de ses « présuppositions », mais sans épouser tous les détails de cette théorie, ni aborder l'examen critique de ces détails, notamment de la notion bergsonienne d'« attention à la vie ».

2. Cf. HUSSERL, *Méditations cartésiennes*, p. 126 : « ... la psychologie intentionnelle — bien que d'une manière implicite — porte déjà le transcendantal en elle-même... » et « Nachwort zu meinen 'Ideen zu einer reinen Phänomenologie und phänomenologischen Philosophie' », pp. 556-557, loc. cit. ; cf. aussi *supra*, Troisième partie, 4.

Expliquons enfin pourquoi nous préférons le terme « ordres d'existence » au terme de M. Schutz. Tandis que James dont les analyses ont bien inspiré celles de M. Schutz, parle d'« ordres de réalité » (« orders of reality ») et de « sous-univers » (sub-universes), M. Schutz choisit le terme « sphères délimitées de sens » parce que « c'est le sens (meaning) de nos expériences, et non la structure ontologique des objets, qui constitue la réalité<sup>1</sup> ». Cette remarque nous paraît appeler deux commentaires. Premièrement : si la réalité est constituée par le sens d'expériences, et si, en élucidation finale, la réalité se révèle comme un corrélat d'expériences quant à leur sens, cela n'est vrai que par rapport à la subjectivité transcendante et non à la subjectivité psychologique<sup>2</sup>. Aussi, quand nous avons dégagé la référence essentielle de tous les objets, quels qu'ils soient, à des actes de conscience et à des systèmes d'actes, et leur « dépendance » à l'égard de ces actes<sup>3</sup>, par conscience entendons-nous la conscience transcendante telle qu'elle est dévoilée par la réduction phénoménologique. Or, comme nous l'avons vu, les analyses de M. Schutz concernent toujours la subjectivité psychologique. Deuxièmement : M. Schutz a raison d'insister sur le sens des expériences. La notion de noème chez Husserl et la notion correspondante d'« object » de pensée chez James, ont une importance aussi fondamentale pour la psychologie descriptive dans l'attitude naturelle que pour la phénoménologie transcendante et constitutive<sup>4</sup>. Les objets, les événements, les données, etc., quels qu'ils soient, et ressortant à quelque « sphère délimitée de sens » que ce soit, doivent être considérés, quand on les étudie du point de vue psychologique, comme ce comme quoi ils apparaissent au sujet, ou, ce qui revient au même, comme ce comme quoi ils sont visés par le moi. Cette orientation vers les expériences des objets et les objets tels qu'ils se présentent effectivement, et non les objets en eux-mêmes considérés comme ce qu'ils sont en vérité et en réalité, est une caractéristique essentielle du point de vue psychologique autant que du point de vue phénoménologique. Pourtant, il faut tenir compte du fait que les objets et les événements sont visés comme existants, et se présentent avec un certain sens existentiel spécifique. En employant le terme « ordres d'existence », nous désirons

1. SCHUTZ, loc. cit., p. 551.

2. Cf. HUSSERL, *Méditations cartésiennes*, sections 40 et 41.

3. Quatrième partie, chap. 1, 6<sup>a</sup>.

4. Cf. HUSSERL, *Ideen*, p. 184. Nous avons montré plus haut (pp. 150-151) que la notion de noème, bien que ce soit sous le régime de la réduction phénoménologique qu'on y arrive le plus directement, peut être établie indépendamment de celle-ci. Sur le parallélisme entre la notion de noème chez Husserl et celle d'« object » de pensée chez James, cf. Troisième partie, 6. James, nous le rappelons, a établi sa notion dans un cadre purement psychologique ; les problèmes transcendants et constitutifs lui furent tout à fait étrangers.

garder devant les yeux ce sens existentiel et la croyance inexplicite et muette à l'existence, une croyance et un sens qui, comme nous l'avons vu, sont purement et simplement acceptés dans la psychologie phénoménologique se tenant dans l'attitude naturelle, mais qui deviennent des thèmes centraux quand les problèmes transcendants et constitutifs viennent se poser.

### 5. Sur la notion d'existence

Au cours de notre discussion de la théorie de M. Schutz, nous avons rencontré le problème de l'existence. A l'intérieur des limites auxquelles nous devons nous tenir, nous ne pouvons aborder une investigation approfondie et systématique des problèmes de l'existence. Nous ne ferons que formuler quelques-unes des conséquences qui dérivent des résultats que nous nous avons obtenus, et qui nous semblent jeter quelque lumière sur la notion d'existence.

Quel que soit l'objet qui apparaisse, il se présente non seulement à l'intérieur d'un champ thématique, mais, comme nous l'avons vu<sup>1</sup>, il renvoie à un contexte plus large qui déborde et englobe ce champ thématique. Ainsi avoir l'expérience d'un objet, c'est appréhender cet objet à l'intérieur d'un contexte élargi, donc à l'intérieur de son ordre d'existence qui a unité et continuité, c'est-à-dire qu'il a une certaine forme systématique en vertu d'un principe constitutif spécifique de «*relevance*». Aussi, quand un objet apparaît comme existant, se présente-t-il comme existant à l'intérieur d'un certain ordre spécifique. *L'existence d'un existant renvoie essentiellement à un ordre d'existence. On peut donc dire qu'exister pour un objet (quel qu'il soit) signifie appartenir à un ordre systématique spécifique et tenir une certaine place à l'intérieur de cet ordre. Si l'existence renferme la référence à un ordre systématique, c'est en vertu de la structure thème-champ thématique et du phénomène de «*relevance*», considérés dans leur forme la plus élargie. Il faut pourtant souligner que si le thème est indépendant par rapport à son champ thématique, au sens que nous avons établi plus haut<sup>2</sup>, il en est ainsi à plus forte raison en ce qui concerne ce que nous appelons l'ordre d'existence, c'est-à-dire le contexte dans sa forme la plus large. Bien que dans son apparence et son existence mêmes tout objet renvoie à l'ordre d'existence auquel il appartient, ce n'est pas par la place qu'il occupe à l'intérieur de son ordre d'existence qu'un objet est qualifié, déterminé, fait ce qu'il est effectivement. Aucune des qualités, des propriétés d'un objet ne*

1. Cette partie, 1.

2. Cinquième partie, 7.

proviennent de son contexte, que l'on prenne celui-ci dans son sens strict ou dans son sens élargi. Dans les termes de Kant : «*Sein ist kein reales Prädikat*<sup>1</sup> ». Ceci est en parfait accord avec ce que nous avons dit<sup>2</sup> de l'indice de position qui comprend toute la perspective, la lumière, l'orientation que le thème doit à son contexte, à savoir qu'il ne fallait pas le compter parmi les constituants du noyau noématique central, mais le considérer comme un caractère noématique. Ce que nous appelons l'indice existentiel n'est rien d'autre que l'indice de position réduit à sa forme la moins spécifique.

Illustrons notre interprétation de la notion d'existence par quelques exemples.

Nous avons montré<sup>3</sup> que, pour que l'on puisse même poser la question de l'existence d'un objet ou d'un événement à l'intérieur du domaine de la réalité, cet objet ou cet événement doit se présenter comme inséré dans le temps objectif. En ce qui concerne la réalité extérieure perceptive, la condition correspondante est l'insertion dans l'ordre spatio-temporel unique. Tout objet perçu ou posé comme existant, est perçu et posé comme existant à une place définie dans le temps et l'espace objectifs, et, donc, comme entretenant certaines relations avec les autres objets et les autres événements considérés eux aussi comme existant réellement. *Cherchant à rendre compte de l'appréhension, perceptive ou autre, d'une chose réelle, nous sommes conduits vers le phénomène du monde<sup>4</sup>. L'existence d'une chose réelle signifie son existence à l'intérieur d'un système de relations spatiales et temporelles, à l'intérieur d'un horizon spatio-temporel, bref à l'intérieur d'un ordre d'existence dont le principe constitutif de «*relevance*» est la spatio-temporalité objective<sup>5</sup>. Du seul fait de son existence, toute chose réelle renvoie à toute autre en ce qu'il y a entre elles une relation définie à la fois dans le temps et dans l'espace. L'indice existentiel que la chose réelle dérive de l'ordre d'existence auquel elle appartient, la caractérise comme un existant mondain, c'est-à-dire comme une chose appartenant au monde perceptif, existant parmi d'autres choses réelles et en référence à ces autres*

1. KANT, *Kritik der reinen Vernunft*, 2<sup>e</sup> éd., pp. 626 et suiv. ; cf. aussi HUSSERL, *Erfahrung und Urteil*, § 75.

2. *Supra*, pp. 288-289.

3. *Supra*, pp. 306-307.

4. Dans les limites du présent ouvrage, nous devons nous contenter de donner quelques indications sur le phénomène du monde. En plus des ouvrages de Husserl que nous allons citer, voir L. LANDGREBE, «*The world as a phenomenological problem*», *loc. cit.*, et MERLEAU-PONTY, *Phénoménologie de la perception*, partie II, III C.

5. HUSSERL, *Erfahrung und Urteil*, p. 29 : «*Existenz eines Realen hat... nie und nimmer einen anderen Sinn als Inexistenz, als Sein im Universum, im offenen Horizont der Raum-zeitlichkeit, dem Horizont schon bekannter und nicht bloss jetzt aktuell bewusster, aber auch unbekannter, möglicherweise zur Erfahrung und künftiger Bekanntheit kommender Realen.*»

choses. Le phénomène du monde n'est donc qu'une extension de la structure thème-champ thématique sous la forme que cette structure revêt dans la perception. Nous avons mentionné<sup>1</sup> qu'une chose réelle est perçue à l'intérieur d'un certain environnement perceptif d'où elle émerge, et auquel elle renvoie. Nous avons vu de plus<sup>2</sup> qu'il y a renvoi non seulement aux choses perçues dans le voisinage immédiat de l'objet qui est le thème de la perception présente, mais aussi à l'horizon extérieur qui comprend des choses non perçues pour l'instant, mais perceptibles (par exemple les choses qui sont derrière notre dos). L'horizon perceptif extérieur est, comme tout contexte et tout champ thématique, susceptible d'une continuation indéfinie<sup>3</sup>. Il y a donc renvoi au-delà de l'horizon extérieur au sens restreint, à des choses non perçues et même non connues, c'est-à-dire à des choses qui apparaîtront dans l'expérience perceptive si l'on fait les mouvements appropriés, par exemple à des choses encore inconnues que nous percevrons si nous nous mouvons dans telle ou telle direction<sup>4</sup>. Toute perception d'une chose particulière est donc comme baignée dans une conscience générale du monde. On peut même aller jusqu'à dire que la perception particulière naît sur le fond de cette conscience générale du monde<sup>5</sup>, un phénomène qui requiert un examen plus attentif et une analyse plus pénétrante que ceux qui nous sont possibles à l'intérieur du présent contexte.

La validité est aux propositions et aux théorèmes ce que l'existence mondaine est aux choses matérielles. Que pour sa validité un théorème ou une proposition renvoie essentiellement à un contexte logique, voilà qui est trop évident pour que nous ayons à le commenter longuement. La validité d'une proposition à l'intérieur d'un système de propositions et en référence à ce système, est une forme spécifiée du phénomène général d'appartenance de cette proposition au système en question, et donc « présuppose » ce phénomène<sup>6</sup>. Pour simplifier, nous nous en tenons à l'existence des propositions au sens de validité, et nous laissons de côté l'existence des propositions en tant qu'unités de signification qui, comme toutes les significations, tous les composants de significations, etc., ressortent à un domaine qui leur est propre<sup>7</sup>.

De même, l'existence mathématique signifie l'existence à l'intérieur

1. *Supra*, pp. 254-255.

2. *Supra*, pp. 292-293.

3. Cette partie, I.

4. Cf. HUSSERL, *Ideen*, §§ 27 et suiv. et pp. 84-85 ; *Erfahrung und Urteil*, §§ 7 et 8.

5. Cf. *Id.*, *Méditations cartésiennes*, p. 31.

6. Cf. *supra*, p. 263.

7. HUSSERL, *Logik*, § 48. Nous avons mentionné quelques-unes des conditions de la possibilité de propositions en tant qu'unités de signification (pp. 263 et suiv.).

d'un système mathématique. Ceci est valable aussi bien pour le point de vue « formaliste » que pour le point de vue « intuitionniste » dans la philosophie contemporaine des mathématiques : ceci est valable aussi bien quand l'existence mathématique est définie seulement en terme de compatibilité et d'absence de contradiction, que lorsque l'on requiert pour elle la constructibilité effective<sup>1</sup>. Pour donner un exemple à un niveau plus élémentaire : il est bien connu que la question de savoir s'il existe une solution à une équation algébrique donnée, ne peut être posée qu'en référence à un système numérique défini. Par exemple, ni l'équation «  $x + 1 = 0$  » ni l'équation «  $x^2 + 1 = 0$  » n'ont de solution à l'intérieur du système des nombres naturels. La première équation a une solution dans le système des nombres entiers, la seconde en a deux dans le système des nombres complexes.

Mentionnons pour finir l'examen fait par M. Goldstein de la notion de réalité biologique. Il ne suffit pas qu'un événement se produise effectivement dans un organisme, pour qu'on puisse le considérer comme relevant de cet organisme, c'est-à-dire comme possédant une réalité biologique<sup>2</sup>. Pour la compréhension véritable d'un événement, il faut tenir compte des conditions dans lesquelles il a lieu. A cet égard, la différence est essentielle entre ce qui arrive dans les conditions normales de la vie d'un organisme donné, et ce qui se produit dans des conditions d'isolement. Cet isolement peut être produit artificiellement par une opération chirurgicale, un certain arrangement expérimental, il peut être la suite d'une maladie, d'un choc, etc. Parmi les événements de la seconde classe, il faut compter les réflexes, c'est-à-dire les réactions qui ont lieu quand un organe, ou un système d'organes, est aussi isolé que possible du reste de l'organisme, et, dans cet isolement, exposé à une stimulation. L'examen de constatations expérimentales les plus diverses amène M. Goldstein à conclure qu'il est impossible de rendre compte de la nature et de la structure d'un organisme donné en termes de réflexes ou de processus élémentaires du type réflexe<sup>3</sup>. En d'autres termes, il est impossible d'expliquer ce que fait un organisme dans sa vie normale par l'interaction, le renforcement et l'inhibition mutuels, etc. de processus et de phénomènes qui apparaîtraient dans les conditions appropriées d'isolement, et qui, affirme M. Goldstein, n'existent que dans ces conditions, c'est-à-dire qu'ils sont créés par celles-ci. Pour comprendre un organisme, pour se

1. Cf. la formulation de ces deux points de vue par O. BRÜCKNER, « Mathematische Existenz », pp. 467 et suiv., *Jahrbuch für Philosophie und phänomenologische Forschung*, VIII, 1927.

2. K. GOLDSTEIN, *Der Aufbau des Organismus*, Haag, 1934, pp. 244-245.

3. *Id.*, chap. II.

former une image ou 'idée' d'un organisme, on est bien obligé de partir de faits et de phénomènes particuliers, et même de ceux qui sont révélés par les méthodes analytiques, puisqu'il n'y a pas d'autre point de départ. Mais il est impossible de parvenir à cette 'idée' par une simple synthèse de faits particuliers, ou par une induction généralisante<sup>1</sup>. Ce qui doit intervenir, c'est un acte de l'« imagination créatrice » par lequel, comme dans les sciences physiques, on conçoit des « symboles », des modèles, ou des « idées » qui permettent d'établir un ordre rationnel et intelligible entre les faits observés. Un tel « symbole » ne doit pas être pris pour une « ratio essendi » (« Realgrund ») qui fonde l'existence, mais pour une « ratio cognoscendi » (« Erkenntnisgrund ») qui rend les faits et les phénomènes particuliers compréhensibles, si l'on tient compte des conditions dans lesquelles ils se produisent<sup>2</sup>. L'« idée » d'un organisme et les faits observés sur cet organisme, relèvent de deux plans différents<sup>3</sup>. La connaissance biologique apparaît donc à M. Goldstein comme un processus dialectique oscillant perpétuellement entre le plan des faits et le plan de l'« idée ». C'est à cette « idée » ou « image » de l'organisme qu'il faut rapporter chaque fait particulier pour le comprendre, c'est-à-dire pour le saisir sans sa signification organique. La connaissance biologique, maintient M. Goldstein, ne doit jamais se contenter de constater que certains phénomènes se produisent. Elle doit appréhender ces phénomènes dans leur « valeur qualitative » (« qualitativer Wert »)<sup>4</sup>, c'est-à-dire dans le rôle qu'ils jouent pour l'ensemble de l'organisme, et le sens qu'ils ont comme manifestations ou expressions de cet organisme. Les réflexes et les autres événements qui se produisent dans les conditions d'isolement, sont des réactions de l'organisme dans des situations limites, et non ses manifestations authentiques<sup>5</sup>. C'est de sa signification pour l'organisme, c'est-à-dire de son rapport à l'« idée » de l'organisme, qu'un événement qui se produit effectivement dérive sa réalité biologique<sup>6</sup>. Afin qu'un événement effectif puisse passer pour relevant de l'organisme, cet événement doit posséder une signification authentique pour cet organisme. A propos de tous les faits et de tous les phénomènes observés, il faut

1. En ce qui concerne l'aspect philosophique de la méthodologie de la connaissance biologique, voir *id.*, chap. VII ; cf. aussi notre article : « La science biologique d'après M. K. Goldstein », *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, CXXIX, 1940.

2. GOLDSTEIN, *loc. cit.*, p. 242.

3. *Id.*, p. 251.

4. *Id.*, p. 255.

5. *Id.*, chap. V.

6. *Id.*, p. 244 : « Es ist damit, dass der Reflex ein Geschehen am Organismus ist, noch nicht gesagt, dass ihm eine Wirklichkeit in Hinsicht auf den Organismus zukommt. Wirklichkeit bedeutet doch in diesem Sinne, dass ein Vorgang zum 'Sein', zur 'Natur' des Organismus gehört... »

poser une question fondamentale : « Welche Erscheinungen sind biologisch relevant und welche irrelevant, welche sind biologische Tatsachen und welche nicht ? » L'existence biologique est donc l'existence à l'intérieur d'un système et à une certaine place à l'intérieur de ce système, ce système étant l'« idée » de l'organisme.

Les ordres d'existence ont unité et continuité en référence à des principes spécifiques de « relevance », principes qui sont constitutifs de ces ordres. Pour rendre compte des différences entre les ordres d'existence, il faut donc remonter aux principes de « relevance » sur lesquels s'étaient ces ordres. Quand nous parlons de différences entre des ordres d'existence, nous avons en vue, non pas des différences du type de celles qui existent entre les histoires de diverses personnes, les diverses périodes historiques dans différentes civilisations, les diverses sphères d'activité professionnelle, les divers « mondes imaginaires », etc., mais des différences d'une nature plus profonde, celles qui concernent le style et le type mêmes des ordres d'existence, celles qui existent, par exemple, entre le monde de la réalité d'une part, et n'importe quel « monde imaginaire », n'importe quel système géométrique, n'importe quel système de propositions, etc., d'autre part. Puisque l'existence d'un objet — le terme objet étant entendu dans le plus large sens possible comme synonyme d'entité — signifie son existence à l'intérieur d'un certain ordre, les principes spécifiques de « relevance » qui sont constitutifs de cet ordre, déterminent le sens ou le mode de l'existence des objets qui ressortent à l'ordre en question. Les objets qui ressortent à des ordres différents, diffèrent les uns des autres quant au mode spécifique ou au sens de leur existence. Même une comparaison superficielle entre une chose réelle et, disons, une proposition, illustre la différence que nous avons en vue. Pour une chose réelle, exister veut dire essentiellement exister dans l'espace et le temps objectifs. Puisque, comme nous l'avons vu, la spatio-temporalité objective est le principe de « relevance » qui est constitutif du monde extérieur, elle définit le sens de l'existence de tout ce qui ressort à ce monde. Par contre, des déterminations spatiales et temporelles sont tout à fait absentes des propositions, de toutes les espèces de significations, et de toutes les autres entités idéales. L'indice existentiel qui est le corrélat noématique de l'expérience de la référence à l'ordre auquel un objet ressort, renferme donc de ce chef même une indication du mode ou du sens spécifique de l'existence de l'objet en question.

Deux conséquences découlent de notre essai d'interpréter la notion d'existence.

1. GOLDSTEIN, *loc. cit.*, pp. 241-242.

10) La notion d'existence n'a pas la même signification par rapport à tous les ordres d'existence. Selon la nature d'un ordre donné, la notion d'existence est spécifiée de telle manière que, dans cette spécification, elle a en référence à l'ordre en question une signification homologue à celle que, dans une spécification différente, elle a en référence à l'ordre correspondant. La notion d'existence, si elle n'a pas toujours la même signification, a pourtant une unité de signification. Il s'agit ici d'une unité par analogie dans un sens comparable en quelque sorte au sens aristotélicien<sup>1</sup>. Une théorie de l'existence doit rendre compte de ce qui est diversement spécifié aussi bien que des diverses spécifications.

29) Puisqu'exister signifie exister à l'intérieur d'un certain ordre, il faut distinguer les énoncés et les problèmes concernant l'existence d'un objet à l'intérieur de son ordre de ceux qui concernent l'ordre d'existence lui-même ou l'appartenance d'un objet à un certain ordre. L'existence du monde n'a point du tout le même sens que l'existence d'un existant-mondain à l'intérieur du monde<sup>2</sup>. Ceci est valable pour tous les ordres d'existence, par exemple pour le plan des faits organiques à la différence de celui de l'« idée » de l'organisme.

La distinction que nous venons de faire prolonge celle que Husserl établit entre les « prédications de réalité » (« Wirklichkeitsprädikationen ») et les « prédications d'existence » (« Existenzialprädikationen »). Par des « prédications de réalité » on affirme qu'un objet appartient au monde de la réalité ; dans le cas de prédications négatives de réalité, l'objet est relégué dans le domaine de la fiction. Dans notre terminologie nous dirons que l'objet est explicitement référé à l'ordre d'existence duquel il relève. Les « prédications

1. ARISTOTE, *Métaphysique*, Θ, 6, 1048 b 6 et suiv. : λέγεται δ'ἐνέργεια οὐ πάντα ὁμοίως, ἀλλ' ἂν ἀνάλογον, ὡς τοῦτο ἐν τούτῳ ἢ πρὸς τοῦτο, τὸ δ' ἐν τῷδε ἢ πρὸς τοῦδε. *Id.*, Γ, 2, 1003 a 32 et suiv. Aristote souligne que la notion d'être (τὸ εἶναι) « se prend en plusieurs acceptions ». Tout de même il ne s'agit pas d'« une simple homonymie », parce que « en chaque acception toute dénomination se fait par rapport à un principe unique » (πρὸς μίαν ἀρχήν), « relativement à un terme unique, à une même nature » (πρὸς ἓν καὶ μίαν τινὰ φύσιν ; traduction par J. Tricot ; *Aristote, La Métaphysique*, Paris, 1948). Ce « terme unique », cette « même nature », ce « principe unique » est la « substance » (οὐσία). En effet (*id.*, Ζ, 4, 1030 a 19 et suiv.), ce n'est que par rapport à la « substance » que la notion d'« être » (τὸ εἶναι) s'entend « d'une manière primordiale » (πρώτως), alors que toutes les autres acceptions sont « dérivées » (ἐπομένως) ; cf. aussi Ζ, 1, 1028 a 10 et suiv. Evidemment il ne faut pas identifier les spécifications de la notion d'existence que nous avons en vue ici avec ces distinctions d'Aristote, ni avec celles qu'il établit (*id.*, Δ, 7) entre « l'être par accident » (κατὰ συμβεβηκός) et « l'être par essence » (κατὰ αὐτόν) — c'est à l'intérieur de cet « être par essence » que se font les distinctions précédentes —, l'être en référence avec la vérité et la fausseté de propositions, et enfin « l'être en puissance » et « l'être en entéléchie ».

2. M. LANDGREBE, *loc. cit.*, p. 51 maintient : « a world is not one object among others » et « the awareness of a world... is different in kind from the awareness of particular 'wordly' existents ».

3. HUSSERL, *Erfahrung und Urteil*, § 74.

d'existence » au contraire expriment des modalités d'existence. Un objet peut être simplement posé comme existant, ou, dans le cas d'une prédication négative, l'existence de l'objet est biffée. Son existence peut encore être conjecturée, ou posée comme probable, comme douteuse, etc. Les modalités d'existence ne sont pas confinées au monde de la réalité. Quand nous assistons à une nouvelle pièce de théâtre, nous pouvons anticiper certaines actions comme plus ou moins vraisemblables ; à une certaine phase de la pièce, nous pouvons prévoir et donc poser des événements que nous aurons à biffer dans une phase postérieure, à cause des complications qui seront intervenues. Le biffement de l'existence posée est possible aussi bien pour les objets réels que pour les fictifs. Quand le développement de l'expérience oblige à biffer un objet qui avait été posé comme existant à l'intérieur du monde de la réalité, cet objet n'est pas pour autant déclaré objet d'un « monde imaginaire ». Il demeure un objet mondain, c'est-à-dire un objet qui, s'il existait, aurait sa place à l'intérieur du monde de la réalité. Dénier l'existence de l'objet à l'intérieur du monde de la réalité, n'est donc pas référer cet objet à un autre ordre d'existence. Il apparaît donc que l'opposition entre l'existence et l'inexistence ne coïncide pas avec l'opposition entre la réalité et la fiction.

Vivant dans le monde de la réalité, nous pouvons poser des objets comme existants, comme probables, etc., ou les biffer comme inexistantes. Tant que nous demeurons dans l'attitude directe, c'est-à-dire tant que nous n'adoptons pas l'attitude de la réflexion, mais restons dirigés vers des objets, les objets dont nous nous occupons, ne sont pas, selon Husserl, rapportés au concept de réalité<sup>1</sup>. De même, quand il s'abandonne à son imagination, le sujet se trouve en présence d'objets et d'événements imaginaires, sans les appréhender explicitement comme tels. Les notions de réalité ou d'imagination ne sont conçues que si le sujet, pendant qu'il vit dans le monde de la réalité, s'introduit dans un « monde imaginaire », ou inversement, pendant qu'il s'abandonne à son imagination, se retourne vers la réalité donnée<sup>2</sup>. Ces concepts naissent dans une attitude de réflexion sur l'expérience de confrontation et de contraste entre des objets et des événements réels et imaginaires, quand les premiers en viennent à être appréhendés comme des exemples de réalités possibles, et les derniers comme des exemples de créations possibles de l'imagination. Certes, antérieurement à l'appréhension explicite des objets réels

1. *Id.*, § 74 a.

2. M. Schutz (« On multiple realities », *loc. cit.*, pp. 556 et suiv.) a développé de façon très intéressante cette théorie de Husserl, et a signalé les points sur lesquels la position de Husserl s'accorde avec celle de James.

comme réels et des objets imaginaires comme imaginaires, les premiers apparaissent à l'intérieur d'un contexte de réalité dont les derniers, comme nous l'avons montré<sup>1</sup>, sont exclus comme formant éventuellement un contexte spécial. En d'autres termes, les objets dont on a l'expérience dans l'attitude directe préreflexive, se présentent tous avec l'indice existentiel qui leur est propre. Cet indice, dans l'attitude préreflexive, contribue bien à déterminer le sens de ce qui se présente, à savoir l'apparence d'un objet en tant que renvoyant à son ordre d'existence. L'indice existentiel est donc bien efficace, mais il l'est sous forme implicite ; il a une efficacité pour ainsi dire muette. Les « prédictions de réalité » qui présupposent l'appréhension, dans l'attitude de réflexion, des objets réels comme réels, et des objets imaginaires comme imaginaires, expriment le dégagement, l'explicitation, et la thématization de l'indice existentiel<sup>2</sup>. Il nous semble que la théorie de Husserl sur les « prédictions de réalité », confinée par son auteur aux ordres de réalité et d'imagination, peut être généralisée pour s'étendre à tous les autres ordres d'existence.

1. Cette partie, 2 b.

2. Nous ne pouvons aborder ici une analyse de l'opération de thématization ; on trouvera quelques premières remarques sur ce sujet dans notre article : « Gelb-Goldstein's concept of 'concrete' and 'categorical' attitude and the phenomenology of ideation », *loc. cit.*, pp. 187-188.

## CONCLUSION

### LA CONSCIENCE MARGINALE

Une donnée ne peut appartenir au champ thématique d'un certain thème qu'à la condition d'avoir un rapport de « relevance » avec le thème, condition qui concerne les contenus matériels et du thème et de la donnée en question. Toute donnée qui se présente simultanément au thème, mais qui n'a pas de rapport de « relevance » avec lui, fait partie de la marge qui, nous l'avons montré, est un domaine de co-présence pure et simple<sup>1</sup>.

Nous avons montré<sup>2</sup> que le champ thématique ne contribue pas à constituer le thème en ce qui concerne son noyau noématique central. Considéré en lui-même, le thème préserve son identité phénoménale en face de variations qui interviennent dans le champ thématique. En insistant sur l'indépendance, au sens mentionné, du thème par rapport au champ thématique, nous avons en même temps souligné les traits phénoménaux que le thème dérive de son champ thématique, à savoir la lumière et la perspective dans lesquelles il se présente<sup>3</sup>. Il est apparu que des variations du champ thématique peuvent entraîner des modifications de ce que nous appelons l'indice de position du thème, tout en n'entraînant pas de modification du thème lui-même.

↳ Ceci n'est pas valable en ce qui concerne les données marginales. Quand nous nous occupons d'un théorème ou d'un problème scientifique, nous continuons à percevoir les choses qui nous entourent, nous avons une certaine conscience de notre environnement présent. Cette conscience est naturellement une conscience marginale au sens que nous avons donné à cette expression. Il est parfaitement indifférent pour le théorème scientifique, à la fois en ce qui concerne son noyau et ses caractères noématiques, que, pendant que nous nous occupons de ce théorème, nous soyons assis à notre bureau, ou que nous marchions dans la rue, c'est-à-dire que ce soit ces perceptions-là ou d'autres qui soient vécues simultanément. Le thème, considéré

1. Cf. Cinquième partie, 6 b. Nous avons donné des exemples de conscience marginale dans les faits classés, pp. 269-270, comme appartenant à la seconde catégorie.

2. Cinquième partie, 7.

3. Cinquième partie, 8.

dans son apparence pleinement concrète, ne tient ni nuance ni trait de la perception de notre environnement actuel. A l'intérieur de la structure noématique totale du thème, comprenant et les constituants du noyau central et les caractères, il n'y a aucun élément pour représenter cette perception ou d'autres données marginales co-présentes. Aussi est-il que, tandis que des variations du champ thématique peuvent entraîner des modifications de la perspective dans laquelle le thème apparaît, les changements qui se produisent dans la conscience marginale n'ont aucun effet. Le théorème scientifique continue à apparaître comme identique et à se présenter dans la même perspective, quand nous quittons notre chambre pour marcher dans la rue, pourvu, naturellement, que les perceptions marginales ne s'imposent pas à notre attention au point de nous distraire de notre thème. Le seul effet que l'intrusion de données marginales peut avoir sur l'activité thématique est le dérangement. Par là se manifeste la coupure qui sépare le thème et le champ thématique d'avec tout ce qui appartient à la marge, coupure dans laquelle s'exprime l'absence de toute relation en dehors de celle de simultanéité. Par suite de cette coupure, les données marginales ne sont soumises à aucune condition restrictive; n'importe quelles données marginales peuvent être co-présentes à n'importe quel thème. La conscience marginale que nous avons caractérisée comme un domaine d'où le rapport de « relevance » est absente, est aussi un domaine de contingence. On en trouve une illustration dans toute intrusion de pensées étrangères au thème, quand, par exemple, pendant que nous nous occupons de notre théorème scientifique, il nous vient à l'esprit que nous devons voir telle personne au cours de la journée, sans que cette pensée intruse nous distraie de notre activité thématique.

Si la conscience marginale offre de l'intérêt, c'est parce que, quel que soit notre thème, notre activité mentale s'accompagne toujours d'une certaine conscience de faits et de données qui ressortent aux trois ordres d'existence suivants : 1° au courant de notre vie consciente; 2° à notre existence corporelle; 3° au monde perceptif. Si notre thème n'appartient à aucun de ces trois ordres d'existence, comme lorsque notre attention est fixée sur un théorème scientifique, la conscience de chacun de ces trois ordres d'existence revêt la forme de conscience marginale. Quand, d'autre part, nous sommes absorbés, par exemple, dans la perception d'une chose, de sorte que la chose perçue est notre thème, et l'environnement perceptif à l'intérieur duquel elle apparaît notre champ thématique, ce n'est évidemment que des deux ordres restants que nous avons une conscience marginale.

Supposons qu'en nous occupant d'un théorème scientifique nous adoptions l'attitude directe, comme nous le faisons normalement, c'est-à-dire que nous nous concentrons sur l'état de choses auquel le théorème se rapporte ou bien sur le théorème lui-même considéré dans la position logique qu'il tient à l'intérieur de son contexte théorique. Étant dirigés vers ce qui pour l'instant est notre thème, nous avons une certaine conscience immédiate d'être ainsi dirigés. Tout en vivant l'acte ou les actes à travers lesquels le théorème en question ou l'état de choses auquel il se rapporte, se présente, nous en sommes conscients. Vivre un acte et en être conscient, est, en effet, une et la même chose. Puisque les actes de conscience naissent, se développent, et se tarissent dans le temps, la conscience de vivre un acte est une conscience de cet acte dans sa temporalité phénoménale, et, partant, une conscience du temps phénoménal lui-même. Ayant conscience de l'acte que nous sommes en train de vivre, nous avons non seulement conscience de sa phase actuelle, mais encore une conscience rétentionnelle de phases qui ont précédé celle-ci aussi bien qu'une conscience anticipatoire d'autres phases qui vont suivre<sup>1</sup>. En vertu de la temporalité intrinsèque des actes de conscience, la conscience de l'acte ou de la phase d'acte, vécu pour l'instant, est sans plus conscience d'un certain segment du courant de conscience, à savoir du segment centré sur l'acte présent, et qui culmine en lui. Cette conscience du temps phénoménal est indépendante de l'adoption de l'attitude de réflexion<sup>2</sup>. La réflexion consiste dans la thématization des actes de conscience, si bien que, dans cette attitude, notre thème n'est pas tant ce dont nous avons l'expérience, que cette expérience elle-même. L'analyse phénoménologique présuppose évidemment l'adoption de l'attitude de réflexion, et ne saurait se faire que dans cette attitude<sup>3</sup>. Par conséquent, tandis qu'au préalable de l'adoption de l'attitude de réflexion, la temporalité phénoménale est vécue sous une forme inexplicite et plus ou moins inarticulée, l'analyse phénoménologique dégage le temps phénoménal, le rend explicite, et en dévoile la structure<sup>4</sup>.

1. Sur la temporalité phénoménale, cf. les références données plus haut p. 274, note 1.

2. Cf. HUSSERL, *Vorlesungen zur Phänomenologie des inneren Zeitbewusstseins*, pp. 436-437 et 473.

3. Cf. *Id.*, *Ideen*, §§ 77 et suiv.

4. Insistant tout au long de son œuvre sur la conscience pré-thématique et pré-positionnelle, M. Merleau-Ponty maintient, à la suite de Husserl, que l'expérience du temps ne revêt pas la forme de conscience positionnelle et que, par conséquent, l'expérience du temps comme passant continuellement ne provient pas d'une synthèse explicite de phases posées comme distinctes les unes des autres (*Phénoménologie de la perception*, pp. 477 et suiv.). A l'intérieur des limites du présent ouvrage, nous ne pouvons pas nous avancer plus loin dans l'examen de la conscience pré-thématique et pré-positionnelle, terme qui nous semble pouvoir s'appliquer à un certain nombre de phénomènes assez divers. En effet, toutes les expériences que nous sommes sur le point de décrire comme ressortant à la conscience marginale rentrent dans cette classe, comme aussi

Du même coup que du temps phénoménal ou, ce qui revient au même, d'un certain segment du courant de la vie consciente, nous avons une conscience tout aussi marginale, inexplicite, et non thématique, de notre existence corporelle<sup>1</sup>. Quel que soit notre thème, nous avons conscience de notre corps en général aussi bien que de la posture corporelle particulière que nous adoptons pour l'instant ou du mouvement que nous faisons : nous avons conscience d'être assis, couché, en marche, etc. Puisque les postures et les mouvements corporels s'engrènent dans le monde extérieur, la conscience de ceux-là n'est pas possible sans la conscience de celui-ci. La conscience que nous avons de notre regard ou de notre marche, inclut ainsi la conscience de la direction déterminée dans l'espace objectif dans laquelle nous regardons ou nous marchons. La conscience du monde perceptif est donc un concomitant de tout thème quel qu'il soit. Si absorbés que nous puissions être dans notre activité mentale du moment, nous ne pouvons nous empêcher de voir les choses qui sont devant nous et autour de nous. Les choses effectivement vues forment le centre du monde perceptif tel qu'il se présente à travers la conscience marginale. A partir de ce centre, la conscience marginale irradie vers des choses qui ne sont pas effectivement perçues, mais qui pourraient l'être, par exemple, les choses qui se trouvent derrière notre dos. Assis à notre bureau, quand nous nous occupons d'un problème ou d'un théorème scientifique, non seulement nous percevons les livres, les papiers, etc. qui sont sur le bureau, mais nous avons aussi une certaine conscience marginale, plus ou moins obscure et crépusculaire, de l'ensemble de la pièce, de l'emplacement de cette pièce à l'intérieur de la maison, etc. Par cette conscience marginale du monde perceptif, il faut entendre la conscience d'une section plus ou moins large de notre environnement actuel ; mais une section, naturellement, dont les lignes de démarcation ne sont pas précises.

La conscience marginale apparaît comme un domaine de contingence. Laissons de côté l'intrusion éventuelle de pensées étrangères et n'envisageons que les données dont, comme nous l'avons montré, nous avons perpétuellement une certaine conscience marginale. Quand nous sommes en train de résoudre un problème scientifique, nous sommes libres d'adopter une posture corporelle ou une autre ;

la conscience horizontale que nous avons du champ thématique et de ses éléments, et enfin encore la conscience des constituants de l'horizon intérieur, qui jouent un rôle co-déterminant dans la structure du thème perceptif, bien qu'ils n'y figurent que sous une forme implicite. Il est très vraisemblable qu'une analyse plus poussée nous amènera à distinguer encore d'autres formes ou variétés de la conscience pré-thématique et pré-positionnelle.

1. En ce qui concerne l'existence corporelle, nous renvoyons aux analyses de M. Merleau-Ponty (*loc. cit.*, Première partie, I-IV) sans entrer dans un examen des thèses qu'il a défendues.

nous pouvons nous occuper de ce problème, que nous soyons dans cet environnement perceptif ou dans un autre. Il est entièrement contingent que ce soit telles perceptions particulières du monde extérieur ou telles autres, tels faits relevant de notre existence corporelle ou tels autres, qui soient concomitants de l'activité thématique du moment donné. En ce qui concerne la conscience du temps phénoménal ou du courant de conscience, on ne peut plus parler de contingence, puisque cette conscience inclut nécessairement l'acte que nous vivons pour l'instant, et culmine dans cet acte qui est l'acte même à travers lequel le thème se présente.

Malgré sa contingence, si loin qu'aille cette contingence, la conscience marginale présente pourtant une invariance caractéristique. La contingence concerne les éléments particuliers qui se trouvent donnés à travers la conscience marginale. Ce qui est invariant, c'est la présence à la conscience, à chaque moment, d'éléments qui, quelle que soit leur nature particulière au moment donné, ressortent aux trois ordres d'existence que nous avons mentionnés<sup>1</sup>. Considérant le fait, mis en évidence plus haut<sup>2</sup>, que tout objet qui apparaît à la conscience renvoie, dans son apparence même, à l'ordre d'existence dont il est membre, nous pouvons formuler cette structure invariante comme suit : à chaque moment, le temps phénoménal (ou le courant de conscience), notre existence corporelle, et le monde perceptif se signalent à la conscience par l'intermédiaire de données et d'éléments qui ressortent respectivement à ces ordres d'existence. Par là se manifeste le statut privilégié de ces ordres par rapport aux autres ordres d'existence. Pour se trouver en présence d'un ordre d'existence autre que les trois mentionnés, le sujet doit explicitement se tourner vers des données, des objets, et des éléments qui ressortent à cet ordre. C'est seulement quand nous nous occupons de nombres et de relations numériques que l'univers de l'arithmétique se présente à nous<sup>3</sup>. Au contraire, les trois ordres d'existence privilégiés dont l'ensemble constitue la réalité, sont présents à la conscience de façon permanente. A chaque moment de la vie consciente, nous avons conscience de la réalité au moins sous forme marginale. C'est grâce à la conscience marginale et à sa structure invariante que nous ne perdons jamais de vue la réalité, que nous ne perdons jamais le contact avec elle, quelle que soit la direction dans laquelle se poursuive notre activité thématique, et si absorbés que nous puissions être dans cette activité.

1. A propos de l'existence corporelle, M. SARTRE écrit (*L'être et le néant*, p. 371) : « ... on pourrait définir le corps comme la forme contingente que prend la nécessité de ma contingence ».

2. Cf. *supra*, pp. 301-302.

3. Cf. HUSSERL, *Ideen*, p. 51.

La conscience de notre existence corporelle, comme nous l'avons dit, inclut la conscience du monde perceptif, et s'entrelace à cette conscience. En vivant des actes à travers lesquels se présente ce qui est pour l'instant notre thème, et en étant conscients de ces actes, nous sommes en même temps conscients de nos postures et de nos gestes corporels ainsi que de l'emplacement de notre corps propre à l'intérieur du monde perceptif, et, partant, de ce monde perceptif lui-même. Les actes de conscience apparaissent ainsi comme vécus à un certain moment du *temps objectif*, moment durant lequel notre corps occupe une certaine position dans l'*espace objectif*. Considérée quant à sa nature spécifique, la conscience se révèle être un domaine fermé sur lui-même, un domaine dans lequel rien ne peut entrer et d'où rien ne peut s'échapper<sup>1</sup>. Mais comme les actes de conscience sont vécus comme s'accompagnant de la conscience de faits et de processus corporels, et comme liés en ce sens à cette conscience, les actes de conscience, et la conscience en général, peuvent être intégrés dans la réalité mondaine, et peuvent en quelque sorte participer à cette réalité<sup>2</sup>. Bien que cette participation soit purement contingente et non essentielle à la conscience, pour autant que sa nature spécifique n'est nullement affectée par cette participation, on peut pourtant concevoir les actes de conscience comme des événements se produisant en liaison avec des processus organiques et corporels qui se trouvent eux-mêmes dans un certain rapport avec des faits du monde extérieur, et en dépendance de ces processus organiques. Cette interprétation de la conscience est caractéristique du point de vue psychologique dans son opposition au point de vue phénoménologique. Notre conscience permanente de la réalité revêt ainsi la forme d'une conscience de nous-mêmes comme êtres psychologiques existant dans le monde, c'est-à-dire comme existants mondains parmi d'autres existants mondains. En d'autres termes, nous arrivons devant le phénomène même qui, une fois dévoilé, revêt la forme explicite, et thématique, trouve son expression dans la thèse générale de l'*attitude naturelle*. Sous le régime de la réduction phénoménologique, comme nous l'avons montré<sup>3</sup>, la croyance à l'existence est mise entre parenthèses et suspendue. Mais la suspension de la croyance à l'existence ne signifie nullement sa suppression, ni l'exclusion des phénomènes sur lesquels, dans l'*attitude naturelle*, la croyance à l'existence se fonde et s'appuie. Au contraire, l'apparence

1. *Id.*, p. 93 : « ... Bewusstsein, in 'Reinheit' betrachtet, (hat) als ein für sich geschlossener Senseszusammenhang zu gelten... als ein Zusammenhang absoluten Seins, in den nichts hineindringen, und aus dem nicht entschlüpfen kann »

2. *Cf. Id.*, § 53.

3. *Cf. Troisième partie*, 3.

du monde comme existant, et la conscience que nous avons de nous-mêmes comme existants mondains, doivent être mises au nombre des principaux thèmes et problèmes de la phénoménologie. Il nous semble que c'est de la conscience permanente, au moins sous forme marginale, du monde perceptif, de notre existence corporelle, et du courant de conscience, que la phénoménologie doit partir pour rendre compte définitivement de l'*attitude naturelle* ».

- Fine -



Fig. 1 (p. 94).



Fig. 2 (p. 94).

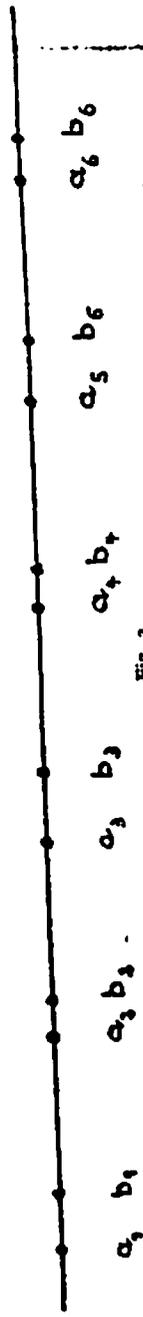


Fig. 3 (Empruntée à VERTHEIMER • Untersuchungen zur Lehre von der Gestalt • II, loc. cit. (p. 95).

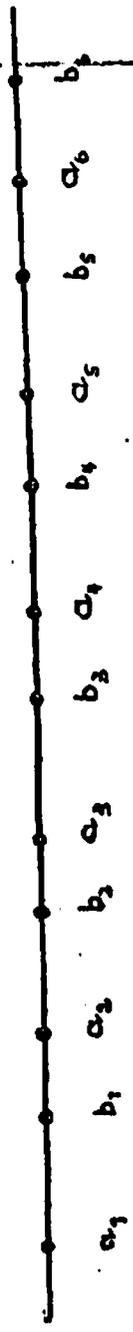


Fig. 4 (Empruntée à VERTHEIMER • Untersuchungen zur Lehre von der Gestalt • II, loc. cit. (p. 96).

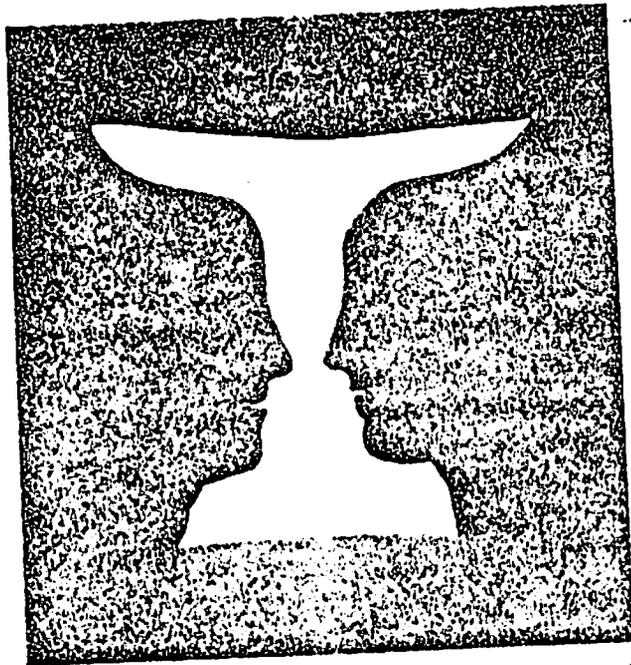


Fig. 5  
Empruntée à RUBIN, *Visuell wahrgenommene Figuren* (p. 103).

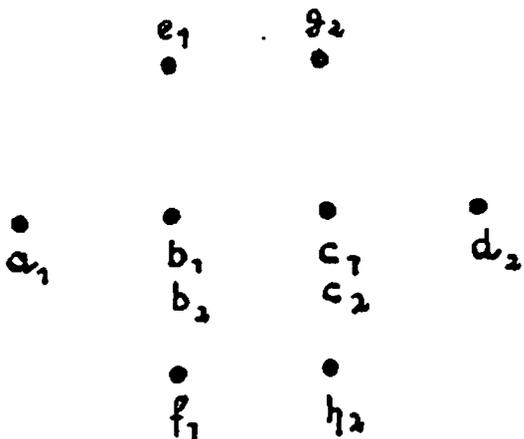
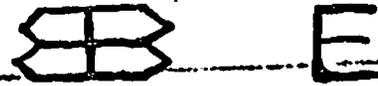
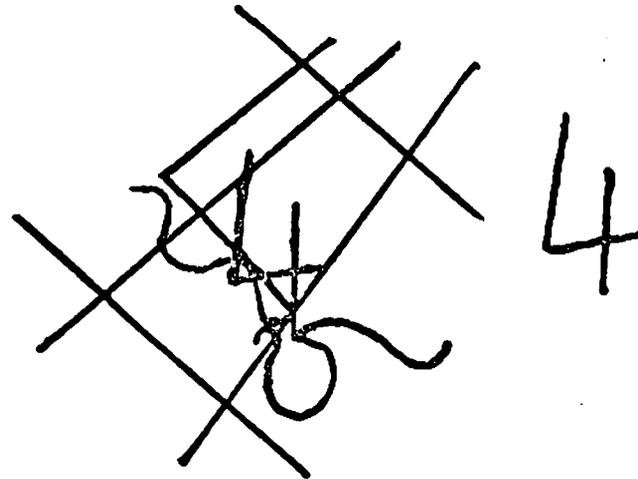


Fig. 6  
Empruntée à TERNUS, « Experimentelle Untersuchungen über phänomenale Identität », *loc. cit.* (p. 104).



A a

Fig. 7  
Empruntée à Köhler, *Gestalt Psychology* (p. 114).



A a

Fig. 8  
Empruntée à KÖHLER, *Gestalt Psychologie* (p. 114).



Fig. 9  
Empruntée à WERTHEIMER, « Zu dem Problem der Unterscheidung von Einzelinhalt und Teil », *loc. cit.* (p. 115).



Fig. 10  
Empruntée à WERTHEIMER, « Zu dem Problem der Unterscheidung von Einzelinhalt und Teil », *loc. cit.* (p. 115).

## TABLE DES MATIÈRES

<i>AVANT-PROPOS</i> . . . . .	7
INTRODUCTION : EXPOSÉ DES PROBLÈMES . . . . .	9
<b>PREMIÈRE PARTIE</b>	
<b>PROBLÈMES GÉNÉRAUX D'ORGANISATION DANS LA CONSCIENCE</b> . . . . .	19
<b>CHAP. I. — LE PROBLÈME DES DIFFÉRENCES DIMENSIONNELLES ENTRE LES CONJONCTIONS D'ÉTATS VÉCUS</b> . . . . .	19
1. Différences sérielles et différences dimensionnelles . . . . .	19
2. Le problème des différences dimensionnelles et la philosophie de l'empirisme radical . . . . .	21
3. Le champ de conscience selon James . . . . .	24
<b>CHAP. II. — PROVENANCE DE L'ORGANISATION</b> . . . . .	27
1. Les « totalités sensibles » de James et leur dissociation . . . . .	27
2. L'organisation comme trait autochtone de la conscience . . . . .	31
3. Le problème de l'organisation dans la psychologie de M. Piaget . . . . .	36
a. <i>La notion de « schèmes »</i> . . . . .	36
b. <i>L'assimilation, l'accommodation, et les problèmes de la ségrégation</i> . . . . .	41
c. <i>Continuité historique du développement mental</i> . . . . .	43
d. <i>L'activité structurante et la structuration comme caractéristique immanente à l'expérience immédiate</i> . . . . .	47
4. Reformulation du problème de l'organisation . . . . .	50
<b>CHAP. III. — GROUPEMENT ET ORGANISATION DES DONNÉES SENSORIELLES</b> . . . . .	54
1. Les « Gestaltqualitäten » de von Ehrenfels . . . . .	54
2. Théories de l'école de Graz . . . . .	56
a. <i>Objets d'ordre supérieur</i> . . . . .	57
b. <i>La théorie de la « production »</i> . . . . .	60
3. Les qualités sensorielles d'ordre supérieur . . . . .	65
a. <i>Les « facteurs figuraux » de Husserl</i> . . . . .	65
b. <i>La « Verschmelzung » de Stumpf</i> . . . . .	72

## DEUXIÈME PARTIE

QUELQUES PRINCIPES DE LA THÉORIE DE LA FORME	78
1. L'hypothèse de la constance et son abandon	78
2. Dépendance de la perception par rapport aux conditions externes et internes	82
3. L'acquisition par l'expérience	85
a. L'expérience selon la théorie traditionnelle, et selon la théorie de la forme	85
b. Acquisition des significations empiriques	87
c. Discrimination et ségrégation	90
b. Impossibilité d'une philosophie « intuitionniste »	92
4. Reformulation du problème des « Gestaltqualitäten »	93
5. Types de contextures	93
a. Intervalles et points terminaux	94
b. Figure et fond	96
6. Signification fonctionnelle	99
a. La notion de Forme	99
b. Documentation expérimentale	102
c. La qualification des constituants d'une Forme par leur signification fonctionnelle	104
7. Sur la comparaison successive	106
a. La discussion du paradoxe de Stumpf par Koffka	106
b. Les notions de « sensation de différence » et de « sensation de ressemblance » chez James	109
8. La cohérence de Forme	112
a. L'interdépendance des constituants d'une contexture	112
b. Ségrégation et unification des contextures	116
9. Les « multiplicités qualitatives » de Bergson	118
10. Le tout et les parties	121
11. La loi de bonne continuation	126

## TROISIÈME PARTIE

QUELQUES NOTIONS FONDAMENTALES DE LA PHÉNOMÉNOLOGIE CONSTITUTIVE	130
1. Psychologie et phénoménologie	130
2. La racine de l'hypothèse de la constance	133
3. La réduction phénoménologique	135

4. Interprétation phénoménologique de l'abandon de l'hypothèse de la constance	140
5. Le noème perceptif	143
a. Acte de perception, noème perceptif, chose perçue	143
b. Le noème perceptif comme sens de perception	145
c. L'objet comme phénomène noématique	150
6. La notion jamesienne d'« object » de pensée, et la notion husserlienne de noème	152
7. Problèmes d'idéation	156
a. Les sciences eidétiques	156
b. L'appréhension des εἰδη et des relations eidétiques par la méthode de la « variation libre »	158

## QUATRIÈME PARTIE

THÉORIE PHÉNOMÉNOLOGIQUE DE LA PERCEPTION	164
CHAP. I. — LE PROCESSUS PERCEPTIF	165
1. L'esquisse perceptive	165
2. L'insuffisance essentielle de toute perception individuelle	166
3. La condition de l'unité du processus perceptif	169
4. L'infinité ouverte du processus perceptif	174
5. Caractérisation du processus perceptif en terme de la théorie de la Forme	176
6. Quelques principes de la phénoménologie transcendantale	179
a. La référence des objets à la conscience	179
b. L'existence présomptive du monde perceptif	182
CHAP. II. — ANALYSE DU NOÈME PERCEPTIF	185
1. L'expérience sensible et la perception	185
2. L'orientation descriptive des analyses phénoménologiques	188
3. L'horizon intérieur	190
4. Possibilités ouvertes	198
5. Les théories de J. Ward et de G. F. Stout	200
a. Idées implicites	201
b. La signification perceptive, d'après Stout, et sa notion de « retentiveness »	204
c. La critique de la théorie de Stout par Koffka	209
d. Signification et signifiant	212

6. Le dualisme dans la théorie husserlienne de la perception	215
7. Exposé du noème perceptif à la lumière de la théorie de la Forme	221
a. <i>Formulation du problème</i>	221
b. <i>L'organisation formelle du noème perceptif</i>	222
CHAP. III. — ANALYSE NOÉTIQUE DE LA PERCEPTION	225
1. Anticipations	225
2. Potentialités de la conscience	228
3. Les conditions nécessaires et suffisantes du processus perceptif	230
4. Sur l'analyse intentionnelle	234
5. L'organisation de la vie perceptive, selon M. Merleau-Ponty	236

## CINQUIÈME PARTIE

LE CHAMP THÉMATIQUE	246
1. Les « franges », selon James	246
2. La distinction et connexion entre le « topic » et l'« object » de pensée, d'après James	249
3. Le phénomène de contexte	253
a. <i>Définition du champ thématique</i>	253
b. <i>L'expérience du contexte</i>	254
4. Le contexte dans la logique	258
a. <i>Le noyau noématique et les caractères contextuels des propositions</i>	258
b. <i>Problèmes philosophiques de la logique</i>	263
5. L'indétermination du champ thématique	266
6. « Relevance » et absence de « relevance »	269
a. <i>L'unité par « relevance »</i>	269
b. <i>La pure co-présence</i>	272
c. <i>La continuité de la conscience et la continuité du contexte</i>	273
d. <i>La notion de Cogito chez Husserl</i>	277
e. <i>L'articulation du champ de la conscience</i>	280
7. L'indépendance relative du thème par rapport au champ thématique	281
8. L'indice de position	284
9. Les potentialités de champ	290
a. <i>Les thèmes potentiels</i>	290
b. <i>Potentialités intrathématiques et potentialités de champ</i>	294

## SIXIÈME PARTIE

PROBLÈMES ONTOLOGIQUES	299
1. La continuation indéfinie du contexte	299
2. Sur des ordres d'existence	302
a. <i>L'ordre de réalité et ses sous-ordres</i>	302
b. <i>Des ordres d'existence autonomes</i>	307
3. Les principes de « relevance » constitutifs des ordres d'existence	310
4. Les « sphères délimitées de sens », d'après M. Schutz	313
a. <i>Exposé de la théorie de M. Schutz</i>	313
b. <i>Le point de vue psychologique et le point de vue constitutif</i>	317
5. Sur la notion d'existence	322
CONCLUSION : LA CONSCIENCE MARGINALE	331
TABLE DES MATIÈRES	343